



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.

Prolegomena zu einer neuen Angabe der Imitatio Christi nach dem ...

Karl Hirsche

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

ms. 460324
Hirsche

PROLEGOMENA

zu einer neuen Ausgabe

der

IMITATIO CHRISTI

nach dem Autograph

des

Thomas von Kempen.

Zugleich eine Einführung

in sämtliche Schriften des Thomas, sowie ein Versuch zu endgültiger Feststellung der Thatsache, dass Thomas und kein anderer der Verfasser der Imitatio ist.

Von

Karl Hirsche.

DRITTER BAND.

CHV

BERLIN SW. 1894.

CARL HABEL VERLAGSBUCHHANDLUNG.

33. Wilhelmstrasse 33.

Comp. 112

PROLEGOMENA

zu einer neuen Ausgabe

der

IMITATIO CHRISTI

nach dem Autograph

des

Thomas von Kempen.

Zugleich eine Einführung

in sämtliche Schriften des Thomas, sowie ein Versuch zu endgültiger Feststellung der Thatsache, dass Thomas und kein anderer der Verfasser der Imitatio ist.

Von

Karl Hirsche.

DRITTER BAND.



BERLIN SW. 1894.

CARL HABEL VERLAGSBUCHHANDLUNG.

88. Wilhelmstrasse 88.

Erweis.
der
Autorschaft des Thomas
aus dem
Inhalte und aus den Handschriften
der Imitatio.

Von
Karl Hirsche.



BERLIN SW. 1894.
CARL HABEL VERLAGSBUCHHANDLUNG.
88. Wilhelmstrasse 88.

BV
4829
.H669
v.3

Ref. Stacks
Rosenthal
11-3-52
C 632

Vorrede.

Es ist dem Verfasser der »Prolegomena zu einer neuen Ausgabe der Imitatio Christi« nicht beschieden worden, den dritten, abschliessenden Theil seines Werkes zu vollenden. Das Augenübel, von dem er schon in der Vorrede zum zweiten Bande S. VIII redet, hat sich bald nach der Herausgabe desselben bedeutend verschlimmert. Hatte es auch mitunter den Anschein, als ob durch eine Operation ihm die Möglichkeit eines wenn auch beschränkten Gebrauches der Augen wieder verschafft werden könnte, so wurden solche Hoffnungen doch nur in sehr geringem Maasse und auf kurze Zeit erfüllt; die Fähigkeit zu selbstständigen gelehrten Arbeiten blieb ihm genommen; auch die liebevollste und treueste Hülfe, welche fremde Augen leisteten, war nicht im Stande, in dieser Hinsicht ausreichenden Ersatz zu schaffen. Wohl konnte ihm vermittelt dieser Hülfe ermöglicht werden, seine Ausgabe des Textes der Imitatio im Jahre 1890 in zweiter Auflage erscheinen zu lassen, sowie eine Uebersetzung des sog. ersten Buches der Imitatio zu dictiren; aber die Prolegomena selbst in der von ihm beabsichtigten Weise zu Ende zu bringen, ward ihm nicht möglich.

Als Hirsche am 23. Juli 1892 starb, waren von dem dritten Bande der Prolegomena die ersten 16 Bogen (256 Seiten) gedruckt. Die Drucklegung dieser Bogen hatte schon gleichzeitig mit dem Drucke des zweiten Bandes stattgefunden und war wenigstens bis zum 15. Bogen vollendet, als Hirsche im December 1882 die Vorrede zum zweiten Bande

schrieb. Stellen des dritten Bandes werden in der Vorrede zum zweiten nicht, selten genau nach den Seiten, auf denen sie sich befinden, citirt, vgl. z. B. II, S. XXXV, LXXVIII, LXXIX u. s. f.; auf S. LXXXI im zweiten Bande findet sich das Citat: Prol. III, S. 240 ff., was voraussetzt, dass wenigstens die letzte Seite des 15. Bogens des dritten Bandes so gesetzt war, wie sie bleiben sollte. Es ist aber anzunehmen, dass damals auch der 16. Bogen schon gedruckt wurde. Diese 16 Bogen würden, wenn Hirsche den dritten Theil seines Werkes selbst vollendet hätte, etwa die Hälfte desselben ausgemacht haben. Hirsche hat schon vor vielen Jahren mehrfach Freunden diese Hälfte vertraulich zur Einsichtnahme vorgelegt.

Beiläufig mag hier daran erinnert werden, dass Hirsche, als diese Bogen des dritten Theiles gesetzt wurden, die Absicht hatte, den jetzt als »zweiten Band« bezeichneten Theil seines Werkes als »zweiten Band, erste Abtheilung« ausgehen zu lassen, so dass dann der jetzige dritte Band als »zweite Abtheilung des zweiten Bandes« erschienen wäre; hieraus erklärt sich auch das Citat »Prol. II A«, das sich nicht selten im dritten Bande befindet, z. B. III, S. 155, 175 u. s. f. Auch in dieser Weise, den zweiten Band zu citiren, liegt ein Beweis, dass diese Theile des dritten Bandes gedruckt sind, ehe der zweite Band erschienen war; denn als er herauskam, nannte ihn Hirsche einfach »zweiter Band«, nicht »zweiter Band, erste Abtheilung«. Es ist dadurch eine geringe Ungenauigkeit entstanden, die nur erklärt zu werden braucht, um nicht mehr auffällig zu sein.

Der Druck des 16. Bogens des dritten Bandes brach mitten in der Beschreibung des Codex Gerardimontis ab. Der Schluss der Beschreibung dieses Codex bis zu dem Strich auf S. 260 des jetzt vorliegenden Druckes befand sich, als Hirsche starb, schon seit vielen Jahren in den Händen seines Verlegers. Es

war dann vor mehreren Jahren Hirsche's Absicht, seine Arbeit bis hierhin als erste Abtheilung des dritten Bandes erscheinen zu lassen. Dass auch das unterblieb, hatte darin seinen Grund, dass sein Augenleiden ihm nicht einmal gestattete, für diese Abtheilung eine Vorrede, wie er sie für nothwendig hielt, zu schreiben. In seinem Nachlasse fand sich dann noch vollständig druckfertig der Abschnitt vor, der jetzt auf den Seiten 260 bis 274 mitgetheilt wird; er schliesst sich im Manuscript unmittelbar an die Beschreibung der Handschriften der *Imitatio*, die zur Ermittlung der Entstehungszeit derselben verwendbar sind (S. 164 bis 260), an und bildet den Schluss der Besprechung dieser »ersten Klasse von Handschriften.« Es fehlt zur Vollendung des Werkes die Besprechung der »zweiten Klasse von Handschriften,« d. h. solcher, »deren Zeugnisse zur Ermittlung der Person des Verfassers der *Imitatio* zu verwenden sind,« und sodann die zweite Abtheilung des fünften Abschnittes, in welchem die Zeugnisse von Zeitgenossen oder der Zeit nach dem Thomas nahestehenden Personen über den Verfasser der *Imitatio* besprochen werden sollten. Dieser letzten Abtheilung sollten nach dem ursprünglichen Plane auch wohl die Besprechung angeblicher Anführungen der *Imitatio* in Schriften älterer Zeit angefügt werden, zu welcher sich ein Anfang in dem Nachlass in einer älteren und in einer neueren Fassung befindet. Hiermit in engem Zusammenhang beabsichtigte Hirsche die angeblichen Zeugnisse der *Imitatio* selbst für eine frühere Abfassung derselben zu beleuchten und die angeblich aus einer älteren Zeit als der des Thomas stammenden Handschriften einer prüfenden Beurtheilung zu unterziehen. Zu allen diesen Stücken befinden sich in seinem Nachlass Vorarbeiten, und namentlich enthält derselbe noch zahlreiche Collationen von Handschriften der *Imitatio* und Notizen zur Beurtheilung derselben; aber unter allen diesen Zeugnissen seines Fleisses und der sorgsamsten Akribie, mit der er

in gesunden Tagen gearbeitet hat, ist doch nichts, was in der vorhandenen Gestalt mitgetheilt werden könnte. Eine Ausnahme hiervon macht nur eine Bearbeitung des zuletzt erwähnten Gegenstandes, nämlich eine Beschreibung und kritische Besprechung solcher Handschriften der *Imitatio*, welche angeblich aus so früher Zeit stammen, dass sie, wenn diese Zeitangaben richtig wären, die Abfassung der *Imitatio* durch Thomas ausschliessen würden. Es ist dieses eine Arbeit Hirsche's aus einer früheren Zeit, die er sicher in dieser Gestalt nicht mehr in sein Werk aufnehmen wollte, wie u. a. schon aus der Weise, in der er in ihr den Codex Thevenotianus (vgl. unten S. 275) bespricht, ersichtlich ist, da vieles hiervon schon S. 261 in der Anmerkung, also in einem von Hirsche selbst für diesen Theil definitiv druckfertig hergestellten Abschnitt, gesagt ist. Dennoch schien es richtig, diese Arbeit ganz so, wie sie vorlag, abzudrucken; sie war offenbar ursprünglich so für den Druck bestimmt und bedurfte nur deshalb, weil einzelne Theile des Werkes eine andere Anlage und Ausführung erhalten hatten, als vorausgesehen war, jetzt einer Bearbeitung, um dem Ganzen passend eingegliedert zu werden; und sie bietet eine werthvolle Ergänzung der Theile des Werkes, in welchen schon von den Handschriften der *Imitatio* gehandelt wird, namentlich der Seiten 164 bis 260 des vorliegenden dritten Theiles. So haben wir sie denn auf Seite 275 bis 290 veröffentlicht.

Anhangsweise haben wir sodann auch die Uebersetzung des ersten Buches der *Imitatio*, die Hirsche in der letzten Zeit seines Lebens seiner Frau und zwar mit Angabe der Interpunction und aller Einzelheiten dictirt hat, abdrucken lassen. Es war seine Absicht, in dieser Weise alle vier Bücher in deutscher Uebersetzung herauszugeben. Die vorliegende Probe, die, da sie das ganze erste Buch umfasste, etwas in sich Abgeschlossenes bietet, zeigt, worauf Hirsche's Absehen vor allem

gerichtet war. Durch thunlichste Beibehaltung der Wortfolge, des Satzgefüges und der Abtheilungen des ursprünglichen Textes, die sich sogar auf Anwendung der eignen Interpunction des Thomas, soweit es angänglich war, erstreckt, sollte auch dem deutschen Leser der Eindruck, den das Original und zwar grade in seiner ursprünglichen, von Hirsche wieder entdeckten Gestalt auf den des Lateinischen Kundigen macht, möglichst ungetrübt zu Theil werden. Der Gedanke war jedenfalls des Versuches einer Ausführung werth. Uns schien es eine Pflicht der Pietät gegen den verstorbenen Verfasser, den Freunden seiner Thomasstudien auch die Frucht seiner letzten Beschäftigung mit der *Imitatio* nicht vorzuenthalten.

Dass Hirsche's Prolegomena unvollendet bleiben, wird mit uns jeder bedauern, der eine völlig abschliessende Antwort auf die Frage nach dem Verfasser der *Imitatio* sucht. Es lag nahe, den Versuch zu machen, das fehlende Stück durch eine andere Hand ergänzen zu lassen: der unterzeichnete Herausgeber hat anfänglich selbst daran gedacht, unter Benutzung des Hirsche'schen Nachlasses einen solchen Versuch zu wagen. Aber es wäre das doch immer kein Ersatz für Hirsche's eigene Arbeit geworden und hätte die Gefahr mit sich gebracht, um der unvermeidlichen Ungleichheit der Behandlung des Gegenstandes willen doch die berechtigten Ansprüche der Freunde Hirsche's nicht zu erfüllen. Es schien richtiger, zu geben, was Hirsche selbst gearbeitet hat, und sich dann dessen zu trösten, dass die Leser für das Gebotene dankbar das Fehlende nicht zu sehr entbehren werden. Und in der That, es ist nicht so gar viel, was fehlt. Hirsche legte bekanntlich selbst das Hauptgewicht auf die inneren Gründe für die Autorschaft des Thomas. Der diese inneren Gründe behandelnde Theil des Werkes liegt nun vollständig vor. Und von dem fünften Abschnitt des ganzen Werkes, der die äusseren Beweise für die Authentie der *Imitatio*

vorführen sollte, wird der wichtigste Abschnitt, der Beweis aus den Handschriften der *Imitatio*, seinem bei weitem grösseren Theile nach nun auch noch mitgetheilt. Es ist immerhin so viel und so Wichtiges, was dieser dritte Theil bietet, dass seine Herausgabe berechtigt ist, wenn nicht sogar eine Pflicht gegen den verstorbenen Verfasser.

Es war Hirsche ein lieber Gedanke, den vollendeten dritten Theil seines Werkes der theologischen Facultät zu Giessen zum Dank für die ihm verliehene Würde eines Doctors der Theologie zu widmen; wir müssen uns jetzt darauf beschränken, mitzutheilen, dass das seine Absicht war.

Der Unterzeichnete, der sich der Herausgabe dieses Bandes auf Wunsch der Frau Seniorin Hirsche, der Wittve des Verfassers, und des Herrn Carl Habel, des Verlegers und Freundes desselben, unterzogen hat, hat seinerseits nur den einen Wunsch, dass er mit dem, was er gethan, das getroffen habe, was der Verfasser, wenn er uns seine Ansicht darüber mittheilen könnte, billigen würde. Dafür, dass die Veröffentlichung dieser Arbeit der Thomasforschung unter uns zu Gute kommen und ihrerseits mit dazu helfen wird, die Ueberzeugung, dass Thomas der Verfasser der *Imitatio* sei, zu befestigen, hat Hirsche selbst gesorgt.

Hamburg, im Februar 1894.

D. Carl Bertheau.

Inhalts-Verzeichniss.

Vierter Abschnitt.

Weitere Vergleichung zwischen der *Imitatio*
und den unbezweifelt ächten Werken des
Thomas von Kempen. S. 1—146.

I. Die Nationalität des Verfassers der *Imitatio*. S. 1—10.

Begründung der germanischen Nationalität des Verfassers der *Imitatio* durch Anführung zahlreicher spezifischer Germanismen, welche sich in derselben finden. Irrthümliches bei Hieser und Malon. Widerlegung von Gence, welcher Gallicismen, und von de Gregory, welcher Italicismen in der *Imitatio* annimmt.

II. Der Stand des Verfassers der *Imitatio*. S. 11—14.

Der Verfasser der *Imitatio* verräth sich in derselben, namentlich in dem ersten und dritten Buche auf das deutlichste als Mönch; Anführung solcher Stellen. Aber er ist ein Mönch von freierem Geiste, ebenso wie auch der Verfasser der allgemein als ächt anerkannten Schriften des Thomas ein Mann solchen Geistes ist. Widerlegung Vert's. Ist aber der Verfasser ein Mönch, so ist die Urheberschaft des Kanzlers Gerson schon durch diesen einzigen Umstand ausgeschlossen.

III. Die schriftstellerische Form, insbesondere die Dispositionsweise. S. 14—32.

Falsche Behauptung, dass sowohl die *Imitatio*, als auch die für allgemein ächt geltenden Schriften des Thomas der Disposition überhaupt

entbehrten; dieselbe ist vielmehr erkennbar vorhanden. Eigenthümlichkeit derselben, wie sie von Thomas selbst in dem Prolog zum Soliloquium animae beschrieben ist, d. h. nicht Entwicklung, sondern malerische Gruppierung; nicht Entfaltung des gesammten Gedanken-Inhalts aus einem einzigen oder wenigen Grundgedanken, sondern Beleuchtung eines Gegenstandes von verschiedenen Gesichtspunkten u. s. w. Diese Art der Disposition, wie sie in sämmtlichen für ächt geltenden Schriften des Thomas sich findet, ist auch die durchherrschende Eigenthümlichkeit der Imitatio. Und zwar bezieht sich diese Uebereinstimmung ebensowohl auf die Disposition der einzelnen Capitel der grösseren Werke des Thomas (S. 16—17) als auf die Disposition der Werke selbst.

Nachweisung der Disposition der vier Bücher der Imitatio, von denen ein jedes als ein besonderes Werk, nicht aber als Theil eines grösseren Werkes aufzufassen ist. Disposition des ersten Buches (S. 18—19), Disposition des zweiten Buches (S. 19—20), Disposition des dritten Buches (S. 20—25), Disposition des vierten Buches (S. 20—28).

Weitere Beweise für die Uebereinstimmung der Imitatio mit den als ächt anerkannten Werken des Thomas hinsichtlich der Form: Stil, insbesondere die Satzbildung; Häufung paralleler Aneinanderfügungen; Fülle sententiöser Aussprüche (S. 28—32).

IV. Der Inhalt. S. 32—146.

Allgemeinere Charakteristik zur Nachweisung der Uebereinstimmung der Imitatio und der unbezweifelt ächten Werke des Thomas, sowohl in negativer als in positiver Beziehung; in letzterer insbesondere Widerlegung der Behauptung, dass der Verfasser der unbezweifelt ächten Schriften sich zum Verfasser der Imitatio nur als ein Plagiator oder Compiler verhalte. (S. 32—44).

Skizzirung des Lehrbegriffs der Imitatio mit steter Hinweisung auf den entsprechenden Lehrinhalt der unbezweifelt ächten Schriften des Thomas (S. 44—110).

1. Die Grundlage der Betrachtungen und Ermahnungen der Imitatio ist eine nach Hebr. 13, 14; 1. Petr. 2, 11; Hiob. 7, 1; Röm. 7, 14; u. s. w. gebildete Auffassung des Erdendaseins. Des Menschen Aufenthalt auf Erden ein Aufenthalt in der Fremde, in der Verbannung, als solcher ein höchst trauriger Aufenthalt. Schilderung dieser traurigen Beschaffenheit, die durch Adams Fall und seit demselben vorhanden. Der Mensch hat die Unschuld verloren und mit ihr die Seligkeit. Das Erdendasein ist nun für einen Jeden ohne Ausnahme ein Kreuz. Dass es so ist, muss der Mensch anerkennen; im Bewusstsein seiner Sündhaftigkeit auf das tiefste zerknirscht, von schmerzlicher Sehnsucht ergriffen werden nach der Herrlichkeit des himmlischen Vaterlandes. Aus der Fremde dieses Erdendaseins

nach der himmlischen Heimath zu streben ist die Aufgabe des Menschen, die auf keinem andern Wege zu erfüllen ist als auf dem des tugendhaften Lebens. Dieses tugendhafte Leben aber ist das geistliche innerliche Leben, welches in der Nachfolge Christi besteht, und wie das Leben Christi die *Humilitas* zu ihrem Alles durchdringenden Grundzuge hat. Daher die immer wiederkehrende Betonung gerade dieser Tugend der *Humilitas*. Ein Leben aber, das so auf Jesum gerichtet ist, gestaltet sich von diesem Standpunkte aus nach zwei Seiten; negativ als Verschmähung der Welt und des eigenen Selbst; positiv als Hingabe an Gott, um Gott — oder wie die *Imitatio* nach der Analogie der trinitarischen Gleichstellung des Vaters und Sohnes sagt — um Jesum über Alles zu lieben und ihm allein und beständig zu dienen. Auf dem Wege eines so sich gestaltenden Lebens nach dem Himmelreiche streben, ist die wahre himmlische Klugheit oder Weisheit. Darstellung jenes Lebens, wie es sich in den verschiedenen Beziehungen und Zuständen des Menschen nach der negativen und nach der positiven Seite entwickeln soll und entwickelt. Die Vollendung nach der negativen Seite ist die gänzliche Ertödtung der Eigenliebe, die völlige Selbstentsagung. Die Vollendung nach der positiven Seite ist die völlige Selbsthingabe an Gott, innigste Einigung mit ihm. Beide Seiten stehen und entwickeln sich nicht unabhängig, die eine neben der andern, sondern sie bedingen sich gegenseitig in lebendiger Wechselwirkung. Der Grund dieser Wechselwirkung. Die stärkste Seite die positive. (S. 44—62).

2. Dieser Weg der Selbstverläugnung und Gottesliebe, mit andern Worten: der Nachfolge Christi, welcher nicht allein der Weg zum Himmel und zur vollkommenen Seligkeit, sondern auch zu jeder wahren Lebensfreude dieser Erde ist, ist kein leichter Weg. Es ist ein Weg steten Kampfes. Die nöthigste Waffe in diesem Kampfe ist der Schild der Geduld. Die Feinde, mit denen der Mensch es aufzunehmen hat, sind seine eigne verderbte Natur, die Welt, der Satan. Nähere Beschreibung des Kampfes; die zum glücklichen Bestehen anzuwendenden Hilfsmittel. Die Bedeutung des Klosterlebens als eines jener Hilfsmittel. (S. 63—77).

3. Aber in dem Allen, was der Mensch zum glücklichen Bestehen des ihm obliegenden Kampfes thut, steht er nicht allein, sondern von Anfang bis zu Ende ist überall ihm helfend zur Seite die göttliche Gnade. Die *Imitatio* kennt die göttliche Gnade nach dem ganzen Umfange ihrer Bethätigung in der Welt; aber sie schildert dieselbe dem ihr eigenthümlichen Erbauungszwecke zufolge vornehmlich als die heiligende. Der feurige und innige Preis und Dank, den der Verfasser der *Imitatio* dieser göttlichen Gnade darbringt, zeigt die Tiefe und Innigkeit seiner eignen Herzens-Erfahrung. Schilderung der mannigfaltigsten Erweisungen dieser Gnade, wie sie sich an ihm und in ihm offenbart hat. Auch die Anfechtungen und Trübsale, die der Mensch in diesem Leben zu erdulden hat, sind Erweisungen der göttlichen Gnade.

Was die göttliche Gnade dem Menschen mittheilt oder, wie der bezeichnende Ausdruck in der *Imitatio* lautet, eingiesst, nennt der Verfasser mit dem gleichen Worte: Gnade. Diese eingegossene Gnade, deren Wesen die Liebe ist, ist ihm das Princip des neuen heiligen Christenlebens. Dass der Mensch ihr Raum giebt in seinem Innern, und in Anwendung dieser durch die göttliche Gnade ihm verliehenen Gnadenkraft immer weiter fortschreitet im Guten, darin besteht des Menschen Verdienst; und neuer Zuwachs an Gnadenkraft ist es, was der Mensch durch Bethätigung dieser Kraft sich verdient. Aber ohne die göttliche Gnade sind die eigenen Verdienste nichts; und der die Verdienste des Menschen krönende göttliche Lohn ist ein Gnadenlohn, welcher alle menschlichen Verdienste, auch die grössesten, unermesslich übersteigt.

Und ebenso wie die eigenen Verdienste, sind auch alle natürlichen Gaben, welche den guten und bösen Menschen gemeinsam sind, werthlos bei Gott ohne Gnade. Selbst hohe Vorzüge wie die Gabe der Prophezeiung u. s. w., selbst Glaube, Hoffnung und die übrigen Tugenden sind Gott nicht angenehm ohne Gnade und Liebe. (S. 78—86).

4. Voraussetzungen des Empfanges der göttlichen Gnade. Indem die *Imitatio* das Verhältniss der göttlichen Gnade zu der menschlichen Seele in mannigfaltigen Einzelbildern anschaulich darstellt, hebt sie eine Seite desselben immer wieder charakteristisch hervor: die der inneren Erfahrung. Nach Analogie der Darstellungsform des Hohen Liedes, schildert sie jenes Verhältniss Gottes zu dem Menschen als eine Heimsuchung der menschlichen Seele durch die göttliche Gnade, als einen Verkehr der Gnade mit der Seele im Innern des Menschen selbst. Dies das mystische Element, welches zu den wesentlichsten Eigenthümlichkeiten der *Imitatio* gehört. Nähere Darlegung der Hauptzüge desselben.

Höchste Werthschätzung der innerlichen Rede des Herrn zu der menschlichen Seele ohne alles Geräusch äusserer Worte. In mannigfaltigen Weisen und Stufen erscheint in seinen Heimsuchungen der Herr der menschlichen Seele. Auch nach den Gegenständen und Zwecken sind dieselben verschieden. Jedoch ertheilt der Herr seinen Auserwählten regelmässig dieselben zwei Lectionen, die eine zu ihrer Vermahnung, die andere zur Ermunterung. Ebenso pflegt er in seinen Heimsuchungen abzuwechseln zwischen Versuchung und Tröstung. Schilderung der höchsten dieser tröstenden göttlichen Gnadenheimsuchungen; Vorbedingung zum Empfang derselben die tiefste und demüthigste Innerlichkeit. Der so häufige Mangel an dieser Vorbedingung ist die Ursache der so geringen Anzahl contemplativer Menschen. Der jedesmalige Eintritt der hohen und höchsten Gnadenstunden hat zur nächsten Voraussetzung die aus der Zerknirschung (*compunctio*) als Frucht derselben hervorgegangene Belebung der Innigkeit (*devotio*) in der Seele. (Die Innigkeit ist überhaupt die charakteristische Erscheinungsform des in der *Imitatio* geschilderten subjectiven religiösen Lebens). Erhebung des ohnehin schon so wohlthuenden Gefühls

der Innigkeit zum Gipfel wonnevollster Freude (*gratia devotionis* in engerem Sinne des Wortes); *mentis excessus, raptus*. Aber wie Grosses auch jene hohen und höchsten Gnadenstunden dem Menschen gewähren — eine vollkommene Befriedigung gewähren auch sie noch nicht; diese ist erst im himmlischen Vaterlande zu erwarten. Daher die sich immer wieder erneuernde schmerzliche Sehnsucht der Seele nach diesem Vaterlande und die Bitte um Erlösung. Tröstung und Zuspruch, welche die von solcher Sehnsucht ergriffene Seele empfängt. Ausdruck der dadurch zurückgekehrten Stille und Hoffnungsfreudigkeit der Seele im letzten Capitel des dritten Buchs der *Imitatio*. (S. 87—110).

Zusammenfassende Schlussbetrachtung. In den Anmerkungen Darstellung und Beleuchtung abweichender Ansichten über den Lehrbegriff des Thomas, insbesondere der *Imitatio*, aus älterer und neuerer Zeit. (S. 111—146).

Fünfter Abschnitt.

Die äussern Beweise für die Authentie der Imitatio.

Hervorragende Wichtigkeit der inneren Beweise für die Authentie der Imitatio. Dass diese Wichtigkeit verkannt ist und die Beweisführung aus inneren Gründen bisher nur oberflächlich geführt ist, das ist der Hauptgrund der langwierigen Dauer eines literarischen Streites, der sonst leicht und rasch beendet worden wäre. Jedoch ist neben der hervorragenden Bedeutung der inneren Beweise auch das Gewicht der äusseren nicht zu verkennen. Diese sollen jetzt dargelegt und erwogen werden. Sie zerfallen in zwei Hauptabtheilungen: Handschriften und gelegentliche Zeugnisse von Zeitgenossen oder der Zeit nach nahestehenden Personen. (S. 147—149.)

Erste Abtheilung.

Die Beweise aus den Handschriften.

Einleitendes.

1. Zur Paläographie.

Die bei weitem grösste Zahl der bisher bekannt gewordenen Handschriften der Imitatio entbehrt aller Zeit-, Orts- und Personen-Angaben sowohl hinsichtlich des Verfassers als des Abschreibers; daher die Wichtigkeit der paläographischen Forschung in diesem Falle. Schwierigkeit dieser paläographischen Forschung, Gründe dieser Schwierigkeit. Unmöglichkeit einer bestimmten Entscheidung über das Alter einer Handschrift, ob sie aus dem 13., 14. oder 15. Jahrhundert, lediglich aus paläographischen Gründen. Kurze Charakterisirung der Haupttypen der Handschriften in den genannten Jahrhunderten. Keine der bisher bekannten

Handschriften schliesst die Möglichkeit der Abfassung der Imitatio im 15. Jahrhundert, also zu Lebzeiten des Thomas, rein paläographisch betrachtet, aus. Dies das negative Ergebniss der paläographischen Forschung hinsichtlich der mit keiner Zeit-, Orts- und Personen-Angabe versehenen Handschriften. Zu einem positiven Resultate führen dagegen die mit solchen Angaben versehenen Handschriften, die wir in zwei Hauptklassen theilen: 1) in solche, aus welchen sich Beweise für die Abfassungszeit der Imitatio gewinnen lassen; 2) in solche, deren Zeugnisse zur Ermittlung der Person des Verfassers zu verwenden sind, was bisher in der Untersuchung der Handschriften vernachlässigt ist. (S. 150—157).

2. Actenstücke.

Bei einer Anzahl von Handschriften ist die Beziehung auf Actenstücke nöthig, in denen die Ergebnisse amtlicher Prüfungen niedergelegt sind. Die hauptsächlichsten dieser Actenstücke sind folgende zwei.

Erstes Actenstück.

Instrumentum 1671, Parisiis, 14. Augusti, in quo Mss. Codices librorum de Imitatione Christi coram illustrissimo Archiepiscopo Parisiensi ventilati atque discussi indicantur. (S. 157—161).

Zweites Actenstück.

Instrumentum 1687, 28. Iulii, Parisiis, a novemdecim doctis viris subscriptum, circa aetatem Mss. Aronensis, Parmensis et Bobiensis, qui a Mabillonio ab Italia fuerunt translati. (S. 161—163).

Erste Klasse von Handschriften.

Handschriften zur Ermittlung der Abfassungszeit der Imitatio.

Besprechung der ältesten unter den datirten Handschriften bis zum Thomas-Autograph vom Jahre 1441, jedoch mit Uebergang des Cod. Mellicensis I und des Cod. Kirchhemianus. Gründe der Uebergang. (S. 166—174).

Handschriften, aus deren Datirung zuverlässigere Beweise für die Epoche der Abfassung der Imitatio sich entnehmen lassen, sind:

1. Codex de Monte Sancti Hieronymi vom Jahre 1424.

(Facs. Bd. 2 Taf. Ia u. Ib.)

Näheres über diesen Codex: seine ursprüngliche Herkunft, seinen gegenwärtigen Aufbewahrungsort, den Stoff, worauf er geschrieben, die Einrichtung der Schrift, den Schrifttypus, die verschiedenen darin enthaltenen Schriftstücke. Eins unter diesen Schriftstücken ist das erste Buch der Imitatio, das nicht als solches, sondern als ein selbstständiges Schriftwerk aufgeführt ist. In diesem die gleiche Interpunction wie im Thomas-Autograph und eine verhältnissmässig sehr geringe Abweichung in den Lesarten; jedoch vorzüglicher sowohl in Anwendung der Interpunction als der Wahl der Lesarten das Thomas-Autograph. Zahlreiche einzelne Beispiele zur Vergleichung des Codex mit dem Thomas-Autograph in den Anmerkungen. (S. 174—181).

2. Codex von Bethlehem vom Jahre 1427.

(Facs. Bd. 2 Taf. IIa u. IIb.)

Dieser Codex erst bekannt seit dem Anfange der fünfziger Jahre unseres Jahrhunderts; die vorzugsweise mit Zugrundelegung desselben im Jahre 1862 erschienene Ausgabe, weil ohne kritischen Apparat, ohne besondere wissenschaftliche Bedeutung. Daher ein selbstständiges Studium des Codex nöthig. Der Codex eine Pergamenthandschrift von überall gleicher Hand. Herkunft und wechselnder Aufenthalt des Codex. Die Person des Schreibers. Inhalt des Codex: die vier Bücher der Imitatio in ihrer bekannten Ordnung; ausserdem einige angehängte Kleinigkeiten. Titel der vier Bücher der Imitatio in diesem Codex verglichen mit denen im Thomas-Autograph. An drei verschiedenen Stellen des Codex eine Angabe über die Zeit, worin er geschrieben. Text des Codex im Wesentlichen übereinstimmend mit dem Thomas-Autograph; ebenso das gleiche Interpunctionssystem, und auch hinsichtlich der Anwendung desselben keine erhebliche Verschiedenheit. Auch jene Zeichen, deren das Autograph sich bedient, um grössere Abschnitte innerhalb ein und desselben Capitels zu unterscheiden, fehlen dem Codex nicht. (S. 181—190).

3. Codex Noviomagensis vom Jahre 1427.

(Facs. Bd. 2 Taf. IIIa u. IIIb.)

Eine sehr wohl erhaltene Papierhandschrift von überall gleicher Hand; jetzt in der Burgundischen Bibliothek zu Brüssel. Hauptbestandtheil des Codex die vier Bücher der Imitatio. Am Ende des Codex Angabe über die Zeit und den Ort der Abschrift, sowie über die Person des Abschreibers. Die vier einzelnen Bücher der Imitatio erscheinen als selbstständige Schriften. Interpunction sehr unzureichend, sofern nur Punkt

und Fragezeichen verwandt werden. Der Text im ganzen trefflich und mit dem Thomas-Autograph meist übereinstimmend. Auch die in diesem vorkommenden Zeichen zur Unterscheidung grösserer Abschnitte in ein und demselben Capitel werden häufig gebraucht. (S. 190—194).

4. Codex Osnabrugensis vom Jahre 1429.

Unschöne Papierhandschrift, welche nur das erste Buch der *Imitatio* umfasst, das als ein selbstständiges Werk auftritt. Eigenthümlichkeiten dieser Handschrift, deren Text dem des Thomas-Autographs sehr nahe kommt. In Osnabrück von einem unbekannten Manne geschrieben, befindet sie sich jetzt in der Brüsseler Bibliothek als Theil eines Mischbandes (S. 194—196).

6. Codex Roolf vom Jahre 1431.

(Facs. Bd. II Taf. Xa, Xb, Xc.)

Erst seit 1881 bekannt, im Besitze des Bergraths Schmidt-Reder zu Görlitz befindlich, genannt von diesem nach seinem früheren Besitzer, einem Privatmanne Namens Roolf, der ihn einem Verwandten, einem katholischen Geistlichen verdankt, von welchem er auf einem Boden in Heidelberg entdeckt und käuflich erstanden ist. Genauere Mittheilungen über den Codex durch den genannten Bergrath, durch dessen Güte der Verfasser dieses zu eigener Einsicht und genauester Vergleichung in den Stand gesetzt ist.

Pergamenthandschrift von überall gleicher sauberer Hand. Schreiber des Codex, welcher sich am Ende selbst genannt hat, ist Johannes Cornelli, Mitglied des zur Windesheimer Congregation gehörenden Klosters Bethlehem bei Löwen. Text des Codex von vorzüglicher Beschaffenheit und mit dem des Thomas-Autographs auf das engste verwandt. Eine grössere Zahl von offenbaren Uebereilungsfehlern im Codex Roolf abgerechnet, bleibt nur eine ganz unerhebliche Zahl von Varianten übrig. Auch das Interpunctionssystem wesentlich dasselbe wie im Thomas-Autograph und auch die Anwendung des Systems im ganzen eine treffliche und mit dem Thomas-Autograph an charakteristischen Stellen genau übereinstimmende. Imgleichen eine grosse Verwandtschaft im Gebrauch der Zeichen für grössere Abschnitte innerhalb ein und desselben Capitels. Endlich sind auch im Codex Roolf die sogenannten vier Bücher der *Imitatio* nicht Theile eines grösseren Ganzen, sondern selbständige Schriften. — Beurtheilung der im Codex Roolf vielfach vorkommenden Accentzeichen. (S. 197—210).

7. Codex Wiblingensis monasterii ord. S. B. in Suevia
vom Jahre 1433.

Variae lectiones des Codex, der nur das erste und zweite Buch enthält auf der Nationalbibliothek zu Paris. (S. 211).

8. Codex Weingartensis abbatiae ord. S. B. in Suevia
vom Jahre 1433.

Enthält die ersten drei Bücher; hat der Pariser Prüfungs-Commission vom Jahre 1671 vorgelegen. *Variae lectiones* in der Pariser Bibliothek. (S. 211—212).

9. Codex Mellicensis II vom Jahre 1435.

Der Codex war zur Prüfung mit in Paris und ist von dort nach Melck zurückgekehrt, wo er noch jetzt sich findet. Ein Papier-Codex durchweg, wie es scheint, von gleicher Hand. Weder über die Person des Schreibers noch über den Ort, wo der Codex geschrieben, etwas bekannt. Nirgends römische Zahlzeichen gebraucht, sondern nur arabische; Interpunction äusserst einfach. Der Codex umfasst neben verschiedenen andern Werken auch eines von Gerson, die *Imitatio* vollständig; der Text im ganzen gut. Der für die ganze *Imitatio* gebrauchte Titel ist: *De reformatione hominis*; die einzelnen Bücher erscheinen nicht als selbständige Schriften, sondern als Theile eines grösseren Ganzen. Der Codex unzweifelhaft geschrieben im Jahre 1435, nicht 1434. (S. 212—214).

10. Codex Paduanus vom Jahre 1436.

Enthält sämmtliche vier Bücher. Ursprung des Namens. (S. 214).

11. Codex Augustanus I seu Ulricianus vom Jahre 1437.

War auch zu Paris; *variae lectiones* auf der dortigen Bibliothek. (S. 214).

12. Codex Lunaelacensis vom Jahre 1438.

Nach dem Kloster Mondsee in Bayern genannt; enthält das erste Buch der *Imitatio*. (S. 214—215).

13. Codex Magdalenus vom Jahre 1438.

Befindet sich in Magdalen. Coll. Oxford; enthält unter dem Titel: *De Musica Ecclesiastica liber spiritualis* die *Imitatio* des Thomas von Kempen und zwar drei Theile. (S. 215).

14. Codex Rothensis vom Jahre 1439.

Nach dem Kloster Roth am Inn in Bayern genannt, enthält das erste Buch der *Imitatio*. (S. 215).

15. Codex Augustanus in quarto vom Jahre 1440.

Ist ein Mischband in Quart, in welchem sich u. a. das erste Buch der *Imitatio* befindet. (S. 215—216).

16. Codex von Indersdorf III vom Jahre 1441.

Genannt nach dem im Jahre 1783 aufgehobenen bayrischen Kloster Indersdorf. Ein Quartband in Papier, welcher die ersten zwei Bücher der *Imitatio* enthält. Der Abschrift ist die Notiz vorausgeschickt: *Sequentem tractatum, qui intytlatur de Imitatione Jesu Christi compilavit quidam canonicus Regule St. Augustini episcopi.* (S. 216—217).

17. Die *Imitatio* im Thomas-Autograph vom Jahre 1441.

(Facs. Bd. II Taf. IV a u. IV b.)

Beiläufiges über die Tragweite des Umstandes, dass in diesem Autograph die *Imitatio* sich zusammen mit einer Anzahl von Werken findet, die nachweislich von Thomas selbst verfasst sind. Hauptsache ist nachzuweisen, dass die Verdächtigungen, welche das Autograph der *Imitatio* im Codex vom Jahre 1441 wegen Barbarismen, wie sie nur einem Copiisten zuzutrauen seien, wegen einer Anzahl angeblich ganz unverständiger Lesarten, wegen einer grossen Anzahl von *Correcturen* und *Rasuren* von angeblich späterem Ursprung erfahren hat und noch erfährt, durchaus grundlos sind.

Der Codex zweimal zur Prüfung nach Paris gesandt, im Jahre 1652 und 1671. Die erste Prüfung ohne weitere Bedeutung für die Beurtheilung des Codex; die zweite verhängnisvoll, die Untersuchung eine äusserst oberflächliche, obwohl die untersuchenden Persönlichkeiten zum Theil von angesehenstem Namen. In dem *Protocolle* der Untersuchungskommission sind über den Codex einige der Zahl nach sehr wenige, dem Werthe nach ganz bedeutungslose Bemerkungen zu Ungunsten des Codex niedergelegt. Die Wirkung dieser Bemerkungen trotzdem eine um so grössere, da die übrigen der Untersuchungskommission vorliegenden *Codices* wegen des Schweigens über ihre Textbeschaffenheit in um so hellerem Lichte erscheinen mussten. Aber noch ungleich schädlicher für das Ansehen des Codex, dass er sowie die übrigen gleichzeitig nach Paris gesandten *Codices* der *Imitatio* neben der amtlichen Untersuchung auch noch eine private Beurtheilung erfahren, welche von Gegnern der Urheberschaft des Thomas unternommen wurde. Die Früchte derselben genau bekannt aus einem höchst merkwürdigen *Brouillon*, welches noch jetzt in der *National-Bibliothek* zu Paris aufbewahrt wird. Genaue Beschreibung dieses *Brouillons*. Benutzung der darin über das Thomas-Autograph gefällten höchst ungünstigen Urtheile in der litterarischen Debatte über die Person des Verfassers der *Imitatio*, namentlich durch Gence in seiner Ausgabe der *Imitatio* vom Jahre 1826. Darlegung dessen, was der Verfasser dieses durch eine genaue Vergleichung der Angaben Gence's mit dem Pariser *Brouillon* und des Pariser *Brouillons* mit dem Brüsseler Thomas-Autograph gefunden hat. Ehrenrettung des Thomas-Autographs. (S. 217—239).

18. Codex Gerardimontis.
(Facs. Bd. II Taf. VIII.)

Stammt aus einem Bruderhause zu Gerardsbergen in Flandern, jetzt befindlich in der National-Bibliothek zu Paris; war dort mit zur Prüfung. Diesen Codex nennt Gence in seiner Ausgabe, die er vorzugsweise nach demselben gearbeitet zu haben behauptet, das prototypen des Thomas-Autographs, das letztere dagegen ein ectypon des Gerardsberger Codex. In der That Cod. Ger. eine ganz vorzügliche Handschrift auch hinsichtlich der Interpunction, welche mit der des Thomas-Autographs übereinstimmt. Dennoch diesem letzteren nicht gleich zu setzen. Auch Gence, obwohl er den Worten nach das Thomas-Autograph hinter den Codex Ger. zurücksetzt, zieht doch in der That, d. h. in dem Texte seiner Ausgabe, selbst das Thomas-Autograph dem Codex Ger. vor; wie dies durch die von mir angestellte Vergleichung des Textes von zwanzig Capiteln im Codex Ger., dem Thomas-Autograph und der Gence'schen Ausgabe erhellt.

Genauere Beschreibung des Codex Ger. Weder die Person des Schreibers noch die Zeit der Abschrift zu ermitteln.

Beweise, warum nicht Codex Gerard. für das Prototypen des Thomas-Autographs, sondern für das Ectypon zu halten sei, falls überhaupt ein Verhältniss von Prototypen und Ectypon zwischen beiden Handschriften annehmbar erscheinen sollte. Die Correcturen und Rasuren im Codex Gerard. im Vergleich mit denen im Thomas-Autograph. Ist das Interpunctionssystem selbst im Codex Ger. und dem Thomas-Autograph dasselbe, so zeugt doch die Anwendung dieses Systems in letzterem im ganzen von weit grösserer Feinheit. Fernere Vergleichung des Codex Ger. und des Thomas-Autographs hinsichtlich auffälliger sprachlicher Bildungen. Endlich Vergleichung beider Handschriften hinsichtlich der Varietas lectionum, welche ergibt, dass Gence auf dem Titelblatt seiner Ausgabe hätte sagen müssen, nicht dass er irgend ein anderes Manuscript als das Thomas-Autograph, sondern dass er dieses letztere seiner Ausgabe zum Grunde gelegt habe. (S. 240—260).

Folgerungen aus den ältesten Daten für die Abfassungszeit der Imitatio. (S. 140). Chronologie des Lebens und der schriftstellerischen Thätigkeit des Thomas. (S. 263—273). Eine chronologische Andeutung über die Abfassung in der Imitatio. (S. 273f.). Resultat: die ältesten datirten Handschriften weisen auf die Zeit zwischen 1410 und 1430 als Abfassungszeit der Imitatio und stimmen zur Autorschaft des Thomas. (S. 274).

Beschreibung einiger Handschriften, welche zur Bestimmung der Abfassungszeit der Imitatio mit Unrecht verwandt sind.

	Seite
1. Codex Thevenotianus	275
2. Codex Leodiensis I	276

	Seite
3. Codex Padolirensis	276
4. Codex des Benedictinerstifts St. Paul in Kärnthen	276
5. Codex Aronensis	278
6. Codex Bobiensis	280
7. Codex Romanus	281
8. Codex Cavensis	281
9. Codex Parmensis	282
10. u. 11. Codices Muratoriani I et II	283
12. Codex Bononiensis	285
13. Codex chartaceus des Benedictinerstifts St. Peter zu Salzburg	285
14. Der Pariser Codex mit den Schrotblättern	287

A n h a n g.

Uebersetzung des ersten Buches der Imitatio. (S. 291 — 339).

Druckverbesserungen.

- S. 3 letzte Zeile lies Bedeu- statt Bedue-
» 19 Zeile 11 lies Förderung statt Forderung.
» 28 » 9 v. u. lies Oder statt Aber.
» 30 » 10 tilge ich.
» 154 Anm. **) Zeile 1 lies IX, b statt IX, a.
» 155 » *) » 1 » IX, d » IX, c.
» 156 Zeile 8 lies kaum einen statt keinen.
» 165 » 5 ist sich zu streichen.
» 167 » 19 lies drei ersten Bücher.
» 168 » 7 » vanitatum mundi.«
» 183 » 1 der Anm. lies da- statt das.
» 240 » 1 lies 18 statt 16.
» 245 » 4 » Erwägungen.
» 252 » 7 » Vergleichung.
» 254 Anm. lies lib. I c. 1.

Ausserdem ist zu bemerken, dass in der Numerirung der datirten Handschriften von No. 4 (S. 194) auf No. 6 (S. 197) übergegangen ist, so dass No. 5 fehlt. Es sind demnach im Ganzen nicht 18, sondern 17 datirte Handschriften, die besprochen werden.

Vierter Abschnitt.

Weitere Vergleichung zwischen der Imitatio und den unbezweifelt ächten Werken des Thomas von Kempen.

I. Die Nationalität des Verfassers der Imitatio.

Indem ich mich anschicke, zur Ermittlung der Person des Verfassers der Imitatio die Vergleichung derselben mit den unbezweifelt ächten Werken des Thomas fortzuführen, beginne ich mit denjenigen sprachlichen Anzeichen, in welchen eine unverkennbare Hinweisung auf die Nationalität des Verfassers zu finden ist.

Dass Thomas von Kempen, der Verfasser der unter diesem Namen verbreiteten und allgemein als ächt anerkannten Schriften, seiner Herkunft nach ein Deutscher, speciell ein Niederdeutscher ist, wird wohl kaum noch von Jemandem beanstandet. Ebenso darf als ausgemacht gelten, wo der dem Namen des Thomas gewöhnlich hinzugefügte Geburtsort Kempen zu suchen ist; es ist das zweifellos jene, zur Erzdiocese Köln gehörige, in der preussischen Rheinprovinz zwischen Rhein und Maas belegene kleine Kreisstadt und keine andere Ortschaft des gleichen Namens.*) Aus dieser Herkunft des Thomas erklären sich denn nun auch die Germanismen, denen man in seinen als ächt anerkannten Werken begegnet;**)

*) Mit überzeugender Gründlichkeit ist die Ortsfrage behandelt von Mooren, Nachrichten über Thomas a Kempis u. s. w. S. 78 folg.

**) Vgl. u. A. das von mir oben (Prol. II A S. 201, 233, 381) Angeführte.

und Jedermann findet es natürlich, jene barbarischen Redewendungen auf diesen Ursprung zurückzuführen.

Ist nun aber auch die *Imitatio* von demselben Niederdeutschen Thomas verfasst; so liegt die Vermuthung sehr nahe, dass man auch in dieser Schrift sprachliche Ausdrücke antreffen werde, welche die Nationalität des Verfassers deutlich verrathen. Und in der That ist dem so; und auch manche Gegner der Authentie der *Imitatio* haben nicht umhin können, das Vorkommen von Germanismen darin einzuräumen. Nur bemühen sie sich, die Zahl derselben auf eine möglichst geringe Summe herabzudrücken.*) Ausserdem wollen sie neben den Germanismen in der *Imitatio* auch Gallicismen oder Italicismen bemerkt haben. Endlich meinen sie, der Versuch, aus den Germanismen auf das Vaterland des Verfassers schliessen zu wollen, entbehre überhaupt der rechten Beweiskraft; es sei ja wohl möglich, dass auch einem ausländischen Schriftsteller, wenn derselbe, nachdem er eine Zeit lang in Deutschland sich aufgehalten, wiederum zur Feder greife, hie und da ein Germanismus mit unterlaufe.

Aber diese Gegengründe sind wenig stichhaltig. Die Barbarismen der lateinschreibenden kirchlichen Schriftsteller des Mittelalters sind, sofern sie nicht aus der Vulgata stammen, ihrem letzten Ursprunge nach aus den Landessprachen der damaligen Zeit herzuleiten. Und dabei ist ein doppelter Fall zu unterscheiden. Entweder sind aus der gleichen Anschauung der verschiedenen Völker heraus die gleichen Barbarismen unabhängig von einander erwachsen; oder es sind auch wohl Barbarismen von einem Volke zum andern übergegangen. So wie wir noch in unserer jetzigen deutschen Schriftsprache manche Redensarten haben, die aus einer fremden Sprache, namentlich der französischen, eingeführt sind; so haben wohl

*) Man versucht die Germanismen namentlich dadurch zu beseitigen, dass man der betreffenden Stelle entweder eine andere Erklärung giebt, oder auf einzelne Handschriften gestützt, eine andere Lesart annimmt. Vgl. das in den nächstfolgenden beiden Anmerkungen über *exterius* (lib. I c. 1) und *cadit super* (lib. II c. 9) Gesagte.

auch im Mittelalter bei den lateinschreibenden deutschen Schriftstellern lateinische Barbarismen italienischen oder französischen Ursprungs Aufnahme gefunden. Und in gleicher Weise könnten auch wohl ursprünglich deutsche Barbarismen in die lateinische Literatur der Franzosen und Italiener hinübergekommen sein. Dass nun aber derartige Barbarismen der *Imitatio* zur Entscheidung der Frage über die Nationalität ihres Verfassers nicht zu gebrauchen sind, liegt auf der Hand. Streitet man, ob der Verfasser der *Imitatio* ein Deutscher oder Franzose oder Italiener sei, so kann derjenige, welcher zur Schlichtung dieses Streits auch die Barbarismen der *Imitatio* verwenden will, nur auf solche Barbarismen sich beziehen, welche nur einem jener genannten drei Völker, mit Ausschluss der beiden andern, eigen sind. Und nur solche Barbarismen sind denn auch hier von mir gemeint. Ich finde in der *Imitatio* Germanismen, welche entweder ganz spezifisch germanisch sind, oder doch mindestens bei französischen und italienischen Schriftstellern nicht anzutreffen sind, wenngleich in der Literatur anderer Völker Analoges vorkommen mag. Und ich finde solcher Germanismen in der *Imitatio* eine so grosse Zahl, dass die Schlussfolgerung auf die deutsche Nationalität des Verfassers daran, wie ich meine, die festeste Grundlage hat.

Ich stelle in Folgendem eine Reihe solcher Germanismen der *Imitatio* zusammen. Mag darin auch einzelnes Irrthümliche oder Zweifelhafte beigemischt sein, so wird doch der Eindruck des Gesamtergebnisses dadurch nicht abgeschwächt werden.

Lib. I c. 1: (Si scires totam bibliam exterius, auswendig, van buiten (niederländ.)*); dagegen franz. par coeur,

*) *Exterius* kommt in der Bedeutung von *memoriter* u. A. auch in der *Epistola Florentii* vor, welche den Anhang der *Vita Florentii* bei Thomas bildet. Es heisst dort: „*Consulo tibi ut habeas circa te speculum monachorum aut speculum Bernardi, secundum quod omnes actus tuos potes ordinare, quem librum etiam discas exterius*“ etc. Eine Erläuterung, wie das Wort *exterius* zu der Bedeu-

ital. a mente. — Cap. 2: De se ipso nihil tenere, nichts halten, niets houden (niederl.). — Cap. 6: Quae (sc. passio) nihil juvat ad pacem, nichts hilft zum Frieden, niets helpt tot den vrede (im Französ. und Italien. sind nur umschreibende Uebersetzungen möglich). — Cap. 9: Juvat non parum ad profectum (vgl. c. 6). — Cap. 12: Juvant ad humilitatem (vgl. c. 6). — Cap. 16: Libenter habemus alios perfectos, haben gern, hebben geerne. — Cap. 21: Non attrahas tibi res aliorum, sich etwas anziehen, zich iets aantrekken (se mêler de qc.). — Cap. 22: Quis est qui melius habet, es besser haben, beter hebben. — Cap. 23: Valde cito erit tecum hic factum, sehr bald wird es mit dir hier geschehen sein, het zal hier zeer haest met u gedaen zyn; franz. c'en sera fait de vous; ital. per te. — Cap. 24: Disce te nunc in modico pati, sich leiden (vgl. 2. Timoth. 1, 8; 2, 3; 2, 9 in Luther's Bibelübersetzung), sich gedulden. — Cap. 25: Duo specialiter ad magnam emenda-

tung von memoriter kommt, findet man in folgender Stelle des Chron. Windes. (Ausgabe von 1721) S. 244: „accipe certos articulos in Dominicae passionis memoriam, quos interius (d. h. indem du das Innere des Buches aufgeschlagen vor dir hast) vel ex ore lege exterius etc. Lege articulum unum vel duos et tunc claude librum, et quantas dulcis Dominus amaritudines pro te vili et negligenti creatura sustinuerit, recordare. Post hoc iterum aperi librum — — et cum devotis orationibus in ipsis contentis illum tunc concludere apertoque corde tenorem earum deprecare“ etc. — Die Lesart *exterius* in obiger Stelle der *Imitatio* findet sich in fast sämtlichen Handschriften; wenn man es dennoch zur Beseitigung dieses Germanismus versucht hat, sich auf die verschwindend kleine Anzahl der Handschriften, welche jene Lesart nicht haben, zu berufen, so ist das kein glückliches Auskunftsmittel. Eben so wenig glücklich verfährt man, wenn man das Wort *exterius* dort nicht durch: auswendig, sondern durch: äusserlich (oberflächlich) erklärt. Diese Bedeutung hat allerdings das Wort *exterius* öfters bei Thomas; aber an jener Stelle der *Imitatio* ist sie unstatthaft. Denn hier soll ja nichts Tadelnswerthes, sondern etwas Bewunderungswürdiges genannt, dem aber, was an sich bewunderungswürdig ist, soll, obwohl es dies ist, bedingungsweise jeder Nutzen abgesprochen werden.

tionem juvant (vgl. c. 6). Ebenda: Ideo turpe esset ut tu deberes in tam sancto opere pigritare, es wäre schändlich, dass du solltest etc., het ware schandelijk, dat gij zoudt etc. Ebenda: incipies male habere, es übel, schlimm haben. —

Lib. II c. 1: quantum sibi res attrahit (vgl. lib. I, c. 21). — Cap. 3: De bono pacifico homine (Ueberschrift), von dem guten, friedsamem Menschen, van den goeden vreedzamen mensch (die beiden, dem Substantiv in gleicher Weise attributivisch beigefügten Adjectiva ohne Copula); de l'homme bon et pacifique; dell' uomo dabbene e pacifico. — Cap. 5: Si debes habere pacem, sollst du Frieden haben, d. h. soll es dahin mit dir kommen, dass du Frieden habest. — Cap. 6: modicum de se tenere (vgl. lib. I c. 2). — Cap. 9: Libenter habemus aliquid pro solatio (vgl. lib. I c. 16). — Cap. 9: Cadit super consolationes, fällt auf, d. h. geräth auf (die Vulg. hat öfter cadere super, aber nicht in dieser übertragenen Bedeutung; während die Classiker, wenn sie cadere in diesem bildlichen Sinne gebrauchen, die Präposition in beifügen.*) Ebenda: Super quid igitur sperare possum, worauf kann ich also hoffen, waar op kan ik dan myne hoop stellen. Ebenda: Pone te semper ad infimum, zu unterst; au dernier rang, in fondo. — Cap. 11: ad infimum se ponere (vgl. c. 9). — Cap. 12: ut te patiaris (vgl. lib. I c. 24). Ebenda: bene tecum esse aestima (vgl. lib. I c. 23).

Lib. III c. 2: Ne sit mihi ad iudicium, es gereiche mir nicht zum Gericht, tot myne veroordeeling. — Cap. 3: Gaudent illi amplius ad vanitatem, sich freuen zur Eitelkeit, zur Wahrheit. — Cap. 4: Numquam reputes te aliquid esse

*) Man hat den Germanismus dadurch zu beseitigen gesucht, dass man cadit in dem Sinne eines moralischen Falles, einer Verschuldung, nahm. Aber diese Erklärung ist nicht möglich wegen des auf cadit folgenden Wortes super. Der Germanismus besteht eben nicht bloss in dem einen Worte cadit, sondern in der Phrase cadit super.

propter opera bona, etwas sein — etwas werth sein, iets zijn. — Cap. 11: ad primum, zuerst. — Cap. 12: Juste illis fit, es geschieht ihnen recht, hun geschiedt recht. — Cap. 15: Domine, tu scis qualiter melius est, wie es besser ist, hoe't beter is. Ebenda: Carius placet, lieber gefällt (populäre Redeweise). — Cap. 25: neque tunc aliquid magni te reputes, auch halte dich nicht für etwas Grosses, wat groots. — Cap. 28: donec transeat tempestas et melius fiat, bis es besser wird, tot dat het beter wordt. — Cap. 34: ad jucunditatem esse, zum Vergnügen sein (gereichen). — Cap. 35: non ponas te ad multam requiem, sich auf etwas setzen (etwas durchaus haben wollen), stelt u niet tot veel rustens. Ebenda: haec juvant ad virtutem (vgl. lib. I cap. 6). — Cap. 37: tanto melius habebis, desto besser wirst du es haben, des te beter zult gy't hebben. Ebenda: nil exquire, suche nichts aus (wähle nichts aus, mache keine Ausnahme), uitzoeken. — Cap. 40: cito melius fit (vgl. c. 28). — Cap. 41: Fili. noli tibi attrahere, si videas alios honorari etc. (vgl. lib. I c. 21). — Cap. 42: tunc deberem in te cum magna gratia emanare, dan zoude ik my in u moeten uitstorten met groote genade (vgl. lib. II c. 5.) — Cap. 52: nihil dignus sum quam etc., ich bin nichts werth, als etc., niets weerdig. — Cap. 54: Intimo illuminato homine (vgl. lib. II c. 3). Ebenda: Natura invite vult mori, will ungern. Ebenda: Natura libenter aliquod solatium habet etc. (vgl. lib. I c. 16). — Cap. 55: aliquid aestimentur, etwas geachtet werden.

Lib. IV c. 4: de tam alto sacro secreto (vgl. lib. II c. 3). Ebenda: de nulla alia consolatione amplius me intromittam, sich einlassen, zich inlaten. Ebenda: in bona firma fide, foi ferme et sincère, ferma e sincera (vgl. lib. II c. 3). — Cap. 11: oportet ut me ponam ad magnam patientiam, moet ik my stellen tot groote verduldigheid. — Cap. 13: in unum manere, in eins (zusammen, vereinigt).

Der obige Versuch eines Nachweises von Germanismen in der Imitatio weicht mehrfach von denjenigen Zusammenstellungen ab, welche von anderen Seiten gemacht sind. Ich

erinnere namentlich an das *Lexicon Germanico-Thomaeum* von Hesper*) aus dem 17. Jahrh. und an Malou's *Recherches* (Prol. I S. 6) aus unsrer Zeit. Beide sind in ihrer Auswahl nicht vorsichtig genug zu Werke gegangen, und haben daher auch nicht unbegründete Angriffe erfahren**); dennoch bleibt

*) Der vollständige Titel des kleinen Schriftchens (43 S. in kl. Oct.) lautet: *Lexicon Germanico-Thomaeum, in quo Thomae a Kempis, natione Germani, germanique auctoris librorum quatuor de Imitatione Christi, idiotismi germanici magno numero ordineque proponuntur a Georgio Hespero Soc. I. — Ingolstadii, typ. G. Haenlini, a. MDCLI.* — Die Schrift hat eine polemische Tendenz, deren Spitze gegen die Behauptung gerichtet ist, dass der Verf. der Im. sich durch seine sprachliche Ausdrucksweise als geborner Italiener zu erkennen gebe.

**) Aus Hesper's *Lexicon* hebe ich u. A. Folgendes hervor, was mir irrig als Germanismus von ihm bezeichnet zu sein scheint: Lib. I c. 2: *quid importat*, was trägt's ein, qu'importe, che importa (dass letzteres gut italienisch ist, erkennt Hesper selbst an; gleichwohl sagt er: *Loquatur sane sic Italus, nihil detrahit germanismo*). — Cap. 3: *fortius* (stärker, beschwerlicher) *certamen*; aber in derselben Bedeutung kommt *fortis* bei den Classikern, *fort* bei den Franzosen, *forte* bei den Italienern vor. — Cap. 5: *libros altos* (hoch) *ingeniosos, subtiles*; aber dieser Bedeutung entsprechen auch: *altus*, haut, alto. — Cap. 11: *grave*, d. i. beschwerlich, ist classisch; entsprechend ist im Franz. und Ital. *grave*. — Cap. 25: *non omnes habent aequum ad vincendum*, franz. *n'ont pas — à vaincre*, ital. *non hanno egualmento molto da vincere*. — — Lib. II c. 7: *teneas te apud Jesum*, *tenez vous auprès de Jésus, tienti vicino a Jesu*. — — Lib. III c. 30: *tristitiam super* (über) *tristitiam, tristesse sur tristesse, tristezza sopra tristezza* (auch classisch). — Cap. 47: *profunde ad cor transirent*, *entraient profondément dans ton coeur, profondamente ti scenderessero al cuore*. — — Lib. IV c. 13: *te tribuis ad edendum et fruendum*, *tu te donnes à manger et à jouir, dai te stesso a mangiare e a gustare*. — etc. etc.

Die von Malou in seinen *Recherches* S. 129 folg. mitgetheilte und erläuterte Sammlung von Germanismen ist bei weitem weniger umfangreich als die Hesper's; dennoch sind auch gegen sie im Einzelnen manche Bedenken zu erheben. Ich erwähne beispielsweise unter den von Malou angeführten Stellen folgende: Lib. III c. 59: *post te gemere clamare et exorare* (ob dies ein Germanismus ist, wie Malou annimmt, ist mindestens zweifelhaft; ich erinnere an Matth. 15, 23 (Vulg.): *clamat post nos*); lib. III c. 25: *una aequali facie* (M. findet in

nach Abzug dessen, was mit Recht zu beanstanden ist, auch bei ihnen noch genug übrig, was den Verf. der *Imitatio* als Deutschen kennzeichnet. Dagegen sind die von den Gegnern der Authentie der *Imitatio* gemachten Versuche, Gallicismen oder Italicismen in derselben nachzuweisen, als völlig gescheitert anzusehen. Was in dieser Beziehung namentlich Gence und de Gregory vorgebracht haben, der Eine zur Unterstützung der Ansicht, dass die *Imitatio* von dem Franzosen Gerson verfasst sei, der Andere, um die Abfassung derselben durch den Italiener Gersen wahrscheinlich zu machen, ist auch nicht in einem einzigen Punkte aufrecht zu erhalten. Es giebt in der *Imitatio* auch nicht einen specifischen Gallicismus oder Italicismus. Was insbesondere die von de Gregory angeführten zahlreichen Italicismen betrifft, so begreift man kaum das Wagniss dieser Zusammenstellung. Sind doch sogar solche Ausdrücke darunter, welche, wie in der *Imitatio*, so auch in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas vorkommen, oder welche man bloss im Glossarium von du Cange nachzuschlagen braucht, um zu sehen, dass sie der Latinität nicht nur eines oder mehrerer Völker, sondern des Mittelalters überhaupt angehören.*) Und so ist denn auch auf dem sprachlichen

aequali. einen Germanismus, sofern das Wort hier ein sentiment d'indifférence ausdrücken soll; aber diese Bedeutung ist an der Stelle weder nothwendig, noch auch nur empfehlenswerth); lib. III c. 49: *pro bono totum accipias* (aber *accipere pro* ist in diesem Sinne auch classisch; ital. *ricevi tutto per bene*); lib. II c. 12: *in cruce totum constat* (in derselben Bedeutung (bestehen, beruhen) ist *constat* classisch, als Germanismus aber schon deshalb nicht zu betrachten, weil die Vorsilbe *con* im Deutschen kein Analogon hat); ebenda: *in moriendo totum jacet* (tout git à mourir — in der poetischen Uebersetzung von Corneille); lib. III c. 44: *si bene steteris cum Deo* (ital. ebenso: *se tu starai bene con Dio*).

*) Gence sagt in der Vorrede seiner französischen Uebersetzung der *Imitatio* (Paris, Treuttel et Würtz. 1820) S. 12: "*On a dit que le texte latin était plein de germanismes. Mais un grand nombre de locutions sont, ou bibliques, ou communes à plusieurs idiomes. Le fait démontre qu'il s'y trouve encore plus de gallicismes, ou de façons de parler françaises, que d'idiotismes étrangers.*" Aehnlich

Gebiete des Streits über die Authentie der *Imitatio* der Widerspruch gegen dieselbe vergeblich gewesen; ja, je kühner er

drückt er sich in der Vorrede zu seiner Ausgabe der *Imitatio* (Paris, 1826) aus (S. 11). Die Ausgabe ist mit vielen Anmerkungen ausgestattet, und in diesen auch die sprachliche Seite der Wort-Erklärung berücksichtigt. Da war also der Ort, die von Gence als Gallicismen angesehenen Redewendungen nachzuweisen; und wie viele Nachweise dieser Art finden sich denn nun dort? Ich habe Alles in Allem nur drei bemerkt; und diese drei beweisen nichts: 1) Lib. I c. 21: *ad cor ista non transeunt* (dazu sagt Gence in der Anm.: „gallice vulg., cum Intern. Consol., *ne vont point (ne passent point) jusques au coeur*; aber die lateinische Phrase erinnert auf das lebhafteste auch an die deutsche Redeweise: „zu Herzen gehen“). — 2) Lib. I c. 25: *subtrahere se violentius ad quod natura vitiose inclinatur* (dazu bemerkt G.: „gallice *ipsummet, se soustraire à ce que, etc. quasi idiotice dictum videtur*“; aber *se subtrahere* in der Bedeutung: sich entziehen kommt auch bei den Classikern und in der Vulgata (z. B. Gal. 2, 12) vor. — 3) Lib. III c. 57: *pone — — ex corde* (darüber sagt G.: „gallice *idiot.: mets — la dehors, à la porte de ton coeur*“; aber *ponere* in der Bedeutung: „entfernen“ haben auch die Classiker; niederländ. „*stel (set) uit uw hert*“). — Auch Vert meint in der Sprache der *Imitatio* einen Franzosen erkennen zu können; mit wie wenig Recht, werden die folgenden Anführungen zeigen. Er schreibt (*Etudes* S. 195): „*nous livrons au tact du lecteur encore quelques mots de l'Imitation, qui nous semblent trahir une main Française sous gant latin*“; aber die Ausdrücke, die er namhaft macht als solche, gehören notorisch nicht bloss den französischen Schriftstellern des Mittelalters, die latein geschrieben haben, sondern der lateinischen Literatur jener Zeit überhaupt an. Es sind Ausdrücke, wie: *dilatatio, distractio, habilitas, majoritas, minoritas, sensualitas, tortuositas, conscientiosus, contemplativus, passionatus, simplicatus, virtuosus, cordialis* u. s. w.

Die Zusammenstellung von angeblichen Italicismen, die de Gregory gemacht hat, findet man in dessen *Histoire du livre de l'Imitation* etc. (Paris, 1842), Theil I, S. 86 folg. Er sagt dort: „*Les phrases italiennes sont très-usitées dans le livre de l'Imitation, et il n'est pas possible de les adopter ni à la langue française — ni à la flamande — ni à la tudesque*“. Als solche Phrasen führt er an: lib. I c. 2: *quid importat* (vgl. dagegen das Deutsche: „was trägt's, bringt's ein?“); ebenda: *nihil de se tenere* (vgl.: „nichts von sich halten“); lib. I c. 5 *magnae literaturae* (vgl.: von grosser Gelehrsamkeit); lib. I c. 10 *consolari* („*ce verbe*“ — sagt Greg. — „*est pris passivement de l'italien consolare*“; diese passive Form ist ganz gewöhnlich in den unbe-

geltend gemacht wurde, desto mehr nur hat er dazu beitragen müssen, die Ueberzeugung von der Abfassung der *Imitatio* durch Thomas auch an seinem Theile zu befestigen.*)

zweifelt ächten Werken des Thomas); lib. I c. 20: *vacandi tibi* (ist classisches Latein); lib. I c. 25: *si dederis te ad fervorem* (Cicero sagt: *se dare ad unitatem*); lib. II c. 1: (*de proprio commodo vel incommodo* (Greg. sagt: „phrase tout italienne“; aber auch klassisch ist der Ausdruck); lib. III c. 14: *gloria vana* (dazu sagt Gr.: „toute vaine gloire, en français; vana gloria, expression italienne“ — was hat diese Bemerkung Beweisendes?); lib. III c. 44: *si bene steteris cum Deo* („wenn du gut stehest mit Gott“); lib. III c. 45: *de facili* (italien. *facilmente*, deutsch *leicht*); lib. III c. 48: *penso* (Gr. sagt: *il faut observer ici que le verbe pensare est un barbarisme italien*; aber entsprechend ist im Franz. *penser*); lib. III c. 53: *materiale bonum* (*bien materiel* in der Uebersetzung von de Marillac). — Weiter nennt de Gregory mehrere in der *Imitatio* vorkommende Wörter, wie *solatiosissimus*, *regratiari* etc., von denen er behauptet, dass sie in den ächten Werken des Thomas fehlten, während schon Amort (an den betreff. Stellen seiner *Deductio critica* und seines *Scutum Kempense*) darauf hingewiesen hat, dass sie auch dort sich finden. — Sodann giebt er eine Reihe von Wörtern der *Imitatio*, wie *cavillatio*, *sententiosus*, die *Italicismen* aus dem 13. Jahrhundert sein sollen. Gesetzt, sie wären das, so wäre doch auch damit noch nicht bewiesen, dass der Vf. der *Imit.* ein Italiener sein müsse, da diese Wörter nicht bloss den lateinschreibenden Schriftstellern Italiens, sondern denen des Mittelalters überhaupt angehören. — Endlich beruft sich de Greg. auf die Orthographie der *Imitatio*, um daraus den Ursprung derselben in Italien zu beweisen. Er sagt: „L'orthographe adoptée par l'auteur de l'Imitation est celle du XIIIe siècle, époque de la renaissance des sciences et des lettres en Italie“. Als Beispiele dieser Orthographie führt er an: *abscente*, *cognoscho*, *contempnere*, *dampnatis*. Aber die ersten beiden dieser vier Beispiele erlauben nur den Schluss, dass die Handschrift der *Imit.*, woraus de Greg. sie entnommen, in Italien geschrieben ist; die letzten beiden Beispiele aber stellen eine Orthographie dar, welche sich auch ausserhalb Italiens, u. A. auch in den Autographen des Thomas, findet. —

*) Auch abgesehen von den Germanismen stimmt in sprachlich-lexikographischer und grammatischer Beziehung das Latein der *Imitatio* mit dem der unbezweifelt ächten Schriften des Thomas von Kempen zusammen. Aber ich lege hierauf zur Constaturung des Vf. der *Imit.* kein Gewicht, weil ein derartiges, mit Barbarismen reichlich ausge-

II. Der Stand des Verfassers der Imitatio.

Dass Thomas von Kempen, der Verfasser der unter diesem Namen verbreiteten und allgemein als ächt betrachteten Schriften, ein Mönch gewesen, steht ausser Frage; stellt er doch auch sich selbst in denselben als Mönch ganz deutlich dar. *) Auch die zahlreichen Beziehungen auf das Mönchthum, die in vielen jener Schriften sich finden, sind unmöglich zu übersehen; wie freilich andererseits auch nicht zu verkennen ist, dass diese Beziehungen in manchen unter ihnen gänzlich oder fast gänzlich zurücktreten. **)

Wie verhält sich nun in dieser Hinsicht die Imitatio? Auch diese Frage ist im Zusammenhange unsrer Untersuchung von Wichtigkeit. Lässt sich aus der Imitatio unzweifelhaft darthun, dass auch ihr Verfasser sich in derselben als Mönch zu erkennen giebt; so ist damit einer von denen, welchen die Abfassung der Imitatio zugeschrieben wird, nämlich der Kanzler Gerson, gänzlich beseitigt. Wir haben diese Frage schon früher (Prol. I S. 55 folg.) kurz berührt, müssen aber hier noch einmal darauf zurückkommen.

stattetes Latein auch sonst in der Literatur des Mittelalters sehr häufig anzutreffen ist. — In wie hohem Grade übrigens die Imitatio und die übrigen ächten Werke des Thomas in betreff des darin verwandten Wörterschatzes übereinstimmen, sieht man aus nichts besser, als aus dem völlig misslungenen Streben Thomassy's de Larroque, in dieser Hinsicht Differenzen nachzuweisen (Vgl. Prol. I S. 380 folg.).

*) Z. B. im Soliloquium (vgl. Pr. II A S. 337), im Hortulus rosarum (vgl. Pr. II A S. 393 Anm.), in den Sermones ad fratres (vgl. Pr. II A S. 447 Anm. 2).

**) Völlig unklar und den offenkundigsten Thatsachen widerstrebend ist die Behauptung Vert's (Etudes S. 204): „A-Kempis était un moine, vivant sous la règle; chaque page chez lui l'atteste surabondamment; impossible d'oublier pendant qu'on le lit; il ne se préoccupe que de la vie et des pratiques monacales“. Um sich zu überzeugen, wie sehr diese Behauptung von der Wahrheit abweicht, braucht man nur die sehr umfänglichen 36 Conciones et meditationes zu lesen, die auch Vert für ächte Werke des Thomas hält (Etudes S. 96). In den meisten von diesen ist auch nicht einmal eine Anspielung auf das Klosterleben (vgl. Pr. II A S. 101 u. 106).

Unter den vier Büchern der *Imitatio* sind zwei, in welchen jede speciellere Hinweisung auf das Mönchthum fehlt: das ist das zweite und das vierte Buch. Das zweite Buch ist durchaus allgemein gehalten. Das vierte wendet sich hauptsächlich an die Priester, und auch der Verf. kennzeichnet sich als Mitglied des Priesterstandes (z. B. cap. 3: *quando communico aut celebro*); es schliesst jedoch weder die Mönche, die übrigens an keiner Stelle des Buches als solche genannt oder bezeichnet werden, noch die Laien aus. Was das Buch über das Celebriren des Sacraments sagt, ist in so allgemeinen Ausdrücken abgefasst, dass ein jeder Celebrirende, sei er Welt- oder Klostergeistlicher, es sich aneignen kann; und was das Buch über das Communiciren und Messe-Hören sagt, ist zum Theil der Art, dass ein jeder Christ überhaupt, sei er Laie oder Geistlicher, sich davon berührt fühlen muss.

Dagegen finden sich ausdrückliche Beziehungen auf das Mönchthum sowohl im ersten, als im dritten Buche, obwohl auch diese beiden Bücher weit davon entfernt sind, ausschliesslich die Eigenthümlichkeiten des Mönchthums zu berücksichtigen. Sie finden sich theils mehr als vereinzelte Aeusserungen innerhalb verschiedener Capitel, theils bestimmen sie ganze Capitel ihrem wesentlichen Inhalte nach (so c. 9, 17, 18, 19, 20, 25 im ersten; c. 10 im dritten Buche). Sie sind besonders häufig im ersten Buche, so dass man annehmen darf, der Verf. habe als seine Leser vorzugsweise Ordensgenossen sich gedacht. Sie sind in geringerer Zahl in dem weit umfangreicheren dritten Buche; jedoch ist zu bemerken, dass der in diesem Buche im Zwiegespräche mit dem Herrn auftretende Filius sich selbst mehrmals als Mönch charakterisirt. Sie haben zum Theil die Form von Anreden an dritte Personen, weshalb man zweifeln könnte, ob der Verfasser selbst dem Mönchsstande angehöre; andere Stellen dagegen lassen jeden Zweifel hierüber als unmöglich erscheinen. Die Stellen dieser letzten Kategorie kommen für den Zweck unserer Untersuchung ganz besonders in Betracht. Es sind die folgenden: Lib. I c. 18: *Dati sunt in exemplum omnibus*

religiosis⁶ et plus provocare nos debent ad bene proficiendum etc.; ebenda: O teporis et negligentiae status nostri⁷ quod tam cito declinamus a pristino fervore etc.; cap. 19: mit der Ueberschrift: De exercitiis boni religiosi (der Gebrauch des Possessiv-Pronomen *noster* oder des Verbums in der ersten Person Pluralis lässt erkennen, dass der Verf. sich selbst auch als *religiosus*, d. h. als Mönch ansieht; vgl. z. B.: *omni die renovare debemus propositum nostrum*); cap. 22 gegen den Schluss: *sane opus esset quod adhuc iterum instrueremur tamquam boni novicii ad mores optimos*; cap. 25: *O si Jesus crucifixus in cor nostrum veniret* (gemeint ist das Herz der *religiosi*). — Lib. III c. 10: *Quid retribuam tibi pro gratia ista? Non enim omnibus datum est, ut omnibus abdicatis saeculo renuncient: et monasticam vitam assumant* (die hier gemeinte *gratia* ist die der Annahme der mönchischen Lebensweise); cap. 32: *Utinam — — ad hoc pervenisses, ut — — ad nutum meum pure stares, et ejus quem tibi praeposui patris*; cap. 56: *Vere vita boni monachi crux est: sed dux paradisi. Inceptum est retro abire non licet: nec relinquere oportet. Eia fratres pergamus simul.*

Alle diese Stellen sind keiner mehrfachen Ausdeutung fähig. Sie sind nur zu verstehen als Aeusserungen eines Mannes, der dem Ordensstande in Wirklichkeit angehört. Sie wären namentlich unerklärlich im Munde des Kanzlers Gerson, der zwar das letzte Jahrzehend seines Lebens (1419—1429) in einem Cölestiner-Kloster zu Lyon zubrachte, aber nicht als Ordensmitglied, sondern als Gast. Angenommen also, dass sonst noch Gründe vorhanden wären, aus denen es wahrscheinlich würde, dass Gerson die *Imitatio* verfasst habe, so müssten eben jene Stellen derselben, in denen der Verf. sich unzweideutig als Mönch zu erkennen giebt, diese Wahrscheinlichkeit wieder aufheben. Sie machen es überhaupt unmöglich, an Gerson als den Verf. der *Imitatio* zu denken; und insbesondere stehen sie auch als unerschütterliche Zeugnisse der Vermuthung entgegen, dass die Abfassungszeit der *Imitatio* die Zeit seines Aufenthaltes in Lyon sei.

Es bleibt dabei, dass das erste und das dritte Buch der *Imitatio*, worin die angeführten entscheidenden Stellen sich befinden, einen Mönch zum Verfasser haben; und geht das allgemeine Urtheil dahin, dass das zweite und vierte Buch von demselben Manne geschrieben seien, wie das erste und das dritte, so ist auch ihr Verfasser ein Mönch. Freilich war das dann kein Mönch von einem engherzigen Geiste, sondern ein Mann, der über dem Mönche den Christen nicht vergass, und der das Mönchthum nur insofern schätzte, als es ihm zur Förderung der allgemeinen und höchsten Ideen des Christenthums ganz besonders geeignet erschien.*) Und ein solcher Mönch ist auch der Verf. der unter dem Namen des Thomas von Kempen bekannten und als ächte Werke dieses Mannes anerkannten Schriften. Es weht kein specifisch anderer Geist in diesen Schriften als in der *Imitatio*. Wer von unsrer Blumenlese und von den Bemerkungen Kenntniss genommen hat, womit wir die einzelnen Stücke derselben begleitet haben, wird uns beipflichten. Wer aber, wie Vert, die Abfassung der *Imitatio* durch einen Mönch wegen des in ihr wehenden freieren Geistes für unmöglich hält; wer, wie Vert, die Annahme eines solchen Ursprungs für eine Ungereimtheit und Thorheit erklärt — muss kein Gedächtniss haben für jene grossartigen Gestalten aus den Kreisen der mittelalterlichen Ordensgenossenschaften, in deren Verehrung alle christlichen Confessionen einig sind.**)

III. Die schriftstellerische Form, insbesondere die Dispositionsweise.

Schon seit älteren Zeiten steht die *Imitatio* hinsichtlich der Anordnung des in ihr enthaltenen Gedankenstoffs in einem

*) Vgl. *Imit. lib. I c. 17*: *Habitus et tonsura modicum confert: sed mutatio morum et integra mortificatio passionum verum faciunt religiosum.*

**) Vert, *Etudes S.* 202: en écrivant ou articulant ces mots: „Un moine a fait l'*Imitation*“, nous avons la conscience que nous dirions une absurdité, presque une sottise.“

sehr üblen Rufe.*) Man vermisst in ihr eigentlich Alles, was mit dem Namen: *Disposition* bezeichnet zu werden verdient. Und dieselbe Klage ist auch über die unbezweifelten ächten Werke des Thomas erhoben; ja, es ist sogar der Mangel

*) Was die ältere Zeit betrifft, so erinnere ich namentlich an Amort, welcher in seinem *Scutum Kempense* (Col. Agripp. 1728) S. 41 überhaupt sich dahin über Thomas äussert: „*Numquam materiam methodica divisione in certa membra dividit. Constat meris sententiis, raro post primam expectaretur secunda, aut post secundam tertia: quaelibet alteri ex improvise veluti ex machina coelitus delapsa supervenit.*“ etc. Ferner: „*Membra materiae confuse proponit, ut non facile dici possit, quodnam primo potius loco quam medio aut extremo poni debuerit. Tales libri habent hoc speciale, quod quivis lectionem inchoare possit loco quo voluerit, etiam in fine*“ etc. „*Hic idem character in omnibus operibus Thomae Kemp., exceptis quibusdam sermonibus, relucet.*“ Ferner: „*Sicut in hoc authore nec divisio, nec ordo, nec systema locum habent, ita nec unus quidam totius operis scopus datur, ad quem singula membra manifeste respiciant.*“ — Aus neuester Zeit führe ich an Urtheile von Max Wolff und Moritz Schwalb. Wolff sagt in seinen *Betrachtungen zur Religion und Ethik der Gegenwart* (Hamburg 1869) S. 127 vom Vf. der *Imitatio*: „*Er schrieb sichtlich sein Buch nicht nach einem vorgefassten Plan, sondern zeichnete die einzelnen Capitel zu verschiedenen Zeiten nieder und ordnete sie später nach Form und Inhalt so zusammen, dass die ersten zwei Bücher die allgemeinen moralischen Betrachtungen und Lehren enthalten, das dritte die Zwiegespräche zwischen der Seele und ihrem Herrn, das vierte alles was sich auf's Abendmahl bezieht vereinigt.*“ Schwalb sagt in seiner Schrift: „*Das Büchlein von der Nachfolge Christi*“ (Berlin 1872) S. 8 u. 9: „*Weniger aber als die Sprache unsers Vf. kann man die Composition unsers Büchleins loben. Es zerfällt nämlich in vier Haupttheile, lateinisch: libri, von sehr ungleichem Umfang. Während nämlich der dritte 59 Capitel enthält, umfasst der zweite nur 12, der vierte 18, der erste 25. Im Allgemeinen, aber nur so, kann man sagen, dass in jedem dieser Capitel ein einheitlicher Gedanke entwickelt und dem Leser an's Herz gelegt wird; die Reihenfolge aber, in welcher diese Capitel stehen, könnte man ohne Störung des Zusammenhangs fast an allen Punkten mit unbeschränkter Willkür ändern, nicht bloss innerhalb eines jeden Haupttheils, sondern auch in den meisten Fällen von einem Haupttheil zum andern, wenigstens innerhalb der drei ersten. — — Doch der vierte Haupttheil bildet ein in sich abgeschlossenes, zusammenhängendes Ganze.*“

an Disposition, den man wie in der *Imitatio*, so auch in den ächten Werken des Thomas bemerkt haben will, benutzt worden als Beweis für die Identität des Verfassers.*)

Wie unbegründet jener Vorwurf ist, glaube ich in obiger Blumenlese aus den ächten Werken in wünschenswerthester Ausführlichkeit dargethan zu haben. Thomas hat wirklich seine Werke disponirt, sowohl in den grösseren als kleineren Abschnitten; aber seine Disposition ist, wie er dies selbst in dem Prolog zu seinem Soliloquium auseinandersetzt, eine freiere. Er vergleicht sie dort dem Verfahren des Gärtners, der eine Wiese durch Bepflanzung mit verschiedenen Bäumen und Blumen in einen anmuthigen Park verwandelt. Sie hat also nicht die Form der Entwicklung, sondern der malerischen Gruppierung; sie ist nicht Entfaltung des gesammten Gedanken-Inhalts aus einem einzigen oder wenigen Grundgedanken, sondern Beleuchtung eines Gegenstandes von verschiedenen Gesichtspunkten, Ausbreitung und Darstellung desselben nach verschiedenen Seiten.**)

Haben wir öfters Gelegenheit gehabt, darauf aufmerksam zu machen, so ist hier nun der Ort, auf diese Thatsache nochmals zurückzukommen, um sie abschliessend zum Erweis der Authentie der *Imitatio* zu benutzen. Wir berücksichtigen aber dabei sowohl die Disposition der Capitel, in welche die grösseren Werke des Thomas eingetheilt sind, als die Disposition der Werke selbst.

Dass die einzelnen Capitel der Bücher der *Imitatio* in der angedeuteten Weise wohl disponirt sind, habe ich im ersten Bande der Prolegomena an acht, aus den vier Büchern ausgehobenen Capiteln nachzuweisen gesucht. Dass sämmtliche Capitel sämmtlicher Bücher der *Imitatio* eine ähnliche Disposition haben, zeigt meine inzwischen erschienene neue Ausgabe derselben, welcher das Autograph des Thomas zu Grunde liegt. Die richtige Disposition der Capitel aber aufzufinden,

*) Das ist u. A. auch der Standpunkt Amort's in den angeführten Stellen seines *Scutum Kemp*.

**) Vgl. Prol. I S. 314 folg.

war um so leichter, da, wie gleichfalls von mir angeführt ist (Prol. I SS. 2—3; 6—7), Thomas selbst theils durch die von ihm gewählte Form der Capitel-Ueberschriften, theils durch die von ihm in den Text der Capitel eingefügten Zeichen, die Buchstaben C und II, seinen Lesern meist zu Hülfe kommt. Sollte nun diese, in der *Imitatio* bemerkte Disposition der einzelnen Capitel, sowie die dort bemerkte Bezeichnungsweise der Disposition als ein neuer Fingerzeig dienen können, um der Person des Verfassers auf die Spur zu kommen; so musste nachgesehen werden, ob auch in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas eine gleiche Dispositionsweise der Capitel und in denjenigen dieser Werke, die in autographischer Abschrift vorhanden sind, eine gleiche Bezeichnungsweise der Disposition sich aufweisen lasse. Dieser Nachweis ist von mir in Obigem an zahlreichen Beispielen geführt worden.*) Die Zahl ist gross genug, um den Schluss zu erlauben, dass wir es hier mit einer schriftstellerischen Weise zu thun haben, welche die Persönlichkeit des Schriftstellers eigenthümlich charakterisirt und dadurch das Gewicht der übrigen, für die Authentie der *Imitatio* sprechenden Gründe noch weiter verstärkt.

Und es gewinnt das Gewicht jener Gründe eine neue Verstärkung, wenn gezeigt werden kann, dass ebenso wie hinsichtlich der Disposition der einzelnen Capitel, so auch hinsichtlich der Disposition der ganzen Werke die *Imitatio* die deutlichsten Merkmale innigster Verwandtschaft mit den unbezweifelt ächten Schriften des Thomas an sich trägt. Dass die Folge, in welcher diese Schriften im Grossen und Ganzen ihren, im Titel genannten Gedankenstoff behandeln, nicht auf gedankenloser Willkür beruhe, sondern das Ergebniss eines planmässigen Nachdenkens sei, eine Ausführung des von Thomas im Prolog seines Soliloquium beschrie-

*) Vgl. u. A. Prol. II A S. 18; S. 25 folg.; S. 33 folg.; S. 39 folg.; S. 47 folg.; S. 51 folg.; S. 55; S. 70 folg.; S. 101 folg.; S. 121 folg. S. 161; S. 183 folg.; S. 189; S. 341 folg.; S. 422 folg.; S. 453 folg.; S. 490 folgg.

benen Dispositions-Verfahrens, glaube ich in obiger Besprechung der einzelnen unbezweifelt ächten Schriften überzeugend festgestellt zu haben.*) So wäre denn, um auch hieraus einen Schluss ziehen zu können auf die Identität des Verfassers der *Imitatio*, jetzt der Versuch zu machen, ob auch in der schriftstellerischen Composition der letzteren dasselbe Dispositionsverfahren erkennbar sei. Ehe ich in diesen Versuch eintrete, erinnere ich daran, dass jedes der vier Bücher der *Imitatio* nicht als ein integrierender Bestandtheil einer schon von ihrem Verfasser in vier grössere Abtheilungen eingetheilten Schrift, sondern als selbständiger Tractat anzusehen ist; somit wird der Versuch jedes der vier Bücher einzeln zu nehmen haben, die Zumuthung aber, auch den Zusammenhang der vier Bücher unter einander darzulegen, würde von vornherein zurückzuweisen sein.

Der als erstes Buch der *Imitatio* in den Ausgaben derselben aufgeführte Tractat enthält, wie der Titel sagt: *Admonitiones ad spirituales vitam utiles*. Die Disposition ist nach meiner Auffassung die folgende. 1) Der Tractat geht im ersten Cap. aus von einer Darlegung des Begriffs der *vita spiritualis*. Sie ist die *vita* dessen, der den *spiritus Christi* hat, also, wie auch die Ueberschrift des Capitels es ausspricht, *imitatio Christi*, und als solche *contemptus omnium vanitatum mundi*; ihr Grundwesen aber ist die *humilitas*. Eine weitere Ausführung der Hauptgedanken des ersten Cap. geben die zunächst sich anschliessenden sechs, welche ihre enge Beziehung zu demselben auch durch Aehnlichkeit des Ausdrucks in den Ueberschriften und im Texte erkennen lassen.**)

2) Hieran reihen sich, nach verschied-

*) Vgl. Pr. II A S. 14 folg.; S. 28 folg.; S. 84 folg.; S. 208 folg.; S. 230; S. 249 folg.; S. 280 folg.; S. 293 folg.; S. 331 folg.; S. 394 folg.; S. 440 folgg.; S. 464; S. 470; S. 480 folg.; S. 484 folgg.; S. 500 folg.; S. 503 folgg.; S. 521 folg.

**) Cap. 2 mit der Ueberschrift: *De humili sentire sui ipsius*, ist eine weitere Ausführung der Stelle des cap. 1: „*Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare, si careas humilitate unde displiceas Trinitati?* etc. — Die in der Ueberschrift von cap. 3 genannte *doctrina veri-*

denen Gesichtspunkten geordnet, eingehendere, ermunternde und warnende Ermahnungen zum geistlichen Leben (capp. 8—20). Die verschiedenen Gesichtspunkte sind: der Verkehr der Menschen in der Welt (capp. 8—11); die Widerwärtigkeiten und Versuchungen des Lebens (capp. 11—12); das Verhalten des Menschen gegen seine Mitmenschen im Urtheilen, im werkthätigen Handeln, in der Geduld mit seinen Fehlern (capp. 13—16); endlich die Ansprüche, die das wahre, seiner Bestimmung entsprechende Mönchthum erhebt (capp. 17—20). — 3) Der Tractat schliesst mit Ermahnungen zur *compunctio cordis*, als einer wesentlichen Bedingung der Forderung des geistlichen Lebens. Was darüber Cap. 21 zusammenfassend sagt, wird zum Theil in capp. 22—25 weiter ausgeführt; der Inhalt dieser Capitel aber einer auch sonst in den unbezweifelten ächten Werken des Thomas von uns öfters bemerkten Sitte gemäss am Schluss des 21. Cap. bereits bestimmter im Voraus angedeutet. *) Zur Anregung der *compunctio* dient die *consideratio humanae miseriae* (c. 22); die *meditatio mortis* (c. 23); das Nachdenken de *judicio et poenis peccatorum* (c. 24). Die Wirkung solcher *compunctio* ist die *fervens emendatio totius vitae nostrae* (c. 25). —

Das sogenannte zweite Buch der *Imitatio*, mit andern Worten der Tractat, welcher den Titel führt: *Admonitiones ad interna trahentes*, beschäftigt sich mit einer Darstellung des christlichen Wandels nach der Seite seiner Innerlichkeit. Die Grundgedanken hierüber spricht das erste Cap. aus, welches die allgemeine Ueberschrift hat: *De interna conversatione*. Es leitet die Nothwendigkeit eines solchen

tatis weist zurück auf die *doctrina Christi*, von der im ersten Capitel die Rede ist. — Auch cap. 4 (*de providentia in agendis*) ist eine Empfehlung der *humilitas* im Sinne des ersten Cap. — Cap. 5 (*De lectione sanctorum scripturarum*) erinnert an: *Si scires totam bibliam etc.* im ersten Cap. Cap. 6 (*De inordinatis affectionibus*) und cap. 7 (*De vana spe et elatione fugienda*) erinnern an die Stelle: *Vanitas igitur est divitias perituras quaerere etc.* in demselben ersten Cap.

*) Vgl. u. A. die Pr. II A aus dem *Soliloquium* (S. 332 Anm.) angeführten Beispiele.

Wandels ab aus der Natur des Reiches Gottes und dem Wesen Christi, und schildert ihn als die Bedingung der Heimsuchung der Seele durch Christum, sowie als die Bedingung der Segnungen, welche durch jene Heimsuchung vermittelt sind. Diese Schilderungen des ersten Cap. werden nun in den folgenden in erbaulicher Weise weiter ausgeführt. Der innerliche Mensch ist in bezug auf seine Nebenmenschen ein solcher, der zur *humilis submissio* geneigt (c. 2), und ein guter friedfertiger Mensch ist (c. 3 *De bono pacifico homine*); er ist in bezug auf sich selbst ein solcher, der von einer *pura mens et simplex intentio* (c. 4) sich leiten lässt, der *propria consideratio* (c. 5) sich befeisst und so der *laetitia bonae conscientiae* (c. 6) genießt. In bezug auf Jesum wird sein Herz erfüllt vom *amor Jesu super omnia* (c. 7), und damit dann auch theilhaftig des vollen Segens der *familiaris amicitia Jesu* (c. 8). Und so bleibt denn der innerliche Mensch aufrecht auch in *carentia omnis solatii* (c. 9); bleibt für Alles seinem Gotte dankbar, auch für die geringste Gnadengabe (c. 10 *De gratitudine pro gratia Dei*). Er gehört zu der geringen Zahl der *amatorum crucis Jesu* (c. 11) und beeifert sich Jesu nachzufolgen auf der *regia via sanctae crucis* (c. 12). —

Das sogenannte dritte Buch der *Imitatio*, mit dem Titel: *De interna consolatione*, ist meist in der Form eines Zwiegesprächs abgefasst. Wer die mit einander Redenden sind, sagt die Ueberschrift des ersten Capitels: *De interna Christi locutione ad animam fidelem*; sie werden im Texte des Tractates selbst gewöhnlich mit dem Namen *Dominus* und *Filius* bezeichnet. Zweck der Unterredung ist eine Unterweisung über den Weg zum Frieden. Was darüber der Tractat in seinen zahlreichen Capiteln lehrt, ist in aller Kürze im ersten Cap. in den Worten ausgesprochen: „*Haec dicit dilectus tuus. Salus tua ego sum: pax tua et vita tua. Serva te apud me: et pacem invenies. Dimitte omnia transitoria: quaere aeterna. Quid sunt omnia temporalia? nisi seductoria? Et quid juvant omnes creaturae? si fueris a creatore deserta?*“ Diese Grundgedanken schärft der Tractat in mannigfaltigen Wendungen immer wieder ein; auch

die einzelnen Ausführungen dieser Grundgedanken kehren in verschiedenem Zusammenhange wieder, und erinnern dabei sehr häufig sogar durch die Aehnlichkeit des wörtlichen Ausdrucks an einander. — Ist die Gedankenbewegung, in welcher der Tractat verläuft, hiernach im Ganzen eine recht freie, so ist sie doch nicht eine ungebundene und regellose. Wie sie zu verstehen ist, hat der Verfasser öfters deutlich zu erkennen gegeben. Durch eigenthümliche Ausdrucksformen, deren er sich im Anfange eines Cap. bedient, charakterisirt er dasselbe als den Anfang eines neuen grösseren Abschnittes*); besonders häufig aber leitet er am Schluss von Capiteln auf den Inhalt der nächst folgenden über.***) Noch ist darauf aufmerksam zu machen, dass die eigentlichen Belehrungen, die der Tractat enthält, oft durch Gebete unterbrochen werden, in welchen der Filius den göttlichen Gnadenbeistand anfleht, damit er dasjenige vollbringen könne, worüber er belehrt wird. —

Man dürfte zweckmässig den ganzen Tractat in zwei Haupttheile theilen, von welchen der erste. kürzere, die Capp. 1—22, der zweite, längere, die übrigen Capp., 23—59, umfasst.

In dem ersten Haupttheile aber lassen sich wieder zwei grössere Abschnitte unterscheiden. Zunächst wird die Grundgesinnung geschildert, welche das Verhalten des lernenden Filius zum lehrenden Dominus bestimmen muss; diese Grund-

*) Vgl. den Anfang von Cap. 11: Fili. Oportet te adhuc multa addiscere: quae necdum bene didicisti; den Anfang von Cap. 23: Fili, nunc docebo te viam pacis et verae libertatis; den Anfang von Cap. 31: Domine, bene indigeo adhuc majori gratia, si debeam illuc pervenire: ubi me nemo poterit nec ulla creatura impedire.

**) Vgl. z. B. mit dem Schluss von Cap. 5: Oportet amantem omnia dura et amara propter dilectum libenter amplecti: nec ob contraria accidentia ab eo deflecti — den Inhalt von cap. 6 (De probatione veri amatoris). — Cap. 6 schliesst: Sit tibi in cautelam et perpetuam humilitatem: ruina haec superborum de se stulte praesumentium. Cap. 7 handelt de occultanda gratia sub humilitatis custodia. — Cap. 7 schliesst: Si se ipsum nihil reputet etc. Darauf folgt Cap. 8: De vili aestimatione sui ipsius in oculis Dei. —

gesinnung ist die *humilitas* (capp. 1—10). Sodann wird dem Filius Veranlassung gegeben zur Prüfung seines Verhaltens gegen den Dominus, indem er aufgefordert wird zur Erforschung der Beschaffenheit der in seinem Innern sich regenden desideria; entsprechende Ermahnungen zur Besserung, Bekenntnisse, Bitten, Vorsätze knüpfen sich daran an (capp. 11—22).

Der zweite Haupttheil giebt eine Belehrung über die *via pacis et verae libertatis*. Von den vier grösseren Abschnitten, die ich darin unterscheiden möchte, macht der erste dasjenige namhaft, was den Menschen überhaupt auf jenen Weg hinführt und auf demselben weiter fördert (capp. 23—30); der zweite Abschnitt hebt die schwierigsten Anforderungen hervor, die erfüllt werden müssen, um die freie Höhe des Weges zu erreichen (capp. 31—39); der dritte warnt vor Klippen, welche das Fortschreiten auf dem Wege des Friedens hindern (capp. 40—46); der vierte und letzte Abschnitt wendet sich zum ewigen Leben, als dem höchsten Ziele des Weges, als dem Lohne, welcher dem Ueberwinder dereinst zu Theil werden soll (cap. 47—59).

Um einen genauen Einblick zu geben in die Disposition des Tractats, füge ich noch Einiges über den Inhalt der einzelnen grösseren Abschnitte hinzu.

Der erste Abschnitt des ersten Haupttheils (capp. 1—10) beginnt mit einer Schilderung der Herrlichkeit der innern Rede des Dominus. Diese Herrlichkeit besteht in der Wirkung, die sie hervorbringt: der *beatitudo* (cap. 1); sie leuchtet hervor durch Vergleichung mit der Rede des Moses und der Propheten (cap. 2). Was sich daraus ergibt für das Verhalten des lernenden Filius, sagen die folgenden Capitel des Abschnitts. Mit Demuth sind die Worte des Herrn zu hören (cap. 3); in Wahrheit und Demuth ist vor dem Herrn zu wandeln (cap. 4). Inwiefern der Wandel ein Wandel in der Wahrheit sein müsse, führen capp. 5 und 6 aus (cap. 5: *De mirabili effectu divini amoris*; cap. 6: *De probatione veri amatoris*). Inwiefern der Filius in Demuth zu wandeln habe, lehren capp. 7—10. Die Demuth, von welcher hier die Rede, ist theils Gefühl der eignen Unwürdigkeit (capp. 7 u. 8);

theils dankbare Verherrlichung des Gottes, von welchem der Mensch überhaupt alles Gute hat (cap. 9), und durch dessen Gnadenführung insonderheit der Vf. dieses Tractats der Welt entzogen und Mönch geworden ist (cap. 10).

Die Ueberschrift des cap. 11: *Quod desideria cordis examinanda sunt et moderanda*, drückt das Thema des zweiten Abschnitts des ersten Haupttheils aus. Nach welchem Ziele hierbei zu streben sei, sagen die Worte des Dominus an den Filius in cap. 11: *Ut desiderium tuum ponas totaliter secundum beneplacitum meum et tui ipsius amator non sis: sed meae voluntatis cupidus aemulator*. Wie dieses Ziel durch Geduld, Kraft, demüthige Zuflucht zu dem Herrn und Ergebung in seinen Willen unter dem Wechsel von Freud' und Leid dieser Erde zu erstreben sei, lehren die capp. 12—19. Wie weit die eigne Schwachheit noch von diesem Ziel entfernt sei, beklagt cap. 20. Das Ziel selbst aber wird in cap. 21, das überschrieben ist: *Quod in Deo super omnia bona et dona requiescendum est*, in andächtiger Begeisterung geschildert. Als Anhang dazu ist cap. 22 anzusehen, welches an die vielfachen Wohlthaten Gottes erinnert.

Das 23. Capitel, womit der erste Abschnitt des zweiten Haupttheils beginnt, handelt, wie die Ueberschrift sagt, *de quatuor magnam importantibus pacem*. Als solche vier Stücke werden dem Filius empfohlen: „*Stude fili alterius potius facere voluntatem quam tuam. Elige semper minus quam plus habere. Quaere semper inferiorem locum: et omnibus subesse. Opta semper et ora: ut voluntas Dei integre in te fiat*.“ Dieser Empfehlung werden dann in den übrigen Capiteln dieses Abschnitts noch folgende Rathschläge hinzugefügt: man solle sich um fremde Leute, ihre Angelegenheiten, Urtheile, um die Güter der Welt keine Sorgen machen; dagegen überall vor Allem Gott vor Augen haben, nach seinem Willen fragen, ihm sein Lebensloos anvertrauen, ihn lieb behalten in allen seinen Fügungen, seines Beistandes sich getrösten in der Trübsal (bis cap. 30).

Die freie Höhe des Friedensweges, auf welche der zweite Abschnitt uns führt, besteht in jener innigen Einigung mit Gott,

deren der Contemplative gewürdigt wird. Um dahin zu gelangen, bedarf es der völligen Welt- und Selbstverleugnung, der unverrückten Richtung des Herzens auf Gott, der innigsten Liebe zu ihm (capp. 31—34). Wer so zu Gott steht, fürchtet weder die von dem irdischen Leben unzertrennlichen Versuchungen, noch insonderheit die eiteln Urtheile der Menschen (capp. 35—36). Und wer zu jener reinen und völligen Selbstverleugnung fähig ist, wie sie der Vf. in cap. 37 nochmals eingehend schildert und dringend empfiehlt, wird auch *bonum regimen* haben in *externis* und nicht *importunus* sein in *negotiis* (capp. 38—39).

Als Klippen, welche das Fortschreiten auf dem Friedenswege hindern, werden im dritten Abschnitte bezeichnet: der eitle Selbstruhm, das Trachten nach zeitlicher Ehre und freundschaftlichen Verbindungen, die eitle und weltliche Wissenschaft, die Ueberschätzung der äusserlichen Dinge; das falsche Vertrauen zu den Menschen und die Furcht vor ihrem Tadel (cap. 40—46).

Der in dem vierten und letzten Abschnitt des zweiten Haupttheils vorherrschende und den Gedankengang hauptsächlich bestimmende Begriff ist der des ewigen Lebens. *Quod omnia gravia pro aeterna vita sunt toleranda*, zeigt cap. 47 in einer Schilderung der Herrlichkeit jenes Lebens, wodurch der Dominus den Filius über die Beschwerlichkeiten des irdischen Daseins tröstend zu erheben sucht. Durch diese Schilderung wird in dem Gemüthe des Filius die Sehnsucht nach jener herrlichen Ewigkeit, zugleich aber auch ein um so lebhafteres Bewusstsein der *angustiae hujus vitae*, insonderheit des noch immer nicht überwundenen Zwiespalts zwischen Geist und Fleisch, wachgerufen (cap. 48). In jener Himmelssehnsucht lehrt der Dominus den Filius eine zum höchsten Dank verpflichtende Gnadenheimsuchung des Herrn erkennen; die Sehnsucht kann jedoch noch nicht erfüllt werden, weil der Filius erst noch weiter auf Erden geprüft und im Prüfungskampfe bewährt werden muss (cap. 49). Diesem Bescheide gemäss giebt der tiefbetrübte Filius die fernere Leitung seines Erdenlebens demüthig in die Hand des Herrn (cap. 50), welcher

den Filius tröstet, dass er nicht immer in *ferventiori desiderio virtutum* und in *altiori gradu contemplationis* zu beharren vermag; so ist denn wieder *humilibus insistendum operibus* (cap. 51). Der Filius aber erklärt sich demüthig überhaupt jeder göttlichen Gnadenheimsuchung unwerth, und bekennt sich von neuem reumüthig als Sünder (cap. 52). Nun lehrt der Dominus den Filius die Hindernisse der Gnadenheimsuchung kennen (cap. 53: *quod gratia Dei non miscetur terrena sapientibus*) und giebt ihm eine ausführlichere Belehrung de *diversis motibus naturae et gratiae* (cap. 54); worauf der Filius den Beistand der göttlichen Gnade zur Ueberwindung der verderbten Natur erfleht (cap. 55). Die Antwort des Herrn auf diese Bitte findet sich in den folgenden drei Capiteln. Cap. 56 schärft nochmals ein, *quod nos ipsos abnegare et Christum imitari debemus per crucem*. Danach beruhigt cap. 57: *quod homo non sit nimis dejectus quando in aliquos labitur defectus*; auch dann sei der Herr zu helfen bereit. Cap. 58 redet warnend de *altioribus rebus et occultis judiciis Dei non scrutandis*. Alle drei Capitel nehmen bestimmten Bezug auf das ewige Leben. So heisst es in cap. 56: *Soli enim servi crucis: inveniunt viam beatitudinis et verae lucis*; in cap. 57: *Da finem bonum: da felicem ex hoc mundo transitum*; in cap. 58: *Gaudete humiles, et exsultate pauperes quia vestrum est regnum Dei*. Einen höchst angemessenen Abschluss sowohl des ganzen Tractats, als insbesondere des letzten Abschnitts desselben bildet das 59. Capitel, wie schon die Ueberschrift erkennen lässt: *quod omnis spes et fiducia in solo Deo est figenda*. Es ist ein Gebet des Filius. Die Schlussworte desselben, welche gleichfalls auf das ewige Leben hinweisen und zugleich den Standpunkt und das Thema des ganzen Tractats in aller Kürze ausdrücken, lauten: *Protege et conserva animam servuli tui inter tot discrimina vitae corruptibilis: ac comitante gratia tua dirige per viam pacis ad patriam perpetuae claritatis*. —

Auch das sogenannte vierte Buch der *Imitatio*, mit dem Titel: *Devota exhortatio ad sacram communionem*, hat die Form eines Zwiegesprächs. Die mit einander

Redenden sind Christus, der in den einzelnen Ueberschriften, die erste allein ausgenommen, stets *Dilectus* genannt wird, und der *Discipulus*. Der letztere charakterisirt sich oder wird vom *Dilectus* charakterisirt als Priester; und es wird in der überwiegenden Anzahl der Capitel die den Priester als solchen auszeichnende Function der Celebration des Sacraments oder der Darbringung des Messopfers in ausdrücklicher Beziehung auf den *Discipulus* berührt.

Der ganze Tractat dürfte am passendsten in zwei Haupttheile zu theilen sein, wovon der erste bis cap. 4 geht, der zweite die übrigen Capitel, 5—18, begreift.

Der erste Haupttheil beginnt unter der Ueberschrift: *Vox Christi* mit Bibelworten, welche eine Einladung zur Communion enthalten und als Grundlage des ganzen Tractats anzusehen sind; insbesondere aber stehen die vier Capitel des ersten Haupttheils in engerem Zusammenhange damit. Diese vier Capitel, welche sämmtlich die Ueberschrift führen: *Vox discipuli*, und von denen die ersten beiden wieder eine kleinere, näher zusammengehörende Gruppe bilden, geben gleichsam die Antwort auf jene Einladung. Der Gedanke an die Erhabenheit des Einladenden und des Guts, zu dessen Genuss er einlädt, in Vergleich mit der Dürftigkeit und Sündhaftigkeit des Menschen, an welchen die Einladung ergeht, ruft in diesem das Gefühl der *reverentia* hervor. Hieraus ist der Inhalt des ersten Cap. zu verstehen, das überschrieben ist: *Cum quanta reverentia Christus sit suscipiendus*. Der Gedanke an die im Sacrament von Gott dem Menschen erwiesene unverdiente Güte und Liebe weckt in diesem das Gefühl dankbarer Demuth. Davon handelt cap. 2 mit der Ueberschrift: *Quod magna bonitas et caritas Dei in sacramento homini exhibentur*. Der Inhalt der Capp. 3 und 4 erhellt deutlich aus deren Ueberschriften. Die des dritten lautet: *Quod utile sit saepe communicare*; die des vierten: *Quod multa bona praestantur devote communicantibus*.

Der zweite, bei weitem grösste Haupttheil des Tractats bewegt sich wesentlich in denselben Gedanken wie der erste. Indem er dieselben in erneueter und erweiterter Gestaltung

vorführt, hebt er insbesondere die Erfordernisse hervor, welche sich für den Priester aus der Hoheit seines priesterlichen Standes in betreff der ihm obliegenden Art und Weise der Sacramentsfeier ergeben; ausserdem ist namentlich der weiteren Ausführung des im vierten Capitel des ersten Haupttheils angeschlagenen Themas eine grössere Anzahl von Capiteln gewidmet. Ich möchte in diesem zweiten Haupttheile wiederum drei Abschnitte unterscheiden: 1) Capp. 5—9; 2) Capp. 10—11; 3) Capp. 12—18.

Capp. 5—9 sind ihrem Inhalte nach parallel den Capiteln 1—2 des ersten Haupttheils; in ihrer Ausführung haben sie eine ganz bestimmte Beziehung auf das Priesterthum. Welche Pflichten überhaupt dem Priester für die Sacramentsfeier auf Grund der Würde des Priesterthums erwachsen, legt der Dilectus dem Discipulus in cap. 5 dar. Und als darauf der Discipulus den Dilectus um eine *Interrogatio de exercitio ante communionem* (cap. 6) bittet, erfüllt der Dilectus diese Bitte in den folg. beid. Capp., wie deren Ueberschriften andeuten: *De discussione propriae conscientiae et emendationis proposito* (cap. 7); *De oblatione Christi in cruce et propria resignatione* (cap. 8). Und wie der Discipulus die ihm gegebenen Weisungen sofort anwendet, zeigt sein Gebet in cap. 9, das überschrieben ist: *Quod nos et omnia nostra Deo debemus offerre et pro omnibus orare*.

Capp. 10—11 erinnern an cap. 3 des ersten Haupttheils. Der Dilectus schärft dem Discipulus ein: *Quod sacra communicatio de facili non est relinquenda* (cap. 10); der Discipulus erkennt dies an, indem er in cap. 11 sich dahin ausspricht: *Quod corpus Christi et sacra scriptura maxime sint animae fidei necessaria*.

Cap. 12—18 endlich weisen auf cap. 4 des ersten Haupttheils zurück. Sie handeln von dem Höchsten, was in der Sacramentsfeier der anima devota zu Theil werden kann: der *gratia unionis Christi*. Zu dem Zweck stellt zuerst der Dilectus dem Discipulus vor: *Quod magna diligentia se debeat communicaturus Christo praeparare* (cap. 12). Diese *praeparatio* ist eine *praeparatio ad devotionem*. Darauf vernehmen

wir in cap. 13 (*Quod toto corde anima devota Christi unionem in sacramento affectare debet*), wie, von solcher devotio getrieben, der Discipulus die sacramentale Einigung mit Christus erfleht. Das Vorbild der devotio, das dem Discipulus dabei vor Augen schwebt, schildert er cap. 14: *De quorundam devotorum ardenti desiderio ad corpus Christi*. Nun ergreift wieder der Dilectus das Wort, um dem Discipulus von der Gesinnung zu sagen, durch welche allein die gratia devotionis und mit dieser die gratia internae unionis zu erlangen ist (cap. 15: *Quod gratia devotionis humilitate et sui ipsius abnegatione acquiritur*). Und von dieser Gesinnung erfüllt, spricht sodann der Discipulus die Gebete, die in cap. 16 und 17 enthalten sind (cap. 16: *Quod necessitates nostras Christo aperire et ejus gratiam postulare debemus*; cap. 17: *De ardenti amore et vehementi affectu suscipiendi Christum*). Schliesslich warnt noch der Dilectus den Discipulus, damit er nicht die devotio wieder verliere, in cap. 18: *Quod homo non sit curiosus scrutator sacramenti, sed humilis imitator Christi subdendo sensum suum sacrae fidei*. —

Das ist also meiner Auffassung zufolge die den vier Büchern der Imitatio zu Grunde liegende Disposition. Ich will auch hier gern zugestehen, dass ich mich in Einzelheiten manchmal geirrt haben kann; aber was die Eigenthümlichkeit des Dispositionsverfahrens selbst ausmacht, darüber meine ich mich nicht getäuscht zu haben. Diese Eigenthümlichkeit geht in gleicher Weise durch sämtliche vier Bücher der Imitatio und kennzeichnet sie hierdurch als Werke desselben Verfassers. Aber ist das nicht dieselbe Eigenthümlichkeit, die uns immer wieder begegnete, so oft wir in unsrer obigen Blumenlese aus den unbezweifelt ächten Werken des Thomas die Disposition dieser Werke darzulegen versuchten? Ist das nicht genau dasselbe Dispositionsverfahren, wie es Thomas selbst im Prologe seines Soliloquium beschrieben hat? Und wenn dies unleugbar der Fall ist — kann man in Abrede stellen, dass damit ein neues wichtiges Anzeichen gewonnen ist, welches auf die Abfassung der Imitatio durch Thomas hinweist? —

Wie derselbe Charakter, welcher die Dispositionsweise des Thomas kennzeichnet, auch in den Eigenthümlichkeiten seines Stils, insonderheit seiner Satzbildung hervortritt, habe ich schon in meinen Ausführungen gegen Tamizey de Larroque (Prol. I S. 373 folg.) zu bemerken Gelegenheit gehabt. Nicht kunstvoll verschlungene, schwer zu übersehende Perioden, sondern aus leicht an einander gereihten Gliedern bestehende Sätze und Satzverbindungen machen das hervorstechend Charakteristische des Stils wie in der *Imitatio*, so in den unbezweifelt ächten Werken aus. Die coordinirende Zusammenfügung hat weitaus das Uebergewicht über die subordinirende Ineinanderfügung. Und weiter noch spitzt die Eigenthümlichkeit des Stils des Thomas sich zu durch die ersichtliche Vorliebe desselben für die gehäufte Wiederholung solcher parallel gebildeten Sätze¹⁾ und Satztheile. Was namentlich die Satztheile betrifft, so finden wir Häufungen von Subjecten neben einem Prädicat²⁾, Häufungen von Prädicaten neben einem Subject³⁾, Häufungen von Objecten und adverbialen Bestimmungen neben einem einzigen Verbum⁴⁾ u. s. w. Man wird

¹⁾ Z. B. *Imit.* I, 1, wo sechs parallel gebildete Sätze vorkommen, die alle mit dem Wort *Vanitas* beginnen. Vgl. damit aus der *Blumenlese* S. 16 u. 17, wo sieben Sätze dieser Art sich finden, die mit *Nam hodie, nunc* (einmal), *hodie* (zweimal) anfangen. — Da Derartiges massenhaft bei Thomas vorkommt, so beschränke ich mich hier, wie im Folgenden, auf ein einziges Beispiel.

²⁾ Z. B. *Imit.* I, 23: *Dabit namque fiduciam feliciter moriendi perfectus contemptus mundi; fervens desiderium in virtutibus proficiendi; amor disciplinae labor poenitentiae etc.* (sieben Subjecte und ein Prädicat). Vgl. dazu *Blumenlese* S. 20 u. 21: *Ista sunt praecipue necessaria et utilia etc. scilicet solitudo silentium, opus manuum, oratio lectio, meditatio scripturarum etc.* (vierzehn Subjecte und ein Prädicat).

³⁾ Z. B. *Imit.* I, 25: *Raro exeunt, abstracte vivunt, pauperrime comedunt etc.* (elf Prädicate neben einem Subject, dem aus dem Vorhergehenden zu ergänzenden *religiosi*). Vgl. *Blumenlese* S. 23: *Accidia multum retrahit a spirituali servitio etc. quaerit carnis molliem, fugit laborem, odit cellam etc.* (sieben Prädicate neben einem Subject).

⁴⁾ Z. B. *Imit.* III, 35: *Pro amore Dei debes omnia libenter subire,*

nicht viele Seiten aufschlagen können in der *Imitatio* oder den derselben verwandteren unter den übrigen Schriften des Thomas, ohne einer oder der andern dieser stilistischen Besonderheiten zu begegnen. Und selbst in den Lebensbeschreibungen und dem Chronikon des Thomas fehlen sie nicht. Und sie haben etwas so Auffälliges, dass man, einmal darauf aufmerksam gemacht, sie nicht so leicht wird übersehn können; zumal da, wo die gehäuft wiederholte syntaktische Form sogar in dem gleichen Gewande des Wortausdrucks auftritt. Und auch dies ist sowohl in der *Imitatio* wie in den übrigen Schriften so oft der Fall, dass ich, wie ich schon an der eben erwähnten Stelle aus dem ersten Bande der Prol. (S. 378) gesagt habe, aber in diesem Zusammenhange hier nochmals ausdrücklich wiederhole, bloss diese eine schriftstellerische Eigenthümlichkeit genügt, um überall da, wo sie erscheint, Thomas als Verfasser kenntlich zu machen.*) —

labores scilicet et dolores tentationes, vexationes anxietates necessitates etc. (vierzehn Objecte zum Verbum subire); *Imit. I, 18: Sanoti et amici Christi, Domino servierunt in fame et siti, in frigore et nuditate in labore et fatigatione etc.* (zwölf abverbale Bestimmungen zu servierunt. Vgl. dazu Blumenlese S. 231: horretis sustinere verbum improprii, rigorem silentii, duritiam lectuli etc. (sieben Objecte zum Verbum sustinere); S. 415: quaere Jesum cum pastoribus in praeseptio, aut cum sanctis magis in matris gremio, aut cum Simeone et Anna in templo etc. (sechs cum und sechs in zu quaere). — Derselben Art sind auch die folgenden Beispiele: *Imit. III, 34: sapor creatoris et creaturae, aeternitatis et temporis: lucis increatae et illuminatae* (sechs Attribute); *Imit. IV, 4: Deus meus, susceptor animae meae: reparator infirmitatis humanae, et totius dator consolationis humanae* (drei Appositionen); Blumenlese S. 62: O ineffabile et nimis amabile Verbum dulce ad audiendum, jucundum ad cogitandum: felicissimum ad fruendum (fünf Attribute); ebenda: Verbum verum animae lumen, vita viventium, beatitudo regnantium (drei Appositionen) u. s. w.

*) Ausser den Prol. I S. 377 folg. angeführten Stellen erwähne ich noch folgende aus der *Imitatio*: Lib. I c. 1 (*Vanitas* sechsmal) c. 4 (*Vere magnus est: qui magnam habet caritatem* — solcher Sätze mit *vere* und *qui* vier) c. 7 (sieben Sätze, die mit *non* beginnen: *non te pudeat etc. non stes etc.*) c. 12 (einmal *tunc*) c. 16 (viermal

Noch wäre hinsichtlich der schriftstellerischen Form manches Andere anzuführen, was auf den gleichen Ursprung der Imitatio und der übrigen unbeanstandeten Werke des Thomas hindeutet. Da aber diese Hindeutungen mehr nur auf einem allgemeineren und unbestimmteren Eindruck beruhen und daher gegen etwaige Zweifel nicht sicher genug zu stellen sind, so gehe ich darüber hinweg. Nur Eins will ich schliesslich hier noch erwähnen, was von jeher die Beachtung der aufmerksamen Leser auf sich gezogen hat und für die Imita-

nemo) c. 18 (achtmal *quam* als Adverbium) c. 20 (Nemo secure apparet: nisi qui libenter latet — fünf Sätze dieser Art) c. 23 (Disce nunc mori mundo: ut tunc incipias vivere cum Christo — drei Sätze dieser Art; ausserdem in demselben Cap. fünfmal *ille*, viermal *alius*) c. 24 (fünfmal *ibi*); Lib. II c. 5 (viermal *nil*) c. 9 (viermal *sive*) c. 11 (viermal *sed*, viermal *multi*, dreimal *pauci*) c. 12 (achtmal *in cruce*, viermal *converte te*); Lib. III c. 2 (neunmal *sed*) c. 3 (sechsmal *pro*, z. B. *pro modica praebenda* etc.) c. 4 (viermal *cito*, sechsmal *nil*, viermal *quidam*) c. 5 (sechsmal *nihil*) c. 14 (Nulla est ergo sanctitas si manum tuam Domine subtrahas — solcher Sätze unmittelbar hinter einander fünf) c. 17 (Si me vis esse in tenebris sis benedictus — solcher, mit *si* anfangenden und mit *benedictus* endigender Sätze vier) c. 21 (siebenmal *tu*) c. 22 (viermal *ita* — *sicut*) c. 30 (viermal *non* — *sed*) c. 33 (viermal *modo*, sechsmal *nunc*) c. 43 (Ego doceo sine strepitu verborum, sine confusione etc. — so *sine* viermal) c. 47 (viermal *modo*) c. 48 (achtmal *multis*, zehnmal *quando*, viermal *ibi*, vier mit *si* anfangende Sätze) c. 49 (sechsmal *quod*; sechsmal *ibi*) c. 50 (viermal *hoc* — *quod*) c. 55 (viermal *Hinc*, viermal *Nihil*) c. 56 (sieben Sätze, deren jeder mit *Si vis* beginnt) c. 56 sechzehn Sätze, deren jeder mit *Ego* beginnt); Lib. IV c. 2 (sechsmal *quam* als Adverb) c. 3 (fünfmal *quam* als Adverb) c. 11 (*quam* viermal als Adverb). — Dass derartige Wiederholungen des gleichen Wortausdrucks ebenso häufig in den unbezweifelt achten Werken des Thomas sind, lässt die Blumenlese ersehen. Einige der dahin gehörigen Fälle habe ich durch gesperrten Druck ausgezeichnet; ich erinnere an *Exsulta*, *Merito* (S. 123), *Si vis*, *Quare* (S. 124), *Vide* (S. 126, 127), *Ibi* (S. 139), *Amor* (S. 143), *Quis* (S. 184, 185), *Hodie* (S. 189, 190), *Ibi* (S. 211. 212), *Ipse* (S. 212), *Ille* (S. 270) u. s. w. Die so durch den Druck hervorgehobenen Fälle bilden übrigens nur eine verschwindend kleine Zahl im Vergleich mit allen, welche überhaupt in der Blumenlese vorkommen.

tio, wie für diejenigen der übrigen Schriften, welche ihrer ganzen Anlage nach der Imitatio am meisten verwandt sind, gleichmässig charakteristisch ist: es ist die Fülle kurzer sententiös gefasster, durch Prägnanz des Ausdrucks ausgezeichnete Sätze. Was in dieser Hinsicht die Imitatio betrifft, so sind sie, nach Verhältniss des Umfangs der einzelnen Bücher gerechnet, am häufigsten in den ersten beiden, am seltensten in dem vierten Buche. Dass sie jedoch auch in diesem nicht fehlen, zeigt namentlich das 18. Capitel. Aus den unbezweifelten Werken hebe ich folgende hervor, indem ich zum Belege dafür auf die in der Blumenlese ausgewählten Beispiele verweise: *Libellus spiritualis exercitii* (Pr. II A S. 29 folg., S. 34 u. 35); *Libellus de recognitione propriae fragilitatis* (S. 37 folg.); *Recommendatio humilitatis etc.* (S. 41 folg.); *De bona pacifica vita etc.* (S. 53 folg.); *Parvum alphabetum monachi etc.* (S. 91 folg.); *Hortulus rosarum* (S. 403 folg.); *Vallis liliorum* (S. 409 folg.); *Hospitale pauperum* (S. 464 folg.); *Doctrinale juvenum* (S. 480 folg.); *Libellus de solitudine et silentio* (S. 490 folg.); *Epitaphium breve etc.* (S. 500 folg.); *Manuale parvulorum* (S. 500 folg.). Auch mehrere der Dichtungen des Thomas haben denselben sententiösen Stil (S. 528 folg.). —

IV. Der Inhalt.

Die Untersuchung der Frage, ob durch Vergleichung der Imitatio mit den unter dem Namen des Thomas bekannten und als ächt anerkannten Schriften innere Merkmale zu gewinnen seien, aus denen sich ein Schluss auf den Verfasser der Imitatio ziehen lasse, nähert sich ihrem Ende, indem uns noch übrig bleibt, was freilich das Wichtigste ist, jene Vergleichung auch auf den Inhalt zu erstrecken. Und auch hinsichtlich dieses letzten Vergleichungspunktes werden wir uns recht ausgiebiger Resultate erfreuen dürfen; wer die obige Blumenlese aus den unbezweifelten Schriften des Thomas und

die dieselbe begleitenden Bemerkungen aufmerksam gelesen, wird nichts Geringeres erwarten können.

Die *Imitatio* sowohl wie die als Werke des Thomas anerkannten Schriften zeugen von einem Verfasser, der ein treuer Anhänger der Kirche war, welcher er angehört. Nirgends zeigt sich die Spur einer häretischen Ansicht. Er tadelt es wohl, dass das Wallfahrten so selten bessert; aber nicht dem Wallfahrten an sich gilt sein Tadel. Er spricht nur selten von der Mutter Kirche; aber wenn er auf sie zu sprechen kommt, geschieht's ehrfurchtsvoll, ohne gegensätzliche Beziehung.*) Ausführlichere Lehr-Entwicklungen aber, sei's in scholastischer, sei's in irgend welcher andern Form, fehlen gänzlich. Auch von Bestreitung dicser oder jener Irrlehren ist nirgends die Rede. Um die Lehre dreht sich überhaupt nicht sein schriftstellerisches Interesse, sondern um das Leben. Er steht auf dem Boden der geltenden Lehre; aber nur so weit bauet er diesen Boden an, als es ihm nöthig erscheint, um Frucht des Lebens zu gewinnen. Er bekämpft falsche Lebensrichtungen, nicht falsche Lehren. Er bestreitet sehr häufig und sehr ernst die Meinung derjenigen, welche über der theoretischen Beschäftigung mit schwierigen Lehrstücken das praktische Leben verabsäumen und dessen weit höhere Bedeutung verkennen; aber der Ton des Widerspruchs gegen irgend welches kirchliche Dogma oder auch nur der Ton der Gleichgültigkeit gegen die Lehren als solche lässt sich an keiner Stelle, weder der *Imitatio* noch der übrigen Werke, vernehmen.

Auch über die kirchliche Verfassung, die hierarchische Ordnung, das Verhältniss der Concilien zum Papst, der Kirche zu Kaiser und Reich und dem Aehnliches enthalten alle diese Schriften nichts. Wird einige wenige Male des Papstes oder

*) Vgl. *Imit.* 4, 1: *Currunt multi ad diversa loca pro visitandis reliquiis sanctorum — et modicus reportatur emendationis fructus.* — In der Blumenl. S. 99 unter No. 4 aufgeführten *Meditation* (In *nativitate Christi*) findet sich folgende Stelle: *Providit aeterna Dei sapientia, et sancta mater ecclesia instituit, quatenus in desiderio animae singulis annis Christi et sanctorum ejus agantur solemnia, ut devotio excitetur, fides incalescat et caritas augeatur.* Vgl. auch S. 272 u. 276.

Kaisers gedacht, so geschieht dies nur ganz gelegentlich, meist zu dem Zwecke, um auch an ihrem Beispiele zu zeigen, wie die Schwachheit und Sterblichkeit ein allgemein menschliches Loos sei. *)

Sämmtliche Schriften, die *Imitatio* so gut wie alle übrigen, sind erbauliche, erweckliche Schriften im prägnantesten Sinne des Worts. Es wechseln darin einfachere didaktische mit schwungvolleren lyrischen, auch wohl lyrisch-mystischen Ausführungen; es finden sich neben dem mächtigen Ström der Rhetorik, neben dem farbenreichen Teppich der epischen Schilderung, auch Stellen voll dramatischen Lebens; aber was durch alle die verschiedenartigsten Formen der Darstellung gleichmässig hindurchgeht, das ist die erbauliche, erweckliche Tendenz. In dieser Tendenz ist, wie man sich erinnern wird, auch das Chronikon, sind auch die *Vitae* geschrieben. Nur um das Eine ist es dem Verfasser aller dieser Schriften zu thun, dass der Leser durch dieselben bestimmt werden möge, den Weg zu gehen, der aus der dunkeln Fremde dieses Erden-daseins in die Seligkeit der himmlischen Heimath führt. Seine Schriften sind *Lehrschriften* nur, sofern sie nicht müde werden, auf die Lehre von diesem Wege immer wieder zurückzukommen und Alles, was auf diesem Wege zu schauen, zu erleben, zu hoffen ist, immer wieder vor das Auge des Lesers zu stellen. Es ist dem Verfasser selbst ein heiliger Ernst um das Wandeln auf diesem Wege; und es beruht ja ein hauptsächlicher Reiz seiner Schriften und insonderheit auch der vier Bücher der *Imitatio* eben darauf, dass sie wie ein lauterer Born sind, in welchem man dieser lautern, kindlichen, von innigster Sehnsucht nach völliger Vereinigung mit dem geliebten Herrn er-

*) *Imit. I, 22: Nemo est in mundo sine aliqua tribulatione vel angustia: quamvis rex sit vel papa. — Blumenlese S. 241: Ibi (sc. ante tribunal Christi) nullus se poterit excusare nec ad excellentiam imperatoris appellare: nec literis apostolicis neque privilegiis regalibus se defendere contra sententiam iudicis cuncta ab aeterno cernentis. Blum. S. 412: En hodie rex vivit et imperat; et cras non invenitur nec auditur etc. Moritur dominus papa et cardinalis, et succedit alius cito moriturus.*

griffenen Seele bis auf den Grund schauen kann: aber was die Seele des Verfassers erfüllt, das soll nun auch die Summe des Lebens seiner Leser werden. Das ist der Beweggrund, der ihm die Feder in die Hand gegeben; das ist der Quell, welchem der Inhalt seiner Schriften entströmt ist.

Und geht man nun auf diesen Inhalt selbst näher ein, so ergeben sich, in negativer wie in positiver Hinsicht, weitere wichtige Punkte, deren Uebereinstimmung auf den gleichen Ursprung zurückweist. So findet sich nirgends eine Hinwendung der erbaulichen Betrachtungen und Mahnungen des Verfassers auf die verschiedenen einzelnen irdischen Verbindungen und Gemeinschaften, in denen die Menschen, so lange sie hier auf Erden wallen, nach Gottes Willen sich zu bewegen und heilige, vom göttlichen Worte selbst ausdrücklich vorgezeichnete Pflichten zu erfüllen haben. Nicht die Ehe, die Familie, das Haus, nicht Vaterstadt und Vaterland, nicht die Stellung der Unterthanen zu der Obrigkeit, oder die Gliederung der bürgerlichen Gesellschaft in verschiedene Stände und in verschiedene Arten des irdischen Lebensberufes, nicht die Beziehungen der Völker zu einander geben irgendwo dem Verfasser Stoff zu specialisirender Ausführung. Der ganze Reichthum der verschiedenartigsten Verhältnisse, in welchen wir den Menschen auf Erden erblicken, bleibt unberührt; ebenso, von den Daten der Vitae und des Chronikon abgesehen, die Ereignisse des Zeitalters, in dem der Verfasser lebt, oder die Geschichte der Vergangenheit. Nur ein einziger menschlicher Gemeinschaftskreis bildet eine Ausnahme; derjenige, dem der Verfasser selbst sich angeschlossen hat. Er ist Mönch; und so redet er vorzugsweise gern von den Institutionen des Mönchthums, und vornehmlich seine Ordensgenossen wünscht er mit seinen Worten zu treffen. Aber was er von ihnen und zu ihnen sagt, ist zum sehr grossen Theil so gehalten, dass es dem Leser nicht schwer werden kann, davon auf jedes andere Lebensverhältniss, auf jeden andern Lebensgang eine Anwendung zu machen. Der Verfasser hat ein tiefes Verständniss des Menschen überhaupt. Er kennt den Organismus des menschlichen Seelenlebens, die menschlichen Schwächen, Nei-

gungen, Bedürfnisse. In dem eng umgränzten Kreise, worin sein tägliches Leben verläuft, hat er werthvollste, allgemein gültige Lebenserfahrungen gesammelt. So vermag er, auch da, wo er in seinen Schriften zunächst seine Ordensgenossen vor Augen hat, zugleich auch jedem Andern eine erbauliche Gabe mitzutheilen. Weil er weiss, dass dem Mönche als Menschen nichts allgemein Menschliches fremd ist, redet er, was allgemein noth ist und allgemein anspricht. Das ist es, was auch die unbezweifelt ächten Werke des Thomas zu weiterer Verbreitung so geeignet macht, und was insbesondere der *Imitatio* trotz der vielen Beziehungen auf das Mönchthum, die gerade auch sie enthält, eine so allgemeine Verehrung verschafft hat.

Noch weit auffälliger aber als auf dieser mehr negativen Seite des Inhalts zeigt sich die Uebereinstimmung der *Imitatio* mit den übrigen Schriften auf der positiven Seite. Es ist von jeher bemerkt worden, wie viele einzelne Stellen der *Imitatio*, ja wie auch manche ganze Capitel derselben in den übrigen Schriften ihre Parallelen haben, und wie diese Parallelen nicht allein in den Gedanken, die sie aussprechen, sondern auch in der zum Ausdruck der Gedanken dienenden sprachlichen Form mit den entsprechenden Stellen und Stücken der *Imitatio* die grösste Verwandtschaft verrathen. So allgemein aber diese Thatsache zugestanden wird, so verschieden wird sie beurtheilt. Finden die Gegner der Authentie der *Imitatio* darin ein Plagiat, eine Compilation, die sich der Verfasser der unter dem Namen des Thomas bekannten Schriften erlaubt habe; so erblicken die Vertheidiger der Authentie darin ein neues Beweismoment zur Unterstützung ihrer Ueberzeugung. Mit welchem Rechte dies geschieht, soll nun, nachdem ich bereits früher mich darüber zu äussern Gelegenheit gehabt habe (Prol. I S. 328 folg.; II A. S. 86 folg.), abschliessend dargelegt werden.

Ich gehe dabei von dem Zeugnis aus, welches die *Imitatio* selbst gegen den Versuch ablegt, jene Parallelen der ächten Werke des Thomas für Compilation zu erklären. Vergleicht man nämlich die vier Bücher der *Imitatio* unter ein-

ander, so ersieht man deutlich, wie es zur schriftstellerischen Eigenthümlichkeit derselben gehört, manche Gedanken nicht bloss einmal, sondern wiederholt auszusprechen und bei dieser Wiederholung der Gedanken auch einer sehr ähnlichen oder gar der gleichen Ausdrucksform sich zu bedienen. Mit andern Worten: auch in den vier Büchern der *Imitatio* finden sich viele Stellen, welche innerhalb der *Imitatio* selbst ihre Parallelen haben. Ich stelle eine kleine Anzahl derselben hierunter zusammen:

I, 1. *Ista est summa sapientia: per contemptum mundi tendere ad regna caelestia.*

I, 2. *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

I, 3. *Cui aeternum verbum loquitur: a multis opinionibus expeditur. Ex uno verbo omnia et unum loquuntur omnia: et hoc est principium, quod et loquitur nobis.*

I, 11. *Si essemus nobis ipsis perfecte mortui, et interius minime implicati: tunc possemus etiam divina sapere: et de caelesti contemplatione aliquid experiri.*

I, 13. *Una tentatione seu tribulatione recedente alia supervenit.*

I, 18. *Corpori servire etiam in necessitatibus dolebant.*

I, 21. *Consuetudo consuetudine vincitur.*

I, 25. *Tantum proficies: quantum tibi ipsi vim intuleris.*

III, 34. *Qui autem te per contemptum mundanorum et carnis mortificationem sequuntur: vere sapientes esse cognoscuntur.*

III, 25. *Da mihi — — propter te amare contemni et nesciri in hoc saeculo.*

III, 34. *Quum multa legeris et cognoveris: ad unum semper oportet redire principium.*

III, 31. *Plures reperiuntur contemplationem desiderare: sed quae ad eam requiruntur non student exercere. Est magnum impedimentum quia in signis et sensibilibus rebus statur: et parum de perfecta mortificatione habetur.*

III, 20. *Una tribulatione seu tentatione recedente alia accedit.*

III, 4. *Necessitatibus naturae etiam dolenter inserviunt.*

III, 12. *Obsistet inolita consuetudo: sed meliori consuetudine vincetur.*

III, 48. *Beatus ille homo — — qui naturae vim facit. (Vgl. auch III, 53. Si temet ipsum perfecte viceris etc.).*

II, 1. Relinque hunc miserum mundum: et inveniet anima tua requiem.

II, 6. Magnam habet cordis tranquillitatem: qui nec laudes curat nec vituperia.

Ebenda. Non es sanctior si laudaris: nec vilior si vituperaris. Quod es hoc es.

Ebenda. Si attendis quid apud te sis intus: non curabis quid de te loquantur homines.

II, 8. Quando Jesus adest totum bonum est: nec quidquam difficile videtur. Quando vero Jesus non adest: totum durum est.

Ebenda. Esse sine Jesu gravis est infernus: et esse cum Jesu dulcis paradisus.

Ebenda. Diligantur omnes propter Jesum.

II, 9. Quum igitur spiritualis a Deo consolatio datur, cum gratiarum actione accipe eam: sed Dei munus intellige esse: non tuum meritum. Noli extolli, noli nimium gaudere nec inaniter prae-sumere: sed esto magis humilior ex dono, cautior quoque et timorator in cunctis actibus tuis: quoniam transibit hora illa et sequetur tentatio.

Ebenda. Non cesses te praeparare ad certamen: quia a dextris et a sinistris hostes sunt qui numquam quiescunt.

II, 10. Cur quaeris quietem? quum natus sis ad laborem? Pone te ad patientiam magis quam ad consolationes.

III, 32. Dimitte omnia et invenies omnia: relinque cupidinem: et invenies requiem.

III, 28. Qui non appetit hominibus placere nec timet displicere: multa perfruetur pace.

Ebenda. Non sit pax tua in ore hominum. Sive enim bene sive male interpretati fuerint: non es ideo alter homo.

Ebenda. Si ambulas ab intra: non multum ponderabis volantia verba.

III, 34. Te quidem praesente jucunda sunt omnia: te autem absente, fastidiunt cuncta.

III, 59. Ubi tu ibi caelum: atque ibi mors et infernus: ubi tu non es.

III, 42. Propter me diligendus est quisquis tibi bonus visus est.

III, 7. Utilius est tibi et securius devotionis gratiam abscondere: nec in altum te efferre, nec multum inde loqui neque multum ponderare: sed magis temet ipsum despicere. Non est huic affectioni tenacius inhaerendum: quae citius potest mutari in contrarium.

III, 35. Numquam securus es in hac vita: sed quoad vixeris semper arma spiritualia tibi necessaria. Inter hostes versaris: et a dextris et a sinistris impugnaris.

III, 35. Si quaeris in hac vita requiem: quomodo tunc pervenies ad aeternam requiem? Non ponas te ad multam requiem: sed ad magram patientiam.

II, 12. Non enim stat meritum nostrum et profectus status nostri in multis suavitatibus et consolationibus: sed potius in magnis gravitatibus et tribulationibus perferendis.

III, 6. Scito quod antiquus inimicus omnino nititur impedire desiderium tuum in bono, et ab omni devoto exercitio evacuare: — Multas malas cogitationes ingerit, ut taedium tibi faciat et horrorem — et si posset a communione cessare faceret. Non credas ei neque cures illum: licet saepius tibi deceptionis tetenderit laqueos. Sibi imputa: quum mala inserit et immunda etc.

III, 12. Si dixeris te non posse multa pati: quomodo tunc sustinebis ignem purgatorii?

III, 25. Pax tua erit in multa patientia.

Ebenda. De aliorum dictis vel factis nil temere iudices, nec cum rebus tibi non commissis te implices: et poterit fieri ut parum vel raro turberis.

III, 7. Merita non sunt ex hoc existimanda si quis plures visiones aut consolationes habeat: — — — sed si vera fuerit humilitate fundatus etc.

IV, 10. Inimicus — — omnimodo et occasione nititur fideles et devotos quantum praevallet retrahere et impedire. Quum enim quidam sacrae communioni se aptare disponunt: peiores satanae immissiones patiuntur. — — Sed non est quidquam curandum de versutiis et phantasiis illius — — sed cuncta phantasmata in caput ejus sunt retorquenda. Contemnendus est miser et deridendus etc.

I, 24. Si nunc tam parum vales sustinere: quomodo aeterna tormenta poteris sufferre?

II, 3. Qui melius scit pati: majorem tenebit pacem.

I, 11. Multam possemus pacem habere: si non vellemus nos cum aliorum dictis et factis et quae ad nostram curam non spectant occupare.

Die obigen Parallelstellen gehören verschiedenen Büchern der Imitatio an; aber selbst innerhalb eines und desselben Buchs finden sich dergleichen Parallelen. Man vergleiche die folgenden Beispiele:

I, 11. Si modicam violentiam faceremus in principio: tunc postea cuncta possemus facere cum levitate et gaudio. — — Resiste in principio inclinationi tuae etc.

I, 13. Vigilandum est tamen praecipue circa initium tentationis: quia tunc facilius hostis vincitur — — Principiis obsta — — Sicque paulatim ingreditur hostis, malignus ex toto: dum illi non resistitur in principio.

III, 3. Pro modica praebenda longa via curritur: pro aeterna vita a multis vix pes semel a terra levatur etc.

III, 4. Time judicia Dei: expavesce iram omnipotentis. Noli autem discutere opera altissimi.

IV, 7. Non est enim oblatio dignior et satisfactio major pro peccatis diluendis: quam se ipsum pure et integre cum oblatione corporis Christi in missa et in communione Deo offerre.

IV, 16. Utinam me totaliter — in te transmutetur: ut unus tecum efficiar spiritus per gratiam internae unionis: et liquefactionem ardentis amoris.

III, 44. Pro modico quaestu laboratur et curritur: et spirituale detrimentum in oblivionem transit. etc.

III, 48. Judicia mea metuenda sunt, non discutienda.

IV, 8. Debes et tu te met ipsum mihi in oblationem puram et sanctam quotidie in missa cum omnibus viribus et affectibus tuis quanto intimius vales offerre.

IV, 4. Specialem ad hoc imploro. mihi gratiam: ut totus in te liquefiam et amore perfluam.

Die angeführten Parallelen aus der *Imitatio* sind sämmtlich nur kleinere Stellen; aber die Neigung des Verfassers, auf Gedanken, die er ausgesprochen, wieder zurückzukommen, beschränkt sich nicht auf solche kurze Sätze. Auch grössere Gedankenreihen liebt er zu wiederholen; Theile von Capiteln und ganze Capitel finden sich in der *Imitatio*, welche ihrem Inhalte nach parallel zu einander stehen. Sie finden sich namentlich im dritten und im vierten Buche, worauf ich bereits bei der Darstellung der Disposition dieser Bücher hingewiesen habe (S. 20 folg.).

Ist dies alles aber unbestreitbar der Fall; wie kann man es dann ohne Weiteres wagen, diejenigen Parallelen mit der *Imitatio*, welche ausserhalb der *Imitatio* in den anerkannten Werken des Thomas vorkommen, auf *Compilation* zurückzuführen? Liegt es nicht mindestens ebenso nahe, sie daraus zu erklären, dass der Verfasser der *Imitatio*, dessen Vorliebe für Parallelen schon aus der *Imitatio* selbst unverkennbar hervorleuchtet, mit Thomas, dem Verfasser jener übrigen Schriften, dieselbe Person ist? Liegt nicht sogar diese Erklärung noch viel näher, wenn auch innerhalb jener übrigen Schriften eben solche Vorliebe für parallele Darstellung sich zeigt wie innerhalb der *Imitatio*? Dass dies aber so sich

verhält, kann keinem aufmerksamen Leser der obigen Auswahl aus jenen Schriften entgangen sein; wie ich denn auch selbst nicht unterlassen habe, diese Thatsache hervorzuheben (II A. S. 86. 392).

So schwach und hinfällig also ist die Behauptung, welche dem Verfasser der unter dem Namen des Thomas bekannten Schriften im Verhältniss zu dem Verfasser der *Imitatio* die Stellung eines Compilers zuweist. Man wird sich aus der Blumenlese erinnern, wie gross die Anzahl der Parallelen mit der *Imitatio* ist, die ich dort namhaft gemacht habe. Und ich habe lange noch nicht alle angeführt, die ich hätte anführen können. Und hätte ich gar statt einer Blumenlese aus den ächten Werken des Thomas diese selbst in ihrer Vollständigkeit meinen Lesern vorgelegt und die Parallelen mit der *Imitatio* nicht nur hie und da, sondern überall, wo sie nur irgend zum Vorschein kommen, bemerklich gemacht; welch eine Verwebung und Verschlingung der *Imitatio* mit jenen übrigen Schriften würde sich unsern Blicken dargeboten haben! Aber dieser Zusammenhang der *Imitatio* mit den anerkannt ächten Schriften des Thomas, dieses Wiederklingen der einen in den andern hat in der Aehnlichkeit, welche zwischen den Büchern der *Imitatio* selbst, namentlich den drei ersten derselben, stattfindet, eine unverkennbare Analogie. Ist die *Imitatio* trotz ihrer Parallelen kein Werk eines Compilers, so sind es eben so wenig jene übrigen Schriften. Erkennt man vielmehr in den Parallelen der *Imitatio* den gleichen Verfasser, so liegt nichts im Wege, auch in den Parallelen, welche jene übrigen Schriften mit der *Imitatio* gemein haben, den gleichen Verfasser zu erkennen. Und ist der Verfasser jener übrigen Schriften Thomas von Kempen; so ist Thomas auch der Verfasser der *Imitatio*. Er ist es um so gewisser, je bedeutender die schriftstellerische Begabung ist, die auch in nicht wenigen der ihm allgemein als ächt zugeschriebenen Werke auf das deutlichste sich kundgiebt. Ich berufe mich auf den Gesamt-Eindruck, den die in der obigen Blumenlese zusammengestellten Stücke hervorgerufen haben müssen. Der Schriftsteller, der darin sein warmes Herz ausschüttet, ist

zugleich ein Mann von Geist und schöpferischer Phantasie. Ein solcher Mann aber — ich wiederhole, was ich schon weiter oben gesagt habe (II A. S. 87), und wiederhole es, da jetzt in der Blumenlese eine Uebersicht über die gesammte literarische Thätigkeit des Thomas uns vorliegt, mit um so grösserer Bestimmtheit — ein solcher Mann, ein so ausgezeichnete Schriftsteller, ist kein Compiler.

Und es kommt noch ein weiterer und entscheidender Umstand hinzu, der uns gebietet, jene Annahme einer Compilation als eine durchaus unhaltbare Vermuthung zurückzuweisen. Stellen, welche durch Compilation von auswärts in eine Schrift eingeführt sind, charakterisiren sich als solche gewöhnlich dadurch, dass sie in die Schriften, worin sie Aufnahme gefunden, nicht organisch eingegliedert, sondern mechanisch eingefügt sind. Sie sind ein entbehrlicher Zubehör, ein äusserlicher Schmuck jener Schriften, nicht wesentliche, ununterscheidbare Bestandtheile, nicht Wellen desselben Stroms, nicht Bildungen des gleichen Gusses. Prüft man nun aber mit dem Massstabe dieses Merkmals jene Stellen der ächten Werke des Thomas, in welchen Wiederklänge der *Imitatio* vernehmbar sind — zu welchem Ergebniss gelangt man? Dies Merkmal der Compilation trifft nicht zu. Jene Stellen kennzeichnen sich nicht als von aussen herübergenommene Bruchstücke, als fremde, in ein grösseres Gefieder künstlich eingesteckte Federn, sondern als Glieder desselben Organismus, als Athemzüge desselben Geistes. Noch niemand hat behauptet, dass sie da, wo sie stehen, durch ein fremdartiges Aussehen auffallen, dass sich ein inniger Zusammenhang vermissen lässt zwischen ihnen und den benachbarten Stellen der Schrift, in welcher sie sich befinden, dass der Geist, welcher in ihnen lebt, ein anderer ist als der, welcher die übrigen Theile der Schrift durchdringt. Lebt in ihnen aber derselbe Geist, so sind sie auch nicht durch Compilation an den Platz gekommen, den sie einnehmen. Es mag sein, dass sie nicht originale Gedanken enthalten; dennoch sind sie nicht compilirt. Sie sind das geistige Eigenthum des Schriftstellers, der die übrigen Theile der Schrift verfasst hat. Dieser ist ihr Verfasser in

demselben Sinn, worin der Verfasser der *Imitatio* auch der Verfasser jener einzelnen Stellen derselben ist, die in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas ihre Parallelen haben. Und so folgt denn auch hieraus, dass Thomas, der Verfasser dieser unbezweifelten Werke, auch als der Verfasser der *Imitatio* anzusehen ist.

Und wir sagen dies um so zuversichtlicher, da uns noch eine wichtige Probe zu Gebote steht auf die Richtigkeit dieser Schlussfolgerung.

Wenn ein Schriftsteller auf dieselben Gedanken wiederholt zurückkommt und bei diesen Wiederholungen auch die Aehnlichkeit der Ausdrucksweise nicht scheut, so sind das gewiss Gedanken, die ihm vorzugsweise am Herzen liegen; es sind Grundgedanken seiner Lehre und Lebensanschauung. Wie verhält es sich nun in dieser Hinsicht mit jenen Stellen der *Imitatio*, welche, wie so viele der unbezweifelt ächten Werke des Thomas, im Verhältniss von Parallelen zu einander stehen? Was die unbezweifelt ächten Werke betrifft, so wird unsere Blumenlese daraus und die derselben beigelegte genauere Charakteristik des gesammten Inhalts überzeugend ergeben haben, dass ihre Parallelen nicht Träger unbedeutender, nebensächlicher Gedanken sind, sondern dass darin die Grundgedanken der Lehre des Thomas, und da dessen Lehre eine individuelle Gestaltung der Lehre der Brüder des gemeinsamen Lebens ist, auch die Grundgedanken dieser Lehre zu Tage treten. Ist nun aber auch die *Imitatio* ein Werk des Thomas, so muss auch von ihren Parallelen dasselbe gelten, was von den Parallelen der unbezweifelt ächten Werke des Thomas zu sagen ist. Auch in ihren Parallelen müssen ihre Grundgedanken sich aussprechen; auch vermittelt ihrer Parallelen muss die *Imitatio* als eine individuelle Gestaltung der Lehre der Brüder des gemeinsamen Lebens erkennbar sein, und zwar als eine Gestaltung der Art, welche mit der in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas uns vorliegenden völlig zusammenstimmt.

Diesen Nachweis zu führen, wird also nun meine Aufgabe sein. Ich will diese Aufgabe zu lösen versuchen durch eine

kurze Skizzirung des Lehrbegriffs der Imitatio. Dabei habe ich vornehmlich zu schöpfen aus den drei ersten Büchern, deren Inhalt ein mannigfaltigerer ist, während das vierte Buch sich nur mit einem einzigen, enger begrenzten Gegenstande beschäftigt. —

1. Den Betrachtungen und Ermahnungen der Imitatio liegt eine Auffassung des Erdendaseins zum Grunde, welche nach jenen bekannten Bibelstellen: Hebr. 13, 14; 1 Petr. 2, 11; Hiob 7, 1; Röm. 7, 14 folg. und ähnlichen gebildet ist. Der Mensch hat auf Erden keine bleibende Statt; sein irdischer Aufenthalt ist ein Aufenthalt in der Fremde, in der Verbannung, als solcher ein höchst trauriger Aufenthalt. Er ist erfüllt mit Mühsalen und Beschwerden, Gefahren und Leiden, Versuchungen und Anfechtungen. *) Der Mensch trägt an sich einen gebrechlichen Körper und in diesem eine gebrechliche Seele. **) Seine Natur ist verderbt. Die geringe Kraft zum Guten, die ihm übrig geblieben, ist nur wie ein in der Asche verborgenes

*) Vgl. u. A. Im. 2, 1: Non habes hic manentem civitatem (Hebr. 13, 14): et ubicumque fueris extraneus es et peregrinus (1 Petr. 2, 11). — 3, 48: Consolare exilium meum. — 1, 13: Quando in mundo vivimus: sine tribulatione et tentatione esse non possumus. Unde in Job (7, 1) scriptum est. Tentatio est vita humana super terram. — 3, 45 (Schluss): in hac fragili vita: quae tota tentatio fertur et militia. — 3, 48: Dies hujus temporis parvi et mali pleni doloribus et angustis: ubi homo multis peccatis inquinatur, multis passionibus irretitur, multis timoribus stringitur, multis curis distenditur: multis curiositatibus distrahitur, multis vanitatibus implicatur, multis erroribus circumfunditur, multis laboribus atteritur, tentationibus gravatur: deliciis enervatur, egestate cruciatur. — — Dieselbe Anschauung des Erdendaseins in den unbezweifelt ächten Werken. Vgl. u. A. den Prolog zu den Serm. ad nov. (Blumenlese II A. S. 198), wo sich Thomas selbst frater peregrinus in valle lacrimarum degens nennt. — Solil. an. c. 5: De brevitate et miseria praesentis vitae (S. 343).

**) Vgl. u. A. Im. 1, 2: Omnes fragiles sumus: sed tu neminem fragiliorem te ipso tenebis. — 1, 22: O quanta fragilitas humana: quae semper prona est ad vitia. Hodie confiteris peccata tua: et cras iterum perpetras confessa. Nunc proponis cavere: et post horam agis, quasi nihil proposuisses. — — Vgl. dazu in den unbezweifelt ächten Werken, den fünften der Sermones ad novic. Blumenl. S. 215 folg.

Fünkchen. Seine natürliche Vernunft kann wohl noch Gutes und Böses unterscheiden; er hat noch Gefallen am göttlichen Gesetz: aber er vermag es nicht zu vollbringen. So ist es seit und durch Adam's Fall.¹⁾ Der Mensch hat die Unschuld verloren und mit ihr die Seligkeit.²⁾ Das Erdendasein ist nun ein Kreuz³⁾; und das ist es für Jeden, auch für die Höchstgestellten, auch für die verweichlichtsten Kinder dieser Welt. Was die Erde dem Menschen an Gütern bietet, ist vergänglich. Nichts davon kann ihn befriedigen. Es ist Alles mit einem Mangel behaftet. Mitten im Geniessen wird der Genuss vergällt; und eben das, woraus man Freude schöpft, wird oft die Ursache schmerzhafter Pein.⁴⁾

¹⁾ Im. 3, 55: *Nam per primum hominem Adam lapsa et vitata per peccatum (sc. die menschliche Natur) — — modica vis quae remansit: est tamquam scintilla quaedam latens in cinere etc. — Vgl. dazu Blumenl. S. 484 folg. (De vera compunctione cordis libellus).*

²⁾ Im. 1, 22: *Libenter haberemus ab omni miseria quietem; sed quia per peccatum perdidimus innocentiam: amisimus etiam veram beatitudinem. — Vgl. Blumenl. S. 219 (Serm. ad nov.): Primus homo in paradiso tentatus est et deceptus: et propter inobedientiae culpam de loco voluptatis ejectus fuit in hujus mundi miseriam.*

³⁾ Im. 2, 12: *Crux ergo semper parata est: et ubique te exspectat. Non potes effugere, ubicumque cucurreris; quia ubicumque veneris te ipsum tecum portas: et semper te ipsum invenies. — Vgl. dazu Blumenl. S. 250 u. 251 (De cruce quotidie tollenda etc.)*

⁴⁾ Im. 1, 22: *Nemo est in mundo sine aliqua tribulatione vel angustia: quamvis rex sit vel papa. — 3, 12: An putas quod homines saeculi hujus nihil vel parum patientur? Nec hoc invenies: etiamsi delicatissimos quaesieris. Sed habent inquis multas delectationes et proprias sequuntur voluntates: ideoque parum ponderant suas tribulationes. Esto ita sit: ut habeant quidquid voluerint. Sed quamdiu putas durabit? Ecce quemadmodum fumus deficient abundantes in saeculo: et nulla erit recordatio praeteritorum gaudiorum. Sed et quum adhuc vivunt: non sine amaritudine et taedio ac timore in eis quiescunt. Ex eadem namque re unde sibi delectationem concipiunt: inde doloris poenam frequenter recipiunt. — 1, 1: Memento illius proverbii; quia non satiatur oculus visu: nec auris impletur auditu. — 1, 6: Superbus et avarus numquam quiescunt. — 3, 27: Si quaeris hoc vel illud, et volueris esse ibi vel ibi propter tuum commodum et proprium beneplacitum magis habendum: numquam eris in quietudine, nec liber a*

Dass es so mit dem Menschen hienieden bestellt ist, muss er anerkennen; als Fremdling sich halten¹⁾, im Bewusstsein seiner Sündhaftigkeit auf das tiefste zerknirscht²⁾, von schmerzlicher Sehnsucht ergriffen werden nach der Herrlichkeit des himmlischen Vaterlandes³⁾. Wenn dennoch viele Menschen sich so nicht verhalten; wenn es Menschen giebt, welche das immerwährende Verweilen hier auf Erden, und sei es auch im dürftigsten Zustande, dem Reiche Gottes vorziehen⁴⁾, und

sollicitudine quia in omni re reperietur aliquis defectus. — 3, 16: Non potes aliquo bono temporali satiari: quia ad haec fruenda non es creata. Etiam si omnia creata bona haberes, non potes esse felix et beata etc. — 4, 11: nulla res me potest consolari, nulla creatura quietare. — Vgl. dazu Solil. an. c. 9 (Blumenl. S. 346). — Vall. lil. c. 34: Nihil enim est in hac vita ita jucundum, quin habeat aliquid amaritudinis annexum: nil in creaturis tam pretiosum et bonum et delectabile, quod possit animam hominis satiare et beatificare etc.

¹⁾ Im. I, 17: teneas te tamquam exsulem peregrinum super terram. — 1, 23: Serva te tamquam peregrinum et hospitem super terram. — Vgl. dazu u. A. eine Stelle aus dem fünften der dem Tractat: De elevatione mentis etc. angehängten Gebete (Blumenl. S. 79): Infunde cordi meo — ut tamquam exsulem peregrinum — me teneam etc.

²⁾ Im. I, 21: Mirum est, quod homo potest umquam perfecte in hac vita laetari: qui suum exsilium et tam multa pericula animae suae considerat et pensat. Propter levitatem cordis et negligentiam defectuum nostrorum non sentimus animae nostrae dolores sed saepe vane ridemus: quando merito flere deberemus. Ebenda: Materiae justis doloris et internae compunctionis sunt peccata et vitia nostra quibus ita involuti jacemus: ut raro caelestia contemplari valeamus. — Vgl. dazu Sol. an. c. 3: De dolore et fletu peccatorum (Blumenl. S. 342).

³⁾ Imit. I, 23: Illuc (nämlich nach der manens civitas) preces et gemitus quotidianos cum lacrimis dirige. — Ausserdem 3, 48: De die aeternitatis et hujus vitae angustis. — 3, 49: De desiderio aeternae vitae etc. — Vgl. dazu Sol. an. c. 6: De anhelatione aeternae vitae (Blumenl. S. 343). Cap. 20: De gemitu animae ex dilatione gratiae (Blumenl. S. 369). Cap. 21: De memoria caelestis patriae (Blumenl. S. 370).

⁴⁾ Im. I, 22: In tantum hanc (sc. vitam) amplectuntur, licet etiam vix necessaria laborando aut mendicando habeant: ut si possent hinc semper vivere, de regno Dei nihil curarent.

an den Gütern dieser Erde ihre Genüge suchen; Menschen, die um des kleinsten irdischen Vortheils willen die grössten Anstrengungen auf sich nehmen, während sie zur Erlangung der himmlischen Güter auch nicht das Geringste thun: so ist das Eitelkeit und Thorheit, wodurch sie sich selbst der schwersten Strafe aussetzen.*)

Aus der Fremde dieses Erdendaseins nach der himmlischen Heimath zu streben, ist die Aufgabe des Menschen; und auf keinem andern Wege ist diese Aufgabe zu erfüllen als auf dem des tugendhaften Lebens. Sie ist namentlich nicht zu erfüllen durch gelehrtes, hohes, spitzfindiges Wissen.**)

*) Im. 3, 20: Et quomodo potest amari vita tantas habens amaritudines? tot subjecta calamitatibus et miseriis? Quomodo etiam dicitur vita? tot generans mortes et pestes? Et tamen amatur: et delectari in ea a multis quaeritur. — 3, 3: Promittit mundus temporalia et parva et servitur ei aviditate magna? ego promitto summa et aeterna: et torpescunt mortalium corda etc. Pro modica praebenda longa via curritur: pro aeterna vita a multis vix pes semel a terra levatur etc. — 3, 45: Ecce damnum defletur temporale? pro modico quaestu laboratur et curritur: et spirituale detrimentum in oblivionem transit etc. — 1, 1: Vanitas est divitias perituras quaerere: et in illis sperare. Vanitas quoque est honores ambire: et in altum statum se extollere etc. — 2, 5: Totum vanum existima: quidquid consolationis occurrit de aliqua creatura. — 1, 22: O insani et infideles corde? qui tam profunde in terrenis jacent: ut nihil nisi carnalia sapiant. Sed miseri adhuc in fine sentient quam vile et nihilum erat quod amaverunt. — 1, 24: Quanto amplius tibi nunc parcis, et carnem sequeris: tanto durius postea lues, et majorem materiam comburendi reservas. Ebenda: Ecce vere non potes duo gaudia habere: delectari hic in mundo et postea regnare cum Christo. — — Vgl. Sol. an. c. 2 (Blum. S. 340): O stulti et miseri, o vesani et caeci amatores saeculi? quid agitis et praetenditis? Quomodo effugietis iram Domini? Cur ad aeternos cruciatus festinatis? pro modica voluptate quam amatis? — Hort. ros. c. 2: Omnia vanitas honor, divitiae et potestas. — Epist. I (Sommal. dritt. Theil) am Schluss: O quantos labores faciunt homines pro terrenis lucrandis; et nos pro aeternis bonis marcescimus.

**) Im. 1, 1: Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare? si careas humilitate unde displiceas Trinitati? Vere alta verba non faciunt sanctum et justum: sed virtuosa vita efficit Deo carum. — 1, 2: Quanto plus et melius scis: tanto gravius inde judicaberis nisi sanctius vixeris. —

Jenes tugendhafte Leben aber — das ist das geistliche, innerliche Leben, welches in der Nachfolge Christi*) besteht und wie das Leben Christi die Humilitas (Niedrigkeit, Demüth) zu ihrem Alles durchdringenden Grundzuge hat. Dies

1, 3: Certe adveniente die judicii non quaeretur a nobis quid legimus sed quid fecimus; nec quam bene diximus: sed quam religiose viximus. — 3, 43: Non te moveant pulchra et subtilia hominum dicta. Non enim est regnum Dei in sermone: sed in virtute. — 3, 58: Judicia mea metuenda sunt, non discutienda. — Vgl. Blumenl. S. 227: caveatis loqui de alta materia etc. — Sol. an. c. 2 (Blumenl. S. 340). Quid tunc (im Gerichte) dicet superbus inflatus scientia ac tumens potentia? etc. Tunc confundentur confusione maxima: qui relicta conscientia et honestate vitae, vanitatibus se subdidere et illecebris.

*) Charakteristisch tritt in der Imitatio die Beziehung auf Jesum hervor, theils als höchstes Vorbild, theils als das ewige Wort, in welchem der Vater sich selbst den Menschen offenbart und seine Gnade mittheilt, theils als der Geliebte, mit welchem auf das innigste vereint zu werden die glühendste Sehnsucht der Seele ist. Ebenso ist es in den unbezweifelt ächten Schriften des Thomas; und in gleicher Weise ist dies ein besonders bemerkenswerther Charakterzug in der religiösen Anschauung der Brüder des gemeinsamen Lebens. Höchst lehrreich ist in dieser Hinsicht, was Thomas aus einer Predigt des Johann Brinkerink mittheilt. „Quadam die — erzählt Thomas von ihm — in circumcissione Domini valde eleganter et dulciter de nomine Jesu praedicavit, benedictum et dulce nomen Jesu super omnia nomina in caelo et in terra exaltando. Tandem ad arguendum quosdam saeculares et stolidos homines sermo ejus descendit eo quod pro dolor! plures minus reverenter, immo saepe joculariter sanctum et inviolabile nomen Jesu nominant. Et clamavit dicens: „Sunt quidam qui audito dulci et benedicto nomine Jesu joculariter et despective loquuntur: Ay Jesus Deus beguinarum! O miseri et insensati, quid dicitis? Quis est ergo Deus vester? Est tunc diabolus Deus vester, quia dicitis: Jesus Deus beguinarum? Hoc est magnum scandalum vobis; illis autem hoc sanctum nomen magnum magnus honor est et gaudium singulare, quia frequenter nominant Jesum, summe venerantur Jesum et ante omnia et super omnia nomina sanctorum diligunt et adorant Jesum Dei filium, quem vos deriditis et despicitis, quia fratres et beguinae Jesum libenter nominant et devote laudant et in nomine Jesu invicem se salutant. Vae vobis, qui diabolum frequentius in ore habetis quam Jesum eo quod nimis humilis et despectus Jesus vobis esse videtur.“ —

ist die Lehre Christi selbst.*) Und so wird denn in der Imitatio so häufig hingewiesen auf das Vorbild Christi, und so oft dies geschieht, wird hauptsächlich die Humilitas dieses vorbildlichen Lebens dem Leser vor Augen gestellt; und keine Tugend wird überhaupt häufiger genannt und empfohlen als die Humilitas.**)

*) Im. 1, 1: Qui sequitur me non ambulat in tenebris: dicit Dominus. Haec sunt verba Christi quibus admonemur, quatenus vitam ejus et mores imitemur, si velimus veraciter illuminari etc. Doctrina Christi omnes doctrinas sanctorum praecellit etc. — Vgl. damit eine höchst bemerkenswerthe Stelle in der dritten der sechs Prol. I S. 289 angeführten Episteln, welche zugleich als Parallele und als Commentar jener Anfangsworte der Imitatio anzusehen ist: Ait ergo Christus: „Qui sequitur me non ambulat in tenebris; sed habebit lumen vitae. In mundum hunc ego veni, ut qui non vident, videant, et qui vident, caeci fiant.“ Acsi diceret: „Ego humilis et pauper in hoc mundo apparui hominibus, ut exemplo meo efficiantur simplices et humiles, et intelligant opera divina et caelestia miracula ad credendum mihi. Et qui se ipsos peccatores et despectos et quodammodo, caecos et inscios cognoverint, per gratiam meam illuminari digni erunt; sicque capient devota humilitate, quod superbi et apud se sapientes nequaquam intelligere queunt; atque idcirco in cordis caecitate et stulta opinione manent, aestimantes suam doctrinam certiozem, meam autem dubiosam et mundo exitialem.“ — Man. parvul. c. 2 (De doctrina Jesu et humilitate ejus): Discite a me, ait Jesus, quia mitis sum et humilis corde.

**) Welche weitgreifende Bedeutung überhaupt der Begriff der Humilitas in der Imitatio hat, wird schon aus der obigen Skizze der Disposition ihrer vier Bücher (S. 18 folg.) klar geworden sein. Noch führe ich, namentlich zur Veranschaulichung der in der Imitatio hervortretenden Beziehung der menschlichen Humilitas auf das Vorbild Jesu, folgende Stellen an: 1, 1 (mit der Ueberschrift: De imitatione Christi etc.): Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare? si careas humilitate unde displiceas Trinitati? Ebenda: Vanitas et omnia vanitas: praeter amare Deum et illi soli servire (Die letzten Worte sind dieselben — nur grammatisch umgeformten — Worte, worin Jesus selbst in der Unterredung mit dem ihn versuchenden Satan sein Verhältniss zu Gott charakterisirt). — 1, 7: Non te pudeat aliis servire amore Jesu Christi. — 1, 14: Si rationi tuae magis inniteris vel industriae, quam virtuti subjectivae Jesu Christi? raro et tarde eris homo illuminatus. — 1, 18: Sancti et amici Christi, Domino servierunt in fame et siti etc. Ebenda: O quam multas et graves tribu-

Ein Leben aber, das so auf Jesum gerichtet ist, gestaltet sich von diesem Standpunkte aus nach zwei Seiten: negativ

lationes passi sunt, — qui Christi vestigia voluerunt sequi. — 1, 24: Tunc (im Gericht) videbitur sapiens in hoc mundo fuisse: qui pro Christo didicit stultus et despectus esse. — 1, 25: imaginem tibi propone Crucifixi. Bene verecundari potes inspecta vita Jesu Christi quia necdum magis illi te conformare studuisti etc. Ebenda: O si Jesus crucifixus in cor nostrum veniret etc. — 2, 1: Christus fuit etiam in mundo ab hominibus despectus: et in maxima necessitate a notis et amicis inter opprobria derelictus. Christus pati voluit et despicere et tu audes de aliquo conqueri? Christus habuit adversarios et oblocutores et tu vis omnes habere amicos et benefactores? — 2, 11: Multi Jesum sequuntur usque ad fractionem panis: sed pauci usque ad bibendam calicem passionis. — 2, 12: abnega temet ipsum: tolle crucem tuam, et sequere Jesum. Ebenda: Tunc (im Gericht) omnes servi crucis qui se Crucifixo conformaverunt in vita: accedent ad Christum iudicem cum magna fiducia. Ebenda: Tota vita Christi crux fuit et martyrium: et tu tibi quaeris requiem et gaudium? Ebenda: Magis optare deberes pro Christo adversa pati quam multis consolationibus recreari quia Christo similior esses etc. — 3, 10: Tu magis mihi servis quam ego tibi etc. — tu ipse homini servire dignatus es. — 3, 10 (Ueberschrift: De obedientia humilis subditi ad exemplum Jesu Christi): Sed quid magnum, si tu qui pulvis es et nihil, propter Deum te homini subdis quando ego omnipotens et altissimus qui cuncta creavi ex nihilo me homini propter te humiliter subjeci? Factus sum omnium humillimus et infimus: ut tuam superbiam mea humilitate vinceret etc. — 3, 18 (Ueberschrift: Quod temporales miseriae exemplo Christi aequanimiter sunt ferendae): Der Herr schildert zuerst seinen Vorgang (Ego descendi de caelo pro tua salute etc.), und dann antwortet der Sohn: Domine, quia tu patiens fuisti in vita tua, in hoc maxime implendo praeceptum Patris tui dignum est ut ego misellus peccator secundum voluntatem tuam patienter me sustineam etc. — 3, 30: Sicut dilexit me Pater, et ego vos diligo, dixi dilectis discipulis meis: quos utique non misi ad gaudia temporalia sed ad magna certamina non ad honores, sed ad despectiones etc. — 3, 37: hoc desiderat: ut ab omni proprietate possis expoliari et nudus nudum Jesum sequi etc. — 3, 56 (Ueberschrift: Quod nos ipsos abnegare et Christum imitari debemus per crucem): Domine Jesu quia ardua erat via tua et mundo despecta: dona mihi te cum mundi despectu imitari. — 4, 8: Sicut ego me ipsum, expansis in cruce manibus et nudo corpore pro peccatis tuis Deo Patri sponte obtuli ita ut nihil in me remaneret quin totum

als Verschmähung der Welt und des eigenen Selbst; positiv als Hingabe an Gott, um Gott — oder wie die *Imitatio* nach der Analogie der trinitarischen Gleichstellung des Vaters und Sohnes sagt — um Jesum über Alles zu lieben und ihm allein und beständig zu dienen.*)

in sacrificium divinae placionis transiret: ita debes et tu temet ipsum mihi voluntarie in oblationem puram et sanctam quotidie in missa cum omnibus viribus et affectibus tuis quanto intimius vales offerre. —

Mit dieser Betonung des vorbildlichen Lebens Jesu und der *Humilitas* dieses Lebens, wie wir sie in der *Imitatio* finden, stimmt die Darstellung in den unbezweifelt echten Werken des Thomas durchaus überein. Ich bringe aus der obigen Blumenl. namentlich in Erinnerung: S. 41 folg. (wo der Tractat: „*Recommendatio humilitatis quae est fundamentum omnis sanctitatis*“ vollständig abgedruckt ist. Dieser beginnt mit den Worten Jesu: *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde*. S. 42 heisst es dort von der *humilitas*, sie sei quasi *fundamentum omnis virtutis*, sie sei *singularis virtus Christi*) — S. 106 (Jesu als Vorbild der *Humilitas* in den *Conciones* dargestellt) — S. 234 (*imitamini humilem vitam Jesu Christi*) — S. 235 (*Non est parva prudentia, se ipsum humiliare: et sub omni creatura se humiliare; quia Deus propter hominem se humiliavit usque ad extrema terrae, ut peccatores converteret: et poenitentes ad alta caelorum per veram humilitatem traheret etc.* — S. 250 (*haec vita bonorum: haec lectio clericorum, haec meditatio devotorum, Christum humiliter imitari*) — S. 265 (*O quam mirum super omne mirum; quod omnium sanctorum sanctissimus et omnium dominorum altissimus fit omnium servorum suorum servus infimus* — S. 274 (*Si vultis etiam scire summam omnium librorum; tunc studeatis sequi Christum per crucem et contemptum omnium mundanorum; et invenietis requiem animabus vestris: et aperietur vobis regnum caelorum*). — Dass auch in den von Thomas verfassten Lebensbeschreibungen die Nachfolge Christi, insonderheit der *humiles mores* desselben, wiederholt empfohlen wird, ist S. 523 bemerkt. —

*) Die im Text angedeutete Gleichstellung, die sehr häufig vorkommt, ersieht man z. B. aus folgenden Stellen: Im. 1, 1: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas: praeter amare Deum et illi soli servire*; 2, 12: *Pati ergo tibi remanet: si Jesum diligere et perpetue illi servire placeat*. — 3, 5: *amor ex Deo natus est: nec potest nisi in Deo super omnia creata quiescere*; 3, 21: *Da mihi dulcissime et amantissime Jesu*

Auf dem Wege eines so sich gestaltenden Lebens nach dem Himmelreiche streben,*) ist die wahre, himmlische Klugheit oder Weisheit, die eben so sehr dem gelehrten, sich überschätzenden Wissen als der irdischen, dem niedrigen selbstsüchtigen Sinne dienenden Klugheit in charakteristischer Weise von dem Verfasser der *Imitatio* entgegengesetzt wird.**)

in te super omnem creaturam quiescere. — Den gleichen Wechsel in der Ausdrucksweise werden die Leser häufig in der *Blumenl.* aus den unbezweifelt ächten Werken des Thomas bemerkt haben.

*) Die beiden Seiten des Strebens nach dem Himmelreiche, die negative und die positive, werden öfters neben einander genannt, wobei die Formen des Ausdrucks mannigfach wechseln. Im. 1, 1: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas: praeter amare Deum et illi soli servire. Ista est summa sapientia: per contemptum mundi tendere ad regna caelestia.* — 2, 1: *Converte te ex toto corde ad Dominum et relinque hunc miserum mundum: et inveniet anima tua requiem.* — 3, 1: *Dimitte omnia transitoria: quaere aeterna.* — 3, 4: *docet (sc. spiritus veritatis) eos terrena despicere, et amare caelestia: mundum negligere, et caelum tota die ac nocte desiderare.* — Vgl. dazu *Vall. lil. c. 34 (Blumenl. S. 415):* *O Domine, quomodo potest homo ad hanc gloriam pervenire? Per contemptum sui et omnium terrenorum et per ardentem amorem omnium caelestium bonorum.*

**) Im. 1, 2: *Quiesce a nimio sciendi desiderio: quia magna ibi invenitur distractio et deceptio. Scientes libenter volunt videri et dici sapientes. Multa sunt: quae scire parum vel nihil animae prosunt. Et valde insipiens est: qui aliquibus intendit, quam his quae saluti suae deserviunt.* — 3, 31: *Est magna differentia, sapientia illuminati et devoti viri: et scientia literati atque studiosi clerici.* — 1, 3: *Vere prudens est, qui omnia terrena arbitrat ut stercora, ut Christum lucrifaciat.* — 3, 27: *Da mihi Domine caelestem sapientiam ut discam te super omnia sapere et diligere: et cetera secundum ordinem sapientiae tuae prout sunt intelligere.* — 3, 32: *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum ut locuples fias: id est caelestem sapientiam omnia infima conculcantem. Postpone terrenam sapientiam: omnem humanam et propriam complacentiam.* — Vgl. hierzu einige Parallelen aus den unbezweifelt ächten Werken: *Blumenl. S. 22:* *Quae ad saecularem scientiam et reputationem humanam trahunt omnia caveas* — — — *Attende quoque vitam doctrinam et patientiam sanctorum: qui habuerunt veram sapientiam, per quam soli Deo placere studuerunt.* — *Serm. ad nov. (I, 3):* *Si ergo quaeritis veram*

Ebenso charakteristisch ist die ausführliche Darstellung jenes Lebens, wie es sich in den verschiedenen Beziehungen und Zuständen des Menschen nach der negativen und nach der positiven Seite entwickeln soll und entwickelt.

Das Gebot der Welt- und Selbstverschmähung erfordert, dass man sich nicht ergebe einer untergeordneten Liebe zur Creatur und zum Wissen;*) dass man sich nicht rühme seines Reichthums, seiner körperlichen oder geistigen Vorzüge, seiner

sapientiam — — detis vos ad cordis humilitatem. — — — Magis etenim placet Deo humilis et casta vita, quam alta scientia etc. — Bluml. S. 55: Recta via ad caelum: est pati propter Deum. In humili sufferentia cognoscitur virtuosa vita et caelestis sapientia. — Auch Hort. ros. cap. 3 mit der Ueberschrift: De vera sapientia apud Deum quaerenda, gehört hierher.

*) Nicht die Freude an der Creatur, nicht die Werthschätzung des Wissens überhaupt, sondern die ungeordnete Liebe verbietet die Imitatio. — 2, 4: Si rectum cor tuum esset: tunc omnis creatura speculum vitae et liber sanctae doctrinae esset. Non est creatura tam parva et vilis: quae Dei bonitatem non repraesentet. — 1, 3: Non est culpanda scientia, aut quaelibet simplex rei notitia, quae bona est in se considerata et a Deo ordinata. — 3, 42: Quantumcumque modicum sit si inordinate diligitur et respicitur: retardat a summo et vitiat. (Aehnliche Warnungen c. 6: De inordinatis affectionibus; 3, 12: Juste illis fit, ut quia inordinate delectationes quaerunt etc.; 3, 13: Quia adhuc nimis inordinate te diligis etc.; 3, 16: Si nimis inordinate ista appetis praesentia: perdis aeterna etc.). — — Ebenso Thomas in den unbezweifelt ächten Werken; vgl. Blumenl. S. 405: Non enim est aliquid tam parvum et vile in rerum naturis, in quibus non luceat bonitas entis, opus artificis, potentia creantis, sapientia disponentis et providentia omnia rectissime gubernantis. — S. 161: Quantum te dilexit, qui tanta mirabilia in pulchritudine creaturarum ostendit: ut haberes promptam materiam ex sensibilibus mundi rebus semper regratiandi Deo, qui te et ista bona creavit. — S. 417: Ideo fatua est omnis anima et permanebit semper egena et misera: quae extra Deum aliqua quaerit et diligit, quae a dilectione et honore Dei mentem separant. — In der Prol. I S. 49 angeführten Or. 5 heisst es: Omnes seducunt et seducuntur qui aliquid extra te inordinate cupiunt vel diligunt. — Vgl. über die ungeordnete Liebe zum Wissen oben S. 52 u. 53 zweite Anm. —

guten Werke;¹⁾ dass man sich nicht einmische in fremde Angelegenheiten, und der eignen Fehler uneingedenk, nicht selbstzufrieden und leichtfertig urtheile über Andere;²⁾ dass man nicht trachte nach der Ehre der Menschen; sich nicht auf sie verlasse, ihr Missfallen nicht fürchte.³⁾ Dieses Gebot erfordert ganz besonders die Verleugnung des eignen Fleisches, seiner Lüste und Begierden; die Verzichtleistung auf den eignen Wunsch und die eigne Meinung.⁴⁾ Die Vollendung des

¹⁾ Im. 1, 7: Ne gloriaris in divitiis — non te extollas de magnitudine vel pulchritudine corporis — non placeas tibi ipsi de habilitate aut ingenio tuo — non superbias de operibus bonis. — Vgl. Blumenl. S. 227: Quando vero inanem gloriam de aliquo bono foris appetimus, aut nobis ipsis intus placemus, et plus ponderamus opera nostra quam debemus: tunc veraces non sumus, nec in veritate humiles etc.

²⁾ Im. 3, 44: De non attrahendo sibi res exteriores. — 3, 24: De evitatione curiosae inquisitionis super alterius vita. — 1, 2: Si videres alium aperte peccare, vel aliqua gravia perpetrare: non deberes te tamen meliorem aestimare: quia nescis quam diu possis in bono stare. — 1, 4: Proh dolor saepe malum facilius quam bonum de alio creditur et dicitur: ita infirmi sumus. — — Vgl. Blumenl. S. 30: Si non vis distrahi et laedi: noli alienis rebus implicari. Quod tibi non est commissum: taceat super hoc os tuum. Si videris geri non recta: ne temere iudices tamen facta tibi ignota. — S. 44: Superbi est sibi ipsi placere, et plus sibi quam alteri credere: et aliorum facta cito reprehendere. — Vall. lil. c. 17: Noli de statu aliorum curiose quaerere, nisi quantum caritas Dei et fraterna compassio exigit.

³⁾ Im. 3, 41: De contemptu omnis temporalis honoris. — 3, 42: Quod pax non est ponenda in hominibus. — 1, 7: Vanus est: qui spem suam ponit in hominibus aut in creaturis. — 3, 36: Contra vana hominum iudicia. — Vgl. Blumenl. S. 43: Qui enim appetit hominibus placere, et magnus reputari: Deo vilescit et sicut fumus vanescit. — De recogn. propr. fragil. c. 2: De contemptu vanae gloriae (Blumenl. S. 37). — Brev. adm. spir. ex. Schluss: Fragile et indurabile est solatium, in hominibus confidere, aut nimis de eorum praesentia gaudere, vel de absentia contristari. — Blumenl. S. 438: Noli proinde timere eum, qui occidit carnem etc.

⁴⁾ Im. 3, 13: Oportet omnino verum te assumere tui ipsius contemptum: si vis praevalere adversus carnem et sanguinem. — 3, 11: Interdum vero oportet violentia uti et viriliter appetitui sensitivo contraire: nec advertere quid velit caro et quid non velit: sed hoc magis

Strebens nach dieser negativen Seite ist die gänzliche Ertödung der Eigenliebe, die völlige Selbstentsagung. Nachdem der Mensch alles Andere verlassen hat, bleibt als das Letzte und Nothwendigste noch übrig, dass er sich selbst verlasse. *)

Auch die positive Seite des Strebens — die Liebe zu Gott — schliesst viele und grosse Erfordernisse in sich. Man

satagere, ut subjecta sit etiam nolens spiritui. Et tam diu castigari debet et cogi servituti subesse, donec parata sit ad omnia⁴ paucisque contentari discat et simplicibus delectari: nec contra aliquod inconveniens mussitare. — 3, 13: Disce voluntates tuas frangere: et ad omnem subjectionem te dare. — 1, 9: necesse est ut relinquamus etiam quandoque nostrum sentire propter bonum pacis — noli nimis in sensu tuo confidere: sed velis etiam libenter aliorum sensum audire. Si bonum est tuum sentire⁴ et hoc ipsum propter Deum dimittis et alium sequeris: maxime exinde proficies. — Vgl. Blumenl. S. 397: *Ista duo mala quotidie hominem impugnant et vexant: aut enim caro illicita concupiscit, aut spiritus de bono superbit et laudem quaerit.* — S. 224: *Qui ergo superiori aut etiam inferiori humiliter obedit, et sensum suum alterius sensui libenter subicit: iste nil perdit, sed cedens alteri, amplius lucratur.*

*) Im. 3, 37 (De pura et integra resignatione sui etc.): *Relinque te, resigna te — da totum pro toto, nil exquire, nil repete.* — 1, 3: *Quis te magis impedit et molestat⁴ quam tua immortificata affectio cordis?* — 2, 12: *Ecce in cruce totum constat, et in moriendo totum jacet⁴ et non est alia via ad vitam et ad veram internam pacem: nisi via sanctae crucis et quotidianae mortificationis.* — Ebenda: *Scias pro certo: quia morientem te oportet ducere vitam. Et quanto quisque plus sibi moritur: tanto magis Deo vivere incipit.* — 3, 53: *Ex hoc vitio quod homo semet ipsum nimis inordinate diligit: paene totum pendet, quidquid radicaliter vincendum est.* — 2, 11: *Si dederit homo omnem substantiam suam, adhuc nihil est — — — et si habuerit virtutem magnam, et devotionem nimis ardentem⁴ adhuc multum sibi deest: scilicet unum quod summe sibi necessarium est. Quid illud? Ut omnibus relictis se relinquat et a se totaliter exeat: nihilque de privato amore retineat.* — Vgl. Blumenl. S. 49 folg.: *De mortificata vita pro Christo.* — S. 459: *Nam quum aliquis ad tantam pervenerit abnegationis profunditatem, ut neque in magnis neque in parvis, nec in adversis nec in prosperis suam exquisierit voluntatem; jure etiam de se dicere potest: consummatum est, hoc est, quidquid virtutis etc. est, in hoc munere adimplevi, videlicet in plenaria mei abnegatione.*

muss, während man die zeitlichen Dinge, so weit nöthig, gebraucht, die Sehnsucht nach dem Ewigen im Herzen bewahren; vorübergehen an dem Irdischen, wie ein Wanderer, das eine Auge auf das Irdische, das andere auf das Himmlische gerichtet; beschäftigt mit äusserlichen Werken, innerlich frei und seiner selbst mächtig bleiben.*) Man muss Alles und Alle in Gott und um Gottes willen lieben, ihn selbst aber um seinetwillen und über Alles;***) nichts wollen als Gottes

*) Im. 3, 26 (De eminentia liberae mentis etc.): Ecce cibus potus vestis, ac cetera utensilia ad corporis sustentaculum pertinentia: ferventi spiritui sunt onerosa. Tribue talibus fomentis temperate uti: non desiderio nimio implicari. Ebenda: hoc opus est perfecti viri: numquam ab intentione caelestium animum relaxare; et inter multas curas quasi sine cura transire, non modo torpentis, sed praerogativa quadam liberae mentis: nulli creaturae inordinatae affectione adhaerendo. — 2, 1: In caelestibus debet esse habitatio tua: et in transitu cuncta terrena sunt aspicienda etc. — Vide ut non inhaereas: ne capiaris et pereas. — 3, 16: Sint temporalia in usu: aeterna in desiderio. — 2, 8: Esto purus et liber ab intus: sine alicujus creaturae implicamento. — 3, 38: Ad istud diligenter tendere debes, ut in omni loco et actione seu occupatione externa sis intimus liber et tui ipsius potens; et sint omnia sub te et tu non sub eis etc. in sortem ac libertatem transiens filiorum Dei: qui stant super praesentia et speculantur aeterna; qui transitoria sinistro intuentur oculo et dextro caelestia: quos temporalia non trahunt ad inhaerendum; sed trahunt ipsi magis ea ad bene serviendum. — Vgl. dazu Sol. an. c. 8 (Blumenl. S. 345); c. 12 (namentlich die Prol. I S. 427 abgedruckte Stelle); aus dem Tractat: De mortificata vita pro Christo (Blumenl. S. 49) die folgende (oben nicht abgedruckte) Stelle: Sine te sum mihi ipsi onus et impedimentum; sed tecum et in te efficior firmus et liber et potens mei ipsius. — De fid. dispens. c. I § 29: caelestia et aeterna sapere potius jubemur, temporalia autem omnia in transitu habere docemur.

**) Im. 2, 8: Diligantur omnes propter Jesum: Jesus autem propter se ipsum etc. Propter ipsum et in ipso tam amici quam inimici sint tibi cari. — 3, 42: In me debet amici dilectio stare; et propter me diligendus est quisquis tibi bonus visus est: et multum carus in hac vita. Sine me non valet nec durabit amicitia; nec est vera et munda dilectio: quam ego non copulo. — 2, 7: De amore Jesu super omnia. — 3, 5: De mirabili effectum divini amoris. — 1, 15: De operibus ex

Willen;*) in aller Noth zu ihm seine Zuflucht nehmen, an seinen Trost sich halten, auf ihn seine Hoffnung setzen; für alle seine Wohlthaten den grössesten Dank ihm darbringen.**)

caritate factis (Saepe videtur esse caritas, et est magis carnalitas etc. Qui veram et perfectam caritatem habet in nulla re se ipsum quaerit: sed Dei solummodo gloriam in omnibus fieri desiderat). — Vgl. Blumenl. S. 481 Anm. 4: *Diligam te Domine virtus mea pure et perfecte et omnia a te facta propter te; nec me nisi propter te et semper plus quam me etc.* — Sol. an. c. 12: *De unico et summo bono quaerendo.* — Vall. lil. c. 4: Blumenl. S. 396, Anm. *Verus amator Dei amat pure Deum, scilicet Deum propter Deum et propter eum solum fruendum; et non propter lucrum ab ipso habendum etc. totaliter et finaliter propter suam infinitam bonitatem et superexcellentem dignitatem.* — De discipl. claustr. c. 11: *De caritate Dei et proximi etc. (Saepe putatur esse caritas, et est magis carnalitas. Libenter bibere vinum et loqui cum feminis caro est etc.)* — Blumenl. S. 37: *Amicus tuus est qui in Deo te amat etc.*

*) Im. 3, 15: *Sic dicas in omni re. Domine si tibi placitum fuerit: fiat hoc ita etc. Da quod vis et quantum vis: et quando vis etc. Tua voluntas mea sit: et mea voluntas tuam semper sequatur et optime ei concordet.* — Blumenl. S. 433: *De propria voluntate quid dicam? Ipsa est, quam maxime odit anima mea. Non mihi est quidquam acceptum, quod voluntate propria fuerit vitiatum.*

**) Im. 3, 16: *Quod verum solatium in solo Deo est quaerendum.* — 3, 17: *Quod omnis sollicitudo in Deo statuenda est.* — 3, 29: *Qualiter instante tribulatione Deus invocandus est et benedicendus.* — 3, 46: *De confidentia in Deo habenda quando insurgunt verborum jacula.* — 3, 59: *Quod omnis spes et fiducia in solo Deo est figenda.* — 2, 5: *Totum vanum existima: quidquid consolationis occurrit de aliqua creatura. Amans Deum anima: sub Deo despicit universa. Solus Deus aeternus et immensus implens omnia: solatium animae et vera cordis laetitia.* — 3, 24: *Rape et eripe ab omni creaturarum indurabili consolatione: quia nulla res creata appetitum meum valet plenarie quietare et consolari. Junge me tibi inseparabili dilectionis vinculo: quoniam tu solus sufficis amanti: et absque te frivola sunt universa.* — 3, 22: *De recordatione multiplicium beneficiorum Dei.* — Vgl. Vall. lil. c. 19: *De refugio pauperis ad Deum adiutorem suum.* — C. 32: *Oratio humilis et contriti spiritus.* — De trib. tabern. c. III: *De patientia* (Blumenl. S. 429 folg.). — Sol. an. c. 25: *De reddendis gratiis pro acceptis beneficiis.* — Sol. an. c. 10: *De contemptu omnium consolationum terrenarum* und c. 11: *De magna dulcedine et consolatione in Deo* (Blumenl. S. 347 folg.).

Man muss mit gleichem Angesicht Freud' und Leid. man muss in dem Bewusstsein der eignen Schuld, welche die schwersten Strafen verdient hat, die Verlassenheit von allem, nicht bloss menschlichen, sondern auch göttlichen Trost, auch die ungerechtesten Beschuldigungen und tiefsten Herabsetzungen anderer Menschen als aus Gottes Hand dankbar annehmen; auch seinen dunkeln und unbegreiflichen Gerichten still sich unterwerfen.*) Man muss Gottes, von dessen Gnade, als dem

*) Im. 3, 25: una aequali facie in gratiarum actione perman eas, inter prospera et adversa: omnia aequa lance pensando. — 2, 9: Non est grave humanum contemnere solatium: quum adest divinum. Magnum est et valde magnum tam humano quam divino posse carere solatio: et pro honore Dei libenter exsilium cordis velle sustinere, et in nullo se ipsum quaerere. — 3, 16: Devotus homo — — dicit: Adesto mihi Jesu in omni loco et tempore. Haec mihi sit consolatio: libenter velle carere omni humano solatio. Et si tua defuerit consolatio: sit mihi tua voluntas et justa probatio pro summo solatio. — 3, 52: Quod homo non reputet se consolatione dignum sed magis verberibus reum. — 3, 19: Non dicas, non valeas haec ab homine pati: nec hujuscemodi mihi patiend a sunt, grave enim intulit damnum, et improp erat mihi quae numquam cogitaveram etc. Verus autem patiens — — indifferenter ab omni creatura quantumcumque et quotiescumque ei aliquid adversi acciderit, totum hoc de manu Dei gratanter accipit et ingens lucrum reputat: quia nil apud Deum quantumlibet parvum pro Deo tamen passum poterit sine merito transire. — 3, 46: De confidentia in Deo habenda quando insurgunt verborum jacula. — 3, 15: Da mihi — — propter te amare contemni et nesciri in hoc saeculo. — 3, 41: Si recte me inspicio: numquam mihi facta est injuria ab aliqua creatura: unde nec juste habeo conqueri adversum te. Quia autem frequenter et graviter peccavi tibi: merito armatur contra me omnis creatura. Mihi igitur juste debetur confusio et contemptus: tibi autem laus honor et gloria. — 3, 14: De occultis Dei judiciis considerandis: ne extollamur in bonis. — 3, 58: De altioribus rebus et occultis judiciis Dei non scrutandis. — Vgl. Vall. lil. c. 5: Magnus coram Deo est, qui se ex vera humilitate spernit etc. Major tamen est ille, qui sicut Job percussus, contemptus, conviciatus, depauperatus, neglectus, tentatus, afflic tus, derisus et confusus gratias agit, laetatur et benedicit, et omnia gravamina et exsilia sibi contingentia pro maximis lucris computat et propter Deum sustinet et conqueri cessat. — De mort. vita pro Chr. (Blumenl. S. 49; die folg. Stelle ist dort nicht angeführt): Oportet quod

Urquell, alles Gute ausgeht, allein sich rühmen, auf Gott, als auf das letzte Ziel, Alles, was man wahrnimmt, thut oder erfährt, beziehen, in Allem Gottes Ehre, über alles Geschaffene, auch über das Herrlichste in der geschaffenen Welt hinaus, in Gott, als dem höchsten Gut, seine höchste Ruhe suchen.*)

permittam omnia transire super me, et tam justum quam injustum aequaliter portem etc. Quid prodest omne solatium hominum, quando tu me deseris? etc. Non possum confidere in aliquo solatio et bono sentimento cordis mei: nam saepe privatus sum omnibus, antequam scio vel aestimo. In istis oportet ut iterum discam mihi ipsi mori et omnem internam consolationem abnegem et in voluntate Domini nostri voluntatem meam deponam atque exsilium meum et pressuram et caliginem studeam sufferre, donec ipsi complacet mei pauperis creaturae iterum misereri et me consolari. — Aus der (Blumenl. S. 79 erwähnten) Or. 6: Meum lucrum majus non sit quam libenter pro honore tuo pati et usque ad imum desiderare vilipendi et annullari. — Aus der Brev. adm. spir. ex. (Blumenl. S. 80) c. 16: Beatus qui pati scit, quum a Deo et ab hominibus derelictus fuerit. Beatus qui ordinationem Dei expectat et omnia de manu ejus accipit. Disce sine humano solatio vivere, etiam quum copia consolatorum adsit. Fragile et indurabile est solatium in hominibus confidere. — Ueber die occulta judicia Dei vgl. Blumenl. S. 245 folg.

*) Im. 3, 55: De corruptione naturae et efficacia gratiae divinae. — 3, 40: Quod homo nihil boni ex se habet et de nullo gloriari potest. — 2, 4: De pura mente et simplici intentione. — 3, 9: Quod omnia ad Deum sicut ad finem ultimum sunt referenda. (Ego debeo esse finis tuus supremus et ultimus: si vere desideras esse beatus. Ex hac intentione purificabitur affectus tuus: saepius ad se ipsum et ad creaturas male incurvatus etc. Omnia ergo ad me principaliter referas: quia ego sum qui omnia dedi. Sic singula considera sicut ex summo bono manantia: et ideo ad me tamquam ad suam originem cuncta sunt reducenda etc. Nihil ergo tibi de bono adscribere debes: nec alicui homini virtutem attribuas: sed totum da Deo: sine quo nihil habet homo. Ego totum dedi: ego totum rehabere volo: et cum magna districtione gratiarum actiones requiro. Haec est veritas: qua fugatur gloriae vanitas). — 3, 27: Quod privatus amor a summo bono maxime retardat. — 3, 21: Quod in Deo super omnia bona et dona requiescendum est. — 3, 34: Quod amanti sapit Deus super omnia et in omnibus (Istis — sc. vere sapientibus — sapit Deus: et quidquid boni invenitur in creaturis: totum ad laudem referunt sui creatoris.) — Von den sehr zahlreichen Parallelen in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas beschränke

Entsprechend der Selbstverleugnung, als der Vollendung der negativen Seite, ist die Vollendung der positiven völlige Selbsthingabe an Gott, innigste Einigung mit ihm.)*

Beide Seiten dieses dem Himmelreich zustrebenden Lebens, die negative und die positive, stehen und entwickeln sich nicht unabhängig die eine neben der andern, sondern sie bedingen sich gegenseitig in lebendiger Wechselwirkung. Je mehr der Mensch sich frei macht von der Welt, von sich selbst; desto vertrauter wird seine Gemeinschaft mit Gott, desto grösser

ich mich auf die Hervorhebung folgender: — Blumenl. S. 225 folg. — S. 347 folg. — S. 353 folg. — Vall. lil. c. 5: De gratitudine animae pro omni bono; c. 26: De aeterna laude Dei et desiderio aeternae gloriae (Blumenl. S. 413 folg.); c. 29: De unione cordis cum Deo habenda (Ipse enim est requies tua et pax tua; ipse vita, salus et beatitudo tua. Igitur omnia opera bona, quae facis, vides et audis, semper ad laudem Dei referas, ut pacem et bonam conscientiam habeas. Non in te, nec in aliis stes, nec maneat nec exsultes; sed in Deo solo pure, firmiter et perfecte, qui dat omnia et operatur omnia in omnibus pro sua magna bonitate et immensa clementia; c. 30: De vera pace in solo Deo quaerenda; c. 31: De recta intentione ad Deum erigenda; c. 34: De summo bono et ultimo fine in solo Deo ponendo. — Blumenl. S. 467 Anm. 1. — De disc. claustr. (Blumenl. S. 14) c. 3: De conversione ad Deum, qui est summum bonum. —

*) Im. 3, 27: Oportet te dare totum pro toto: et nihil tui ipsius esse. — 3, 37: Relinque te, resigna te: et frueris magna interna pace. Da totum pro toto, nil exquire, nil repete; sta pure et inhaesitanter in me: et habebis me. — Vgl. Blumenl. S. 414: Pro posse et nosse, integre, pure, adhaere semper Deo: ut Deus sit omnia in omnibus (dies ist eine Stelle aus Vall. lil. c. 26. In demselben Cap. findet sich noch folgende, in der Blumenl. nicht abgedruckte Stelle: Da te ipsum Deo et totum quod habes; da ei quicquid agis scis et vales et eris ditior et carior Deo, quam fuisti). — De disc. claustr. c. 3 (Schluss): Ille autem vere conversus est nec in vacuum nomen religiosi et habitum portat: qui saeculo moritur et Christo vivere delectatur; qui omnia opera sua et cogitationes ad Deum finaliter refert; qui honorem Dei et laudem nominis ejus in omnibus dictis et factis suis quaerit et desiderat; nil de privato amore et proprio commodo cupiens habere, sed semetipsum cum omni bono, quod fit in caelo et in terra, offert et elevat, gratias immensas Deo summo bono referendo, a quo omne bonum creatum descendit et emanat.

sein Reichthum an Tugenden. Je mehr andererseits die Liebe zu Gott das Herz erfüllt; desto weniger wird es bewegt von den Vorgängen und Dingen dieser Welt.*)

Diese Wechselwirkung beider Seiten erklärt sich daraus, dass sie beide nur Stämme sind einer und derselben Wurzel. Sie haben ihre Wurzel, ihre Einheit, in der Demuth, der Nachfolge des demüthigen Lebens Christi, der demüthigen Beziehung unsers ganzen Seins und Lebens auf den Einen Gott. Diesem gehört unsere höchste Liebe. Und wer die Welt verschmäht und sich selbst, soll, um es in rechter Weise zu thun, es um Gottes willen, für Gott, aus Liebe zu ihm thun; und er kann es thun in der Kraft dieser Liebe.**)

*) Im. 1, 20: Qui ergo se abstrahit a notis et amicis: approximat illi Deus cum angelis sanctis. — 1, 25: Quando homo ad hoc pervenit, quod de nulla creatura consolationem suam quaerit? tunc ei Deus primo perfecte sapere incipit etc. — 3, 37: quomodo poteris esse meus et ego tuus? nisi fueris ab omni propria voluntate intus et foris spoliatus? Quanto celerius hoc agis tanto melius habebis? et quanto plenius et sincerius: tanto mihi plus placebis, et amplius lucraberis. — 3, 56: Quantum a te vales exire: tantum in me poteris transire. — 2, 5: Si tibi et Deo totaliter intendis: modicum te movebit quod foris percipis. — 3, 9: si intraverit caelestis gratia et vera caritas? non erit aliqua invidia nec contractio cordis: neque privatus amor occupabit. — Vgl. dazu Blumenl. S. 121: Si te sponte relinqueres, et omnia terrena vilipenderes? ego te in meum familiarem reciperem: et in virtutibus divitem facerem. — S. 405: Quum amor Dei intrat, cuncta transitoria de corde recedunt.

**) Im. 2, 5: Amans Deum anima: sub Deo despicit universa. — 2, 7: Beatus qui intelligit quid sit amare Jesum: et contemnere se ipsum propter Jesum. Oportet dilectum pro Dilecto relinquare: quia Jesus vult solus super omnia amari. — 2, 9: aliquem necessarium et dilectum amicum pro amore Dei disce relinquare. — Vgl. Blumenl. S. 50: tantum lucratur: quantum pro Christo dimittit. — S. 64: Amore summi boni: despice omne temporale. — S. 114: Iste (sc. die Liebe zu Jesu) facit mundum contemnere: et omnia tamquam nihilum reputare. Iste facit propria relinquare: et sub iugo obedientiae vivere. Iste facit delicias carnis respuere: et laborem poenitentiae ardentius appetere. Iste facit tumultus saeculi fugere: et Deo in silentio vacare. Iste facit mundo mori: et soli Deo vivere. — S. 236: Contemne te ipsum propter Chri-

Und so leuchtet denn auch ein, welche von den beiden Seiten die mächtigere ist, und von welcher die stärksten Antriebe ausgehen. Es ist die positive Seite; die Liebe zu Gott, zu Jesu. Von dieser Liebe sagt die *Imitatio* in jenem begeisterten Psalm: *De mirabili effectu divini amoris*, es gebe weder etwas Süßeres, noch etwas Stärkeres, weder im Himmel, noch auf Erden, als sie.¹⁾ Und Aehnliches sagt sie über diese Liebe noch an manchen andern Stellen,²⁾ so dass es klar ist, welch eine überwiegende, ja einzige Bedeutung ihrer Darstellung zufolge diese Liebe für das ganze Christenleben hat. Sie ist der edle Trieb, der zu Grossthaten treibt und zu immer Vollkommnerem das Verlangen der Seele weckt.³⁾ Sie ist der unwiderstehliche Freiheitsdrang, der alle Hindernisse und Umstrickungen der weltlichen und zeitlichen Dinge durchbricht, um sich zu Gott emporzuschwingen.⁴⁾ Sie ist die glühende Sehnsucht, die schon jetzt dem Geliebten nachfolgen möchte in des Himmels Höhe, und die vollkommen nicht eher gestillt werden kann als in der Ewigkeit, da die Seele dem Geliebten anhangen wird in jubelndem Entzücken und dieser sie sättigen wird mit seiner Gegenwart und ihr Alles sein in Allem.⁵⁾ —

stam. — S. 143: *Quid est in veritate amor Jesu, nisi contemptus tui et omnium propter amorem suum?*

¹⁾ Im. 3, 5: *Nihil dulcius est amore, nihil fortius, nihil altius nihil latius: nihil plenius nec melius in caelo et in terra.*

²⁾ Im. 2, 11: *O quantum potest amor Jesu purus: nullo proprio commodo vel amore permixtus.* — 3, 5: *Amor onus non sentit: labores non reputat, plus affectat quam valet; de impossibilitate non causatur: quia cuncta sibi posse et licere arbitratur.* — Vgl. die Schilderungen der Liebe in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas, Blumenl. S. 110 folg. (S. 114: *O amor et amor: quam dulcis et fortis est hic amor*), S. 143 (*Amor Jesu tutus et fortis*) S. 405, S. 413.

³⁾ Im. 3, 5: *Amor Jesu nobilis ad magna operanda impellit: et ad desideranda semper perfectiora excitat.* —

⁴⁾ Im. 3, 5: *Amor vult esse liber, et ab omni mundana affectione alienus: ne internus ejus impediatur aspectus; ne per aliquod commodum temporale implicationes sustineat: aut per incommodum succumbat.* — — *Amans volat currit et laetatur; liber est et non tenetur* — — *in uno summo super omnia quiescit.*

⁵⁾ Im. 3, 5: *Teneat amore: vadens supra me prae nimio fervore*

2. Das ist also der Weg zum Himmel und zur vollkommenen Seligkeit desselben: dieser Weg der Welt- und Selbstverleugnung, der Gottesliebe; dieser Weg, welcher der Weg der Nachfolge des demüthigen Lebens Christi ist. *) — Aber auch was der Mensch an wahren Frieden und wahrer Freude auf Erden erlangen kann, findet er nur auf diesem Wege. **) Es wird das freilich, der Beschaffenheit des Erdendaseins gemäss, wie dasselbe nun einmal ist, immer nur etwas Unvollkommenes sein; ***) aber nur auf diesem Wege und mittelst

et stupore. Cantem amoris canticum, sequar te Dilectum meum in altum: deficiat in laude tua anima mea jubilans ex amore. — 3, 34: clarifica et vivifica spiritum meum cum suis potentiis: ad inhaerendum tibi jubilosis excessibus. O quando veniet haec beata et desiderabilis hora: ut tua me saties praesentia: et sis mihi omnia in omnibus. — Vgl. Blumenl. S. 358 folg. — S. 369 — S. 65 folg. —

*) Dies wird Alles zusammengefasst in der sechsten der Blumenl. S. 79 angeführten Orationen. Da heisst es: Domine Jesu Christe, lumen verum, aeternum et incommutabile, qui ad illuminandas humanae ignorantiae tenebras in hujus mundi carcerem descendere dignatus es, ut viam nobis ostenderes ad patriam claritatis aeternae — — exaudi preces humilitatis meae, et deificum illud lumen — — cordi meo gratiosa largitate infunde, ut cognoscam in terra peregrinationis meae viam tuam, quatenus saeculi vanitate relictis et curis carnis abjectis te creatorem meum ac redemptorem passibus sequar amoris usque ad exitum vitae meae in omni paupertate et humilitate, in patientia et longanimitate, in fide, spe et caritate, in sobrietate, in castitate et obedientia perfecta. Tu es enim speculum vitae etc.

**) Im. 3, 25: Non ergo aestimes te veram pacem invenisse si nullam seneris gravitatem etc. Vielmehr — si fueris tam fortis et longanimus in spe, ut etc. tunc in vera et recta via pacis ambulas. — 2, 6: De laetitia bonae conscientiae (Habe bonam conscientiam: et habebis semper laetitiam.). — 2, 12: Quando ad hoc veneris quod tribulatio tibi dulcis est et sapit pro Christo: tunc bene tecum esse aestima: quia invenisti paradisum in terra. — Vgl. Blumenl. S. 427: Pax autem et gaudium cum humili etc. — S. 429 folg. — Hort. ros. c. 8: De gaudio bonae conscientiae in Spiritu sancto. —

***) Im. 3, 25 (Schluss): Quodsi ad plenum tui ipsius contemptum

der Anwendung alles dessen, was auf diesem Wege den Menschen erhält und vorwärts bringt, wird es ihm zu Theil.¹⁾

Der Fortschritt auf diesem Wege ist der wahre Lebensfortschritt.²⁾ Auch das immer völliger Verstandniß der Lehre Christi und der wachsende Genuss an dem in dieser Lehre verborgenen Manna ist die Frucht der fortschreitenden Verähnlichung des Lebens mit dem Leben Christi.³⁾ Aber diesen Weg bis an's Ende glücklich zurückzulegen, ist nicht das Werk Eines Tages, ist nicht ein Kinderspiel.⁴⁾ Es ist ein schwerer Weg, den der Mensch zu gehen hat, ein Weg steten Kam-

perveneris: scito quod tunc abundantia pacis perfrueris secundum possibilitatem tui incolatus. — Vgl. Blumenl. S. 239.

¹⁾ Nicht bloss überhaupt den Wandel des Menschen auf dem Wege zum Himmel, sondern jeden einzelnen Fortschritt auf diesem Wege sowohl nach der negativen, als nach der positiven Seite, so wie jedes Zucht- und Tugendmittel, das dem Menschen zur Förderung auf diesem Wege gereicht, stellt die Imitatio in eine ursachliche Verbindung mit dem Frieden; und ebenso ist's in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas, und darum dort wie hier so ausserordentlich häufig die Rede vom Frieden. Aus letzterem Grunde wird eine Anführung einzelner Beispiele überflüssig sein.

²⁾ Im. 3, 25: In quo ergo Domine (sc. consistit profectus et perfectio hominis)? — so fragt der Filius den Dominus; worauf dieser antwortet: In offerendo te ex toto corde tuo voluntati divinae: nec quaerendo quae tua sunt nec in magno nec in parvo etc. — Vgl. Blum. S. 163: veraciter in virtutibus proficies, si me in vita et in morte per passionem et crucem fueris imitatus.

³⁾ Im. 1, 1: Doctrina Christi omnes doctrinas sanctorum praecellit; et qui spiritum haberet: absconditum ibi manna inveniret etc. Qui autem vult plene et sapide Christi verba intelligere: oportet ut totam vitam suam illi studeat conformare. — Vgl. Blumenl. S. 163 folg.: Non sapit passio mea, nisi morose et seriose eam meditantibus: et ferventer cupientibus eam imitari.

⁴⁾ Im. 3, 32: Der Dominus spricht zum Filius: Dimitte omnia et invenies omnia; relinque cupidinem: et reperies requiem etc. Darauf antwortet der Filius: Domine, hoc non est opus unius diei, nec ludus parvulorum etc. — 2, 9: Multum et diu oportet hominem in se ipso certare, antequam discat se ipsum plene superare, et totum affectum suum in Deum trahere.

pfes.¹⁾ Von rechts und links sieht er sich von Feinden angegriffen, die ihn am Fortschreiten hindern wollen; und so ist ihm denn, um diesen Kampf bestehen zu können, keine Waffe nöthiger als der Schild der Geduld.²⁾ Mit diesem Schilde bewaffnet, vermag man nicht nur alle Anfechtungen in unerschöpflicher Beharrlichkeit über sich ergehen zu lassen, sondern auch standhaft sie zu ertragen und auszuhalten. Mit diesem Schilde sich decken — das ist denn auch das vorzüglichste Mittel, um jenen wahren, wenngleich noch unvollkommenen Frieden zu erlangen und zu bewahren, der auch schon mitten im Erdenkampfe möglich ist.³⁾

Die Feinde, mit denen der Mensch es aufzunehmen hat, sind seine eigne verderbte Natur, die Welt, der Satan.⁴⁾

¹⁾ Dieses Bild des Kampfes ist durchherrschend in der Imitatio, wie in den unbezweifelt ächten Werken der Imitatio.

²⁾ Im. 3, 35: Numquam securus es in hac vita: sed quoad vixeris semper arma spiritualia tibi sunt necessaria. Inter hostes versaris: et a dextris et a sinistris impugnaris. Si ergo non uteris undique scuto patientiae: non eris diu sine vulnere. — Vgl. Blumenl. S. 474: sicut strenuus miles certa contra vitia, et donec accipias coronam gloriae, scutum patientiae in omni tentatione et angustia corde firmissimo tene. —

³⁾ Im. 2, 3: Est tamen tota pax nostra in hac misera vita potius in humili sufferentia ponenda: quam in non sentiendo contraria. Qui melius scit pati: maiorem tenebit pacem. — 3, 25: Pax tua erit in multa patientia. — Vgl. Blumenl. S. 95: Pax tua in patientia multa; S. 238: Dixi vobis: et iterum dico. Pax nostra in multa patientia.

⁴⁾ Im. 3, 6: Scito quod antiquus inimicus omnino nititur impedire desiderium tuum in bono, et ab omni devoto exercitio evacuare etc. Multas malas cogitationes ingerit, ut taedium tibi faciat et horrorem: ut ab oratione revocet et sacra lectione. Displicet sibi humilis confessio: et si posset a communione cessare faceret. Non credas ei neque cures illum: licet saepius tibi deceptionis tetenderit laqueos. Sibi imputa: quum mala inserit et immunda etc. — 4, 10: Quum enim quidam sacrae communioni se aptare disponunt: peiores satanae immissiones patiuntur. Ipse enim nequam spiritus, ut in Job scribitur venit inter filios Dei: ut solita illos nequitia sua perturbet aut timidos nimium reddat et perplexos: quatenus affectum eorum minuat vel fidem im-

Der Satan richtet seine Nachstellungen besonders gegen die Frommen, zumal dann, wenn sie in einer religiösen Uebung oder Feier begriffen sind oder zu einer solchen sich vorbereiten. Dann sucht er ihnen schlechte Gedanken, hässliche oder zerstreuende Vorstellungen, Angst und Zweifel einzuflössen und durch das Alles ihre Andacht zu stören. Wer diese Nachstellungen erfährt, soll sich keine Sorge darum machen; solche Eingebungen nicht sich, sondern dem Teufel schuld geben und auf sein Haupt zurückfallen lassen.

Einen äusserst schlimmen Feind hat der Mensch an sich selbst. Nichts ist nothwendiger, um vorwärts zu kommen, als dass man sich selber Gewalt anthue. Wie die Selbstverleugnung, die Selbsthingabe an Gott die höchste Aufgabe ist, so ist die Selbstüberwindung der höchste Sieg. *)

pugnando auferat: si forte aut omnino communionem relinquunt, aut cum tepore accedant. Sed non est quidquam curandum de versutiis et phantasiis illius quantumlibet turpibus et horridis: sed cuncta phantasmata in caput ejus sunt retorquenda. — Vgl. Disc. claustr. c. 2 (Blumenl. S. 14): Ubique diabolus insidiatur bonis et devotis, maxime tamen religiosis personis, in ordine sub disciplina constitutis etc. Tentat in choro, ut cum taedio psallas et parum advertas ad sensum verborum. Reducit ad mentem phantasmata rerum exteriorum, quatenus fructum orationis tollat etc. Tentat in refectorio, ut plus vel lautius comedas, aut etiam de aliquo defectu murmures etc. — Blumenl. S. 223: Mirum est quod tam faciliter taedium sentis in choro etc. Intellige istud esse diabolicum factum. — Blumenl. S. 498: Eleganter persuadet sanctus Antonius dicens: Unica ratio vincendi inimicum laetitia spiritualis.

*) Im. 1, 3: Quis te magis impedit et molestat quam tua immortificata affectio cordis? etc. Et hoc deberet esse negotium nostrum, vincere videlicet se ipsum et quotidie se ipso fortius fieri: atque in melius aliquid proficere. — 1, 22: Nisi tibi vim feceris: vitium non superabis. — 1, 25: Tantum proficies: quantum tibi ipsi vim intuleris. — 3, 53: si vere velit esse spiritualis oportet eum renunciare tam remotis quam propinquis: et a nemine magis cavere quam a se ipso. Si temet ipsum perfecte viceris: cetera facilius subjugabis. Perfecta victoria est: de semet ipso triumphare. Qui enim semet ipsum subjectum tenet, ut sensualitas rationi, et ratio in cunctis obediat mihi: hic vere victor est sui et dominus mundi. Si ad hunc apicem scandere

Dieser Kampf gegen sich selbst ist vor Allem zu richten gegen die Eitelkeit des eigenwilligen, auf sich selber vertrauenden, sich selber rühmenden Dünkels und Stolzes; ausserdem gegen die Sünden des Fleisches.*) Wie keine Tugend mehr und häufiger in der *Imitatio* empfohlen wird als die *humilitas*, so wendet sich Mahnung und Tadel gegen keine Sünde häufiger und dringender als gegen die *vana gloria***) Sie

gliscis: oportet viriliter incipere et securim ad radicem ponere: ut evellas et destruas occultam inordinatam affectionem ad te ipsum et ad omne privatum et materiale bonum. — Vgl. De mort. vita pr. Chr. u. A. die Stelle: Vere caeleste est verbum: mori peccato, et vim facere naturae (Blumenl. S. 50). — Blumenl. S. 246: Istud autem bellum intestinum durissimum est: et molestissimum omnibus nobis in carne corruptibili et peccatrice generatis et natis. Quid namque durius et molestius unicuique pacem desideranti quam quotidie bellare contra se ipsum, niti contra naturam etc.? — Blumenl. S. 248: Radix enim omnium malorum cupiditas. Quae si refrenata non fuerit: ad innumera mala perducit. — S. 434: Mortificate filii mei, mortificate proprias voluntates, proprium videre etc. Occidite inimicos istos; alioquin ipsi occident vos. — Disc. claustr. c. 4: fortissimum vincendi genus est semet ipsum perfecte vincere. — Recogn. propr. frag. c. 6: Qui victor est sui, Dominus est mundi et haeres caeli.

*) Vgl. Blumenl. S. 397: Ista duo mala quotidie hominem impugnant et vexant: aut enim caro illicita concupiscit, aut spiritus de bono superbit et laudem quaerit.

**) Es ist ebenso in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas, wie auch die daraus in der Blumenl. gegebenen Auszüge beweisen. Vgl. u. A. den Blumenl. S. 41 folgg. ganz abgedruckten Tractat: *Recomm. humilitatis quae est fundamentum omnis sanctitatis*. Darin findet sich S. 43 die Stelle: *Latens superbia pestis iniqua: foris blanda intus amara in prosperis laeta: in adversis turbulenta*. — Im. 3, 40: Vere inanis gloria mala pestis vanitas maxima quia a vera trahit gloria: et caelesti spoliatur gratia. — Ueber den wahren Ruhm vgl. u. A. Im. 2, 6: *De laetitia bonae conscientiae* (Gloria boni hominis: testimonium bonae conscientiae). — Der Stolz hat nach Thomas den Teufel vom Himmel gestürzt; und beneidend das Glück der Menschen, hat der Teufel sie verführt, vgl. Blumenl. S. 43, 446, 467 Anm. 3. Dagegen hat die demüthige Liebe Christum herabgeführt; und bemitleidend das Unglück der Menschen, hat Christus sie gerettet, vgl. Blumenlese S. 385 folg., S. 425 Anm. — Die *Imitatio* hat keine Gelegenheit gehabt,

ist, als Entgegensetzung des eignen Willens gegen den göttlichen, die Grundsünde, wie die humilitas, als die Unterwerfung des eigenen Willens unter den göttlichen, die Grundtugend ist. — Von den Sünden des Fleisches aber werden besonders warnend genannt die Trägheit, die Genusssucht, der Geiz.*) —

Es hat sich dieser Kampf nach der Eigenthümlichkeit eines Jeden eigenthümlich zu gestalten.**)

Um denselben sich nicht selbst zu sehr zu erschweren, ist sogleich den Anfängen des Bösen Widerstand zu leisten.***)

sich in dieser Beziehung über den Teufel auszusprechen; was Christum betrifft, so vgl. 3, 13: ego omnipotens et altissimus etc. me homini propter te humiliter subjeci. — Factus sum omnium humillimus et infimus: ut tuam superbiam mea humilitate vinceret. —

*) In der Schilderung des Gerichts (Imitatio 1, 24) werden genannt: accidiosi, gulosi, luxuriosi, invidiosi, superbi, avari. — Vgl. Blumenl. S. 22: Contra tria vitia oportet quotidie certare, quae raro plene vincuntur: scilicet contra superbiam, contra gulam et accidiam. — S. 475: Vilipende honores, divitias et voluptates etc. haec tria vitia foveae sunt et radices omnium peccatorum.

**) Im. 1, 25: Duo specialiter ad magnam emendationem juvant: videlicet subtrahere se violenter ad quod natura vitiose inclinatur: et ferventer instare pro bono quo amplius quis indiget. Illa etiam studeas magis cavere et vincere: quae tibi frequentius in aliis displicent. — Vgl. Ep. II (Prol. I S. 289): In speciali proponendum est contra illa vitia fortius, quae magis molestant et frequentius adveniunt. Aliquando ira, aliquando superbia, aliquando concupiscentia cor hominis tribulatur et vehementer inflammatur.

***) Im. 1, 11: Si modicam violentiam faceremus in principio: tunc postea cuncta possemus facere cum levitate et gaudio etc. Resiste in principio inclinationi tuae: et malam dedisce consuetudinem: ne forte paulatim ad majorem te ducat difficultatem. — 1, 13: Principiis obsta: sero medicina paratur. Nam primo occurrit menti simplex cogitatio: deinde fortis imaginatio: postea delectatio et motus pravus et assensio. Sicque paulatim ingreditur hostis malignus ex toto: dum illi non resistitur in principio. Et quanto diutius ad resistendum quis torpuit: tanto in se quotidie debilior fit: et hostis contra eum potentior. — Vgl. Disc. claustr. c. 5: Si te sentis aliquo vitio moveri, adhibe tempestive remedium: ne diutius differendo passio crescat et deterior

Aber auch die veraltete böse Gewohnheit darf nicht geschont, muss durch Gewöhnung an die ihr entgegengesetzte Tugend überwunden werden.¹⁾

Man muss diesen Kampf führen mit wachsamem, vorsichtigem Auge. Man muss hüten Herz, Gewissen, Mund, Sinne; vorsichtig sein in den Unterredungen, dem Umgange;²⁾ an die äussern Geschäfte nicht zu weit und zu stürmisch sich hingeben.³⁾ Man darf sich nicht sicher fühlen; muss daher die Gelegenheiten meiden, die von neuem die Seele preisgeben könnten den Umstrickungen der Welt und der Sünde; gern dagegen die Stille und die Einsamkeit aufsuchen, um dort sich immer von neuem zu sammeln.⁴⁾

fiat. — Vgl. Ep. II (Prol. I S. 289): *Maxime autem est obviandum motibus passionum in principio pugnae; quia si pugna creverit, infirmus homo ubi erit?* —

¹⁾ Im. 1, 21: *Certa viriliter: consuetudo consuetudine vincitur.* — Vgl. Blumenl. S. 83: *Consuetudo mala per bonam consuetudinem vincitur etc.* — S. 502: *Clavus clavo expellitur etc.*

²⁾ Im. 1, 8: *De cavenda nimia familiaritate.* — 1, 10: *De cavenda superfluitate verborum.* — 1, 20: *De amore solitudinis et silentii.* — Aus den unbezweifelt ächten Schriften des Thomas gehören die zahlreichen Capitel hierher, welche die Ueberschriften führen: *De custodia cordis — conscientiae — oris — sensuum — de solitudine et silentio u. s. w.*; auch der Libellus *de solitudine et silentio.*

³⁾ Im. 2, 1: *Homo internus cito se recolligit: quia numquam se totum ad exteriora effundit. Non illi obest labor exterior, aut occupatio ad tempus necessaria; sed sicut res eveniunt: sic se illis accommodat. Qui intus bene dispositus est et ordinatus: non curat mirabiles et perversos hominum gestus. Tantum homo impeditur et distrahitur: quantum sibi res attrahit.* — 3, 39: *Quod homo non sit importunus in negotiis.* — Vgl. Disc. claustr. c. 9 (Blumenl. S. 18): *Quum exterius laboraveris et necessaria negotia tractaveris; non totus in visibilibus defluas etc.* — Brev. admon. sp. ex. (Blumenl. S. 80) c. 15: *Non sis importunus, sed omnia fac cum tranquillitate.* —

⁴⁾ Vgl. die unter Anm. 2 angeführten Capitel. An einzelnen Stellen bemerke ich: Im. 1, 20: *Numquam promittas tibi securitatem in hac vita: quamvis bonus videaris coenobita etc.* — Blumenl. S. 475: *Ad cautionem igitur tuam animadverte quae dico. Si non vis decipi in via Domini, si intendis proficere et in bono perseverare, fuge con-*

Dieser ganze Lebenskampf muss geführt werden nach einem bestimmten Plan, einer bestimmten Lebens- und Tagesordnung. Ob jemand fortschreitet im Guten, hängt insbesondere ab von dem Vorsatze zum Guten,*) von der Energie dieses Vorsatzes, von der beharrlichen Erneuerung desselben. Täglich muss der Vorsatz, den man im Anfange der Bekehrung

sortia hominum saecularium, cave occasiones tentationum, ut non videas nec audias quae mundi sunt, ne corpore associatus eis etiam mente inquineris.

*) Im. 1, 19: Secundum propositum nostrum cursus profectus nostri. — Vgl. Blumenl. S. 22: Habeas firmum propositum te emendandi, et si centum annis adhuc posses vivere, cogita quod propter nihil aliud velis vivere: nisi ut Deo possis perfectius servire. Der Begriff des propositum, d. h. des propositum bonae voluntatis (Blumenl. S. 523, Anm. 2) gehört zu denen, die in der Imitatio, in den unbezweifelt ächten Schriften des Thomas, in der Lehre und Lebensweise der fratres communis vitae charakteristisch hervortreten. Ist der Mensch bei seiner Gebrechlichkeit nicht tüchtig, um, so lange er hier auf Erden lebt, vor jedem Rückfall in die Sünde geschützt zu bleiben; so soll er doch den guten Willen zum Guten immerdar festhalten, den energischen, feurigen Vorsatz zum Guten immer wieder in sich beleben. Daher der Name: fratres bonae voluntatis, Broeders van goeden wil, den, neben dem Namen: fratres devoti und andern, die Brüder des gemeinsamen Lebens trugen. Der Name ist offenbar abgeleitet aus Luc. 2, 14 (Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis). Die Erklärung des Namens aus der „praktisch christlichen, wohlthätigen Gesinnung“ der Brüder (Ullmann, Ref. vor. d. Ref. II, 77) halte ich für irrig. — Vgl. in betreff des Ausdrucks: bona voluntas folgende Stellen: Im. 1, 7: Fac quod in te est: et Deus aderit bonae voluntati tuae. — 1, 12: Quando homo bonae voluntatis tribulatur vel tentatur, aut malis cogitationibus affligitur, tunc Deum sibi magis necessarium intelligit: sine quo nihil boni se posse deprehendit. — 4, 10: Dominus aderit desiderio tuo pro bona voluntate quam specialiter respicit. — Ferner aus der Blumenl. S. 115 (Studio bonae voluntatis); S. 211 (Qui bonae voluntatis est et Deum quaerit: inter Deum quaerentes amplius proficiet, et firmiter stabit); S. 466 (c. 10 des Hospitale pauperum mit der Ueberschrift: De scuto bonae voluntatis); S. 505 (Anm. 3); S. 523 u. 524 (Stellen aus den Vitae des Thomas). — Ich schliesse mit einer (in der Blumenlese nicht abgedruckten) Stelle aus Hort. ros. c. 12: Juge sacrificium in ara cordis est bona voluntas semper bene agendi et semper Deo serviendi.

gefasst hat, erneuert werden.*) An jedem Morgen muss man sich etwas Bestimmtes vornehmen, womit man die Zeit des Tages auszufüllen gedenkt; während derselben darf man niemals ganz müssig sein. Der Abend ist besonders geeignet zur Selbstprüfung.***) Und dabei muss man um so behutsamer sein, weil die Sünde so oft unter dem Schein des Guten sich verbirgt und auch dem übrigens reinen Thun so leicht etwas Unreines sich beimischt.***)

Der Selbstprüfung folge dann die reuevolle Zerknirschung des Herzens; im Strom der Reuethränen bade und läute sich immer von neuem die Seele. In solcher wahren Zerknirschung kommen wie in einem heiligen Kusse Gott und die bereuende

*) Im. 1, 19: *Omni die renovare debemus propositum nostrum, et ad fervorem nos excitare: quasi hodie primum ad conversionem venissemus.* — Blumenl. S. 473: *qui proficere vult, omni die incipere debet.* (Bemerkenswerth ist auch in diesem Gedankenzusammenhange Im. 1, 19: *De festo in festum proponere debemus quasi tunc de hoc saeculo migraturi: et ad aeternum festum perventuri.*)

**) Im. 1, 19: *Semper aliquid certi proponendum est: et contra illa praecipue quae amplius nos impediunt etc. Mane propone, vespere discute mores tuos, qualis hodie fuisti in verbo, opere et cogitatione etc. Numquam sis ex toto otiosus: sed aut legens aut scribens, aut orans aut meditans aut aliquid utilitatis pro communi laborans.* — Vgl. dazu aus den unbezweifelt ächten Schriften des Thomas u. A. den libellus spiritualis exercitii, dessen Inhalt in der Blumenl. S. 28 u. 29 angegeben ist; darin z. B. c. 2: *Omni mane proponendum est, qualiter praesens dies utilius expendatur. Contra vitia, quae magis infestant, diligentiorum adhibe curam; c. 7: Numquam otio vaces; c. 9: Sero jam facto examinanda est conscientia de statu defectus hodierni.*

***) Im. 2, 5: *De propria consideratione.* — 3, 54: *De diversis motibus naturae et gratiae. (Omnes quidem bonum appetunt et aliquid boni in suis dictis vel factis praetendunt: ideo sub specie boni multi falluntur.)* — Im. 1, 15: *Saepe videtur esse caritas, et est magis carnalitas: quia naturalis inclinatio, propria voluntas, spes retributionis, affectus commoditatis, raro abesse volunt.* — Vgl. Blumenl. S. 505: *De puritate multarum virtutum.* — Disc. claustr. c. 11: *Saepe putatur esse caritas, et est magis carnalitas etc. Sancta quippe caritas non quaerit in hominibus solatium terrenum, sed spirituales profectum.*

Seele einander entgegen, und empfängt diese von jenem die höchsten Gnaden*). —

Zur Hülfe in diesem Lebenskampfe, zur Stärkung, Ermunterung, Warnung, zur Erleuchtung und Erquickung dient namentlich das Gebet;***) die Fürbitte zu den Heiligen, das Aufschauen zu ihrem Vorbilde;***) die Feier der heiligen

*) Im. 1, 21: De compunctione cordis. — 1, 20: In silentio et quiete proficit anima devota et discit abscondita scripturarum: ibi invenit fluentia lacrimarum, quibus singulis noctibus se lavet et mundet. — 3, 52: Quid tam maxime a reo et misero peccatore requiris nisi ut conteratur et humiliet se pro delictis suis? In vera contritione et cordis humiliatione nascitur spes veniae; reconciliatur perturbata conscientia: reparatur gratia perdita; tuetur homo a futura ira: et occurrunt sibi mutuo in osculo sancto Deus et poenitens anima. Humilis peccatorum contritio, acceptabile tibi est Domine sacrificium: longe suavius odorans in conspectu tuo quam thuris incensum. Haec est gratum etiam unguentum quod sacris pedibus tuis infundi voluisti: quia cor contritum et humiliatum numquam despexisti. Ibi est locus refugii a facie irae inimici; ibi emendatur et abluitur: quicquid aliunde contractum est et inquinatum. — Vgl. dazu De vera compunctione libellus, Blumenl. S. 484 folg. — Sol. an. c. 3: De dolore et fletu peccatorum (Beata lacrima, quae fluit ex contritionis vehementia circumspecta omni cordis macula). — c. 18: De fiducia divinae miserationis (Blumenlese S. 367 und 368). — Blumenl. S. 172: Cito namque veniam a Deo obtinebit: quisquis de peccatis suis veraciter dolens, de cetero firmiter se emendare proponit.

**) Die Hinweisungen darauf liegen überhaupt so nahe und sind auch in der Imitatio und in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas so häufig, dass die Anführung einzelner Stellen unnöthig erscheint.

***) Die Imitatio steht auch in Beziehung auf diese Lehre genau auf demselben Standpunkte wie Thomas in seinen unbezw. ächt. W. — Vgl., was die Verehrung Maria's betrifft, Prol. I S. 331 folg. — Auch der Heiligen geschieht in der Imitatio häufig Erwähnung, und zwar hauptsächlich theils ihres Vorbildes (1, 13: Omnes sancti per multas tribulationes etc.; 2, 9: Vixit sanctus martyr Laurentius etc.; 2, 10: Summi sancti apud Deum: minimi sunt apud se; 2, 12: omnibus sanctis magis conformior etc. — besonders wird die humilitas und die in Leiden bewährte patientia hervorgehoben) theils ihres Cultus (1, 23: Fac nunc tibi amicos venerando Dei sanctos etc.; 3, 6: Der Teufel sucht zurückzuhalten a sanctorum cultu; 3, 58: Melius est sanctos de-

Communion;¹⁾ das Lesen der heiligen Schrift;²⁾ der Gedanke an den Tod³⁾, Fegfeuer und Gericht⁴⁾; der Gedanke an die

votis precibus et lacrimis exorare, et eorum gloriosa suffragia humiliter implorare: quam eorum secreta vana inquisitione perscrutari. Eine ausführlichere Warnung vor diesem perscrutari und dem daraus hervorgehenden Streit macht den Hauptinhalt dieses c. 58 aus).

¹⁾ Im. 4, c. 3: Quod utile sit saepe communicare. — c. 10: Quod sacra communio de facili non est relinquenda. — c. 14: Est enim hoc altissimum et dignissimum sacramentum, salus animae et corporis: medicina omnis spiritualis languoris: in quo vitia mea curantur, passiones frenantur: tentationes vincuntur, aut minuuntur: gratia major infunditur, virtus inchoata angetur: firmatur fides, spes roboratur: et caritas ignescit ac dilatatur. — Vgl. Blumenl. S. 498 Anm. 1: Est maxima consolatio religiosae animae — — ut Christum consolatorem animarum omnium saepius ad suam sumat consolationem et profectum etc. —

²⁾ Im. 4, 11: Quod corpus Christi et sacra scriptura maxime sint animae fidei necessaria (Sine his duobus bene vivere non possemus: nam verbum Dei lux animae meae: et sacramentum panis vitae). — Wie sehr in den unbezweif. ächt. Schrift. des Th. das Lesen der heil. Schrift empfohlen wird, zeigt die Blumenlese (S. 82, 399 Anm. 3, 480 u. s. w.). Wie genau der Verfasser dieser Schriften mit der Bibel bekannt war, zeigt die ausserordentlich grosse Zahl von biblischen Citaten, die darin vorkommen; und ebenso reich ist an solchen Citaten die Imitatio (Prol. I S. 356).

³⁾ Im. 1, 23: De meditatione mortis. (Valde cito erit tecum hic factum — — Taliter vive, ut numquam te imparatum mors inveniat — — Age age nunc carissime quidquid agere potes: quia nescis quando morieris: nescis etiam quid tibi post mortem sequetur etc.). — Vgl. Vall. lil. c. 25: De incerta hora mortis et celeri fine huius vitae (Blumenlese S. 411, folg.). —

⁴⁾ Im. 1, 24: De iudicio et poenis peccatorum (Ut quid non praevides tibi in die iudicii quando nemo poterit per alium excusari vel defendi: sed unusquisque sufficiens onus erit sibi ipsi? Nunc labor tuus est fructuosus: fletus acceptabilis, gemitus exaudibilis: dolor satisfactorius et purgativus. Habet magnum et salubre purgatorium patiens homo etc. Melius est modo purgare peccata et vitia resecare: quam in futuro purganda reservare. — Qui Deum ex toto corde amat: nec mortem nec supplicium, nec iudicium nec infernum metuit: quia perfectus amor securum ad Deum accessum facit. Quem autem adhuc peccare delectat: non mirum si mortem et iudicium timeat. Bonum tamen est, ut si necdum amor a malo te revocat: saltem timor gehennalis coerceat).

ewige und unendliche Herrlichkeit des himmlischen Vaterlandes, wodurch alle Treue der irdischen Pflichterfüllung, alle Mühsal und alles Leid dieser Erde überschwänglich belohnt wird.*) Insbesondere dient dazu die Betrachtung des Lebens und Sterbens Christi, durch welche immer wieder der Entschluss zur Nachfolge belebt und das Feuer jener Liebe entflammt wird, die den Menschen zum Höchsten tüchtig macht.**)

— 2, 12: Tunc (im Gericht) omnes servi crucis qui se Crucifixo conformaverunt in vita: accedent ad Christum judicem cum magna fiducia. — Vgl. Sol. an. c. 2: De districto Dei judicio (Blumenl. S. 338 folg.). — c. 3: De dolore et fletu peccatorum (Nil quippe transibit inultum, nec parvum nec grande peccatum. Sed multo melius hic, ubi fructuosus fletus, labor brevis, satisfactio acceptior et reconciliatio faciliior est. — Melius est nunc parum et salubriter pungi quam postea tam acerba luere tormenta purgatorii). — Serm. ad nov. XVI: De districto Dei judicio etc. (Blumenl. S. 239 folg.).

*) Im. 2, 12: Tu pone te ad sustinendum tribulationes et reputa eas maximas consolationes: quia non sunt condignae passionibus hujus temporis ad futuram gloriam promerendam: etiamsi solus omnes posses sustinere. — Im. 3, 35: Pro amore Dei debes omnia libenter subire, labores scilicet et dolores: tentationes, vexationes etc. haec fabricant caelestem coronam. Ego reddam mercedem aeternam pro brevi labore: et infinitam gloriam pro transitoria confusione. — 3, 47: Quod omnia gravia pro aeterna vita sunt toleranda (Non diu hic laborabis — exspecta paulisper: et videbis celerem finem malorum. — Scribe lege canta, geme tace ora: sustine viriliter contraria: digna est his omnibus et majoribus proeliis vita aeterna). — 3, 49: De desiderio aeternae vitae et quanta sint certantibus bona promissa (pensa fili horum fructum laborum, celerem finem atque praemium nimis magnum: et non habebis inde gravamen: sed fortissimum patientiae tuae solamen.) — Vgl. Sol. an. c. 21, Blumenl. S. 370 folg. — Conc. et med. XXXIII, Blumenlese S. 185 folg. — S. 536: Labor parvus est et brevis vita; merces grandis est et infinita. —

Im. 1, 1: Summum igitur studium nostrum sit: in vita Jesu Christi meditari. — 1, 25: Memor esto arrepti propositi: et imaginem tibi propone Crucifixi. Bene verecundari potes inspecta vita Jesu Christi: quia necdum magis illi te conformare studuisti: licet diu in via Dei fuisti. Religiosus qui se intente et devote in sanctissima vita et passione Domini exercet: omnia utilia et necessaria sibi abundanter ibi inveniet: nec opus est ut extra Jesum aliquid melius quaerat. O si Jesus cruci-

Im Kreise dieser geistlichen Hilfsmittel nimmt nach der Darstellung der Imitatio endlich auch das Kloster mit seinen

fixus in cor nostrum veniret: quam cito et sufficienter docti essemus. — 2, 1: Si nescis speculari alta et caelestia: requiesce in passione Christi: et in sacris vulneribus ejus libenter habita. Si enim ad vulnera et pretiosa stigmata Jesu devote confugis: magnam in tribulatione confortationem senties: nec multum curabis hominum despectiones etc. Si semel perfecte introisses in interiora Jesu, et modicum de ardente amore ejus sapuisses: tunc de proprio comodo vel incommodo nihil curares: sed magis de opprobrio illato gauderes: quia amor Jesu facit hominem se ipsum contemnere. Amor Jesu et veritatis, et verus internus et liber ab affectionibus inordinatis: potest se ad Deum libere convertere, et elevare supra se ipsum in spiritu ac fruitive quiescere. — Vgl. Disc. Claustr. (Blumenl. S. 15) c. 13: De utili exercitio in vita et passione Christi (Optimum exercitium et suavissimum solatium quod in hac vita potest haberi, est vita et passio Domini nostri Jesu Christi, qui tam in vita activa quam contemplativa perfectissime hominem docet etc.). — Vall. lil. c. 12: De memoria dominicae passionis etc., Blumenl. S. 397 Anm. 4. — Hort. ros. c. 8: Assume dulcem et sanctam meditationem de vita et passione Christi, et invenies veram consolationem contra omnem tristitiam et tentationem. — Von den sechsunddreissig Schriftstücken, die Sqmmal als conciones et meditationes bezeichnet hat, sind die bei weitem meisten Meditationen, und diese Meditationen fast alle Meditationen über das Leben und Leiden Christi. Von diesen sind für das Verständniss jenes in der Im. 2, 1 vorkommenden Wortes: Si semel perfecte introisses in interiora Jesu von besonderer Bedeutung No. 22, 26, 27 (Blumenl. S. 152). Introire in interiora Jesu ist die Aeusserung jener compassio, von der in den genannten Meditationen so oft und mit so grossem Gewicht die Rede ist, als von der menschlichen Vermittlung, durch welche der Mensch zur Aneignung aller Segnungen des Leidens Christi in den Stand gesetzt wird. Die passio des Herrn ist eine Frucht seiner Liebe (S. 162: Propter hoc enim Deus dignatus est homo fieri, pati crucifigi, et mori: ut per passionem crucem et mortem suam, tibi monstraret, quantum te diligeret). So entsteht die amorosa compassio des Menschen (S. 156: concede mihi — — per amorosam compassionem in aperta vulnera tua transire), so jene Liebe zu Christo, durch welche wir ihm einverleibt werden, so dass uns nun zu Gute kommt, was er, das Haupt, für uns, seine Glieder, gelitten (S. 170, 171: in Christum credendo, et Christum amando, Christo incorporamur et unimur. Caput enim pro membris passum est, caput pro membris doluit:

ganzen Einrichtungen und Ordnungen, mit seinen Vorschriften und Uebungen einen höchst bedeutenden Platz ein.)* Freilich

caput pro membris in cruce oravit, et veniam impetravit). Und wie wir so durch Vermittlung der amorosa compassio Vergebung unserer Sünden empfangen, so auch feurigsten Antrieb zur Nachfolge Christi und mächtigste Kraft zum Höchsten und Schwersten (S. 152 u. S. 153; namentlich auf S. 153 die Stelle: Siquidem probatum est a multis et gustatum, quod exercentibus se frequenter in passione Salvatoris, sanctae plagae ejus et benedicta vulnera tam dulciter sapuerunt, ut — — prae nimio desiderio amoris et compassionis, etiam ad tolerandas contumelias et poenalitates pro Christi amore valide accenderentur. Vgl. damit Imit. 2, 12: Et nonnumquam in tantum confortatur ex affectu tribulationis et adversitatis ob amorem conformitatis crucis Christi: ut se sine dolore et tribulatione esse non vellet; quoniam tanto se acceptiorem Deo credit: quanto plura et graviora pro eo perferre potuerit. — Ähnliches erzählt Thomas in der Vita Lydwigis von dieser; Blumenlese S. 295).

*) Im. 3, 10: O grata et jucunda Dei servitus: qua homo veraciter efficitur liber et sanctus. O sacer status religiosi famulatus; qui hominem angelis reddit aequalem, Deo placabilem, daemonibus terribilem: et cunctis fidelibus commendabilem. O amplectendum et semper optandum servitium, quo summum promeretur bonum: et gaudium acquiritur sine fine mansurum. Im. 3, 56: Vere vita boni monachi crux est: sed dux paradisi. — Vgl. damit eine Stelle aus der vierten der Prol. I S. 289 angeführten Episteln: Solent quidam homines sine spiritu et scientia Dei objicere quandoque saeculo renunciantibus: „Ergo qui in saeculo sunt, peribunt, et vos salvi eritis? Aut non potest aliquis venire ad caelum, nisi ita vivat, sicut vos vivitis?“ Quid fabulamini sic injuste contra Deum et servos Dei? Neque hoc Christus dixit, neque servi ejus ita locuti sunt. Bene facite, juste vivite et mandata Dei custodite, et nemo vobis salutem negabit. — Ad haec illi iterato: „Mandata“ — inquit — „vellemus servare, sed non possumus. Si debemus lucrari victum et necessaria vitae, oportet nos saepe contraria agere. Qui cum saeculo conversamur, saecularia negotia quomodo cavebimus?“ Si ista perfecte consideratis, et pericula atque fallacias mundi non ignoratis; quid ergo obloquimini, quia servi Dei mundum fugiunt et monasteria aut congregationes devotorum intrant, ut Deo sine tali impedimento serviant? Si imitari non vultis, aut non valetis: saltem congaudere et adjuvare bonos pro vestra salute deberetis. — Sed non plus, frater, de istis, quia nec taliter loquentes excusationem habent de peccato suo. — In dieser Stelle wird offenbar dem Klosterleben eine

nützt das Kloster nur dem, der ihm nicht bloss äusserlich, sondern auch innerlich angehört.¹⁾ Wer ihm aber so angehört, empfängt grossen Segen.²⁾ Solchen Segen empfängt insonderheit, wer im Verhältniss zu seinen Vorgesetzten Gehorsam und Ehrerbietung³⁾, im Verhältniss zu den übrigen Ordensgenossen Friedfertigkeit, Nachgiebigkeit, Geduld⁴⁾ lernt; wer die Anregungen der ihn umgebenden Stille, der einsamen Zelle zu seiner innerlichen Förderung benutzt;⁵⁾ wer an den Uebungen in besonnener Auswahl und in demüthiger Bevorzugung der gemeinsamen vor den besonderen Theil nimmt.⁶⁾

sehr hohe Bedeutung beigelegt, aber keineswegs eine absolute. Von demselben Standpunkte, der in dieser Stelle einen Ausdruck gefunden, wird überall in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas das Klosterleben angeschaut und gewürdigt; und die Imitatio nimmt durchaus keinen andern Standpunkt der Beurtheilung, weder einen niedrigeren noch einen höheren ein.

¹⁾ Im. 1, 17: *Habitus et tonsura modicum confert: sed mutatio morum et integra mortificatio passionum verum faciunt religiosum.* — Vgl. Blumenl. S. 21: *Christus amat cor purum, non cappam pulchram etc.* — S. 237: *Non es ideo sanctus et magnus dominus dicendus quia cappam geris extrinsecus: quod asinus facere posset, si esset taliter vestitus.*

²⁾ Solchen Segen schildert u. A. Serm. ad nov. II, vgl. Blumenl. S. 211. — Wegen der einzelnen, auf das Mönchsleben specieller bezüglichen Schriften des Thomas verweise ich auf die Blumenlese.

³⁾ Im. 1, 9: *De obedientia et subiectione.* — Vgl. Blumenl. S. 233: *Omnis religiosus in obedientia vivens etc.*

⁴⁾ Im. 1, 17: *De monastica vita (Oportet quod discas te ipsum in multis frangere: si vis pacem et concordiam cum aliis tenere etc. Non potest etiam diu stare pacificus: qui non nititur esse minimus, et omnibus subjectus).* — Vgl. Disc. claustr. c. 11: *De caritate Dei et proximi et odio vitiorum.*

⁵⁾ Im. 1, 20: *De amore solitudinis et silentii (In cella invenies: quod de foris saepius amittes. Cella continuata dulcescit: et male custodita taedium generat etc. Claude super te ostium tuum: et voca ad te Jesum dilectum tuum. Mane cum eo in cella: quia non invenies alibi tantam pacem.* — Vgl. Disc. claustr.: *De commendatione cellae et solitudinis.* — Lib. sp. ex. c. 4: *De custodia cellae et sensuum exteriorum,* Blumenl. S. 29 folg.

⁶⁾ Im. 1, 19: *De exercitiis boni religiosi.* — Vgl. Disc. claustr. c. 9: *De discretionem in omni spirituali exercitio servanda,* Blumenl. S. 16 folg.

3. Indem aber der Mensch alle jene geistlichen Hülfsmittel redlich und fleissig benutzt, indem er durch steten, in verständiger Umsicht geführten Kampf auf dem Wege zum himmlischen Vaterlande fortzuschreiten sucht, steht er nicht allein, anheimgegeben seiner eignen menschlichen Kraft; sondern von Anfang bis zu Ende ist überall und in Allem nach der Lehre der Imitatio helfend ihm zur Seite die göttliche Gnade.*) Von dieser haben wir nun zu reden.

Die Imitatio ist voll von Hinweisungen auf sie, voll von Lobpreisungen, Danksagungen und Bitten, die an sie gerichtet sind. Die Imitatio kennt die göttliche Gnade in dem ganzen Umfange ihres Wirkens auf die Welt und in der Welt. In allen den inneren und äusseren, natürlichen und übernatürlichen Gaben und Gütern, die der Mensch empfangen hat, in allen, auch den kleinsten und geringfügigsten Geschöpfen erkennt sie die Offenbarungen der göttlichen Gnade. Aber darüber äussert sie sich nur spärlich, wie es ihrer ganzen Tendenz nach ihr fern liegt, Gott als den Schöpfer, als Erhalter und

*) Zur Bezeichnung des Subjects der göttlichen Gnade bedient sich die Imitatio u. A. der Ausdrücke: Deus, Dominus, Dominus Deus, Dominus Jesus, Pater u. s. w., ohne dass der Wechsel der Ausdrücke einen Wechsel der Beziehungen des frommen Selbstbewusstseis auf Gott bedeutete. Es ist auch hier an die kirchlich-trinitarische Darstellung des Verhältnisses der drei Personen zu einander und zur Gottheit zu erinnern (Vgl. oben S. 51). Im dritten und vierten Buche überwiegen dem schriftstellertischen Charakter dieser Bücher zufolge — sie sind bekanntlich Gespräche des Filius (Discipulus) mit dem Dominus Jesus (Dilectus) — die demgemäss gebildeten Ausdrücke; jedoch erscheint auch hier und zwar auch in der Form der Anrede der Ausdruck: Pater (3, 5: Benedico te Pater caelestis Pater Domini mei Jesu Christi; c. 29: Pater dilecte; c. 50: Sancte Pater, Pater juste etc.). Im ersten und zweiten Buche, ganz besonders im ersten, überwiegt der allgemeine Ausdruck: Deus. — Ausserdem bemerke ich als charakteristisch die öfters (z. B. 3, 4; 3, 44; 1, 3 u. s. w.) vorkommende Bezeichnung des göttlichen Subjects durch den Ausdruck: Veritas.

Regierer der Welt ihren Lesern vor Augen zu führen. Und aus demselben Grunde gedenkt sie auch nur selten einmal ausdrücklich der göttlichen Gnade, als der Urheberin der Erlösung, obwohl selbstverständlich nur unter diesem Gesichtspunkte die Sendung Jesu von ihr aufgefasst wird. Die göttliche Gnade, deren Verkündigung ihre Blätter erfüllt, ist die heiligende. Wie die Gnade den Menschen erleuchtet, dass er sich als Sünder erkenne; wie sie ihn zurückführt aus der Irre auf den rechten Weg; auf diesem Wege leitend und stärkend, demüthigend und erhebend, mit Einem Worte: heiligend ihn weiter führt, um zur Theilnahme an der ewigen Seligkeit ihn vorzubereiten — das ist der Inhalt ihrer Unterweisungen über die göttliche Gnade; und wiederum aus der uns bekannten Tendenz der *Imitatio***) ist es zu verstehen, dass dem so ist.

*) Im. 3, 10: In hoc maxime ostendisti mihi dulcedinem caritatis tuae, quia quum non essem fecisti me. — 1, 7: Ne glories in divitiis si adsunt nec in amicis quia potentes sunt: sed in Deo qui omnia praestat etc. Non placeas tibi ipsi de habilitate aut ingenio tuo: ne displiceas Deo: cujus est totum quidquid boni naturaliter habueris. — 2, 4: Non est creatura tam parva et vilis: quae Dei bonitatem non repraesentet. — 3, 22: De recordatione multiplicium beneficiorum Dei (Omnia quae in anima habemus et corpore, et quaecumque exterius vel interius naturaliter vel supernaturaliter possidemus tua sunt beneficia: et te beneficium pium ac bonum commendat: a quo bona cuncta accepimus. —

**) Im. 4, 11: Gratias tibi, Creator ac redemptor meus (ebenso 4, 17). — 3, 18: etsi onerosa sentitur praesens vita: facta est tamen jam per gratiam tuam valde meritoria, atque exemplo tuo et sanctorum tuorum vestigiis infirmis tolerabilior et clarior: sed et multo magis consolatoria quam olim in lege veteri fuerat: quum porta caeli clausa persisteret, et obscurior etiam via ad caelum videbatur: quando tam pauci regnum caelorum quaerere curabant: sed neque qui tunc justi erant et salvandi ante passionem tuam et sacrae mortis debitum caeleste regnum poterant introire.

***) Da die unbezweifelt ächten Werke des Thomas die gleiche praktische Tendenz haben, so lässt sich erwarten, dass sie auch in dieser Hinsicht mit der *Imitatio* übereinstimmen. Und in der That verhält es sich so. Was dort von der göttlichen Gnade gesagt wird,

Der feurige und innige Preis und Dank, den der Verfasser der *Imitatio* dieser göttlichen Gnade darbringt, zeigt die Tiefe und Innigkeit seiner eignen Herzens-Erfahrung. Ohne die göttliche Gnade weiss er sich ohnmächtig, mit ihr mächtig zu Allem. Ohne sie kann er das Gute weder anfangen, noch darin fortschreiten, noch es vollenden. Sie ist seine Lehrmeisterin und Rathgeberin; seine Stärke und sein Trost; sie schenkt ihm die Weihe innigster Andacht. Sie geht ihm voran und folgt ihm nach. Sie hat sich seiner erbarmt und ihn bekehrt. Auch für die Hülfe, die ihm in dem vorbildlichen Leben Jesu geworden, sagt er ihr den allergrössten Dank.*)

bezieht sich weit überwiegend auf sie als Urheberin der menschlichen Heiligung, obwohl auch dort die göttlichen Wohlthaten der Schöpfung und Erlösung (vgl. u. A. Sol. an. c. 25: De reddendis gratiis pro acceptis beneficiis, Blumenl. S. 383 folg.) keineswegs übergangen werden.

*) 3, 55: De corruptione naturae et efficacia gratiae divinae. (Opus est gratia tua et magna gratia, ut vincatur natura: ad malum semper prona ab adolescentia sua. — O quam maxime est mihi necessaria Domine tua gratia, ad inchoandum bonum, ad proficiendum, et ad perficiendum; nam sine ea nihil possum facere: omnia autem possum in te confortante me gratia. — O beatissima gratia quae pauperem spiritu virtutibus divitem facis: et divitem multis bonis humilem corde reddis; veni descende ad me etc. Obsecro Domine ut inveniam gratiam in oculis tuis; sufficit enim mihi gratia tua: ceteris non obtentis quae desiderat natura. Si fuero tentatus et vexatus tribulationibus multis, non timebo mala: dum mecum fuerit gratia tua. Ipsa fortitudo mea: ipsa consilium fert et auxilium. Cunctis hostibus potentior est: et sapientior universis sapientibus. Magistra est veritatis, doctrix disciplinae; lumen cordis, solamen pressurae, fugatrix tristitiae: ablatrix timoris, nutrix devotionis, productrix lacrimarum. Quid sum sine ea nisi aridum lignum; et stips inutilis ad ejiciendum? Tua ergo me Domine gratia semper et praeveniat et sequatur; ac bonis operibus jugiter praestet esse intentum: per Jesum Christum filium tuum). — 3, 10: quum errarem longe a te, reduxisti me ut servirem tibi: et praecepisti ut diligam te. O fons amoris perpetui. Quid dicam de te? Quomodo potero tui oblivisci; qui mei dignatus es recordari, etiam postquam contabui et peri? Fecisti ultra omnem spem misericordiam cum servo tuo: et ultra omne meritum gratiam et amicitiam exhibuisti. — 3, 18: O quantas tibi gratias tencor referre: quod viam rectam et

Nicht minder erblickt er in seiner Aufnahme in das Kloster die dankenswertheste göttliche Gnadenfügung.*)

Auch die Widerwärtigkeiten und Versuchungen dieses Lebens erscheinen ihm als Gnadenerweisungen. Solche Anfechtungen sind unvermeidlich wegen der dem Menschen angebotenen sündlichen Lust; aber auch sie sind von Gott zu seinem Nutzen geordnet. Sie schaffen ihm Selbsterkenntniß; machen ihn sowohl mit seiner Gebrechlichkeit, als mit dem Masse seiner Tugendkraft bekannt. Indem der Mensch sich darin bewährt, flößen sie ihm Hoffnung weiteren Fortschritts ein. Indem er oft schon in geringfügigen Versuchungen unterliegt, wird er vor Sicherheit und Stolz gewarnt. Sie sind eine Schule der Demuth.**)

Wer der göttlichen Zuchtruthe der Trübsal

bonam dignatus es mihi et cunctis fidelibus ad aeternum regnum tuum ostendere. Nam vita tua vita nostra: et per sanctam patientiam ambulamus ad te qui es corona nostra. Nisi tu nos praecessisses et docuisses? quis sequi curaret? Heu quanti longe retroque manerent: nisi tua praeclara exempla inspicerent. — Vgl. dazu Sol. an. c. 15: De scrutinio super Dilecto et donis gratiae ejus (Blumenl. S. 362 folg.). — Blumenl. S. 376 (eine Parallele zu Im. 3, 55). —

*) Im. 3, 10: Quid retribuam tibi pro ista gratia? Non enim omnibus datum est, ut omnibus abdicatis saeculo renuncient: et monasticam vitam assumant. — Vgl. Blumenl. S. 362; S. 386 u. 387.

**) Die Hauptstellen hierüber enthält die Imitatio in 1, 12: De utilitate adversitatis; 1, 13: De tentationibus resistendis. Ich hebe — meist aus diesen Capiteln — folgendes Einzelne hervor: Non est homo securus a tentationibus totaliter quamdiu vixerit? quia in nobis est unde tentamur: ex quo in concupiscentia nati sumus (1, 13). — Etiam si variis tentationibus et adversitatibus exponas? hoc totum ad utilitatem meam ordinas: qui mille modis dilectos tuos probare consuevisti. In qua probatione non minus diligi debes et laudari: quam si caelestibus consolationibus me repleres (3, 59). — Sunt tentationes homini saepe valde utiles? licet molestae sint et graves: quia in illis homo humiliatur, purgatur et eruditur (1, 13) — Quantae virtutis quisque fuerit, melius patet occasione adversitatis. Occasiones namque hominem fragilem non faciunt: sed qualis sit, ostendunt (1, 16) — Ignis probat ferrum: et tentatio hominem justum. Nescimus saepe quid sumus (1, 13) — si (sc. homo) tempore adversitatis patienter se sustinet: spes magni profectus erit (1, 13) — Quidam a magnis tentationibus custodiuntur,

sich unterwirft, wer sich strafen und bessern lässt in der Zeit, bleibt bewahrt vor den Strafen der Ewigkeit. Und je mehr jemand in den Anfechtungen dieser Erde seine eigne Schwachheit und das ganze Elend dieses Erdendaseins fühlt; desto mehr fühlt er zugleich die Nothwendigkeit der göttlichen Hülfe und empfindet eine um so dringendere Sehnsucht, zu scheiden aus dieser Verbannung und bei Christo zu sein. Und diese Sehnsucht wird ihm erfüllt werden, wenn er nur gern das ihm auferlegte Kreuz trägt. Trägt er es gern, so wird es ihn tragen und hinführen an das ersehnte Ziel.)*

et in parvis quotidianis saepe vincuntur; ut humiliati, numquam de se ipsis in magnis confidunt: qui in tam modicis infirmantur (1, 13) — multis utilius est, ut non penitus tentationibus careant: sed saepius impugnentur; ne nimium securi sint, ne forte in superbiam eleventur (1, 20).

*) Im. 3, 50: Pater dilecte in manibus tuis sum ego: sub virga correctionis tuae me inclino; percutere dorsum meum et collum meum: ut incurvem ad voluntatem tuam tortuositatem meam etc. Melius est hic corripui quam in futuro. — Bonum nobis est quod aliquando habemus aliquas gravitates et contrarietates: quia saepe hominem ad cor revocant; quatenus se in exsilio esse cognoscat; nec spem suam in aliqua re mundi ponat (1, 12). — Quando homo bonae voluntatis tribulatur vel tentatur, aut malis cogitationibus affligitur; tunc Deum sibi magis necessarium intelligit: sine quo nihil boni se posse deprehendit. Tunc etiam tristatur gemit et orat, pro miseriis quas patitur. Tunc taedet eum diutius vivere; et mortem optat venire: ut possit dissolvi et cum Christo esse (1, 12). — Si libenter crucem portas portabit te, et ducet ad desideratum finem: ubi scilicet finis patiendi erit (2, 12). —

Vgl. zu diesen Aeusserungen der Imitatio über die göttliche Gnade in den Widerwärtigkeiten und Versuchungen die damit zusammenstimmenden Lehren des Thomas in seinen unbezweifelt ächten Werken, u. A. De trib. tabern. c. 3: De patientia, Blumenl. S. 429 folg.; No. 36 der conciones et meditationes (Blumenl. S. 194 folg.); Blumenl. S. 364. — Noch merke ich ein paar kleine, in die Blumenl. nicht mit aufgenommene Stellen an: Hort. ros. c. 15: Saepe valde parva res est, unde homo valde graviter tentatur in se ipso, vel etiam vexatur ab alio. Hoc Deus juste permittit contingere, ut veraciter cognoscas, quod si non potes parva vincere, non poteris graviora superare (Parallele zu der in der vorhergehenden Anm. aus Im. 1, 13: Quidam a magnis etc.

Was die göttliche Gnade dem Menschen mittheilt oder, wie der bezeichnende Ausdruck lautet, eingießt¹⁾, nennt der Verfasser der *Imitatio* mit dem gleichen Worte: Gnade.²⁾ Diese eingegossene Gnade, deren Wesen die Liebe³⁾ ist, ist ihm das Princip des neuen heiligen Christenlebens. Sie tritt als solches in Streit mit dem alten, verderbten, natürlichen Zustand des Menschen, und ist die Kraft, welche in ihm die den Bewegungen der Natur entgegengesetzten Gnadenbewegungen hervorbringt. Sie ist ein übernatürliches Licht, das Siegel der Auserwählten, das Pfand des ewigen Heils; sie ist es, welche den Menschen aus einem fleischlich Gesinnten zu einem geistlich Gesinnten umbildet.⁴⁾

Dass der Mensch ihr Raum giebt in seinem Innern, und in Anwendung dieser durch die göttliche Gnade ihm verliehenen Gnadenkraft immer weiter fortschreitet im Guten, immer mehr sich selbst ertödtet, immer tüchtiger wird, auch das Schwerste zu ertragen: darin besteht des Menschen Verdienst; und neuer Zuwachs an Gnadenkraft ist es, was der Mensch durch Bethätigung dieser Kraft sich verdient.⁵⁾ Aber

angeführten Stelle). — *Recogn. propr. frag. c. 7: Libenter Domine portabo virgam tuam per gratiam tuam, et quidquid patiendum est, pro salute mea aeterna. Multo enim melius ac levius est, modo cum bonis et electis affigi, quam postea cum malis aeterno igne cruciari* (Parallele zu der in jener Anm. aus Im. 3, 50 angeführten Stelle).

¹⁾ Im. 3, 54: *Gratia infunditur* (am Schluss); 3, 23: *Effunde gratiam desuper*; 3, 42: *Tunc deberem in te cum magna gratia emanare*; 3, 53: *Abjicere ergo oportet omnia impedimenta gratiae: si optas ejus infusionem suscipere*.

²⁾ So in dem ganzen cap. 54 des dritten Buchs: *De diversis motibus naturae et gratiae*.

³⁾ Im. 3, 55: *Electorum autem proprium donum est gratia sive dilectio*.

⁴⁾ Im. 3, 54 (am Schluss): *Haec gratia supernaturale lumen et quoddam Dei speciale donum est: et proprie electorum signaculum et pignus salutis aeternae; quae hominem de terrenis ad caelestia amanda sustollit: et de carnali spiritualem efficit*.

⁵⁾ Im. 3, 18: *Etsi onerosa sentitur praesens vita: facta est tamen jam per gratiam tuam valde meritoria*. — 3, 9: *si intraverit caelestia, gratia et vera caritas; non erit aliqua invidia, nec contractio cordis*:

ohne die göttliche Gnade sind die eignen Verdienste nichts. Allen eignen Verdiensten geht sie mit ihrem Wirken voran; sie macht die Menschen tüchtig, sich Verdienste zu erwerben; und was sie sich an Verdiensten erwerben, ist ihr Geschenk. Und wenn die göttliche Gnade diese Verdienste mit der himmlischen Herrlichkeit lohnt, so ist das ein Gnadenlohn, dessen Grösse den Werth aller, auch der grössten menschlichen Verdienste unermesslich übersteigt.*)

neque privatus amor occupabit. Vincit enim omnia divina caritas: et dilatat omnes animae vires. — 3, 7: merita non sunt ex hoc existimanda si quis plures visiones aut consolationes habeat: vel si peritus sit in scripturis: aut in altiori ponatur gradu; sed si vera fuerit humilitate fundatus et divina caritate repletus: si Dei honorem pure et integre semper quaeratur et se ipsum nihil reputet, et in veritate despiciat: atque ab aliis etiam despici et humiliari magis gaudeat quam honorari. — 2, 12: Non est istud hominis virtus sed gratia Christi: quae tanta potest et agit in carne fragili ut quod naturaliter semper abhorret et fugit: hoc fervore spiritus aggrediatur et diligit. Non est secundum hominem crucem portare, crucem amare etc. Si ad te ipsum respicis: nihil huiusmodi ex te poteris. Sed si in Domino confidis, dabitur tibi fortitudo de caelo: et subjicientur ditioni tuae mundus et caro etc. In der Anwendung dieser Kraft besteht das Verdienst. Non enim stat — heisst es gegen den Schluss des Capitels — meritum nostrum et profectus status nostri in multis suavitatibus et consolationibus: sed potius in magnis gravitatibus et tribulationibus perferendis. — 1, 22: Quando male habes et tribularis: tunc tempus est promerendi. — 1, 25: ibi homo plus proficit, et gratiam meretur ampliorem: ubi magis se ipsum vincit et in spiritu mortificat. — Vgl. damit Blumenl. S. 54: In hoc crescit meritum tuum: si propter Deum sustines quod tibi est molestum. — S. 211: Sustinete invicem cum omni humilitate et mansuetudine portando onera vestra: propter multa pericula evadenda, et maxima praemia animae vestrae a Deo promerenda. — S. 212: O felix et meritoria obedientia: quae nihil aliud cogitat quam beneplacitum et voluntatem patris caelestis desideranter implere. — S. 442: Hoc tamen magnae Christi dilectionis, non ipsius (sc. animae) meritum, quotiescumque ab eo consolatur. — S. 25: Omne opus in Deo factum gratiam majorem meretur. — Sol. an. c. 8: Qui habet gratiam spiritualis fortitudinis, potest citius subjugare insolentes carnis motus. —

*) Im. 3, 55: O vere caelestis gratia sine qua nulla sunt

Und ebenso wie die eignen Verdienste, sind auch Reichthum, körperliche Schönheit und Stärke, Talent und Bered-

propria merita. — 3, 58: Ego laudandus sum in omnibus sanctis meis; ego super omnia benedicendus sum et honorandus in singulis: quos sic gloriose magnificavi et praedestinavi sine ullis praecedentibus propriis meritis. Ebenda: Non gloriantur (sc. die Heiligen im Himmel) de propriis meritis; quippe qui sibi nihil bonitatis ascribunt sed totum mihi: quoniam ipsis cuncta ex infinita caritate mea donavi. — 2, 12: Tu vero pone te ad sustinendum tribulationes et reputa eas maximas consolationes; quia non sunt condignae passiones hujus temporis ad futuram gloriam promerendam: etiamsi solus omnes posses sustinere. Der von dem Verfasser der *Imitatio* zu dem Bibelwort (Röm. 8, 18) hier und an einer andern Stelle (3, 35) gemachte Zusatz *promerendam* ist bis auf die neueste Zeit von sehr vielen, katholischen wie protestantischen, deutschen wie fremdländischen Uebersetzern der *Imitatio* missverstanden worden. Die Einen haben ihn als unwesentlich gar nicht mit übersetzt. Andere übersetzen: „Die Leiden dieser Zeit — — sind nicht zu vergleichen mit der künftigen Herrlichkeit, die wir dadurch verdienen sollen.“ Diese Uebersetzung, die grammatisch freilich möglich ist, würde einen ganz fremdartigen Gedanken in den Zusammenhang einführen. Richtig allein ist die von mir im Texte angedeutete Uebersetzung. Diese hat unter den deutschen Uebersetzern u. A. Kaiser: („Die Leiden dieser Zeit sind nicht würdig, die künftige Herrlichkeit zu verdienen“), unter den französischen Uebersetzern u. A. Marillac („les souffrances de cette vie ne sont pas dignes de meriter la gloire à venir“). Sehr klar drückt den Gedanken der *Imitatio* in paraphrasirender Erweiterung die poetische Uebersetzung Corneille's aus: „Songe que quoy qu'icy tu puisses supporter, tes maux, pour grands qu'ils soient, ne peuvent meriter le bien qui t'est promis en la gloire future; et que quand tu pourrois souffrir tous les mépris, souffrir tous les revers dont gemit la nature, tu ne souffrirois rien digne d'un si haut prix“. —

Vgl. dazu Sol. an. c. 7: Bonum utique esset, ut melius me praepararem in illum diem (den Todestag), quem ignoro si hodie an cras futurus sit. Innovabo firmitus propositum, praeteritas negligentias deplorabo, totum me tibi immolabo et tuae misericordiae me in perpetuum commendabo. Domine Deus meus, in misericordia tua stant omnia opera mea; et nulla sunt propria merita, nisi adsit tua immensa pietas et miseratio. Et haec est spes mea et tota fiducia mea. — Auch Blumenl. S. 361 u. 362 (Si meritum quaeris, invenies beneplacitum voluntatis ejus.); ferner S. 425 Anm. (ipsa [sc. humilitas] meretur, quod meritis non debetur).

samkeit — kurz alle die Gaben der Natur, welche den guten und bösen Menschen gemeinsam sind, werthlos bei Gott ohne Gnade. Selbst die Gaben der Prophezeiung, des Wunderthuns, der erhabensten Forschung; ja sogar der Glaube, die Hoffnung und die übrigen Tugenden sind Gott nicht angenehm ohne Gnade und Liebe.*)

Nicht aber ohne Weiteres kann die göttliche Gnade ihre übernatürlichen Gaben einem jeden Menschen mittheilen. Es müssen gewisse Voraussetzungen vorhanden sein; gewisse Bedingungen seitens des Menschen erfüllt werden. Von den äusserlichen Dingen muss er sich loslösen, demüthig der göttlichen Gnade sich bedürftig fühlen, in demüthiger Dankbarkeit ihre Gaben annehmen.**)

*) Im. 3, 55: O vere caelestis gratia sine qua nulla sunt propria merita: nulla quoque dona naturae ponderanda. Nihil artes, nihil divitiae, nihil pulchritudo vel fortitudo: nihil ingenium vel eloquentia valent apud te Domine sine gratia. Nam bona naturae bonis et malis sunt communia electorum autem proprium donum est gratia sive dilectio: qua insigniti digni habentur via aeterna. Tantum eminet haec gratia: ut nec donum prophetiae nec signorum operatio nec quantalibet alta speculatio aliquid aestimetur sine ea. Sed neque fides neque spes, neque aliae virtutes: tibi acceptae sunt sine caritate et gratia. — Vgl. Blumenl. S. 227: Omnia Dei dona sunt etc.

**) Im. 3, 53: Pretiosa est gratia mea: non patitur se misceri extraneis rebus, nec consolationibus terrenis. Abjicere ergo oportet omnia impedimenta gratiae: si optas ejus infusionem suscipere. — Ebenda: O beatissima gratia quae pauperem spiritu virtutibus divitem facis: et divitem multis bonis humilem corde reddis. — 2, 10: ideo non possunt in nobis dona gratiae fluere quia ingrati sumus auctori: nec totum refundimus fontali origini. Semper enim debetur gratia digne gratias referenti: et auferetur ab elato quod dari solet humili. — Vgl. dazu aus den unbezweifelt ächten Werken des Thomas ausser den zahlreichen grösseren und kleineren Abschnitten, in denen das Schweigen und die Einsamkeit empfohlen wird, u. A.: Blumenl. S. 92 (Fuge homines et saeculi rumores: quia non potes satis esse Deo et hominibus, aeternis et transitoriis), S. 182 (per dulcedinem cantus ascende ad interiora mentis etc.), S. 275 (ad interiora tempestive revertendum quatenus Christo veniente et ostium pulsante statim ipsi aperiatur); S. 428 (ego cur non invenio gratiam in oculis tuis? Quia, inquit

4. Indem die Imitatio das Verhältniss der göttlichen Gnade zu der menschlichen Seele, wie es sich unter diesen Voraussetzungen und Bedingungen gestaltet, in mannigfaltigen Einzelbildern anschaulich darstellt, hebt sie Eine Seite desselben immer wieder charakteristisch hervor: die der innern Erfahrung. Nach Analogie der Darstellungsform des Hohen Liedes, an welches sie auch sonst durch Ausdrücke und Citate vielfach erinnert*), schildert sie jenes Verhältniss Gottes zu dem Menschen als eine Heimsuchung der menschlichen Seele durch die göttliche Gnade, als einen Verkehr der Gnade mit der Seele im Innern des Menschen selbst. So finden wir es durchgehend im dritten und vierten Buch der Imitatio, in bestimmtestem Ausdruck und dringlichsten Redewendungen namentlich im dritten; aber auch im zweiten Buche tritt dieser Standpunkt der Betrachtung deutlich genug hervor, und selbst dem ersten ist er nicht fremd.**)

Dominus, necdum parvus factus es sub oculis tuis etc.); S. 413 (Ad ipsum [sc. Deum] omnia referre debes — — et cum magna gratitudine ipsum intime laudare; ut iterum in te fluant dona caelestis gratiae largiori munere etc).

*) Ich verweise auf die dialogische Form des dritten und vierten Buchs der Imitatio; auf die Bezeichnung des göttlichen Subjects als *Dilectus* (in den Ueberschriften der Capp. des 4. Buchs u. s. w.), *dilectissimus sponsus* (3, 21), womit zu vgl. *Hohenl. 1, 13. 15; — 2, 3. 8 u. s. w.*; ferner auf Ausdrücke und Citate, wie 2, 11: *Si dederit homo omnem substantiam etc. (Hohenl. 8, 7); 3, 5: Amor vigilat et dormiens non dormitat (Hohenl. 5, 2: Ego dormio et cor meum vigilat); 3, 5: in amore liquefieri (H. L. 5, 6: anima mea liquefacta est); 3, 21: jucundia fruar amplexibus (H. L. 2, 6 u. 8, 3: dextera illius amplexabitur); 4, 11: donec aspiret dies claritatis: et umbrae figurarum inclinentur (H. L. 2, 17 u. 4, 6: donec aspiret dies, et inclinentur umbrae); 4, 13: Quis mihi det — ut inveniam te — et fruar te — — et jam me nemo despiciat? (H. L. 8, 1: Quis mihi det — — ut inveniam te foris et deosculer te, et jam me nemo despiciat?); 4, 13: tu es dilectus meus electus ex milibus (H. L. 5, 10: wörtlich ebenso).*

**) Vgl. im zweiten Buche c. 1: *De interna conversatione (u. A.: Eia anima fidelis praepara huic sponso cor tuum: quatenus ad te*

denn der Blick in das mystische Element, welches zu den wesentlichsten Eigenthümlichkeiten der Imitatio gehört*), und das wir nun in seinen Hauptzügen und im Zusammenhange mit dem ganzen Gedankengefüge der Imitatio darzulegen haben.

Beruht das Wesen der Mystik in der Unmittelbarkeit der innern Erfahrung; so schätzt der Verfasser der Imitatio weit über alle andre Weisen hinaus, wodurch der Mensch sonst von der Wahrheit unterrichtet, erhoben, getröstet wird,

venire, et in te habitare dignetur; ebenda: Amator Jesu — — potest se ad Deum libere convertere, et elevare supra se ipsum in spiritu ac fruite quiescere; (c. 7: De amore Jesu super omnia (Oportet dilectum (d. i. die Creatur) pro Dilecto (d. i. Jesum) relinquere etc.); c. 8: De familiari amicitia Jesu; c. 9: u. A.: Nullus sanctus fuit tam alte raptus et illuminatus etc.; c. 10 u. A.: Nec affecto contemplationem: quae ducit in elationem; c. 12: Etiam si raptus fueris usque ad tertium caelum cum Paulo etc. — Vgl. im ersten Buche c. 3: De doctrina Veritatis (Felix quem Veritas per se docet etc. u. A.); c. 11: Si essemus nobis ipsis perfecte mortui — — tunc possemus — — de caelesti contemplatione aliquid experiri; c. 18: prae magna dulcedine contemplationis etiam oblivioni tradebatur necessitas corporalis refectionis (sc. a sanctis patribus); c. 20: Claude super te ostium tuum: et voca ad te Jesum dilectum tuum.

*) Die gleiche Bedeutung hat dies mystische Element auch in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas, wie denn auch dort in der Darstellung desselben vielfache Beziehungen auf das Hohe Lied vorkommen; vgl. hierüber das von mir Prol. II A S. 70 folgg. Gesagte. Ausserdem bringe ich aus der Blumenl. zur Vergleichung mit der Imitatio in Erinnerung: den Tractat de elevatione mentis ad inquirendum summum bonum (Blumenl. S. 57 folgg.); Conciones et meditationes (Blumenl. S. 108 folgg., S. 112 folgg., S. 121 Citat aus H. L., S. 125, S. 128, S. 131 folgg., S. 140 folgg., S. 153 folg., S. 162 (Zwiesgespräch der Seele mit Christo nach H. L. 7, 10. S. 195); Sol. an. (S. 330 folgg., S. 359 Trahe me, Anspielung auf H. L. 1, 3); Hort. ros. (Blumenl. S. 405 folg.); Vall. lil. (S. 413 folgg.); De trib. tabern. (S. 429 folg.); Sermon. ad fratr. (die ersten drei Capitel, Blumenl. S. 441 folg.); De fid. dispens. (S. 459 folgg. — allegorisirende Ausführungen von H. L. 5, 3 und 1, 3); Lib. de sol. et sil. (S. 491, Citat von H. L. 8, 14). — Unter allen Schriften des Thomas hat das Sol. an. die grösste Anzahl von Citaten aus dem H. L., sowie auch von Anspielungen im Ausdruck und Wendungen im Gedankengang, die an das H. L. erinnern.

eben diese Weise der Unmittelbarkeit, da der Herr nicht durch die Lehre der Menschen oder Creaturen oder andere Vermittelungen, sondern ohne das Geräusch äusserer Worte allein durch sich selbst innerlich zu der Seele redet.**) Auf diese innerliche Rede des Herrn kommt dem Vf. Alles an. Der Zuspruch frommer Menschen, treuer Freunde, das Lesen heiliger Bücher, der Gesang religiöser Lieder nützt wenig, wenn die Seele des innerlichen Zuspruchs der göttlichen Gnade entbehrt.***) Welche Lehren die Lesenden aus Büchern schöpfen, hängt von dem innerlichen Unterrichte ab, den der Herr ihnen ertheilt;***) wen der Herr durch unmittelbare innere Erleuchtung begnadigt, der lernt von der göttlichen Wahrheit

*) Im. 1, 3: *Felix quem Veritas per se docet, non per figuras et voces transeuntes; sed sicuti se habet. Ebenda: Taceant omnes doctores sileant universae creaturae in conspectu tuo: tu mihi loquere solus.* — 3, 2: *Quod Veritas intus loquitur sine strepitu verborum.* — 3, 43: *Ego doceo sine strepitu verborum.* — 4, 3: *Sileant a facie tua dulcissime Dilecte meus caelum et terra et omnis ornatus eorum: quoniam quidquid laudis habent ac decoris, ex dignatione tuae est largitatis; nec ad decorem tui pervenient nominis, cujus sapientiae non est numerus.* — Vgl. Blumenl. S. 62: *Hoc (sc. Verbum) multipliciter animae loquitur: per scripturas, per praedicatores, per angelos et arcanae revelationes: sed multo jucundius et sublimius, quum per se Veritas menti ultro illabatur.* — S. 108: *tunc optime docetur: quando sic sermo cum solo Deo habetur.* — S. 128: *Inter me et te nihil mediare debet, quod unionem impedit.* — S. 135: *quae sacra evangelia docent et pandunt verbis exterius: adveniente spiritu Jesu spiritualiter et ipse aperiat intus sine strepitu verborum etc.* —

**) Im. 2, 9: *Sive enim adsint homines boni sive devoti fratres vel amici fideles: sive dulcis cantus et hymni: omnia haec modicum juvant, modicum sapiunt: quando desertus sum a gratia etc.*

***) Im. 3, 43: *Una vox librorum sed non omnes aequae informat: quia intus sum doctor Veritas scrutator cordis cogitationum intellector, distribuens singulis sicut dignum judicavero.* (Die Lesart *doctor Veritas* hat vor der andern *doctor veritatis* den Vorzug äusserer und innerer Gründe. Man findet sie in den ältesten und besten Handschriften. Sie ist zu verstehen als persönliche Selbstbezeichnung des göttlichen Subjects der Gnade (vgl. die vorletzte Anm.; ausserdem oben S. 78 Anm.)

in Einem Augenblicke mehr, als wenn er zehn Jahre in Schulen studiert hätte.¹⁾ Sogar Moses und die Propheten schaffen keine Frucht ohne den Herrn, der selber alle Propheten begeistert und erleuchtet und der ohne sie ganz allein vollkommen alles das den Menschen gewähren kann, was ihnen nöthig ist zum ewigen Leben.²⁾

In mannigfaltigen Weisen und Stufen erscheint in diesen Heimsuchungen der Herr der menschlichen Seele. Auch nach den Gegenständen, welche den Inhalt dieser Heimsuchungen bilden, sowie nach den Zwecken, welche der Herr dabei hat, sind dieselben verschieden.³⁾ Regelmässig aber giebt der Herr seinen Auserwählten täglich zwei Lectionen, die eine, um ihre Fehler ihnen vorzuhalten, die andre, um sie zum Wachsthum im Guten zu ermuntern. Und ebenso ist es seine Gewohnheit, in seinen Heimsuchungen abzuwechseln zwischen Versuchung und Tröstung.⁴⁾ Auch in der Versuchung ist der Herr der Seele nicht fern und hat auch dann nur heilsame Absichten;⁵⁾ aber es ist selbstverständlich, dass

¹⁾ Im. 3, 43: Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem, ut plures aeternae veritatis capiat rationes: quam si quis decem annis studuisset in scholis. — 3, 31: Est magna differentia, sapientia illuminati et devoti viri: et scientia literati atque studiosi clerici. Multo nobilior est illa doctrina quae desursum ex divina influentia manat: quam quae laboriose humano acquiritur ingenio.

²⁾ Im. 3, 2: Non loquatur mihi Moyses aut aliquis ex prophetis: sed tu potius loquere Domine Deus inspirator et illuminator omnium prophetarum, quia tu solus sine eis potes me perfecte imbuere: illi autem sine te nihil proficiunt. Possunt quidem verba sonare: sed spiritum non conferunt. Pulchritudinem dicunt: sed te tacente cor non accendunt etc.

³⁾ Im. 3, 43: aliis loquor communia aliis specialia, aliquibus in signis et figuris dulciter appareo: quibusdam vero in multo lumine revelo mysteria. — Vgl. Blumenl. S. 133 folg.; S. 356 folg.

⁴⁾ Im. 3, 3: Dupliciter soleo electos meos visitare: tentatione scilicet et consolatione. Et duas lectiones eis quotidie lego, unam increpando eorum vitia: alteram exhortando ad virtutum incrementa. — Vgl. Blumenl. S. 493, Anm. 1; S. 356 folg.

⁵⁾ Wie der Herr der Seele nahe sein könne auch in der Stunde

die tröstende Heimsuchung der Seele die erwünschteste ist; und eben diese letztere ist es, welche hauptsächlich gemeint ist, wo die Imitatio des Ausdrucks Heimsuchung oder anderer ähnlicher Ausdrücke sich bedient.

Nach dieser, im engeren Sinne des Wortes so zu nennenden Gnadenheimsuchung sehnt sich die Seele, und sie flehet so lange, bis der Herr da ist und seinen Trost ihr spendet. *) Und ist ihr eine solche Gnadenstunde geworden, wie preist sie die Wonne, die sie darin empfunden! **) Und wie gross war doch auch diese Wonne! wie gross zumal dann, wenn der Herr mit einer der höchsten seiner mannigfaltigen Gnadenoffenbarungen ***) sie begnadigte; wenn er die entzückte

der Versuchung, während er doch da gerade scheine sie verlassen zu haben, erklärt Thomas im Sol. animae c. 17 (Blumenl. S. 366 u. folg.) mit Beziehung auf Hohel. 2, 8 (En ipse stat post parietem nostrum) so: Interdum te video tepescentem; sed ut susciteris ad fervorem et quarendi diligentiam, abscondo me ad horam tamquam dilectus stans ad parietem. Video et scio omnia; sed exercitatio ad multa utilis majorem dat saepe intelligentiam etc.

*) Im. 3, 21. Die Seele fleht: Moveat te suspirium meum et desolatio multiplex in terra: o Jesu splendor aeternae gloriae, solamen peregrinantis animae — Non reticebo nec deprecari cessabo donec gratia tua revertatur: mihi tu intus loquaris. Und darauf erscheint der Herr; und indem er erscheint, spricht er: Ecce adsum; ecce ad te: quia invocasti me. — Vgl. Blumenl. S. 123 folg., S. 253.

**) Im. 3, 5: O Pater misericordiarum et Deus totius consolationis gratias tibi: qui me indignum omni consolatione quandoque tua recreas consolatione. Benedico te semper et glorifico etc. — 3, 34: Ecce Deus meus et omnia. Quid volo amplius; et quid felicius desiderare possum? O sapidum et dulce verbum; sed amanti Verbum: non mundum nec ea quae in mundo sunt. Deus meus et omnia. Intelligenti satis dictum est: et saepe repetere jucundum est amanti. Te quidem praesente jucunda sunt omnia etc. — Vgl. Blumenl. S. 349 folg.

**) Wie die Heimsuchungen des Herrn im Allgemeinen ihre verschiedenen Weisen und Stufen haben, so auch insbesondere die, welche die Imitatio und die unbezweifelt ächten Werke des Thomas mit dem in der mystischen Literatur des Mittelalters überhaupt so häufig vorkommenden Ausdruck consolationes bezeichnen. Eine höhere Stufe in der Reihe der consolationes nehmen namentlich die contem-

Seele zu sich emporhob in seine Arme und verbunden mit ihm durch das Band der innigsten Liebe,*) sie kosten liess süssesten Vorgeschmack der Freuden des himmlischen Vaterlandes!**)

plationes ein; aber auch diese wiederum sind nach Weise und Stufe unter sich verschieden. Die Seele wird zu denselben befähigt durch das, was als *excessus mentis* (vgl. Act. 10, 10; 11, 5 — *ἔκστασις*, Entzückung), als *rapi extra se*, *rapi ad caelum* (II. Cor. 12, 2 folg.) oder mit andern, gleichbedeutenden Ausdrücken bezeichnet wird. Als das innere Organ, welches behufs der Contemplation in Thätigkeit tritt, wird *mens* genannt (nicht *ratio*). Zur Veranschaulichung der übersinnlichen Eindrücke, welche die Seele im Zustande der Contemplation erfährt, dienen die sinnlichen Eindrücke, welche der Mensch vermittelt der Sinne des Gesichts und Geschmacks empfängt: daher die Ausdrücke *videre* und *gustare* oder *frui*. (Auch dies hier über die Contemplation Gesagte ist übrigens der *Imitatio* und den unbezweifelt ächten Werken des Thomas nicht ausschliesslich eigenthümlich, sondern gehört in seinen wesentlichen Zügen der ganzen mittelalterlichen Mystik an; vgl. hierüber Prol. I S. 179 folg.; S. 206 folg.; besonders S. 210). — Was die *Imitatio* und die unbezweifelt ächten Werke des Thomas als eigne Erlebnisse auf dem Gebiete der Contemplation erkennen lassen, bewegt sich in weit engeren Grenzen, als was uns Thomas von der (im specifischen Sinne des Wortes so genannten) theoreischen oder ekstatischen Jungfrau Lydewigis erzählt; vgl. Blumenl. S. 296 (*corporales raptus*), S. 304 (*indicibilis separatio spiritus ab anima*), S. 318 folg. —

*) Im. 3, 23: *Eleva mentem pressam mole peccatorum: et ad caelestia totum desiderium meum suspende: ut gustata suavitate supernae felicitatis: pigeat de terrenis cogitare. Rape me et eripe ab omni creaturarum indurabili consolatione* — „Junge me tibi inseparabili dilectionis vinculo: quia tu solus sufficis amanti.“ — Vgl. damit Blumenl. S. 350: *O si tali fruerer dulcedine quemadmodum anima sancta Deo dilecta et devota: quando sopitis sensibus sursum in spiritu fertur et elevatur super semet ipsam in amplexus Dilecti: et Deo per intimae dilectionis vinculum copulatur.* —

**) Im. 3, 6: *Affectus ille bonus et dulcis quem interdum percipis: effectus gratiae praesentis est, et quidam praegustus patriae caelestis.* —

Noch führe ich einige Belege aus der *Imitatio* und den unbezweifelt ächten Werken des Thomas an, die auf Stufenunterschiede in der Sphäre der *Contemplatio* hindeuten.

Im. 3, 51: *Fili non vales semper — in altiori gradu contemplationis consistere* (wenn von einem altior gradus die Rede

Ist, wie bemerkt, ein dem Innern zugewandter demüthiger Sinn die nothwendige Voraussetzung, um überhaupt die göttliche Gnade

ist, müssen noch andere Stufen vorhanden sein in der Vita Lydw. (Blumenl. S. 302) wird die Contemplation unter dem Bilde einer Leiter (scala contemplationis) vorgestellt. — 4, 17: Omnium devotorum cordium jubilationes, ardentis affectus, mentales excessus, ac supernaturales illuminationes et caelicas visiones tibi offero etc. — — Blumenl. S. 108, namentlich die dort angedeutete Unterscheidung zwischen dem majus duplex festum und dem festum solemne; S. 133 folg.: De quatuor modis videndi Jesum. — Einen Vorgang, der die hienieden höchste Stufe der Contemplation darstellt, erkenne ich in der Schilderung des festum solemne (Si quando igitur in excessu mentis anima posita, omnium praesentium et sui pariter oblita, solius Dei memor extiterit, atque ab omni corporea imaginatione libera in divini luminis abyssum transierit speculando aeterna); ferner Blumenl. S. 358 in den Worten: tolerandum est, si aliquando de Dilecto suo amans intense inflammatur: ut quaerat non solum qualiter parvulus natus in praesepio vagiat, aut in patibulo crucifixus pendeat, sed quater in caelo gloriosus regnat: et cuncta sub caelo mirabiliter disponit. Die zurückhaltende Weise, in der Thomas hierüber spricht (vgl. auch S. 108 die Worte: Utinam sit qui dicat et ad me pervenire faciat), sowie die äusserst geringe Anzahl von Stellen, worin er in seinen Schriften dergleichen ausserordentliche Vorgänge berührt, scheinen mir Zeugnisse zu sein von der massvollen Besonnenheit sowohl seiner mystischen Theorie, als seines, diesen theoretischen Anschauungen entsprechenden Lebens. Wichtig sind in dieser Hinsicht ausser jenen zwei aus Blumenl. S. 108 und S. 358 angeführten Stellen noch zwei andre, die ebenfalls in die Blumenlese aufgenommen sind. In der ersten (S. 372) wünscht sich die Seele: O si (sc. Dominus) — — secundum divitias superabundantes gratiae suae ab omnibus materialibus formis te purificet et evacuet, ac in abyssum suae aeternae claritatis vel raptim inducat! Aber in der zweiten (S. 374) Stelle, welche denselben Werke des Thomas, wie die erste, angehört, nämlich dem Sol. an., und von der ersten, mit welcher sie in innerer Gedankenverbindung steht, nur durch einen kleinen Zwischenraum getrennt ist, nimmt Thomas jenen Wunsch gleichsam wieder zurück, indem er sagt: qui divinitatis tuae altitudinem capere non possum nec incorpoream veritatem comprehendere sufficio: tutius me ad sanctae humanitatis tuae gesta et verba converto, quia haec cogitans non omnino a divinitate tua recedo. Wie wichtig bleibt doch also für Thomas auch mitten im Umkreise seiner mystischen Anschauungen der

erfahren zu können; so sind insonderheit die hohen und höchsten Gnadenstunden nur jener tiefsten und demüthigsten Innerlichkeit zugänglich, welche die Kraft besitzt, auf alle irdischen Tröstungen zu verzichten und den eignen selbstischen Willen völlig in sich zu ertödtet.*) Nur bei solcher sittlichen Vorbedingung kann auch die Feier der heiligen Communion zu einer hohen Gnadenstunde werden**); und weil

Gedanke an die menschliche Seite des Lebens Jesu! — Dieselbe Gränze besonnener Mystik, welche wir in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas gefunden haben, hält auch die Imitatio inne. Ohne Zweifel ist ihr Verfasser ein contemplativus, aber in keinem andern Sinne, als er sich in jenen unbezweifelten Werken darstellt. Nicht die Schilderung des festum solemne, sondern die des major duplex festum (Blumenl. S. 108) passt auf diejenige Gestalt der Mystik, welche uns in der Imitatio entgegentritt (vgl. namentlich 4, 11 über die Weise der Gegenwart Christi im Sacrament des Altars). Und in eben dieser Gestalt zeichnen uns die Biographen des Thomas auch sein Leben (Prol. I A S. 77).

*) Im. 2, 1: Frequens illi (sc. Christo) visitatio cum homine interno; dulcis sermocinatio grata consolatio: multa pax, familiaritas stupenda nimis; — 3, 12: quanto te plus ab omni creaturarum solatio subtraxeris: tanto in me. suaviores et potentiores consolationes invenies; — 2, 10: Multum autem contrariatur supernae visitationi: falsa libertas animi et magna confidentia sui; — 1, 11: Si essemus nobis ipsis perfecte mortui, et interius minime implicati; tunc possemus etiam divina sapere: et de caelesti contemplatione aliquid experiri. — 3, 31: Plures reperiuntur contemplationem desiderare: sed quae ad eam requiruntur non student exercere. Est magnum impedimentum quia in signis et sensibilibus rebus statur: et parum de perfecta mortificatione habetur. — Vgl. damit Blumenl. S. 107: quanto sensus exteriores magis restricti sunt et uniti; tanto spiritus intus liberior fit: et ad divina contemplanda potentior; — S. 479 (Anm. 3): parvum habemus interiorum consolationem, quia tam facile et frequenter quaerimus exteriorum; — S. 367 u. folg.: Bonum tibi quia humiliasti te; sic enim magis semper lucraris et gratiam meam facilius impetrabis; — S. 351: Qui ergo tibi per devotionis affectum uniri desiderat, necesse est ut omnem carnalem affectum in se mortificet, et puritatem conscientiae maxime custodiat.

**) Der Gedanke an solche Gnadenstunden der innigsten Vereinigung mit dem Herrn in der Feier des Sacraments des Altars durchzieht das ganze vierte Buch der Imitatio. — Der Herr kommt im Sacramente

es so vielen Menschen an jener Vorbedingung mangelt, giebt es auch nur so wenige *contemplative Menschen*.*)

Der jedesmalige Eintritt jener hohen und höchsten Gnadenstunden hat zu seiner nächsten Voraussetzung

zu der Seele, die sich, durch seine Gnade gestärkt, dort auf das innigste in Liebe mit ihm einigen soll (4, 4: *Vis ergo ut te suscipiam, et me ipsum tibi in caritate uniam. Unde tuam precor clementiam, et specialem ad hoc imploro mihi donari gratiam: ut totus in te liquefiam et amore pereffluam*). Dort hat die Seele ihn in Wahrheit gegenwärtig (*vere praesentem c. 11*), wenn auch noch nicht in *propria et divina claritate, in specie et sine velamine (c. 11)*, weil die irdischen Augen der Menschen den *fulgor gloriae majestatis Christi* nicht ertragen würden (*c. 11*); sie hat ihn verborgen *sub sacramento*, und muss zufrieden sein mit dem *lumen verae fidei*, bis einst, wenn das Vollkommene erschienen sein wird, der Gebrauch der Sacramente ganz aufhört (*quia beati in gloria caelesti, non egent medicamine sacramentali, c. 11*). Bis dahin aber empfängt sie im Sacramente das Brodt des Lebens (*c. 11*), und der Herr macht sie fröhlich durch den Genuss des heiligen Mahls und trunken vom Kelche des Heils (*c. 11: laetificans omnes fideles convivio sacro, et calice inebrians salutari*). Das höchste Anliegen, dessen Erfüllung die Seele von der Gegenwart des Herrn im Sacramente erwartet, spricht sie in der Bitte aus (*c. 16*): *Utinam me totaliter ex tua praesentia accendas, combures et in te transmutes, ut unus tecum efficiar spiritus per gratiam internae unionis: et liquefactionem ardentis amoris*. Und die Bittende würde sich gar nicht wundern, wenn die Bitte in Erfüllung ginge (*quid mirum si totus ex te ignescerem, et in me ipso deficerem*), da der Herr, an den sie sich wendet, selbst ein immer brennendes und niemals sick verzehrendes Feuer ist (*quum tu sis ignis semper ardens et numquam deficiens, amor corda purificans, et intellectum illuminans*). — Vgl. *Blumenl. S. 498 u. 508*.

*) *Im. 3, 31: Oportet igitur omnem supertransire creaturam et se ipsum perfecte deserere: ac in excessu mentis stare et videre te omnium conditorem cum creaturis nil simile habere. Et nisi quis ab omnibus creaturis fuerit expeditus, non poterit libere intendere divinis. Ideo enim pauci inveniuntur contemplativi: quia pauci sciunt se a perituris et creaturis ad plenum sequestrari. — Vgl. Blumenl. S. 128: qui despicit se propter me, et diligit me pure propter me: iste potest contemplari etc.; S. 195: minor est copia contemplativorum quam activorum.*

die aus der Zerknirschung (*compunctio*) als Frucht derselben hervorgegangene Belebung der Innigkeit (*devotio**) in der Seele. Ist die Innigkeit, welche überhaupt

*) Vgl. über den Begriff der *devotio* im Allgemeinen, das ausserordentlich häufige Vorkommen dieses Begriffs und Wortes in den vier Büchern der *Imitatio* Prol. I S. 70 folg. — Was dort in betreff der *Imitatio* gesagt ist, gilt auch von den unbezweifelten ächten Werken des Thomas. Auch in diesen ist der Begriff der *devotio* von hervorragender Bedeutung, und demgemäss wird auch in diesen das Wort *devotio* so häufig angetroffen. Vgl. u. A. Prol. II A S. 17: *Semper in summo devotionis gradu posse consistere: non est fragilitatis humanae*; S. 20: *Epistola devota ad quendam regularem*; S. 33: *devotus orator*; S. 47: *oratio devota*; S. 83: *O quam devoti fuerunt sancti qui sine intermissione orabant*; S. 84: *Non est etiam otiosus qui devote orat*; S. 99: *De devota visitatione nati pueri Jesu*; ebenda: *De gaudio hujus diei et devoto obsequio Jesu*; ebenda: *De quatuor modis videndi Jesum secundum devotionis affectum*; S. 118: *Affectus devotionis hic loquitur*; S. 124: *Si vis Jesum videre: studeas te devote et humiliter in omnibus habere*; S. 134: *Sed nunc dicito mihi anima devota et fidelis, quae Christum toto affectu cordis diligit*; S. 137: *O fervor devotionis, o desiderium emendationis, jam nunc ostende virtutem tuam*; S. 140: *quidam devoti amatores Christi quando sunt in secreta contemplatione cum Domino*; S. 150: *devotis orationibus frequenter insistendo*; S. 154: *(Jesus) pretiosissimum devotionis unguentum ex sacris stigmatibus suis in te emanare faciat*; S. 165: *unica devotione vulneratas manus et perforatos pedes cum suis clavis amplexabor et osculabor*; S. 166: *lugubri mente et devota attentione illuc oculum speculationis dirige: ubi Jesum noveris in gravioribus poenis pro te fuisse*; S. 174: *Vae eis qui propter taedium boni operis et defectum devotionis: quaerunt consolationes in rumoribus et negotiis externis*; S. 182: *O vere dulcis et notabilis versus: qui tam jucunde psallitur, tam saepe in horis canonicis repetitur et suis notulis devotionem excitat*; S. 184: *Quis est ergo qui pascha in spiritu celebrat?* — — (Antwort) *qui de veteri vita et mala consuetudine in novae devotionis statum surgit*; S. 191: *(Spiritus sanctus) frequenter internae devotionis praestat solatia*; S. 194: *religiosi et devoti, qui crucem suam pro Christo tollere et apostolicam vitam sectari propositum*; S. 213: *Si ergo data licentia loqui interdum vobis licet sit sermo de Deo et devotis materiis et scripturis sanctis*; ebenda: *in devotis exercitiis alius alium praeire conetur*; S. 214: *relinquite amicos carnales quia possunt vos in devotione vestra impedire*; ebenda: *censura*

die charakteristische Erscheinungsform des in der *Imitatio* geschilderten subjectiven religiösen Lebens ist,*) durch Zerknirschung in der Seele belebt; so ist die Wohnung bereitet, in welche der Herr einziehen kann mit der Fülle seiner himmlischen Erquickungen.**)

silentii, quietis amica: quae est devotionis nutrimentum; S. 222: Pessimus aliquorum usus est — — — qui — in ecclesia et in choro prae taedio devotionis dormitant; S. 224: Ruminetis sedule devotos psalmos; ebenda: omnia privata sunt abneganda: nec aliquod devotionale singulare factum sanctae obedientiae et communi utilitati praeferendum; S. 227: caveatis loqui de alta materia ne — — perdatis tempora vestra pro devotione et compunctione vobis data; S. 235: Ex sacra namque lectione trahitur bona meditatio de Deo: ex bona meditatione procedit devota affectio et prompta elevatio mentis in Deum; S. 243 und 244: Accingatur novus miles ense novo — — Ensis novus est novus fervor sanctae devotionis — — Caveat ergo novicius ne devotionis gratiam perdat torpore infectus; S. 256: De devoto servitio beatae Virginis; S. 257: devoti amatores — Virginis Mariae; S. 258: omnis devotio affectualis (der Maria als Vorbildes); S. 263: Oportet autem devotam animam magnam sibi adhibere custodiam; S. 265: flores virtutum (sc. fraternae compassionis et piae subventionis) — suavius redolent et uberius crescunt, quum devotus contemplator angelicos ordines ad horam deserit: et ad serviendum infirmis et egenis laetus accedit, quasi Christum in praesenti videret; S. 270: Ibi est laeta dedicatio novi altaris: ubi est novus fervor devotionis cum gratiarum actione in jubilo cordis pro beneficiis acceptis; ebenda: Ille agnum immaculatum Deo dignum offert qui passionem Christi quotidie devote commemorat u. s. w. u. s. w.

*) Vgl. die in Prol. I S. 70 folg. aus der *Imitatio* und die in der vorhergehenden Anmerkung aus den unbezweifelt ächten Werken des Thomas angeführten zahlreichen Beispiele. — Das den Brüdern des gemeinsamen Lebens charakteristisch eigenthümliche Bestreben, die Stimmung der devotio möglichst dauernd in der Seele zu erhalten und nach jeder Abschwächung und jedem Erkalten derselben immer von neuem in sich zu beleben, hat zu der Benennung jener Brüder mit dem Namen fratres devoti Anlass gegeben.

**) Im. 1, 20: Nemo dignus est caelesti consolatione: nisi diligenter se exercuerit in sancta compunctione. — 1, 21: Da te ad cordis compunctionem: et invenies devotionem. — 4, 15:

So kann denn nun das ohnehin schon so wohlthuende Gefühl der Innigkeit durch die göttliche Gnade bis zum Gipfel wonnevollster Freude (*gratia devotionis* im engeren Sinne des Wortes*) erhoben, und der Himmel der entzückten Seele geöffnet werden (*mentis excessus, raptus*,**) um sie am vollen beseligenden Schauen und Geniessen des Herrn und seiner Herrlichkeiten theilnehmen zu lassen.***)

Quisquis ergo intentionem suam simplici corde sursum ad Deum levaverit: seque ab omni inordinato amore seu displicentia cujuslibet rei creatae evacuaverit: aptissimus gratiae percipiendae ac dignus devotionis munere erit. Dat enim Dominus ibi benedictionem suam: ubi vasa vacua invenerit. Et quanto perfectius infimis quis renunciat, et magis sibi ipsi per contemptum sui moritur: tanto gratia celerius venit, copiosius intrat: et altius liberum cor elevat. — Vgl. Blumenl. S. 180 u. 181: consolabor te praesentia mea, devotionis gratiam infundendo: vino compunctionis primo te potando, deinde oleo lactitiae ungendo: ut lacrimas fundas, et mirabilem dulcedinem sentias: ac totus ignescas et liqueas; S. 351: Qui ergo tibi per devotionis affectum uniri desiderat, necesse est ut omnem carnalem affectum in se mortificet, et puritatem conscientiae maxime custodiat; S. 426: Cor ejus (sc. des Demüthigen) devotione spirituali citius tangitur, quia de temporali gaudio non consolatur. Compunctioni est deditus etc.

*) Vgl. Prol. I S. 75.

) Vgl. Prol. I S. 75; und oben S. 91 und 92 Anm. *).

***) Vgl. Im. 3, 21: O mi dilectissime sponse Jesu Christe amator purissime dominator universae creaturae: quis mihi det pennas verae libertatis ad volandum et pausandum in te? O quando ad plenum dabitur mihi vacare et videre quam suavis es Domine Deus meus? (Die Antwort auf diese Frage nach der subjectiven Bedingung des Empfangs der höchsten göttlichen Gnadenheimsuchungen enthält das Folgende; vgl. Prol. I S. 49.) Quando ad plenum me recolligam in te: ut' prae amore tuo non sentiam me, sed te solum supra omnem sensum et modum: in modo non omnibus noto (das heisst also: die subjective Bedingung jener höchsten Gnadenerweisungen ist die höchste devotio). — 4, 4 (Ueberschrift des Cap.: Quod multa bona praestantur devote communicantibus): Vis ergo ut te suscipiam: et me ipsum tibi in caritate uniam. Unde tuam precor clementiam, et specialem ad hoc imploro mihi donari gratiam: ut totus in te liqueam et amore pereffluam: atque de nulla aliena consolatione amplius me intromittam; also auch

Und wie es nur der demüthige, bis zur compunctio demüthige Sinn ist, welcher die Seele zur devotio und mittelst derselben zum Empfang der höchsten Gnadenheimsuchungen des Herrn befähigt, so ist es auch nur dieselbe Demuth, welche den Gewinn jener Heimsuchungen in Dankbarkeit und Besonnenheit der Seele zu bewahren und die erneuete Wiederkehr derselben herbeizuführen vermag; während dem dünnhaft vermessenem, unbesonnenem Sinne der Segen jener ausserordentlichen Gnadenstunden sogar zum Fallstricke wird und zum Verderben gereicht.*)

hier wieder die höchste Stufe der devotio (ausgedrückt durch *totus in te liquetiam* etc.) die subjective Bedingung des Empfangs der höchsten Gnadengüter (*ut te suscipiam: et me ipsum tibi in caritate uniam*). — — Vgl. Blumenl. S. 350: *O si tali fruerer dulcedine quem admodum anima sancta Deo dilecta et devota quando sopitis sensibus sursum in spiritu fertur et elevatur super semet ipsam in amplexibus Dilecti etc.* — Ebenda: *Deus meus quum tu introieris in domum amantis te animae nonne pasces eam tuo lacte, et deduces etiam aliquando extra se prae abundanti tua dulcedine ad capiendum te sine aliqua corporali imagine? etc.*

*) Im. 3, 7: *De occultanda gratia sub humilitatis custodia* (Utilius est tibi et securius devotionis gratiam abscondere: nec in altum te efferre, nec multum inde loqui neque multum ponderare sed magis temet ipsum despicere: et tamquam indigno datam timere. — — Quidam incauti propter devotionis gratiam se ipsos destruxerunt quia plus agere voluerunt quam potuerunt, non pensantes suae parvilitatis mensuram: sed magis cordis affectum sequentes quam rationis iudicium. Et quia majora praesumpserunt quam Deo placitum fuit: idcirco gratiam cito perdiderunt. Facti sunt inopes et viles relict: qui in caelum posuerunt nidum sibi ut humiliati et depauperati discant non in alis suis volare: sed sub pennis meis sperare). — 2, 10: *De gratitudine pro gratia Dei* (Multum autem contrariatur supernae visitationi: falsa libertas animi et magna confidentia sui. Deus bene facit consolationis gratiam dando: sed homo male agit, non totum Deo cum gratiarum actione retribuendo. Et ideo non possunt in nobis dona gratiae fluere quia ingrati sumus auctori: nec totum refundimus fontali origini. Semper enim debetur gratia digne gratias referenti: et auferetur ab elato quod dari solet humili. Nolo consolationem: quae mihi aufert compunctionem. Nec affecto contemplationem: quae ducit in elationem. — — Qui gratiam Dei retinere desiderat, sit gratus pro gratia data: patiens

Aber wie Grosses auch jene hohen und höchsten Gnadenstunden dem Menschen gewähren — eine nach Dauer und Beschaffenheit des Gewährten vollkommene Befriedigung bieten auch sie noch nicht; diese ist erst im himmlischen Vaterlande zu erwarten. Wie rasch gehen sie vorüber, da der hienieden noch immer so schwache Mensch sich nicht längere Zeit auf den höheren Stufen der Beschauung zu erhalten vermag! Und wie weit bleibt das, was sie gewähren, hinter dem zurück, was wir dereinst zu erwarten haben!*) Sind sie aber vorüber,

pro sublata. Oret ut redeat: cautus sit et humilis ne amittat). — Vgl. Blumenl. S. 140 (Sic etiam — ex intimo referunt; namentlich: prudenter gratiam supernae visitationis contegunt solum quae prodesse possunt et melius comprehendere humiliter dicunt).

*) Im. 4, 11: gaudent enim (sc. beati in gloria caelesti) sine fine in praesentia Dei, facie ad faciem gloriam ejus speculantes et de claritate in claritatem abyssalis Deitatis transformati, gustant Verbum Dei caro factum sicut fuit ab initio et manet in aeternum. Memor horum mirabilium, grave mihi fit taedium etiam quodlibet spirituale solatium quia quamdiu Dominum meum aperte in sua gloria non video: pro nihilo duco omne quod in mundo conspicio et audio. Testis es tu mihi Deus quod nulla res me potest consolari, nulla creatura quietare: nisi tu Deus meus quem desidero aeternaliter contemplari. Sed non est hoc possibile durante me in hac mortalitate ideo oportet ut me ponam ad magnam patientiam: et me ipsum in omni desiderio tibi submittam. — Vgl. auch die nach Im. 4, 11 oben S. 95, Anm. ausgeführten Unterschiede zwischen dem Diesseits und Jenseits. — Blumenlese S. 133 und 134: Sed quid facient qui adhuc peregrinantur in terra nec valent perfrui aeternae claritatis gloria? Videbunt eum (sc. Jesum): sed non modo. Videbunt eum a longe: sed nondum prope. Vident enim nunc per fidem: sed necdum per speciem. Vident etiam nunc per speculum in aenigmate: tunc autem facie ad faciem. Vident nunc raptim: tunc autem continue. Vident nunc imperfecte et obscure: tunc autem clare et aperte. Vident nunc vere quia credunt firmiter et bene: tunc autem videbunt sine velamine omnia plene. — Blumenl. S. 178 (aus dem sermo primus in festo palmarum): Qui vero (sc. beim Einzuge Jesu in Jerusalem) in via juxta Regem ambulant apostoli sunt: et hi vultum ejus raptim ex latere vident. Isti sunt viri contemplativi a mundanis actibus penitus segregati — per crebra suspiria ad caelestia aestuantes, summo desiderio Christum in gloria sua videre cupiunt atque ex speciali gratia intime recollecti et supra se quandoque

dann thut der Mensch gut, sich der Betrachtung des Erdenlebens Jesu wieder zuzuwenden, in seinen Leiden auszuweichen und zu niedrigeren und äusseren Handlungen seine Zuflucht zu nehmen und in guten Handlungen sich zu erfrischen.*) Aber in Erinnerung an die Wonne jener Stunden fühlt er nun wieder so recht schmerzlich die Mängel und das Elend dieses Erdenlebens. Erstorben ist die belebende Gluth der Innigkeit; und wie ist er nun wieder so dürr, so lau!**) Wieder

in spiritu subito levati: faciem Christi quasi ex latere modice contemplantur. — Blumenl. S. 17: Semper in summo devotionis gratia posse consistere: non est fragilitatis humanae.

*) Im. 2, 1: Si nescis speculari alta et caelestia, requiesce in passione Christi: et in sacris vulneribus ejus libenter habita. — 3, 51: Fili non vales semper in ferventiori desiderio virtutum stare: nec in altiori gradu contemplationis consistere, sed necesse habes interdum ob originalem corruptelam ad inferiora descendere: et onus corruptibilis vitae etiam invite et cum taedio portare. Quamdiu mortale corpus geris: taedium senties et gravamen cordis etc. — Tunc expedit tibi ad humilia et exteriora opera confugere: et in bonis actibus te recreare. — Blumenl. S. 357: Sit proinde potior meditatio tua et affectus frequentior circa humilia vestigia Jesu. (Vgl. auch S. 374). — S. 406: O si parum mihi gustare liceat, quod angelis clare patet et finem non habet! Sed ad vitam activam redeundum, et contra tentationes quotidianas fortiter per virtutem caritatis proeliandum. — S. 442 (Anm. *): Congruus ordo ascendendi ad Deum est ab inferioribus studiis ad potiora tendere et rursus ad pristinam infirmitatem humiliter se reflectere. —

**) Das sind die in der Imitatio, wie in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas öfters vorkommenden Ausdrücke, welche einen dem Zustande der Innigkeit (devotio) entgegengesetzten Seelenzustand bezeichnen. Vgl. z. B. Im. 4, 14: Quando recordor devotorum aliquorum ad sacramentum tuum Domine cum maxima devotione et affectu accedentium: tunc saepius in me ipso confundor et erubesco, quod ad altare tuum et sacrae communionis mensam tam tepide et frigide accedo, quod ita aridus et sine affectione cordis maneo: quod non sum totaliter accensus coram te Deo meo, nec ita vehementer attractus et affectus sicut multi devoti fuerunt, qui prae nimio desiderio communionis et sensibili cordis amore a fletu se non potuerunt continere — — Longe est a me saepe talis affectus et devotio: tam vehemens amor et ardor. — Blumenl. S. 217: Inter multa pericula versamur, et qui tentant nos et vexant non dormiunt nec quiescunt:

nahet die Versuchung; und da er, so lange er einen sterblichen Leib trägt, ein gebrechlicher Mensch bleibt, muss er zu neuem Schmerze auf neuem Fehltritt sich entdecken.*) Da ergreift ihn denn wieder und ergreift ihn jetzt mit heftigster Gewalt die Sehnsucht abzuschneiden und bei Christo zu sein und ihn zu schauen in dem ganzen, durch keine körperliche Hülle mehr umdunkelten Glanze seiner himmlischen Herrlichkeit. Er malt sich aus mit lebhaftesten Farben und stellt sich hell vor Augen das Bild jener, durch kein Leid, keine Sünde mehr getrüben, ewigen, unendlichen Seligkeit, die er hienieden noch nicht erlangen kann, die aber dort seiner wartet; und vergleicht damit das ganze Elend seines Erdendaseins.**)

sed quaerunt nos decipere et a bono incepto impedire. Non tamen desperemus, nec orare et clamare ad Christum cessemus: etiamsi tepidi et aridi saepius fuerimus. —

*) Im. I, 22: Quamdiu istud fragile corpus gerimus, sine peccato esse non possumus: nec sine taedio et dolore vivere. — 3, 48: Relictus sum pauper et exsul in terra hostili: ubi bella quotidiana, et infortunia maxima etc. — Opto inhaerere caelestibus: sed deprimunt res temporales et immortificatae passionēs. Mente omnibus rebus superesse volo: carne autem invite subesse cogor. Sic ego homo infelix mecum pugno et factus sum mihimet ipsi gravis; dum spiritus sursum et caro quaerit esse deorsum. O quid intus patior dum mente caelestia tracto: et mox carnalium turba occurrit oranti. — — Blumenl. S. 342: quamdiu in hoc mundo sum, mundus non sum. — S. 411 folg.: quamdiu anima est in corpore, et corpus alitur cibis terrenis; non est homo purus a peccatis omnibus, nec liber a tentationibus suis.

**) Diese Gegeneinanderstellungen des Jenseits und des Diesseits, die wir ebenso wie in der Imitatio, auch in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas treffen, sind nicht allein dem Inhalte, sondern auch der Stimmung nach, in welcher die Vergleiche ausgeführt wird, einander verwandt.

Im. 3, 48: O supernae civitatis mansio beatissima. O dies aeternitatis clarissima: quam nox non obscurat: sed summa veritas semper irradiat: dies semper laeta semper secunda: et nunquam statum mutans in contraria. O utinam dies illa illuxisset: et cuncta haec temporalia finem accepissent. Lucet quidem sanctis perpetua claritate splendida: sed non nisi a longe et per speculum peregrinantibus in terra. Norunt caeli cives quam gaudiosa sit illa: gemunt exsules filii

Und so erhebt er denn flehend seine Stimme zu dem Herrn um Erlösung aus dieser Zeitlichkeit.*) Und der Herr beruhigt

Evae quod amara et taediosa sit ista. Dies hujus temporis parvi et mali: pleni doloribus et angustiis: ubi homo multis peccatis inquinatur, multis passionibus irretitur: multis timoribus stringitur, multis curis distenditur: multis curiositatibus distrahitur, multis vanitatibus implicatur: multis erroribus circumfunditur, multis laboribus atteritur tentationibus gravatur: deliciis enervatur, egestate cruciatur. O quando finis horum malorum: quando liberabor a misera servitute vitiorum? Quando memorabor Domine tui solius: quando ad plenum laetabor in te? Quando ero sine omni impedimento, in vera libertate sine omni gravamine mentis et corporis? Quando erit pax solida pax imperturbabilis et securus: pax intus et foris, pax ex omni parte firma? Jesu bone quando stabo ad videndum te, quando contemplabor gloriam regni tui: quando eris mihi omnia in omnibus? O quando ero tecum in regno tuo: quod praeparasti dilectis tuis ab aeterno? Relictus sum pauper et exsul in terra hostili: ubi bella quotidiana, et infortunia maxima. Consolare exsilium meum: mitiga dolorem meum: quia ad te suspirat omne desiderium meum. — — Vgl. damit Sol. an. c. 5: De anhelatione aeternae vitae (Blumenl. S. 343); c. 12: De unico et summo bono quaerendo (Blumenl. S. 354: O bonum super omne bonum: o finis sine fine: quando fruar te sine modo et sine fine? Multa hic invenio bona: sed quae alterant non quae satiant etc.); c. 19: De desiderio divinae fruitionis; c. 20: De gemitu animae ex dilatione gloriae (Ego scio cui credidi; et certus sum quia facilius est negare caelum et terram esse quam Deum non esse. Et scio quidem ipsum esse bonum animae meae et numquam me beatum fieri posse sine ejus perfecta contemplatione. Cujus contemplatio quia necdum mihi collata est neque perpetue firmata nimirum plango, quod tanta felicitate privor etc.); c. 21: De memoria caelestis patriae (Blumenl. S. 367 folg.). — Blumenl. S. 112 u. 113: O quando veniet dies illa cui nox non succedit: quae temporum vices nescit, sed semper lucet et diescit: ubi facie ad faciem videtur Deus, ubi perfecte amatur et laudatur Jesus, ubi numquam distrahitur ab illo cogitatio, nec inquinatur cordis affectio: sed est ipse omnia in omnibus.

*) Ueber die Bedeutung des Todes für das Geschick der Ewigkeit vgl. Im. 1, 23: De meditatione mortis (Nunc tempus est valde pretiosum: nunc sunt dies salutis: nunc tempus acceptabile. Sed pro dolor quod hoc utilius non expendis: in quo promereri vales unde aeternaliter vivas etc. Stude nunc taliter vivere: ut in hora mortis valeas potius gaudere quam timere. Dise enunc mori mundo: ut

ihn und richtet ihn auf. Er lobt seine Sehnsucht nach der ewigen Seligkeit und lässt ihn in dieser Sehnsucht selbst

tunc incipias vivere cum Christo). — Sol. an. c. 7: De optatione bonae mortis (Blumenl. S. 343 folg.).

Dem Obigen liegt die Lehre zum Grunde, dass der Zustand, in welchem der Christ sich in der Todesstunde befindet, über sein Schicksal in der Ewigkeit endgültig entscheidet. Nach dem Tode erfolgt sogleich das göttliche Gericht (*judicium speciale*, als dessen Bestätigung und Vollendung das mit der Auferstehung verbundene *judicium generale* oder *extremum* anzusehen ist). Der Fromme, der im Stande der Gnade gestorben, wird des ewigen Lebens theilhaftig: entweder sofort, wenn er nämlich seine Sünden nicht bloss hienieden bereut, bekannt und Vergebung derselben empfangen, sondern auch die ihm obliegenden Büssungen (*satisfactiones*, *poenae*) vollständig abgetragen hat; oder — wenn er noch nicht alle Büssungen geleistet hatte, als er starb — erst nach längerem oder kürzerem Aufenthalt im Fegfeuer (*Catech. Roman. P. I c. 6 qu. 6: piorum animae — quibus aliquid diluendum et persolvendum est, purgatorii igne expiabantur*). Ist, was an Büssungen noch rückständig war zur Zeit seines Abscheidens, im Fegfeuer von ihm ergänzt; oder durch Fürbitte der Lebenden (namentlich im Messopfer), Ablässe und Anderes sein Aufenthalt im Fegfeuer abgekürzt: so beginnt auch für ihn die Theilnahme am ewigen Leben (das „*cum Christo esse*“ *ep. Pauli ad Philpp. 1, 23*). Wer dagegen in Todsünden stirbt, fällt sofort in Folge des göttlichen Gerichts der ewigen Verdammniss anheim. — Das ist die im Tridentinum und *Catech. Rom.* symbolisch fixirte Kirchenlehre, welche wir ebenfalls in der Imitatio und wie in dieser, auch in den unbezweifelten ächten Werken des Thomas finden. Was die Fürbitten der Lebenden für die im Fegfeuer befindlichen Gestorbenen betrifft, so erinnere ich namentlich an *Im. 4, 9: Offero quoque tibi omnia pia desideria devotorum; necessitates — eorum — qui orationes et missas pro se suisque omnibus dici a me desideraverunt et petierunt; sive in carne adhuc vivant sive jam saeculo defuncti sint: ut omnes sibi auxilium gratiae tuae, opem consolationis, protectionem a periculis, liberationem a poenis (also insbesondere auch den poenis purgatorii) advenire sentiant etc.* Denselben Gedanken spricht Thomas in *Sermo II ad nov.* (Blumenl. S. 211) in den Worten aus: *Ibi (nämlich im Kloster) multorum intercessionibus citius liberatur de purgatorio*. — *Im. 1, 24* mit der Ueberschrift: *De judicio et poenis peccatorum*, meint sowohl das *judicium speciale* als das *judicium generale*, sowohl die *poenae* des Fegfeuers als die der Hölle; ebenso ist es *Sol. an. c. 2: De districto Dei*

eine der Gnaden erkennen, die er seiner Seele eingeflösst.*) Auch beruhigt er ihn wegen seiner noch immer wieder vorkommenden Rückfälle in Sünden: so lange der Mensch mit dem irdischen Leibe behaftet sei, könne er nicht ohne Sünde sein; sei doch selbst der Engel im Himmel und der erste Mensch im Paradiese gefallen.***) Aber weiter ermahnt er ihn zur Geduld. Noch sei er nicht ganz reif für den Himmel; noch müsse seine Prüfung fortgesetzt werden. Auch die

judicio, und c. 3: De dolore et fletu peccatorum (vgl. Blumenl. S. 338 folg.). — Von der Auferstehung des Leibes ist in der *Imitatio* eben so wohl wie in den allermeisten der unbezweifelt ächten Werke des Thomas niemals ausdrücklich die Rede. Nur ganz vereinzelt geschieht ihrer einmal Erwähnung (vgl. Blumenl. S. 180).

*) Im. 3, 49: Quum tibi desiderium aeternae beatitudinis desuper infundi sentis, et de tabernaculo corporis exire concupiscis etc. dilata cor tuum et omni desiderio hanc sanctam inspirationem suscipe. Redde amplissimas supernae bonitati gratias: quae tecum sic dignanter agit clementer visitat ardentem excitat potenter subleuat: ne proprio pondere ad terrena labaris. — Vgl. Blumenl. S. 368: Noli ergo hio stare anima mea, quia non est iste locus requietionis tuae; sed perge sursum, ascende ad eum qui te fecit. Jam enim et ille nuncios misit et invitat ad ascendendum. Quot desideria aeternae vitae inspirat, tot nuncios tibi transmittit; quibus susceptis para te ad ambulandum. Ambulas, si eum videre desideras, si ei placere contendis, si inferioribus abrenuncias etc. — Blumenl. S. 461, Anm. § 6: Si quando igitur interius Deo persenseris te junctum et tibi hoc saeculum penitus amarescere; etc. si etiam post devotam et perseverantem orationem desiderium aeternae vitae incallescere et augmentari perceperis: unde haec bona procedere autumas nisi de cellariis supernis?

**) Im. 1, 22: Quamdiu istud fragile corpus gerimus: sine peccato esse non possumus. — 3, 57: Non est totum frustratum: si te saepius percipis tribulatum vel graviter tentatum. Homo es et non Deus. Caro es, non angelus. Quomodo tu posses semper in eodem statu virtutis permanere? quando hoc defuit angelo in caelo, et primo homini in paradiso? — Vgl. Blumenl. S. 411 und 412: Nam quamdiu anima est in corpore, et corpus alitur cibis terrenis; non est purus a peccatis omnibus, nec liber a temptationibus suis, neque certus a casibus futuris. — S. 219: Primus homo in paradiso tentatus est et deceptus etc. Quid ergo mirum si frater aliquis fragilis etc. quandoque erret, et peccet, aut impatiens fiat?

Heiligen hätten es nicht besser gehabt während ihres Erdenwallens; auch sie hätten den Wechsel der Stunden des höchsten Trostes mit den Stunden der tiefsten Trostlosigkeit erfahren. Es sei hienieden nun einmal nicht anders, als dass die Gnade komme und gehe, gehe und komme;**) aber dieser

*) Im. 3, 49: *Novi desiderium tuum: et frequentes gemitus audi. Jam velles esse in libertate gloriae filiorum Dei; jam te delectat domus aeterna et caelestis patria gaudio plena: sed nondum venit hora ista; sed est adhuc aliud tempus: scilicet tempus belli tempus laboris et probationis. etc. Probandus es adhuc in terris: et in multis exercitandus. Consolatio tibi interdum dabitur: sed copiosa satietas non conceditur. Confortare igitur et esto robustus: tam in agendo quam in patiando naturae contraria. — Vgl. Blumenl. S. 188: Suspiro ex intimo cordis, propter multa obstacula retrahentia a caelestibus; et peto a malis praesentibus liberari: et ad Christum celerius pervenire. etc. Sed heu nondum venit hora ista jucunda: nondum est tempus regnandi, sed patiendi. — S. 195 und 196: Nam istis spinis et turbinationibus retrahitur animus a delectationibus terrenis; etc. taedet vivere, cupit dissolvi et esse cum Christo: quia non est pax in hoc mundo. Sed pius Dominus qui novit quid nobis sit salubrius; saepe differt implere desideria servorum suorum, propter melius: quatenus adhuc clarius purgentur ad obtinenda promissa gaudia in caelis.*

**) Im. 2, 9: *Quum ablata fuerit consolatio non statim desperes; sed cum humilitate et patientia exspecta caelestem visitationem: quoniam potens est Deus amplius tibi redonare consolationem. Istud non est novum nec alienum viam Dei expertis: quia in magnis sanctis et in antiquis prophetis, fuit saepe talis alternationis modus. etc. Si sic actum est cum magnis sanctis non est desperandum nobis infirmis et pauperibus, si interdum in fervore et interdum in frigiditate sumus: quoniam spiritus venit et recedit secundum suae beneplacitum voluntatis. — 2, 8: Quando enim gratia Dei venit ad hominem: tunc potens fit ad omnia. Et quando recedit, tunc pauper et infirmus erit: et quasi tantum ad flagella relictus. In his non debet deijci nec desperare sed ad voluntatem Dei aequanimiter stare: et cuncta supervenientia sibi ad laudem Jesu Christi perpeti; quia post hiemem sequitur aestas: post noctem redit dies, et post tempestatem magna serenitas. — Vgl. Blumenl. S. 361 folg. — S. 442. — S. 337 Anm. **): Hic est modus ejus: ire et redire, et probare sibi dilectam atque in amore facere perfectam. Non te conturbet recessus, si optas ejus accessum. etc.*

Wechsel solle nach Gottes Absicht ebenso zum Heile des Menschen, wie zur Verherrlichung Gottes gereichen. So möge denn der, welcher eine Gnadenstunde tröstender Heimsuchung erfahre, im Genuss derselben auch der Versuchung nicht vergessen, welche nachfolgen werde; und wer versucht werde, möge die Versuchung als ein Zeichen betrachten, dass nach Bewährung in derselben neue Tröstung ihm zu Theil werden solle.*) Die möge also der Betrübte geduldig erwarten; inzwischen aber nicht verzagen, sondern im Vertrauen auf Gott mit erfrischtem Muthe, mit stärkeren Kräften fortsetzen das Werk der Heiligung,**) fortfahren durch das grosse und heil-

*) Im. 2, 9: Numquam inveni aliquem tam religiosum et devotum, qui non habuerit interdum gratiae subtractionem: aut non senserit fervoris diminutionem. Nullus sanctus fuit tam alte raptus et illuminatus: qui prius vel postea non fuerit tentatus. Non enim dignus est alta Dei contemplatione: qui pro Deo non est exercitatus aliqua tribulatione. Solet enim sequentis consolationis: tentatio praecedens esse signum. Nam tentationibus probatis: caelestis promittitur consolatio. Qui vicerit inquit dabo ei edere de ligno vitae. Datur autem consolatio divina: ut homo fortior sit ad sustinendum adversa. Sequitur etiam tentatio: ne se elevet de bono. -- 3, 7: Non est huic affectioni (sc. gratiae devotionis) tenacius inhaerendum: quae citius potest mutari in contrarium. Cogita in gratia: quam miser et inops esse soles sine gratia. — Ebenda: Consilium bonum est, ut fervoris spiritu concepto: mediteris quid futurum sit abscedente lumine. Quod dum contingerit, recogita et denuo lucem posse reverti: quam ad cautelam tibi, mihi autem ad gloriam ad tempus subtraxi. — Vgl. Blumenl. S. 181: Permitto ad modicum tribulari mihi dilectum; et dum minus aestimat, aut indignum se reputat aliquo solatio: subito appareo et illumino ignorantem. Feci sic cum discipulis meis etc. — S. 366 und 367.

**) Im. 3, 30: Sta firmiter, et perseveranter. Esto longanimis, et vir fortis: veniet tibi consolatio in tempore suo. Expecta me expecta: veniam et curabo te. — Ebenda: Noli putare te relictum ex toto; quamvis ad tempus tibi miserim aliquam tribulationem: vel etiam optatam subtraxerim consolationem. Sic enim transitur ad regnum caelorum. — 3, 6: Certa tamquam miles bonus; et si interdum ex fragilitate corruis, resume vires fortiores prioribus confidens de ampliori gratia mea. — 3, 35: Putas tu quod semper habebis pro tua voluntate consolationes spirituales? Sancti mei non semper habuerunt

same Reinigungsfeuer der Selbstüberwindung die eigne Sündenschuld zu tilgen, damit er so eines guten, in das ewige Himmelreich rasch hinüberführenden Todes theilhaftig werde.

tales; sed multas gravitates et tentationes varias: variasque desolationes. Sed patienter sustinuerunt se in omnibus; et magis confisi sunt Deo quam sibi: scientes quia non sunt condignae passionibus hujus temporis ad futuram gloriam promerendam. Vis tu statim habere; quod multi post multas lacrimas et magnos labores vix obtinuerunt? Expecta Dominum viriliter age, et confortare; noli diffidere noli discedere: sed corpus et animam expone constanter pro gloria Dei. Ego reddam plenissime: ego tecum ero in omni tribulatione. — Vgl. Blumenl. S. 150: Et licet saepius tentaris et cadis; tamen iterum debes niti resurgere, et bonum propositum cum majore cautela arripere etc. — S. 217: Non tamen desperemus, nec orare et clamare ad Christum cessemus: etiamsi tepidi et aridi saepius fuerimus, et prae angustia cordis ignoramus quid agere debeamus; quia forte probat nos Deus in paucis: si vere eum diligimus non verbis tantum sed factis et plagis. Igitur surgentibus ventis duris non retrocedamus; arma spiritualia arripiamus, animum tristem erigamus, de novo incipiamus: et multo fortius quam fecimus contra carnem, contra mundum, et contra diabolum certare studeamus.

*) Im. 1, 24: Nunc labor tuus est fructuosus; fletus acceptabilis, gemitus exaudibilis: dolor satisfactorius et purgativus. Habet magnum et salubre purgatorium patiens homo: qui suscipiens injurias plus dolet de alterius malitia, quam de sua injuria; qui pro contrariantibus sibi libenter orat: et ex corde culpas indulget; qui veniam ab aliis petere non retardat: qui facilius misereretur quam irascitur; qui sibi ipsi violentiam frequenter facit: et carnem omnino spiritui subjugare conatur. Melius est modo purgare peccata et vitia resecare: quam in futuro purganda reservare. — Vgl. Blumenl. S. 196: Valent autem maxime temporales miseriae patienter toleratae pro ablutione peccatorum; pro reconciliatione divinae misericordiae, pro diminutione poenae purgatoriae: pro obtentu majoris gratiae, pro augmento celsioris gloriae futurae.

**) Im. 3, 57: Quid facerem in tantis tribulationibus et angustiis meis; nisi me confortares tuis sanctis sermonibus? Dummodo tandem ad portum salutis perveniam: quid curae est quae et quanta passus fuero? Da finem bonum: da felicem ex hoc mundo transitum. Memento mei Deus meus: et dirige me recto itinere in regnum tuum. — Vgl. Sol. an. c. 7: De optatione bonae mortis (Blumenl. S. 343 folg.).

Zufrieden, dass er auch hienieden Gott habe, und dass, wer Gott habe, auch den Himmel habe, wenngleich er noch nicht im Himmel sei, solle er auf Gott allein seine ganze Zuversicht und Hoffnung setzen. — Und so wird nun die betrübte Seele wiederum still und ergeben. Den Ausdruck dieser zurückgekehrten Stille und Hoffnungsfreudigkeit lesen wir in dem letzten Capitel des dritten Buchs der *Imitatio*. Was darin der Verfasser ausspricht, haben wir uns etwa zu denken als die Grundstimmung seines Innern. Diese Stimmung mag in seinem späteren Leben noch manchmal selbst heftigen Schwankungen unterworfen gewesen sein; aber er wird sich bald immer wieder in den heiligen Frieden derselben zurückgefunden haben. Es ist die Stimmung eines Herzens, das, beschwert durch die Mängel, Trübsale und Anfechtungen dieses Erdenwallens, eines Wallens in dem dunkeln Lande der Verbannung, nach dem seligen Ziele seines himmlischen Vaterlandes sehnsvoll verlangt, und in innigster Hingebung

*) Im. 3, 59: Domine quae est fiducia mea quam in hac vita habeo? aut quod majus solatium meum ex omnibus apparentibus sub caelo? Nonne tu Domine Deus meus? cujus misericordiae non est numerus? Ubi mihi bene fuit sine te? Aut quando male esse potuit praesente te? Malo pauper esse propter te: quam dives sine te. Eligo potius tecum in terra peregrinari: quam sine te caelum possidere. Ubi tu ibi caelum? atque ibi mors et infernus: ubi tu non es. Tu mihi in desiderio es: et ideo post te gemere clamare et exorare necesse est. In nullo denique possum plene confidere qui in necessitatibus auxiliatur opportunius: nisi in te solo Deo meo. Tu es spes mea tu fiducia mea: tu consolator meus et fidelissimus in omnibus. — Vgl. Blumenl. S. 374: Desiderium animae meae est tecum esse in regno caelorum; sed quia tempus meum nondum est paratum, expectabo te usque ad vesperam. Interim haec mihi sit consolatio in loco peregrinationis meae: quod memor sum nominis tui et maxime caritatis tuae, et quod praesentem te habeo in fide et sacramentis ecclesiae. Intolerabile mihi prorsus foret in hoc mundo vivere. nisi spem haberem in te Domine. — S. 492 Anm. ***): Nullus locus tam solitarius sit, in quo Jesus priorem locum non habeat. Sine illo omne secretum tumultus, cum illo omnis locus quietus et delectabilis. Dulcius est esse cum illo in cruce, quam sine illo in paradiso. Ipso praesente quid jam deesse poterit?

an Gott, sein höchstes Gut, in kindlich vollem Vertrauen zu der göttlichen Gnade, der es schon hienieden so viele süsse Erquickungen zu verdanken hat, mit standhaft ringender Geduld nach jenem Ziele sich streckt. Diese Stimmung ist es, die insonderheit auch aus dem erhabenen Ernst, der tiefen Wehmuth, der demüthigen Zuversicht der Bitten, womit das genannte Capitel endet, so ergreifend und rührend uns anspricht. Ich theile den Wortlaut dieser Bitten, deren Schluss ich schon an einer andern Stelle (oben S. 25) angeführt habe, hier vollständig mit: *Benedic et sanctifica animam meam benedictione caelesti ut fiat habitatio sancta tua et sedes aeternae gloriae tuae; nihilque in templo tuae dignitatis inveniatur: quod oculos tuae majestatis offendat. Secundum magnitudinem bonitatis tuae, et multitudinem miserationum tuarum respice in me: et exaudi orationem pauperis servi tui longe exsultantis in regione umbrae mortis. Protege et conserva animam servuli tui inter tot discrimina vitae corruptibilis: ac comitante gratia tua dirige, per viam pacis ad patriam perpetuae claritatis. Amen.*)* —

*) Gebete gleicher Stimmung und verwandten Inhalts finden sich auch in den unbezweifelt ächten Werken des Thomas, namentlich am Schluss von einzelnen Capiteln oder ganzen Schriften. Vgl. z. B. Sol. an. cap. 21: *Da et vitam meam multo ferventius ad spiritualiora elevari et inter crebra tribulationum pondera patientiae palmam fortiter tenere, donec soluto carnis debito ad hanc quam desidero beatitudinem tua misericordia valeam pervenire.* (Blumenl. S. 372). — Schluss von Vallis lilior.: *Libera me ab omnibus malis irruentibus subito in me, quae retrahunt saepius cor meum a caelestibus bonis meditationibus. Adesto mihi, pie Deus, et pone me juxta te, ne incipiam vagari et elongari a summo bono, quod tu es Domine; nam in te solo totum bonum meum. Da te ipsum mihi, et sufficit animae meae, Domine Deus salutis meae.* — Schluss der ersten der Orationes piaae (Prol. I S. 287): *Tu pastor et custos totius vitae meae, cui me et omnia mea fideliter commendo; quia non est salus extra te, nec tuta vita absque te. Fiat ergo*

Das ist der Lehrbegriff der Imitatio; oder vielmehr, das ist in skizzenartiger Wiedergabe das Bild der Lebensanschauung und Lebensrichtung des Verfassers der Imitatio, wie dieser es selbst mit den warmen Farbentönen der eignen Herzenserfahrung auf den Blättern der Imitatio niedergezeichnet hat. Ob ich jenes Bild in obiger Darstellung richtig wiedergegeben habe, werden die ausführlichen Belege aus der Urschrift der Imitatio ergeben, womit ich den Text meiner Darstellung in den demselben beigegeführten Anmerkungen Schritt für Schritt begleitet habe. Wem aber die von mir angeführten Belegstellen zu dem Zweck nicht genügen sollten, den würde ich bitten müssen, die Imitatio selbst zur Hand zu nehmen und durch wiederholte stille Versenkung in den Inhalt ihrer vier Bücher, wie ich sie mir habe angelegen sein lassen, sich davon zu überzeugen, wiefern die von mir entworfene Skizze eine getreue Copie des Originals sei oder nicht.

Dass meine Darstellung von denjenigen meiner Vorgänger nicht nur in mannigfachen Einzelheiten, sondern in der ganzen Anlage abweicht, ist mir wohl bekannt. *) Was die Ab-

misericordia tua Domine super me, gratia tua in omnibus comitetur mecum, sitque oculus tuus super me die ac nocte, et manus tua protegat me semper a dextris et a sinistris; ac recto itinere me digneris perducere in domum habitationis gloriæ tuæ, ubi te merear laudare et benedicere sine fine. — Schluss der sechsten der Orationes piæ: O unice dilecte Jesu ne derelinquas me ininconsolatum in hujus mundi exilio; sed sicut dixisti et promisisti, ita mecum age, ut vadas et venias iterum ad me tempore opportuno, donec finito probationis certamine assumas a te ipsum in æternam gloriam tuam, in qua vivis et regnas Deus in sæcula sæculorum. —

*) Versuche, den Lehrbegriff der Imitatio in übersichtlicher Zusammenfassung darzustellen, liegen in grosser Zahl und mannigfaltiger Form vor.

1. Als das Unvollkommenste dieser Art sind wohl die unter dem Namen: *Indices rerum* oder andern ähnlichen Namen vorkommenden Verzeichnisse anzusehen, welche in alphabetischer Folge die Haupt-

weichungen im Einzelnen betrifft, so mögen die in der hierunter stehenden Anmerkung beigebrachten Nachweisungen darüber entscheiden, wer im Rechte ist, die Vorgänger oder ich. Zur Rechtfertigung der ganzen Anlage meiner Skizze

gedanken aneinander reihen. Der Bahnbrecher in dieser Weise scheint, was die Ausgaben der *Imitatio* in der Originalsprache betrifft, Sommal gewesen zu sein. Den von diesem entworfenen und seiner Ausgabe angehängten Index hat dann Rosweyde etwas erweitert und verbessert; und in dieser Gestalt ist er unverändert in viele andre Ausgaben übergegangen. Er ist, auch abgesehen von den Mängeln, welche die alphabetische Anordnung als solche nothwendig mit sich führt, sehr wenig genügend; denn weder ist die Auswahl der Artikel überhaupt eine durchweg glückliche und vollständige, noch sind die einzelnen Artikel selbst erschöpfend und systematisch behandelt. — Auch ein Theil der Uebersetzungen der *Imitatio* hat derartige Indices. In einer zu Tours im J. 1859 erschienenen neuen Auflage der französischen Uebersetzung von de Gonnelleu findet sich z. B. ein solcher unter dem Namen: *Table par ordre de matières*. Diese Table, welche etwa 5 Seiten kleinen Drucks in Sedez füllt, befasst den gesammten Inhalt der *Imitatio* unter folgende, alphabetisch geordnete Rubriken: *Adversités, Amour de Dieu, Aridité spirituelle, Communion, Conduite envers le prochain, Fin de l'homme, Paix intérieure, Progrès de la piété, Recueillement, Tentations*. — Wenn die den Ausgaben der *Imitatio* angehängten Indices sich in den einzelnen Artikeln darauf beschränken, die Richtigkeit ihrer Mittheilungen durch Verweisung auf die entsprechenden Bücher, Capitel, Paragraphen der *Imitatio* zu belegen, so giebt es daneben auch ziemlich umfangreiche Werke, in denen die den einzelnen Artikeln beigegebenen Beweisstellen vollständig abgedruckt sind; das bedeutendste unter diesen dürfte das folgende sein: *Elementa christianae perfectionis a Thoma de Kempis quatuor libris de imitatione Christi olim comprehensa, nunc iisdem verbis novo ordine per locos communes digesta*. Dillingae a. MDCXXVI; 540 Seiten in Sedez. Das Werk zerfällt in zwei Haupttheile, von denen der erstere (S. 1—435) sämmtliche vier Bücher der *Imitatio* berücksichtigt, der zweite dagegen mit dem besonderen Titel: *Apparatus sacri convivii, sive loci communes ad digne communicandum et celebrandum utiles collecti ex libro IV. de Imitatione Christi Thomae de Kempis*, sich lediglich auf das vierte Buch beschränkt. Die Auswahl der loci communes ist eine sehr vollständige, und daher das Werk vortrefflich geeignet, die von mir gegebene Darstellung des Lehrbegriffs der *Imitatio* zu controliren. Der erste Haupttheil enthält dem vom Vf. beigefügten Index locorum communium generalis zufolge die nachstehenden Artikel:

erinnere ich, dass weder die vier Bücher der *Imitatio*, noch die unbezweifelt ächten Werke des Thomas logisch gegliederte und durchgeführte Entwicklungen eines in sich abge-

Abnegatio, Admiratio SS. Eucharistiae, Amicitia-Amicus, Amor inordinatus; Beneficia Dei, Bonitas et Caritas Dei in Sacramento Eucharistiae; Caelum, Caritas Dei, Caritas Proximi, Caro, Castitas, Christus, Christiani, Cogitationes, Collectio, Colloquia vana, Conscientia, Communio Sacramentalis, Communio Spiritualis, Consolatio vana, Corpus et Corporis necessitates, Creaturae, Crux, Cubilis et Cellae Amor, Cura et Consideratio sui, Cura aliorum et alienorum, Curiositas, Custodia sui Delectatio, Desiderium, Desiderium Caelestis Patriae, Desiderium SS. Eucharistiae, Desolatio, Deus, Devotio erga SS. Eucharistiam et in Communione, Difficultas Religiosi status; Distractiones, Divites; Eucharistia, Effectus et utilitates SS. Eucharistiae, Exempla, Exteriora Familiaritas, Fervor Religiosorum, Festa, Fides, Fiducia sive Spes, Finis ultimus, Frequentatio SS. Eucharistiae; Garruli, Gloria vana, Gloria vera, Gratia Dei, Gratia Eucharistica, Gratitude; Homines, Honor, Humilitas-Humilis; Jesus, Inconstantia Humana, Infirmitas Humana, Infernus, Injuria, Invitatio ad SS. Eucharistiam, Judicia Divina, Judicium Extremum, Judicia Humana, Judicium proprium et temerarium; Laetitia, Laus, Laus Dei, Lectio Spiritualis; Magister, Magister Magistrorum, Merita, Mors, Mortificatio, Mundus, Mundi Contemptus, Mysterium SS. Eucharistiae; Natura, Necessitas SS. Eucharistiae; Necessitates nostrae, Novissima; Obedientia, Oblatio, Obrectatio, Opprobria; Oratio; Pacificus, Patientia, Pax interna, Perfectio, Perseverantia, Petitio-Postulatio, Praeparatio ad SS. Eucharistiam, Profectus spiritualis, Peccatum-peccator, Premissio Divina, Pugna spiritualis; Quatuor novissima; Religio-Religiosus, § 1. Beneficium vocationis Religiosae, § 2. Difficultas Religionis, § 3. Obedientia Religiosa, § 4. Cubilis et Cellae Amor, § 5. Profectus et Perfectio Religionis, § 6. Fervor Religiosorum, § 7. Adhortatio ad perseverantiam in Religione, Reprehensio, Resignatio, Reverentia erga SS. Eucharistiam; Sacerdos, Sacramentum SS. Eucharistiae, Sancti, Sapientia, Scientia, Scriptura, Securitas, Superbia Sumptio SS. Eucharistiae; Tentatio, Tepor, Timor Dei, Tribulatio; Vanitas, Veritas, Victoria sui, Vita Aeterna, Vita Humana, Unio cum Christo, Vocatio ad Religionem, Voluntas Dei. — Der Verf. des Werkes, welcher sich in demselben nicht genannt hat, ist der Jesuit Isfording vgl. *Essai bibliographique etc.*, von de Backer, S. 200. —

2. Weit kunstvoller, aber auch weit künstlicher und einseitiges als die unter No. 1 angeführten *Indices rerum*, sind diejenigen Schriften

schlossenen Gedankensystems sind. Wären sie dies, so würde nur in einer systematisch angelegten Skizze die eigenthümliche Gestalt ihres Lehrbegriffs sich richtig widerspiegeln.

angelegt, in welchen der gesammte Inhalt der *Imitatio* nach Massgabe eines einzigen Hauptgedankens gruppirt ist. Dahin gehören namentlich folgende Schriften:

a. *Peritia libelli de Imitatione Christi* — eine kurze Abhandlung, welche mehreren Auflagen der Sommal'schen Ausgabe der *Imitatio*, auch solchen, die noch bei Lebzeiten Sommal's erschienen sind, angehängt ist. Unter dem Titel: *Brevis epitome librorum de Imitatione Christi* ist die Abhandlung auch in die von Cajetan im J. 1616 herausgegebene Ausgabe der *Imitatio* übergegangen. Ihr Verfasser ist nicht mit Sicherheit festzustellen. Der Inhalt der *Imitatio* im Allgemeinen ist dieser *Peritia* zufolge ein Unterricht über die *praxis christianae perfectionis*; die Darstellung im Einzelnen soll vom Vf. der *Imitatio* nach drei Haupt Gesichtspunkten geordnet sein: 1) *est perfectio essentialis vitae christianae, quam pro scopo habet (sc. Imitatio)*; 2) *quibus viis et gradibus ad hunc scopum perveniatur*; 3) *quae sint media et instrumenta ejusdem*. Demgemäss beschreibt denn nun auch die *Peritia* den Inhalt der *Imitatio* nach diesen drei Gesichtspunkten. Ad 1. Die *perfectio vitae christianae* ist wesentlich *perfecta charitas*; dieser *perfecta charitas* aber sind eigen *quatuor praecipua munera*: 1) *parere maximum sui contemptum*; 2) *impellere ad omnimodam sui abnegationem*; 3) *reddere hominem ad omnia indifferentem, quae illi accidunt et a divina providentia immituntur*; 4) *voluntatem nostram ita cum Dei beneplacito unire, ut vi amoris unus cum illo fiat spiritus*. — Ad 2. Die *Via attingendi perfectionem* ist eine dreifache: *via purgativa, illuminativa, unitiva*. In Betreff der letzteren behauptet die *Peritia*, dass die *Imitatio* nicht handle von der *via unitiva mystica*, quae consistit in excessu et abstractione mentis, obwohl sie dieselbe empfehle (lib. 3, c. 3), sondern von der *via unitiva practica*. — Ad 3. Die zur Erlangung der *perfectio* nöthigen *instrumenta* sind *vel interna vel et externa*. *Interna* sunt *gratia Dei, oratio, examen, discretio spirituum et electio*; *externa*: *directio, lectio sacra, recessus ac solitudo, vita religiosa et eucharistiae frequens perceptio*. Das Alles legt nun die *Peritia* in eingehender Ausführung dar; um zu beweisen, dass ihre Ausführungen die Gedanken der *Imitatio* selbst getreu wiedergeben, verweist sie überall auf die entsprechenden Belegstellen. —

b) *Methodus practica libelli Thomae a Kempis de Imitatione Christi*. Der Vf. des kleinen Büchleins, das im Anfange

Da sie dies nicht sind, sondern gleichsam Landschaftsbilder, auf welchen der Schriftsteller mancherlei Gruppen zu einer

des 17. Jahrhunderts zum erstenmal gedruckt zu sein scheint, ist ein spanischer Jesuit Namens Martin de Funez (vgl. de Backer Essai bibliogr. etc. S. 200). Das Büchlein ist mehrfach abgedruckt, auch in Ausgaben der *Imitatio* aufgenommen, namentlich die von Cajetan und Merlo Horst. De Bellegarde hat es in's Französische übersetzt und in dieser Gestalt in seiner französischen Uebersetzung der *Imitatio* (zuerst 1694 erschienen) mit abdrucken lassen. — Der Vf. der *Methodus* bezeichnet als Inhalt der *Imitatio* eine praktische Belehrung über die Nachfolge Christi; den seiner Meinung nach von Thomas eingeschlagenen Gang der Belehrung charakterisirt er so: *Videtur Thomas noster in hoc opere secutus methodum naturalem et necessarium, incipiendo a primo et imperfectiori gradu Imitationis Christi et ascendendo paulatim usque ad ultimum tanto ordine, ut qui alium sectari voluerit, videatur minus commode quo tendit perventurus. Agit ergo primum de Via Purgativa, quae est initium et quasi fundamentum perfectionis. In qua introducit magistrum vitae spiritualis docentem, quia haec vita non tam alte progreditur, ut videatur indigere immediato magisterio Dei; et discipulus adeo est ignarus rerum spiritualium, ut ei audire et auscultare magistrum potius quam loqui aut interrogare conveniat. (Die Belehrung der *Imitatio* über die *Via Purgativa* zerfällt nach dem Vf. in zwei Haupttheile, wovon der erste: de initiis *Viae Purgativae*, das erste Buch der *Imitatio*, der zweite: de progressu incipientium, das zweite Buch umfaßt.) 2. *Via Illuminativa* totam eruditionem doctrinae spiritualis continet, ideo merito introducit Deus cum homine loquens, quia in ea digna Deo traduntur documenta etc. Discipulus autem jam provectus Dei documenta non tantum aure excipit, sed opere exsequi conatur; in quo quum saepe magnas patitur tentationes et difficultates, quandoque pro gratia et divino auxilio, quandoque pro venia et consilio ad Deum recurrit. (Das dritte Buch der *Imitatio*.) 3. *Via Unitiva* anima Deo unitur, quod maxime fit participatione corporis et sanguinis Jesu Christi; in qua duo sunt: praeparatio ad unionem, et ipsa unio. Utrumque adeo magnum est, ut merito introducatur Deus docens et homo practice exsequens. (Das vierte Buch der *Imitatio*.) — Diesen Grundzügen folgend, theilt der Vf. jedes Buch der *Imitatio* in mehrere kleinere Abschnitte, deren Inhalt und Zusammenhang er zuerst kürzer, sodann ausführlicher darlegt. Die kürzere Darlegung ist die folgende. Erstes Buch: quid sit imitari et sequi Christum (c. 1—3); ne quis in imitatione erret, duce et magistro utatur (c. 4—10); quia magister non prodest, si discipulo*

künstlerisch freien Einheit verbunden hat; so wird dem entsprechend die kurz zusammenfassende Darlegung ihres Ge-

desit voluntas discendi, excitatur in eo desiderium vincendi passiones (c. 11—14); ex hoc desiderio et victoria consequitur propositum efficax non peccandi (c. 15—20); hoc propositum timore Dei et cordis compunctione solidatur (c. 21—25). Zweites Buch: Progressus et terminus hujus viae quatuor aliis gradibus seu capitibus continetur. Ex timore Dei oritur odium mundi, qui Deo adversatur (c. 1—2); mundus neglectus persequitur servum Dei, qui eget, ut se defendat, patientia in adversitatibus et persecutionibus (c. 3—6); qui adversitates constanti animo tolerat, erumpit in Christi dilectionem et mentis dulcedinem (c. 7—11); sed debet potius animum convertere in hac vita ad crucem Christi quam ad consolationem, ideo docetur viam crucis et mortificationis desiderare: quod desiderium est terminus viae purgativae (c. 12). Drittes Buch. Via illuminativa tota versatur in imitatione Christi, quem qui perfecte imitari vult et perfecte purgatus esse cupit, Dei indiget colloquio et interna orationis conversatione (c. 1—2); ex ea conversatione erumpit in affectum humilitatis (c. 3); humilitas omnem abjicit simulationem, et puritatem cordis ac veritatem introducit (c. 4); veritas erumpit in Dei et proximi amorem (c. 5—6); ex hoc amore sequitur odium sui et exercitium poenitentiae (c. 7—10); quod exercitium ne noceat, moderandum est desiderio exsequendi tantum divinam voluntatem (c. 11—12); ut eam quies exsequatur, obedientiam aviditate magna complectatur (c. 13—14); quae perfecta esse nequit absque indifferentia in rebus omnibus (c. 15—22); ex indifferentia sequitur perpetua pax animae (c. 23—31); ex pace sequitur libertas spiritus (c. 32—47); ex libertate spiritus sequitur desiderium volandi ad Christum et exuendi carnis sarcinam (c. 48—52); quod quum ita fieri nequeat, saltem solitudinem anima concupiscit, ut sola cum solo Deo conversetur (c. 53—55); in ipsa vero solitudine non jam beatus esse postulat, sed socius passionis et crucis Christi (c. 56—58); cui non propriis meritis, sed gratia et misericordia Dei sperat copulari — quod est terminus omnis perfectionis (c. 59). Viertes Buch. Via unitiva in perfecta unione cum Deo consistit, quae maxime habetur per susceptionem sacramenti corporis Christi, ad quam triplex praeparatio requiritur: remota (c. 1—6), proxima (c. 7—11), conjuncta ipsi communioni (c. 12—18), et utraque triplex. —

c. Verwandt dem eben beschriebenen Werke ist das nachfolgende weit umfangreichere Hesel's: Summa theologiae mysticae servi Dei Thomae a Kempis etc. ex quatuor libris de Imitatione Christi ad hanc methodum redacta et, servatis ubique ipsius auctoris verbis,

dankengehalts nicht die Form eines nach logischen Kategorien construirten Abrisses, sondern das Ansehen einer aus liebevoll

accommodata tribus viis vitae spiritualis a. R. P. Georgio Hesero Soc. Jesu presbytero. Aug. Vind. sumpt. A. B. Bissoni 1726 in 8°, pp. 350. Das Werk, von Hesper handschriftlich hinterlassen, wurde 50 Jahre nach seinem Tode von dem Pollinger Regulirten Chorherrn Euseb. Amort aufgefunden und herausgegeben. Es ist mehrmals auch in deutscher Uebersetzung erschienen; die älteste dieser Uebersetzungen folgte der Veröffentlichung des Originals auf dem Fusse (1726; Augsburg bei dem Verleger des Originals). — Hesper ordnet in diesem Werke den gesammten, in den vier Büchern der *Imitatio* enthaltenen Gedankenstoff, unbekümmert um die von dem Vf. der *Imitatio* beobachtete Folge der Capitel in den einzelnen Büchern und der Paragraphen in den einzelnen Capiteln, in drei Haupttheile, deren Ueberschriften: *Via Purgativa*, *Via Illuminativa*, *Via Unitiva* ihren Inhalt andeuten. Jeder Haupttheil besteht aus grösseren und kleineren Abschnitten; die grösseren heissen Gänge, die kleineren Schritte. Zum Beispiel zerfällt der dritte Haupttheil in zwei Gänge, deren erster von der Art und Weise handelt, wie wir mit Gott auf Erden in der Communion sollen vereinigt werden, der zweite aber von der Vereinigung mit Gott in dem Himmel. Der erste dieser beiden Gänge wird, um im Sprachgebrauch des Vf. zu reden, in 31, der zweite in 55 Schritten zurückgelegt. Die überall herangezogenen, den verschiedenen Büchern und Capiteln der *Imitatio* entlehnten Beweisstellen sind unverkürzt abgedruckt; diese Beweisstellen sind so zahlreich, dass in ihnen der Wortlaut der ganzen *Imitatio* von ihrem Anfange bis zu ihrem Ende sich vollständig wiederfindet. (Hesper's Gedanken hat in unserm Jahrhundert Domcapitular Nickel im ersten Bande seiner „*Summa der mystischen Theologie*“ (Mainz, Kirchheim und Schott) nachgeahmt. Er giebt dort die vier Bücher von der Nachfolge Christi ebenfalls systematisch geordnet nach den drei Wegen der Reinigung, Erleuchtung und Vereinigung.) —

d. Noch nenne ich an dieser Stelle den *Kempis Commun* von Poiret, jenem bekannten mystischen Theologen der französischen reformirten Kirche (geb. 1646 — gest. 1719), dem Freunde der Antoinette Bourignon und Herausgeber ihrer Werke. Sein „*Kempis Commun*“ ist eine französische sehr schwungvolle, aber freie und namentlich im vierten Buche nicht allein paraphrasirende, sondern die Gedanken des Urtextes gänzlich verlassende Uebersetzung der *Imitatio*, in welcher der Vf. das sämmtlichen christlichen Confessionen Gemeinsame (daher *Kempis Commun*), was er in der *Imitatio* findet, mit Ueber-

verweilender Betrachtung hervorgegangenen Bildskizze haben müssen. Am meisten aber wird man sich zu hüten haben, dass man nicht durch das an sich so löbliche Bestreben, den

gehung des Confessionell-Unterscheidenden wiedergiebt. Der vollständige Titel der ersten anonym in Amsterdam bei H. Wetstein 1683 in 12^o erschienenen Ausgabe der Uebersetzung lautet: *Kempis commun ou les quatre livres de l'Imitation de Jesus-Christ, partie traduits, partie paraphrasés, selon le sens interieur et mistique, pour l'edification commune de tous les Chrétiens qui desirent de s'avancer dans le solide de la pieté.* — Vorangeht der Uebersetzung ausser einer längeren „Preface“ ein „Avis au lecteur où l'on donne l'idée de cet ouvrage.“ In diesem Avis spricht sich Poiret über den Inhalt und Gedanken-gang der Imitatio aus, wie folgt: „La manière dont ce Traité est écrit fait voir que c'est pour les simples et non pas pour les savans qui ne veulent pas se simplifier; et il n'y a point icy d'autre subtilité que celle de rendre l'ame moins charnelle et plus celeste (qui est la subtilité veritable) par le degagement de tout ce qui est terrestre et bas: point aussi d'autre ordre et methode que ceux des mouvemens d'un coeur plus touché de Dieu que réglé par l'étude des hommes. — Néanmoins on peut considerer dans le Premier Livre comme le Premier Appel de Dieu, qui veut tirer les hommes, comme des Lazares, hors de leurs tombeaux, et qui les appelle à se dégager de tous les embarras mondains dont ils sont liés et empechés d'ouïr et de suivre sa voix: il les y appelle l'un à se deffaire de ses voluptés, l'autre de ses études et sciences steriles, l'autre de ses vaines conversations, un autre de ses autres vices, vanités, ambition, mollesse, emportemens, securité et negligence: tout cela par une voix également douce et forte et digne du Fils de Dieu. — Le Second est une disposition plus particulière pour ceux qui ont déjà ôté les embarras les plus sensibles et extérieurs, après le dégagement desquels ils sont appellés à un recueillement interieur (comme le fut S. Pierre après être sorty de la Cour mondaine de Caïphe;) à une retraite dans eux-mesmes et dans le fond de leur coeur, qui est le lieu qu'il faut preparer, où il faut chercher le trésor avec pureté, silence, paix, simplicité et amour, sans s'étonner si l'on commence icy à être éprouvé par des épreuves d'afflictions, de delaissemens, et de croix exterieures et interieures, qui ne manquent pas de survenir. Tout cela est marqué presque en mesme ordre dans ce Second livre. — Le Troisieme Livre fait voir une ame qui après ces dispositions commence à entendre les inspirations que Dieu luy donne lorsque comme une Samaritaine, elle est sortie de sa ville (qui marque le

Gedankenstoff des Schriftstellers zu möglichst klarer Uebersicht zu bringen, sich verleiten lasse denselben in das Joch eines fremdartigen Schematismus einzuzwängen.

monde) et des choses sensibles pour chercher la fontaine et la source de la vie, qui est Dieu, lequel luy augmente ses divines inspirations moyennant sa correspondance, et qui par là fait croître dans elle toutes sortes de vertus, accompagnées de leurs épreuves telles que sont l'Amour de Dieu, l'humilité, la resignation parfaite, la patience, la priere continuelle, la pauvreté d'esprit, la parfaite tranquillité, la paix spirituelle l'abandon total à Dieu, le renoncement entier à toutes choses, être mort au monde, à soy-mesme et à sa propre conduite, la mortification universelle, la vie surnaturelle de la grace, et la pleine exstinction de tous murmures, de tous raisonnemens humains, et de tous desirs terrestres. — Enfin le quatrième et dernier Livre, montre les dernières dispositions pour la reception du S. Esprit, laquelle fait le veritable Chrestien devant Dieu, par une recherche et une purification très-exacte des pechez et defauts qui peuvent rester dans l'homme, et par des efforts particuliers d'Amour, de zèle, et d'aneantissement (comme ceux d'une Madeleine,) et de toutes sortes de vertus: en consequence de quoy l'atteint „autant que faire se peut dans cette vie, à l'amitié et à l'union avec Dieu.“ — „Je déclare au reste“ — fährt Poiret fort, um sein freieres Uebersetzungsverfahren zu begründen — „ouvertement et avec sincerité que dans ce quatrième Livre je n'ai pas traduit ni voulu traduire nôtre Autheur au pied de la lettre, mais en donner une Paraphrase selon le sens mystique ou spirituel, et le plus utile. La raison est, que comme il y parle de la communion extérieure selon des sentimens que tous les Chrestiens n'ont pas, et qui aussi ne sont pas essentiels au salut, tous ne pourroient pas profiter de cet ouvrage. Ceux qui ont ces sentimens trouveront assez d'editions qui pourront aider leur pieté par cette voye-là. Mais parce que jusqu'à present l'on n'a point vû d'edition complete de cet ouvrage qui fust à l'usage commun de tous, et sans avoir rien qui rebutast personne, j'y ay voulu suppléer par cette paraphrase, où bien loin de rien diminuer de la réalité et de la substance de la chose, j'ay tâché mesme de la pousser plus avant, en y representant la preparation au plus haut degré de perfection dont on est capable dans cette vie, qui est, la reception de l'Esprit de Jesus-Christ, lequel il a promis de répandre, et qu'il offre à tous, moyennant qu'on veuille se convertir à remontrances: Convertissez vous, dit-il, par mes remontrances, et je répandray abondamment mon Esprit sur vous (Prov. 1,23). Cette consideration, de pouvoir être utile à tous, m'a fait substituer dans les

Das sind die Gesichtspunkte, von welchen ich bei dem obigen Versuche der Skizzirung des Lehrbegriffs der *Imitatio* ausgegangen bin, und wonach ich denselben zu beurtheilen

autres livres, mais très-rarement, quelques mots generaux en la place de quelques-uns plus particuliers, mais toujours sans rien perdre de la substance de la verité. — Was Poiret in *Obigem* über das vierte Buch der *Imitatio* und seine Paraphrase desselben kurz ausgesprochen hat, das hat er in einer der Uebersetzung jenes Buches vorausgeschickten specielleren Einleitung („*Avis sur la Version ou Paraphrase et sur la lecture de ce quatrième Livre*“) ausführlicher dargelegt. —

3. Eine dritte Klasse der Darstellungen des Lehrbegriffs unsers Thomas bilden die im Laufe dieses Jahrhunderts ans Licht getretenen, nach allgemeineren Gesichtspunkten ausgeführten, in das Speciellere der Lehren des Thomas näher eingehenden systematischen Constructionen. Dahin gehört

a. eine Doctor-Dissertation von J. G. L. Scholtz (*Disertatio Historico-Theologica Inauguralis, exhibens disquisitionem qua Thomae a Kempis sententia de re christiana exponitur et cum Gerardi Magni et Wesseli Gansfortii sententiis comparatur. Groningae, W. van Boekeren, 1839*). Der Vf. geht von dem richtigen Gedanken aus (S. 9): „non adeo doctrinam Christianam, sed inprimis vitam Christianam ex illa ortam primarium exstitisse propositum, cui promovendae, incitandae, erigendae animum intenderit Thomas.“ Danach ordnet er den gesammten Stoff nach dem Begriff der *vita vere Christiana*. Seine Darstellung zerfällt in drei Capitel: I. Quatenus secundum Thomae sententiam *vita vere Christiana scientiae comparandae sit dedita*; II. Quatenus *vita vere Christiana rebus externis agendis sit dedita*; III. Quatenus *vita vere Christiana ad animum sensumque internum pertineat*. Der Inhalt eines jeden Capitels wird in mehreren Paragraphen abgehandelt, deren letzter jedesmal der Vergleichung der bezüglichen Ansichten des Thomas mit denen Gerhard's und Wessel's gewidmet ist. Was, von diesen letzten Paragraphen abgesehen, die übrigen enthalten, ergiebt sich aus den nachfolgenden Ueberschriften: Cap. I, § 1: *Scientiam Scholasticam negligit Thomas*; § 2: *Scientiam saepe dehortatur*; § 3: *Est vero scientia, quam commendat, sapientia coelestis*; § 4: *Sapientia haec non nisi veritate coelesti cognita acquiritur*. — Cap. II, § 6: *Artes parum existimat*; § 7: *Civitatem non curat*; § 8: *Res Vulgares Vitamque communem respuit*; § 9: *Vitam solitariam vel monasticam sectatur*; § 10: *Actiones omnes externas existimat secundum principium, e quo profluunt*. — Cap. III, § 12

bitte. Ich habe die *Imitatio* mir vor das Auge gehalten wie ein Portrait; habe die Grundzüge dieses Portraits, die charakteristische Verknüpfung der verschiedenen Züge, die charakteristischen Formen der Ausführung im Einzelnen, habe vor

Est omnium maxime vita interna animi sensusque; § 13: Universalis hujus vitae natura; § 14: De hujus vitae parte magis negativa sive de extirpatione vitiorum; § 15: De hujus vitae parte positiva sive de consensu cum Deo; § 16: De hujus vitae principiis sive de Amore; § 17: De hujus vitae fine sive de unione cum Deo. (Der ganze systematische Aufbau des Vf.'s, den die obige Skizze deutlich ersehen lässt, erscheint mir verfehlt; namentlich hätte Cap. III, welches den Begriff der vita vere Christiana nach Thomas zu entwickeln versucht, den Capp. I und II vorangehen müssen. Ausserdem werden wichtige Begriffe der Lehre des Thomas entweder ganz übergangen oder ungebührlich zurückgestellt; dahin gehören u. a. die Begriffe: meritum, bona voluntas, devotio, contemplatio, überhaupt die ganze mystische Seite der religiösen Anschauung des Thomas.)

b. Ullmann hat in seinem Werke: „Reformatoren vor der Reformation“ Bd. II unserm Thomas eine ausführliche Darstellung gewidmet (S. 125—177). Soweit dieselbe hier in Betracht kommt, theile ich die Hauptpunkte daraus in möglichst wörtlichem Anschluss an Ullmann mit. „Wenn es sich darum handelt“ — sagt er S. 141 folg. — „die Gedanken, Principien und Maximen darzustellen, die dem Leben des Thomas zum Grunde lagen, so kann nicht von einem eigentlichen Lehrbegriff die Rede sein, sondern nur von einer religiösen und sittlichen Weltanschauung.“ In dieser aber unterscheidet U., wie wir bereits Prol. I, S. 340 angeführt haben, „ein zweifaches Element: das Wesentliche, Allgemeine, für alle Zeiten Bedeutsame, und das mehr Formelle, der Zeit Angehörige, seiner Natur nach Vorübergehende; jenes ist das Christliche, dieses das Mönchische.“ Hiernach theilt U. auch die Schriften des Thomas in zwei Hauptklassen: in solche, „in denen zwar das allgemein Christliche nicht fehlt, aber doch das Monastische vorherrscht,“ und in solche, „in welchen umgekehrt das Klösterliche nicht fehlt, aber die allgemein christliche Mystik den Hauptbestandtheil bildet.“ In den Schriften der ersten Klasse „nimmt“ nach U., „dem vorwiegend mönchischen Standpunkte gemäss, die Lehre von den Werken und ihrem Verdienst eine bedeutendere Stelle ein,“ in denen der zweiten Klasse, „namentlich in der Nachfolge Christi, tritt diese Lehre fast ganz zurück, und es wird, ausser wenigen Anklängen an das Meritum, Alles auf die göttliche

Allem in dem so offen ausschauenden Antlitze die verborgene Seele zu erkennen gesucht. Und fand ich, dass die Züge des Antlitzes sich bewegten und veränderten, je nachdem dieses

Gnade zurückgeführt“ (Vgl. zur Beurtheilung dieser Ansicht oben S. 83 folg.). Indem dann U. in die Schilderung der Weltanschauung des Thomas genauer eingeht, bemerkt er zunächst charakterisirend von Thomas selbst: „Die Welt verwirrte ihn nicht, die Kunst und Natur mit ihren Herrlichkeiten und Reizen zog ihn nicht von der Innerlichkeit ab, die Wissenschaft brachte ihm keine Räthsel und Zweifel, keine Kämpfe und Qualen, weil er sich auf das Alles nicht einliess. Gegen das bürgerliche, politische Leben verhielt er sich, mit seinem Streben ganz auf den Himmel gerichtet, rein negativ; es war ihm etwas Weltliches; er stellte sich dazu wie ein wandernder Fremdling; in seinen Schriften findet sich nicht die Spur einer Theilnahme daran; höchstens können wir die mehrfach wiederkehrende Warnung hierher ziehen, dass sich der Religiöse hüten solle, nach dem Umgange mit Vornehmen und Mächtigen zu streben, eine Warnung, die er selbst auch redlich befolgte.“ Was die Kunst betrifft, so hatte er nach U. „höchstens für das Kirchenlied, wofür er selbst einigermaßen thätig war, und den geistlichen Gesang Empfänglichkeit, aber auch nur im ascetischen Sinn (Vgl. dagegen Prol. II A S. 483). „Selbst die Natur scheint ihm fremd gewesen zu sein.“ (Vielmehr tritt nicht allein in den so zahlreichen aus der Natur entlehnten Bildern, die in den Werken des Thomas sich finden, sondern auch in jenen längeren oder kürzeren Schilderungen, die wir Prol. II A S. 182, S. 241 folg., S. 385, S. 482, S. 405 folg., S. 407—409 mitgetheilt haben, ein für die Eigenthümlichkeiten und Schönheiten der Natur sehr empfänglicher Sinn uns entgegen.) — „Am ersten könnte man noch bei Thomas vermöge der Schule, die er durchgemacht, Neigung zur Wissenschaft erwarten, auch mangelt ihm dieses Interesse wirklich nicht ganz; doch hatten die ascetischen Eindrücke, die er zu Deventer empfangen, die wissenschaftlichen bald weit überwachsen, und er würdigte auch das Wissenschaftliche nur von der sittlichen, praktischen Seite.“ (Vgl. dazu meine abweichende Auffassung in betreff der Bedeutung, die das Wissen bei Thomas hat, oben S. 47, S. 52 und 53.) — — „Wenn indess Thomas das reine Wissen als etwas an sich Unzulängliches, nur dem Vorwitz dienendes, wohl auch Aufblühendes unverhältnissmässig heruntersetzt, so fordert er dagegen ein weit Höheres, das zugleich seiner Natur nach etwas Praktisches ist und vollkommene Demuth in sich schliesst, die Weisheit.“ (Vgl. hierüber meine Darlegung oben S. 52) — — Die Weisheit „ist himmlisch und rein, sie kommt von Gott und führt wieder zu Gott; sie ist

oder jenes Gefühl die Seele bewegte; so habe ich auch diesen Wechsel durch den wechselnden Ton meiner Darstellung zu veranschaulichen mich bemüht.

ihrem Wesen nach etwas Sittliches und Heiliges, denn sie ist nicht nur höhere, gottverliehene Erkenntniss dessen, was dem Menschen zu wissen allein noth thut, sondern zugleich göttliche Freiheit und göttlicher Friede;“ (U. citirt hier als Belege Imit. III, 4; Sermon. ad Nov. II, 3; De fid. Dispens. I, 29 — aber den Gedanken, dass die Weisheit göttliche Freiheit und göttlicher Friede sei, habe ich in den citirten Stellen nicht finden können); „sie fasst dasjenige in sich, wonach jeder Mensch nach dem tiefsten, innersten Bedürfniss seiner Natur verlangen muss, das höchste Gut. Jeder Mensch nämlich verlangt nach dem Guten und will etwas Gutes in seinem Leben darstellen“ (dieser letztere Gedanke ist mir nie bei Thomas begegnet); „jeder wünscht innere Befriedigung und Seligkeit, jeder sehnet sich nach Freiheit, als dem Vorzüglichsten, was ihm zu Theil werden könnte.“ (Auch diesen Gedanken finde ich nirgends bei Thomas; namentlich steht in der von U. angeführten Belegstelle Sol. an. c. 12 nichts davon). „Aber es fragt sich, wo er dies Alles findet?“ — — „Es ist richtig — und Thomas wiederholt diesen Satz der Schrift zu unzähligen Malen“ (nach dem Ergebniss meiner Studien ist dies eine ausserordentlich übertriebene Behauptung) —: „Die Wahrheit soll und wird uns frei machen: aber wo ist die eigentliche, wesentliche, unvergängliche, völlig befriedigende Wahrheit? Dies Alles, Wahrheit, Freiheit, Friede, Seligkeit, das wesentlich und unvergänglich Gute haben wir — so denkt Thomas — nicht zu suchen in den Dingen der Welt — — — nicht bei Creaturen — — — nicht bei uns selbst.“ — — —: „Wohl könnte der Mensch, wozu er bestimmt ist, ein Herr der Erde sein, wenn seine Sinnlichkeit durch die Vernunft, seine Vernunft durch den Willen Gottes beherrscht würde; so ist es aber nicht.“ — — — „Wo kann“ (demnach) „der Mensch das wahrhaft Gute, das dauernd Befriedigende finden?“ Allein in Gott. „Mit Gott dem höchsten Gute, dem Quell der Seligkeit in Gemeinschaft zu treten, eins zu werden, ist der Grund aller wahren Befriedigung. Aber wie gelangen nun Beide, Gott und der Mensch, zusammen? Gott ist im Himmel, der Mensch auf Erden: Gott vollkommen, der Mensch sinnlich, nichtig, sündhaft: es muss also ein Vermittelndes da sein, ein Weg, auf dem Gott zu dem Menschen, der Mensch zu Gott kommt, Beide geeinigt werden. Diese Einigung des Menschen mit Gott ruht auf einer zwiefachen Bedingung, einer negativen und einer positiven. Die negative ist, dass der Mensch allem dem vollkommen entsage, was ihm keinen

Aber — so fragt sich nun als die Hauptsache — ist es durch das Alles gelungen, die Untersuchung über die Authentie der Imitatio mit neuen Beweisgründen auszustatten? Wir

wahren Frieden geben kann: er muss aus der Welt scheiden — — sich von den Creatures ablösen — — sich selbst absterben — —. Das Letztere ist das Schwerste und kann nur erlangt werden durch ernste, tiefe Selbsterkenntniss.“ — — — Die positive Bedingung ist, dass Gott sich auch dem Menschen mittheile, „damit er fortan in Gott lebe. Beides aber“ (nämlich die negative und die positive Seite der Sache) „wie auch eines durch das andere bedingt ist und eines mit dem andern sich entwickelt, kann nicht bloss durch den Menschen bewirkt werden, sondern es geschieht wesentlich durch Gott, durch die göttliche Gnade.“ — — — „Hier muss also eine Potenz eintreten, — die höher ist als menschliche Kraft. Diese Potenz ist die dem Menschen sich mittheilende göttliche Liebe, die Mittlerin zwischen Gott und Mensch, zwischen Himmel und Erde. Sie, die Liebe, bringt den heiligen Gott, der im Himmel, und die sündige Creatur, die auf Erden ist, zusammen; sie einigt das Niedrigste mit dem Höchsten. Die Wahrheit macht den Menschen frei, aber die höchste Wahrheit ist die Liebe.“ (Hier citirt U. Sol. an. c. X § 8; aber er missversteht die betreffende Stelle, indem er übersieht, dass das darin vorkommende Wort *Veritas* eine Bezeichnung Gottes ist. Vgl. Prol. I A S. 350, wo jene Stelle abgedruckt ist; auch oben S. 78 Anm. inbetreff der Bedeutung von *Veritas*). „Die dem Menschen sich mittheilende, offenbarende göttliche Liebe ist die Gnade. Gott giesst seine Liebe in das Herz des Menschen aus, und dadurch erhält der Mensch Freiheit, Friede, Kraft zu allem Guten.“ — — — „Die wahre Liebe zu Gott, weil sie aus dem Aufgeben des eignen Selbst und dem tiefsten Bedürfniss nach Gott entsprungen, schliesst zugleich die reinste Demuth in sich, und die Demuth ist die Quelle der Weisheit und des Friedens, mehr als alle hohe Erkenntniss.“ (Wie ich dagegen die Beziehung zwischen Liebe und Demuth im Sinne des Thomas fassen zu müssen meine, zeigt oben S. 48 und 49; ferner S. 61.). „Durch die Liebe wird der menschliche Wille mit dem göttlichen geeinigt; der Gottliebende führt Alles auf den höchsten Ursprung zurück, er ergibt sich unbedingt in den göttlichen Willen, und was kann höheren Frieden geben?“ — — — „Durch die göttliche Liebe wird endlich auch das rechte Verhältniss zu den Menschen hergestellt: nicht nur, dass wir sie nicht mehr sinnlich und creatürlich, sondern in Gott und um Gottes willen, frei und rein, lieben, sondern Alles, was wir ihnen thun können, alles gute Werk, alle Tugend erhält dadurch erst Werth und Bedeutung. Die

hatten bereits, ehe unsre Untersuchung der Betrachtung und Darstellung des Lehrbegriffs der Imitatio sich zuwandte, einen zahlreichen Chor von Stimmen vernommen, welche einmüthig den Ruf erhoben: der Verfasser der unbezweifelt äch-

Liebe ist nicht nur die Triebfeder, sondern auch die Seele der Tugend, durch welche diese eigentlich erst lebt.“ (Ein dem letzteren Satze auch nur entfernt ähnlicher Ausdruck ist mir nirgends bei der Lectüre des Thomas vorgekommen; auch bei Scholtz, den U. hier citirt (S. 73—81), habe ich dergleichen vergeblich gesucht.). — — — „Es könnte auffallen,“ fährt U. S. 160 fort, „dass wir in der ganzen bisherigen Auseinandersetzung der Person Christi noch keine Erwähnung gethan, da doch die meisten Stellen, die wir angeführt, aus der Schrift des Thomas von der Nachfolge entnommen sind. Allein stillschweigend ist dies in allem Bisherigen geschehen, denn wer Gott und die Liebe genannt, der hat im Sinne des Thomas auch Christum genannt; wer von Demuth, Selbstverleugnung, Absterben seiner selbst und Leben in Gott, von Friede und Seligkeit gesprochen, der hat auch von Christo gesprochen. Christus ist eben dem Thomas die wirkliche, geoffenbarte göttliche Liebe, die Gottheit und Menschheit einigt, er ist ihm das Urbild des vollkommenen Ausgegangenseins aus sich selbst und des Einsseins mit Gott, des unerschütterlichen Friedens und der ungetrübten Seligkeit in Gott; sein Kreuz ist ihm das allgemeine Kreuz, sein Sieg der Sieg aller gottliebenden Frommen. Die Aufnahme Christi in das Innere ist die Aufnahme der göttlichen Liebe, das Einschliessen des Leidens und Sterbens oder des Kreuzes Christi in das Herz wird zum eigenen Absterben und zur Kreuzigung seiner selbst, die Nachfolge Christi ist das Leben heiliger Demuth, Selbstverleugnung und liebender Thätigkeit für Andere. Darum hat die Lehre von der Nachfolge, Nachbildung Christi eine so grosse Bedeutung bei Thomas und nicht etwa blos in dem so betitelten Buche, sondern überall, in allen seinen Schriften, auch in den kleinsten Gedichten bildet sie einen Grundgedanken.“ (Ich habe dagegen des Begriffes der Imitatio Christi schon im Anfange meiner Entwicklung erwähnt. Vgl. oben S. 48). „Neben der einen Grundregel des Thomas: Gib dich Gott ganz, so empfängst du ihn ganz — steht die andre, ebenso wichtige, ja ihr im Wesentlichen gleich geltende: Nimm Christum in Dich auf, bilde ihn in dich hinein, folge ihm und ahme ihn nach, so hast du mit ihm Alles. Christus ist dem Thomas nicht minder, als Gott, Alles in Allem, das Abbild Gottes, das Vorbild des activen, wie des contemplativen Lebens.“ (Hier citirt U. De disc.

ten Werke des Thomas, also Thomas selbst, ist auch der Verfasser der *Imitatio*. Wird die Ueberzeugungskraft dieses Rufes durch den Lehrbegriff der *Imitatio*, wie wir nach bestem Wissen und Gewissen denselben zu erforschen und darzustellen versucht haben, verstärkt?

claustr. c. 13: Optimum exercitium et suavissimum solatium, quod in hac vita potest haberi, est vita et passio Domini nostri Jesu Christi: quia tam in vita activa quam contemplativa perfectissime hominem docet sine errore et multis argumentis. Ich kann in diesen Worten den so frappanten U'schen Gedanken, dass nach Thomas Christus auch als Vorbild des contemplativen Lebens zu betrachten sei, nicht finden.) — — — „Vor Allem soll Christus der Gekreuzigte in uns leben, das Kreuz Christi ganz in unser Herz eingepägt werden.“ — — — „Und zwar lehrt uns dieses Leiden oder das Kreuz Christi vornehmlich das, was auch sonst für Thomas die Summe aller Tugend ist, Aufgeben des eigenen Willens, Gehorsam bis zum Tode, Entsagung aller Lust der Welt, freudige Geduld in allem Schmerz. Christus soll, so denkt es Thomas, zwar ganz nach seinem Wesen und Geist in das Innere aufgenommen werden und gleichsam an die Stelle des eigenen Ich treten — — — Aber doch können wir uns auch das Einzelne aus dem Leben und Sein Christi vorhalten, denn in allen Bestandtheilen desselben findet sich wieder Lehre und Muster, und so gebraucht Thomas auch wieder das Leben Christi bis ins Kleinste als Musterleben für sich und Andre.“ — — — „Zwar stellt sich Thomas das sich selbst Absterben, die Aneignung Christi und das Einswerden mit Gott meist wie Einen Act dar; aber dies ist nicht so gemeint, als ob dieses innere Werk in einem einzelnen Moment vollendet wäre; es erstreckt sich vielmehr über das ganze Dasein und entfaltet sich immer vollkommener durch das ganze Leben. Nur allmählich, unter fortwährendem Kampfe, der aber immer mehr zum Sieg und Frieden wird, kann der innere Tod und das innere Leben sich vollenden.“ — — — „Da nun diese Entwicklung, obwohl durch einen entscheidenden Moment der Resignation und Hingabe an Gott bedingt, doch eine allmähliche, schwierige, kämpfende, immer durch einen Zusatz von Sünde getrübt ist, so kann ihr auch durch eine gewisse Lebensordnung nachgeholfen werden. Hier tritt nun die Ascetik des Thomas und der Uebergang zum Mönchischen ein.“ — — — „Er verlangt überall, dass man der Sinnlichkeit tapfer widerstrebe, dass man alle Sinne, durch die der Reiz des Bösen eindringen kann, wahre, und sich gleichsam, um an jedem Orte abgeschlossen und einsam zu sein, in seinem Herzen eine

Erinnern wir uns noch einmal an die Zahl und das Gewicht jener Stimmen, welche zu dem Zeugniß für Thomas, als den Verfasser der *Imitatio*, sich vereinigten! Das war das Zeugniß jenes, zugleich in der *Imitatio* und den unbezweifelt ächten Werken des Thomas gebrauchten Interpunctions-

Zelle, eine Arche baue, welche nur Ein Fenster habe, um Christum einzulassen. Nur indem der Mensch die Pforten der Sinnlichkeit verschliesst, kann er innerlich das Wort des Herrn vernehmen, kann er, wie er soll, in ruhiger Stimmung auf das sinnen, was zu seinem Heile dient. Um den Kampf mit der Sinnlichkeit und dem eigenen Selbst erfolgreich zu bestehen, dazu schreibt dann Thomas auch noch eine Reihe frommer und sittlicher Uebungen vor, theils private, theils öffentliche. Die privaten sind: Einsamkeit, Stillschweigen, Fasten, Beten, Lesen, auch wohl Abschreiben der Schrift und anderer nützlicher Bücher, Unterwerfung unter die Leitung eines Vorgesetzten, tägliche Selbstbetrachtung, vornehmlich am Morgen und Abend, wiederholte Erinnerung an Tod und Ewigkeit, Himmel und Hölle, unausgesetzte Beschäftigung, sei es mit der Hand oder dem Geiste, vom frühesten Morgen bis zum Abend“ (auffällig finde ich, dass U. hier der *meditatio in vita et passione Christi* nicht ausdrücklich gedenkt; vgl. oben S. 74); „die öffentlichen: regelmässiger Besuch des Gottesdienstes, eifrige Theilnahme an allen heiligen Handlungen und Zeiten, treue Verehrung der Maria und der Heiligen, fleissiger Genuss des heiligen Abendmahls.“ — — — So geht durch das Mittelglied des Ascetischen die christliche Weltansicht des Thomas in das Mönchische über. Er theilt darin den Standpunkt fast des ganzen Mittelalters, dass von ihm das Mönchthum als die höchste Stufe des christlichen Lebens, der Religiöse als der vollendete Christ angesehen wird.“ (Auch diese Behauptung hat U. mit Stellen aus den Werken des Thomas nicht belegt; und möchte es ihm auch wohl schwer geworden sein, Beweisstellen zu finden. Wie ich die Bedeutung auffasse, die das Klosterleben bei Thomas hat, ist oben S. 76 und 77 unter ausdrücklicher Beziehung auf Aussprüche des Thomas selbst von mir dargelegt.) „Hieraus ergab sich aber zweierlei: erstlich, dass das Mönchische bei ihm auch in das Allgemeinchristliche eindrang, wie wir dies selbst in dem Tractat von der Nachfolge Christi sehen, wo manche Parteien ausschliesslich für Mönche bestimmt sind; zweitens dass das Allgemeinchristliche von ihm auch als Grundlage des Mönchischen betrachtet wurde, indem an diese die nämlichen religiösen und sittlichen Forderungen gemacht werden, wie an jeden Christen, und nur noch

systems — eines Systems, das überhaupt in Handschriften und Drucken verhältnissmässig nur selten vorkommt, das unter allen Interpunctionssystemen des Mittelalters das am genauesten durchgebildete und am schwierigsten zu handhabende ist und gleichwohl mit derselben vorzüglichen Sorgfalt und Feinheit des Verständnisses in der Imitatio wie in den un-

andre höhere dazu; denn das Ideal, das Thomas vom Mönchthum hatte, war allerdings kein geringes, vielmehr zeigt er hier dieselbe Innerlichkeit und Strenge, wie in allem Uebrigen.“ — — — „Eifer für das Schriftstudium und eine, wenn auch mässige, theologische Bildung fordert Thomas immer vom Klostergeistlichen; noch mehr aber die christlichen Tugenden, zuerst die allgemeinen, die wir oben entwickelt haben, dann die besondern, ihm speciell zukommenden. Diese sind theils die überall geltenden Mönchstugenden der Armuth, Keuschheit und des Gehorsams, theils insonderheit noch Demuth, Geduld, Schweigen, Liebe zur Einsamkeit, zur Selbstbetrachtung und völligen Abtödtung.“ — — — „Ausserdem fordert Thomas ganz besonders vom Mönche strenge Lebensordnung, unausgesetzte Thätigkeit, Meidung aller Singularität, Eifer in den gemeinsamen Andachten, liebevolles Wirken für das gemeinsame Beste der Brüder.“ — — — Nehmen wir dazu noch das Abschreiben nützlicher Bücher, so werden wir Alle haben, was Thomas den Mönchen zu empfehlen pflegt.“ — — — „Er war selbst pünktlich in allen Uebungen und pflegte sich wöchentlich zu geisseln. Aber dennoch will er auch hier, wie er überall etwas Mässiges hat und im Bewusstsein menschlicher Schwäche eine angestammte Milde zeigt, nichts Aufgespanntes, Uebertriebenes.“ (So weit Ullmann. Das grosse literarische Ansehen dieses Gelehrten wird die vollständige Wiedergabe aller Hauptgedanken seiner Darstellung entschuldigen. Dass diese sich mit der meinigen in vielen Einzelheiten berührt, wird keinem aufmerksamen Leser entgangen sein; noch weniger aber können sich die Unterschiede zwischen U. und mir der Wahrnehmung der Leser entzogen haben. Die ganze Anlage unsrer Darstellung ist eine durchaus verschiedene; ausserdem findet sich, was ich im dritten und vierten Abschnitte (S. 78 folg.) entwickelt habe, bei U. so gut wie gar nicht vertreten. Am befremdendsten aber muss es sein, dass U., der doch Thomas in der Ueberschrift des betreffenden Hauptstückes, seiner Abhandlung als „die Blüte der praktischen Mystik der Brüder“ charakterisirt, über die mystische Seite seiner Lebensanschauung, wie ich sie nach Massgabe der in den Werken des Thomas so zahlreich und so scharf hervortretenden Ausführungen oben

bezweifelt ächten Werken angewandt wird. Dasselbe Zeug-
niss vernahmen wir — wenn ich so sagen darf — aus dem
Munde jenes Reims und jenes Rhythmus, welche in der
ganzen Eigenthümlichkeit ihrer Gestaltung, namentlich ihrem,

unter Nr. 4 geschildert habe, fast gänzlich mit Stillschweigen hinweg-
gegangen ist.)

c. Noch weit ausführlicher als Ullmann handelt über Thomas von
Kempen Fr. Böhringer (die deutschen Mystiker des 14. und 15.
Jahrhunderts. Zürich, Meyer und Zeller. S. 678—812). Seine Ab-
handlung enthält in vier Theilen: I. das Leben, II. die Schriften,
III. das ascetisch-mystische System, IV. die Charakteristik des Tho-
mas; unter diesen nimmt der dritte, das System, den bei weitem
grössten Raum ein (S. 711—806). Derselbe zerfällt in sechs Haupt-
abschnitte: a. die Voraussetzungen (1, Gott und Welt — 2, die Gnade
Christus); b. die Ascese (1, die Ascese im Allgemeinen — 2, die Tu-
genden der Ascese — 3, die ascetischen „Uebungen“; die Hilfsmittel);
c. die Mystik; d. die Nachfolge Christi; e. noch einige besondere Mo-
mente der Weltanschauung des Thomas (1, der königliche Weg des
Kreuzes — 2, das Seligkeitsgefühl — 3, Th. und die Welt — 4, Th.
und das Klosterleben — 5, Th. und die Wissenschaft — 6, Th. und
die h. Schrift); f. Thomas und die Kirche seiner Zeit in Kultus und
Dogma.

„Von allen Speculationen über Gott und Welt und das Verhältniss
zu einander nimmt der praktische Th. ganz und gar Umgang; dass
aber Gott nur das allein Wahre, Bleibende, Gute sei, und alles ausser
ihm, die ganze Welt an und für sich keine Wahrheit,
Realität in sich habe, oder nur so weit, als sie in Gott sei, und aus
ihm und zu ihm — in diesem Grundgedanken, in diesen Grundvoraus-
setzungen seiner Ascese und Mystik stimmt er ganz mit den eigent-
lichen Mystikern, mit Tauler, Suso, Rusbrock, überein“ — so beginnt
Böhr. (S. 711) seine Darstellung des Systems des Thomas. „Es waren
dies auch“ — fährt er fort — „die Voraussetzungen von Groot und
Florentius. Aber wie bei diesen letzteren, so gestaltet sich bei ihm
diese Grundanschauung ganz insbesondere praktisch. Wenn er einen
Blick auf die Welt thut, so kennt er nur das Wort: Vanitas.“ —
„Aehnlich spricht er vom Leben in dieser Welt. Es sei „ganz
voller Drangsale und ringsherum mit Kreuzen bezeichnet. Natürlich
und moralisch betrachtet — sei es „Eitelkeit.“ — — Nicht bloss die
Welt und das Leben betrachtet Th. unter diesem Gesichtspunkte, son-

den wechselnden innern Seelenvorgängen so innig folgenden Wechsel mit reimloser und unrhythmischer Prosa ein so auffälliges Merkmal schriftstellerischer Eigenart bilden, und

dern auch den Menschen, der sich in ihr bewegt. Am liebsten und am schärfsten nennt er ihn — wenn er ausser Gott lebt — ein „Nichts,“ ja „einen Abgrunde der Niedrigkeit und Nichtigkeit“ im Gegensatz zu dem Abgrunde aller Realität, der Gott ist. Und so nennt er ihn im natürlichen und metaphysischen, wie im moralischen Sinne.“ — „Unter dem sittlichen Gesichtspunkte findet Th. diese Nichtigkeit besonders in der Selbstliebe, welche er die Wurzel alles Bösen nennt, in der Geneigtheit zu sich selbst und zu den Creaturen. Daher kommen die ungeordneten Reizungen.“ — — „Daher werde uns auch erst die Aussenwelt zu dieser Welt der Versuchungen.“ — — „Doch, sagt Th., ursprünglich sei es nicht so gewesen, und er kommt, wiewohl nicht häufig, wie er denn um dogmatische Punkte sich wenig bemüht, auf den Urstand und auf den Sündenfall zurück.“ — — „Was“ (seit dem Sündenfall) „übrig geblieben vom Guten, diese „geringe Kraft,“ sei nur noch wie ein „Funke unter der Asche verborgen.“ — — „Wesen allein, das Wesen, das allein wahre Gute, über welches hinaus ein Besseres und Höheres nicht nur nicht vorhanden sei, sondern nicht einmal gedacht werden könne, sei Gott und erst in ihm sei alles Andere wahr und gut.“ — — „Das genügt unserm Th. über alle Spekulation von Gott.“ — — „Zwischen Gott und der Welt setzt nun Th. gleich den andern Mystikern einen reinen Gegensatz. Wer Gott will, muss die Welt lassen.“ (Dies der wesentliche Inhalt von a. 1: „Voraussetzungen: Gott und Welt.“ Ich habe ihn so eingehend wiedergegeben, weil ich ganz besonders dagegen mich zu erklären habe. Böhr.'s Darstellung finde ich einseitig: seine philosophische Ausdrucksweise, die kaum von fern an die Sprache des Thomas erinnert, unglücklich gewählt. Wie ich das Verhältniss zwischen Gott und Welt, die Beziehung des Menschen zu der Creatur und Gott nach Thomas auffasse, habe ich oben S. 44 folg. mit Anführung zahlreicher Belegstellen entwickelt. Zwar hat auch Böhr. einige Belege beigebracht; aber andre, welche ihn sofort auf die Einseitigkeit seiner Auffassung aufmerksam gemacht haben würden, wie cap. 25 des Sol. an., wo Thomas den Herrn in seiner Schöpfung preist (Prol. II A S. 385), hat er übersehen. Die erste der von ihm citirten Stellen findet sich Imit. III, 31 und lautet dort: „quidquid Deus non est: nihil est, et pro nihilo computari debet“; in Böhr.'s Uebersetzung: „was es auch sei, das nicht Gott ist, ist nichts und muss für nichts geachtet werden.“ Sie

genau in derselben Weise und demselben Umfange in der Imitatio wie in den unbezweifelt ächten Werken angetroffen werden. Diesen Zeugnissen schlossen sich mit gleicher Be-

soll beweisen, dass nach Thomas „alles ausser Gott, die ganze Welt an und für sich keine Wahrheit, keine Realität in sich habe.“ Aber die Stelle ist falsch übersetzt; sie muss übersetzt werden: „Alles, was Gott nicht ist, ist nichts“ etc., wie schon die Wortstellung, vor Allem aber der ganze Zusammenhang, worin sie vorkommt, deutlich lehrt. Gott ist also Subject, nicht Prädicat. Der Gedanke und Ausdruck der Stelle scheint gebildet nach 1 Cor. 15, 18: *ut sit Deus omnia in omnibus*. Verwandt ist Augustin. Conf. 13,8: *Hoc tantum scio, quia male mihi est praeter te, non solum extra me, sed et in me ipso; et omnis copia quae Deus meus non est, mihi egestas est*. Das richtige Verständniss ist zwar den meisten Uebersetzern entgangen, jedoch auch manchem nicht verborgen geblieben, so Braun, (Cantzler zu Dilingen MDLV); Arnold, (Leipzig und Stendal 1712); Nickel und v. Bethmann-Hollweg (in diesem Jahrh.). Die paraphrasirende poetische Uebersetzung von Hübner, Leipzig 1769, giebt den Sinn, in der Hauptsache richtig, also wieder: „Gott muss alles sein in allen, und sonst muss uns nichts gefallen.“ — Zum Beweise, dass Thomas den Menschen „im natürlichen und metaphysischen, wie im moralischen Sinne ein Nichts nenne“, führt Böhr. an Imit. 3,8: „*nihil sum et nescivi*. Si mihi ipsi relinquer: *ecce nihil et tota infirmitas*“ und Imit. 3,40: „*Domine nihil sum, nihil possum; nihil boni ex me habeo: sed in omnibus deficio, et ad nihil semper tendo*.“ Aber wo ist denn in diesen Stellen von einem metaphysischen Verhältniss des Menschen die Rede? — Behauptet Böhr., dass Thomas gleich den andern Mystikern einen reinen Gegensatz zwischen Gott und der Welt setze“ (S. 714); so corrigirt er sich selbst, wenn er S. 735 daran erinnert, die Meinung des Thomas sei, näher bestimmt, die, „dass man an den Dingen nur nicht unordentlich hangen, sie nicht unordentlich brauchen, dass man durch sie alle hindurchbrechen solle zu Gott.“ Und weiter corrigirt er sich ebenda, wenn er De solit. § 16 citirt: „*Nisi per creaturam quaerat ascendere ad conditorem, laborabit, nec satiabitur anima ejus. De consensu Creatoris ad amandum creaturas exire licet; de sensu vero carnis attrahere delectationem, vetitum est spiritui*.“)

Ueber a. 2, jenen zweiten Abschnitt der „Voraussetzungen“, worin B. über „die Gnade, Christus“ spricht, gehe ich mit der Bemerkung hinweg, dass ich theils die Hervorhebung der Gnade als der heiligenden (vgl. oben S. 79) vermisste, theils überhaupt nicht begreife, wie

weiskraft an die Germanismen, welche den Verfasser der Imitatio ebenso wie den der unbezweifelt ächten Werke unwidersprechlich als einen Mann deutscher Nationalität kennzeichnen; ferner alle jene unzweideutigen Ausdrücke

eine Darlegung über „Gnade und Christus“ in das Capitel der Voraussetzungen gehört.

Die Darstellung des Systems selbst wird mit folgenden Gedanken eingeleitet, die ich, wie sie hier bei Böhr. stehen und von ihm begründend aneinander gefügt sind, vergeblich in den Schriften des Thomas gesucht habe: „Die Grundlagen und Voraussetzungen der Ascese und Mystik des Th., man darf sagen, seiner ganzen Weltanschauung, haben wir kennen lernen. Die Welt, den Menschen inbegriffen, ist ihm sozusagen ein Nichtiges ohne und ausser Gott: daraus folgt nun seine Ascese; Gott ist ihm das allein Wahre: darauf ruht seine Mystik; in Christo ist dies allein wahre Leben, Gott, Mensch geworden, den Menschen durch Vorbild in Lehre und Leben, durch Versöhnung und Lebensmittheilung aus dem Einen, dem Leben im Nichtigen, zu dem Andern, dem Leben im Göttlichen, zu erheben: das begründet daher die Nachfolge Christi, in welcher Ascese und Mystik verbunden sind und concret lebendig werden.“

Alles, was Böhr. über die ethischen Ansichten des Thomas zu sagen hat, fasst er unter den, meiner Meinung nach viel zu engen Begriff der Ascese zusammen. Von dieser handelt er zuerst im Allgemeinen (6,1). „Wie nach Thomas die Welt (für sich) und Gott, Zeitliches und Ewiges sich gegenseitig ausschliessen, so, sagt er, sei es auch im Herzen des Menschen.“ — — Daher ist dem Thomas das Erste, von der Aussenwelt sich abzuwenden, das Herz von der Liebe der sichtbaren, vergänglichen, nichtigen Dinge abzuziehen.“ — — „Mit der Abkehr von der Welt und den sinnlichen Dingen ist nun freilich auch die Einziehung der Sinne von selbst gesetzt, die Sinnenzucht, wie Thomas sagt.“ — — „Aber an der Sinnenzucht ist's noch nicht genug; Thomas verlangt auch die „Herzenshut.“ — — „Damit ist Th. bereits auf eine höhere Stufe der Ascese getreten. Nicht bloss die Dinge — sein eigenstes Selbst, sein Ich, sagt er, müsse man besiegen.“ — — „Diese sittliche Arbeit, dieser Kampf, wie Th. so oft sich ausdrückt, gegen „Teufel, Welt und Fleisch“, sei aber „nicht die Sache eines Tags, nicht Kinderspiel. So lange man in diesem Leibe des Todes sei, habe man zu kämpfen.“ — — „Uebrigens seien die Kämpfe wie die Versuchungen bei den Verschiedenen verschieden. Jeder habe eben das Fehlerhafte, wozu seine Natur am meisten geneigt sei, am meisten zu bekämpfen, und nach dem Guten am meisten zu

und Wendungen, in denen sich der Verfasser der *Imitatio* ebenso wie der Urheber der unbezweifelt ächten Werke als Klostergeistlichen zu erkennen giebt; ferner jenes, der *Imitatio* und den unbezweifelt ächten Werken gemeinsame, so charakteristische Dispositionsverfahren, dem zufolge

ringen, dessen er am meisten bedürfe. — Dies ist der Weg der Ascese, den Th. anrath. Auf diesem Wege werde der Mensch dann ein „innerer“ Mensch, unabhängig von irdischen Dingen, immer mächtig, sich nach innen zu wenden, seiner selbst gewaltig, und gewaltig der Dinge ausser ihm und um ihn und frei.“ —

Die „ascetischen Tugenden“ des Thomas sind nach Böhr. (b. 2) die freiwillige Armuth, die Keuschheit, die Geduld, vor allem der Gehorsam und die Demuth. Das innere Verhältniss, in welchem diese Tugenden bei Thomas zu einander stehen, entwickelt B. in dem Abschnitte, worin er sie bespricht, nicht. Vgl. dagegen meine Darstellung S. 48 folg.

„Zweck und Wesen der Ascese zu realisiren, sind nach Thomas gewisse Uebungen, Mittel von ganz besonderer Förderung (b. 3). Er nennt Handarbeit, Nachtwachen, Fasten.“ — — „Er meint es sehr ernst — ascetisch klösterlich — damit, aber von dem Excentrischen ist er doch ferne.“ — — „Als Uebungen geistiger Art, zur Bewahrung und Nahrung der Seele, nennt er h. Lesung (Studium), Gebet, Meditation“, die letztere besonders eindringlich.“ — — „Fast so häufig als die Meditation empfiehlt er (ferner) die Stille, die Einsamkeit, die Sammlung, die Innerlichkeit.“ — — „Die innere Stille, Sammlung, wird dem ascetisch-monastischen Thomas denn zum äussern Stillschweigen; und viel Gutes weiss er auch über diese Hut des Mundes.“ — — „Eine weitere geistliche Uebung, mit dem Gebet und der Demuth verwandt, ist ihm die Compunction, die Zerknirschung des Herzens, welche offenbar mit der Busse zusammenfällt.“ — — „Nicht den geringsten Platz in diesen ascetischen Räthen und Ermahnungen nimmt die Anweisung des Thomas zu einer bestimmten Lebens- und Tagesordnung und überhaupt zur strengsten Zeitbenutzung ein.“ — — „Dies sind die ascetischen Regeln und Mahnungen, die Thomas nicht müde wird, überall zu wiederholen. Er verlangt, dass sie nicht nur einmal, sondern stets sollen beobachtet werden, weil stets zu kämpfen sei im Leben, damit, was anfänglich Last schien, zur Lust, und Gewohnheit durch Gewohnheit vertrieben werde. Uebrigens will er auch nicht für Alle dasselbe Verhalten: die Uebungen seien individuell.“ — — „Auch schicken sich die einen Uebungen mehr für diese, andere für eine andere Zeit. Ueber den innerlichen

die Gedanken und Gedanken-Abschnitte der einzelnen Schriften wie Blumen eines Kranzes aneinander gereiht und das Ganze der Schriften zu einem einzigen grösseren Gewinde von kleineren Kränzen zusammen geflochten ist; ferner die diesem Dispositionsverfahren analoge, überall vorherrschende

und individuellen solle man indess die äusserlichen und gemeinschaftlichen nie hintansetzen noch vernachlässigen, „nicht wegen Privat-Andacht aus der Gemeinde heraustreten.“ (Das Letztere ist entnommen aus *Disc. claustr. c. 10*: „*Sic me conserva in aeternorum desiderio, in amore sanctarum virtutum, in fruitione caelestium, ut tu, Domine Deus, ampliores inde habeas honorem, et ego salubriorem profectum suscipiam. Non mihi veniat ex tua visitatione pes superbiae, nec me vexet pestis vanae gloriae. Non me sinas Satanae decipi illusionem, neque falsa rapidulcedine, nec privata devotione extra communitatem recedere.*“ Der Schluss dieser Stelle ist es, den Böhr. mit den Worten übersetzt: „wegen Privat-Andacht aus der Gemeinde heraustreten.“ Wie wenig die Böhringer'schen Citate, die immer nur in deutscher Uebersetzung gegeben sind, den Ausdruck des Originals zu ersetzen und das selbständige Zurückgehen auf die Quelle zu ersparen vermögen, mag an dieser Einen Probe ersen werden.)

Unverhältnissmässig kurz und dem Inhalte nach sehr ungenügend spricht sich Böhr. in dem folgenden Abschnitte über die Mystik des Thomas aus. „Was wir bis hieher betrachteten, kann man mehr das ascetische Element in der Welt- und Lebensanschauung des Th. nennen. Er bleibt aber dabei nicht stehen; er hat auch, und zwar stark hervortretend, ein religiös-mystisches Element, das sich am reinsten in seiner „Nachfolge“ und seinem „Alleingespräche“ ausspricht, und in der Union durch die „Liebe“ seinen Mittelpunkt hat. Einmal hat Thomas aber auch einen rein contemplativ-mystischen Ton angeschlagen. Es ist dies in der kleinen Schrift „über die Erhebung der Seele zu Gott.“ — — „Dies ist eine Spur rein contemplativer Mystik, die sich aber in andern Schriften des Th. nirgends mehr findet.“ (Diese letztere Behauptung Böhr.'s ist so unrichtig, dass man im Gegentheile dreist sagen kann, es seien — namentlich unter den grösseren Schriften des Thomas — kaum solche zu finden, in denen nicht Spuren rein contemplativer Mystik anzutreffen wären; insonderheit auch in der Imitatio sind sie in grösserer Zahl vorhanden. Vgl. *Prol. II, A S. 73* folg. und oben *S. 87* folg. Wie Böhr. eine Thatsache, die sich einem jeden aufmerksamen Leser der Schriften des Thomas aufdrängen muss, hat übersehen können, verstehe ich nicht. Oder wie ist es zu verstehen, dass Böhr., der doch jenem letzten von

Vorliebe für coordinirende Satzbildungen und Häufung coordinirend neben einander gestellter Satztheile, sowie die gleichmässige Bezeichnung der Haupttheile der einzelnen Capitel, der einzelnen Sermonen und Meditationen durch die Buchstaben C und II. Und zu allen diesen

mir besprochenen Citate zufolge das 10. Cap. der Disc. claustr. gelesen hat, eine solche Spur rein contemplativer Mystik, die sich wenige Zeilen vor der von ihm citirten Stelle in demselben Capitel findet, sich hat entgehen lassen können? Ich meine die Stelle: „Sic ordina cunctas affectiones meas, ut malas statim ab initio respuam, bonas fortiter teneam, puras diligam, tequesine corporea imaginatione contemplari discam.“ — — Nur mit der Mystik also soll es nach Böhr. überall sonst Th. zu thun haben, „deren Herzschatz die Liebe ist, und zu der die Ascese eine Art Vorstufe und Reinigung bildet.“ — — „Diese Liebe zu Gott, zu Christus — bis zur geistigen Union — ist der Schlusspunkt von allen dem, was wir als Voraussetzungen der Thomas'schen Weltanschauung kennen. Ihm ist Gott nur das Einzige, Wahre und Gute; die Gottes-Liebe eben darum das Höchste, Beste und Nothwendigste.“ — — „Diese Liebe beschreibt nun Th. nach ihren Bedingungen, ihrem Wesen, ihrer Kraft und ihren Aeusserungen.“ Wie Th. in allen diesen Beziehungen die Liebe genauer beschreibt, setzt Böhr. des Weiteren auseinander. Was z. B. das Wesen der Liebe betrifft, so bemerkt Böhr., „als ihr eigentliches reines Wesen bezeichne Th. dies: Gott rein, Gott um sich selbst willen, Gott unmittelbar, ohne vermittelndes Hinderniss, Gott ganz zu lieben.“ (Was das heissen solle, Gott ohne vermittelndes Hinderniss lieben, erklärt Böhr. durch Anführung einer Stelle aus den Concionen (Prol. II A S. 128), die im Original so lautet: „Inter me et te nihil mediare debet, quod unionem impedit“, und die Böhr. übersetzt: „Nichts soll zwischen mir und dir mitteln, das die Einigung hindert“; aber mediare hat doch hier selbstverständlich nicht die Bedeutung „mitteln“, sondern „in der Mitte stehen“, wie auch Silbert übersetzt. — Was ferner die Aeusserungen der Liebe betrifft, so erwähnt Böhr.: „Hieher gehört auch, was Th. über das Verhältniss von Liebe und Werke sagt, denn statt des rechtfertigenden Glaubens hat er die (johanneische) Liebe.“ — — „Uebrigens“ — bemerkt Böhr. weiter — „erkennt Th. auf der Leiter des ascetisch-mystischen Lebens verschiedene Sprossen, auf denen man auf- und absteige. Nicht bloss, dass die verschiedenen Menschen verschiedene Standpunkte haben, sondern auch der eine Mensch sei jetzt mehr Martha, jetzt mehr Maria.“ — — „Th. drückt auch die Einsicht aus, dass je das Eine gerade zu

Zeugnissen kam denn endlich noch so laut und so kräftig bestätigend hinzu das Zeugniß des Inhalts — ein Zeugniß, das selber wieder zu einer Reihe von Zeugnissen sich entfaltete. Denn dass Thomas der Verfasser, wie der allgemein ihm zugeschriebenen Werke, so auch der *Imitatio* sei, das bestätigte uns nicht nur jene ehrfurchtsvolle Stellung

dem Andern führe; dass das getreue Obliegen des Martha-Dienstes oft Maria-Erquickungen herbeiführe und die Maria-Erquickungen sich fruchtbar erweisen in Martha-Diensten.“ Das ist im Wesentlichen Alles, was Böhr. zur Charakterisirung der Mystik des Thomas zu sagen hat. Ich enthalte mich hier jedes Urtheils darüber; was ich davon halte, sagt meine gänzlich abweichende Darstellung S. 87 folg. —

Mit weiteren Mittheilungen aus Böhr. mag ich meine Leser nicht behelligen. Was ich ihnen im Vorstehenden gegeben habe, enthält jedenfalls die wichtigsten Punkte und lässt den Geist, in dem Böhr. den Lehrbegriff des Thomas aufgefasst hat, zur Genüge ersehen. Hätte ich aber auf noch weitere Mittheilungen aus Böhr. mich einlassen wollen, so würde ich fort und fort Gelegenheit gehabt haben ihm entgegenzutreten. Sowohl die Ausdeutung, die er den einzelnen Gedanken des Thomas giebt, als die Art und Weise, wie er diese Gedanken gruppirt, halte ich vielfach für nicht zutreffend; und ich meine, nicht ohne Grund denke ich so. Beispielsweise mag es mir gestattet sein, nur dies Eine anzuführen, dass Böhr. in dem Abschnitte: „die Nachfolge Christi“ die Hauptsache, nämlich dass nach Thomas die *imitatio Christi* — eine *imitatio humilis vitae Christi* sein müsse, mit keinem Worte berührt. — Das Beste, was Böhr. über den Lehrbegriff des Thomas im Allgemeinen gesagt hat, ist nach meiner Meinung in dem enthalten, was er in dem Abschnitt: „die Schriften des Thomas“ zur Charakteristik der *Imitatio* bemerkt: ihr „Grundakkord ist Liebe Gottes zu dem Menschen, Liebe des Menschen zu Gott, jenes allgemeine und „ewige“ Evangelium, das johanneische Element, das von keinem besondern Dogma, welches an die Spitze dieser oder jener Konfession gestellt wäre, weiss, weswegen es auch ein Erbauungsbuch für alle Konfessionen geworden ist. Die Sehnsucht nach Gott, dem allein wahren Gute und dem Frieden in ihm, und der heilige Ernst, Alles zu lassen, was dem im Wege steht, und Allem sich hinzugeben, was dazu fördert, ist kaum (die Bibel ausgenommen) in einem Buche der Welt so einfach wahr und innig niedergelegt worden, wie in diesem.“ —

d. Nicht viel mehr als mit Böhr. kann ich mich mit Schwalb

zu der Kirche und ihrer Lehre, welche wir gleichmässig in der Imitatio wie in den übrigen Schriften fanden; jene Enthaltung von allen Lehr-Entwickelungen und Lehr-Bestreitungen, welche ebenso die Imitatio wie die unbezweifelten Werke charakterisirt; jenes durchweg beobachtete Schweigen über Fragen der kirchlichen Verfassung — sondern auch jene

(vgl. seine Schrift: „Das Büchlein von der Nachfolge Christi, Prol. I S. 126, S. 331 folg.) einverstanden erklären; vielleicht, dass sich eine grössere Uebereinstimmung zwischen uns gefunden haben würde, wenn Schw. Veranlassung genommen hätte, die Imitatio ihrem Inhalte nach mit den unzweifelhaft ächten Schriften des Thomas genau zu vergleichen. Diese Schriften würden ihm manche wichtige Fingerzeige zu richtigerem Verständniss der Imitatio gegeben haben, deren er nun hat entbehren müssen. — Die Imitatio, welche mit Ausschluss aller übrigen Schriften des Thomas allein von Schwalb besprochen wird, ist seiner Ansicht nach (S. 9) „nichts anderes, als eine bald in direct ermahrender, bald in darstellender, bald in dialogischer Form gegebene Anweisung zum seligen Leben.“ „Das Vorbild Jesu“ — fährt Schw. S. 9 fort — „nimmt darin allerdings einen gewissen Raum ein, doch steht es durchaus nicht überall im Vordergrund, geschweige denn „dass es die unentbehrliche Grundlage des Ganzen wäre. Das selige Leben nun, zu welchem der Verfasser (der Imitatio) seine Leser führen will, stellt er ihnen in drei verschiedenen Form'en dar. An einigen, allerdings seltenen Stellen, spricht der Verfasser so, dass man leicht meinen könnte, das Motiv aller seiner Bestrebungen sei die Furcht vor den sehr materialistisch gedachten Qualen der Hölle, oder die Begierde nach den Freuden des Himmels. Anderswo aber spricht er von der Seligkeit in ganz anderer, ja in entgegengesetzter Weise, nämlich so, als bestände sie für ihn in der völligen Dahingabe seiner selbst an Gott, in der Verzichtleistung auf alle eignen Wünsche „in Zeit und Ewigkeit.“ Er will sich selbst vergessen, sich selbst versenken und verlieren in Gott; Gott lieben mehr als sich selbst, Gott fühlen, nicht mehr sich selbst, in Gott einschlafen.“ (Da der letzte Ausdruck leicht missverstanden werden könnte, erinnere ich an die Originalstelle Im. III, 15, Schluss: „Tu vera pax cordis tu sola requies: extra te dura sunt omnia et inquieta. In hac pace, in idipsum: hoc est in te uro summo aeterno bono dormiam et requiescam.“) „Zwischen diesen zwei extremen Darstellungen des seligen Lebens steht in unserm Büchlein“ nach Schwalb „eine dritte, wonach das selige Leben nicht ein durch Contemplation und Extase sich vollzie-

überall hervortretende erbauliche, erweckliche Tendenz; jene durchgehende engere Begränzung in der Anwendung der Betrachtungen und Ermahnungen auf die umgebende Welt; jene Fülle von Parallelen zwischen der Imitatio und den übrigen Werken, welche durch die Gegenstände, worauf sie

hender Act des geistigen Lebens wäre, sondern in der Ausübung der Tugenden des praktischen Christenthums bestände. Den Inbegriff dieser gleichsam organisch verbundenen, aus einem und demselben Lebensprincip entspringenden Tugenden nennt er, wie Paulus, die Liebe.“ — — S. 11. „So hätten wir also, im Geiste unsers Verfassers, drei verschiedene, gewissermassen antithetisch sich gegenüberstehende Vorstellungen vom seligen Leben: die eine eudämonistisch, die andere mystisch, die dritte praktisch. Doch lassen sich diese drei Vorstellungen, wenn man nur die Gedanken unsers Verfassers in ihrer lebendigen Einheit aufzufassen versteht, sehr leicht auf eine zurückführen. S. 13. Vollziehen wir diese Zurückführung, so können wir das Ziel, wonach der Verfasser der Imitatio strebt, „bezeichnen als die durch Liebe und auch durch Extase vermittelte Gemeinschaft mit Gott.“

S. 13. „Gott ist für unsern Verfasser vor Allem die Liebe, die christliche Tugend selbst. Dasselbe ist für ihn Christus, der Herr. Christus und Gott sind für unsern Verfasser zwei wesentlich identische Begriffe, oder, wenn man will, zwei identische Personen, genauer: eine Person unter zwei verschiedenen Namen. Christus ist für unsern Verfasser die christliche Tugend; deshalb ist er auch sein Gott.“ (Zu der letzten Aeusserung citirt Schwalb Im. 2, 8 und das ganze vierte Buch. Wie ich über die Bedeutung Christi nach der Lehre der Imitatio denke, insonderheit auch über die Bedeutung seines Vorbildes, auf das Schw. nirgends näher eingegangen ist, habe ich oben S. 50 folg. dargelegt.) „Doch ist in unserm Büchlein“ — sagt Schw. weiter — „gar oft auch von Gott die Rede, als vom Herrn des Himmels und der Erde, als von dem, der alles mit seiner allmächtigen Gegenwart erfüllt und allen Wesen ihre Wesenheit verleiht, als von dem Vater Christi, dem Christus selbst gehorcht, dem Christus selbst sich geopfert hat. Nichts desto weniger müssen wir festhalten an der vorhin hervorgehobenen Identität Christi mit Gott. Aber diese Identificirung Christi mit Gott, — und dies scheint mir sehr beachtenswerth, ist nur dadurch möglich, dass Christus von Gott unterschieden wird. Gerade um Christus in der vollen Realität seiner Gottheit anzuschauen, als die sich selbst realisirende Liebe, muss ihn unser Verfasser von Gott dem

sich beziehen, und den Zusammenhang, worin sie stehen, die Annahme einer Compilation ausschliessen und in der Fülle der innerhalb der *Imitatio* selbst, wie innerhalb der übrigen

Vater unterscheiden. Denn wie könnte denn Christus die Liebe sein, der vollkommene Gehorsam, das stille Dulden, das Gottvertrauen selbst, wenn er nicht zu Gott emporsähe, als zu seinem Herrn und Vater gerade so wie wir? Also ist Christus die Liebe, ist Gott, insofern er sich Gott schlechthin unterordnet; er ist Gott — würde ein strenger Dialektiker sagen, insofern er es nicht ist. In diesem, aus allen Christus und Gott betreffenden Sätzen unsers Büchleins mit Nothwendigkeit hervorgehenden, aber sich selbst aufhebenden und negirenden Schlusssatz liegt die dialektische Schwäche der Vorstellung, die unser Verfasser von Christus und von Gott sich gebildet hatte. Unser Verfasser war eben kein Dialektiker. Ein klares, scharfes, folgerichtiges Denken war für ihn kein Bedürfniss. Deswegen scheut er sich auch nicht, obwohl er Christus im Allgemeinen mit Gott identificirt, ihn in eine sehr nahe Verbindung zu bringen mit den Heiligen der christlichen Kirche. In ihnen, wie in Christus, sieht unser Verfasser die Verwirklichung seines Ideals, der Liebe. — — So fällt ihm denn Christus zusammen einerseits mit Gott, andererseits mit den Heiligen. Hätte er die Neigung gehabt letztere Anschauung festzuhalten, und die Kraft, die darin liegenden Consequenzen zu verfolgen, so hätte er für Christus nicht einmal mehr mit Sicherheit den ersten Rang unter den Heiligen beanspruchen können. Er hätte ihn nicht mehr beanspruchen wollen. Denn er hielt es für ein müssiges, von religiöser Oberflächlichkeit zeugendes Bestreben, wenn man unter den Heiligen Gottes irgend welche Rangordnung aufstellen wollte.“ (Gegen diese ganze Darstellung des Verhältnisses Christi zu den Heiligen muss ich entschieden Einspruch einlegen. So wenig der Apostel Paulus sich mit Christus identificirte, wenn er die Philipper an einer Stelle seines Briefs aufforderte, ihm nachzufolgen (3,17), während er an einer andern (2,5) sie auf das Vorbild Christi verwies; so wenig folgt aus einer Erwähnung des Vorbildes der Heiligen neben dem Vorbilde Christi in der *Imitatio*, dass dem Verfasser derselben Christus mit den Heiligen zusammengefallen sei. Vgl. über die Beziehung des Christen zu den Heiligen nach der Lehre der *Imitatio* das Richtige oben S. 72.)

„Doch diesen kühnen Gedanken“ (über die gleiche Rangordnung aller Heiligen) — so fährt Schwalb S. 16 weiter fort — „hat unser Verfasser nie und nirgends auf Christus angewandt, schon deshalb nicht, weil bei ihm die Anschauung von Christus als einem Menschen, einem Heiligen, der andern, Christus mit Gott identificirenden Anschauung

Werke vorkommenden Parallelen ihr Analogon haben. Und das letzte Zeugniß aus dieser letzten Reihe von Zeugnissen, noch dazu das wichtigste von allen Zeugnissen überhaupt, ist nun eben dasjenige, dessen ausführliche Darlegung zuletzt uns beschäftigt hat — das Zeugniß des Lehrbegriffs.

überall untergeordnet ist. Christus ist der wahre Gott unsers Verfassers, und die Gemeinschaft mit diesem Gott durch Liebe, ausnahmsweise durch Extase, ist für ihn das Leben selbst.“ (Wie ich dagegen die Bedeutung dessen, was Schw. als Extase bezeichnet, in der Lehre der Imitatio fasse, habe ich oben S. 91 folg. entwickelt).

„Wer nun nach diesem seligen Leben trachtet, der hat gegen mancherlei äussere Hindernisse, noch mehr aber gegen sich selbst zu kämpfen, gegen seine „Natur, gegen die in ihm wohnende Sünde,“ d. h. gegen die Selbstsucht seiner Vernunft, gegen den Widerstand seines „Fleisches, seiner Sinne.“ — — „Wie aber ist die Sünde in uns gekommen? Wie ist die Natur sündhaft geworden? Ist sie es überhaupt geworden, oder war sie es ursprünglich? Diese Frage beantwortet unser Verfasser, ohne sie förmlich zu stellen, ohne sich damit zu quälen. Er sagt nämlich, dass Adam durch seinen Ungehorsam die göttliche Gnade verloren, und dass er sein durch diesen Verlust verdorbenes Wesen auf uns vererbt habe. Anderswo sagt er, dass selbst der erste Mensch im Paradies aus Schwäche im Stande der Gnade nicht verharrten konnte. Indem er aber dies sagt, nöthigt er uns zur Vermuthung, dass Adam schon vor dem sogenannten Sündenfall die Sünde in sich trug. Dieser Consequenz seiner allerdings zufälligen Aussage war sich unser Verfasser wahrscheinlich nicht klar bewusst.“ — — „Wie dem aber auch sei, so hat sich unser Verfasser jedenfalls weniger mit dem Wesen der Sünde und ihrem Ursprung zu schaffen gemacht, als mit den Mitteln, wodurch die Sünde überwunden werden soll.“ — —

„Das vorzüglichste Mittel“ — — „ist die göttliche Gnade.“ — — Diese „Gnade wird uns zu Theil, wenn Gott auf unser innerstes Wesen eine reale Einwirkung ausübt, wodurch er uns aus der Sünde heraus und dem Ziel, das wir erstreben sollen, kräftig entgegenführt.“ (Dieser Bemerkung Schwalb's über die Bedeutung der Gnade in der Imitatio stimme ich bei; vgl. oben S. 79).

S. 19. „Als göttliche ist die Gnade vom Menschen unabhängig, und der Mensch befindet sich ihr gegenüber in einer schlechthinigen Abhängigkeit. Insofern aber die göttliche Thätigkeit, die wir Gnade nennen, diesen Namen nur deshalb trägt, weil sie in dem sündhaften, ihrer unwürdigen Menschen stattfindet, ist sie doch gewissermassen

Dieses Zeugniß liegt in seinem ganzen Umfange, nach allen seinen Richtungen, in allen seinen Einzelheiten jetzt vor uns; was beweist es für die Frage nach dem Verfasser der *Imitatio*? Ich meine, die ausserordentlich bedeutende Beweiskraft gerade dieses letzten Zeugnisses wird meinen

vom Menschen abhängig; genauer gesagt: sie bestimmt sich selber, ihre Form und ihr Mass, indem der Mensch sich durch sie bestimmt. Die Art aber und die Weise, wie der Mensch sich, kraft der ihm zu Theil werdenden Gnade, selbst bestimmt, wenn er sich so bestimmt, dass die Gnade in ihm immer wirksamer wird, macht sein Verdienst aus.“ (Vgl. dagegen meine Auffassung dieses Begriffs in der *Imitatio* oben S. 83 folg.). „Der Mensch kann und soll sich Gnade verdienen, indem er sich der Gnade immer fähiger und würdiger macht. Das Beste aber, das er thun kann, das Erste, das er, nach unsers Verfassers Ueberzeugung, thun soll, um seine Seele der Gnade zu öffnen, ist, dass er in ein Kloster sich zurückziehe. Das klösterliche Leben ist in den Augen unsers Verfassers das vorzüglichste Mittel, um nicht zu sagen: die unerlässliche Bedingung, unter welcher der Mensch die Fülle der Gnade empfangen kann.“ (Hiezu citirt Schw. *Imit.* III, 10; aber den Gedanken, den er in dieser Stelle gelesen hat, habe ich darin nicht entdecken können. Wie der Verf. der *Imit.* über das Kloster denkt, habe ich S. 75 und folg. gesagt.). „Zwar sagt der Verfasser nirgends, dass man als Laie nicht selig werden könne, aber er ignorirt so viel er nur kann, dass es in der Welt Laien gibt.“ (Welch eine Uebertreibung des wahren Sachverhalts!) Er schreibt als Mönch für Mönche, nur für Mönche.“ (Wie unrichtig dies ist, dass der Verf. der *Imit.* nur für Mönche geschrieben haben soll, geht hervor aus den von mir gegebenen Dispositionen der vier Bücher S. 18 folg.; ausserdem vgl. S. 12.) — — „Doch weiss er“ (der Verf. der *Imit.*) sehr wohl, dass weder die Clausur, noch die Tonsur, noch die Kutte zum wahren Mönche machen kann. Von der treuen Befolgung der klösterlichen Pflichten und von der rechten klösterlichen Gesinnung hängt der ganze Segen des mönchischen Lebens ab. Ein rechter Mönch aber ist ihm nur der, der die Einsamkeit liebt und das Stillschweigen, der betet, fromme Schriften liest und abschreibt, auch sonst arbeitet, enthaltsam ist in Speise und Trank, keusch auch in seinen Gedanken,“ (dazu citirt Schw. *Imit.* I, 8; er meint offenbar die Stelle: *Non sis familiaris alicui mulieri: sed in communi omnes bonas mulieres Deo commenda*) „der seinen Vorgesetzten willig gehorcht, sich gerne allen unterordnet, niemanden für geringer ansieht als sich selbst, das Unangenehme, das

Lesern am wenigsten entgangen sein; um so weniger, je leichter, wie ich hoffe, durch die ganze Art und Weise, wie ich im Obigen den Lehrbegriff der *Imitatio* dargestellt habe, es ihnen geworden sein wird, eine selbständige Ueberzeugung sich zu verschaffen.

auch im klösterlichen Leben reichlich vorkommt, ruhig erträgt und sich dazu noch freiwillige Leiden auferlegt.“ (Was Schw. mit dem letzteren, jedenfalls nicht glücklich gewählten Ausdrucke meint, wird etwa das sein, was *Imit.* 1,18: *De exemplis sanctorum patrum*, in den Worten ausgesprochen ist: *rigidas abstinencias peregerunt*.)

Das sind nach Schw. die allgemeinen Züge des mönchischen Ideals, wie es dem Verf. der *Imitatio* vorgeschwebt haben soll. (Ich bemerke dazu, dass diese „allgemeinen Züge des mönchischen Ideals“ zum guten Theile allgemeine Züge des christlichen Ideals sind. Dass Schw. hier und an mehreren Stellen seiner Schrift das Allgemein-Christliche der *Imitatio* übersieht und daher zu irrigen Schlussfolgerungen kommt, ist aus seiner irrigen Ansicht über den von dem Verf. der *Imitatio* in's Auge gefassten Leserkreis zu erklären.)

S. 20. Jene „allgemeinen Züge des mönchischen Ideals“, wie es der Verf. der *Imit.* sich gedacht haben soll, macht dann Schw. „durch Beifügung einiger Einzelheiten etwas anschaulicher“, wobei er noch einmal auf das mystische Element der *Imitatio* („Umgang mit Gott“) und weiter auf ihre Anschauungen vom Tode Christi und dem Sacramente des Altars zu sprechen kommt. Auch hier trifft man neben Treffendem auch manches Irrige oder Gewagte. Aus einer ganz beiläufigen Anführung bezüglich Johannis des Täufers in *Im.* 4,17 (*sicut beatus praecursor tuus excellentissimus sanctorum Johannes Baptista in praesentia tua laetabundus exsultavit in gaudio Spiritus sancti etc. sic et ego magnis et sacris desideriis opto inflammari*) folgert Schw. (S. 21), dass der Vf. der *Im.* „eine besondere Vorliebe für Johannes den Täufer“ hatte. — S. 23 lehauptet Schw., dass sich nach der Lehre der *Imitatio* die Versöhnung des Menschen mit Gott „nicht nach orthodox katholischer und auch nicht nach orthodox-protestantischer Gnadenordnung vollziehe“ — eine Behauptung, welche er durch seine Hinweisungen auf *Imit.* 4,2 und 4,13 selbst widerlegt, und gewiss nicht gethan haben würde, wenn er sich daran erinnert hätte, dass die *Imitatio* ihrem ganzen Zwecke gemäss, den er ja selbst nicht verkennt, vorzugsweise der heiligenden und nicht der versöhnenden Gnade zu gedenken hatte. — Auf derselben S. 23 wagt Schw. die gleichfalls

Mögen sie sich nochmals die obige Darstellung vergegenwärtigen! Ich habe dem Texte derselben nichts beigemischt von kritischen Bemerkungen oder von philosophischen oder geschichtlichen Reflexionen, damit die Leser, unbeirrt durch zerstreues Beiwerk, um so unbefangener in den Gegen-

grundlose Behauptung, dass in dem Büchlein von der Imitatio nirgends „von Werken der Genugthuung“ die Rede sei, während Im. 1, 24 ausdrücklich des hier auf Erden zu tragenden dolor satisfactorius et purgativus erwähnt. — S. 25 bürdet Schw. dem Verf. der Imit. folgenden haeretischen Gedanken auf: „wer dem Sacrament ohne Glauben sich naht, der empfängt den Herrn Christus nicht.“ Zum Belege beruft er sich auf Im. 4, 1. Aber dieses Capitel enthält nicht nur nichts von jenem Gedanken, sondern es geht geradezu von dem entgegengesetzten Gedanken aus, dass nämlich jeder, der dem Sacramente sich nahe, unangesehen seine innere Gemüthsverfassung, den Herrn Christum empfangt, und ermahnt daher zum würdigen Empfange desselben. (Die Ueberschrift des Cap. lautet: Cum quanta reverentia Christus sit suscipiendus).

Das sind nach Schw. die „Grundgedanken“ der Imitatio. Was Schw. der Darstellung derselben in seiner Schrift noch folgen lässt, nämlich eine Besprechung der „Bedeutung“ jenes Büchleins und des „Einflusses, den es ausüben könnte und sollte“, können wir füglich an diesem Orte übergehen. —

Anhangsweise erwähne ich hier noch die (Prol. I S. 126 bereits angeführte) Schrift Bähning's, über Thomas von Kempen. Sie ist eine populäre Darstellung des Thomas nach seinem äussern und innern Leben und schildert dieses letztere in einer reichen „Sammlung des Schönsten und für alle Christen aller Zeiten Beachtenswerthen“ aus seinen Werken. Die Sammlung zerfällt in fünf Capitel und ist nach folgenden Gesichtspunkten geordnet: 1) Ueber die Geistesrichtung des Thomas im Allgemeinen. — Er sucht die Wahrheit zur Gottseligkeit — nicht in der Welt, nicht in der Kunst und Wissenschaft, nicht im eigenen Geist und Herzen, sondern allein in Gott. Dieses Suchen ist Weisheit. Durch sie allein hat der Mensch ein gutes Gewissen. 2) Vom Worte Gottes. — Thomas fasst es auf als den ewigen Urquell aller Dinge, als Christ, als geheiligt Gewissen, durch welches Gott sich in uns bezeugt. 3) Von Christus. — Thomas fasst ihn auf als den sich selbst verheissenden, als den erschienenen, als in seinen Gläubigen sich ewig verklärenden Weltheiland.

stand selbst sich vertiefen, aus den einzelnen Zügen, die sich ihrer Betrachtung darbieten, um so leichter eine Gesamt-Anschauung sich entwerfen möchten. Ausserdem aber ist dafür Sorge getragen, dass sie keine Zeile im Texte finden, die nicht durch die unter den Text gesetzten Anmerkungen auf das genaueste belegt wäre. Damit sie nicht der Befürchtung Raum geben mögen, als ob der Text Gedanken enthalte, die, wenngleich hie und da einmal in der *Imitatio* berührt, doch nicht als besonders bedeutsam und charakteristisch anzusehen sein, habe ich mich nicht damit begnügt, nur eine einzige Belegstelle anzuführen, sondern fast überall das im Text Gesagte durch Verweisung auf mehrere Stellen gestützt. Und neben den Belegen aus der *Imitatio* finden die Leser die entsprechenden Beweisstellen aus den unbezweifelten ächten Werken des Thomas, und auch diese letzteren Beweisstellen nicht in dürftiger, sondern in entsprechend grösserer Zahl; und so wird denn von selbst der von mir im Text gegebene Lehrbegriff der *Imitatio* nach Ausweise der Anmerkungen zugleich zu einem Lehrbegriff der unbezweifelten Werke des Thomas. Dass dabei meinerseits keine absichtliche Täuschung oder unabsichtliche Flüchtigkeit mit untergelaufen; dass ich nicht etwa einer vorgefassten Meinung zu Liebe aus den unbezweifelten Werken Gedanken zu-

Diese Verklärung und Verherrlichung Christi im Menschen ist nur dadurch möglich, dass sich der Mensch selbst ihm ganz und gar hingiebt. 4) Von der Liebe. — Thomas betrachtet sie nach ihrer gläubigen und nach ihrer thätigen Seite als wesentlich Eins mit dem Glauben. 4) Von der *Ascce* oder der Uebung der Frömmigkeit. — I. Aufgabe und Ziel der Gleichförmigkeit des menschlichen Willens mit dem göttlichen. — II. Hauptregeln für das ascetische Leben. — III. Die kirchlichen Unterstützungsmittel der *Ascce*: Kirchenbesuch, Feier der Feste, Beobachtung der Fastenzeit, Anrufung der Heiligen, Verehrung der Reliquien, Bezeichnung mit dem Kreuze. — IV. Das Klosterleben, als die Vollendung in der christlichen *Ascce*. — 1. Verhältniss des Klosterlebens zum Leben in der Welt. — 2. Die besondere Aufgabe des Klosters. — 3. Die besonderen Unterstützungsmittel des Klosters, brüderliche Gemeinschaft, gemeinsame Zucht, Entfernung von der Welt. —

sammengesucht habe, die, obwohl sie dort allerdings vorkommen, doch nur wie verborgen im Hintergrunde stehen — wollen die Leser, sofern ihnen hier oder dort noch Zweifel bleiben sollten, aus der so ausführlichen Blumenlese ersehen, auf welche die Anmerkungen meist zurückverweisen. Falls ihnen aber auch die Blumenlese und die dieser beigefügten Uebersichten über den Inhalt der einzelnen Werke nicht genügen sollten, um ein sicheres Urtheil zu gewinnen, so würde ich als letztes Mittel ihnen empfehlen, in stetem vergleichenden Hinblick auf die von mir ausgewählten Belege die sämtlichen Werke des Thomas von Anfang bis zu Ende durchzulesen. Wie ich nicht zweifle, werden sie dann beim Lesen allmählich dasselbe Bild in ihrem Geiste entstehen sehen, dessen Züge ihnen aus den von mir beigebrachten Belegstellen entgegengetreten sind. Allerdings werden sie auch wohl noch manches Andere finden, was in meiner Auswahl entweder gar nicht oder doch nur andeutungsweise vertreten ist, denn weit umfangreicher als die vier Bücher der *Imitatio* sind zusammengenommen ja die unbezweifelt achten Werke — indessen dergleichen Unterschiede werden den Gesamt-Eindruck des Uebereinstimmenden keineswegs abzuschwächen oder zweifelhaft zu machen vermögen; hinter dem Gewicht und der Menge des Uebereinstimmenden werden sie das Unterscheidende in das Dunkel einer für das Endergebniss der Prüfung einflusslosen Unbedeutendheit zurückschwinden sehen.

Und so behaupte ich denn jetzt — und hoffe für diese Behauptung auch auf den Beifall meiner Leser — ich behaupte auf Grund meiner obigen Darlegung des Lehrbegriffs der *Imitatio*, einer Darlegung, die durch zahlreiche Anführungen aus der *Imitatio* selbst als richtig erwiesen, und durch die beigefügten zahlreichen Beweisstellen aus den unbezweifelt achten Werken des Thomas zugleich zu einer Darlegung des Lehrbegriffs auch dieser unbezweifelten Werke geworden ist — ich behaupte auf Grund der Uebereinstimmung zwischen der Lehre der *Imitatio* und der der unbezweifelten Werke, einer Uebereinstimmung, welche meiner Darlegung zufolge nicht

nur die Grundgedanken, sondern auch deren weitere Ausführung und eigenthümliche Verknüpfung, ja auch eine grosse Anzahl bezeichnender Einzelheiten umfasst: der Verfasser der *Imitatio* und der Verfasser der unter dem Namen des Thomas allgemein bekannten und anerkannten Werke ist einund-dieselbe Person. Der eine gleicht dem andern nicht nur soweit, wie christliche Schriftsteller desselben Zeitalters, derselben theologischen Richtung oder wie Meister und Schüler oder die Schüler derselben Schule einander zu gleichen vermögen — sondern es ist dieselbe schriftstellerische Individualität, die aus der *Imitatio*, wie aus den unbestrittenen Werken des Thomas uns anschaut.

Mit dem Zeugniß des Lehrbegriffs für die Authentie der *Imitatio* schliesse ich diesen Theil meiner Untersuchung, dessen Hauptaufgabe die Würdigung der inneren Gründe war. Ich schliesse ihn mit der festen Ueberzeugung, dass es schwerlich in der gesammten Literatur aller Zeiten und Völker eine einzige Schrift giebt, über deren Verfasser lediglich aus inneren Merkmalen noch sichrer zu entscheiden wäre, als über den Verfasser der *Imitatio*. Ja, wo wie hier schlechterdings alles, was die Rüstkammer der innern Kritik an Beweismitteln zur Verfügung stellt, sich vereinigt, um nach demselben Ziel unsere Untersuchung hinzudrängen; wo aus dem Grossen und Ganzen, wie aus dem Einzelnen und Einzelsten, aus Inhalt und Form, aus Disposition und Stil, aus sprachlichen Ausdrücken und Wendungen, aus Rhythmus, Reim, Interpunction, kurz aus Allem und Jedem, was nur überhaupt in einem kritischen Zeugenverhör dieser Art seine Stimme erheben darf, der eine Name uns entgegentönt: Thomas — da muss jeder, auch der leiseste Zweifel, nicht nur verstummen, sondern zu einem Echo werden, das mit lautester Stimme denselben Namen immer weiter hinausruft: Thomas.

Fünfter Abschnitt.

Die äussern Beweise für die Authentie der Imitatio.

Die äussern Beweise für die Authentie der Imitatio, zu welchen wir übergehen, sind in der Imitatio-Literatur bis dahin fast überall mit der grössten Ausführlichkeit behandelt, die innern Beweise dagegen, welche uns im Vorhergehenden so lange beschäftigt haben, weit zurückgestellt worden. Diese Anordnung des Beweisverfahrens hatte ihre leicht verständlichen Gründe. Nach äussern Beweisen zu suchen, liegt einerseits, wie überhaupt bei derartigen Untersuchungen, so auch hier am nächsten; andererseits ist die Arbeit auf dem Gebiete der äussern Kritik die bequemste und interessanteste. Das ist sie, sofern das subjective Vermuthen und Zweifeln Gelegenheit findet, sich in allen möglichen Richtungen zu ergehen, in die verschiedenartigsten Schlupfwinkel nöthigenfalls sich zurückzuziehen, in immer neuen Entdeckungen die eigene kritische Kunst zu zeigen und durch Herzutragen von neuem unvermutheten Angriffsmaterial die erlöschende Flamme der literarischen Debatte von neuem zu entzünden.

Gleichwohl ist es unschwer einzusehen, dass das Hauptgewicht der Beweisführung in der Ansammlung und Würdigung von äussern Beweisen nicht beruhen kann. Man ist einverstanden darüber, dass der Verfasser der Imitatio sich nirgends als solchen unzweideutig namhaft gemacht hat.

Schon der von ihm selbst ausgesprochene Grundsatz: *Ama nesciri* (Imit. I, 2) hinderte ihn daran. So war man denn von jeher auf die Zeugnisse Anderer hingewiesen: noch dazu auf die Zeugnisse aus einem Zeitalter, das, wie allgemein bekannt und anerkannt, durch kritisches Talent nicht ausgezeichnet und daher nur zu geneigt war, Schriften, deren Verfasser sich nicht genannt hatten, auf bereits bekannte Namen, und wenn jene Schriften für hervorragend werthvoll gehalten wurden, auf besonders hervorragende unter den bekannten Schriftsteller-Namen zurückzuführen. Dabei geschah es denn auch wohl, dass man das über den Urheber eines bedeutenden Werkes schwebende Dunkel zur Verherrlichung der eignen Nation, des eignen Standes, Ordens oder in anderer, von dem Dünkel und der Eitelkeit eingegebenen Weise auszunutzen suchte. Unter solchen Umständen aber hätten in der Untersuchung über den Urheber der *Imitatio* vielmehr von Anfang an die innern und nicht die äussern Beweise betont werden müssen. Wäre dies geschehen, so würde meines Erachtens jene Untersuchung längst zu den wissenschaftlich abgethanen Gegenständen gehören. Freilich musste dann die innere Seite der Beweisführung ganz anders angefasst werden, als dies bisher geschehen ist. Oberflächliche Beobachtungen, vereinzelte Vergleichen zwischen der *Imitatio* und den unbezweifelt ächten Schriften des Thomas von Kempen reichen nicht aus. Man muss gründlich und systematisch verfahren. Man muss die Vergleichung über alle Gesichtspunkte erstrecken, die sich überhaupt der Betrachtung darbieten. Man muss zu dem Ende über die bekannten Ausgaben der *Imitatio* und der Gesamtwerke des Thomas hinaus- und zurückgehen zu den handschriftlich vorliegenden älteren Textgestaltungen; und man muss diesen Rückgang nehmen nicht bloss zur Feststellung des ursprünglichen Textes der *Imitatio*, sondern auch zur Prüfung des Textes der Gesamtheit der unbezweifelten Werke des Thomas. Man muss sich emancipiren von der Autorität der Ausgaben Sommal's, deren ganze Dispositionsweise doch danach angethan ist, bei etwas eingehenderer selbständiger Forschung die äussersten Beden-

ken zu erregen. Dass dies alles unterlassen worden, dass in Folge dieser Unterlassungen die innern Beweise für die Authentie der Imitatio so wenig Ansehen haben gewinnen können: das ist die hauptsächlichste Ursache der Fortdauer eines Streites, der bei ächt wissenschaftlichem Verfahren nie mehr als eine ephemere Dauer hätte gewinnen dürfen.

Müssen demnach meiner Auffassung zufolge die äussern Beweise nicht in die erste, sondern in die zweite Linie gestellt werden; so bin ich dennoch fern davon sie zu unterschätzen. Sie sind das Siegel, das die Zuverlässigkeit der innern Beweise beglaubigt. Wenn aus innern Gründen Thomas von Kempen für den Verfasser der Imitatio zu halten ist, so wäre es doch zu auffällig, wenn nicht die geschichtliche Ueberlieferung auch äussere Beweise für ihn an die Hand gäbe. Und siehe! so ist es. Ja, neben dem mächtigen, in der ganzen gebildeten Welt des fünfzehnten Jahrhunderts bekannten und hoch berühmten Pariser Kanzler Gerson hat die Ueberlieferung es gewagt, auch jenen einfachen, niemals aus seiner Zelle an die Oeffentlichkeit hervorgetretenen Regular-Kanoniker Thomas zu nennen.

Diese Ueberlieferung ist nun in ihren Hauptzügen darzulegen; ihr Gewicht, ihre Tragweite ist zu erörtern; ob trotz der Schwankungen und Widersprüche, die in ihr wahrzunehmen sind, ein Endergebniss sich gewinnen lasse, und ob dieses Endergebniss durch das Uebergewicht der Gründe, worauf es ich stützt, uns nöthige auch auf dem Gebiete der äussern Beweisführung Thomas von Kempen den Preis zuzuerkennen — das ist nun zu prüfen. Nach zwei Seiten habe ich dabei die Blicke meiner mitforschenden Leser zu richten: auf die Handschriften und die gelegentlichen Zeugnisse von Zeitgenossen oder der Zeit nach nahestehenden Personen.

Erste Abtheilung.

Die Beweise aus den Handschriften.

Einleitendes.

1. Zur Paläographie.

Wir wenden uns zuerst zu den Handschriften; und haben hier von der Thatsache auszugehen, dass die beiweitem grösste Zahl der bisher bekannt gewordenen Handschriften der Imitatio aller Zeit-, Orts- und Personen-Angaben sowohl hinsichtlich des Verfassers, als des Abschreibers entbehrt. Wir sind also den Handschriften gegenüber in den meisten Fällen lediglich auf paläographische Vermuthungen hingewiesen. Aber eben diese Vermuthungen können zufolge der Beschaffenheit des Ganges, den die Entwicklung und Verbreitung der Schrifttypen, wie überhaupt, so namentlich auch in den Jahrhunderten des späteren Mittelalters genommen, nur sehr unbestimmter Art sein, Jener Gang ist ein durchaus allmählicher gewesen;*) und

*) Vgl. W. Wattenbach (Anleitung zur lateinischen Palaeographie dritte Aufl. Leipzig. S. Hirzel; 1878. Dasselbst im Abschnitt: Zeitalter der ausgebildeten Minuskel, S. 32): „Freilich darf man nicht mit zu grosser Zuversicht Altersbestimmungen aufstellen, es schrieb auch damals ein alter Mönch anders als ein junger Scholar. Ein wichtiges Gesetz aber ist dieses, dass im Allgemeinen der Westen vor dem durchschnittlichen Standpunkt um ein halbes Jahrhundert voraus ist, der Osten um ebensoviel zurückbleibt. Bethmann (Pertz' Archiv VIII. 69) fand bei der Beschäftigung mit den Handschriften von Mont-Saint-Michel in der Normandie, dass man geneigt sein würde, sie um 50 Jahre zu spät anzusetzen; und eine Salzburger Handschrift, welche durch die Erwähnung des Gratian der Mitte des zwölften Jahrhunderts zugewiesen wird, trägt ganz den Charakter des elften. Auch stimmt diese Beobachtung mit den Ergebnissen der Kunstgeschichte vollkommen überein. G. von Buchwald (Zeitschr. f. Schlesw.-Holst.-Lauenb. Gesch. VIII, 298) bemerkt, dass noch der Süden resp. Norden mit dieser Bestimmung verbunden werden müsse.“

sowohl rücksichtlich des zur Darstellung der Schrift gebrauchten Schreibmaterials und anderer dahin gehöriger Aeusserlichkeiten, als insbesondere rücksichtlich der beim Schreiben verwendeten Schriftformen lässt sich diese Allmählichkeit auf das sicherste wahrnehmen. Es vergehen Jahrzehnde, ja Jahrhunderte, ehe aus einem charakteristisch durchgebildeten Typus ein anderer gleich charakteristischer hervorgeht. Und ist ein neuer Typus gewonnen, so vergehen Jahrzehnde, ja Jahrhunderte, in denen nur wenige und schwer zu bestimmende Einzelheiten andeuten, dass der Fluss der Entwicklung nicht gänzlich in Stillstand gerathen ist. Und wie mit der innern Entwicklung des Schrifttypus, so verhält es sich mit der äussern Verbreitung desselben. Auch die letztere geschieht nur in langsamstem Schritt. So trifft man Schriftformen, die schon vor funfzig, ja hundert Jahren und darüber nachweislich in diesem oder jenem Lande in Gebrauch genommen sind, in andern benachbarten Ländern noch nicht. Ja, in demselben Lande, demselben Orte, demselben Orden, demselben Kloster findet man gleichzeitig sehr verschiedene Hände. Während ein alter Schreiber in den Tagen seines Greisenthums genau noch desselben Typus sich bedient, den er zuerst in früher Jugend kennen gelernt und, obwohl derselbe damals vielleicht schon im Veralten begriffen, sich fest angeeignet hat, übt ein jugendlicher Schreiber neben ihm einen wesentlich andern Typus. Während fortschrittliche Liebhabereien hie oder da einen neu aufgekomenen Schrifttypus rasch zulassen, wehrt sich anderswo die conservativere Neigung lange mit glücklichem Erfolg gegen das Eindringen der modernen Schreibweise. Es ist daher ein allgemeines Zugeständniss der mit paläographischen Studien gründlich vertrauten Gelehrten, dass es äusserst schwierig, ja vielfach ganz unmöglich ist, das Alter anonymen und undatirter Handschriften nach paläographischen Merkmalen annähernd richtig zu bestimmen. Und nicht allein bis auf Jahrzehnde, sondern bis auf Jahrhunderte gehen daher gegebenen Falls öfters die Ansichten der Paläographen auseinander; oder man zieht es vor, was gemeiniglich die wissenschaftliche Vorsicht gebietet, sich jeder, auf einen enger begrenzten Zeitraum gerichteten Vermuthung zu enthalten.

Diese in der Sache begründete Schwierigkeit nöthigt uns auch in Bezug auf die Beurtheilung des Alters derjenigen Handschriften der *Imitatio*, welche bestimmter Zeit- oder Namen-Angaben ermangeln, die grösste Behutsamkeit auf.*)

Die *Imitatio* ist nach der Meinung derjenigen, die ihre Abfassung am frühesten setzen, schon im 13. Jahrhundert,

*) Prof. Dr. Moll in Amsterdam, († 1879,) ein Gelehrter, der dem Studium der Handschriften, insbesondere solcher, die dem späteren Mittelalter angehören, einen grossen Theil seines Lebens gewidmet hat, äussert (in seiner *Kerkgeschiedenis van Nederland voor de Hervorming, Tweede Deel, tweede Stuck; Utrecht, Kemming en Zoon, 1867; daselbst S. 378, Anm.* — ich gebe das Original in deutscher Uebersetzung —): »Der stärkste Beweis, den man gegen die Urheberschaft des Thomas vorbringt, ist die Behauptung, dass in Italien und Frankreich ein paar Handschriften der *Imitatio* vorkommen, die vor Thomas' Geburt geschrieben sein sollen. Ich habe diese Handschriften nicht gesehen und kann daher kein Urtheil fällen. Das indessen muss ich bemerken, dass die Bestimmung des Alters eines Codex, der keine Jahreszahl trägt, durchgehends ein Werk von äusserst grosser Schwierigkeit ist. Die Geschichte der Schrift und des Schreibmaterials ist bis jetzt sehr mangelhaft bekannt, und auch der Geübteste, der in der Handschriften-Welt wohl zu Hause ist, wird gern gestehen, dass, selbst bei sehr genauer Untersuchung, Fehlgriffe eine alltägliche Erscheinung sind. Ich habe einen berühmten Gelehrten, der die Handschriften der vornehmsten Bibliotheken Europa's gesehen und sehr viele gebraucht hatte, über einen in meinem Besitz befindlichen Codex, welcher die Jahreszahl 1542 trägt, die Erklärung abgeben hören, dass derselbe nicht jünger sein könne als aus dem 14. Jahrhundert. Erst als ich auf die Jahreszahl hinwies, die augenscheinlich ächt ist, liess er seine Behauptung fallen.« — Ich füge ein ähnliches Zeugniß über die Unsicherheit der paläographischen Altersbestimmungen hinzu aus Ad. Delvigne's *Nouvelles Recherches sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ* (Bruxelles, Alfr. Vromant 1878) S. 8: »Mais la paléographie! disait M. Loth. Nous lui répliquâmes que cet argument ne pouvait, à lui seul, donner une certitude absolue. Nous sommes heureux, aujourd'hui, de placer nos réflexions à ce propos sous le patronage d'une des plus hautes autorités scientifiques de notre temps. »Le premier point à examiner, c'est la paléographie. Mais nous devons ici procéder avec précaution: car les caractères paléographiques ne fournissent pas toujours des indices très-sûrs pour déterminer l'âge des monuments... La preuve paléographie employée avec discernement n'est assurément pas sans valeur.« Et qui parle ainsi? C'est l'immortel auteur de la *Roma sotterranea cristiana*, le Commandeur J. B. de Rossi (Bulletin d'archéologie chrétienne. 1876, p. 108).

nach der Meinung derer, die Thomas von Kempen für ihren Urheber halten, erst im 15. Jahrhundert verfasst. Danach könnte das Urtheil über die Zeit, in welche die ältesten Handschriften zu versetzen sein, zwischen dem 13., 14. und 15. Jahrhundert schwanken. Mittelst paläographischer Gründe dieses schwankende Urtheil dermassen zu befestigen, dass jeder Zweifel ausgeschlossen bleibt, scheint mir Angesichts der Handschriften selbst unmöglich. Dem Typus zufolge, in dem sie geschrieben sind, kann man sie in zwei Hauptklassen eintheilen. Die der einen Klasse haben den Typus der italienischen Renaissance (vergl. Taf. No. 5).*) Da diese Renaissance nicht früher als im 15. Jahrhundert entstanden ist, kann allerdings über das Alter der dieser Hauptklasse angehörnden Handschriften, deren Zahl übrigens eine sehr geringe ist, kein Zweifel sein. Die Handschriften der zweiten Hauptklasse, die der Zahl nach bei weitem überwiegen, zeigen dagegen den Typus jener gothischen Schrift, welche sich aus der schönen rundlichen fränkischen Minuskel**) durch Brechung der einzelnen Buchstaben und Buchstabentheile allmählich entwickelt hat und im 13. Jahrhundert zu vollendeter Durchbildung gelangt ist.***) Sie zeigen diesen

*) Dass die Handschrift, von welcher eine Probe auf Tafel V gegeben ist, in keine frühere Zeit als in das 15. Jahrhundert verlegt werden kann, beweist unzweifelhaft die Ueberschrift, in welcher der Pariser Kanzler Joh. Gersen (Gerson) als Verfasser genannt wird.

**) Eine Probe dieser Minuskel findet sich auf Tafel IX, a. Die Handschrift, aus der sie entnommen, ein in klein Quarto auf sehr feinem Pergament äusserst zierlich geschriebenes Antiphonarium ist Eigenthum der Wolfenbüttler Bibliothek. Die facsimilirte Stelle ist ein Stück aus einem für die Diocese Minden bestimmten öffentlichen Kirchengebet. Die Handschrift stammt, wie die in unsrer Stelle angeführten Personen-Namen beweisen, aus dem elften Jahrhundert. Sie ist geschrieben innerhalb der Jahre 1024—1027; dies geht daraus hervor, dass zugleich der Kaiserin Kunigunde, Heinrich's II. Wittwe, und der Königin Gisela, der Gemahlin des im März 1027 zum Kaiser gekrönten Konrad's II, Erwähnung geschieht.

***) Diese Brechung ergreift sowohl die geradlinigen als die krummlinigen Buchstaben und Buchstabentheile der fränkischen Minuskel. In Folge davon wird der i-Strich, der bis dahin nur eine einzige senkrecht

Typus entweder in seiner ursprünglichen, durchweg gebrochenen Gestalt, worin die einzelnen Buchstaben eine bedeutendere Grösse haben, oder in den Formen einer aus dieser ursprünglichen Gestalt hervorgegangenen, wiederum mehr abgerundeten kleineren Cursiv.*) Aber die Handschriften dieser zweiten Hauptklasse sind es nun vornehmlich, deren paläographische Beurtheilung die grössten Schwierigkeiten bietet. Durch die für unsre Untersuchung fraglichen drei Jahrhunderte, das 13., 14., 15., zieht sich herrschend der gothische Typus hindurch, zwar in mannichfachen Modificationen und Besonderheiten, aber nicht in solchen Entwicklungsstufen, die sich durch gewisse Zeitgränzen innerhalb jener drei Jahrhunderte scharf von einander trennen liessen. Um sich von der Schwierigkeit der Unterscheidung zu überzeugen, braucht man nur auf Tafel IX die paläographischen Proben b und c, welche aus dem 13. Jahrhundert stammen**), mit der Probe

gestellte Linie bildete, zu einem dreitheiligen Buchstaben: während der mittlere Theil senkrecht bleibt, biegt sich das obere Ende nach links, das untere nach rechts. Der Buchstabe o nimmt aus demselben Grunde eine Gestalt an, in welcher sich vier, ja sechs Theile deutlich hervorheben. Charakteristisch für die durch Brechung entstandene gothische Schrift ist die überall in die Buchstaben-Bildung der Minuskel als wesentliches Element eintretende schräg gestellte gerade Linie. Indem diese Linie als Abschnittlinie sich über den Körper der einzelnen Buchstabenglieder hinaus fortsetzt, zum Theil bis zur Berührung mit den zunächst angränzenden Gliedern desselben Buchstabens, werden in der gothischen Schrift die Minuskeln n und u ununterscheidbar ähnlich. Auch die Minuskeln c und t lassen sich in Folge der Brechung kaum noch unterscheiden.

*) Vgl. über diese Hauptunterschiede innerhalb des Typus der gothischen Schrift oben Proleg. II A S. 7 Folg.

**) Taf. IX, a ist ein Facsimile aus einer Wolfenbüttler Pergament-Handschrift in klein Octav. Der grösste Theil der aus 100 Blättern bestehenden Handschrift enthält eine Sammlung altfranzösischer Poesieen im Limousiner Dialekt. Am Schluss dieser Sammlung findet sich das Original unseres Facsimile, mit der Jahreszahl 1250, die in Buchstaben vollständig ausgeschrieben ist. Vor dem Anfangsbuchstaben N fehlt die Initiale E. — Taf. IX, c ist ein Facsimile aus einer Wolfenbüttler Handschrift in Quarto, welche Raymundi de Pennaforte Summa de matrimonio cum Correctione et Apparatu magistri Wilhelmi enthält. Die Summa ist laut unserm Facsimile im J. 1237, die Correctio und der Apparatus, in der Form von Glossen an den Rand geschrieben, ist im Jahre 1241 vom Schreiber vollendet.

d derselben Tafel, welche dem 14. Jahrhundert angehört*), und mit den Schriftzügen der Tafeln I a und b — II a und b — III a und b — IV a, b, c, d, endlich Taf. VIII, welche sämtlich aus dem 15. Jahrhundert datiren,**) genauer zu vergleichen. Alles in Allem genommen, gewährt die paläographische Prüfung der anonymen und undatirten Handschriften der *Imitatio* für die Frage, welche uns in der gegenwärtigen Untersuchung beschäftigt, keine erhebliche Ausbeute. Nur insofern sind auch alle diese, bestimmter Zeit-, Orts- und Personen-Angaben entbehrenden Handschriften von Bedeutung, als der Zeitraum, in dem sie geschrieben sein können, das 15. Jahrhundert, also das Zeitalter des Thomas, mit umfasst. Unter sämtlichen Handschriften dieser Kategorie ist bisjetzt auch nicht eine einzige nachgewiesen, deren paläographische Beschaffenheit zu der Annahme zwingt, dass sie nicht erst im 15. Jahrhundert, sondern schon ein oder zwei Jahrhunderte früher geschrieben sei.*). Somit widerspricht allerdings keine von ihnen der Ansicht, welche Thomas für den Verfasser der *Imitatio* hält.

Von dem angegebenen negativen Resultat werden wir weiter zu einem positiven geführt, wenn wir zu denjenigen Handschriften übergehen, welche mit Zeit-Daten oder andern, namentlich persönlichen Angaben oder auch mit Bemerkungen von beiderlei Art versehen sind. Wir theilen alle diese Handschriften in unsrer Darstellung in zwei Hauptklassen: 1) in solche, aus welchen sich Beweise für die Abfassungszeit der *Imitatio* gewinnen lassen; 2) in

*) Von Tafel IX. c ist schon oben Prol. II, A S. 541 ausführlicher die Rede gewesen.

**) Ueber Tafel IV, a und b sind Prol. II, A S. 3, über Taf. IV, c Prol. II, A S. 198, über Taf. IV d Prol. II, A S. 89 nähere Mittheilungen gemacht, — Wegen der übrigen Tafeln s. w. u.

***) Die bei weitem meisten dieser Handschriften (wie überhaupt sämtlicher *Imitatio*-Handschriften, also auch derjenigen, welche mit Zeit- oder Personen-Angaben versehen sind) haben nach meinen Erfahrungen den Schrift-Typus der aus der gothischen *Fractura* gewordenen rundlicheren *Cursiv*; verhältnissmässig wenige sind in der italienischen Renaissance des 15. Jahrhunderts geschrieben.

solche, deren Zeugnisse zur Ermittlung der Person des Verfassers zu verwenden sind. Sofern es einige Handschriften giebt, welche beiden Zwecken dienen oder dienen zu können scheinen, werden dieselben jedoch nur einmal und zwar nur an der Stelle, wo sie ihrer Beschaffenheit nach vorzugsweise in Betracht zu kommen verdienen, näher besprochen werden.*)

Ich werde im Nachfolgenden keinen Codex zu nennen haben, von dem nicht schon früher in der Debatte über die Authentie der Imitatio die Rede gewesen. Die meisten sind sogar sehr häufig in Bezug genommen. Aber leider ist man bei der Untersuchung der Codices nur selten gründlicher vorgefahren; es ist insonderheit zu bedauern, dass man einen Einblick in die Textesbeschaffenheit der untersuchten Handschriften nur ausnahmsweise erhält. Daher das bis in die letzten Jahre, ja bis auf den heutigen Tag immer wieder laut gewordene Verlangen nach mehr Licht in der Handschriften-Frage. Ich habe mich bemüht, diesem Verlangen nach besten Kräften entgegen zu kommen. Von den Handschriften, die ich zu erwähnen haben werde, habe ich zwar nicht jede

*) Ich habe weit mehr Handschriften der Imitatio gesehen, als ich im Folgenden anführe. Eine grosse Menge von Handschriften bietet auch nicht das geringste Interesse, weder zur Klärung der Debatte über die Authentie, noch zur Richtigstellung des Textes oder der Interpunction. Die Interpunction ist meist auf's äusserste vernachlässigt. Schon das ist nicht allzu häufig, dass sich innerhalb grösserer Sätze zur Abgränzung der einzelnen Satztheile ein Punkt oder Komma findet. Weit seltener ist die Verwendung des Kolon neben dem Punkt oder Komma. Nur in einer verschwindend geringen Zahl der Handschriften ist die sorgfältige Interpunction des Thomas-Autographs. Nicht Besseres lässt sich über den Text der meisten Handschriften sagen. Dieselbe Flüchtigkeit und Unwissenheit, welche überhaupt so viele Fehler in unsern gesammten Handschriften-Schatz gebracht haben, treiben auch in den Abschriften der Imitatio ihr Wesen. Auch den von Correcturen freien Handschriften darf man nicht trauen; die Correcturen fehlen manchmal, wie es scheint, nur deshalb, weil der Abschreiber das, was er niedergeschrieben, gar nicht wieder durchgesehen, auch seitens der bestellten Kloster-Correctoren keine nochmalige Durchsicht stattgefunden hat.

einzelne selbst gesehen; aber die wichtigsten, die ausschlaggebenden kenne ich sämmtlich aus eigenem Studium.

2. Actenstücke.

Bei einer Anzahl der Codices werde ich mich auf Actenstücke zu beziehen haben, in denen die Ergebnisse amtlicher Prüfungen niedergelegt sind. Um Wiederholungen zu vermeiden und die Uebersicht zu erleichtern, ziehe ich es vor, die hauptsächlichsten dieser Actenstücke an der Spitze meiner Untersuchung mitzutheilen. Es sind deren zwei. Sie stammen aus Paris, gehören der zweiten Hälfte des siebenzehnten Jahrhunderts an und sind hervorgerufen durch die Streitigkeiten über den Verfasser der *Imitatio*, die damals mit so grosser Heftigkeit und so ausgedehnter Betheiligung in Frankreich geführt wurden.*)

Erstes Actenstück.

Instrumentum 1671, Parisiis. 14 Augusti, in quo Mss. Codices librorum de Imitatione Christi coram illustrissimo Archiepiscopo Parisiensi ventilati atque discussi indicantur.

Anno Domini millesimo sexcentesimo septuagesimo primo, die quarta decima mensis Augusti, cum ex mandato Illustrissimi D. D. Francisci De Harley, Parisiensis Archiepiscopi, Nos infrascripti convenissemus in aula ipsius Archiepiscopali: idem Illustrissimus D. Archiepiscopus jussit nobis exhiberi plures codices manu descriptos, in quibus continetur opusculum de Imitatione Christi, dixitque se velle, ut super his suffragium quisque nostrum ferremus.

I. In primis oblatus est nobis codex membranens, in cujus primo folio præmittitur hæc inscriptio: *Liber Monasterii Canonorum Regularium in monte S. Agnetis Virginis et Martyris prope Suvollis*. Dein recentiori manu hæc addita leguntur: *Quem F. Joannes Latomus Professus ordinis regularium in Throno B. Mariæ prope Herentals, ejusdem ordinis generalis minister, facta visitatione monasterii B. Agnetis prope Suvollam, ejusdem monasterii ruinis ereptum, ne penitus interiret, Antuerpiam allatum, Joanni Bellerio,*

*) Die Actenstücke sind öfters abgedruckt. Das erste Actenstück veröffentlichte zum erstenmale Delfau in der Einleitung zu seiner Ausgabe der *Imitatio* (erste Auflage 1674); die Kenntniss des zweiten Actenstücks verdanken wir Gence (vgl. dessen Ausgabe der *Imitatio* vom Jahre 1826, S. LXXI, Folg.).

amico veteri et fideli, D. D. anno salutis 1577 : porro Joannes Bellerus PP. Societatis Jesu in gratiam suorum filiorum, quos eadem societas religiosos fovet, lubens donavit kal. junii 1590. Postea in proximo folio verso habetur indiculus eorum quæ in toto codice continentur in hunc modum :

Qui sequitur me non ambulat in tenebris.

Regnum Dei intra vos est, dicit Dominus.

De Sacramento. Venite ad me omnes.

Audiam quid loquatur in me Domine Deus.

Et post alia ultimo loco :

Brevis admonitio ab exterioribus, etc.

In fine vero codicis post prædictam admonitionem leguntur hæc verba minio descripta :

Finitus et completus anno Domini MCCCCXLI, per manus fratris Thomæ Kemp. in monte S. Agnet. prope Zwoll.

In libris quatuor de Imitatione Christi, qui in isto codice exstant, primo loco deprehenduntur errata non pauca, ex quibus hæc sint in exempla :

1°. Transpositio libri de Sacramento altaris, qui cum in omnibus aliis quartus sit, in hoc codice est tertius, tum in indiculo superius relato, tum in ipsa librorum serie, incipiens a folio verso post librum secundum.

2°. Omissiones quædam insignes, ut in lib. I, cap. 13, fol. 11, post illum versum: *Principiis obsta sero medicina paratur*, omittitur sequens ad sensum necessarius, *Cum mala per longas invaluere moras*. Et in lib. II, cap. 11, folio 35, verso: *Raro invenitur, tam spiritualis*, etc. omittitur verbum *invenitur*, quod in margine suppletum est manu recentiori.

3°. Solæcismi nonnulli: ut in libro quarto (qui in aliis tertius), cap. 36, fol. 94, verso: *Quod si ad præsens tu videris succumbi* pro *succumbere*, et cap. 55, fol. 113, verso: *stips inutilis* pro *stirps inutilis*.

4°. Lituræ quorundam verborum, quæ fallente oculorum jactu extra ordinem scripta fuerant, ut in libro I, cap. 19, fol. 15, verso, *Exercitia et sanctorum suffragia* tria postrema verba minio deleta, quinta post linea leguntur post idem vocabulum *exercitia*, quod repetitum fefellit scribentis oculos: et libri II, cap. 8, fol. 31: *Potes cito perdere*, etiam hæc vox *perdere* quæ post tria vocabula subsequitur, minio deleta est.

II. Codex Monasterii S. Udalrici apud Augustam Vindelicorum, in quo præter multa habetur *Liber primus de Imitatione Christi*, et in fine hujus libri hæc subduntur: *Et est finis hujus tractatus*

scripti in Concilio Basiliensi anno Domini MCCCCXXXVII. Et sic cum Dei adiutorio finitus est iste Tractatus per me Georgium de Gottingen tunc temporis capellan. in Wiblingen.

III. Codex Weingartensis papyraceus, uti et præcedens, ita incipit: *Qui sequitur me, etc.* Et in fine tertii libri de Imitatione: *Explicit liber internæ consolationis finitus anno Domini MCCCCXXXIII, secunda feria ante festum Assumptionis Beatæ Virginis Mariæ per me fratrem Conradum Obersperg, tunc temporis conventualem in Weingarten.*

IV. Codex Mellicensis papyraceus, in quo habentur primo loco *Manuale D. Augustini, tum Regule vivendi in Monasteriis edita a B. Hieronymo.* Postea libellus de reformatione hominis, qui in quatuor partes dividitur. Primus De Imitatione Christi et contentu omnium vanitatum mundi. Et post hos libros quatuor de Imitatione Christi sequuntur varii tractatus Joannis Gerson, in his: *Considerationes ejus XXV De Confessionibus audiendis*, in quarum considerationum fine legilatur, pag. 120, in margine inferiori: *Explicit die Kiliani 34, id est anno 1434.* Quod probatur ex registro nobis oblato librorum ejusdem monasterii Mellicensis, scripto et absoluto anno 1517. Sic enim letur in calce registri: *Scriptum et collectum per fratrem Stephanum Purckhardi, anno Domini 1517.* In eo autem registro recensetur primaria manu prædictus codex, qui proinde anno 1434 scriptus dici debet, non anno 1534 quo jam ante annos septemdecim registrum erat absolutum: nec anno 1334 propter opuscula Gersonis, quæ in eo continentur sub numero J. 78.

V. In eodem registro designatur etiam alius Codex itidem nobis oblatus in papyro scriptus, in quo exstat primo loco: *Tractatus S. Augustini de visitatione infirmorum*: et post alia: *Liber primus de Imitatione Christi*; tum *Contemplatio S. Bernardi de Passione*; in cujus fine hæc subscriptio legitur: *Explicit contemplatio B. Bernardi de Passione Domini, finita anno XXI, in die S. Johannis Baptistæ, id est anno MCCCCXXI, ob rationem superius expositam de tempore scripti registri, in quo inscribitur iste codex, sub numero D. 43.*

VI. Codex Monasterii S. Jacobi apud Leodium papyraceus, præter alia continens: *Librum de Sacramento altaris*, incipientem ab his verbis: *Venite ad me omnes, etc.* In præcedente vero folio verso leguntur hæc verba recentiori manu adscripta: *Anno Domini MCCCCXVII, xv die mensis octobris indutus fui habitum ordinis S. Benedicti in monasterio ædificato in honorem Sanctorum Apostolorum Jacobi et Andreæ.*

VII. Codex Salzburgensis, itidem papyraceus, in quo varii Tractatus, quorum indiculus initio præmittitur, et in eo indiculo id legitur: *De Imitatione Christi Joh. Gers.* Et in fine libri tertii

de Imitatione: *Explicit liber internæ consolationis per fratrem Benedictum die Sabbati ante festum Omnium Sanctorum, anno MCCCCLXIII, et scriptus Saltzburg. monasterii S. Petri.*

VIII. Codex monasterii *S. Germani a Pratis*, eleganter in membranis exaratus, hanc inscriptionem præfert: *Incipit libellus devotus et utilis magistri Johannis Gerson de Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi.* Et in fine libri quarti subditur: *Explicit liber quartus et ultimus de Sacramento altaris, anno Domini 1460, 13. kal. septembris.* Quibus verbis subjungitur testimonium Caroli Le-Breton, doctoris medici facultatis Parisiensis, concedentis hunc libellum Patribus Benedictinis congregationis *S. Mauri*, anno 1652.

IX. Codex *Gerardi-Montensis*, veteris jamque detritæ scripturæ in membranis, una cum litteris Notarii publici Bruxellensis testantis factum coram se juramentum a *R. P. Almaert* monacho ac bibliothecario monasterii *S. Adriani* dicti *Gerardi-Montis*, visam scilicet a se ac lectam in istius codicis ultimo folio, quod ante annos aliquot incerto casu avulsum est, subscriptionem in hæc verba: *Hic liber conscriptus fuit a F. Ludovico de Monte, qui obiit ante annum millesimum quadringentesimum.*

X. Codex monasterii *S. Benedicti de Padolirone*, in papyro præter primum folium membraneum, sic inscriptus: *Incipit liber Johannis Gersen primus de contemptu mundi et de Imitatione Christi.* In qua inscriptione sana est omnino scriptura in nomine proprio, et nulla falsi legitima suspicio apparet, neque in subscriptione, quæ in fine codicis primaria manu exarata est hoc modo: *Explicit liber quartus Johannis Gersen de Sacramento Eucharastiæ.* Codex videtur scriptus ante annos minimum ducentos.

XI. Codex *Allatianus*, in papyro, in quo præter alia habentur libri quatuor de Imitatione Christi, præferentes hunc titulum: *Incipit Tractatus Johannis de Canabaco de Imitatione Christi et de contemptu omnium vanitatum mundi, et dividitur in quatuor libros.* Cognomentum *de canabaco* interscriptum habetur super lineam, sed tamen eadem manu eodemquo minio.

XII. Codex *Cavensis*, optimæ notæ, in membranis vetustis eleganter scriptus, in cujus prima littera vocis *Qui* imago Monachi nigri crucem gestantis initio repræsentatur. Cujus imaginis exprimendæ occasio nata videtur ex illis verbis, quæ auctor ipse dicit in lib. III, cap. 56: *Suscepi de manu tua crucem, portabo eam usque ad mortem sicut imposuisti mihi: Vere vita boni Monachi cruz est, sed dux Paradisi.* In hoc codice habentur quatuor libri de Imitatione.

XIII. Pro tertio decimo exhibitum est nobis testimonium publici notarii oppidi *Aronæ* in ditione *Mediolanensi*, quo nobis facta fides est,

exstare in bibliotheca collegii Aronensis societatis Jesu *quemdam librum antiquum manuscriptum in charta pergamena incipientem per litteras rubeas, videlicet L. J. ac deinde sequi hæc verba: Incipiunt capitula primi libri Abbatis Johannis Gersen, sub numero viginti quinque; et primum capitulum sic incipere: Qui sequitur me non ambulat in tenebris. Et post librum quartum: Explicit liber quartus et ultimus Abbatis Johannis Gersen, de Sacramento altaris.* Lecta sunt etiam nobis Bernardini Rossignolii, Andreæ Majoli, Possevinii ac Bellarmini testimonia de isto codice Aronensi, quem *perantiquum* Possevinus vocat.

Præterea ostensæ sunt etiam nobis variæ ejusdem opusculi editiones primariæ sub nomine sancti Bernardi, una absque temporis nota, aliæ sub nomine Johannis Gerson, una etiam versionis gallicæ sub nomine Thomæ a Kempis facta anno 1494, in cujus fronte præfigitur monitum istud, *libellum* scilicet *de Imitatione a quibusdam eatenus attributum fuisse S. Bernardo aut magistro Johanni Gersoni.*

In quorum fidem communi consensu hoc instrumentum subsignavimus die quinta decima ejusdem mensis, anno prædicto.

Subscripserunt in originali A. Faure, Carolus Le Cointe congreg. Oratorii presbyter, de Vion d'Herouval, de Valois, Baluze, Cotelier.

Franciscus, miseratione divina et sanctæ Sedis Apostolicæ gratia archiepiscopus Parisiensis, ea omnia quæ in superiori instrumento exposita sunt, bona fide, cum maturo ac diligenti examine de nostra auctoritate et in præsentia nostra facta esse testamur. Datum Parisiis, anno, mense et die quibus supra.

FRANCISCUS, *Archiep. Paris.*

De mandato illustrissimi ac religiosissimi Domini D. Archiepiscopi † *Morange.*

Ego infrascriptus, cum ab illustrissimo D. Archiepiscopo, una cum viris clarissimis delectus fuisset ad examinandos prædictos Codd. Mss. nec hora indicata adesse potuissem, visis et accurate perspectis iisdem codicibus, testor ea omnia ut in præmisso instrumento exposita sunt, ita se habere.

DU FRESNE DU CANGE.

Zweites Actenstück.

Instrumentum 1687, 28. Julii, Parisiis, a novemdecim doctis viris subscriptum, circa ætatem Mss. Aronensis, Parmensis et Bobiensis, qui a Mabillonio ab Italia fuerunt translati.

Nos infrascripti testamur visos, inspectos ac diligenter examinatos a nobis fuisse tres codices manuscriptos, in quibus quatuor de Imitatione Christi libri vulgati continentur.

1. *Primus est codex domus probationis Aronæ societatis Jesu, ut initio libri manu recentiori adscriptum legitur; in membranis exaratus, in cujus primo folio hic titulus minio pictus habetur:*

Incipiunt capitula primi libri Abbatis Johannis Gesen, de Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi, cap. I.

Item initio libri secundi: Incipit tabula libri secundi abbatis Johannis Gesen de interna conversatione, cap. I.

Deinde post librum secundum: Incipit tabula tertii libri Abbatis Johannis Gessen de interna Christi locutione ad animam fidelem.

Hi omnes tituli minio descripti sunt usque ad argumentum capitulorum. Titulus autem quartus ex atramento sic præfert: Incipiunt capitula quarti libri Abbatis Johannis Gessen, Cum quanta reverentia Christus est suscipiendus, cap. I.

Postremo in fine libri ex minio: Explicit liber quartus et ultimus Abbatis Johannis Gersen, De Sacramento altaris.

Post hæc sequuntur in eodem codice: Augustinus ad Cornelium de contemptu mundi. Epistola B. Bernardi ad parentes suos; Ambrosius de moribus et honesta vita; ac demum Bernardi aliud fragmentum.

Quæ omnia eadem manu, eodemque caractere absque ulla diversitate scripturæ exarata sunt eleganter. Quæ scriptura nobis videtur non inferior annis trecentis.

2. *Secundus Codex est S. Johannis Evang. Parmæ in minima forma, in quo libris quatuor de Imitatione Christi præmittitur Regula S. Benedicti, in cujus fine hæc leguntur:* Sanctissimi Benedicti explicit Regula discretionis præcipua et sermone luculenta, die octavo Augusti 1466. *Deinde post unum foliolum sequitur:* De Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi, caput I. *In fine vero libri quarti:* Explicit liber quartus et ultimus sancti Johannis Gersem, De Sacramento altaris Amen.

3. *Tertius denique Codex nobis exhibitus est Monasterii Sancti Columbani de Bobio, signatus numero 554, sub hoc titulo:* In nomine Domini. Amen. Incipit libellus de Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi. Capitulum primum. *Et post tres priores libros:* Incipit liber Johannis Gersem, Cum quanta reverentia et devotione sacratissimum Dominicum corpus et sanguinem sit sumendum.

Et in fine libri quarti: Explicit Deo laus et beatissimæ Mariæ Virginii. *Extremo loco habetur brevis tractatus pius, incipiens ab his verbis absque titulo:* Quoniam, carissime, in hujus miserabilis vitæ fugientis ærumpnosa via sumus, etc.

Quo in codice, etsi nulla temporis apposita est nota, scriptura tamen videtur esse ejusdem ætatis ac temporis quo scriptum fuisse

censuimus Codicem Aronensem. In quorum omnium fidem*) præsens instrumentum scripsimus, die 28 mensis julii anno millesimo sexcentesimo octogesimo septimo, apud Lutetiam Parisiorum, in Monasterio Sancti Germani a Pratis. Signarunt

A. Faure.	F. N. Alexandre, Doctor
De Sainte Beuve.	Facultatis Paris.
De Vion d'Herouval.	L. Ellies Du-Pin.
Cousin.	François De-Launay.
Du Fresne Du Cange.	Caille-Dufourny.
Eusebius Renaudot.	Emericus Bigot.
S. Baluze.	Charles Bulteau.
J. Harduin, S. J.	F. Casimirus Oudin.
B. D. Herbelot.	Clément.
Cl. Chastelain, Canonic. S. M.	S. Chamillard, S. J.
Parisiensis.	

*) Anmerkung. Die Worte: »videntur« bis »fidem« sind von einer andern Hand als derjenigen, welche das Actenstück ursprünglich geschrieben. Sie stehen *über* der Linie. Es stehen dagegen *auf* der Linie folgende, von der ändernden Hand durchstrichene Worte: »ut ex linealis super litteram i adjectis aliisque indiciis colligitur, ad sæculum quartum decimum accedit. In quorum fidem.«

Erste Klasse von Handschriften.

Handschriften zur Ermittlung der Abfassungszeit der Imitatio.

Zur Ermittlung der Abfassungszeit der Imitatio dienen die datirten Handschriften; unter den datirten die, welche die ältesten Daten tragen. Sie dienen dazu, sofern ein Schluss erlaubt ist von dem Datum der Abschrift auf die Zeit der Abfassung des abgeschriebenen Werkes. Es ist anzunehmen, dass der ausserordentliche Eindruck, den noch gegenwärtig die Imitatio auf die Leserwelt der allerweitesten Kreise hervorbringt, auch schon bei ihrem ersten Bekanntwerden empfunden wurde. Ist dies der Fall, so wird man die Imitatio von Anfang an häufig abgeschrieben haben; und somit ist nicht für unwahrscheinlich zu halten, dass die ältesten Zeitangaben über die Vollendung der Abschrift von dem Zeitpunkte der Abfassung der Imitatio nicht weit abliegen.

Ich gehe in der Besprechung der datirten Handschriften herunter bis zum Jahre 1441, also bis zum Autograph des Thomas. Bei Gelegenheit der Besprechung des letzteren werde ich zugleich dessen Verhältniss zum Codex Gerardimontanus, welcher damit in engster innerlicher Verbindung steht und auch durch die litterarische Debatte zu demselben in die nächste Beziehung gesetzt ist, gründlich zu erörtern und in's Klare zu bringen suchen.

Ich mache keinen Anspruch darauf, im Folgenden sämtliche noch vorhandene Manuscripte erwähnen zu wollen, die

ein älteres Datum als das Thomas-Autograph tragen. Es mögen immerhin einige vor dem Autograph geschriebene Codices in dieser oder jener Bibliothek aufbewahrt werden, die bisher noch nicht wieder entdeckt sind. Gross wird deren Zahl nicht sein. Bei dem Eifer, womit man sich schon im 17. und 18. Jahrhundert und neuerdings wieder seit Jahrzehnden datirten Handschriften der *Imitatio* nachgespürt hat, lässt sich kaum annehmen, dass noch erhebliche neue Ausbeute zu machen sei. Und sollten auch über kurz oder lang ein paar datirte alte Handschriften aufgefunden werden; so werden sie doch die Beweiskraft, welche den bisher bekannten beiwohnt, nicht wesentlich verstärken können.

Vermissen wird man in der Reihe der Handschriften, die ich als Zeugen vorführe, zwei, auf deren Autorität im Lager der sogenannten Kempisten ein besonders hoher Werth gelegt ist: den *Codex Mellicensis I* und den *Codex Kirchhemianus*. Ich lasse sie absichtlich unberücksichtigt, weil ich die Gründe, die man für ihre Autorität geltend macht, nicht anzuerkennen im Stande bin. Indes erfordert es die Wichtigkeit der Sache, dass ich mich hierüber etwas eingehender ausspreche. Ich rede zuerst vom *Codex Mellicensis I*.

Er gehörte zu denjenigen Handschriften, welche im J. 1671 zu Paris einer amtlichen Prüfung unterzogen wurden. Von daher wissen wir das Wenige, was uns überhaupt über den *Codex* bekannt ist. In dem Protokoll der Prüfungskommission wird er unter Nr. 5 aufgeführt; aber nur auf ein paar Zeilen beschränkt sich, was dort über ihn gesagt wird (s. oben S. 159). Während der *Codex* in Paris war, wurden daraus einige als charakteristisch angesehene Lesarten ausgezogen, deren Verzeichniss unter den Papieren der Pariser Nationalbibliothek (*Chart. 88, A. Nr. 1, 2, 4, 6*) noch jetzt aufbewahrt wird.*) Gence hat dieses Verzeichniss in den Anmerkungen seiner Ausgabe der *Imitatio* benutzt.

*) Vgl. Gence in seiner Ausgabe der *Imitatio* S. XIII und XIV.

Der Codex stammt aus der Bibliothek der Benedictiner Abtei Melck (Mölk) in Oestreich, ist aber dort, wie ich aus einer mir freundlichst zu Theil gewordenen amtlichen Benachrichtigung ersehe, entweder nicht mehr vorhanden, oder für jetzt nicht aufzufinden. Es ist eine Papierhandschrift in Octav, welche neben verschiedenen Werken anderer Schriftsteller, wie des Augustin, Bernhard, Gerson, auch das erste Buch der *Imitatio* enthält. Die Abschrift dieses Buches ist ohne Datum; auch Abschreiber und Verfasser werden nicht genannt. Dass man dennoch der Melcker Abschrift des ersten Buches der *Imitatio* ein bestimmtes Datum zu geben wagt, beruht nur auf einer Schlussfolgerung. Der Abschrift folgt nämlich in demselben Codex ein Tractat Bernhard's, welcher mit einem Datum versehen ist. Man liest am Ende des Tractats: „Explicit contemplatio B. Bernardi de Passione Domini, finita anno XXI in die S. Johannis Baptistæ.“ Vor der Zahl XXI fehlt offenbar die Angabe des Jahrtausends und Jahrhunderts. Kann nun das Jahrtausend überhaupt nicht zweifelhaft sein, so scheint sich das Jahrhundert zu ergeben durch eine Combination des Inhalts des Codex mit einer Bemerkung des Katalogs der Melcker Bibliothek, in welchem der Codex mit aufgeführt ist. Die Bemerkung, welche am Ende des Katalogs*) steht, lautet: „Scriptum et collectum per fratrem Stephanum Purckhardi, anno Domini 1517“ (vgl. oben S. 159). Demnach kann der Codex in der Gestalt, in welcher er dem Verfasser des Katalogs vorlag, nicht im 16. Jahrhundert, und da Gerson mit unter den Schriftstellern des Codex vertreten ist, in seiner Gesamtheit nicht schon im 14. Jahrhundert geschrieben sein; er muss also in seiner Gesamtheit aus dem 15. Jahrhundert stammen. Somit kann die Zahl XXI nur durch die Zahl Eintausend vierhundert ergänzt werden. Indessen gilt diese Ergänzung doch nur für die von Gerson verfassten Schriften, die der Codex enthält, nicht ohne weiteres auch für die übrigen, die in dem Codex stehen. Wie? wenn nun

*) Dieser Katalog war zugleich mit dem Codex nach Paris gesandt.

der Codex, wie unzählige andre Codices, ein Mischband ist, dessen einzelne Bestandtheile ursprünglich ein selbständiges Ganzes gebildet haben und erst später zu einem einzigen Codex zusammengefügt sind? Leider erfährt man in dieser, für die Beurtheilung so wichtigen Beziehung aus dem betreffenden Kommissions-Protokoll (vgl. oben S. 159) auch nicht das Geringste, was als Grundlage eines objektiv sichern Beweisverfahrens dienen könnte. So lange demnach eine neue Prüfung des Codex nicht stattfinden kann, ist es unmöglich, aus dem Umstande, dass darin ein im J. 1421 abgeschriebener Tractat sich befindet, die Folgerung zu ziehen, dass auch das in demselben Codex befindliche erste Buch der *Imitatio* in dem gleichen Jahre 1421 abgeschrieben sein müsse. Unter diesen Umständen kann ich den Codex Mellicensis I unter das zur Ermittlung der Abfassungszeit der *Imitatio* verwendbare Beweismaterial nicht aufnehmen.*)

Ebenso stehe ich zum Codex Kirchhemianus.

Es ist eine Papier-Handschrift in quarto, welche die drei Bücher der *Imitatio* enthält. Die Bücher stehen in der hergebrachten Reihenfolge. Der Codex ist ein Bestandtheil der Handschriften-Sammlung der Königlichen Bibliothek zu Brüssel, und dort unter Nr. 15137 zu finden. Was dem Codex

*) Aus ähnlichem Grunde unterlasse ich in der Reihe der Zeugen den Codex der Hof- und Staatsbibliothek zu München aufzuführen, welcher in dem gedruckten Verzeichniss der Codd. latini unter Nr. 7521 erwähnt ist. Er enthält das erste Buch der *Imitatio* nebst mehreren andern Schriften und ist in dem Verzeichniss angegeben als ein Codex vom Jahre 1430. Und diese Jahreszahl findet sich allerdings am Ende von zwei der in dem Codex enthaltenen Schriften, und eine dritte Schrift trägt sogar das Datum 1425. Aber die Abschrift des ersten Theils der *Imitatio* ist undatirt. Nun sind zwar die Hände, welche die verschiedenen Bestandtheile des Codex geschrieben haben, einander sehr ähnlich; auch enthält der gesammte Codex genau das gleiche Papier, das gleiche Format, und auch die Columnen-Abtheilung ist dieselbe: dennoch wage ich keine genaue Jahresbestimmung hinsichtlich der Abschrift der *Imitatio*. Da zwischen mehreren Schriften Zwischenräume von leeren Blättern sind, ist sehr wohl anzunehmen, dass einige Bestandtheile des Codex zuerst einzeln vorhanden gewesen und erst nach und nach an einander gebunden sind.

eine so grosse Wichtigkeit in der Geschichte des Streits über die Authentie der *Imitatio* gegeben, ist auf dem ersten Blatte zu lesen. Dort stehen zwei Notizen — die eine an dem obern, die andere an dem unteren Rande des Blattes — unter welchen die letztere von erheblicher Bedeutung ist. Die am obern Rande befindliche Notiz lautet: „*Incipit libellus de imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum.*“ mundi. Die am untern Rande befindliche hat folgenden Wortlaut: „*Notandum quod iste Tractatus editus est a probo et egregio viro, Magistro Thoma de monte Sancte Agnetis et canonico regulari in traiecto. Thomas de Kempis dictus, descriptus ex manu autoris in traiecto anno 1425 in sociatu provincialatus.*“ Hier wird also nicht allein der Verfasser der *Imitatio* genannt, nicht allein die Abschrift als eine solche bezeichnet, bei welcher die Handschrift des Verfassers zu Grunde gelegen; sondern auch der Ort, wo, und die Zeit, wann die Abschrift angefertigt ist, sind genau angegeben. Die Zeit ist das Jahr 1425.

Die ersten gedruckten Nachrichten über den Kirchheimer Codex finden sich in den Streitschriften des Eusebius Amort; die eine in seiner „*Plena ac succincta informatio*“ etc. vom J. 1725 (S. 192), die andre, weit ausführlichere, in seiner „*Deductio critica*“ etc. vom J. 1761 (S. 119 und 120). Beide Nachrichten hat Amort geschöpft aus einem Manuscripte Heser's, das ihm zur Benutzung überlassen war*) und vermuthlich von Heser erst kurz vor seinem Ableben verfasst ist. In diesem Manuscripte, welches wir als die zum Druck fertig vorbereitete zweite sehr vermehrte Auflage der im

*) Vgl. Vorrede zur „*Plena ac succincta informatio.*“ Hier sagt Amort: „*Subsidiis potissimum usus sum ex Manuscriptis A. R. P. Heseri Societatis Jesu Presbyteri ineditis, atque a Reverendissimo Canonice Diessensis Praeposito mihi gratiose communicatis; Continent haec Manuscripta Apologiam pro Thoma Kempensi ex centum partim manuscriptis, partim impressis sub nomine Kempisii codicibus, ac plus quam ducentis pro Kempisio pronuntiantibus authoribus adornatam; Opus profecto vastum, ac mira eruditione refertum*“ etc.

Jahre 1650 erschienenen Heser'schen *Dioptra Kempensis* anzusehen haben*), heisst es S. 1 wörtlich wie folgt: „Kirchemianus, nunc Belgicus, manu exaratus Anno 1425. Oppidum est in Wirtenbergia, quod Kirchemium dicunt, propter Teccum Flumen. Ad id locorum David Ehingerus**) vitam degebat, qui Chirographo suo contestatum offert nobis Codicem trium librorum, Primi, Secundi, Tertii de imitatione Christi; et tria de eo, Fide publica interposita asseverat. Primum nomen Traiecto. alterum ex ipsomet autographo Thomæo transcriptum esse exemplum istud; postremum, annos numerasse librarium ab ortu Christi servatoris mille quadringentos quinque et vicanos. Hunc demum Antverpiam delatum esse Codicem, Prosper Faraudus memoriæ prodidit. Testimonior. 3. 2. num. 1.“

Die erste gedruckte Beschreibung des Codex nach eigener Anschauung verdanken wir dem Jesuiten Ghesquiére, welcher ihn auf einer Reise durch die Niederlande in einer Bibliothek fand und im J. 1775 eine anonyme Abhandlung über seinen

*) Das Manuscript selbst trägt kein Datum; aber es sind darin eine Menge von chronologischen Angaben, welche einen Schluss auf die Abfassungs-Zeit erlauben. Die jüngste dieser Angaben — das Zeugniß eines gelehrten Theologen für Thomas als den Verfasser der *Imitatio* — ist vom J. 1658. Wann Heser gestorben, haben selbst die gelehrten Herausgeber der *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, Aug. und Al. De Backer, nicht zu ermitteln vermocht. Sie sagen von Heser (*troisième série* S. 355): „Le P. Heser vivait encore au collège de Munich en 1675.“ Heser ist 1609 zu Weyr (Diöcese Passau) geboren.

Der Verfasser nennt seine Schrift *Hetacompylos* — ein Name, der sich aus obiger Bemerkung Amort's in der Vorrede zu seiner „*Plena ac succincta informatio*“ etc. erklärt. Das Manuscript der *Hetacompylos* befindet sich gegenwärtig in der Königl. Bibliothek zu München unter Nro. 11505 der *Codices latini*.

**) Ueber Ehinger äussert sich Eus. Amort in seiner „*Deductio critica*“ etc. S. 120 so: *Quis porro fuerit Ehingerus, quam in omni scientiarum genere, linguis, et Manuscriptis dijudicandis peritus, videri potest in vita Ehingeri, Bibliothecarii quondam Bibliothecæ Augustanæ a viro doctissimo Jacobo Brucker conscripta, et typis edita. Supersunt etiamnum in manibus Clar. viri Biographi plurima Ehingeri anecdota.*

Fund veröffentlichte.*) Der Codex ist später in den Privatbesitz des Herrn von Hulthem gekommen und endlich mit der ganzen Büchersammlung dieses Letzteren ein Eigenthum der Brüsseler Bibliothek geworden.

Bei der Entscheidung der Frage, welches Gewicht hinsichtlich der Bestimmung des Alters der *Imitatio* dem Zeugniß des Kirchheimer Codex beizulegen sei, handelt es sich wesentlich um das Verhältniß des Schrifttypus der auf dem ersten Blatte enthaltenen, oben (S. 168) erwähnten Notizen zu dem Schrifttypus des Codex selbst. Es ist Zweifel darüber, ob nicht selbst in jenen Notizen zwei oder gar drei verschiedene Hände zu unterscheiden seien; darüber aber, dass die Hand des Abschreibers des Codex in jenen Notizen nicht wieder zu erkennen sei, herrscht allgemeines Zugeständniß.**)

*) Dissertation sur l'auteur du livre intitulé: De l'imitation de Jésus-Christ. A Verceil etc. 1775. Der Abhandlung ist beigelegt ein Facsimile einiger Zeilen des Textes des Codex, sowie der am untern Rande des ersten Blattes befindlichen Notiz. — Ein weit grösseres Stück des Textes des Codex bringt in photolithographischer, sehr gelungener Wiedergabe Kettlewell in „The authorship of the De imitatione Christi etc.“ Ringtons London etc. 1877. (S. 276.)

**) Auch der Farbenton des Schwarz der Tinte und des Roth ist ein anderer; doch ist auf diesen Farben-Unterschied kaum irgend ein Gewicht zu legen. Ich kenne den Kirchheimer Codex aus eigener Anschauung; aber es wird vor allem erwünscht sein, über diese Frage das Urtheil eines der competentesten Sachkundigen zu vernehmen. Mein Freund Ruelens, welcher, als Mitglied der Verwaltung der Brüsseler Bibliothek, seit einer Reihe von Jahren seine specielle Fürsorge den Manuscripten zu widmen hat, schreibt mir ganz neuerdings Folgendes: Dans le ms. 15137 la note en tête: *Incipit libellus* etc. est d'une autre main que celle qui a écrit le texte; elle est postérieure, puisque la note a été écrite après, mais elle peut parfaitement être contemporaine. — *Notandum quod iste* etc. est d'une autre main encore; cependant, en l'étudiant un peu, on pourrait admettre, ce me semble, qu'elle est de la main de l'*Incipit*. L'écriture de cette dernière note est plus cursive, plus rapide; mais je ne vois pas de différence dans la contexture des lettres. L'encre est plus noire que celle du texte, mais moins noire que celle de *Notandum* etc. et surtout moins luisante. A la rigueur, je ne prononce pas la non-identité. Les lignes rouges qui soulignent le *Notandum* sont d'une autre teinte que le rouge

Dies Zugeständniss genügt, um den Kirchheimer Codex aus der Reihe der zur Altersbestimmung der Imitatio geeigneten Zeugen entfernen zu müssen. Gewiss rühren die Notizen nicht von einer modernen Hand her. Charakteristisch sind insbesondere die unmodernen Formen der Ziffern 4 und 5. *) Es ist, paläographisch betrachtet, an sich wohl möglich, dass die Notizen in demselben Jahre geschrieben sind, wie der Codex selbst, aber es ist eben so wohl möglich, dass sie mehre Jahre oder Jahrzehnde später aufgezeichnet wurden.

Aus innern Gründen neige ich mich sogar der Annahme dieser letzteren Möglichkeit zu. Die in der untern Notiz gebrauchten höchst dunklen Ausdrücke in *sociatu provincialatus*, **) wie sie auch erklärt werden mögen, setzen

des rubricatures du texte. — En tout cas, qu'il y ait deux ou trois mains dans cette première page, les écritures semblent bien contemporaines. La différence des encres ne prouve pas autre chose qu'un changement d'écriture. Dans une même maison il pouvait au même moment y avoir de l'encre de plusieurs teintes.

*) Da die 5 in ihrer mittelalterlichen Form unserer modernen 4 sehr ähnlich sieht, haben Einige die Jahreszahl der Note fälschlich 1424 gelesen statt 1425.

**) Der Ausdruck *sociatus*, als substantivum der 4. Declination, ist in keinem Lexikon zu finden; man ist also hinsichtlich der Deutung auf Vermuthungen hingewiesen. Der Ausdruck *provincialatus* dagegen findet sich zwar bei du Cange; aber in einer Bedeutung, die hier nicht zulässig ist. Du Cange erklärt *provincialatus* an der betreffenden Stelle seines bekannten Lexikons *mediæ et infimæ latinitatis* als „*dignitas et munus Provincialis seu provincie præfecti apud religiosos*.“ Es bedarf keiner Worte, dass diese Erklärung in unsrer Stelle durchaus keine Anwendung finden kann; man ist also auch da genöthigt, zu Vermuthungen seine Zuflucht zu nehmen.

Ghesquière erklärt in seiner Dissertation (S. 27 Folg.) die Worte: in *sociatu provincialatus* in Trajecto: dans cette Maison Canoniale de la Congrégation de Windesheim, au diocèse d'Utrecht, dans laquelle on tenait chaque année le Chapitre Provincial et où résidoit aussi le Compagnon ou Secrétaire du Supérieur de la Province, lorsqu'il n'étoit pas obligé à le suivre dans la visite des Maisons Canonicales de la même Congrégation dont le pieux Chanoine du Mont Sainte Agnès étoit membre. — Im Wesentlichen ebenso Malou in seinen *Recherches*, dritte Aufl. S. 104. — Nolte erklärt (*Zeitschr. f. d. gesammte Kathol. Theol.*, Wien 1855,

voraus, dass im J. 1425 die Entwicklung der Windesheimer Congregation einen Umfang erreicht hatte, der den geschichtlichen Zeugnissen zufolge nicht angenommen werden kann. *) Auffällig ist ferner die Bezeichnung des Thomas als Magister. **) Am schwersten aber ist es zu begreifen, dass jener

VII. Bd. Heft 1, S. 10 Folg.): „auf oder bei einer Vereinigung des Provincialates.“ Unter Provincialat versteht er „Diejenigen, welche die oberste Behörde der Provinz von Windesheim bildeten und die ja bekanntlich in verschiedenen Häusern sich befanden.“ Jedoch giebt er diese Erklärung nicht im Tone gewisser Ueberzeugung, sondern der Vermuthung. Ich selbst schliesse mich aus sachlichen Gründen seiner Vermuthung an.

*) Ich bemerke namentlich, dass im J. 1424 die Windesheimer Congregation nur erst 24 Männer- und 5 Frauenklöster umfasste, und also noch keine Veranlassung war, neben Generalkapiteln auch schon Provincialkapitel einzurichten und abzuhalten, wie denn auch Joh. Busch in seinem *Chronicon Windesemense* um jene Zeit nur der Generalkapitel und niemals eines Provinzialkapitels erwähnt. — Ferner erinnere ich daran, dass im J. 1425 schon die Unruhen des sogenannten Utrechter Schisma's ausgebrochen waren, weshalb wohl gerade damals an die Abhaltung eines Provinzialkapitels innerhalb der Diöcese Utrecht am wenigsten gedacht werden mochte. — Uebrigens zerfiel später das ganze Gebiet der Windesheimer Congregation nur in zwei Provinzen: *Germania superior* und *Germania inferior*, zwischen denen die Maass die Grenze bildete. — Vgl. ausser Busch's *Chronicon* (erster Theil) *Acquoy's: Het Klooster Windesheim etc.* (Theil II, S. 13 folg.; S. 110 folg.; überhaupt das ganze, der Darstellung der Entwicklungsgeschichte der Wind. Congreg. gewidmete sechste Hauptstück.

**) Der Ausdruck Magister, von Thomas gebraucht, erinnert mich an die bekannte irrthümliche Sage, dass Thomas eine zeitlang Schullehrer, ja Rector der Schule zu Deventer gewesen (vgl. m. Artikel: „Brüder des gem. Lebens“ in prot. Encykl. 2. Aufl. Bd. II. S. 699 folg.). — Wie soll man ferner verstehen die Coordination des „Magister Thomas de Monte Sanctae Agnetis“ und des „Canonicus regularis in Trajecto?“ — Ich kann mir den Sinn der Note nur so denken, dass der Verfasser derselben vom Magister Thomas hat sagen wollen, dass er vom Agneten-Berge und Regular-Canoniker in der Stadt Utrecht gewesen, und dass bei Gelegenheit der Vereinigung der Provinzial-Vertretung daselbst der Codex abgeschrieben sei. — Dass die Worte in Trajecto nicht von der Stadt, sondern von der Diöcese Utrecht gemeinhin gedeutet werden, ist mir bekannt; aber ich kann diese Deutung im grammatischen und logischen Zusammenhange der Note nicht für richtig halten. Der Verfasser der Note

Notiz zufolge der Kirchheimer Codex direct von einem Thomas-Autograph abgeschrieben sein soll. Vergleicht man nämlich den Text des Codex mit dem Thomas-Autograph vom J. 1441; so bemerkt man neben Abweichungen, die sich immerhin auf eine gewisse Flüchtigkeit des Abschreibers zurückführen lassen, eine grosse Anzahl solcher Verschiedenheiten, welche die Wahrscheinlichkeit der Benutzung eines Thomas-Autographs durch den Abschreiber ausschliessen.*) Somit kann ich den

scheint eben kein der betreffenden Verhältnisse kundiger Mann gewesen zu sein. Aus diesem Grunde spricht es auch nicht gegen meine Deutung von Trajecto als Stadt, dass das Mannskloster: „Domus B. Mar. V. et duodecim Apostolorum“ in der Stadt Utrecht erst im J. 1430 sich der Windesheimer Congregation anschloss.

*) Ich bin gern geneigt, eine grössere Anzahl von Auslassungen geringeren Umfangs, auch selbst die umfangreiche Auslassung „Lib. I Cap. 12 von den Worten „ut non esset“ etc. bis Cap. 13 „deinde fortis imaginatio“ auf Rechnung der Flüchtigkeit zu setzen. Wenn aber der Abschreiber das ganze so eigenthümliche Interpunctionssystem des Thomas völlig unberücksichtigt lässt, wenn er gar nicht interpungirt, nicht einmal in den zur Bezeichnung von Satzanfängen dienenden grossen Buchstaben mit Thomas übereinstimmt; so vermag ich das nicht sowohl aus Flüchtigkeit, sondern vielmehr nur aus dem Umstande zu erklären, dass er nicht ein Thomas-Autograph, sondern ein anderes Manuscript seiner Abschrift zum Grunde gelegt hat. Dies geht ferner auch aus der Beschaffenheit einer Menge von Variæ Lectiones in dem Codex Kirchhemianus hervor. Es sind darunter sehr charakteristische, zum Theil auch in mehreren andern Manuscripten vorkommende, wie Lib. I cap. 2 am Schluss: *judicabis* statt *tenebis*, cap. 3 *obscuris rationibus* st. *obsc. rebus*, cap. 21: *nec vanas consolationes et externas* st. *n. vanas et externas*; Lib. III cap. 34 *potestati* st. *potestatis*, cap. 43 *doctor veritatis* st. *doctor veritas* u. s. w. — Dass Cod. Kirchhem. im Lib. III 64 Capp. zählt statt 59, indem mehrere Orationen als besondere Capp. gerechnet werden, hat er mit ziemlich vielen Handschriften gemein; nur nicht mit dem Thomas-Autograph. — Höchst seltsam ist die Ueberschrift des Lib. II im Codex Kirchhem.: „*admoniciones ad internam inspirationem*“. — Wie sich die Abweichungen des Cod. Kirch. vom Thomas-Autograph hinsichtlich der Zahl verhalten, mag man u. a. aus Kettlewell's Facsimile der ersten 10 Zeilen des ersten Cap. des Lib. II ersehen. Da hat Cod. Kirch. *intra te venire* st. *in te venire*; *ostendens consolationem suam* st. *ostendens tibi consolationem suam*; *Omnis gloria et decor* st. *Omnis gloria ejus et decor*; *ab intus est* st. *ab intra est*; *complacent sibi* st. *complacet sibi*.

Gersenisten nur Recht geben, wenn sie das Zeugniß des Kirchheimer Codex über die Ursprungszeit der Imitatio verwerfen.

Mit Beiseitsetzung des Codex Mellicensis I und des Codex Kirchhemianus wende ich mich jetzt denjenigen Manuscripten zu, aus deren Datirungen zuverlässigere Beweise für die Epoche der Abfassung der Imitatio zu entnehmen sind. Das erste ist der

I. Codex de Monte Sancti Hieronymi

vom J. 1424.

Der Codex, welcher ursprünglich aus dem. Niederländischen Fraterhause Mons S. Hieronymi stammt, ist jetzt im Besitz der Bibliothek zu Wolfenbüttel,*) in deren Handschriften-Catalog er unter der Bezeichnung G. 9—509 vorkommt. Facsimilirte Proben des Codex zeigen die angehängten Tafeln Ia und Ib. Da der Codex in der bisherigen Imitatio-Literatur noch keine Erwähnung gefunden hat, werden dieselben um so angenehmer sein. Nach einer dem Einbanddeckel eingeklebeten amtlichen Notiz hat der Codex früher der Bibliothek des Klosters St. Liudger bei Helmstedt**) angehört. Von dort ist er durch Schenkung des Herzogs Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig-Wolfenbüttel im J. 1803 in den Besitz der Universitäts-Bibliothek zu Helmstedt gelangt; in Folge der Aufhebung der Helmstedter Universität ist er der Handschriften-Sammlung der Bibliothek zu Wolfenbüttel einverleibt. Nachdem ich den Codex weiter

*) In der bisherigen Imitatio-Literatur kommt ein Wolfenbüttler Codex vor, mit welchem der hier genannte nicht zu verwechseln ist. Von jenem ersteren, bisher allein bekannten Wolfenbüttler Codex wird weiter unten die Rede sein. Ein Facsimile desselben s. Taf. V.

**) Dieses Kloster, das dem Benedictiner-Orden angehörte, ist das einzige der Braunschweigischen Klöster, welches zur Zeit der Reformation des 16. Jahrhunderts der katholischen Confession treu blieb. Auf Grund des Regensburger Reichsdeputations-Hauptschlusses vom J. 1803 wurde es secularisirt.

oben an einigen Stellen*) berührt habe, ist hier die rechte Stelle, ausführlicher darüber zu sprechen.

Der Codex ist durchweg auf festem, starkem Pergament geschrieben, und auch das gewählte Format (hoch Quart) ist durchweg dasselbe. Die einzelnen Pergamentblätter sind zu Quaternionen zusammengelegt. Jede Seite ist in zwei Columnen abgetheilt. Auch die Liniatur ist überall in Bezug auf Anordnung, Ausführung, Zahl der Linien die gleiche. Endlich geht auch der gleiche Schrifttypus durch den Text der ganzen Handschrift.***) Zwar ist nicht auf einen einzigen Schreiber das ganze Manuscript zurückzuführen, sondern es sind mehrere Hände, etwa drei oder vier, zu unterscheiden: aber die daraus hervorgegangenen Unebenheiten sind so unbedeutend, dass sie den Eindruck der Einheitlichkeit, den im Uebrigen der Codex macht, nicht beeinträchtigen. — Er enthält sechs Schriften: 1. das erste Buch der *Imitatio*; 2. „*devotus libellus de paupertate humilitate et patientia*“, jenen bekannten Tractat des Thomas v. Kempen, der auch den Titel führt: *De tribus tabernaculis****); 3. die „*meditationes domini guigonis quinti prioris quondam carthusiensis*“;†) 4. „*fratris david*“ — es ist David von Augsburg gemeint — „*speculum monachorum*“; 5. „*soliloquium cujusdam regularis a cordis multiplicitate ad unum summum bonum se quotidie colligentis*“ (der „*regularis*“ ist der Windesheimer Regular-Kanoniker Gerlach Peters, ein Zeit- und Geistesgenosse des Thomas, welcher wegen seiner Verwandtschaft mit diesem den Beinamen „Alter Thomas“ empfangen hat.); 6. „*breviloquium pro danda occasione spiritualis exercitii cuidam bonæ voluntatis clerico*“ (dieser „*bonæ*

*) Vgl. Prol. I S. 91, 92, 99—101; Prol. IIA S. 418, 421.

**) Vgl. über diesen Schrifttypus Prol. IIA; pag. 7 folg.; ferner das, was kurz vorher über anonyme und undatirte Handschriften gesagt ist (S. 150 folg.).

***)) Vgl. über diesen Tractat des Thomas Prol. IIA; pag. 417 folg.

†) Vgl. über die Meditationen Guigo's Prol. I; pag. 99 folg.

voluntatis clericus“ ist gleichfalls Gerlach Peters).*) Von den vier Verfassern dieser sechs Schriften sind nur zwei genannt: Guigo und David; die andern beiden: Thomas von Kempen und Gerlach Peters, sind nicht namentlich angeführt. Der Text aller in den Codex aufgenommenen Schriften ist, wie ich nach Vergleichung mit andern Texten derselben Schriften urtheile, überall von trefflicher, zum grossen Theile sogar von musterhafter Beschaffenheit. Die Schreiber haben durchweg sauber, sorgfältig, correct geschrieben. Von der Correctheit zeugt, dass im ganzen wenige Verbesserungen nöthig waren; diese sind zwischen den Zeilen oder am Rande angebracht. Die Namen der Schreiber sind nicht angegeben. Am Schluss der Schriften David's stehen die Worte: Anno domini, offenbar Rudiment einer Zeitangabe, deren Vervollständigung unterblieben ist.

Die einzige vollständige Angabe über Zeit und Ort der Abschrift befindet sich am Schluss der Meditationes Guigonis; es ist die, welche in facsimilirter Nachbildung auf Taf. Ib wiedergegeben ist. Da die beiden Tractate des Thomas, welche der Codex enthält, der Schrift Guigo's vorangehen, so bezieht sich unleugbar die Angabe auf jene Tractate des Thomas mit. Dass die Schrift Guigo's und die im Codex derselben vorangestellten beiden Tractate des Thomas in lückenloser Folge nach einander abgeschrieben sind, geht auch daraus

*) Gerlach Peters wurde 1378 zu Deventer geboren. Er trat dort als *frater communis vitae* in das Haus des Florentius ein und begab sich später in das Kloster zu Windesheim, wo er als Regular-Kanoniker bis an sein Ende lebte. Er starb, 33 Jahre alt, im J. 1411. Das im Texte genannte *Breviloquium*, vielleicht sein Erstlingswerk, ist schon vor 1403, also vor seinem 25. Lebensjahre, von ihm verfasst. In seine letzten Lebensjahre fällt die Abfassung des im Text genannten *Soliloquium*. Es ist dies seine bedeutendste Schrift, ja, überhaupt eine der allerbedeutendsten, die im Kreise der Anhänger Groot's erschienen sind. Sie ist der *Imitatio* des Thomas vollkommen ebenbürtig. — Vgl. über Gerlach Peters meine Abhandlung: „Brüder des gemeinsamen Lebens“ in der *Real-Encyclopädie für protestantische Theologie und Kirche* von Herzog und Plitt Bd. II 1878, pag. 1678 folg.

hervor, dass der Tractat Guigo's nicht mit einem neuen Quaternio, sondern inmitten eines solchen beginnt, dessen Anfang die letzten Worte des zweiten der beiden Tractate des Thomas enthält. Somit kann kein Zweifel sein, dass nicht nur die Abschrift der Meditationen Guigo's, sondern auch die des ersten Buchs der Imitatio und des Tractats *de tribus tabernaculis* um die Osterzeit des Jahres 1424 vollendet war. Als Ort der Abschrift ist angegeben Hieronymusberg, eine zu Hülsbergen in der Nähe von Hattem in den Niederlanden belegene bekannte Stiftung der *fratres communis vitæ*.*)

Was nun insbesondere die in dem Codex befindliche Abschrift des ersten Buchs der Imitatio betrifft, so bietet dieselbe einiges Charakteristische, was noch zu erwähnen ist. Jenes sogenannte erste Buch erscheint, der richtigen Ansicht gemäss, im Codex als ein selbständiges, in sich abgeschlossenes Ganze, nicht als der erste Theil eines grösseren schriftstellerischen Werkes. Der Codex nennt es: *notabilis libellus de imitatione Christi*.**) —

Das in der Abschrift vorkommende Interpunctionssystem ist genau dasselbe, dessen sich Thomas im Autograph vom J. 1441 bedient; auch haben die einzelnen Interpunctionszeichen genau dieselbe Bedeutung. Somit stimmt die Interpunction selbst mit der des Autographs in der weit überwiegenden Anzahl der Fälle überein.***) Wo sie abweicht,

*) Vgl. über dieses Fraterhaus Busch's *Chronicon Windesemense* (in Rosweyde's Ausgabe) S. 324. — Ferner Delprat's *Verhandeling over de Broederschap van G. Groote*; 2. Aufl. 1856, S. 113 folg.

**) Dieser Name kommt sowohl im Anfange des Tractats vor (nach dem Verzeichniss der mit ihren Ueberschriften einzeln angegebenen Capitel) als am Schluss desselben. Am Schluss heisst es wörtlich: *Explicit notabilis libellus de imitatione Christi* (das letzte Wort in der bekannten Abreviatur geschrieben).

***) Es wird sich über die in dieser Hinsicht bestehenden Unterschiede zwischen dem Autograph und der Abschrift ein annähernd richtiges Urtheil gewinnen lassen, wenn man eine grössere Zahl von Capiteln in beiden Texten vergleicht. Ich lege hierunter das Ergebniss einer Vergleichung vor,

wird der Sinn nirgends wesentlich alterirt. Die bei weitem meisten Abweichungen beruhen darin, dass der Abschreiber das Zeichen für die kürzeste Pause im ganzen etwas weniger gebraucht als Thomas. Hinsichtlich der Verwendung der Zeichen für längere Pausen (Kolon, Flexa, grosser Anfangsbuchstabe mit vorhergehendem Punctum oder auch ohne dieses) trifft man selbst beim Vergleichen ganzer Capitel zwischen Abschrift und Autograph nicht den geringsten Unterschied. Auch da, wo das Autograph in der Wahl der Interpunctionszeichen von einer eigenthümlichen Auffassung oder einer besondern Feinheit der Gedanken-Gliederung zeugt, steht ihm die Abschrift vom Mons. S. Hieronymi zur Seite.*)

welche sich über die ersten zwölf Capitel erstreckt. Danach kommen

im 1. Cap. auf 46	Interpunctionszeichen des Autographs	4	Abweichungen in der Abschrift,
im 2. Cap. auf 45	„	4	„
im 3. Cap. auf 92	„	14	„
im 4. Cap. auf 19	„	keine	„
im 5. Cap. auf 26	„	3	„
im 6. Cap. auf 20	„	5	„
im 7. Cap. auf 35	„	3	„
im 8. Cap. auf 19	„	2	„
im 9. Cap. auf 33	„	8	„
im 10. Cap. auf 27	„	5	„
im 11. Cap. auf 54	„	5	„
im 12. Cap. auf 24	„	5	„

*) Ich meine Stellen, wie folgende, die ich, wie in der vorstehenden Anmerkung nur aus der Zahl der ersten zwölf Capitel auswähle. Cap. III: Oculos habentes non videmus; et quid curae nobis de generibus et speciebus? — Ebenda: Cui omnia unum sunt, et omnia ad unum trahit, et omnia in uno videt; potest stabilis in corde esse: et in Deo pacificus permanere. — Cap. IV. Cum sapiente et conscientioso viro consilium habet et quære potius a meliore instrui: quam tuas adinventiones sequi. — Cap. VII: Ne gloriaris in divitiis si adsunt; nec in amicis quia potentes sunt: sed in Deo qui omnia præstat, et se ipsum super omnia dare desiderat. — Cap. IX: Quis est ita sapiens; qui omnia plene scire potest. — Cap. XI: Resiste in principio inclinationi tuæ; et malam dedisce consuetudinem: ne forte paulatim ad maiorem te ducat difficultatem. — Cap. XII: Tunc enim melius interiorem testem Deum quærimus; quando foris vilipendimur ab hominibus: et non bene nobis creditur. — Um die Trefflichkeit dieser Interpunction recht zu würdigen, bitte ich sie mit der Interpunction der gewöhnlichen Ausgaben der Imitatio zu vergleichen.

In gleichem Maasse wie in der Interpunction stimmen auch im Texte Autograph und Abschrift zusammen. Die Abweichungen sind weder zahlreich noch erheblich. Die meisten bestehen in der Umsetzung benachbarter Wörter. *) Aber gerade solche Stellen des Autographs, die am meisten Befremden oder Anstoss erregt haben, finden sich ebenfalls in der Abschrift. **)

*) Indem ich mich hier gleichfalls auf die ersten zwölf Capitel beschränke, führe ich Folgendes an. Unterschiede zwischen dem Autograph und der Abschrift hinsichtlich der Lesart finden sich im 1. Cap. an zwei Stellen; im 2. Capitel an vier; im 3. an fünf; im 4. an drei; im 5. an einer Stelle; im 6. Capitel an vier Stellen; im 7. an zwei; im 8. an einer Stelle; im 9. Cap. an drei Stellen; im 10. an einer Stelle; im 11. gleichfalls an einer; im 12. Cap. endlich an fünf Stellen.

Als Beispiele der Umsetzung benachbarter Wörter, worin die meisten Unterschiede bestehen, nenne ich: Cap. I *justum et sanctum* in der Abschrift statt *sanctum et justum* im Autograph; cap. II *præstat ad Deum confidentiam* statt *ad Deum præstat confidentiam*; cap. III *non a nobis quæretur* statt *non quæretur a nobis*; ebenda: *ubi modo sunt* statt *ubi sunt modo*; cap. IV *in propriis sensibus stare* statt *in propriis stare sensibus*; cap. V *scribentis auctoritas* statt *auctoritas scribentis*; cap. VI *in se perfecte mortuus* statt *perfecte in se mortuus*; cap. IX *sub prælati regimine* statt *sub regimine prælati* u. s. w.

Zu den relativ erheblichsten Abweichungen der Abschrift vom Autograph rechne ich folgende: cap. I *in altum se extollere* (Abschrift) statt *in altum statum se extollere* (Autograph); cap. II *aliquem gravia perpetrare* statt *aliqua gravia perpetrare*; cap. VI *in fervido spirituali* statt *in fervido et spirituali*; cap. IX *ut bonum sit unicuique consentire* statt *ut bonum sit uniuscujusque sentire* u. s. w. Man sieht: selbst der erheblichste Theil der variæ lectiones, wodurch Autograph und Abschrift sich unterscheiden, tritt an innerer Bedeutung weit zurück hinter jene grossen, den Sinn völlig verändernden Textverschiedenheiten, welche jeder aufmerksame Beobachter bei Vergleichung des Autographs mit den meisten andern Handschriften an zahlreichen Stellen wahrzunehmen Gelegenheit hat.

**) Ich meine Stellen des Autographs wie folgende. Cap. I: *si scires totam bibliam exterius* (= *memoriter, auswendig*); ebenda: *illic non festinare* (wo man *illuc* erwartet); cap. II. *multa sunt: quæ scire parum vel nihil animæ prosunt* (statt *prodest*); cap. III: *cui omnia unum sunt et omnia ad unum trahit* (wo nach et das Relativum *qui* vermisst wird);

Das im Autograph zur Bezeichnung eines neuen grösseren Abschnitts so häufig gebrauchte Zeichen C kommt in der Abschrift nur ausnahmsweise, wenn ich recht gezählt habe, nur zweimal vor;*) und es begründet offenbar einen Vorzug des Autographs vor der Abschrift, dass in jenem dieses Zeichen weit häufiger und zwar überall nur in sinnentsprechender Weise angewandt wird. Wie in betreff der Interpunction, so müssen wir auch in betreff der *varietas lectionum* in Vergleich mit dem Codex vom Hieronymus-Berge, wie hoch wir ihn auch sonst schätzen, doch dem Autograph einen noch höheren Werth einräumen. Dadurch, dass im Autograph eine häufigere Verwendung von Interpunctionszeichen stattfindet, wird im ganzen die Auffassung des Sinnes erleichtert, während zugleich die rhythmische Bewegung der Worte dadurch merklicher wird.**) Wo aber das Autograph und unser Codex sich hinsichtlich der Lesarten unterscheiden, und zwar insoweit, dass dieser Unterschied mit irgend einer, wenn auch vielleicht nur ganz geringfügigen Modification des Sinnes verbunden ist; da sprechen für die Vorzüglichkeit der Lesarten

cap. IV: *proclivam* (statt *proclivem*); cap. VIII: *blandire* (statt *blandiri*); ebenda: *magnatis* (statt *magnatibus*); cap. IX: *curre hic vel ibi* (wo man erwartet *huc vel illuc*) u. s. w.

*) Zuerst cap. II vor: *Si scirem* (hier stimmt das Autograph nicht); sodann cap. XXV vor: *Memor esto* (hier stimmt das Autograph).

**) Man vgl. u. a.: lib. I cap. 2; *Si scirem omnia quæ in mundo sunt, et non essem in caritate* (wo die Abschrift vom Hieronymus-Berge kein Interpunctionszeichen hinter *sunt* hat); cap. 3: *Et hoc deberet esse negotium nostrum, vincere videlicet se ipsum* (wo in der Abschrift das Interpunctionszeichen hinter *nostrum* fehlt); ebenda: *vere prudens est, qui omnia terrena arbitratur ut stercora*, (wo die Abschrift kein Zeichen hat hinter *est*); cap. 7: *Non confidas in tua scientia, vel astutia cujuscumque viventis* (die Abschrift hat kein Zeichen hinter *scientia*); cap. 8: *Cum humilibus et simplicibus, cum devotis et morigeratis sociare* (in der Abschrift fehlt das Zeichen hinter *simplicibus*); cap. 9: *Audiavi enim sæpe: securius esse audire, et accipere consilium quam dare* (hinter *audire*, das als verbum intransitivum zu fassen ist, fehlt in der Abschrift das Zeichen) u. s. w.

des Autographs unschwer nachzuweisende innere Gründe.*) Und in andern Fällen, wo die Verschiedenheit der Lesarten den Sinn unberührt lässt, nöthigen Rhythmus und Reim, welche zufolge der bekannten schriftstellerischen Eigenthümlichkeit des Autographs auch bei Fragen solcher Art nicht unberücksichtigt bleiben dürfen, zu einer für das letztere günstigen Entscheidung.**)

2. Codex von Bethlehem

v. J. 1427.

Dieser Codex ist erst seit dem Anfange der funfziger Jahre unseres Jahrhunderts literarisch bekannt geworden; aber die bisher darüber verbreiteten Nachrichten sind theils

*) Dahin gehören z. B. folgende Stellen. Lib. I cap. 1: Vere alta verba non faciunt sanctum et justum — so liest man im Autograph, justum et sanctum dagegen in der Abschrift vom Hieronymus-Berge. Aber es scheint passender, sanctum, da in diesem Worte die Beziehung zu Gott ausgedrückt ist, voranzustellen; justum, das in diesem Zusammenhange wohl zunächst von den Pflichten der Menschen gegen einander verstanden werden soll, folgen zu lassen. — Ebenda: in altum statum se extollere — hat das Autograph; in altum se extollere — die Abschrift. Da concretere Ausdrücke (honores, divitias, carnis desideria u. s. w.) unmittelbar vorangehen oder folgen, so scheint das Concretere „in altum statum“ dem Abstracteren „in altum“ vorzuziehen. — Cap. 2: Si videres alium aperte peccare, vel aliqua gravia perpetrare — so das Autograph; dagegen hat die Abschrift aliquem statt aliqua. Aber aliquem wäre, da alium voraufliegt, ein müßiges Wort; während aliqua, da es den Begriff von gravia verallgemeinert, den Sinn modificirt.

**) Zwei Beispiele mögen zur Erläuterung dienen. Lib. I cap. 4: Magna sapientia, non esse præcipientem in agendis: nec pertinaciter in propriis stare sensibus — so das Autograph; die Abschrift dagegen: in propriis stare sensibus. Cap. 4: Quanto quis in se humilior fuerit et Deo subjectior: tanto in omnibus erit sapientior et pacatior — so das Autograph; die Abschrift dagegen: humilior et Deo subjectior fuerit etc.

sehr oberflächlich und kärglich, theils nicht durchweg richtig. *) Im Jahre 1862 erschien eine lateinische Ausgabe der *Imitatio*, welche, wie der Herausgeber auf dem Titelblatte und in der Vorrede sagt, vorzugsweise nach diesem Codex gearbeitet ist. Da jedoch neben demselben noch andre Quellen benutzt sind, ohne dass irgendwie zu ersehen wäre, welche Grundsätze der Herausgeber bei der Auswahl unter den verschiedenen Lesarten befolgt, oder an welchen Stellen er das eine oder andere der ihm zu Gebote stehenden Hülfsmittel benutzt hat auch sonst der Ausgabe jeder kritische oder exegetische Apparat fehlt; so ist dadurch die Kenntniss unseres Codex in keiner Weise gefördert. **) Was ich im Folgenden darüber mittheile, beruht auf eigener genauer Untersuchung. —

*) Die ersten Nachrichten über den Codex brachten die Zugaben zur deutschen Volkshalle Nr. 77, 85 und 87 in den Jahren 1851 und 1852. Fälschlich wird darin angegeben, dass ein Theil des Codex (nämlich die ersten beiden Bücher der *Imitatio*) schon im J. 1425 geschrieben sei. Wenn hier kein Druckfehler vorliegt, so hat der ungenannte Verfasser jener Nachrichten an der betreffenden Stelle des Codex nicht richtig gelesen; dort steht ganz deutlich 1427 und nicht 1425. — Auf die Mittheilungen der Volkshalle machte im J. 1855 J. Mooren aufmerksam in seiner Schrift: *Nachrichten über Thomas a Kempis etc.* Von da sind sie in die Werke Malou's und andrer an der *Imitatio*-Literatur theiliger Schriftsteller übergegangen.

**) Die Ausgabe hat den Titel: *Thomæ a Kempis De Imitatione Christi libri quatuor ad fidem optimorum librorum et præcipue vetustissimi codicis monasterii Bethlehemensis accurate editi. Nec non precatum delectarum appendix subnexus per H. S. P.; Monasterii, sumt. libr. Aschendorffianæ.* — Ueber den Codex äussert sich der Herausgeber nur in wenigen Zeilen einer sehr kurzen Vorrede. Da das Kloster Bethlehem ganz in der Nähe des Agneten-Klosters gelegen war, worin Thomas von Kempen als Regular-Kanoniker lebte, gilt es ihm für ausgemacht, dass der Schreiber das von ihm benutzte Manuscript unmittelbar aus der Hand des Thomas selber empfangen habe („libellum illum recens conscriptum pro utilitate et in usum suum confratrumque describendum e manibus Thomæ a Kempis recepisse liquet“). Ueber das Verhältniss des Textes seiner Ausgabe zu dem Texte des Codex sagt der Herausgeber: „Jam vero, quod aurei hujusce libelli textum juxta codicem istum vetustissimum emendatum atque genuinum in lucem edere dignum putavi, id nemo prorsus miretur.“ Wird die Voraussetzung des Herausgebers, dass

Der Codex ist eine Pergament-Handschrift; mit Ausnahme einiger auf den ersten Blättern befindlichen Notizen und eines unbedeutenden Anhangs von einer und derselben Hand von Anfang bis zu Ende geschrieben, überall mit gleicher Sauberkeit und Correctheit. Ein Facsimile zweier Seiten, woraus zugleich das Format des Codex zu erschen ist, findet sich auf Taf. IIa und IIb. Den Notizen zufolge, welche man auf den ersten Blättern des Codex liest, ist derselbe durch

sich hierüber niemand wundern werde, zweifellos zutreffen; so ist es das gegen mehr als wahrscheinlich, dass in anderen Beziehungen das Verfahren des Herausgebers grosse Verwunderung erregen wird. Man wird verwundert fragen, warum er überhaupt für nöthig gehalten habe, „juxta codicem istum vetustissimum“ noch andre Hülfsmittel zu Rathe zu ziehen. Man wird nicht verstehen, warum er die „optimi libri“, die er neben dem Codex benutzt, nicht wenigstens in der Vorrede genannt, und an denjenigen Stellen, an welchen er den Lesarten dieser „optimi libri“ vor denen des Codex den Vorzug gegeben, wenigstens eine kurze Bemerkung über die vorhandene varietas lectionum gemacht hat. Und ist denn überhaupt nicht diese Aeusserung der Vorrede, sofern sie nur jenes alten Codex als Grundlage der neuen Ausgabe gedenkt und wegen dieses Verhältnisses der Ausgabe zu jenem Codex den Text derselben genuinum nennt, im Widerspruch mit dem Titel, welcher ausser dem Codex auch noch „optimi libri“ als Quellen erwähnt? — Das im Codex verwandte Interpunctionssystem, welches das des Autographs ist, hat der Herausgeber bei seiner neuen Ausgabe ganz unberücksichtigt gelassen.

Endlich ist mir aufgefallen, dass die Abweichungen der Ausgabe von dem Text des Codex mehrfach solche Stellen treffen, wo der letztere mit dem Text des Autographs genau übereinstimmt. Ich hebe aus jedem Buche vier Beispiele aus.

Lib. I. cap. 3	haben das Thomas-Autograph	dagegen hat der Text der
	u. d. Text des Codex d. Lesart	neuen Ausgabe die Lesart
	utrum de eis recogitant	utrum de eis recogitent
„ cap. 15	quam epus facit quod	quam quantum quis facit
„ cap. 16	honor in omnibus	honor in omnibus servis
	servis suis: qui bene scit mala	ejus: qui bene scit malum
„ cap. 24	ardentibus stimulis perur-	ardentibus stimulis pun-
	[gentur	[gentur
Lib. II. cap. 5	oportet quod totum adhuc	oportet quod cætera cuncta
	[postponas	[postponas
„ cap. 7	teneas te apud Jesum	tene te apud Jesum
„ cap. 8	esto purus et liber ab intus	esto purus et liber intus

Schenkung nach Gaesdonck*) gekommen, wo seit dem Anfange des 15. Jahrhunderts ein Kloster der Regular-Kanoniker bestand.***) Dorthin ist er geschenkt worden von einem Rector des Gregorius-Bruderhauses zu Emmerich. Noch früher hat er dem Regular-Kloster Bethlehem prope Dotichem***) gehört. Als Schreiber des Codex wird in den Notizen Ro. de Millingen genannt.†) An der Richtigkeit dieser Angaben

Lib. II. cap. 9	dulcis cantus et hymni	dulces cantus et hymni
Lib. III. cap. 12	Sed volo te non talem	Non enim volo te talem
„ cap. 27	rei vilis aut pretiosi	rei vilis aut pretiosae
„ cap. 43	intus sum doctor veritas	intus sum doctor veritatis
„ cap. 47	leva igitur faciem tuam in	leva igitur faciem tuam in
	[coela	[coelum
Lib. IV. cap. 11	claritatem abyssalis Deitatis	claritatem abyssi Deitatis
„ cap. 12	ad prandium vocaretur	ad prandium vocetur
„ cap. 12	Fac quod in te est	Fac ergo quod in te est
„ cap. 16	accendas combures	accendas comburas.

*) Ich selbst habe den Codex zuerst in Gaesdonck, wohin mich eine Studienreise führte, kennen gelernt. Später hat mir die Güte des Herrn Bischofs von Münster gestattet, den Codex in der Stadt Münster, wohin Derselbe ihn hatte kommen lassen, vergleichen zu dürfen. Bei dieser Vergleichung, die sich über sämtliche vier Bücher und zwar sowohl über den Text als über die Interpunction erstreckte, habe ich jede einzelne Abweichung des Textes der neuen Ausgabe von dem Texte des Codex mir angemerkt.

**) Vgl. über die Geschichte dieses Klosters Acquoy: Het Klooster te Windesheim; Aanhangel S. 42 folg. — Gaesdonck liegt bei Goch, in der Nähe von Kempen, dem Geburtsorte des Thomas.

***) Es sind zwei zur Windesheimer Congregation gehörende Regular-Klöster des Namens Bethlehem zu unterscheiden. Das eine lag bei Löwen; das, von welchem oben im Text die Rede ist, lag zu Zwolle. Vgl. Acquoy: S. 15 folg.; S. 56 folg.

†) Ich theile hierunter wörtlich die auf den ersten Blättern des Codex befindlichen betreffenden Notizen mit, ohne jedoch die dort an einigen Stellen vorkommenden Abbreviaturen wiederzugeben. Die Notizen sind offenbar zu verschiedenen Zeiten und von verschiedenen Händen geschrieben; ihre Reihenfolge ist keine chronologische. — „Ad usum fratris Gerardi Arnoldi a Coerbeck ex Dotichem Canonici in Gaesdonck 1667. — Liber hic manuscriptus anno 1428 pertinet ad monasterium Bethlemense prope Dotinchem Canonicorum Regularium. Scripsit frater Ro. de Millingen. — Scriptus Canonicorum Regularium Monasterii Bethlemensis prope Dotichem.

zu zweifeln, liegt kein Grund vor. Die wichtigste unter denselben ist die, welche das Kloster Bethlehem als ältesten Eigenthümer des Codex bezeichnet. Diese wird von dem Schreiber des Codex selbst bestätigt (Taf. IIb am Ende).*) Somit ist die Annahme gerechtfertigt, dass der Codex für das Kloster Bethlehem selbst geschrieben, und dass auch der Schreiber ein Mitglied dieses Klosters gewesen ist; und ich habe es daher mit dem Herausgeber der neuen Ausgabe vorgezogen, den Codex nach Bethlehem und nicht nach Gaesdonck zu benennen.

Der Codex enthält die vollständige Imitatio. Die sogenannten vier Bücher derselben folgen einander in der bekannten gewöhnlichen Ordnung. Sie füllen den bei weitem grössten Raum des ganzen Codex. Was sonst noch darin steht, umfasst zusammengenommen nur noch eine geringe Anzahl von Blättern. —

Der Schreiber selbst hat ein Verzeichniss des Inhalts des Codex angefertigt. Es steht auf Fol. 1b und führt folgende Schriften auf:

Liber exhortatorius ad vitam spiritualement
 Ammoniciones ad interna trahentes
 Liber internæ consolationis
 Tractatus de sacramento eucharistiæ
 Meditationes beati Augustini
 Orationes beati Augustini

— Iste liber pertinet fratribus in Embrica: Modo Canonicis in Gaesdonck. — Orate pro R. D. P. Bernardo Taunschliffero (im Codex steht „Tauschliffero“ und über u als Abkürzungszeichen ein wagerechter Strich) Rectore Domus S. Gregorii Embricæ qui hunc devotionis libellum dedit Fratri Danieli Ketteler filio suo spirituali et baptismali. 28. Aprilis a. 1656.“

*) Es heisst da: „Explicit liber iste — — — pertinens monasterio bethlehemensi prope dotichem canonicorum regularium. Oretur pro scriptore fratre Ro. de millingen.“ Alle diese Worte sind mit Ausnahme der letzten „fratre Ro. de millingen“ augenscheinlich von der Hand des Schreibers des Codex; die letzten dagegen, die über den Rand hinausgehen, deuten, sofern einzelne Züge weniger eckig gehalten sind, auf eine andere Hand. Somit bestätigt der Codex selbst sicher nur das in den Notizen genannte Kloster Bethlehem; nicht aber den in den Notizen gleichfalls angeführten Namen des Schreibers.

Jubilus beati Bernardi
Vita et passio Christi sub compendio
Speculum beati Bernardi
Quædam orationes

Wie man aus den obigen Titeln der sogenannten vier Bücher der *Imitatio* ersieht, hat der Schreiber des *Codex Bethlehemensis* das richtige Bewusstsein über das schriftstellerische Verhältniss derselben. Ein jedes einzelne Buch steht nach seiner Auffassung völlig selbständig da, als ein fertiger, keiner Ergänzung bedürftiger Tractat. Die Titel, die er diesen Tractaten in dem Inhaltsverzeichniss giebt, sind bis auf den vierten dieselben, welche im *Codex* selbst an den betreffenden Stellen vorkommen, und stimmen mit den im *Thomas-Autograph* angeführten vollständigen Titeln fast durchweg wesentlich überein. Die Titel bei *Thomas*, die ich zur Vergleichung hersetze, sind: *Admonitiones ad spiritualem vitam utiles*; *Admonitiones ad interna trahentes*; *De interna consolatione*; *Devota exhortatio ad sacram communionem* (der *Cod. Bethl.* hat im Innern den Titel: *Devota exhortatio ad sacram Christi communionem*).

Angaben über die Zeit, zu welcher der *Cod. Bethl.* geschrieben ist, finden sich an drei Stellen desselben. Die erste, zwischen dem sogenannten 2. und dem sogenannten 3. Buche der *Imitatio*, lautet: *Explicit liber iste anno 1427* (mit arabischen Ziffern geschrieben, 4 und 7 in eben der alterthümlichen Form, die *Taf. IIa* in der nämlichen Zahl 1427 zeigt) *in crastino sanctæ elisabet.*)* Die zweite Zeitangabe, am Ende des sogenannten vierten Buchs der *Imitatio*, ist auf *Taf. IIa* facsimilirt; sie lautet: *Explicit liber Anno domini 1427 die crispini et crispiniani.**)* Die dritte Zeit-

*) Dies ist der 9. Juli. Es giebt bekanntlich zwei Heilige des Namens Elisabeth. Die eine ist die *Regina Hungariæ vidua*, wie sie das *Missale* nennt, die bekannte edle Landgräfin von Thüringen, deren Gedächtniss am 19. Novemb. begangen wird; die andere ist die *Regina Portugalliæ vidua*, zu deren Feier der 8. Juli bestimmt ist. Nur die letztere Elisabeth kann wegen der nachfolgenden Zeitangabe hier gemeint sein.

**) Dies ist der 25. October.

angabe steht am Schluss des *Speculum beati Bernardi*; sie ist facsimilirt Taf. II b unten und lautet: *Explicit liber iste totalis. anno MCCCCXXVIII 3^o die januarii*. Mit römischen Zahlzeichen ist hier ein arabisches verbunden. Da gesagt wird: *Explicit liber iste totalis*; so sollte man nichts weiter erwarten. Es folgen aber doch noch einige Kleinigkeiten, die von der Hand des bisherigen Schreibers hinzugefügt sind, und auf welche auch das Inhaltsverzeichnis mit den Worten „*Quædam orationes*“*) hindeutet. (Was hinter den „*Quædam orationes*“ noch im Cod. Bethl. steht, sind zwei an Maria gerichtete Gebetslieder, von welchen das zweite unvollständig geblieben. Beide Lieder sind von einer andern Hand als der des Schreibers aller übrigen im Cod. enthaltenen Schriften).

Der Text der *Imitatio*, wie er uns im Cod. Bethl. vorliegt, verdient im allgemeinen dasselbe Lob, das dem Texte des ersten Buchs im Cod. vom Hieronymus-Berge ertheilt ist. Das Gleiche lässt sich von der Interpunction sagen. Besonders das dritte und vierte Buch sind in beider Hinsicht vorzüglich, während das erste und zweite etwas nachstehen.*)

Der Text ist im Wesentlichen der des Thomas-Autographs. Die Abweichungen sind verhältnissmässig wenig zahlreich und noch weniger erheblich,**) und gerade an solchen

*) Zum Anhaltspunkt für die Beurtheilung möge die Vergleichung dienen, welche ich unter Zugrundelegung des Thomas-Autographs zwischen dem Cod. vom Hieronymus-Berge und dem Cod. Bethl. hinsichtlich der Lesarten und der Interpunction angestellt habe. Diese Vergleichung erstreckte sich über die ersten acht Capitel des ersten Buchs und ergab innerhalb dieses Umfangs folgendes Resultat: Vom Thomas-Autograph wich im Text der Cod. vom Hieronymus-Berge in 17, der Cod. Bethl. in 21 Fällen ab; in der Interpunction betrug die Zahl der Abweichungen bei jenem 35, bei diesem 49.

**) In 13 Capiteln des dritten Buchs, bei deren Auswahl ich ohne alle Tendenz verfahren bin (5—8; 28—32; 56—59), beträgt die Anzahl der Abweichungen des Cod. Bethl. von dem Thomas-Autograph in betreff der Lesarten des Textes zusammengekommen 17. In 6 dieser Capitel sind mir gar keine Verschiedenheiten, in 2 nur je eine, in andern 2 nur je zwei aufgefallen. Die höhere Zahl der Abweichungen fand ich in cap. 20, dem umfangreichsten aller dreizehn Capitel; sie betrug sechs. Dabei ge-

Stellen, wo die Lesarten des Thomas-Autographs am meisten

hörte die Mehrzahl der verglichenen Capitel zu den verhältnissmässig längeren der ganzen Imitatio; und nur eins (das 28.) kann man zu den sehr kurzen zählen. — Bei einer Vergleichung von vier Capiteln des vierten Buchs (13—16) sind mir im Ganzen nur drei Textverschiedenheiten, in jedem der Capp. 13, 15, 16 eine vorgekommen.

Um nicht nur über die Zahl, sondern auch über die Beschaffenheit der Textverschiedenheiten ein Urtheil zu ermöglichen, gebe ich ein Verzeichniss sämmtlicher variæ lectiones, die ich in den zur Vergleichung aus dem 3. und 4. Buche ausgewählten Capiteln gefunden habe.

Lib. III.

Cap.	Cod. Bethl.	Thomas-Autograph.
5	Deus meus amor meus: et totus meus et ego tuus.	Deus meus amor meus: tu totus meus, et ego totus tuus.
6	Sicut in prosperis ei placeo ab oratione revocet vel a sacra lectione	Sicut ei in prosperis placeo ab oratione revocet et a sacra lectione
7	et non pensantes	ohne et
„	Quodsi suum sentire magis quam aliis exercitatis magis credere	ohne das zweite magis
„	retrahi a proprio conceptu valuerunt	retrahi a proprio conceptu noluerunt
„	visiones et consolationes	visiones aut consolationes
32	ex intimo resignaveris	ex integro resignaveris
56	Die Anrede Fili fehlt im An- fange des Cap.	Die Anrede ist vorhanden.
„	Sicut foris nihil concupiscere	Sicut nihil foris concupiscere
58	affert sed magis sanctis displicet	afferunt sed magis sanctis displicent
„	Ego elegi eos	Ego eos elegi
„	sine ullis propriis præcedentibus meritis	sine ullis præcedentibus propriis meritis
„	de statu sanctorum	de sanctorum statu
„	ad hos vel illos	ad hos vel ad illos
„	quoniam ipsa cuncta — — donavi	quoniam ipsis cuncta — — donavi
59	ad pacem videntur esse ad felici- tatem habendam	ad pacem videntur esse et felici- tatem habendam

Lib. IV.

13	Deo meo	Deo
15	pro libitu	pro tuo libitu
16	qui solus potes	qui solus potest

Anstoss erregt haben, stimmt, wie der Codex vom Hieronymus-Berge, so auch der von Bethlehem mit ihm überein.*)

Der Interpunction liegt dasselbe System zum Grunde, welches im Thomas-Autograph angewandt ist; und auch in der Weise der Anwendung dieses Systems zeigt sich in der weit überwiegenden Anzahl der Fälle keine Verschiedenheit.**)

Auch da, wo die Interpunction des Thomas-Autographs in Beziehung auf den dadurch angezeigten Gedanken-Zusammenhang und Sinn etwas besonders Auffälliges hat und der sonst herrschenden Auffassung widerspricht, steht der Cod. Bethl. an der Seite des Autographs.***)

Es ist eine Eigenthümlichkeit des letzteren, dass es in einigen Capiteln des vierten Buchs von den Interpunctionszeichen, zumal dem für die kürzeste Pause bestimmten, vergleichsweise einen sehr sparsamen Gebrauch macht; dieselbe Eigenthümlichkeit ist im Cod. Bethl. wahrzunehmen.†)

Als charakteristisch verdient endlich noch erwähnt zu

*) Ich erinnere an Stellen wie lib. III cap. 27: *rei vilis aut pretiosi* (wo man *pretiosæ* erwartet); cap. 43: *intus sum doctor veritas* (wo man *veritatis* erwartet); lib. IV cap. 16: *accendas combures* (wo man *comburas* erwartet).

**) In denselben dreizehn Capiteln des dritten Buchs, welche von mir zur Vergleichung der *varietas lectionum* zwischen dem Cod. Bethl. und dem Thomas-Autograph benutzt sind, habe ich auch die Interpunction verglichen. Ich fand, dass bis auf ein Achtel der Fälle beide Handschriften zusammenstimmen.

***) Ich verweise auf Stellen wie lib. I cap. 3: *Oculos habentes non videmus* et *quid curæ nobis de generibus et speciebus* (Prol. I, S. 111 folg.); lib. IV cap. 11: *Hæc possunt etiam dici mensæ dux hinc et inde: in gazophylacio sanctæ ecclesiæ positæ* (Prol. I S. 68 folg.).

†) Dahin gehören namentlich cap. 9, 14 und ganz besonders 17. Als Beispiel diene aus letztgenanntem Capitel Folgendes: *Unde et omnium devotorum cordium jubilationes, ardentis affectus, mentales excessus, ac supernaturales illuminationes et cælicas visiones tibi offero et exhibeo cum omnibus virtutibus et laudibus ab omni creatura in cælo et in terra celebratis et celebrandis pro me et omnibus mihi in oratione commendatis quatenus ab omnibus digne lauderis: et in perpetuum glorificeris.* Weder im Text noch in der Interpunction findet hier auch nur der geringste Unterschied zwischen dem Thomas-Autograph und dem Cod. Bethl. statt.

werden, dass auch jene Zeichen, deren das Autograph sich bedient, um grössere Abschnitte innerhalb einunddesselben Capitels zu unterscheiden, dem Cod. Bethl. nicht fehlen. Zwar kommen sie in jedem der beiden ersten Bücher nur in je einem Capitel vor; aber weit häufiger sind sie im dritten und vierten Buche.*) In dem letztgenannten stehen sie mit einziger Ausnahme des siebenten Capitels in sämtlichen Capiteln, wo sie das Autograph hat. — Auch hinsichtlich der Stelle, wo sie in den einzelnen Capiteln auftreten, sowie hinsichtlich der Zahl ihres Vorkommens in demselben Capitel, herrscht, wenige Ausnahmen abgerechnet, zwischen dem Autograph und dem Cod. Bethl. Uebereinstimmung.

3. Codex Noviomagensis

vom J. 1427.

Ein Facsimile dieses Codex, der hier zum erstenmale näher besprochen wird,**) findet sich auf Tafel III a und III b. Es ist ein Stück aus dem ersten Capitel des sogenannten vierten Buches der *Imitatio*, was die Tafel zur Anschauung bringt. Von derselben Hand, deren saubere und im ganzen correcte Arbeit sich in dieser Probe darstellt, ist durchweg von Anfang bis zu Ende der ganze Codex geschrieben. Es

*) Der Cod. Bethl. hat solche Zeichen für grössere Abschnitte im ersten Buche in c. 1; im zweiten Buche im c. 9; im dritten Buche in den Capiteln 5, 10, 21, 26, 32, 37, 39, 40, 44, 45, 47, 50, 55, 56, 58; im vierten Buche in den Capiteln 1, 2, 3, 4, 9, 10, 11. — Es erscheinen diese Abschnittszeichen im Autograph in grössester Anzahl in lib. IV cap. 1 und cap. 9, nämlich in der Zahl sechs und vier. In der gleichen Zahl finden sie sich in denselben Capiteln im Codex Bethl. — Dass die Zeichen in diesem Codex an einer Stelle stehen, wo sie das Autograph nicht hat, ist mir nur zweimal aufgefallen: in lib. I cap. 1, wo übrigens die Stelle (vor: *Quid prodest tibi etc.*) passend gewählt ist, und lib. III cap. 21.

**) Genannt wird dieser Codex u. a. von Gence in den Prolegomenen seiner Ausgabe der *Imitatio*. Pag. XXXVIII. — Gregory erwähnt in seiner *Histoire du livre de l'Imit.* I S. 181 f. noch eines zweiten Codex aus dem

ist eine sehr wohl erhaltene Papier-Handschrift; das Papier kräftig und dick; das Format klein, wie aus der angehängten Tafel zu ersehen. Eigenthümerin des Codex ist die Königl. Burgundische Bibliothek zu Brüssel, welche ihn vor mehreren Jahren in einer Auction erworben. Er trägt die Nummer 22084.

Den Hauptbestandtheil des Codex bilden die vier Bücher der Imitatio. Dann folgt ein kurzer, nur 13 Capitel enthaltender Tractatus magistri theoderici de vicio proprietatis ad sorores sanctimoniales venerabilis conventus sancti egidii monasteriensis ordinis sancti Benedicti. Der Tractat schliesst mit den Worten: Deo gracias. Das letzte Blatt des Codex ist zum grösseren Theile leer; den kleineren Theil davon nehmen einige Aphorismen ein, die mit dem übrigen Inhalt des Codex nichts zu thun haben. *) — Am Schlusse des Tractatus magistri theoderici hinter den Worten: „Deo gracias“ steht die Unterschrift, welche nicht bloss über die Person des Schreibers und dessen Aufenthaltsort, sondern, was vor allem wichtig ist, auch über die Zeit der Anfertigung der Abschrift Angaben enthält. Diese, fast ohne alle Abkürzung **) geschrie-

J. 1427, worüber ich mit dessen eignen Worten berichte: „Codex Trudonensis, manuscrit sur parchemin, possédé par M. Onésime Leroy, et à la fin: Hunc libellum fecit fieri Walterus de Stapel prior monasterii S. Trudonis, qui perfectus fuit anno MCCCCXXVII. Ce manuscrit ne contient que les trois premiers livres.“

*) Auf der Vorderseite des letzten Blattes steht nichts weiter als: Pes cedrus, medium cupressus, oliva supremum — Palmaque transversum fuit in domini cruce lignum. Ferner: Per tria solitudinem silentium visitationem carthusia manet in rigore. — Auf der Rückseite des Blatts steht unter der Ueberschrift Augustinus ein Gespräch des heiligen Geistes mit seinem Liebhaber: Procedat spiritus sanctus in medium et dicat amatori suo. Vis me frui? Volo. Contemne quodcumque terret. Contempsi. Parum fecisti. Quid amplius? Contemne quodcumque delectat. Contempsi. Adhuc parum fecisti. Quid amplius? Contemne te ipsum. Contempsi. Jam multum fecisti et sic me invenisti.

**) Die Abkürzungen finden sich nur in den Wörtern: Tenglals, Canonici, Regularis. In dem Worte: Tenglagnels fehlt das erste n; aber es ist durch einen über der ersten Silbe stehenden Bogenstrich angedeutet, der keinen Zweifel hinsichtlich der Lesung übrig lässt.

benen Angaben sagen Folgendes: Finitum et completum Anno domini millesimo quadringentesimo vicesimo septimo in profesto visitationis gloriosæ virginis mariæ per manus fratris Henrici Tengnagels Canonici Regularis extra muros Novimagen.*)

Die vier Bücher der Imitatio erscheinen in diesem Codex ebenso wie in dem von Bethlehem nicht als einzelne Theile eines grösseren schriftstellerischen Werks, sondern als selbständige Schriften. Der Titel des sogenannten ersten Buchs steht im Codex am Ende jenes Buchs; man liest dort: *Expliciunt ammoniciones spirituales ad vitam spiritualem valde utiles*. Der Titel stimmt also mit dem im Thomas-Autograph gebrauchten fast wörtlich überein. Den Titel des sogenannten zweiten Buchs der Imitatio hat der Codex sowohl im Anfange als am Ende des Buchs. *Incipiunt ammoniciones ad interna trahentes* — schreibt Tengnagel im Anfange, *Expliciunt etc.* — schreibt er am Ende. Dieser Titel ist bis auf's Wort derselbe wie im Thomas-Autograph. Ein Titel für das sogenannte dritte Buch der Imitatio fehlt im Codex; der Schreiber hat sich auf ein Verzeichniss der Ueberschriften sämtlicher Capitel beschränkt. Der Titel des sogenannten vierten Buchs endlich ist wie der des zweiten doppelt angegeben: *Devota exhortatio ad sacram Christi communionem*. Lässt man das an dieser Stelle unbeschadet der Deutlichkeit entbehrlche Wort „Christi“ weg; so ist es derselbe Ausdruck, dessen das Thomas-Autograph sich bedient.

Die Interpunction des Codex ist insofern sehr unzureichend, als nur Punkt und Fragezeichen verwandt werden. Abgesehen von diesem Mangel, ist sie jedoch sinnentsprechend.

*) Gemeint ist das Regular-Kloster B. Catharinæ, das nachweislich schon im J. 1340 bestand und im J. 1430 dem Capitel zu Windesheim sich anschloss. Das Kloster lag ursprünglich ausserhalb der Stadtmauer von Nymegen, wurde aber in Folge der Erweiterung der Stadt im J. 1467 in den Umkreis derselben hineingezogen. Vgl. A. quay: *Het Klooster te Windesheim, Aanhangsel* S. 48 folg.

Der Text ist im ganzen trefflich, obwohl hinter den des Cod. Bethl. etwas zurückzustellen. Mit dem Texte des Thomas-Autographs befindet er sich weit überwiegend in Uebereinstimmung. Die Abweichungen bestehen auch in diesem Codex grossentheils nur in der Umstellung benachbarter Wörter und sind im Uebrigen nur selten von bedeutenderer Erheblichkeit.*) Denjenigen Lesarten des Autographs, die

*) Ich gebe hierunter zur Veranschaulichung des Sachverhältnisses eine aus einer grösseren Anzahl von Capiteln zusammengestellte Uebersicht über die vergleichsweise erheblicheren Text-Differenzen zwischen dem Cod. Noviomag. und dem Thomas-Autograph. Die Lesarten des Cod. Noviomag. stehen in dem nachfolgenden Verzeichniss voran; die des Thomas-Autographs folgen nach und sind von den ersteren durch ein Semikolon geschieden.

Lib. I cap. 1. Oportet magis sentire compunctionem; opto magis etc. — In altum se extollere; in altum statum etc. Cap. 2: quam sunt multa; quia sunt multo plura. — Bene et alta sentire; alte. Cap. 3: potest stabilis cordis esse; corde. Cap. 5: Si vis profectum invenire; haurire. Cap. 6: remorsu; ex reatu conscientiae. Cap. 7: quidquid naturaliter habueris; quidquid boni naturaliter habueris. Cap. 8: sed incipimus; et incipimus. Cap. 9: Potest enim; potest etiam. Cap. 10: sociantur; sibi sociantur. Cap. 11: modo contrarium saepe sentimus; modo e contrario saepe sentimus. Cap. 12: hominem ad se revocant; hominem ad cor revocant. — Contradictores; contradictiones.

Lib. II cap. 1: videbis regnum Dei ad te venire; in te. — se ad exteriora effudit; effundit. Ueber Capp. 2, 3 und 4 ist nichts zu bemerken. Cap. 5: foras percipis; foris. Cap. 6: Si attendas; attendis. Ueber Cap. 6 ist nichts zu bemerken.

Lib. III Capp. 1—3 geben zu keinen Bemerkungen Anlass. Cap. 4: seductionibus; seductoribus. — afflictione mala; affectione mala. Ueber Capp. 5 und 6 ist nichts zu bemerken. Cap. 7: consolari quando vult. sicut sibi placuerit; consolari quando vult et quantum vult et cui vult: sicut etc. — Die Worte des Autographs „atque ab aliis etiam despici et“ (fast am Schluss des Cap.) fehlen im Cod. Noviom. Capp. 8—15 bieten zu keinen Bemerkungen Veranlassung. Cap. 16: spirituales mundicordes; spirituales ac mundicordes.

Lib. IV cap. 11: gustum verbi; gustant verbum. — In carcere corpus ejus detentus; in carcere corporis hujus detentus. — Hæc possent etiam dici; possunt. Cap. 12: ego suppleo; ogo supplebo. Cap. 13: Sicut solet dilectum ad dilectum loqui; dilectus. Cap. 14: sicut multi devoti fuerint; fuerunt. Cap. 15: sed integrum te in ipso posueris; integre. Am Schlusse des Cap. hat Cod. Noviom. zweimal consolationem

besonders zu Anstoss Veranlassung gegeben haben, begegnet man meist auch hier.*)

Von den bekannten Zeichen für grössere Capitel-Abschnitte, die, wie oft erwähnt, das Thomas-Autograph auszeichnen, hat auch Tengnagel fleissig Gebrauch gemacht. In der Mehrzahl der Fälle stimmt er mit dem Autograph. Das dritte Buch ist in dieser Hinsicht ganz besonders zu nennen, indem hier nur in etwa sechs Capiteln Verschiedenheiten stattfinden, während sonst überall Cod. Noviom. und Autograph genau zusammentreffen.**)

4. Codex Osnabrugensis

vom J. 1429.

Es ist eine unschöne und schwer leserlich geschriebene Papier-Handschrift in Folio, welche sich im Besitze der

novam, während im Autograph novam fehlt. Cap. 16: et qui solus potes me; potest. Cap. 17: Unde et devotorum; Unde et omnium devotorum. Cap. 18: et per solas patrum sententias; sanas.

*) Ich meine Stellen, wie die schon angeführten und ähnliche: Lib. I c. 1: Si scires totam bibliam exterius. Cap. 24: perurgentur (als futurum tertiæ conjugationis). — Lib. II cap. 3: Bonus pacificus homo (die beiden Adjectiva ohne et). — Lib. III cap. 6: Sibi imputa (sibi demonstrativisch gebraucht). — Lib. IV cap. 16: combures (wo man comburas erwartet.) U. s. w.

**) Im ersten Buche hat der Cod. Noviom. dergleichen Abschnitts-Zeichen an fünf Stellen (capp. 13, 19, 22, 25), aber nirgends da, wo das Autograph sie hat. — Im zweiten Buche stehen im Cod. Noviom. zwei Abschnitts-Zeichen (capp. 1 und 9); und zwar an Stellen, wo sie auch im Thomas-Autograph vorkommen. — Im dritten Buche finden zwischen Cod. Noviom. und Autograph Abweichungen statt in den Capp. 4, 21, 30, 39, 49, 54. Diese Abweichungen bestehen meist darin, dass im Cod. Noviom. die Absatz-Zeichen gänzlich fehlen. — Die im vierten Buche im Cod. Noviom. vorkommenden fünf Abschnitt-Zeichen finden sich an Stellen (Capp. 1, 3, 9, 11), wo sie auch im Autograph stehen. Ausserdem aber hat das letztere dergleichen Zeichen auch noch an andern Stellen, wo sie im Cod. Noviom. fehlen.

Königl. Bibliothek zu Brüssel befindet.*) Sie macht dort einen Theil eines Mischbandes aus, in welchem sie die Nummer 1020 trägt. Sie umfasst nur das erste Buch der *Imitatio*, das ein „*libellus humilis ac devotus*“ genannt und durch den Titel „*liber de ymitacione Christi*“ näher bezeichnet, also als ein selbständiges, in sich abgeschlossenes Werk charakterisirt wird.***) Der Notiz zufolge welche am Schlusse des Codex steht, hat der ungenannte Schreiber im Jahre 1429 am Feste der heiligen drei Könige um 3 Uhr zu Osnabrück seine Abschrift vollendet.***)

Höchst auffällig verhält sich der Codex in Betreff der Ueberschriften der einzelnen Capitel. Bei mehreren derselben fehlen sie entweder ganz, oder es sind nur Bruchstücke vorhanden; leer gebliebene Räume, die sich an den entsprechenden Stellen der Blätter der Handschrift finden, deuten wohl darauf hin, dass der Abschreiber das Fehlende auch in dem Codex, aus dem er selber abschrieb, nicht gelesen, später aber aus einer andern Quelle hinzuzufügen beabsichtigt habe. Noch befremdlicher ist, dass da, wo Capitel-Ueberschriften im Cod. Osnabrug. vorkommen, der Wortlaut derselben fast überall von dem sonst allgemein bekannten völlig abweicht; und nicht allein da, wo die Ueberschriften vollständig, sondern auch da,

*) Vgl. Nolte: „Zur Geschichte des Büchleins von der Nachfolge Christi“ in der Zeitschrift für d. ges. kathol. Theol., herausgeg. v. d. theol. Facultät zu Wien. Wien 1856, W. Braumüller. Bd. VII, Heft 1. S. 14 folgg.

**) Am Anfange des Cod. steht: *Incipit libellus humilis ac devotus dictus liber de ymitacione Jesu Christi*. Am Schlusse steht: *Explicit libellus devotus et humilis dictus de imitatione Christi liber*.

***) Die grösstentheils in Abbreviaturen geschriebene Notiz, deren Schriftzüge an einzelnen Stellen kaum oder gar nicht zu entziffern sind, lautet in ihrem Haupt-Inhalte, der glücklicherweise dem Leser keine Schwierigkeit bietet, so: *Finitus anno domini 1429 ipso sancto die trium magorum osnabrugis hora tertia*. Die Jahreszahl ist mit arabischen Ziffern geschrieben; die Ziffer vier hat die bekannte alterthümliche Form (vgl. Taf. II a).

wo nur Bruchstücke davon vorhanden sind, zeigt sich die grösste Verschiedenheit.*)

Die Interpunction des Codex ist nicht die des Thomas-Autographs, und hat auch im Uebrigen keine besonders empfehlenswerthen Eigenschaften. Sehr gut dagegen ist der Text; und dürfte der Cod. Osnabr. in dieser Beziehung im Allgemeinen dieselbe Werth-Stufe erreichen, welche die Codices vom Hieronymus-Berge, von Bethlehem und Nymegen einnehmen. Wie jene drei, ist auch dieser Cod. Osn. dem Texte des Thomas-Autographs sehr eng verwandt.**)

Wie nahe er demselben steht, mag die hierunter***) ausgeführte Vergleichung veranschaulichen.

*) Sechs Capitel haben gar keine Ueberschrift (nämlich: 1, 3, 4, 5, 9, 14); sechs (nämlich: 2, 8, 11, 15, 16, 17) haben nur Bruchstücke von Ueberschriften; zum Beispiel Cap. 2: De contemptu sciendi virtutibus; cap. 11: De contemptu quæ ad pertinent; capp. 15 und 16: Consilium. — Dreizehn Capitel haben vollständige Ueberschriften; aber von diesen ist nur die des 23. Capitels in Uebereinstimmung mit der allgemeinen Ueberlieferung. Die Ueberschriften der übrigen 12 Capitel lauten mehr oder weniger fremdartig, z. B. cap. 6: De inordinato appetitu; cap. 10: De contemptu tumulti et confabulatione; cap. 18: Confortatio de vita sanctorum; cap. 25: De confortatione spirituali. — Selbst nicht einmal durch Zahlwörter oder Ziffern ist die Reihenfolge der einzelnen Capitel bezeichnet. — Inmitten von capp. 9 und 54 stehen noch besondere Ueberschriften (De contemptu consolationis humanæ; De peccatis inferni) — wohl nur zur Hinweisung auf Capitel-Abschnitte.

**) Eine entferntere Aehnlichkeit verräth sich in der Orthographie. Zum Beweise der Verwandtschaft ist auch sie zu benutzen; jedoch nur mit grosser Vorsicht. Vgl. Prol. Bd. II, S. 10, Anm.

***) Ich gebe im Nachstehenden eine Zusammenstellung der erheblicheren Abweichungen, die sich in der Zahl sämmtlicher Capitel finden. In dieser Zusammenstellung ist jedesmal die Lesart des Cod. Osnabr. zuerst angeführt; die des Thomas-Autographs folgt nach. Cap. 1: morem imitemur; mores — sine caritate et gracia; sine caritate Dei etc. — in altum se extollere; in altum statum etc. Cap. 2: aliquid scire et dicere; discere. Cap. 3; recta iudicat; recte. Cap. 6: in fervido spirituali; in fervido et etc. Cap. 11: libere vacare; libere sibi vacare — purgati; ut purgati. Cap. 13: Cod. Osnabr. citirt aus Ovid ein ganzes Distichon, das Thomas-Autograph nur den Hexameter (Principiis obsta etc.) Cap. 15: aliquando intermittendum; libere aliquando etc. — pro meliori mu-

6. Codex Roolf

vom J. 1431.

Der Cod. Roolf ist erst seit dem Februar des J. 1881, wo eine kurze anonyme Mittheilung über denselben in Nr. 43 des Deutschen Reichsanzeigers erschien, in der literarischen Welt bekannt geworden. Der Verfasser jener Mittheilung, Bergrath Schmidt-Reder in Görlitz, gab sodann einige Monate später in Petzholdt's „Neuem Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft“ eine ausführlichere Beschreibung. Diese, durch einen Separatabdruck, welchem ein Facsimile aus dem Cod. beigelegt wurde, den weitesten Kreisen zugänglich gemacht (Dresden 1881, G. Schönfeld's Verlagsbuchhandlung), ist bei der Darstellung und Beurtheilung, die ich an dieser Stelle gebe, in ausgiebigstem Maasse benutzt worden. Ausserdem haben sich noch zwei andere Quellen zur Benutzung mir erschlossen: 1, der Codex Roolf selbst, den ich während eines mehrtägigen Aufenthalts in Görlitz dank der gütigen Vermittlung des genannten Herrn Bergraths durch eignen Augenschein kennen zu lernen Gelegenheit fand, und 2, — was mir von grösster Wichtigkeit war — eine von dem Herrn Bergrath veranstaltete Collation des Cod. R. mit meiner nach dem Autograph des Thomas gearbeiteten

tando; mutandum — ex quanto amore quis agit quam quantum agit; ex quanto quis agit quam opus quod facit. Cap. 18: numquam cessaverunt; minime cessarent. Cap. 20: Deo in secreto vivere; servire — (am Schluss): nova autem delectat audire; nova delectat aliquando audire. C. 23: debes tenere; deberes — statim non es paratus; hodie-nec in futuris tuam differas salutem; in futurum etc. — sunt dies salutis; nunc sunt etc. — certam habeas valere conscientiam; certam valeas habere conscientiam. Cap. 24: accidiosi ardentibus stimulis pungentur; perurgentur — amarissima poenitentia; gravissima — Tunc plus valebit stricta vita quam ardua poenitentia; tunc plus placebit stricta vita et etc. — quid possis pati postea; quid possis postea. Cap. 25: alii religiosi; multi alii religiosi — turpe est; esset — Qui parvos non vitat defectus paulatim labitur ad majora; ad majores.

Ausgabe der *Imitatio*. Diese Collation, welche von Anfang bis Ende mit gleich ausgezeichneter, auch die scheinbar unbedeutendsten Kleinigkeiten nicht übersehender Genauigkeit durchgeführt und durch zahlreiche Facsimiles von einzelnen Wörtern, Satztheilen oder Sätzen des Cod. R. illustriert ist, ersetzt fast diesen Codex selbst. Dass sie mir zu freiester Durchforschung und Verwerthung überlassen wurde, darf ich auch hier unter wiederholter Bezeugung meiner innigen Dankbarkeit nicht unerwähnt lassen.

Schmidt-Reder hat den Codex in der Bibliothek eines Privatmannes, des Rentiers Joseph Roolf in Klein-Saubernitz bei Gutttau im Königreich Sachsen, bemerkt und nach diesem Herrn benannt. Der zunächst frühere Eigenthümer des Cod. war ein Verwandter Roolf's, ein katholischer Geistlicher, der ihn zu Heidelberg auf einem Boden gefunden und käuflich an sich gebracht hat.

Der Codex ist durchweg auf Pergament geschrieben, in Quaternionen von je vier Lagen oder acht Blättern. Format und Schrifttypus ist aus den angehängten Tafeln Nr. Xa; Nr. Xb; Nr. Xc zu sehen. Dieselbe Hand geht mit gleicher Sauberkeit durch den Codex. Uebrigens fehlt es nicht an einer Anzahl von Schreibfehlern, welche uncorrectirt geblieben, jedoch grösstentheils leicht zu erkennen sind. Anderswo finden sich Rasuren und Correcturen. Ob die letzteren darauf zurückzuführen sind, dass der Schreiber, nachdem er die Abschrift nach der ihm zu Gebote stehenden Vorlage vollendet, noch eine zweite Vorlage zur Vergleichung herbeizog, — eine Meinung, die Schmidt-Reder äussert — möchte ich in Ungewissem lassen. Dergleichen Erscheinungen findet man ja wohl ausnahmslos in jedem Codex, ohne dass man dabei an die Benutzung von zwei verschiedenen Vorlagen denkt. — An ein paar Stellen stehen Varianten des Textes am Rande — vielleicht von späterer Hand.

Der Schreiber des Codex, welcher sich am Ende selbst genannt hat, (vgl. Tafel Nr. X, c). ist Johannes Cornelii, ein Mitglied des zur Windesheimer Congregation gehörenden

Klosters Bethlehem bei Löwen.*) Mit der Abschrift ist er, wie er sagt, am Tage der h. Lucia, also am 13. December, des J. 1431 fertig geworden.

Von einem Manne, der, wie der Schreiber dieses Codex (vorausgesetzt, dass die *Imitatio* von einem Windesheimer *Canonicus* verfasst worden) in der Lage war, einen vorzüglichen Text für seine Abschrift zu erhalten, kann man ein treffliches Werk erwarten; und in der That wird diese Erwartung nicht getäuscht.

Der Text ist, alles in allem genommen, von vorzüglicher Beschaffenheit und mit dem Texte des Thomas-Autographs auf das engste verwandt. Schmidt-Reder hat eine, fünf Seiten umfassende Zusammenstellung der Abweichungen des Cod. Roolf vom Autograph gegeben (und zwar unter Benutzung meiner Ausgabe); aber unter den von ihm angeführten Differenzen trifft man eine grosse Menge offenkundiger Schreibfehler**),

*) Ueber die Person des Cornelii enthält „*Valeri Andreae Desseli J. C. Bibliotheca Belgica*“ (Lovanii, typ. Jacobi Zegers, 1643) S. 485 Folgendes: *Joannes Cornelii, Diestensis, undecimus presbyter vitam Canonicam professus a. 1419 in monasterio Bethleemitico, prope Lovanium, adolescens habuit in Studio Parisiensi (ubi et Artium Magister promotus fuit) sodalem M. Heimericum de Campo, postmodum famosissimum S. Theologiæ Professorem Lovanii. Qui cum tempore magnarum vacantiarum apud Religiosos Bethleemitas feriari solitus esset, doceretque eos Complementa artis et scientiæ Raymundi Lulli, quod Omne scibile prænotabat: Joannes hic aspernatus has speculativas curiositates, ut aiebat, edidit partim metro, partim rithmo libellum, multos devotos conceptus continentem, quem Omne scibile inscripsit. Item Orationes et Meditationes varias.* — — — *Plenus dierum e vita abiit a. D. 1472, ætatis 79.* (Die oben angeführte Jahreszahl 1419 wird ein Druckfehler sein und in 1429 verwandelt werden müssen, da das Jahr 1431 von Cornelii selbst (vgl. Tafel Nr. X, c) als das zweite nach Ablegung seiner Klostersgelübde bezeichnet wird.) — Ueber das Kloster Bethlehem s. *Acquoy: Het klooster te Windesheim. Theil III, S. 56* folg.

**) Dahin rechne ich z. B.: Ueberschrift von lib. II *trahente* statt *trahentes*; lib. II, 2 *consolitionis* st. *consolationis*; lib. III, 5 *nihil dulcius est amare* st. *amore*; ebenda *interiora cordis ore* st. *interiori*; ebenda *am Ende accedenfia* st. *accidentia*; III, 7 *non incederes* — in *periculum* st. *incideres*; III, 12 *am Ende labori utili* st. *labore*; III, 14

ferner eine namhafte Zahl von ganz unerheblichen, für den Sinn völlig bedeutungslosen oder doch kaum in Betracht kommenden Varianten.*) Textverschiedenheiten, die einigermaßen in's Gewicht fallen oder wirklich von grösserer

abyssalilibus st. abyssalibus; III, 19, quamlibet parvum st. quantumlibet; III, 20 eorum st. earum insectatio (earum sc. passionum); ebenda nota mihi sit st. fit; ebenda alie plures (sc. conflictus) st. alii; III, 26 que toto affectu ambit vanitas st. quas; III, 31 supertranscire st. supertransire; III, 34 lætitiæque festinam st. festivam; III, 34 ad eum pervenit st. eam (sc. rem); III, 42 (im Anfange) implacatus st. implicatus; III, 46 mometur st. movetur; III, 50 (Ueberschrift) manu st. manus; III, 53 renunciari st. renunciare (Mitte des Cap.); III, 54 nihil boni se adscribit st. sibi; III, 55 Sentio — — captivam me ducentem st. captivum; III, 59 auxiliatur opportunis st. opportunius; IV, 14 in melius se mutatos st. melius; IV, 6 Quid erga faciam st. ergo; IV, 7 tam tardus st. tardus; IV, 9 simplicitate st. simplicitate; IV, 11 mortalitate st. mortalitate (Schmidt-Reder hält mortalitate dagegen für einen Gallicismus); IV, 17 gratissime desideria st. gratissima; IV, 18 (Schluss) infallibilia st. ineffabilia.

**) Beispielsweise führe ich an: ac st. et; sicuti st. sicut; I, 3 stabilis cordis st. corde; ebenda in studiis florent st. studiis (ohne in); ebenda aliquid videbantur st. aliq. esse vid.; I, 4 Magna est sapientia st. Magna sap. (ohne est); I, 7 humilibus st. humili; ebenda zelus est st. zelus ohne est (diese Hinzufügung der Copula an Stellen, wo sie im Autograph des Thomas fehlt, kommt häufiger vor); I, 8 blandiri st. blandire; I, 13 (gegen Ende) existit st. consistit; I, 14 eorum libitu fiunt st. velle; I, 15 quiescunt st. requiescunt; I, 18 electi st. dilecti; I, 21 habe st. habeas; I, 22 institueremur st. instrueremur; I, 33 quasi statim esses st. hodie; I, 25 præ aliis st. ceteris; lib. II, 1 ut non capiaris st. ne; II, 10 requiem st. quietem; II, 12 multo durius est st. erit; ebenda perpetuo st. perpetue; III, 11 sæpius st. sæpe; III, 20 cum puto st. dum; III, 26 libuerit st. voluerit; III, 28 igitur st. ideo; III, 29 tribulatione st. passione; III, 40 requiescat st. quiescat; III, 47 pax summa st. firma; III, 57 dimitte transire st. perimite; lib. IV, 1 quantum — — studuerunt st. qu. agere st.; IV, 3 mente devota suscipere st. devote; IV, 4 ponam st. apponam; IV, 8 mihi non curo st. nihil curo. — Als charakteristisch führe ich noch an, dass öfters da, wo das Autograph des Thomas in einer an die feinere classische Latinität erinnernden Weise den Conjunctiv hat, der Cod. R. den Indicativ setzt; z. B.: lib. I, 2 quum plures doctores te inveniuntur st. inveniuntur; III, 6 Si consistunt adversus me castra st. consistent; III, 25 si cuncta fiunt st. fiunt.

Bedeutung sind, finden sich nur in verhältnissmässig äusserst geringer Zahl; und selbst unter diesen sind wohl gar manche nicht auf die Vorlage, die der Abschreiber benutzte, sondern lediglich auf ein Versehen des letzteren beim Abschreiben zurückzuführen.*) Zieht man überhaupt alle die Stellen des

*) Ich hebe namentlich folgende Varianten hervor:

	Codex Roelf:	Autograph des Thomas:
I, 1,	in altum se extollere	in altum statum etc.
I, 1,	longam vitam sperare	l. v. optare
I, 15,	Hoc enim facto opus bonum non deseritur: sed in melius commutatur	destruitur
I, 24,	ardentibus stimulis purgentur	perurgentur
II, 3,	laudabile munus virileque fact.	l. nimis etc.
II, 12,	accedent ad Christum cum	acc. ad Chr. judicem cum
II, 12,	tu quæris	tu tibi quæris
III, 2,	Servus sum ego	Servus tuus sum ego
III, 3,	pro una re et parva promissione	p. vana re etc.
III, 7,	si tamen retrahi a proprio con- ceptu non valuerint	noluerunt
III, 7,	si se ipsum nihil reputet, et in veritate displiceat	despiciat
III, 8,	Loquor ad Dominum meum	Loquar
III, 10,	Nunc iterum loquor Domine et non silebo	loquar
III, 13,	— — — — —	et sub omnium pedibus incurvare (im Cod. R. fehlen diese Worte)
III, 16,	certum est quod diu desi- derare non possent	durare
III, 20,	Et si non omnino ad confu- sionem	consensionem
III, 22,	naturaliter vel spiritualiter	supernaturaliter
III, 30,	tunc saepe magis merendi in- stat lucrum	majus
III, 32,	eius quem tibi proposui	praeposui
III, 34,	sed si debet gratum esse opor- tet condimento tuæ sapientiæ condiri	sed si debet gratum esse et bene sapere: oportet gratiam tuam adesse, et condimento tuæ sapientiæ condiri
III, 35,	infirmities innumeras oblo- cutiones	injurias

Cod. Roolf ab, deren Verschiedenheit von den entsprechenden Stellen des Thomas-Autographs entweder mit unzweifelhafter Gewissheit, oder doch mit grosser Wahrscheinlichkeit lediglich aus Uebereilung bei Anfertigung der Abschrift zu erklären ist; so möchte kaum ein Dutzend von Varianten zwischen

	Cod. Roolf	Autograph des Thomas
III, 43,	(am Ende) doctor veritatis	doctor veritas
III, 49,	Quod aliis placet processum habebit: quod tibi placet alteri non proficiet	ultra
III, 50,	Gratias tibi quia non pepercisti malis meis sed attrivisti me verberibus amoris: infligens dolores etc.	verberibus amaris
III, 52,	In veritate confiteor quoniam dignus sum omni ludibrio et contemptu: nec decet me inter tuos devotos commorari	commemorari
III, 54,	Et multum ponderari sua gesta et dona concupiscit	Et multum p. s. g. e. dona et dicta c.
III, 59,	locus aliquis secretus contutari	locus aliquis secretus et amoenus contutari
IV, 1,	Quia ergo tua sunt verba	Quia ergo tua sunt et vera
IV, 4,	Aut quis juxta copiosum ignem stans, non parum coloris inde percipit?	caloris
IV, 5,	Grande misterium, et magna dignitas sacerdotum	ministerium
IV, 5,	patet omne quod jusserit	paret
IV, 5,	ad hoc corpus est accedendum	opus
IV, 9,	scandalizavi verbis factis scienter et ignoranter	scienter vel ignoranter
IV, 10,	Si hodie propter istud dimittis, cras forsitan illud magis eveniet	aliud majus
IV, 15,	sed ad Dei gloriam	sed super omnem devotionem et consolationem ad Dei gloriam
(Schluss)		
IV, 18,	ad sacramentum accedere	accede

Noch möge in dieser Anmerkung einer Stelle der Imitatio mit ein paar Worten gedacht werden, auf welche Schmidt-Reder (S. 7 und 8)

den beiden Handschriften übrig bleiben, die eigentlich der Rede werth sind. Nur das ist allerdings zu beachten, dass die Uebereilungsfehler, von denen wir sprechen, nur im Cod. Roolf und nicht im Thomas-Autograph zu finden sind, und dass daher, wenn etwa ein Codex nach dem andern corrigirt

um den Unterschied zwischen dem Thomas-Autograph und dem Cod. Roolf zu charakterisiren, näher eingeht. Es ist eine bekannte und in mehrfacher Beziehung interessante Stelle aus lib. III, c. 56. Sie lautet

im Cod. Roolf

im Thomas-Autograph

¶ Domine igitur sicut dixisti et promisisti: sic utique mihi promereri contingat. Suscepi de manu tua crucem: portabo eam usque ad mortem sicut imposuisti mihi. Vere vita boni monachi crux est: sed dux paradisi Inceptum est retro abire non licet: nec relinquere oportet. ¶ Eya fratres etc.

Domine Jesu sicut dixisti et promisi: sic utique fiat et mihi promereri contingat. Suscepi suscepit de manu tua crucem: portabo et portabo eam usque ad mortem: sicut imposuisti mihi. Vere vita boni monachi crux est: sed dux paradisi. Inceptum est retro abire non licet: nec relinquere oportet.

¶ Eya fratres etc.

Schmidt-Reder findet die Redaction dieser Stelle in den beiden Handschriften auffällig verschieden; ich kann ihm darin nicht beipflichten, sehe vielmehr die Verschiedenheit nur als eine geringfügige an. — Er hält die Redaction im Cod. Roolf für die ursprüngliche und zieht sie der Redaction im Thomas-Autograph vor. Auch darin bin ich nicht seiner Meinung. Er sagt: „Ich halte das Einfachere, Ungeschmücktere für das ältere und vermuthe, dass die Stelle bei Thomas eine jüngere Redaction ist.“ Dagegen erlaube ich mir zu bemerken, dass Wiederholungen, wie die „suscepi, suscepit“; „portabo et portabo“ in der Imitatio nichts Seltenes sind. Ich erinnere an lib. II, c. 12: „Erras, erras.“ Diese Wiederholung hat sowohl das Thomas-Autograph, wie der Codex Roolf; und der letztere hat eine solche Wiederholung ausserdem an einer Stelle, wo sie im Thomas-Autograph fehlt; ich meine lib. II, c. 11: „tunc vere vere pauper et nudus spiritu esse poterit“. — Wo, wie in obiger Stelle eine tiefere Gemüthsbewegung in feierlicherer Weise sich ausspricht, scheinen mir jene Wiederholungen von suscepit und portabo sehr angemessen und daher die Vermuthung der Ursprünglichkeit für sich zu haben.

Schmidt-Reder nimmt ferner Anstoss daran, dass im Thomas-Autograph kein besonderes Zeichen (ein ¶ im Cod. R.) den mit Domine beginnenden grösseren Absatz anzeigt. „Mir scheint“ — sagt er — „das Zeichen vor Domine unabhkömmlich, weil ja ein Personenwechsel eingetreten war.“ Ich kann diesen Grund nicht gelten lassen. Wenn schon

werden sollte, nicht das Autograph nach dem Codex Roolf, sondern dieser nach jenem zu corrigiren sein würde.*)

Die enge Verwandtschaft zwischen Cod. Roolf und dem Thomas-Autograph erstreckt sich auch auf die Interpunction. In beiden Handschriften ist ein Interpunctions-System angewandt, welches vier Pausenstufen von grösserer oder

durch den Personenwechsel die neue Wendung der Rede deutlich genug hervortrat, konnte wohl ein besonderes Zeichen daneben entbehrt werden. Im Thomas-Autograph ist übrigens die Disposition des betreffenden Capitels sehr treffend bezeichnet. Es zerfällt danach in vier Haupttheile: 1) Ansprache des Herrn an den Sohn; 2) Antwort des letzteren an den ersteren; 3) Gespräch beider mit einander; 4) Ansprache des Sohnes an seine Mitbrüder. —

Ich benutze diese Gelegenheit, um Herrn Schmidt-Reder auch dafür noch meinen besondern Dank zu sagen, dass er mich in seiner Varianten-Sammlung auf ein paar Druckfehler in meiner Imitatio-Ausgabe aufmerksam gemacht hat. Einer unter diesen Druckfehlern ist nicht unerheblich, und findet sich in demselben Cap., wovon in dieser Anmerkung die Rede ist. In der Stelle: „Domine Jesu quia arta erat vita tua et mundo despecta“ ist *vita*, wie im Cod. R. und Th.-Autograph steht, und nicht *via*, wie irrthümlicherweise in meiner Ausgabe gedruckt ist, zu lesen.

*) Schmidt-Reder hat in seiner Varianten-Sammlung diejenigen Varianten ausser Berücksichtigung gelassen, die nur in einer Umstellung von einzelnen Wörtern bestehen. Ich glaube, er hat recht daran gethan; denn obwohl dergleichen Varianten ziemlich zahlreich sind, so sind sie doch meist von nicht grösserem Belang, als das Meiste von dem, was überhaupt die beiden Handschriften unterscheidet. Als Beispiele führe ich an:

Cod. Roolf	Thomas-Autograph
I, 1, sine caritate et gratia Dei	sine caritate Dei et gratia
I, 1, Memento frequenter illius prov.	Mem. illius frequenter prov.
I, 2, sapientes dici	dici sapientes
I, 2, magnam præstat ad Deum confidentiam	m. ad Deum pr. conf.
I, 5, Quærere potius utilitatem in scripturis debemus	Quærere potius debemus ut. in scr.
I, 6, vera pax cordis	pax vera cordis
I, 6, serviendo eis	eis serviendo
I, 7, sed spem tuam in Deo constitue	sed in Deo sp. t. const.
I, 7, cujuscumque viventis astutia	astutia cuj. viv.
I, 7, adjuvat humilia	humilis adjuvat
I, 7, crede meliora de aliis	crede de aliis meliora

geringerer Länge unterscheidet. Und auch die Bezeichnungsweise der Stufen ist dieselbe — nur mit dem unwesentlichen Unterschiede, dass im Cod. R. die längste Pause in der Regel allein durch einen Majuskel-Buchstaben (und nicht noch, wie im Th.-Autogr., durch ein Punct) angedeutet wird. Ebenso weist die Anwendung des Interpunctionssystems in den beiden Handschriften auf ein im Wesentlichen gleiches Verständniss des Gedanken-Inhalts hin. Es verdient namentlich hervorgehoben zu werden, dass da, wo die Interpunction des Autographs durch Abweichung von der Interpunction sämtlicher Druck-Ausgaben der Imitatio sich auffällig unterscheidet, oder sonst eine charakteristische Feinheit zeigt, Codex R. gewöhnlich dem Autograph zur Seite steht.*) Im ganzen scheint mir im Cod. R. — was ich nicht für einen Vorzug desselben halte — von Interpunctionszeichen weniger Gebrauch gemacht

*) Dahin gehören u. A. folgende Stellen:

- Lib. I, c. 3. Oculos habentes non videmus; et quid curæ nobis de generibus et speciebus?
- Lib. II, c. 1. Cui sapiunt omnia prout sunt, non ut dicuntur aut aestimantur; hic vere sapiens est: et doctus magis a Deo quam ab hominibus.
- Lib. II, c. 12. Ambula ubi vis, quære quodcumque volueris; et non inuenies altiorem viam supra, nec securiorem viam infra: nisi viam sanctæ crucis.
- Lib. III, c. 6. Discede a me seductor pessime; non habebis in me partem ullam: sed Jesus mecum erit tamquam bellator fortis, et tu stabis confusus.
- Lib. III, c. 18. Defectum rerum temporalium magnum habui; multas querimonias de me frequenter audiui, confusiones et opprobria benigne sustinui; pro beneficiis ingratitude recepi: pro miraculis blasphemias, pro doctrina reprehensiones.
- Lib. III, c. 54. Natura respicit temporalia, gaudet ad lucra terrena: tristatur de damno, irritatur levi injuriæ verbo; sed gratia attendit æterna, non inhæret temporalibus, nec in perditione rerum turbatur, neque verbis durioribus acerbatur: quia thesaurum suum etc.
- Lib. IV, c. 11. Hæc (nämlich „verbum Dei“ und „sacramentum altaris“) possunt etiam dici mensæ duæ hinc et inde: in gazophylacio sanctæ ecclesiæ positæ.

worden zu sein als im Th.-Autograph. Und auch sonst fehlt es an Stellen nicht, welche in dem Thomas-Autograph die Hand eines besseren Interpunctors erkennen lassen als in dem Codex Roolf.*)

Ferner macht sich die grosse Verwandtschaft zwischen Cod. R. und dem Thomas-Autograph bemerklich in der beiden Handschriften gemeinsamen Anwendung von Absatzzeichen innerhalb der einzelnen Capitel. Dass Cod. R. sich zur Bezeichnung der Absätze nur des Zeichens ¶ bedient, Thomas dagegen dieses Zeichen nur sehr selten, vielmehr fast ausschliesslich das Zeichen C gebraucht, macht keinen erheblichen Unterschied.

*) Ich gebe einige Beispiele, wobei ich den vollständigen Text nach dem Thomas-Autograph vorausschicke und diesem die Abweichungen des Cod. Roolf nachfolgen lasse.

- Lib. I, 25, Quando homo ad hoc pervenit, quod de nulla creatura consolationem suam quærit: tunc ei Deus primo perfecte sapere incipit: tunc etiam bene contentus de omni eventu rerum erit. (Cod. Roolf hat nach quærit das Zeichen : und nach incipit das Zeichen ¶).
- Lib. II, 9, Non dormit diabolus nec caro adhuc mortua est: ideo non cesses te præparare ad certamen: quia a dextris et sinistris hostes sunt qui numquam quiescunt. (Cod. R. hat statt des Zeichens ¶ nach est das Zeichen für die kleinste Pause).
- Lib. III, 29, Oportet utique ut sustineam: et utinam patienter: donec transeat tempestas et melius fiat. (Cod. R. hat kein Zeichen hinter sustineam).
- Lib. III, 38, Propterea namque Josua et filii Israel a Gabaonitis leguntur decepti, quia os Domini prius non interrogaverunt: sed nimium creduli dulcibus sermonibus, falsa pietate delusi sunt. (Cod. R. hat nach interrogaverunt und sermonibus gar kein Zeichen.)
- Lib. III, 45, Ecce damnum defletur temporale: pro modico quæstu laboratur et curritur: et spirituale detrimentum in oblivionem transit, et vix sero reditur. (Cod. R. hat hinter temporale das Zeichen für die kürzeste Pause.)
- Lib. IV. 2, Confiteor igitur vilitatem meam: agnosco tuam bonitatem, laudo pietatem: et gratias ago propter nimiam caritatem (Cod. R. hat statt : ein : und statt : ein ¶)

Im ganzen verwendet Cod. R. das Absatzzeichen weit häufiger als Thomas.*)

Auch die Stellen, wo bei den einzelnen Capiteln Absatzzeichen stehen, stimmen in den beiden Handschriften öfters nicht überein. Wo indess ein Mangel an Uebereinstimmung sich zeigt, kann ich nicht umhin, mich auf die Seite des Thomas-Autographs zu stellen.**)

*) In Lib. I hat Cod. R. nur an einer einzigen Stelle ein ¶, nämlich in cap. 3 vor „Omnis perfectio in hac vita“ etc. Sonst kommt im ganzen ersten Buche der Imitatio im Cod. R. keine Bezeichnung eines grösseren Absatzes vor.

Thomas hat dagegen solcher Bezeichnungen im ersten Buche fünf und zwar zwei im dritten Capitel (die eine da, wo auch Cod. R. sie hat), und noch je eine in Cap. 18, 22, 24.

In Lib. II. hat Cod. R. Bezeichnungen eines grösseren Absatzes in neun Capiteln; nur in drei von den zwölf des ganzen Buches fehlen sie, nämlich in Cap. 2, 5, 11. Thomas hat dagegen überhaupt nur vier Capitel mit solchen Zeichen versehen, nämlich Cap. 1, 8, 9, 12. In diesen vier Capiteln aber stehen die Absatzzeichen nur theilweise an denselben Stellen, theilweise an verschiedenen. Auch stimmt ihre Zahl in beiden Handschriften nicht völlig überein; Codex R. hat einige mehr als Thomas.

Von den 59 Capiteln des Lib. III sind im Cod. R. ohne Absatzzeichen 16, nämlich Cap. 1, 2, 8, 10, 11, 14, 16, 22, 27, 28, 33, 40, 42, 43, 51, 54. Also 43 Capitel sind damit versehen. Thomas hat Absatzzeichen nur in 17 Capiteln; darunter ist ein Capitel, in welchem Cod. R. kein Zeichen hat, nämlich Cap. 40. In denjenigen Capiteln, in welchen beide Handschriften Absatzzeichen haben, stehen die letztern grösserentheils an denselben Stellen innerhalb der betreffenden Capitel; die Zahl der Abweichungen aber ist nicht unbeträchtlich.

Im Lib. IV, welches 18 Capitel zählt, hat Cod. R. Absatzzeichen in 15 Capiteln (nicht: in Cap. 6, 8, 14, 15, 16). Thomas hat solche Zeichen in acht Capiteln; er hat sie nicht in denselben fünf Capiteln, worin sie auch im Cod. R. fehlen, ausserdem nicht in Cap. 5, 12, 13, 17, 18. — Die Zahl der Abweichungen zwischen beiden Handschriften hinsichtlich der Stellen der einzelnen Capitel, an denen Absatzzeichen vorkommen, ist in dem vierten Buch verhältnissmässig weit geringer als im zweiten und dritten Buch.

**) Ich führe u. a. folgende Beispiele an:

Lib II, c. 8 (vgl. Tafel X, 6). Cod. R. hat vor den Worten „Potes cito fugare Jesum“ etc. ein ¶; aber der enge Zusammenhang mit dem

Kann es als ein Vorzug des Cod. R. erscheinen, dass er mehr Absatzzeichen hat, als Thomas, so wird doch dieser Vorzug dadurch wiederum sehr verdunkelt, dass Cod. R. nur eine einzige Art von solchen Zeichen verwendet. Da unterschiedslos in diesem Codex die grössten, wie die kleineren Abschnitte der Capitel durch das gleiche Zeichen hervorgehoben werden, so bleibt es immer noch dem Leser überlassen, über die verschiedene Bedeutung dieses Zeichens an den verschiedenen Stellen, wo es steht, sich selber ein Urtheil zu bilden.

Als ein erfreuliches Zeichen der Verwandtschaft zwischen dem Cod. R. und dem Thomas-Autograph ist endlich noch anzuführen, dass beide Handschriften auch in der Auffassung des schriftstellerischen Charakters der *Imitatio* zusammenstimmen. So wenig, wie bei Thomas, erscheint im Cod. R. die *Imitatio* als ein einheitliches, aus vier grösseren Theilen bestehendes Werk, sondern die vier einzelnen Bücher treten auch hier als selbständige, von einander durchaus unabhängige, in sich selbst abgeschlossene Schriften auf. Auch Cod. Roolf kennt daher keinen Gesamttitel für die vier Bücher.

Der Codex beginnt mit der Ueberschrift des ersten Cap. des sogenannten ersten Buchs: „*De imitatione cristi et contemptu*“ etc. Am Ende des Buchs steht „*Deo gracias Amen.*“ Daran schliesst sich ein Verzeichniss der Ueberschriften der ein-

unmittelbar Vorhergehenden, der deutlich vor Augen liegt, lässt hier ein solches Zeichen als nicht geeignet erscheinen.

Lib. II, c. 12. Cod. R. hat ein ¶ vor „*Quid igitur times tollere crucem*“ etc., während die Verbindung mit dem Vorhergehenden, worauf *igitur* hindeutet, die engste ist. In demselben Cap. steht ebenso irreführend, ein ¶ vor „*Ego inquit Jesus ostendam illi*“ etc. und vor „*Nam et sequentes se discipulos*“ etc.

Lib. III, c. 5. Vor „*Eia Domine Deus*“ etc. hat Cod. R. ein ¶, wodurch das Gebet, das vom Anfang des Cap. bis zu den Worten „*stabilia ad perseverandum*“ fortgeht, willkürlich getheilt wird.

Lib. III, c. 47. Durch ¶ vor „*O si tibi hæc saperent*“ ist im Cod. R. der zweite Haupttheil des Cap. unnöthig und in einer die Auffassung des Gedankenzusammenhangs störenden Weise zerlegt.

zelnen Capitel des Buchs, eingeleitet mit den Worten: „*Inci-
piunt capitula precedentis libri*“. Das sogenannte erste Buch
der *Imitatio* hat also im Cod. R. keinen besonderen Titel.
Ebenso ist es mit dem sogenannten dritten Buche der *Imitatio*.
Dagegen haben das zweite und vierte Buch auch im Cod. R.
ihre eigenthümlichen Titel. Das zweite Buch heisst genau
so wie bei Thomas: „*Ammoniciones ad interna trahentes*“;
das vierte heisst: „*Devota exhortatio ad sacram cristi commu-
nionem*“. Bis auf das Wort „*cristi*“, das im Thomas-Auto-
graph fehlt, haben auch hier beide Handschriften denselben
Wortlaut.

Am Schlusse des Cod. R. nennt der Abschreiber (vgl.
Tafel X, c) seinen Namen und Stand; auch giebt er genau
Jahr und Tag der Vollendung der Abschrift an. Er bedient
sich dabei der gewöhnlichen Ausdrücke (*finitus et completus*),
die, wie wir wissen, auch Thomas gebraucht. Den Verfasser
der *Imitatio* nennt er nicht; auch dies hat nichts Befremd-
liches. Dass er indessen den Verfasser gekannt hat, ist sehr
wahrscheinlich. Auch würde er wohl nicht unterlassen haben,
das, was er über den Verfasser wusste, niederzuschreiben —
wenn er etwa zwei Jahrhunderte später gelebt hätte, zu einer
Zeit, wo der Streit über die Authentie bereits ausgebrochen
war. Zu seiner Zeit stritt man hierüber nicht, sondern
begnügte man sich damit, das von Anfang an nach dem Willen
seines Verfassers anonym erschienene Werk*) ohne weitere
Reflexion einfach abzuschreiben. —

*) Ganz richtig sagt Schmidt-Reder auf S. 14 seiner Abhandlung
über den Cod. Roolf, dass derselbe über den Autor nicht die allergeringste
Andeutung enthalte. Inzwischen macht er ebendort selbst einige Bemerkun-
gen über die Frage der Authentie; und diese lauten zu Ungunsten des
Thomas von Kempen.

Er nimmt Anstoss daran, dass Thomas in Lib. III cap. 52 am Ende
die Substantiv-Form *stips* gebraucht hat statt *stirps*. (Im Cod. Roolf
steht im Texte *stirps*, am Rande aber — vielleicht von späterer Hand —
die Variante *stips*). In dem ominösen *stips* vermag Schmidt-Reder
die Hand des Verfassers der *Imitatio* nicht zu erkennen. — Gleichwohl
ist die Form *stips* nichts weiter als eine ganz regelrecht gebildete, auch

Ehe ich meinen Bericht über den Cod. R. schliesse, darf ich mich noch kurz über ein eigenthümliches Vorkommen im Cod. R. aussprechen, auf welches Schmidt-Reder unsre Aufmerksamkeit lenkt. Es treten dort sporadisch — bald mehr in dichter Häufung, bald mehr vereinzelt — Accentzeichen auf (meist acuti, zuweilen auch graves); hinzugefügt, wie ich mit Schm.-R. meine, und schon wegen der grossen Unregelmässigkeit ihres Auftretens annehmen muss, von einer spätern Hand. Schm.-R. hält sie für rhythmische Accente; und was könnte mir, nachdem ich den rhythmischen Gesamtcharacter der Imitatio so sehr betont habe, lieber sein, als in den Accenten des Cod. R. eine Bestätigung meiner Ansicht finden zu dürfen! Aber nach gewissenhafter Prüfung vermag ich das nicht. Ich kann die Accente des Cod. nur mit jenen, dem Griechischen entlehnten, Accentzeichen parallelisiren, welche man seit dem 16. Jahrhundert auch in so vielen lateinischen Schriften, sowohl handschriftlich erhaltenen Briefen, Berichten, Abhandlungen u. s. w., als in gedruckten Büchern antrifft. *)

in unsern heutigen lateinischen Wörterbüchern vorkommende Nebenform von stipes; ich kann sie daher des Verfassers der Imitatio, der übrigens kein klassisches Latein schrieb, nicht unwürdig finden.

Ferner sagt Schm.-R.: »Es ist ganz undenkbar, dass der Verfasser eines solchen Werkes,« (nämlich der Imitatio) »mindestens 10 Jahre nach der Conception desselben, es noch hätte über sich bringen können sollen, eine pedantische Abschrift anzufertigen und man wird die in dem sogenannten Autographen enthaltenen Auffälligkeiten Jedem zu gute halten dürfen, nur nicht dem Autor selbst.« — Ich bemerke dazu Folgendes. Dass Thomas ein von ihm verfasstes Werk zwei-, ja mehrmal abgeschrieben, scheint mir leicht begreiflich; man darf sich nur daran erinnern, dass das Abschreiben zur Berufsarbeit des Thomas gehörte, wodurch er, indem die Abschriften zum gemeinsamen Besten des Klosters verkauft wurden, zum Unterhalt desselben beitrug. Wegen der von Schm.-R. erwähnten »Auffälligkeiten« werde ich weiter unten Gelegenheit haben, mich eingehender auszusprechen.

*) Auf Tafel Xa ist ein Stück des Cod. R. wiedergegeben, worin ziemlich viele Accente sich vorfinden. Es ist der Schluss des 17. Cap. und der Anfang des 18. Cap. des dritten Buches. Ich führe sämmtliche Wörter

7. Codex Wiblingensis monasterii ord. S. B. in Suevia
v. 1433.

Variae lectiones desselben finden sich auf der Nationalbibliothek zu Paris sub num. 6, Chart. 88 A. Er enthält das erste und zweite Buch. Von der Hand des Schreibers rührt die am Schlusse beigefügte Notiz her: *Explicit tractatus scriptus in Concilio Basileensi anno MCCCCXXXIII.* (Vgl. üb. d. Cod. Gence in seiner Ausgabe der *Imitatio S. XV.*)

8. Codex Weingartensis abbatiae ord. S. B. in Suevia
vom J. 1433.

Der Cod. enthält die ersten drei Bücher. Er gehört zu denen, welche der im J. 1671 niedergesetzten Pariser Prüfungs-Commission vorgelegen haben. (Vgl. ob. S. 159.) *Variae lectiones* sind in der Pariser Bibliothek sub numeris 1, 2, 4

dieses Stückes an, die im Cod. mit Accenten versehen sind. (Leider lässt der Abdruck auf der Tafel nicht alle deutlich hervortreten.) Es sind folgende. 1. in Cap. 17: *stäre, ámbulare, paciéndum, páuper, súper, g'racias, néc, déleas, vénerit*; 2. in Cap. 18: *salúte, suscépi, caritáte, indighanter, cruce, défuit, hábui, querimónias, fréquenter, reprehénsiones.* — Nirgends finde ich in diesem auf Tafel X a facsimilirten Stücke des Cod. R. durch die hinzugefügten Accentzeichen irgend ein rhythmisches Tempo angedeutet. Dieselbe Erfahrung habe ich gemacht, wo auch immer im Cod. R. an accentuirten Stellen desselben ich den Versuch wiederholte, der Anwendung irgendwelcher rhythmischen Bewegung auf die Spur zu kommen. —

Schmidt-Reder schreibt S. 8: »Ebenfalls nicht von erster Hand kommen Abtheilungen durch senkrechte Striche vor, welche vielleicht auch mit dem Rhythmus oder dem Kirchengesange zu thun haben.« Als Beispiel führt er an aus Lib. II. cap. 9: »*Sive enim assint homines boni | sive devoti fratres | vel amici: sive libri sancti | sive tractatus*« etc. — Da Schm.-R. selbst diese Bemerkung mit einem »vielleicht« einführt, dürfte sie um so mehr bis auf weiteres auf sich beruhen bleiben.

und 6. (Vrgl. Gence in seiner Ausgabe der *Imitatio*. S. XVI und folg. Gregory in seiner Ausg. S. LII.)

9. Codex Mellicensis II.

vom J. 1435.

Der Cod. war mit dem Cod. Mellicensis I. (vgl. ob. S. 165) zur Prüfung in Paris (vgl. ob. S. 159) und von dort glücklich nach Melck zurückgekommen, wo er noch jetzt sich findet. Durch die Güte des Herrn Abts des Melcker Klosters, der ihn mir nach Hamburg übersandte, habe ich davon nähere Einsicht nehmen können. Es ist ein Papier-Codex in kleinem, breitem Octav; wie es scheint, durchweg von derselben Hand. Weder über die Person des Schreibers, noch über den Ort, wo die Abschrift angefertigt wurde, ist eine Notiz gegeben. Der Codex zählt 242 Blätter, jede Seite durchschnittlich 40 Zeilen. Der kalligraphische Typus der kleinen Schriftformen ähnelt dem des Cod. Bethleh. (s. oben S. 181). Nirgends sind römische Zahlzeichen gebraucht, überall nur arabische; die Vier, die Fünf, die Sieben haben die bekannte alterthümliche Gestalt. Die Interpunction ist äusserst einfach; meist nur auf die Verwendung von zwei Zeichen beschränkt. Der Cod. umfasst die *Imitatio* vollständig; ausserdem Werke von Augustin, Hieronymus, Bernhard, Gerson. Der letztere wird ausdrücklich als der Pariser Kanzler bezeichnet. Ein Verfasser der *Imitatio* ist nicht genannt, keinesfalls hat der Schreiber Gerson dafür gehalten; man begreift sonst nicht, warum er diesen Namen, den er doch anderweitig im Cod. anführt, in der Ueberschrift der *Imitatio* ausgelassen haben sollte. Der Text derselben, wie er im Cod. vorliegt, ist im ganzen gut und gehört zur Familie des Thomas-Autographs. Wie Cod. Mellic. I, der allein das erste Buch der *Imitatio* enthält, diesem ersten Buche den Titel: *De reformatione hominis* giebt, so ist im Cod. Mellic. II derselbe Titel für die ganze *Imitatio* gebraucht. Als mit diesem identisch, kommt

jedoch auch einmal der Titel: *De imitatione Christi* vor. Die einzelnen Bücher erscheinen im Cod. deutlich nur als Theile eines grösseren schriftstellerischen Werkes. Die *Imitatio* nimmt Fol. 27^b bis Fol. 78^b ein. Die Ueberschriften, deren der Schreiber sich bedient, sind im Einzelnen folgende: Fol. 27^b: *Incipit libellus primus de reformatione hominis. Et primo de imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi Cap. 1.* — Fol. 37^b: *Explicit pars prima libelli de reformatione hominis. Incipit pars socunda in qua continentur admonitiones ad interna trahentes. Primo de interna consolatione C. primum.* — Fol. 43^b: *Explicit pars secunda libelli de reformatione hominis. Incipit 3^a pars quæ tractat de interna Christi consolatione ad animam fidelem. Et primo de interna Christi locutione. C. primum.*)* — Fol. 67^b: *Explicit de interna consolatione. Incipit pars quarta libelli qui intitulatur de reformatione hominis seu imitatione Christi. Et est de sacramento altaris et de his quæ concernunt ad sacramentum. De devota præparatione. Cap. primum.**)* — Am unteren Rande von Fol. 120^a, wo Gerson's *considerationes* XXV schliessen, steht eine Bemerkung, woraus die Zeit zu ersehen ist, in welche die Arbeit des Schreibers fällt. Sie lautet: *Explicit die Kiliani 35^o (d. h. quinto).* Die Fünf hat die alterthümliche Gestalt, in welcher sie je nach der Modification der Ausführung bald mehr einer Neun, bald mehr einer Vier ähnlich sieht. Für eine Vier ist sie von den Mit-

*) Das dritte Buch der *Imitatio* zählt im Cod. Mell. II fünf Capitel mehr, als im Autograph und den bekannten Ausgaben. Dies kommt daher, dass der Schreiber aus den in den Capiteln 3, 15, 23, 27 vorkommenden Orationen besondere Capitel gemacht hat. In Cap. 23 stehen solcher zwei; daher der Zuwachs der Capitel um fünf, nicht vier. — Diese abweichende Weise der Zählung kommt auch sonst vor.

**) Dem vierten Buche hat der Schreiber noch drei, ebenfalls auf die Communion bezügliche Capitel angehängt, welche gar nicht dahin gehören, jedoch nach der ihnen gegebenen Bezeichnung (cap. 19, 20, 21) als integrirende Bestandtheile des Tractats erscheinen. Das am Ende von Cap. 18 stehende Wort *Finis* ist von einer modernen Hand hinzugefügt; offenbar in der Absicht, um auf den Irrthum des Schreibers aufmerksam zu machen.

gliedern der Pariser Untersuchungs-Commission vom J. 1671 gehalten; aber es ist, wie unzweifelhaft aus der Vergleichung der übrigen im Codex vorkommenden Ziffer-Angaben erhellt, eine Fünf. Die Zahl 35 ist eine kürzere Bezeichnung für 1435. Die Gründe für diese Vervollständigung sind dieselben, welche oben (S. 166) in einem ganz analogen Falle bei Cod. Mellic. I angeführt worden. (Vgl. über den Cod. Mellic. II Gence in s. Ausgabe d. Imitatio S. XVII und folg.; Gregory in s. Ausg. d. Imitatio CLII).

10. Cod. Paduanus

vom J. 1436.

Der Codex enthält sämtliche vier Bücher. Der Name desselben ist gewählt nach dem bei Padua gelegenen Benedictiner-Kloster der Heil. Justina, wo er von Mabillon aufgefunden wurde. Vgl. Gence in s. Ausg. d. Im. S. LXX.

11. Codex Augustanus I seu Ulricianus

vom J. 1437.

Es ist ein Papier-Codex in Quart, der dem Kloster St. Ulrich zu Augsburg gehörte und von dort im J. 1671 zur Prüfung nach Paris gesandt wurde (vgl. oben 158 fl.) — Variæ lectiones des Cod. befinden sich auf der Pariser Bibliothek sub num. 1 und 2. (Vgl. Gence, Ausg. d. Im. S. XVII; Gregory, Ausg. d. Im. S. LII.)

12. Codex Lunælacensis

vom J. 1438.

Der Codex ist nach dem Kloster Mondsee in Baiern genannt. Chron. Lunælac. P. I p. 244 sagt darüber: »Fr. Henricus Imertheuer de Amberga plurimorum codicum descriptor,

quos inter extat liber I de Imitatione Christi, Anno 1438 descriptus« (vgl. Weigl's Denkschrift über den wahren Vf. des Buchs von der Nachf. Christi; Sulzbach, Seidl'sche Buchhandlung, 1839, S. 191.)

13. Codex Magdalenus

vom J. 1438.

Dieser Codex wird angeführt von Kettlewell in seinem Werke: »The authorship of the De Imitatione Christi« etc. (1877) S. 92. 93 und S. 494. Er befindet sich in Magdalen Coll. Lib., Oxford. Nr. 2234. 93; und ist geschrieben von der Hand M^r Johannis Dygoun Reclusi Bethlehem de Schene. Ausser mehreren andern religiösen Schriften enthält der Codex: »De Musica Ecclesiastica liber spiritualis. Est autem libellus aureus Thomæ a Kempis de Imitatione Christi, et continet tres partes.« Datirt ist der Codex 1438.

14. Codex Rothensis

vom J. 1439.

Der Cod. ist nach dem Kloster Roth am Inn in Baiern genannt. Weigl (Denkschrift S. 191) sagt darüber nach K. Meichelbeck, Chron. Benedicto-Buran. P. I p. 400: »Es war ein Codex auf Papier, welcher mehrere Abhandlungen enthielt; darunter war auch das erste Buch de Imitatione Christi mit einem Index über die 25 Capp. — Der unmittelbar darauf folgende Tractat de Decimis enthielt am Schluss die chronologische Notiz 1439.«

15. Codex Augustanus in quarto

vom J. 1440.

Der Cod. ist (vgl. Hesper's Dioptra S. 1 und 2; Eus. Amort's Deductio crit. S. 120 und 21) ein Mischband in Quart

und befand sich im Besitze des Kreuz-Klosters der Regular-Kanoniker zu Augsburg, wo ihn u. a. Eus. Amort gesehen hat. Er enthält ausser dem Tractat: De quæstionibus faciendis in confessione, welcher laut Unterschrift von Ewald von Hasfurt im J. 1446 abgeschrieben ist, noch mehrere andere, sämmtlich von Magnus Lapsator copirte Tractate, unter denen sich auch das erste Buch der Imitatio befindet. Diese letzteren Tractate tragen am Schluss das Datum 1440.

16. Codex von Indersdorf III*)

vom J. 1441.

Der Codex hat seinen Namen von dem im J. 1783 aufgehobenen bairischen Kloster Indersdorf. Eine Beschreibung des Codex giebt Weigl (Denkschrift über den wahren Vf. etc. S. 195). Danach ist es ein Quartband aus Papier, welcher nebst drei andern Schriften ascetischen Inhalts die ersten

*) Fälschlich wird dieser Codex hie und da mit der Nr. II bezeichnet. Codex Indersdorf II enthält die vier Bücher der Imitatio, aber ohne Angabe des Vfs. und des Datums der Abschrift (vgl. Weigl S. 194). — Codex Indersdorf I, welcher auf Pergament, untermischt mit starkem Papier, geschrieben ist, enthält die ersten drei Bücher der Imitatio und ist gleichfalls ohne Anzeige des Vfs. und Datums. Gleichwohl kann man bei Weigl S. 194 lesen, der Codex sei »ganz gewiss aus dem ersten Drittheil des vierzehnten Jahrhunderts, wo nicht gegen Ende des dreizehnten Jahrhunderts.« Diese kühne Behauptung bleibt leider ohne jeden Beweis; aber die Thatsache, dass der Codex zum Theil auf starkem Papier geschrieben ist, würde doch wohl genügen, einen bedenklichen Zweifel an der Richtigkeit der Behauptung hervorzurufen. Wattenbach sagt (Das Schreibwesen des Mittelalters. II. Aufl. S. 123): »In Deutschland ist der Gebrauch des Baumwollenpapiers wohl wenig verbreitet gewesen; je mehr die Fabrication sich aus dem Orient und den damit in lebhafter Verbindung stehenden Ländern entfernte, desto mehr musste auch Leinen an die Stelle der Baumwolle treten. Eine Urkunde von Kaufbeuren auf Linnenpapier aus dem Jahr 1318 ist zweifelhaft. Bodmann setzte das älteste reine Linnenpapier in das Jahr 1324; bis 1350 käme daneben gemischtes vor.«

zwei Bücher der *Imitatio* enthält. Der Abschrift derselben ist die Notiz vorausgeschickt: »Sequentem tractatum, qui intytlatur de Imitatione Jesu Christi compilavit quidam canonicus Regule St. Augustini episcopi.« Danach folgen die Worte: »In nomine Jesu amen feria 2 da post oculi 1441 Qui sequitur me.«

17. Die *Imitatio* im Thomas-Autograph

von Jahre 1441.

(Vgl. Prol. II S. 2 folg.)

Wir erinnern daran, dass sich die *Imitatio* in jenem Codex ausschliesslich mit solchen Werken zusammenfindet, welche Thomas von Kempen nicht nur zum Abschreiber, sondern auch zum Verfasser haben. Ist Thomas wirklich der bescheidene, demüthige Mann gewesen, für welchen man ihn allgemein hält, so darf man die Frage aufwerfen, wie es sich mit dieser Bescheidenheit und Demuth vereinigen lasse, dass er, ohne für den Leser irgendwelche orientirende Andeutung hinzuzusetzen, die *Imitatio* neben die von ihm verfassten Werke habe stellen und mit denselben in einen einzigen Band habe zusammenfügen können. Nur zwei Fälle sind meiner Ansicht nach denkbar, in denen er dies unanstössiger Weise und ohne Schein der Anmassung thun konnte: einmal dann, wenn die *Imitatio* ebenso wie die übrigen im Codex vom J. 1441 enthaltenen Schriften ihn selbst zum Urheber hatte; oder zweitens dann, wenn damals, als er die *Imitatio* abschrieb, der Name des Verfassers derselben allgemein bekannt war, so dass er voraussetzen durfte, niemand würde durch die Verbindung der *Imitatio* mit seinen eigenen Schriften zu einem falschen Schluss über ihren Ursprung sich verleiten lassen. Nun aber trifft erweislich der zweite dieser beiden Fälle nicht zu; und bleibt also nur der erste übrig. Darin würde dann aber ein neuer nicht zu unterschätzender Grund für die Annahme liegen, dass Thomas die *Imitatio* verfasst habe. Doch dies hier nur beiläufig!

Was an dieser Stelle hauptsächlich über das Autograph der Imitatio im Codex vom Jahre 1441 zu sagen ist, bezieht sich auf ganz andre Dinge. Es betrifft die Schicksale, die das Autograph im Laufe der Geschichte des Streits über die Authentie erfahren hat. Diese Schicksale sind sehr verhängnissvoll geworden, sofern sie die Ursache sind, dass sich in der gelehrten Welt die ungünstigste Meinung über das Autograph gebildet hat. Es soll — sagt man — derartige Barbarismen enthalten, die nur einem unwissenden Abschreiber, nicht aber dem intelligenten Verfasser zuzutrauen seien. Noch mehr: auch durch eine Anzahl offenbar unverständiger Lesarten soll es ganz entschieden die Hand des Verfassers verleugnen. Und was das Schlimmste: es soll darin eine grosse Menge von Rasuren und Correcturen sich finden, die nicht von Thomas selbst herrühren, sondern erst später eingetragen seien. Ziehe man diese späteren Verbesserungen ab, so stelle sich in dem Autograph ein Text dar, der unmöglich so, wie er vorliege, von dem Verfasser selbst geschrieben sein könne; somit dürfte Thomas nur als Copiist, nicht als Urheber der Imitatio angesehen werden. Das ist die vorherrschende Meinung noch heutigentags. Aber sie ist völlig grundlos. Dies zu zeigen, ist jetzt meine Aufgabe. Bei der allgemein betonten und auch von mir anerkannten Wichtigkeit gerade dieses Punktes muss ich leider ziemlich ausführlich sein.

Der Codex vom J. 1441 wurde im 17. Jahrhundert zweimal zur Prüfung nach Paris gesandt; das erstemal im J. 1652. Damals kam es mehr auf die Unterschrift des Codex an als auf den Text; und so hatte diese erste Sendung keine für den Ruf des Codex nachtheilige Folgen. Bemerkt mag nur werden, dass in dem damals zu Paris aufgenommenen notariellen Instrument der Codex als fort usé bezeichnet wurde.*) Sehr übel erging es dagegen demselben bei seiner

*) Dies notarielle Instrument hatte den Zweck, die Identität des damals durch Bolland's Vermittlung nach Paris geschickten Codex zu beglaubigen. In dem Instrument kommt eine Beschreibung des Codex vor, in welcher jeder, der einmal das Autograph gesehen, dasselbe sofort wieder-

zweiten Anwesenheit zu Paris im J. 1671. Der vom Erzbischof von Paris niedergesetzten Prüfungs-Commission,*) zu deren Mitgliedern u. a. eine so bedeutende wissenschaftliche Grösse, wie Du-Fresne Du-Cange gehörte, wurde auch dieser Codex vorgelegt. Die Durchsicht, welcher sie ihn unterzog, war die flüchtigste, die Beurtheilung die oberflächlichste. In dem von ihr aufgenommenen Protocoll**) nannte sie den Codex membranaceus, während er nur zum Theil auf Pergament, zum Theil aber auf Papier geschrieben ist.***) Die Bemerkungen, welche die Commission über die Beschaffenheit des Codex zu machen hatte, sind wörtlich die folgenden:

„In libris quatuor de Imitatione Christi, qui in isto codice exstant, primo loco deprehenduntur errata non pauca, ex quibus hæc sint in exempla:

1° Transpositio libri de Sacramento altaris, qui cum in omnibus aliis quartus sit, in hoc codice est tertius, tum in indiculo superius relato, tum in ipsa librorum serie, incipiens a folio verso post librum secundum.

2° Omissiones quædam insignes, ut in lib. I cap. 13, fol. 11, post illum versum: *Principiis obsta sero medicina paratur*, omittitur sequens ad sensum necessarius, *Cum mala per longas invaluere moras*. Et in lib. II, cap. 11, fol. 35, verso: *Raro invenitur tam spiritualis*, etc. omittitur verbum *invenitur*, quod in margine supplementum est manu recentiori.

3° Soloecismi nonnulli: ut in libro quarto (qui in aliis tertius) cap. 36, fol. 94, verso: *Quod si ad præsens tu videris succumbi pro succumbere*. et cap. 55, fol. 113, verso: *stips inutilis* pro *stirps inutilis*.

4° Lituræ quorundam verborum, quæ fallente oculorum jactu extra ordinem scripta fuerant, ut in libro I, cap. 19, fol. 15, verso, *Exercitia et sanctorum suffragia* tria postrema verba minio deleta, quinta

erkennt. Der Codex wird da beschrieben als „un petit livre en douze, manuscrit, couvert de cuir noir, fort usé et ancien, et au milieu un fermoir de cuivre jaune, écrit en partie sur velin, et en partie sur papier, le tout de mesme main, de lettres Gotiques, tant en sa matiere, qu'en ses titres“ etc. — Das Instrument ist u. a. abgedruckt in: „La Contestation touchant l'auteur de l'imitation“ etc. Paris, Cramoisy. 1652.

*) Siehe oben S. 157.

**) Siehe oben S. 158.

***) Vgl. Prol. II S. 5.

post linea leguntur post idem vocabulum *exercitia*, quod repetitum fefellit scribentis oculos: et libri II, cap. 8, fol. 31: *Potes cito perdere* etiam hæc vox *perdere* quæ post tria vocabula subsequitur, minio deleta est.“

Das ist die Summe alles dessen, was der Commission im Codex vom J. 1441 auffällig gewesen, oder was sie in ihrem Protokoll anzumerken für gut gefunden hat. Ist die Zahl der Einzelheiten, aus welchen diese Summe besteht, eine sehr geringe, so ist ihr Werth für nichts anzuschlagen. Gehen wir jede Nummer genauer durch.

Zu 1. Dass im Cod. v. J. 1441 das sogenannte dritte Buch an vierter Stelle steht, beruht auf keinem Irrthum; sondern die Commission irret, wenn sie in dieser Abweichung von der gewöhnlichen Reihenfolge einen Irrthum erblickt. Da ein jedes der sogenannten vier Bücher der *Imitatio* bekanntlich eine selbständige Schrift ist, so ist die Ordnung, in welcher sie im Cod. einander folgen, an sich gleichgültig.

Zu 2. Würde das Citat aus Ovid in Lib. I cap. 13 nicht bloss auf den Hexameter des bezüglichen Distichons beschränkt, wie im Thomas-Codex geschieht, sondern auch auf den Pentameter ausgedehnt, wie die Commission für nothwendig hält, so würde dies nicht eine Verbesserung, sondern eine Verschlechterung des Textes sein (vgl. Prol. I S. 357 Anm.) Auch fehlt der Pentameter, wie im Thomas-Codex, auch in vielen andern Handschriften, namentlich den ältesten; so im Cod. vom Hieronymusberge (vom J. 1424), im Cod. Bethlehemensis (vom J. 1427), im Cod. Noviomagensis (vom J. 1427). — Ob in Lib. II cap. 11 invenitur steht oder nicht, hat für den Sinn keine Bedeutung; das Wort *invenitur* hat hier kaum einen andern Sinn als die Copula *est*. Auch mehrere andere Codices haben es nicht, auch aus der Zahl der ältesten, z. B. der Cod. Noviomag.

Zu 3. Der Vorwurf der Solöcismen beweist nichts, weil zu viel; er trifft ausnahmslos jedes Manuscript der *Imitatio*, weil jedes ohne Ausnahme mehr oder weniger Solöcismen enthält. Die *Imitatio* ist nun einmal nicht in der Sprache

einer reineren Latinität geschrieben. Die von der Commission namhaft gemachten paar Beispiele von Solöcismen sind insbesondere unglücklich gewählt: succumbi statt succumbere ist eine sehr verbreitete Lesart; in Manuscripten mit und ohne Datum, mit und ohne Namen kommt sie vor. Was aber stips betrifft, so ist dies überhaupt kein Solöcismus zu nennen; es ist eine Nebenform von stipes, die, wie die bekannten Wörterbücher nachweisen, sich schon in der römischen Literatur des ersten Jahrhunderts findet. (Vgl. S. 209, Anm.)

Zu 4. Die unter dieser Nummer erwähnten Durchstreichungen von Wörtern, die dadurch nöthig geworden, dass einunddasselbe Wort irrthümlicher Weise zweimal geschrieben war, gehören zu den allerbekanntesten Erscheinungen in dem Gesammtbereiche der Manuscripte; und sie sind noch jetzt bei jedem Schreibenden ebenso häufig, wie sie es vor der Erfindung der Buchdruckerkunst gewesen. Man begreift nicht, wie die Commission aus so höchst unbedeutenden Vorkommnissen hat ein Aufhebens machen können. — Selbst wenn sie mehrere Fälle hätte anführen können, wo eine Silbe oder ein Wort unnöthigerweise zweimal gesetzt, dennoch aber die Durchstreichung unterlassen worden wäre — was wollte das sagen!*)

So bedeutungslos an sich alle die vorstehend zusammengestellten Bemerkungen der Commission für jeden Kenner der Manuscripte und insbesondere der Imitatio-Manuscripte sind, so waren sie doch darauf berechnet, einen grossen Eindruck hervorzubringen und die öffentliche Stimme gegen den Codex vom J. 1441 einzunehmen. Und dass ihnen dies bei Vielen gelingen konnte, ist sicherlich anzunehmen; diente doch der ganze übrige Inhalt des Protokolls der Prüfungscommission dazu, das Gelingen zu erleichtern. Ausser dem Codex vom J. 1441 hatte die Commission noch zwölf andere Manuscripte der Imitatio vor sich. Hätte es da nicht die

*) Mir ist beim Durchlesen des Autographs des Imitatio nur ein einziger Fall dieser Art vorgekommen.

Gerechtigkeit erfordert, in derselben Weise und Ausführlichkeit, wie das Protokoll den Thomas-Codex besprach, auch über die andern Codices sich auszulassen? Dass dies nicht geschehen, ist ein Beweis tendenziöser Parteilichkeit. Von allen übrigen Manuscripten führt die Commission im Protokoll fast nichts weiter an als die Werke, die in jedem einzelnen enthalten sind, und ausserdem die Unterschrift; über die Textbeschaffenheit dieser Manuscripte sagt sie jedoch keine sterbende Silbe. So musste bei vielen Lesern des Protokolls das Vorurtheil entstehen, als ob es mit dem Texte aller übrigen Manuscripte wohl bestellt sei, und nur mit dem Texte des Thomas-Manuscripts übel. Und doch war das Verhältniss in Wahrheit ein ganz anderes. Glücklicherweise besitzen wir noch mehrere der von der Pariser Commission so glimpflich behandelten Codices, um die ganze Grösse der Nachsicht, die ihnen durch das wohl berechnete Schweigen ihrer damaligen Beurtheiler widerfuhr, würdigen zu können.*)

Ward durch jene übelwollende officiële Begutachtung des Thomas-Codex vom J. 1441 ein dunkler Schatten über denselben geworfen;**) so wurde doch noch ungleich verhängnissvoller für sein Ansehen, was damals gleichzeitig auf privatem Wege geschah. Die nach Paris zur Prüfung übersandten Codices gelangten zur Kenntniss von Gelehrten, welche im Streite über die Authentie der Imitatio auf Seiten der Gegner des Thomas standen. Die Früchte, die aus ihren Studien hervorgingen, sind uns genau bekannt durch jenes höchst merkwürdige Brouillon, welches in der National-Bibliothek zu Paris (Ms. Lat. 12.437) noch heutigentags aufbewahrt wird.

**) Ueber die zwölf, von der Commission ausser dem Thomas-Autograph benutzten Codices vgl. oben S. 158 folg.

*) Noch im J. 1876 schrieb in Bezug hierauf der Abbé C.-A. Ducis in seiner Abhandlung: „L'auteur du traité de l'imitation de Jésus-Christ“ (Annecy, J. Nierat et Cie., Succ.) S. 11: Ils (die Mitglieder der Commission) trouvèrent dans le manuscrit d'Anvers, copié en 1441 par Thomas à Kempis, des transpositions de textes, des omissions, des solécismes, des formes viciées, etc. tellement graves, qu'un copiste, et qu'en conséquence Thomas à Kempis ne pouvait être l'auteur de l'ouvrage.“

Dies Brouillon besteht aus einer Anzahl mehr oder weniger fertiger Materialien, welche dazu bestimmt waren, in einer Gegenschrift gegen die Vertheidiger des Thomas verwandt zu werden. Die Materialien sind zum Theil nur Capitel-Überschriften; zum Theil sind Ausführungen mitgegeben. Aber in den Ausführungen kommen mehrfach Wiederholungen vor,*) so dass man annehmen muss, dass wiederholte Anfänge zur Bearbeitung gemacht sind. Ob ein Schriftsteller sie verfasst hat oder mehrere, lässt sich nach dem, was vorliegt, nicht sicher feststellen; jedoch dürfte die erstere Annahme die wahrscheinlichere sein. Es kommen in den Materialien die Jahreszahlen 1670 und 1677 vor,**) die letztere mit dem Namen Quatremaire's, eines bekannten Gegners des Thomas. Danach könnte Quatremaire im J. 1670 den ersten Anlauf genommen, im J. 1677 aber weiter gearbeitet haben. Dies und einiges Andere ist dunkel und wird vielleicht für immer dunkel bleiben; aber alle diese Punkte betreffen nur Nebensachen. Die Hauptsache ist die überaus ungünstige Beurtheilung, die das Thomas-Autograph in jenen Materialien erfahren hat. Zwar ist die darin vorbereitete Druckschrift niemals fertig geworden, aber die Materialien selbst sind hervorgezogen und zur Discreditation des Thomas-Autographs in der literarischen Debatte ausbeutet. Dies ist namentlich geschehen von Gence in

*) Auch ein doppelter Titel-Entwurf kommt vor. Der eine lautet: *Liber de imitatione Christi Thomæ de Kempis canonico regulari abjudicatus et auctori suo Joanni Gersen de Canabaco abbati vercellensi Ordinis Sti Benedicti compendio assertus. Ex actis coram illustrissimo Archiepiscopo Parisiensi.* Der andere Titel lautet: *Libri de Imitatione Christi utrum author fuerit Thomas a Kempis ordin. S. Aug. Canon. reg. an Joannes Gersen abbas Benedictinus compendiaria et exacta resolutio.*

**) In Nro. 3 des Brouillon's heisst es: *Excripta ex codice autographo Thomæ Kempensis, quem nobis benignissima liberalitate commodarunt PP. RR. Godofridus Hoischenius et Daniel Papebrochius domus professoræ Soc. J. Antw. Bibliothecarii Mense Martio hujus anni 1670, pervenit autem in manus meas 15. die mensis Maii Ascensioni hoc anno sacra.* — In Nr. 5 des Brouillons steht: *Dissertatio compendiaria (auctore Rob. Quatremario 1677) et Codicis thomæ Lectiones a latinitate sensuque alienæ.*

seiner im J. 1826 erschienenen Ausgabe der *Imitatio*; und es ist in einer Weise von ihm geschehen, wodurch der so ungünstige Eindruck, den schon jene Materialien selbst hinsichtlich der Beschaffenheit des Thomas-Autographs der *Imitatio* hervorrufen mussten, nur noch weiter verstärkt werden konnte. Ja, man darf dreist behaupten, dass, wenn in unserm Jahrhundert, besonders seit dem Hervortreten De-Gregory's für Gersen, der Zweifel an der Abfassung der *Imitatio* durch Thomas wieder in weite Kreise Eingang gefunden hat, dies hauptsächlich dem Gebrauch zu verdanken ist, den Gence von jenem Brouillon der Pariser Nationalbibliothek gemacht hat. Da nach dem Erscheinen der Gence'schen Ausgabe Jahrzehnde vergangen sind, ohne dass jemand sich der Mühe unterzogen hätte, die Citate des Brouillons in Gence's Ausgabe mit dem Pariser Brouillon selbst und wiederum dieses mit dem Brüsseler Thomas-Autograph zu vergleichen; so hatte die durch Gence neu erregte, dem Autograph so nachtheilige Meinung hinlänglich Zeit, sich zu verbreiten und festzusetzen. Ich habe im Jahre 1874 eigens eine Reise nach Brüssel und Paris daran gesetzt, um, wie über einige andere Fraggunkte, die erst in allernuester Zeit in der Debatte über den Ursprung der *Imitatio* aufgetaucht waren, so auch und hauptsächlich über das Verhältniss Gence's zu den von ihm benutzten Pariser Quellen und dieser letzteren zu dem Autograph mir völlige Klarheit zu verschaffen. Was ich gefunden, erlaube ich mir nun darzulegen. Um nicht zu weitläufig zu werden, beschränke ich mich auf das Wichtigste, wodurch alles Uebrige, was unerwähnt bleibt, zugleich mit charakterisirt wird.

Ich hebe aus den Pariser Materialien hervor, was dort unter der Nr. A fol. 76—78, Nr. B fol 79^a und 79^b, Nr. C fol. 244—249 zusammengestellt ist.

Nr. A trägt die Ueberschrift: *Codicis Antverpiani per manum Thomæ Kemp. scripti Lectiones incongruæ ineptæ et auctoris sensui contrariæ*. Was wir unter diesem Besorgniss erregenden Titel aufgezeichnet finden, ist ein Gemisch von etwa 80 unter sich sehr heterogenen Bemerkungen.

1. Der eine Theil dieser Bemerkungen bezieht sich auf Orthographisches. Es wird getadelt, dass das Thomas-Autograph schreibt: concilium (im Sinne von consilium); ebitudo statt hebetudo; valide st. valde; stips st. stipes oder stirps; ymmo st. immo; optinuerunt, optulit st. obtinuerunt, obtulit; ymaginem st. imaginem; ymo st. imo; inhyabant st. inhiabant; tondendum st. tundendum u. s. w.

2. Ein zweiter Theil der Bemerkungen wendet sich gegen grammatische und lexicographische Verstösse des Autographs. Gerügt wird: redimus (st. redeamus lib. I, c 10); redient st. redibunt (I, 13); arripiunt st. arripiant (I, 19); prævides tibi in die st. provides tibi in diem (I, 24); sibi st. ipsi (III, 6); supra id quam st. quod (III, 8); sui ipsius amatores st. ipsorum (III, 32); inciderit aliquam tribulationem st. inciderit in (III, 45); commodosum st. commodum (III, 54); a gravi torpore exue me st. gravi etc. ohne die Präposition (VI, 1); contentum esse in lumine st. cont. esse lumine (IV, 11); vera ardens fides st. vera et ardens (IV, 14); magni inflammati amoris st. magni et inflammati (IV, 14) u. s. w.

3. Ein dritter Theil der Bemerkungen endlich betrifft Lesarten des Autographs, welche nicht bloss, wie die unter 1. und 2. angeführten, ihrer Form, sondern des Sinnes oder des stilistischen Ausdrucks wegen anstössig erscheinen. Dahin gehört: studiis florerent statt in studiis fl. (I, 3); non bene nobis creditur st. de nobis (I, 12); edomationem vitiorum st. dominationem (I, 18); si nunc tam parum vales sustinere st. tam parum non vales sust. (I, 24); amator Jesu et veritatis et verus internus (II, 1. Der Pariser Gelehrte will et veritatis weglassen, indem er sagt: „nec enim hic de veritatis amore agitur); cuncta sibi posse et licere arbitratu st. sibi licere arb. (III, 5); non modo gravitatem st. non modo nullam gravitatem (III, 22); majus merendi st. magis (III, 30); vix raro st. vix aut raro (III, 31); intus sum doctor Veritas st. veritatis (III, 43);*) linguam

*) Man vergl. hierüber oben S. 78 Anm.

callidam fac a me st. ling. call. longe fac a me (III, 45); inter devotos tuos commemorari st. connumerari (III, 52); natura quæ bene et recta a te condita est st. bona (III, 55); per Jesum Christum filium tuum (am Ende von III, 55. Der Pariser Gelehrte sagt: „Inepte id positum est, cum eo capite et toto hoc libro Christus animam et anima Christum alloquatur“;*) in templo tuæ dignitatis st. divinitatis; quia ergo tua sunt et vera st. verba (IV, 1. Der Pariser Gelehrte setzt hinzu: „Inepte id positum quasi non satis esset quod verba sint Christi ut vera sint etc.); corporis Christi st. tui (IV, 1);**) corporis Christi st. mei (IV, 7)***).

Gegen Ende dieser Sammlung von Bemerkungen äussert der Verfasser des Brouillons: „Omisi plures alios errores et minus legitimas lectiones codicis illius Antverpiani, quem Thomas Kempensis manu sua scripsit.“ Das Urtheil aber, das er nach allen diesen im Thomas-Codex von ihm aufgefundenen Mängeln über denselben gewonnen, fasst er schliesslich in folgenden Satz zusammen:†) „Hæc autem omnia er-

*) Ich erinnere dagegen an Lib. III cap. 5, welches mit den Worten beginnt: Benedico te Pater cælestis Pater Domini mei Jesu Christi; an cap. 37, wo Jesus selbst spricht: „hoc desidera: ut ab omni proprietate possis exspoliari et nudus nudum Jesum sequi;“ an cap. 40, (am Ende): O veritas mea et misericordia mea Deus meus Trinitas beata; an cap. 60: (im Anfange und sonst mehreremal in demselben Cap.): Domine Deus sancte Pater. Ich erinnere überhaupt an den grossen Wechsel in den Anrede- und Bezeichnungsformen, welchen die kirchliche Triniätslehre gestattet. Vgl. oben S. 78 Anm.

**) Der Pariser Gelehrte fügt tadelnd hinzu: „Ibi enim anima Christum alloquitur.“ Aber in demselben Capitel kommt vor: Christi fideles; trahimur ad Christum; offertur Christus. Warum wird denn nicht auch an diesen Stellen der Ausdruck Christus beanstandet?

***) Der Pariser Gelehrte begründet seinen Tadel mit den Worten: „Christus enim ibi loquitur.“ Aber dass Christus oder Gott, wo sie sprechend eingeführt werden, statt mit dem Pronomen der ersten Person, mit einem Nomen von sich reden, kommt häufig in der ganzen Imitatio vor. Vgl. u. a. die eben erst in Anm. **) angeführte Stelle aus lib. III, cap. 37.

†) Zwischen dem Ende der Bemerkungen und diesem Resumé befindet sich ein enger Raum, der von einer fremden Hand mit folgender beistimmenden Erklärung ausgefüllt ist: Præadducta omnia errata ego

rata manifeste arguunt 1) Codicem hunc manu Thomæ Kemp. descriptum non esse archetypum; nemo enim prudens tot et tam crassos errores dixerit esse auctori librorum de Imitatione Christi tribuendos; — 2) Codicem hunc primum esse quem Thomas Kemp. ea de re scripsit, non vero operis illius exemplar post multos annos a Thoma retractatum, emendatum et expolitum, cum iste codex mendis scateat, ut ex adductis liquet.“

So gross die Bestimmtheit ist, mit welcher dieses abfällige Urtheil über das Thomas-Autograph ausgesprochen wird, so wenig kann man ihm beistimmen. Ich habe in Obigem nicht etwa bloss einen dürftigen Auszug aus Nr. A der Pariser Materialien gegeben, sondern mit ganz unerheblichen Ausnahmen alles, was der Verfasser darin zusammengestellt hat. Aber wie bedeutungslos sind doch nun sämmtliche tadelnde Bemerkungen, die er geltendmachen zu müssen geglaubt hat! Man darf voraussetzen, er wird sehr fleissig das Autograph von Anfang bis zu Ende durchsucht haben, um möglichst viel zu finden, was sich als Zeugniß gegen Thomas gebrauchen liesse; und was ist nun seine Ausbeute? Eine Sammlung von Bemerkungen, die in ihrer Geringfügigkeit und Nichtigkeit ein Urtheil hervorrufen, das dem des Sammlers geradezu entgegengesetzt ist. Jeder, der mit dem Studium der Manuscripte der Imitatio sich einigermaßen ernstlich befasst hat, wird nach Lesung jener Bemerkungen gestehen: wenn sich nichts weiter als das gegen das Autograph sagen lässt, so muss es ein ganz vortreffliches Manuscript sein.

Noch muss ich auf einen Umstand aufmerksam machen, der darauf hinzudeuten scheint, dass der Verfasser des Pariser Brouillons bei der Veranstaltung seiner Auslese nicht einmal bona fide verfahren ist. Er hatte bei seiner Durchforschung des Autographs auch die übrigen zwölf zur Prüfung nach Paris gesandten Manuscripte vor sich; wie man daraus ersieht, dass er öfter in seinen Bemerkungen einen oder den andern dieser Codices als Zeugen gegen das Autograph anführt.

attenta lectione deprehendi in codice ms. Antverpiano, quem F. Thomas Kemp. manu sua scripsit et complevit anno 1441. F. Gabriel Gerberon M. B.

Aber dies ist nun das Verdächtige, dass er in jedem Falle, wo er auf die andern Codices Bezug nimmt, nur derjenigen gedenkt, deren Lesart von der des Autographs sich unterscheidet, niemals aber erwähnt, ob nicht auch Codices vorhanden seien, welche mit dem Autograph zusammenstimmen. Und doch hatte er auch solche vor sich. Er hatte in dem Cod. Gerardimont einen solchen, der fast überall auf Seiten des Autographs stand. Ich kann dies auf das gewisseste versichern, da ich sämtliche Stellen der *Imitatio*, welche das Brouillon berührt, während meines Aufenthalts zu Paris mit dem dort befindlichen Cod. Gerardimont. selbst verglichen habe. Warum — darf man fragen — schweigt über diese fast vollständige Uebereinstimmung des Cod. Gerardimont. mit dem Autograph der Verfasser des Brouillons? Nur ein einzigesmal nennt er auch in seinen Bemerkungen jenen Codex, aber dies geschieht eben in einem der wenigen Fälle, worin derselbe vom Autograph abweicht.*)

Nr. B des Pariser Brouillons hat die Ueberschrift: *Codices Antverpiani quem Thomas Kempensis manu sua scripsit an. 1441 Solœcismi*. Die Sammlung dieser Solœcismen zählt 33 Nummern. Es sind mehrere darunter, die schon ein- oder einigemale von mir selbst hie und da oben angeführt sind; die nicht angeführten sind derselben Art. Solœcismen sind, wie erwähnt, gar nicht characteristisch für das Thomas-Autograph; sondern mehr oder weniger ziehen sie sich durch sämtliche Manuscripte der *Imitatio*, die überhaupt da sind, hindurch. Sie können also weder als Zeugnisse für noch wider Thomas verwandt werden. Von den 33 Nummern der Pariser Solœcismen-Sammlung Nr. B. hat — um nur dies hier zu bemerken — der Codex Gerardim. nicht weniger als 30 ebenfalls.

Nr. C des Pariser Brouillons ist überschrieben: *Rasuræ*,

*) Es ist dies die Stelle lib. III, c. 42, die ich, weil ich sie hier anführen wollte, in mein obiges Verzeichniss nicht mit aufgenommen habe. Das Brouillon hat wörtlich Folgendes: „Si ponis pacem tuam cum aliqua persona pacem tuam in aliqua (Sic Ms. Gerardimont).“

correctiones, transpositiones, mutationes et additiones in Codice MS. Thomæ de Kempis Antverpiensi — deprehensæ. Diese Sammlung ist die reichhaltigste von allen, obwohl das sogenannte dritte Buch der Imitatio, welches bekanntlich unter sämtlichen vier Büchern den beiweitem grössten Umfang hat, dabei unberücksichtigt geblieben ist. Es sind etwa 330 Bemerkungen darin zusammengestellt. Aber der Schrecken, den der erste Blick auf die grosse Menge erregt, verliert sich sofort bei Betrachtung des Einzelnen. Zunächst fällt eine kleine Zahl von Bemerkungen auf, die der Ueberschrift von Nr. C. zufolge gar nicht hierher gehören: sie betreffen Orthographisches oder die Ausgaben der Imitatio von Sommal und Rosweyde und verweisen darauf, dass diese den Text des Autographs an einigen Stellen nicht getreu wiedergegeben haben. Alle übrigen Bemerkungen der Sammlung zerfallen in zwei Klassen.

1. Die eine Klasse befasst diejenigen Stellen des Autographs, an welchen ganz unzweifelhaft Correcturen vorgenommen sind; sei's, dass Wörter durchstrichen, durch Versetzungszeichen oder übergeschriebene Ziffern eine Aenderung in der Folge der Wörter angedeutet, oder da, wo im Text etwas ausgelassen war, das Fehlende am Rande hinzugefügt ist. Solche Stellen enthält die ganze Sammlung nicht mehr als etwa 100 — für den Umfang der drei Bücher, wie mir Kenner der Manuscripte zugeben werden, keine grosse Zahl; im Durchschnitt für jedes Capitel etwa zwei. Und was die Hauptsache ist — diese unzweifelhaften Correcturen rühren ersichtlich fast durchgängig von Thomas' eigener Hand her; sind also ein Beweis der Sorgfalt, womit derselbe sich der Revision seiner Arbeit unterzogen hat. Es ist die Hand des Thomas in dieser Klasse der Correcturen so deutlich zu erkennen, dass auch der Pariser Gelehrte sich der richtigen Wahrnehmung nicht ganz hat verschliessen können. In einer Anzahl von Fällen nennt er selbst mehr oder weniger bestimmt Thomas den Corrector. Freilich ist dies nicht die Mehrzahl der Fälle. Mehrerentheils schweigt er über den Urheber der

Correctur oder bezeichnet dieselbe hauptsächlich als eine neue, nicht von Thomas selbst herrührende.*) Ich habe alle die einzelnen Stellen, über welche der Pariser Gelehrte ein solches Urtheil abgibt, auf das genaueste mit dem Autograph selbst verglichen, um den objectiven Thatbestand festzustellen. Um desto sicherer zu gehen, habe ich, so oft mir Zweifel aufstiegen, den Beirath der Herren Conservatoren der Königl. Bibliothek zu Brüssel in Anspruch genommen. Hiernach ist es meine Ueberzeugung, dass, etwa mit Ausnahme von zwei Fällen, überall, wo der Pariser Gelehrte einen andern Corrector annimmt als Thomas selbst, er entweder augenscheinlich irrt, oder doch nur gewagte, zwar durch den Augenschein nicht unumstösslich zu widerlegende, aber noch weniger unumstösslich zu beweisende Vermuthungen ausspricht. Die beiden Ausnahmefälle, die ich meine, finden sich Lib. II cap. 1 und Lib. II cap. 11. An der ersteren dieser Stellen steht *sicut*, an der letzteren *invenitur* als Correctur am Rande. In diesen beiden Correcturen die Hand des Thomas zu erkennen, ist mir nicht wohl möglich. Jedoch sind das Correcturen, welche der Sinn durchaus nicht erfordert; und ich zweifle, ob sie dem ursprünglichen Texte der *Imitatio* angehört haben, wie denn die Wörter *sicut* und *invenitur* auch in andern Manuscripten fehlen.**)

*) In Fällen dieser Art liest man im Bronillon: „est additio ad marginem, non Thomæ; additio nova; correctum et abbreviatum noviter; aliena manu ad marg. noviter addita; additio alicujus correctoris per abbreviationem“ u. s. w.

**) Ueber *invenitur* vgl. oben S. 220. — Die Stelle (Lib. II, cap. 1), wo sich *sicut* am Rande als Correctur befindet, lautet vollständig im Texte des Autographs so: „In cælestibus debet esse habitatio tua: et in transitu cuncta terrena sunt aspicienda.“ Die Correctur deutet darauf hin, dass „*sicut in transitu*“ gelesen werden soll und nicht bloss „*in transitu*“; es soll also der bildliche Ausdruck „*in transitu*“ ausdrücklich als solcher bezeichnet werden. Aber ist dies nöthig, da das Bildliche der Ausdrucksweise offenbar vorliegt? Würde nicht auch der Gegensatz zwischen *transitus* und dem vorhergehenden *habitatio* durch den Zusatz von *sicut* abgeschwächt? Endlich ist daran zu erinnern, dass der Ausdruck *in transitu* in bildlicher Bedeutung, ohne Hinzufügung einer erklärenden Partikel wie

bei Beurtheilung derartiger Fälle auch dem unbefangenen Beurtheiler die Gefahr der Täuschung liegt, ist unschwer einzusehen. Wird etwa der beim Schreiben begangene Irrthum nicht sofort vom Schreiber entdeckt, sondern erst etwas später, und bedient derselbe sich nun beim Corrigiren einer inzwischen neu gespitzten oder ganz neuen Feder oder einer andern Tinte; oder füllt er jetzt die Feder entweder mehr oder weniger als früher mit Tinte, so dass die Correctur ein dunkleres oder blässer Ansehn gewinnt; oder hat er jetzt den Codex in einer andern Lage vor sich, als früher, so dass nun auch die Correctur eine etwas andre Richtung bekommt als der Text, worauf sie sich bezieht; oder endlich wird die Correctur erst nach Jahren ausgeführt, zu einer Zeit, wo der Schreiber in ein höheres Lebensalter getreten, und die Hand ihre frühere Festigkeit verloren hat — sogleich entsteht der Schein der Betheiligung eines mit dem Schreiber nicht identischen Correctors. Wie sehr namentlich der letztgenannte Umstand wirkt, zeigen auf das anschaulichste einige der angehängten Tafeln. Man vergleiche Nr. IVa mit Nr. IVd. Die Schriftzüge beider Tafeln sind die des Thomas, aber wie verschiedenartig ist ihr Aussehen! Tafel IVa ist die Hand des einundsechzigjährigen, Tafel VI d die des sechsundsiebenzigjährigen Mannes. Ja, sogar innerhalb des Codex vom J. 1441 selbst macht die Schrift nicht überall den gleichen Eindruck. Die vier Bücher der *Imitatio*, die den Anfang des Codex bilden, sowie der *Tractat De elevatione mentis* und die *Brevis admonitio*, die am Schlusse stehen (vgl. Prol. II S. 4), haben verhältnissmässig die kleinsten und zartesten Schriftformen. Auch ist ebenda die Tinte am dunkelsten und dadurch die Schrift am deutlichsten. Dagegen ist die Schrift in den mittleren Theilen des Codex (der *Disciplina claustralium* u. s. w. vgl. Prol. II S. 4) grösser und dicker; die Tinte ist schlechter

sicut, schon bei den Klassikern vorkommt (vgl. d. Wörterbücher), und dass entsprechende Ausdrücke, gleichfalls ohne solche erklärende Zusätze, in vielen Sprachen gebräuchlich sind (vgl. *ἐν παρόδῳ*, en passant, im Vorbeigehen, in het voorbijgaan u. s. w.)

und an vielen Stellen blass-bräunlich geworden. Und die gleiche dickere Schrift und blässere Tinte ist auch an einigen corrigirten Stellen der Imitatio zu erkennen. Wie viel Ursache daher zur Vorsicht bei der Beurtheilung solcher Stellen überhaupt! Und was zu dem Allen noch hinzukommt, um diese Beurtheilung zu erschweren — das ist der meist so unbedeutende Umfang der corrigirten Stellen. Nicht um die Prüfung längerer, vom Corrector an den Rand geschriebener Sätze, sondern meist nur um einzelne Wörter, ja um einzelne Silben oder Buchstaben, um Ziffern oder Versetzungszeichen handelt es sich hier. *) Wie darf man es da wagen, mit der Dreistigkeit des Pariser Gelehrten in jedem einzelnen Falle zu entscheiden, ob auf Thomas selbst oder irgend einen Andern die Correctur zurückzuführen sei! Vor einem solchen Wagniss sollte aber endlich auch der Umstand jenen Kritiker

*) Zur näheren Charakterisirung der von dem Pariser Gelehrten zusammengestellten Correcturen dieser Klasse bemerke ich Folgendes. Gegen 20 Fälle betreffen nur Veränderungen in der Wortstellung; in etwa 10 Fällen beschränkt sich die Correctur nur auf einen oder zwei Buchstaben; in etwa fünf Fällen umfasst dieselbe nur zwei Wörter, und ebenfalls nur in fünf geht sie über das Maass von zwei hinaus. — Der merkwürdigste unter den Fällen der letztgenannten Kategorie findet sich Lib. II, cap. 11, wo nach dem Satze

- ›Qui autem Jesum propter Jesum et non propter suam propriam
- ›aliquam consolationem diligunt: ipsum in omni tribulatione et
- ›angustia cordis sicut in summa consolatione benedicunt‹

Folgendes im Texte des Autographs steht, was zwar durchstrichen, aber doch vollkommen deutlich zu lesen ist:

- ›Et si Jesus vellet quod irent in infernum: ibi aequè contenti essent
- ›nec minimum curarent.‹

Der Gedanke, welcher in diesem Satze ausgesprochen ist, passt in den Zusammenhang, und man könnte daher fragen, ob nicht vielleicht in der Durchstreichung des Satzes nur das Werk eines unbefugten Correctors zu erblicken sei. In den älteren Handschriften steht übrigens der Satz nicht; und es wäre denkbar, dass Thomas selbst diesen Zusatz erst im J. 1441 in den Text aufgenommen, später aber wieder gestrichen hätte.

Der grösste Umfang der am Rande hinzugefügten Correctur beträgt 7 Wörter. Dieser Umfang wird jedoch nur zweimal erreicht.

zurückgehalten haben, dass, wie er sich leicht vergewissern konnte, nicht bloss in der *Imitatio*, sondern auch in andern Schriften, die neben der *Imitatio* im Codex vom J. 1441 stehen, Manches corrigirt ist, und dass diese *Correcturen* derselben Art und verhältnissmässig ebenso häufig sind wie in der *Imitatio*.*) Auch bei der Beschreibung des Löwener Thomas-Autographs (Prol. II S. 198 folg.) habe ich der dort in merklicher Zahl vorkommenden *Correcturen* gedacht. Und war Thomas, wie man allgemein zugesteht, ein *bonus scriptor*, so liegt ja eben in dem Begriff des *bonus scriptor* auch der des *bonus corrector*.

2. Die zweite Klasse der in Nr. C des Pariser Brouillons zusammengestellten *Correcturen* begreift solche Stellen des Autographs, an denen ursprünglich vom Schreiber selbst etwas falsch geschrieben, dieses Falsche aber durch Rasur getilgt und an dessen Statt das jetzt im Autograph sichtbare Richtige gesetzt zu sein scheint. Ueberall, wo ein Wort, eine Silbe, ein Buchstabe im Aussehen etwas Auffälliges hat, was nur entfernt die Möglichkeit zulässt, als Rasur oder *Correctur* eines früher begangenen Irrthums gedeutet zu werden, deutet es der Verfasser des Brouillons in diesem Sinne. So bringt er aus den drei Büchern der *Imitatio*, über die er Aufzeichnungen gemacht hat, die Zahl von etwa 200 Rasuren zusammen. Es ist eine alltägliche Erfahrung jedes Schreibenden, dass in Folge von dünnen, rauhen, fettigen Stellen im Schreibstoff oder von zu reichlicher Verwendung der Tinte oder von Nachziehen anfangs zu blass gerathener oder später verblasster Schriftzüge sehr häufig der Schein einer Rasur entsteht, während in Wirklichkeit auch keine Spur davon vorhanden ist. Diese Erfahrung scheint ausnahmsweise unser

*) In der »*Disciplina claustralium*«, welche im Thomas-Codex unmittelbar den vier Büchern der *Imitatio* folgt und einen Umfang hat, der nicht ganz die Hälfte des Umfangs des ersten, zweiten und vierten Buchs, diese Bücher zusammengekommen, erreicht, habe ich, dem entsprechend, nicht ganz die Hälfte solcher *Correcturen* (nämlich 42) gezählt.

Pariser Gelehrter nicht gemacht, oder wenn er sie gemacht, doch bei Beurtheilung der von ihm als Rasuren aufgefassten Stellen des Thomas-Autographs nicht benutzt zu haben. Wäre sein ganzes kritisches Verfahren nicht ein so oberflächliches und flüchtiges*) gewesen, so hätte es ihm ja nicht entgehen können, dass die Stellen, an denen er Rasuren erblickt, sich vornehmlich auf dem schwächeren Pergament und nicht auf dem stärkeren Papier des Autographs finden und wiederum unter den Pergamentblättern vorzugsweise auf denjenigen, deren Stoff ein besonders dünner ist. Er hätte bemerken müssen, dass im ganzen dritten Buche der *Imitatio*, dessen Pergament durchweg besser ist, das Autograph verhältnissmässig weit weniger solcher scheinbaren Rasuren zeigt. Oder sollte er dies bemerkt haben, und eben weil er es bemerkte, das dritte Buch, das aus diesem Grunde einen reichlichen Ertrag von tadelnden Bemerkungen nicht versprach, in seiner Auslese absichtlich von ihm übergangen sein?

Sieht man das Verzeichniss der 200, in Nr. C des Brouillons von ihm aufgenommenen Rasuren genauer durch, so bemerkt man in der Wahl der zur Charakteristik derselben gebrauchten Ausdrücke einen eigenthümlichen Unterschied, welcher sämmtliche 200 wieder in zwei, der Zahl nach einander gleiche Gruppen theilt. In etwa 100 Fällen heisst es nämlich im Brouillon nach Anführung der Stelle des Autographs, um die es sich handelt, nur: »ras. et correct.«, in 100 andern Fällen

*) Ein eclatantes Beispiel dieser Flüchtigkeit ist u. a. folgendes. Der Vf. des Brouillons führt an, was richtig ist, dass im Titel von Lib. IV cap. 6 sich zwischen den Worten »Interrogacio de« und »exercicio ante communionem« ein leerer Raum im Autograph befindet. Diese Anführung aber begleitet er mit einem emphatischen Zusatze, der wörtlich so lautet: „Quid ex hoc vacuo spatio erasum fuerit, divinare non licet; certe in indice titulum hujus capituli Thomas ita scripsit: Interrogacio de exercicio ante communionem. Itane scripserit libelli auctor? Judaeo credite.“ Sieht man nun im Index nach, so findet man dies ungeheuerliche Wort *exercicio* dort nicht, sondern das bekannte und correcte *exercicio*.

dagegen ist zu »ras. et correct.« noch »nova« oder »noviter« hinzugefügt. Man wird schwerlich irre gehen, wenn man dafür hält, dass in allen den Fällen, wo dieser Zusatz fehlt, von dem Verfasser des Brouillons Thomas selbst, da aber, wo dieser Zusatz steht, ein Anderer und Späterer als Corrector angenommen ist. Was ihn bewogen hat, in dem einen Falle so, in einem andern Falle anders zu entscheiden, sagt er nicht. Sein Urtheil ist kategorisch und unmotivirt. Und er konnte es um so weniger motiviren, da er an einigen Stellen des Brouillons selbst zugesteht, dass Thomas sich auch wohl einmal einer andern als der früher von ihm gebrauchten Tinte beim Corrigiren bedient habe. Hat er nicht mit diesem Zugeständniss selbst die beste Waffe zur Vertheidigung jener angeblichen »rasuræ et correctiones novæ« weggeworfen? So ist man denn aber nun auf die minutiöseste Vergleichung des Autographs hingewiesen, um sich zu überzeugen, ob oder wie weit er Recht hat oder nicht. Ich habe eine solche Vergleichung angestellt, deren Ergebniss ich kurz dahin zusammenfasse: in einer Anzahl von Fällen ist es überhaupt unmöglich, irgend ein Anzeichen von vorhergegangener Rasur in den Schriftzügen des Autographs zu entdecken; in allen den Fällen aber, wo die Gewissheit oder doch die Wahrscheinlichkeit einer nach vorhergegangener Rasur vorgenommenen Correctur zugestehen ist, ist fast immer die Hand des Thomas auf das sicherste zu erkennen. Nicht in einem Dutzend von Fällen ist ein Zweifel über die Hand des Correctors gestattet. Auf die absolute Nothwendigkeit, in dem Corrector einen Andern als Thomas selbst erkennen zu müssen, führt der im Autograph sich darbietende Sachverhalt auch nicht ein einzigesmal. Auch bei dieser Untersuchung habe ich den Beirath der Herren Conservatoren der Brüsseler Bibliothek nicht verschmäht. Und damit, wer unter meinen Lesern etwa das Autograph einmal persönlich einzusehen Gelegenheit haben sollte, einigermassen im Stande sei, sich entweder für die Auffassung des Pariser Gelehrten oder die meinige zu entscheiden, will ich hierunter einige Stellen des Autographs

bezeichnen, deren man sich als Anhaltspunkte wird bedienen können, um ein selbständiges Urtheil zu gewinnen.*)

*) a. Ich führe zuerst einige Stellen an, wo ich im Widerspruch mit dem Brouillon durchaus keine Rasur finde.

Lib. I cap. 2. *Utilissima lectio* (die Tinte ist dieselbe, wie bei den benachbarten Wörtern; nichts ist zuzugeben, als dass der Endbuchstabe *o* ursprünglich einen Ansatz zum *a* gehabt hat. Das Brouillon aber sagt: *rasura et correctio manifeste nova*.) — Lib. II cap. 2. *Quis pro te vel contra te sit*. Cap. 12. *Ex sufferentia*. — Lib. 4 cap. 4: *Totius dator consolacionis internae*. Cap. 5 in titulo: *statu* (das Brouillon sagt: *ultima pars literæ u ras. et corr.*) Cap. 7. *sibi indulta erunt*. Cap. 8. in *missa cum omnibus*. Ebenda: *quanto intimius vales offerre*. Ebenda: *quid magis a te requiro*. Noch mehrere Stellen in demselben Capitel sind vom Vf. des Brouillons als Rasur bezeichnet, wo ich nichts der Art bemerke. Wohl aber ist zu beachten, dass diese Stellen auf schlechtem, dünnem Pergament geschrieben sind. Wie hier die Tinte eingelaufen, sieht man besonders an dem Worte *nesciunt*. Schlägt man das Pergamentblatt um, so erkennt man das Wort — insbesondere vom Buchstaben *e* an deutlich wieder.

b. Ich nenne zweitens Stellen, wo, wenn überhaupt da eine *rasura* und *correctio* anzunehmen ist, doch keine *nova*, wie das Brouillon meint, sondern eine *antiqua*, also von Thomas eigner Hand, anerkannt werden muss.

Lib. I cap. 1. *Vanitas quoque est*. Cap. 15. *Quam opus quod facit*. Cap. 19. *Vix sine aliquo dispendio transit*. Cap. 24. *Quando nemo poterit per alium excusari*. Ebenda: *Quam hic centum anni*. Cap. 25. *Timor aut dolor*. Ebenda: *Perpetuam leticiam invenies*.

Lib. II cap. 1. *Regnum Dei in te*. Ebenda: *Qui intus bene dispositus*. Cap. 5. *Internus homo*. Ebenda: *Numquam eris internus*. Ebenda: *Si tibi et Deo*. Ebenda: *Si te feriatum*. Ebenda: *Totum vanum existima*. Ebenda: *Amans Deum anima*. Ebenda: *Solacium animae* (NB. Cap. 5 — Pergamentblatt!) Cap. 8. *Et scire cum Jhesu conversari*. Ebenda: *Cor ad Deum gerere*. Cap. 9. *Sed Dei munus*. Ebenda: *Quoniam potens est Deus*. Ebenda: *Absente vero gratia*. Ebenda: *Inter haec tamen*. Cap. 10. *Esto igitur gratus*. Ebenda: *Pro gratia data*. Cap. 12. *Nisi via sanctæ crucis*.

Lib. IV cap. 1. *Cuncta sunt accipienda*. Ebenda: *Egenum et pauperem invitas*. Ebenda: *Sed quis ego sum*. Cap. 2. *Ut hoc illi præstes*. Ebenda: *Qui non sum dignus ad te respicere*. Cap. 3. *Ideoque oportet*. Ebenda: *Salutis meae*. Ebenda: *Sic enim tu*. Ebenda: *Prædicans populis et*. Cap. 4. *Ut ad tuum*. Ebenda: *Et in tua jussione*. Cap. 5. *Christi sacramentum*. Cap. 7. *Tam vagus ad attendendum, tam negligens*. Cap. 11. *Mensa est sacri altaris*.

Somit aber fällt denn nun auch die letzte Klasse der polemischen Bemerkungen des Verfassers des Brouillons, ohne das Autograph zu treffen, entkräftet zu Boden. Der Corrector, dessen der *Imitatio*-Codex vom J. 1441 bedurft haben soll, um die angeblich von Thomas zurückgelassenen zahlreichen Irrthümer durch Rasur unsichtbar zu machen und durch Richtigeres zu ersetzen, ist keine Gestalt aus der Wirklichkeit, sondern ein Gebilde der Phantasie jenes Pariser Gelehrten. Dass aber Thomas, wie so viele andre Schreiber von Manuscripten, auch das Mittel der Rasur angewandt hat, um sein Autograph auf eine möglichst hohe Stufe der Correctheit zu erheben, gereicht ihm nicht zur Unehre, sondern zur Ehre. —

Auf welchem Wege und zu welcher Zeit die im Vorstehenden von mir beschriebenen und beleuchteten Materialien Eigenthum der Pariser National-Bibliothek geworden, habe ich nicht ermitteln können; es zu wissen, dürfte auch schwerlich ein sachliches Interesse haben. Sie würden dort unschädlich wohl noch heute ruhen, wenn sie nicht Gence*) ans Licht gezogen und in seiner zuerst im J. 1826 erschienenen, später stereotypirten *Imitatio*-Ausgabe**) benutzt hätte. Er hat sie benutzt ohne alle kritischen Vorstudien. Er selbst hat das Thomas-Autograph nie gesehen, nie verglichen. Er geht von der Vozaussetzung aus, dass alles unbestreitbar richtig sei, was jene Pariser Materialien darüber enthalten. In dieser

Cap. 12. Cordis tui habitaculum. Cap. 14. Devotorum aliquorum. Ebenda: Valide ardet in eis. Cap. 17. Quemadmodum multi. Ebenda: In communicando te desideraverunt. Ebenda: Umquam habuit. Ebenda: Sic et ego. Ebenda: Me ipsum presentarem.

*) Gence war Königlicher Archivbeamter (*Chartophylacio regio Archivista olim addictus*, wie er sich selbst auf dem Titel seiner Ausgabe bezeichnet).

**) Der vollständige Titel der Ausgabe lautet: *De imitatione Christi libri quatuor, ad pervetustum exemplar, Internarum consolationum dictum, necnon ad codices complures ex diversa regione ac editiones ævo et nota insigniores, variis nunc primum lectionibus subjunctis, recensiti et indicibus locupletati; studio I. B. M. Gence etc. Parisiis, Sumptibus Sociorum Treuttel et Würtz; Argentorati et Londini, in eorumdem bibliopolio. M DCCC XXVI.*

Voraussetzung sagt er vom Thomas-Autograph in der Einleitung seiner Ausgabe (S. XXXVIII): „Ad ipsius marginem, et infra vel supra lineas, addita sunt multa in sermone omissa, necnon in contextu ipso rasa plura et correcta videntur, tum prima, tum postera manu, ad fidem vetustiorum Codicum.“ Der Schluss: „ad fidem vetustiorum Codicum“, welcher eine Meinung ausspricht, die von Gence häufig in den Anmerkungen seiner Ausgabe wiederholt, nirgend jedoch begründet wird, giebt der ganzen Bemerkung eine dem Autograph noch ungünstigere Färbung. Und noch mehr verliert dasselbe durch die nicht ganz correcte Weise, in welcher Gence die Pariser Materialien in seiner Ausgabe verwandt hat. Einigemale erwähnen die letzteren einer mit andrer Tinte ausgeführten Correctur; aber sie setzen hinzu, dass Thomas selbst die Correctur gemacht habe. Diesen Zusatz theilt Gence nicht immer mit. *) Ein andermal verzeichnen die Materialien einfach das Vorhandensein einer Correctur im Autograph, charakterisiren dieselbe jedoch nicht als eine spätere oder neuere; dies dagegen thut — ohne Berechtigung — Gence **) In Lib. IV

*) Vgl. die Pariser Materialien zu Lib. I cap. 1: *Vanitas igitur est, divitias perituras quaerere, et in illis sperare.* Es heisst dort: „Totam hanc sententiam in contextu omiserat Thomas, quam deinde post ultimam lineam illius faciei subnexuit, sed non eodem atramento“. Gence dagegen sagt (S. 3, Anm. 11 seiner Ausgabe): „Haec sententia, Codice Thomæ postaddita non eodem atramento, exstat in Codd. vetustioribus.“

Ferner vgl. die Pariser Materialien zu Lib. I cap. 23: *Nunc sunt dies salutis; nunc tempus acceptabile.* Es heisst dort: „Hanc lineam omiserat in contextu Thomas; quam tamen inferius post ultimam lineam ipse (ut videtur) reposuit, quamvis atramento diverso“. Gence dagegen sagt (S. 60, Anm. 10): „Apostoli sententia — — — licet in C. Antverp. 1441 (also dem Thomas-Autograph), forsân ex C. August. 1437, non in contextu, sed ad marginem alio atramento addatur.“

Ferner vgl. die Par. Mat. zu Lib. I cap. 3: *Aliquid esse videbantur.* Die Mat. sagen: „Additio Thomæ supra lineam.“ Gence sagt (S. 10, Anm. 15): „Illud „esse“ — — in C. Thomæ 1441 interscriptum supra lineam.“

**) Vgl. die Materialien zu Lib. I cap. 2: *Qui me iudicaturus est.* Die Bemerkung dazu lautet kurz: „*rasum et correctum*“. Gence sagt: „est post rasuram correctio in C. Thomæ postera.“

cap. 4 führen die Materialien an, dass das ursprünglich actor von Thomas geschriebene Wort durch Ueberschreiben von u zwischen a und e in auctor corrigirt sei; Gence erwähnt nur der Lesart actor und verschweigt, dass schon im Autograph die Abänderung vorgenommen.*)

Die Ausgabe von Gence gelangte zu grossem Ansehen. Sie ist eine der äusserst wenigen Imitatio-Ausgaben, deren Text mit einem kritischen Apparat von Lesarten aus Manuscripten und Editionen versehen ist; und sie war die erste dieser Art. Sie ward vom König Ludwig XVIII., dem sie Gence überreichte, huldvoll angenommen. Sie berührte in Frankreich, an dessen Laienpublicum sich der Herausgeber auch mit einer französischen Uebersetzung der Imitatio wandte, um so angenehmer, da sie darauf angelegt war, der von Gence so eifrig verfochtenen Ansicht, dass der Kanzler Gerson, also ein Franzose, der Verfasser der Imitatio sei, zur Stütze zu dienen. Auch wiederholter Anerkennungen seitens des französischen Unterrichtsministeriums hatte die Ausgabe von Gence sich zu erfreuen.***) So ward sie eine Autorität in Frankreich und ist es dort wohl noch jetzt. Aber je höheren Werth man ihr zunächst in diesem Lande und danach auch ausserhalb der Gränzen desselben zuschrieb, desto schwerer wurde durch die Verwendung, welche darin jene Pariser Materialien fanden, das Ansehen des Thomas-Autographs gefährdet. —

Ferner vgl. die Mat. zu Lib. I cap. 18: Pretiosi et dilecti. Es heisst dort: „duæ litt. ras. et corr.; prius electi.“ Gence sagt: dilecti est correctio nova: prius erat electi.

*) Vgl. Gence S. 300 Anm. 2: „In C. Antverp. scriptum actor“.

**) Am 19. Februar 1827 erhält Gence von dem Directeur de l'Instruction publique die Mittheilung: „Le conseil royal, etc., décide que le Livre intitulé de Imitatione Christi, édition de M. Gence, pourra être admis dans les bibliothèques des collèges et donné en prix, et qu'il en sera en outre pris douze exemplaires pour le compte de l'Université.“ — Eine ähnliche Anerkennung ward Gence durch Guizot, als dieser Unterrichtsminister war, am 5. Juni 1835 zu Theil.

16. Codex Gerardimontis.

In demselben Grade, wie Gence das Autograph herabzusetzen suchte, hob er andre Manuscripte empor. Wir haben soeben (S. 238) bemerkt, dass er der Meinung war, die Correcturen des Autographs seien von Thomas oder der Hand eines andern Correctors »ad fidem vetustiorum Codicum« gemacht worden. Einen Theil dieser Codices findet er unter der Zahl derjenigen, welche der mehr erwähnten Pariser Commission zur Prüfung vorlagen. Vor allen zeichnet er einen Codex aus, der aus Grammont (Gerardsbergen in Flandern, wo ein Bruderhaus bestand) herstammt und jetzt (unter Nr. 837) der Handschriften-Sammlung der Pariser National-Bibliothek angehört. Diesem Codex, welchen er in dem Titel seiner Ausgabe mit den Worten »pervetustum exemplar, internarum consolationum dictum« meint, widmet er die höchsten Lobsprüche. Er rühmt ihn u. a. als »opus omnibus numeris absolutum« (S. XXXIV). Der Codex ist nach seinem Dafürhalten »sin Codicum omnium, juxta P. Mabillon, at saltem ex divisis in quatuor libros antiquissimus.« In eine besonders enge Beziehung setzt er ihn zum Thomas-Autograph; er nennt ihn Codicis Antverpiani (also des Thomas-Autographs) exemplar prototypum ac vere regium« (S. X), das Thomas-Autograph dagegen ein ectypum des Gerardsberger Codex (S. 318, Anm. 7).

Ich stimme mit Gence so weit völlig überein, dass auch ich den Cod. Gerardim. für einen in jeder Beziehung vorzüglichen Codex halte. Dass er ebenso, wie das Thomas-Autograph, Correcturen und Rasuren hat, dass sich unter den Correcturen höchst wahrscheinlich auch solche finden, die nicht von dem Schreiber selbst, sondern von einem fremden Corrector herrühren,*) setzt den Codex in meinen Augen nicht

*) Vgl. Lib. I cap. 11. „atque libere sibi vacare potuerunt.“ Zwischen „libere“ und „vacare“ ist sibi, wie mir scheint, von fremder Hand übergeschrieben. Gence bemerkt in den Anmerkungen seiner Ausgabe nichts über diesen Fall. — Cap. 13: „Et qui tentationes sustinere nequiverunt.“ Zwischen qui und tentationes ist, wie mir scheint, von fremder Hand

herab; und auch Gence hätte dies dreist zugestehen können, ohne dem Codex zu schaden.*) Ich bin hiñsichtlich seines Werthes geneigt ihn auf dieselbe Stufe zu stellen mit dem Codex Montis Hieronymi vom J. 1424 (siehe oben S. 179 ff.) und dem Codex Bethlehemsis vom J. 1427 (siehe oben S. 181 ff.), wie er diesen beiden namentlich auch insofern verwandt ist, als er wie sie das Interpunctionssystem des Thomas-Autographs hat. Gleichwohl kann ich ihn diesem Autograph nicht durchaus gleich setzen. Ebenso wenig vermag ich das Abhängigkeitsverhältniss anzuerkennen, in welches Gence das Autograph zu ihm stellt. Benutzt Gence das Thomas-Autograph als Folie, um desto mehr den Cod. Gerardim. zu verherrlichen; so bin ich dagegen der Ueberzeugung, dass das Autograph den Vergleich mit dem Codex nicht nur nicht zu scheuen braucht, sondern sogar im Lichte desselben noch mehr gewinnt. Und ich denke nachweisen zu können, dass Gence selbst in seiner Ausgabe in Wahrheit zu demselben Ergebniss führt. — Freilich thut er das wider Wissen und Willen; aber ich behaupte: er thut's.

Ich habe den Codex Gerardim., den ich auch ohne die durch Gence gegebene specielle Veranlassung in den Proleg. näher besprochen haben würde, durch eigne Untersuchung

bene übergeschrieben. Gence sagt nur an der betreffenden Stelle (S. 26, Anm. 4): „C. Gerardim. etiam additum habet bene, sed inter lineam.“ Ebenda: „Immo citius ad eum tentationes redient.“ Die Worte ad eum sind übergeschrieben, und wie ich meine gleichfalls von fremder Hand. Gence übergeht diesen Fall gänzlich mit Stillschweigen.

Lib. III cap. 46: „Nam quia despici metuis reprehendi pro excessibus non vis“. Zwischen pro und excessibus ist tuis übergeschrieben. Auch da meine ich eine fremde Hand zu sehen. Gence schweigt an der betreffenden Stelle seiner Ausgabe auch über diesen Fall.

*) Statt dessen sagt Gence in dieser Beziehung nur (S. XXXIV): „Cod. Gerard. in fol., scripturæ veteris et detritæ in membranis, textum fere omnino absque lituris seu rasuris valde accuratum refert“. Er meint durch diese Bemerkung den Cod. Gerard. von dem Verdacht befreit zu haben, dass er nur eine Abschrift des Thomas-Autographs sei („necum C. Antverpiani apographum exhibeat“).

während meines Pariser Aufenthalts genau kennen gelernt. Auch besitze ich eine mit grössester Sorgfalt von einem Pariser Bibliotheksbeamten auf meinen Wunsch angefertigte Abschrift aus dem Codex, welche zwanzig Capitel der Imitatio, nämlich die fünf ersten eines jeden der vier Bücher, umfasst.

Der Codex, von dessen Schrift Taf. VIII ein Bild giebt,*) besteht durchweg aus dickem, rauhem Pergament. Er ist fast ganz von derselben Hand geschrieben; wo andre Hände eintreten, haben sie doch denselben Schrifttypus.***) Hat der Schreiber eine Zeile nicht mit einem vollen Worte schliessen können, sondern abbrechen müssen; so ist die Trennung nach Silben geschehen und zwar nach Sprechsilben.****) Ein sehr dünner, fast senkrechter Strich macht auf die Silbentrennung aufmerksam.*****) Der Buchstabe i ist, um dem Leser zu Hülfe zu kommen, vielfach durch ein Unterscheidungszeichen kenntlich gemacht. Dieses Zeichen besteht in einem sehr

*) Ich habe zu bedauern, dass das Facsimile die Schrift des Codex in betreff der Grössenverhältnisse nicht treu genug wiedergiebt. Der Raum, den die Seite des Facsimile einnimmt, ist im Vergleich mit dem Original etwa um ein Sechstel, sowohl von oben nach unten als von links nach rechts gemessen, kleiner.

**) So bemerke ich eine andre Hand als die, welche die ersten beiden Bücher der Imitatio und die ersten 18 Capitel des dritten Buches geschrieben hat, im 19. Capitel dieses dritten Buchs auftreten von den Worten an: „parvum pro Deo tamen passum“; auch wird die Tinte da blässer. — Wieder eine andre Hand erkenne ich Cap. 21 von den Worten an: „Ecce adsum“ u. s. w. — Wieder eine andre, wie es scheint, hat fast das ganze 32. Cap. (von den Worten an: „et sui ipsius amatores“), das ganze 33. und einen Theil des 34. Cap. (bis zu den Worten: „in sapientia tua“) geschrieben. Diese Hand bezeichnet die grösste Pause regelmässig nicht bloss durch einen grossen Anfangsbuchstaben, sondern auch durch ein Punctum.

****) Also ist nicht, wie die Grammatiker fordern, omnes, sondern omnes, nicht sanctus, sondern sanctus, abgebrochen.

*****) Auf dem Facsimile der Tafel VIII ist der Strich öfter unsichtbar geworden oder kaum noch zu sehen, während er im Original auch an diesen Stellen deutlich zu sehen ist. Deutlich erkennt man ihn auf dem Facsimile am Ende der 5. 7. 10. 12. Zeile.

dünn gezogenen rundlichen Haken, dessen offene Seite nach unten gekehrt ist.*)

Der Cod. Gerardimont. enthält genau dieselben Schriften, die der Thomas-Codex vom J. 1441 umfasst; also ausser den vier Büchern der *Imitatio* die *Disciplina claustralium*, die *Epistola devota ad quendam regularem*, kurz alles das, was Prol. II S. 4 als Inhalt jenes Thomas-Autographs angegeben ist. Nur ein paar von den Gebeten, welche in dem Autograph dem Tractat *De elevatione mentis* angehängt sind, fehlen in dem Cod. Gerard. Auch die Reihenfolge, in welcher die einzelnen Schriften geordnet sind, die den Inhalt eines jeden der beiden Codices bilden, ist in beiden fast dieselbe. Der Unterschied besteht allein darin, dass das sogenannte vierte Buch der *Imitatio*, welches im Thomas-Autograph bekanntlich an dritter Stelle steht, im Cod. Gerardim. den vierten Platz einnimmt, und dass der Tractat *De elevatione mentis*, welcher im Autograph die zwölfte der Schriften ist, im Cod. Gerardim. einen um zwei Nummern höheren Platz erhalten hat.

Wann der Cod. Gerard. geschrieben ist und von wem, lässt sich nicht mit Sicherheit ermitteln. Am Schluss des Tractats, welcher in der Reihe der im Codex enthaltenen der letzte ist, steht, (Fol. CXXXIII), von der Hand des Schreibers selbst: *Deo gratias*; nichts mehr. Was noch weiter darunter geschrieben ist: „*Hic liber conscriptus fuit a Fratre Ludovico de Monte qui obiit ante annum millesimum quadringentesimum*“ ist, wie aus einem notariellen Instrumente von dem J. 1663 hervorgeht,**) erst einige Jahre vor Abfassung dieses Instruments hinzugefügt. Zwar soll nun diese Notiz selbst nur als Ersatz einer früheren gleichlautenden, muthwilliger-

*) Auch dieses Zeichen für *l* ist beim Abdruck öfter entweder gar nicht oder nur sehr schwach wiedergegeben. Im Original des Facsimile steht es z. B. deutlich in der ersten Zeile über *Quia* und *unicus*, in der dritten Z. über *qui*, *omnia*, *relinquere*, in der vierten Z. über *infirmum* und *Sequitur*.

**) Es ist mitgetheilt von Gence in seiner Ausgabe der *Imitatio* S. XXXVfo lg.

weise aber vernichteten, gedient haben; indess, wenn nun auch diese Behauptung, die übrigens begründeten Zweifeln unterliegt,*) völlig richtig wäre, so würde doch damit der erste Ursprung der Notiz nicht auf den Schreiber des Codex selbst zurückgeführt sein. Aber auch aus innern sachlichen Gründen ist auf diese nachträgliche Aufzeichnung kein Werth zu legen. Da der Cod. Gerardim. ausser der Imitatio Werke enthält, die Thomas von Kempen unbestreitbar zum Verfasser haben, diese Werke aber grösstentheils von derselben Hand geschrieben sind, die an der Abschrift der Imitatio sich theiligt hat; so kann unmöglich der Schreiber des Codex ein Mann sein, der schon vor dem J. 1400 gestorben[•] ist, also zu einer Zeit, wo Thomas, damals noch nicht ein zwanzigjähriger Jüngling, jene Werke noch gar nicht verfasst haben konnte.**)

*) Vgl. Gence S. XXXVI: „Juxta epistolam a Præposito monasterii Afflighem Roberto Estrix ad D. Acherium datam April. 1652, D. Maurus van der Elst Prior Gerardimontensis, tunc bibliothecæ præfectus, huic Præposito scripserat, aliquem ab annis duobus injecisse manus in codicem et ultimam paginam excidisse, in qua nomen scriptoris (Ludovici de Monte) rubris literis exaratum erat, quod vidisse et legisse sancte testabatur, quo autem anno conscriptus liber fuerit expresse non habebatur.“

**) De-Gregory behauptet (S. XIV seiner Ausgabe der Imit.), dass Mabillon (De re diplomatica Tab. XV) den Cod. Gerard. in das J. 1350 versetzt habe; diese Behauptung beruht auf einem mir unerklärlichen Irrthume. Mabillon stellt auf Tab. XV, welcher er vorsichtigerweise die allgemeinere Ueberschrift giebt „Scripturæ sæculi XIV et XV“, elf Proben aus theils datirten, theils undatirten Manuscripten zusammen. Welchem Jahrhunderte die einzelnen undatirten Manuscripte zuzuweisen sein, überlässt Mabillon dem Urtheil seiner Leser. Zu den auf dieser Tafel repräsentirten Manuscripten und zwar zu denjenigen unter denselben, welche kein Datum tragen, gehört nun auch der Cod. Gerard., über welchen Mabillon auf S. 272, Nr. 5 noch Folgendes sagt: „Continet iste codex libros quatuor de imitatione Christi cum aliis opusculis nonnullis, Thomæ Kempensi vulgo adscriptis: sed quæ auctoris nomine hic destituta sunt, uti et temporis nota. Tametsi unus e coenobitis Gerardimontensis monasterii in Hannonia, ex quo huc delatus est iste codex, sancte jurat, in ultimo folio vacuo, quod excisum est, scriptum fuisse scribæ nomen, nempe Ludovici de Monte, quem ante annum MCCCC obiisse testatur. Alii oculis suis ex specimine dijudicent.“

Der Codex Gerard. ist keinesfalls früher als im 15. Jahrhundert geschrieben; ob aber in der ersten oder zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts, ist nach meinem Dafürhalten durch rein paläographische Erwägungen nicht zweifellos auszumachen.

Zuverlässiger, als die Notiz über die Person des Schreibers, ist dagegen eine andre auf dem letzten, leer gebliebenen Blatte über den Eigenthümer des Codex. Sie lautet: „Iste liber pertinet ecclesiae (hier ist eine Lücke, es ist etwas verwischt; am Rande steht zur Ergänzung von fremder, späterer Hand „Adriani“) sancti martyris in geraldimonte.“ Vorangeschickt ist dieser Bemerkung ein kleines gereimtes Gebet an Adrian: „Adriane martyr christi hoc inane contempsisti: Hujus servos ecclesiae irriga rore gratiae.“ Beides, die Eigenthums-Angabe wie das Gebet, ist ersichtlich von einer Hand aufgezeichnet, die mit einer derjenigen Hände, welche bei der Abschrift des Codex thätig gewesen, entweder identisch ist oder doch eine grosse Aehnlichkeit hat.

Bleiben wir aber nun hier einen Augenblick stehen, um auf Grund dessen, was wir bisher über den Cod. Gerard. erfahren haben, nach Gence's Vorbilde eine Vergleichung anzustellen zwischen diesem Codex und dem Thomas-Codex vom J. 1441. Beide Codices enthalten, wie wir gesehen, dieselben Tractate, und mit zwei Ausnahmen in derselben Reihenfolge. Dass dies der Fall ist, scheint allerdings auf ein gewisses Abhängigkeitsverhältniss des einen von dem andern hinzuweisen. Gence bezeichnet dies Verhältniss durch die Ausdrücke *Prototypon* und *Ectypon*. Angenommen, er habe Recht mit dieser Bezeichnung, so entsteht nun die Frage: Was ist wahrscheinlicher? Dass Thomas, in dessen Autograph sich jedenfalls Schriften befinden, die er nicht bloss abgeschrieben, sondern selbst verfasst hat, bei dieser Abschrift den Codex Gerard., also ein Manuscript von fremder Hand, zum Grunde gelegt haben sollte — oder vielmehr, dass von dem Schreiber des Cod. Gerard., der sämmtlichen, in diesem Codex enthaltenen Schriften gegenüber eben nichts weiter als Schreiber und nicht auch Verfasser war, bei seiner

Abschrift das Autograph eines Mannes, der nicht bloss Schreiber, sondern auch Verfasser war, benutzt worden sei? Ich meine, es könne kein Zweifel sein, dass die letztere Annahme die bei weitem grössere Wahrscheinlichkeit für sich habe. Ist dem so — nun, dann ist aber nicht, wie Gence behauptet, das Manuscript von Grammont, sondern das des Thomas, das Prototypen; nicht dieses, sondern jenes, das Ectypon.

Indem wir weiter gehen in der Vergleichung der beiden Manuscripte, beschränken wir uns von nun an nur auf denjenigen Theil derselben, welcher die vier Bücher der *Imitatio* befasst.

Schon die Vergleichung der Titel, womit die vier Bücher in den beiden Manuscripten auftreten, bietet einiges Interessante. Thomas nennt, wie wir wissen, das erste Buch: „*Admonitiones ad spiritualem vitam utiles*“, der Cod. Gerard.: „*Libellus de imitatione cristi*“. Das zweite Buch nennt der letztere: „*Libellus ammonicionum ad interna trahentium*“, also wesentlich ebenso wie Thomas. Ebenso stimmt der Titel des dritten Buchs — „*Libellus internæ consolationis*“ im Cod. Gerard. genannt — in beiden Manuscripten wesentlich überein. Nun aber beginnt im Cod. Gerard. eine Confusion. Nicht allein, dass am Schluss des *Libellus internæ consolationis* steht: „*Explicit libellus ammonicionum ad interna trahentium*“ (was wohl ein blosser Schreibfehler des Abschreibers sein mag) — sondern weiter heisst es dann: „*Incipiunt tituli capitulorum operis sequentis s. quarti voluminis internarum consolationum*“, womit also den sämtlichen vier Büchern als allgemeiner Titel statt des bekannten: „*De imitatione Christi*“ der Titel „*Internæ consolationes*“ gegeben wird. Es ist das derselbe Name, den Gence auf dem Titelblatt seiner Ausgabe hat. Man könnte sich diese abweichende Namensgebung des Cod. Gerard. gefallen lassen, wenn nicht dem dritten Buche allein schon derselbe Titel im Singular gegeben wäre, der dann wider im Plural für sämtliche vier Bücher verwandt wird. Das ist in der That ein Wirrwarr; und dieser wird noch mehr gesteigert, wenn ausserdem das vierte

Buch einen Titel bekommt, der es nicht als einen Theil eines grösseren schriftstellerischen Werks, sondern als selbständige Schrift erscheinen lässt. Der Titel, ähnlich dem des Thomas-Autographs: „*Devota exhortatio ad sacram communionem*“, lautet in zwiefacher Form: „*Ammoniciones de sacramento*“ und „*Libellus tractans de sacramento altaris*“. Ich bin fern davon, auf dergleichen Dinge ein grosses Gewicht zu legen; aber wer dem Vorgange von Gence in der Vergleichung folgen will, darf auch Derartiges nicht übergehen. Und fragt es sich also wieder: Welcher der beiden Codices ist der ursprünglichere und welcher der abgeleitete? oder um mit Gence zu sprechen: Welcher ist das Prototyp und welcher das Ectyp? — so wird sich, mein' ich, niemand bedenken, demjenigen Codex, welcher jene Confusion in der Namengebung nicht hat, also dem Thomas-Codex, vor dem, der sie hat, also vor dem Cod. Gerardim., den Vorzug zu geben.

Wir kommen zu den Correcturen und Rasuren der Gerardsberger Handschrift. Wir wissen, wie ungünstig es in dieser Beziehung mit dem Thomas-Autograph stehen soll, und wie diese Correcturen und Rasuren des Autographs daraus erklärt werden, dass Thomas selbst oder ein späterer Corrector bei Revision der Abschrift andere ältere Codices und vornehmlich den Cod. Gerardim. zu Rathe gezogen habe. Man sollte daher meinen, dass jene älteren Codices und zumal der von Gence so ausgezeichnete Cod. Gerard. ein viel erfreulicheres Bild der Correctheit ergeben; und in der That giebt ja auch Gence dem letzteren das ausserordentlich rühmliche Zeugniß, dass er „*textum fere omnino absque lituris seu rasuris valde accuratum refert*“ — aber in Wahrheit wird doch durch dieses Zeugniß von Gence der wirkliche Sachverhalt nicht richtig bestimmt. Es möchte sich vielmehr in der fraglichen Hinsicht nicht anders mit dem Cod. Gerard. verhalten als mit dem Autograph. Ich will nicht verweisen auf die längere Correctur, die das Facsimile der Tafel VIII auf das deutlichste am untern Rande erkennen lässt — man könnte meinen, ich hätte in der Absicht, den Cod. Gerard.

möglichst zu verdächtigen, die dort facsimilirte Stelle, die vielleicht ein Unicum im ganzen Codex sei, eigens ausgewählt — aber ich erlaube mir hierunter die Bemerkungen abzuschriften, welche ein Mann von Fach, derselbe, dem ich die Abschrift eines nicht unbeträchtlichen Theils der Imitatio nach dem Texte des Cod. Gerard. verdanke, bei Gelegenheit der Abschrift und innerhalb des Umfanges derselben in Betreff der Correcturen und Rasuren dieses Codex gemacht hat.*) Die Bemerkungen sind, wie ich mich an Ort und

*) Lib. I cap. 1. Addition du mot *non* dans le passage „et illic non festinare ubi“ etc. Ce mot est ajouté à la fin d'une ligne; il est d'une main relativement récente. — Cap. 2. Plusieurs mots et parties de mots, à la fin de ce chapitre, sont évidemment surchargés, mais non corrigés, ce me semble; on a voulu seulement faire revivre l'écriture effacée par le temps. — Cap. 3. Dans la phrase „Quia vero plures magis student scire quam bene vivere,“ c'est une main plus moderne qui, en ajoutant un signe d'abréviation sur „qm du texte primitif en a fait quam. Plus bas le texte porte „novisti adhuc dum viverent“, mais l'addition d'un signe de transposition indique qu'il faut lire *dum adhuc*. — Capp. 4 und 5. Le texte de ces chapitres est pur de toute rature et de toute correction.

Lib. II cap. 1. La dernière partie (11 lignes) du fol. 18 verso, c'est à dire le milieu du chapitre, présente des surcharges très nombreuses, faites évidemment dans le but de faire revivre l'écriture ancienne, effacée, en plusieurs endroits, au point qu'il est impossible de reconnaître s'il y a en même temps correction d'un certain nombre de mots. Il n'y a point de ratures visibles. — Cap. 4. Vers le milieu de ce chapitre, dans la phrase „tunc omnia sine impedimento videres et bene caperes“ les mots que je souligne (die durch den Druck ausgezeichneten) sont des corrections faites sur des ratures. On ne peut distinguer ce qu'il y avait dans le texte primitif. — Cap. 5. Vers la fin de ce chapitre, dans la phrase „si te feriatum ab omni temporal“ etc., il y a rature et correction de la syllabe *ri*.

Lib. III cap. 1. Vers le milieu de ce chapitre, dans la phrase „et ab omni impedimento seculi“ paraît être une correction. — Cap. 3. A la 5. ligne de l'oraison qui termine ce chapitre les deux mots *nichil valeo* sont une addition d'une main étrangère placée à la marge supérieure. — Cap. 5. Dans la phrase „et numquam reputes te aliquid esse propter opera tua bona“ les deux mots *tua bona* sont une correction dans le texte. Plus bas, vers la fin du chapitre, dans la phrase „Quidam solum portant suam devocionem in libris“ le mot *suam* est une addition à la fin d'une ligne. — Cap. 5. Les mots „et omne amarum . . . efficit“ étaient répétés; ils sont barrés une fois à l'encre rouge. Les trois mots „bono super omnia“

Stelle durch Vergleichung des Codex Gerard. selbst überzeugt habe, wohl erwogen und wohl begründet. Sie haben in mir den Eindruck hervorgerufen, dass rücksichtlich der Correcturen und Rasuren, die sich sowohl in dem Thomas-Codex als in dem Cod. Gerardim. finden, es schlechterdings unthunlich sei, das Verhältniss des einen zu dem andern als ein prototypisches oder ectypisches anzusehen.

Wir wenden uns zur Interpunction, die, wie oben (S. 241) gesagt, in beiden Manuscripten demselben Systeme folgt. Da Gence von der Eigenthümlichkeit dieses Systems keine Kenntniss genommen und den Text seiner Ausgabe ohne alle Rücksicht auf das Vorbild des Cod. Gerard. interpungirt hat; so erfährt man in dieser Hinsicht nichts von ihm, was zur Aufklärung der Beziehung der beiden Manuscripte zu einander beitragen könnte. Dennoch können wir auch diese Seite der Vergleichung nicht unbeachtet lassen. Da die Interpunction für die Auffassung des Sinnes von eingreifendster Bedeutung ist; so gewährt sie eines der zutreffendsten Kennzeichen, um den Grad der Sorgfalt und des Verständnisses zu prüfen, womit die Manuscripte geschrieben sind. Dass jenes Interpunctionssystem, welches bekanntlich vier

sont une correction ancienne. „Non vivitur sine dolore“ il semble que le texte primitif portait *vivit*; une abréviation ajoutée ensuite en a fait *vivitur*.

Lib. IV cap. 1. Au commencement de ce chapitre dans la phrase „quia pro salute mea ea edidisti“, le mot *ea* est une addition interlinéaire. Un très grand nombre de mots effacés et devenus illisibles ont été surchargés, mais on ne peut juger si le scribe qui a fait cette opération s'est conformé partout au texte primitif. — Cap. 2. „utinam iniquitas mea non obsistat“; *utinam* est une correction ancienne sur rature. Dans ce chapitre il y a également quelques mots surchargés dans le but de faire revivre l'écriture ancienne. Cette observation s'applique aussi au chapitre suivant. — Cap. 3. „nam praeter te nulla consolacio valet“; *te* est une correction récente après rature. „Ideoque oportet me frequenter ad te accedere“; addition récente du *d*, le texte primitif portait *a te*. — Cap. 4. „gracia major infunditur“, *gracia* correction ancienne après rature. — Cap. 5. „proprio sensui aut alicui signo visibili“, les trois dernières lettres du mot *alicui* ont été corrigées après rature.

verschiedene Bezeichnungen für vier verschiedene Pausenstufen*) hat, mit der grössten Auszeichnung im Thomas-Autograph gehandhabt wird, wissen wir. Wie steht's damit im Cod. Gerardim.? Ich kann sagen, nicht übel; ich finde sogar einzelne Capitel (z. B. Capp. 4 und 5 des ersten Buchs), worin die Interpunctszeichen beider Codices gar nicht oder nur in höchst unbedeutender Weise von einander abweichen: aber im ganzen genommen, bleibt die Interpunction des Cod. Gerard. hinter der des Thomas-Autographs an Feinheit weit zurück. Ich gebe hierunter zum Belege einige Beispiele**), welche den haupt-

*) Es ist zu bemerken, dass der Cod. Gerard. die grösste Pause (die Satzpause) meist nur durch den grossen Anfangsbuchstaben des ersten Wortes in dem nächstfolgenden Satze bezeichnet, ohne ausserdem noch ein Punctum zur Hindeutung auf den Schluss des vorgehenden Satzes zu verwenden. Ebenso verfährt übrigens häufig auch das Thomas-Autograph. Vgl. Prol. I S. 8; 14 etc.

**) Cod. Gerardim.

Thomas-Autograph.
(nach meiner Ausgabe)

Lib. I cap. 1.

Qui sequitur me non ambulat in
tenebris dicit dominus

Qui sequitur me non ambulat in
tenebris: dicit Dominus.

Hec sunt verba cristi quibus am-
monemur quatenus vitam ejus et mo-
res imitemur: si velimus veraciter
illuminari: et ab omni cecitate cordis
liberari.

Haec sunt verba Christi quibus ad-
monemur, quatenus vitam ejus et mo-
res imitemur: si velimus veraciter
illuminari, et ab omni cecitate cordis
liberari.

Cap. 3.

Felix quem veritas per se docet:
non per figuras et voces transeuntes.
sed sicuti se habet

Felix quem Veritas per se docet.
non per figuras et voces transeuntes:
sed sicuti se habet (hier hat auch
das Autograph kein Punkt)

Lib. II cap. 1.

Omnis gloria ejus et decor ab intra
est: et ibi complacet sibi frequens
illi visitatio cum homine interno

Omnis gloriis ejus et decor ab intra
est: et ibi complacet sibi. Frequens
illi visitatio cum homine interno

Si quis diligit me sermonem meum
servabit: et ad eum veniemus: et
mansionem apud eum faciemus

Si quis diligit me sermonem meum
servabit: et ad eum veniemus: et
mansionem apud eum faciemus (hier
hat auch das Autograph kein Punkt)

sächlichsten Mangel zeigen, der hinsichtlich der Interpunction den Cod. Gerard. von dem Thomas-Autograph unterscheidet. Er besteht darin, dass der Cod. Gerard. die Clivis (4), die er sehr wohl kennt*), nicht häufig genug gebraucht. Dadurch aber beraubt er sich eines vorzüglichen Mittels, um innerhalb eines grösseren Satzganzen das Gedankengefüge der einzelnen Sätze, woraus jenes Ganze besteht, genau hervortreten zu lassen. Also auch — was die Interpunction betrifft — passt die Stellung, die Gence den beiden Manuscripten zu einander giebt, nicht.

Ebensowenig werden wir sie passend finden, wenn wir die beiden Codices hinsichtlich der sprachlichen Form mit einander vergleichen. Hier ist auch nicht der geringste Unterschied von Belang; oder, wenn ein Unterschied, doch eher zu Ungunsten des Cod. Gerard. als des Thomas-Auto-

Cod. Gerardim.

Cum cristum habueris dives es:
et sufficit tibi

Homines enim cito mutantur et deficiunt velociter: cristus autem manet in eternum: et astat usque in finem firmiter

Non habes hic manentem civitatem: et ubicumque fueris: extraneus es et peregrinus: nec requiem aliquando habebis: nisi cristo intime fueris unitus

Si nescis speculari alta et celestia: requiesce in passione cristi: et in sacris vulneribus ejus libenter inhabita

Thomas-Autograph.

Quum Christum habueris: dives es et sufficit tibi (hier hat auch das Autograph kein Punkt)

Homines enim cito mutantur et deficiunt velociter: Christus autem manet in æternum: et adstat usque in finem firmiter (hier hat auch das Autograph kein Punkt)

Non habes hic manentem civitatem: et ubicumque fueris extraneus es et peregrinus: nec requiem aliquando habebis: nisi Christo intime fueris unitus (hier hat auch das Autograph kein Punkt)

Si nescis speculari alta et celestia: requiesce in passione Christi: et in sacris vulneribus ejus libenter inhabita (hier hat auch das Autograph kein Punkt)

Ich habe bei der Aufzeichnung obiger Beispiele die Orthographie des Cod. Gerard. überall genau festgehalten, dagegen die des Thomas-Autographs nach meiner Ausgabe der Imitatio abgeändert.

*) Vgl. das Facsimile auf Taf. VIII.

graphs. So dürfte namentlich die Zahl der orthographisch auffälligen Wörter noch etwas grösser sein in jenem als in diesem.*) Aber gerade diejenigen sprachlichen Bildungen, welche von jeher den meisten Anstoss erregt haben, sind beiden gemein.***) Es ist befremdend, dass Gence nicht wenigstens hier irgend ein Zugeständniss macht; noch befremdender, dass er diese Seite der Vergleichung überhaupt kaum einmal berührt, und wo dies geschieht, sich nicht des Spotts enthalten kann, während doch ihm eine Sprachform zu der spöttischen Bemerkung Veranlassung giebt, die sich ebenso im Cod. Gerard. wie im Thomas-Autograph findet.***)

Wir kommen endlich zu dem letzten und wichtigsten Vergleichungspunkte. Er betrifft denjenigen Theil der Varietas lectionum, in welchem nicht bloss formelle Verschiedenheiten des äussern Ausdrucks, sondern materielle Verschiedenheiten des Sinnes, mehr oder weniger erhebliche

*) Sämmtliche vom Pariser Gelehrten in Nr. A des Brouillons aus dem Thomas-Autograph angeführten orthographischen Anstösse finden sich mit Ausnahme von 2—3 ebenfalls in Cod. Gerard. Ich gebe im Folgenden eine orthographische Blumenlese aus diesem Codex, welche sich über die fünf ersten Capitel sämmtlicher vier Bücher verbreitet. Lib. I c. 1: ammonemur, senciunt, compuncionem, diffinicionem, philozophorum, celestia. Cap. 2: phylozophus, nichil, hiis. Cap. 3: locuntur, michi, cotidie. Cap. 4: Proch. — Lib. II cap. 1: contempnere, eciam, volneribus, obprobria. — Lib. III cap. 1: sufurrii, archana. Cap. 2: pulcerrime. Cap. 3: temptatione, tollerare. Cap. 4: ymaginibus, hii. Cap. 5: jocundius. — Lib. IV cap. 1: commedite, artius, attemptaret, optulit, sollempniter, archa, cericis (st. sericis), ammirabilis. Cap. 2: perhenne, quotiens, totiens. Cap. 4: ydoneus, ymo, superhabundans, sumpcione, suple. Die meisten dieser Beispiele kommen nicht bloss an einigen Stellen vor, sondern sind Vertreter einer grossen Kategorie von Fällen. — Im ganzen scheint mir die Orthographie im Thomas-Autograph consequenter zu sein als die im Cod. Gerard.

**) Ich meine Fälle, wie Lib. IV cap. 16 „accendas, combures“, wo man „comburas“ erwartet.

***) Vgl. S. 334, Anm. 2. Gence hat (Lib. IV, c. 16) in den Text seiner Ausgabe die Lesart „comburas“ aufgenommen, und sagt in Bezug hierauf in der Anmerkung spöttisch: „C. Antverpiensis, asserente Rosweyde (siehe Proleg. I S. 103), tam accurate scribitur, ut ne littera quidem aberrarit auctor: Thomas tamen hic scripsit „combures“.

Nüancirungen des schriftstellerischen Gedankens, Unterschiede des Stils, des Satzrhythmus u. dgl. zu erkennen sind. Hierüber seine Leser in's Klare zu setzen, musste selbstverständlich der Hauptzweck von Gence sein. Er sagt, dass er seiner Ausgabe vornehmlich den Cod. Gerard. zum Grunde gelegt hat: so konnten denn die Stellen, an denen er von jenem Codex abgewichen, nur zu den Ausnahmen gehören. Diese Ausnahmen musste er in seinen Anmerkungen anführen. Aus welchem Manuscript oder welcher alten Ausgabe der *Imitatio* er die Lesarten entnommen, die er statt derer des Cod. Gerard. in seinem Texte hat, musste er gleichfalls jedesmal bemerklich machen. Er durfte, da es ihm bei seiner Ausgabe insonderheit darauf ankam, den Cod. Gerard. als das Prototyp des Thomas-Autographs zu erweisen, niemals unterlassen, die Lesarten des letzteren, die nicht mit den von ihm in den Text aufgenommenen Lesarten des ersteren stimmten, in den Anmerkungen anzugeben. Da er der Meinung war, dass die *Correcturen* und *Rasuren* des Thomas-Autographs ihre Entstehung der nachträglichen Revision desselben mit Hülfe älterer Codices und insonderheit des Cod. Gerard. zu verdanken haben; so musste ihm jede in dem Pariser Brouillon angezeigte *Correctur* oder *Rasur* des Autographs einen Anlass bieten, sich über das Verhältniss derselben zu den Lesarten jener älteren Codices, insbesondre des Cod. Gerard., auszusprechen.

Wie hat Gence diese ihm obliegende Aufgabe gelöst? Nach seinen Ausführungen zu schliessen, scheint er sich dieser Aufgabe selbst nicht einmal völlig klar bewusst gewesen zu sein; geschweige denn, dass er sie in irgend befriedigender Weise erfüllt hätte. Zuweilen allerdings sagt er in den Anmerkungen, dass er eine Lesart des Cod. Gerard. nicht in seinen Text aufgenommen; aber noch ungleich häufiger schweigt er darüber. Wie überhaupt der Text seiner Ausgabe zu dem Text des Cod. Gerard. oder irgend eines der von ihm benutzten Ausgaben der *Imitatio*, namentlich den Ausgaben Sommal's und Rosweyde's sich verhält, darüber

lassen hat; nur neunmal bleibt er dem Cod. Gerard. getreu.
Ich habe diese Stellen in der Uebersicht durch ein † bezeich-

	Cod. Gerard.	Ausgabe von Gence.	Thomas-Autograph.
L. I c. 1.	sine caritate et gratia	sine caritate Dei et gratia	sine caritate Dei et gratia
†	in altum se extollere	in altum se extollere	in altum statum se extollere
•	illic non festinare ad invisibilia transferre	illuc non festinare ad invisibilia transferre	illic non festinare ad invisibilia transferre
c. 2.	De humili scire (Ueberschrift.)	De humili sentire	De humili sentire
†	sapientes dici præstat ad Deum Noli ergo altum Si videris aliquem aperte	sapientes dici ad Deum præstat Noli altum Si videres alium aperte	dici sapientes ad Deum præstat Noli altum Si videres alium aperte
c. 3. †	de quibus non arguemur et omnia ad unum trahit	de quibus non arg. et qui omnia ad unum trahit	de quibus nec arg. et omnia ad unum trahit
•	Humilis tui cognitio a Deo est ordinata ad vitia extirpanda	Humilis sui cognitio a Deo ordinata ad extirpanda vitia	Humilis tui cogn. a Deo ordinata ad extirpanda vitia
†	adhuc dum viverent in studiis flourerent	dum adhuc viv. in studiis flourerent	dum adhuc viv. studiis flourerent
c. 4. •	ad malum proclivam	ad malum proclivem	ad malum proclivam
c. 5.	Magna est sapientia Omnis scriptura sancta	Magna sapientia Omnis scriptura sacra	Magna sapientia Omnis scriptura sacra
L. II c. 1.	Converte te... ad Deum grata consolatio: familiaritas Non est fiducia magna ponenda in homine et mortali et fragili Pone fiduciam tuam totam	Converte te... ad Dominum grata consolatio, multa pax, famil. non est magna fiducia ponenda in homine fragili et mortali Pone totam fiduciam tuam	Converte te... ad Dominum grata consolatio: multa pax, famil. Non est magna fiducia ponenda in homine fragili et mortali Pone totam fiduciam tuam

net. Unter den 129 Stellen, in welchen Gence nicht mit dem Cod. Gerard. stimmt, sind 108, worin er statt dieses

	Cod. Gerard.	Ausgabe von Gence.	Thomas-Autograph.
L. II c. 1.	Transeunt cuncta libenter in habita verba detrahentium Christus etiam fuit Sustine te pro Christo et cum Christo de illicito opprobrio	Transeunt omnia libenter habita verba detrahentia Christus fuit etiam Sustine te cum Christo et pro Christo de opprobrio illato	Transeunt omnia libenter habita verba detrahentia Christus fuit etiam Sustine te cum Christo et pro Christo de opprobrio illato
	* Amator Jesu et veritatis et verus internus se libere ad Deum res ab extra non es adhuc	Amator Jesu et verus internus se ad Deum libere ab extra res adhuc non es	Amator Jesu et veritatis et verus internus se ad Deum libere ab extra res adhuc non es
c. 2.	Deus te bene Ipse novit modum et tempus Dei enim est adjuvare ad humilitatem majorem	Deus bene te Ipse novit tempus et modum Dei est adjuvare ad majorem humilitatem	Deus bene te Ipse novit tempus et modum Dei est adjuvare ad majorem humilitatem
	* et post suam depressionem accepta contumeliæ confusione	post ejus depressionem accepta confusione	post suam depressionem accepta confusione
c. 3.	in malum convertit ad bonum trahit	in malum trahit ad bonum convertit	in malum trahit ad bonum convertit
	* Considerat quid alii et negligit quid ipse facere teneatur Habe ergo primum ac perversis et indisciplinatis sed ipsi semper sibi	Considerat quod alii et negligit quod ipse teneatur Habe ergo primo et pervers. aut indisc. sed sibi semper	Considerat quid alii et negligit quid ipse teneatur Habe ergo primo et pervers. aut indisc. sed sibi semper
c. 4.	* tunc omnis creatura se ad Deum convertens a corpore exiit	tibi omnis creatura ad Deum se conv. a torpore exiit	tunc omnis creatura ad Deum se conv. a torpore exiit

dem Thomas-Autograph folgt. An 21 Stellen dagegen hat er eine eigenthümliche, weder im Cod. Gerard. noch im Thomas-

	Cod. Gerard.	Ausgabe von Gence.	Thomas-Autograph.
L. II c. 5.	quia sæpius nobis gratia Passione sæpe † majora nostra non est quod de alio nisi de aliis silueris * totum adhuc post- ponas si aliquod temporale nil acceptum nil gratum solatium est animæ	quia sæpe gratia nobis Passione interdum majora nostra non esset quod de alio nisi de alienis silueris totum ad terga post- ponas si aliquod temporale nil gratum nil acceptum solatium animæ	quia saepe gratia nobis Passione interdum nostra majora non esset quod de alio nisi de alienis silueris totum adhuc post- ponas si aliquod temporale nil gratum nil acceptum solatium animæ
L. III c. 1.	dimitte transitoria: et quære	dimitte transitoria: quære	dimitte transitoria: quære:
c. 2.	et non loquatur Illi foras tantum animæ consolati- onem	non loquatur Illi foris tantum animæ meæ consola- tionem	non loquatur Illi foris tantum animæ meæ consola- tionem
c. 3.	pro bono incompa- rabili * Equidem a spe sua nihil valeo nihilque habeo * nisi me conforta- veris	pro bono incommuta- bili Equidem spe sua nihil habeo nihilque valeo nisi me confortaverit	pro bono incommu- tabili Equidem a spe sua nihil habeo nihilque valeo nisi me conforta- veris
c. 4.	opera tua bona et cito vinceris debeas te * sed modicum est in corde	opera bona cito vinceris te debeas sed modicum in corde	opera bona cito vinceris te debeas sed modicum est in corde
c. 5. *	(Ueberschrift) De mirabili effectū gratias ago tibi instrue me disciplinis * ne internus ejus * impediatur aspec- tus	De mirabili affectu gratias tibi instrue disciplinis ne intimus ejus impediatur affectus	De mirabili effectū gratias tibi instrue disciplinis ne internus ejus impediatur aspectus

Autograph befindliche Lesart, obwohl an eben diesen Stellen, die ich in der Uebersicht durch einen Stern (*) ausgezeichnet habe, Cod. Gerard. und Thomas-Autograph zusammenstimmen.

Cod. Gerard.	Ausgabe von Gence.	Thomas-Autograph.
L. III c. 5. quia in uno summo bono	quia in uno summo	quia in uno summo
Amor sæpe modum	Amor modum sæpe	Amor modum sæpe
* artatus non artatur	artatus non coartatur	artatus non artatur
erumpit sursum	sursum erumpit	sursum erumpit
fortis et patiens	fortis patiens	fortis patiens
longanimis et virilis	longanimis virilis	longanimis virilis
in omnibus sensibus	in cunctis sensibus	in cunctis sensibus
L. IV c. 1. non in uno tempore	non uno tempore	non uno tempore
* ea edidisti	edidisti	ea edidisti
reverberat	me reverberat	me reverberat
ad me qui laboratis	ad me omnes qui laboratis	ad me omnes qui laboratis
invitas et pauperem	et pauperem invitas	et pauperem invitas
non te capiunt	te non capiunt	te non capiunt
quam mundissimo	quam et mundissimo	quam et mundissimo
legis et vitæ	legis ac vitæ	legis ac vitæ
Deitatis salutaris	salutaris Deitatis	salutaris Deitatis
ad tuam venerabilem	non magis ad tuam venerabilem	non magis ad tuam venerabilem
non magis	antiqui sancti	antiqui sancti
sancti antiqui	antiqui sancti	antiqui sancti
* patriarchæ et prophetæ	patriarchæ prophetæ	patriarchæ et prophetæ
erga divinum cultum	erga cultum divinum	erga cultum divinum
* creator hominum	creator omnium	creator hominum
curiositas est hominis	curiositas est hominum	curiositas est hominum
altaris præsens est	altaris totus præsens est	altaris totus præsens est
* Domine Deus	Deus meus homo	Domine Deus
meus homo Christus Jesus	Christe Jesu	meus homo Christus Jesus
cura electis suis	cum electis tuis	cum electis tuis
veri fideles	veri fideles	veri fideles
suam vitam	vitam suam	vitam suam
† spes salvationis	spes salvationis	spes salvandorum
usu ad	usu etiam ad	usu etiam ad
sacra communio est tibi Jesu Christe	est sacra communio tibi Jesu	est sacra communio tibi Jesu

Ich bin damit an das Ende der Erzählung gelangt, in welcher ich die Leidensgeschichte zu verzeichnen hatte, die das

	Cod. Gerard.	Ausgabe von Gence.	Thomas-Autograph.
Cap. 2. †	hoc ipsi præstes bonitatem infinitam te in æternum et tu inclinas † invitas me ad infallibilis veritas Mira res ac † voluisti enim per corpus meum in utero	hoc ipsi præstes infinitam boni- tatem in æternum ecce tu inclinas invitas me ad ineffabilis veritas Mira res et voluisti enim per corpus in uterum	hoc illi præstes infinitam boni- tatem in æternum ecce tu inclinas invitas ad ineffabilis veritas Mira res et voluisti per corpus in uterum
c. 3.	a te merear Trade me tibi vivere non possum aut tepidus * in tua susceptione quam quidquid	merear a te Trade te mihi vivere non valeo et tepidus in tui susceptione quoniam quidquid	merear a te Trade te mihi vivere non valeo et tepidus in tua susceptione quoniam quidquid
c. 4.	lateat plenarie ego peccator ut me ipsum tibi ac minuuntur inde modicam Jesu salvator bone et sanctissime vocare dignatus es	plenarie latet ergo ego peccator et me ipsum tibi aut minuuntur modicam inde Jesu bone salvator sanctissime dignatus es vocare	plenarie latet ergo ego peccator et me ipsum tibi aut minuuntur modicam inde Jesu bone salvator sanctissime dignatus es vocare
c. 5.	principalis ibi in cælis pro Deo clementer	ibi principalis in cælo clementer pro Deo	ibi principalis in cælo clementer pro Deo

Noch bemerke ich, dass ich mich bei Aufzeichnung der obigen Stellen überall der modernen Orthographie bedient habe.

Ferner halte ich für erwähnenswert, dass Gence, obwohl er an 129 Stellen vom Cod. Gerard. abweicht, doch nur in neun Fällen dieser Abweichung in den Anmerkungen seiner Ausgabe gedacht hat (S. 9, 80, 83, 125, 127, 293, 296, 297) und dass, obwohl seine Uebereinstimmung mit dem Thomas-Autograph eine fast durchgängige ist, dieselbe doch nur in zwei Fällen (S. 3, 302) von ihm ausdrücklich hervorgehoben wird.

Die von mir vorstehend gegebene Uebersicht wird das günstige Urtheil, dass ich oben (S. 240) über die Textbeschaffenheit des Cod. Gerard.

Thomas-Autograph im Laufe der literarischen Debatte durchgemacht hat. Wahrlich! das Autograph hat viel Uebles erlebt; aber noch lebt es, und ist es jeder Prüfung zugänglich. Kommt und sehet! rufe ich denen zu, welche noch jetzt an seiner hervorragenden Trefflichkeit zweifeln, insbesondere allen denjenigen, welche auch jetzt noch, nachdem sie die obige geschichtliche Darstellung und Beleuchtung gelesen, den Stimmen der Verkleinerung und Verdächtigung zu trauen geneigt sind.

Folgerungen aus den ältesten Daten der Handschriften für die Abfassung der *Imitatio* zur Lebenszeit des Thomas.

Chronologie des Lebens und der schriftstellerischen Thätigkeit des Thomas.

Eine chronologische Andeutung über die Abfassung in der *Imitatio*.

Es würde für die Aufgabe der Untersuchung, welcher die Prolegomena gewidmet sind, zwecklos sein, die Reihe der datirten Handschriften über das J. 1441, worin das Thomas-

gefällt habe, bestätigen. Doch will ich nicht verschweigen, dass an einzelnen Stellen der Text dieses Cod. erheblichere Mängel zeigt. Ich verweise z. B. auf eine auch von Gence berührte Stelle in Lib. IV cap. 8. Hier liest man im Thomas-Autograph:

„Est firma sententia mea; nisi quis renunciaverit omnibus: non
„potest meus esse discipulus. Tu ergo si optas meus esse disci-
„pulus etc.“

Dasselbe findet sich (abgesehen von der Interpunction) in der Ausgabe von Gence. Dagegen schiebt Cod. Gerard. in doctrinärer und den Zusammenhang unterbrechender Erweiterung zwischen die Worte „renunciaverit omnibus“ und „Tu ergo“ noch Folgendes ein:

„Et qui vult venire ad me, abneget se ipsum et sequatur me.
„Primum pertinet ad substantiam, secundum ad voluntatem“.

Autograph geschrieben ist, weiter hinaus zu führen. Wohl ist noch eine Zahl datirter Handschriften aus späterer Zeit vorhanden und bekannt; aber für die Frage der Authentie der Imitatio würden dieselben neben den so eben besprochenen ältesten Handschriften kein neues Beweismoment darbieten.

Bei der Auswahl jener ältesten Handschriften bin ich nicht subjectiven Vermuthungen, sondern objectiven Daten über die Zeit ihres Ursprungs gefolgt. Hätte ich meinen Vermuthungen Raum geben wollen, so würde ich wohl noch einen oder den andern Codex hinzugefügt haben. Ich nenne insbesondere den Codex Thevenotianus. Aber selbst diese ausgezeichnete Handschrift habe ich unberücksichtigt gelassen, weil ich es allein für angemessen hielt, mich in den objectiven Spuren tatsächlicher Wahrnehmungen zu bewegen. *)

*) Ich habe den Cod. Theven. schon Prol. I S. 90 erwähnt und dort darauf aufmerksam gemacht, dass in demselben das Interpunctions-System des Thomas-Autographs angewandt ist. Und wie die Interpunction, so stellt auch die Beschaffenheit des Textes den Cod. Theven. dem Autograph sehr nahe. — Die Schriftzüge jenes Cod. haben denselben Typus, wie die des Cod. vom Hieronymusberge und des Cod. Gerard. Er hat seinen Namen nach einem ehemaligen Besitzer, Melchisedec Thevenot in Paris (Gence S. XLI zufolge „bibliothecæ regiæ sub-præfecto“), einem Zeitgenossen Mabillon's. Jetzt ist er Eigenthum der Pariser Nationalbibliothek, unter deren Handschriften er die No. 3591 trägt. Er ist auf Pergament geschrieben, in Quartformat. — Der Cod. enthält das erste Buch der Imitatio, darnach den von Thomas unzweifelhaft verfassten Tractat „De paupertate, humilitate et patientia“ (bekanntlich auch „De tribus tabernaculis“ genannt) und die „Meditationes D. Guigonis, quinti Prioris quondam Cartusiæ“. Es deckt sich also der Inhalt des Cod. Theven. mit einem Theile des Cod. vom Hieronymusberge (vgl. ob. S. 175); und was die beiden Codices Gleiches enthalten, haben sie auch in der gleichen Reihenfolge. — Der Cod. Theven. ist nicht datirt; gleichwohl gewährt für die Altersbestimmung einen Anhalt der Umstand, dass das darin enthaltene erste Buch der Imitatio und der darin enthaltene Tractat „De paupertate“ etc. von derselben Hand geschrieben sind, und das der letztgenannte Tractat ein unbezweifeltes Werk des Thomas ist. Demnach kann der Cod. Theven. keiner früheren Zeit als den ersten Jahrzehnden des fünfzehnten Jahrhunderts angehören. Gleichwohl setzt ihn De-Gregory (vgl. S. XIII seiner Aus-

Was aber folgt nun für die Frage der Authentie aus obigem Befunde an datirten Handschriften? Darf man voraussetzen, dass der ausserordentliche Werth der Imitatio ausserordentlich bald nach ihrer Abfassung bekannt geworden, und dass sie in Folge davon sehr häufig abgeschrieben ist, und dass sich unter diesen Abschriften neben den undatirten auch datirte befunden haben; so ist die Annahme nicht unbegründet, dass die in obiger Zusammenstellung aufgeführten datirten Codices der Imitatio der Zeit ihrer Abfassung nahe stehen. Und diese Annahme wird unterstützt durch die vorzügliche Textbeschaffenheit der meisten jener Codices, insbesondere des von Thomas geschriebenen Codex. Aber zu leugnen ist doch nicht, dass diese Annahme eben nur eine Annahme ist und als solche nur einen hohen Grad von Wahrscheinlichkeit für sich in Anspruch nehmen darf. Ist daher aus den Daten jener Handschriften kein bestimmter positiver Schluss für die Abfassungszeit der Imitatio zu ziehen; so lässt sich wenigstens negativ schliessen, dass jene Daten der Behauptung, dass Thomas der Verfasser sei, nicht widersprechen. Thomas' Leben und Wirken fällt nachweisbar in eine Zeit, mit welcher jene handschriftlichen Daten trefflich zusammenstimmen.

Dieser Nachweis ist nun durch eine kurze chronologische

gabe der Imitatio) in das vierzehnte Jahrhundert, indem er sich auf den Vorgang eines Catalogs vom J. 1748 bezieht. In diesem Cataloge heisst es: „Is codex decimo quarto sæculo exaratus videtur“; aber durch die Beziehung auf eine Autorität, welche sich zum Ausdruck ihrer Ansicht des ungewissen videtur bedient, ist nichts bewiesen. — Mabillon, welcher in seinem bekannten diplomatischen Werke auf Tab. XV ein Specimen des Cod. Theven. giebt, macht über das Alter desselben folgende vorsichtige Bemerkung (De re dipl. S. 372, Nr. 4): „Hic codex, qui modo est domini Thevenoti, etsi temporis nota destitutus, peritorum tamen judicio, qui eum viderunt, ad annos quadringentos accedit (Mabillon † 1707). In ea sententia sunt eruditissimi viri, Antonius Faurus et Blasius Feronius, Doctores Sorbonici“ etc. — Aber dem Urtheile dieser Gelehrten stimmt Mabillon selbst nicht bei, sondern sagt: „Judicium erit penes alios in ejusmodi scripturis exercitatos“ etc.

Darstellung des Lebens und Wirkens des Thomas zu führen.*)"

*) Als Hilfsmittel, die bei Entwerfung einer solchen Skizze zu Gebote stehen, sind namentlich folgende anzuführen: 1. Notizen in Thomas' eigenen Schriften, insbesondere dem *Chronicon M. S. Agnet.* und den Lebensbeschreibungen (Prol. II S. 518 folg.); 2. Notizen über Thomas bei dem Fortsetzer des genannten *Chronicon* (Prol. I S. 269 und II S. 522); 3. *Chronicon Windesemense* von Joh. Busch (Lib. II cap. 21: Reise des Thomas vom Agnetenberge nach Windesheim; prophetische Vision desselben in betreff des bevorstehenden Ablebens des Priors Joh. van Huesden); 4. *Vita Thomæ a Kempis canon. regul. auctore incerto pæne coævo*, vor dem J. 1494 verfasst (Prol. I S. 273 folg.), im ganzen ein paar kurze Seiten, welche die wichtigsten chronologischen Daten enthalten und Thomas als Menschen und Schriftsteller treffend charakterisiren; 5. *Vita Thomæ a Kempis Francisco Tolensi canon. regul. auctore* (Prol. I S. 286), etwas ausführlicher als Nr. 4, u. a. durch einige interessante Züge aus dem Leben des Thomas bereichert — gedruckt als Vorrede zu der Ausgabe der *Imitatio*, welche der Verf., ein Mitglied des Agneten-Klosters, im J. 1575 herausgab; 6. eine Notiz im *Catalogus Scriptorum Ecclesiasticorum* von Trithemius (Prol. I S. 275 folg.); 7. *Ex libro qui speculum exemplorum vulgo dicitur* (Prol. I S. 286), zwei Erzählungen von Erscheinungen, die Thomas hatte, einer der Maria und einer des Satan; 8. Notizen des *Chronicon Bethlehemiticum* über den Tod und das Begräbniß des Thomas, auch über eine im östlichen Theile des Ambitus des Agneten-Klosters bei der dort befindlichen Grabstätte des Thomas aufgehängte Tafel mit seinem Bilde und einem Epitaph (abgedruckt von Rosweyde im Anhang seiner Ausgabe der *Imitatio* und in seinen *Vind. Kempens.*); 9. *Vita F. Thomæ a Campis* von Jod. Badius Ascensius (abgedruckt in seiner Ausgabe der Werke des Thomas, auch in der Gesamtausgabe Sommal's, vgl. Prol. I S. 277 folg.), mehr eine Lobrede als eine Biographie; 10. *Vita Thomæ a Kempis ex variis auctoribus* ab Heriberto Rosweydo concinnata (abgedruckt in dem Anhang seiner Ausgabe der *Imitatio* und seinen *Vind. Kemp.*) eine sehr schätzenswerthe, mit grösstentheils wörtlicher Benutzung alles damals vorhandenen und Rosw. zugänglichen handschriftlichen und gedruckten Materials gearbeitete Darstellung, besonders werthvoll durch die hinzugefügten, zur Erörterung und Beweisführung dienenden Anmerkungen; 11. die ausführliche, sowohl die allgemeineren zeitlichen als die speciellen örtlichen Verhältnisse berücksichtigende, auch in die literarische Thätigkeit des Thomas genauer eingehende Biographie Mooren's vom J. 1855, vgl. Prol. I S. 306 folg. (beachtenswerth sind insbesondere die im Anhang mitgetheilten, meistens bis dahin ungedruckten Urkunden).

1. Die Geburt des Thomas ist auf Grund einer von ihm selbst im Chron. M. S. Agn. gemachten Notiz, über die wir später sprechen werden, entweder in die zweite Hälfte des J. 1380, oder die erste des J. 1381 zu setzen.

Der Vater des Thomas hiess Hemerken (d. i. Hämmerchen, Malleolus) Er war ein Handwerker (opifex von Pirkhamer genannt), der etwas Land besass (Mooren S. 32 und 227). Was für ein Handwerk er betrieben, ist nicht bekannt. Sein Vorname war Johann, der seiner Ehefrau Gertrud.

Thomas hatte einen Bruder mit Namen Johann, welcher etwa 24 Jahre älter war als er selbst. Derselbe ist bekannt als Schüler des Gerhard Groot und des Florentius. Er war Mitbegründer des Klosters Windesheim, Stifter und Vorsteher verschiedener anderen Klöster (vgl. Chronic. M. S. Agnet. S. 61 folg.; ferner die Vita Johann's von Kempen im Anhang zu Rosweyde's Vind. Kemp. S. 95 folg.). Dass Thomas noch einen zweiten Bruder gehabt habe, Namens Gobelin, ist ein Irrthum (vgl. Mooren, S. 136 folg.). Nach wem er selbst Thomas genannt worden sei, lässt sich nicht ermitteln.*)

2. Im J. 1392 verliess Thomas seinen Geburtsort Kempen, wo er bereits am Schulunterricht theilgenommen hatte (vgl. Vita Gobellini de Kempis im Anhang zu Rosweyde's Vind. Kemp. S. 123), um seine Studien in der Schule zu Deventer

*) Mooren erwähnt (S. 105) einen Verwandten oder Bekannten der Familie Hemerken, welcher Pfarrer zu Lank war und Thomas Knyt hiess. „Vielleicht“ — sagt Mooren — „war dieser Pfarrer Thomas der Taufpathe unseres Thomas a Kempis“. — Der Schutzpatron des Thomas war der Apostel Thomas, dessen Kalendertag der 21. December ist. Wäre vielleicht Thomas an diesem Tage getauft und zu Ehren des Heiligen Thomas genannt? Wäre dies der Fall, so würde sein Geburtstag jedenfalls in den December fallen und bis auf ein oder zwei Tage sicher zu bestimmen sein. Was mich aber zweifelhaft macht, ist die Oratio, die Thomas seinem Schutzpatron gewidmet hat (vgl. Prol. II S. 512 folg.). Wie nahe lag es doch, in dieser Oratio, falls der Kalendertag des Heiligen auch mit dem Taufstage des Thomas zusammengefallen wäre, hierauf Bezug zu nehmen! Aber auch die leiseste Andeutung fehlt.

fortzusetzen. Versehen mit einer Empfehlung seines Bruders Johann, der damals Conventual in Windesheim war, und den er auf seiner Reise zunächst aufgesucht hatte, begab er sich nach seiner Ankunft in Deventer zu Florentius, der ihn freundlich aufnahm, eine Zeit lang in seinem Hause behielt und dann ihm ein unentgeltliches Unterkommen im Hause einer ehrenhaften und frommen Matrone verschaffte. Auch mit Büchern, Schulgeld u. a. unterstützte er ihn. — Sieben Jahr (vgl. Vita des Florentius cap. 16) blieb Thomas in Deventer. Das letzte Jahr wohnte er beständig im Hause des Florentius (vgl. Vita Arnoldi de Schonhove cap. 1); zum gemeinsamen Unterhalt trug er nach Kräften durch Theilnahme am Abschreiben bei.

3. Angeregt durch Florentius, welcher ihn „primo traxit ad Dei servitium ac tandem direxit ad monasterii portum“ (Worte des Thomas in der Vorrede zur Vita Florentii), wandte er sich im J. 1399 dem Klosterleben zu. Er wählte das Kloster der Regular-Kanoniker auf dem Agneten-Berge bei Zwolle, dessen Prior in dem genannten Jahre sein Bruder geworden war (Chron. M. S. Agn. cap. 8: A. 139^o post pascha frater Joannes Kempis conventualis in Windesem, electus est in Priorem domus montis sanctæ Agnetis).

Auf dem Wege dahin gewann er einen Ablass in Zwolle. „Anno 1399 -- so erzählt er selbst im Chron. M. S. Agn. S. 29 — fuerunt Zwollensibus datæ indulgentiæ Apostolicæ quas Dominus Papa Bonifacius nonus ad fabricam ecclesiæ sancti Michaelis, in festo inventionis sanctæ Crucis et in festo sancti Michaelis omnibus vere poenitentibus concessit“. Dann fährt er fort: „Eodem anno ego Thomas Kempis scholaris Daven- triensis ex dioecesi Coloniensi natus, veni Zwollis pro indulgentiis. Deinde processi lætus ad montem sanctæ Agnetis et feci instantiam pro mansione in eodem loco, et fui misericorditer acceptus“. Dass Thomas sogleich zur Abhaltung der dem Noviciat statutengemäss vorangehenden förmlichen Probezeit zugelassen wurde oder auch nur zugelassen zu werden wünschte,

lässt sich bei der Unbestimmtheit der von ihm gebrauchten (*pro mansione — acceptus*) nicht sagen. Es ist vielmehr daran zu erinnern, dass die Regel bestand, nicht zwei leibliche Brüder zugleich in ein Kloster als Ordensglieder aufzunehmen, und dass eine Ausnahme von dieser Regel nur dann zulässig war, wenn drei Viertel der Stimmenden und ausserdem das Generalcapitel einwilligten (vgl. Acquoy's *Het Klooster te Wind.* I S. 148). Ausserdem konnte Thomas unter einem anderen Titel, namentlich als *Donatus* oder *Conversus*, im Kloster bleiben. An der Stelle des *Chronicon*, wo er von seiner Investitur redet, bezeichnet er sich selbst als *frater conversus*.*)

4. Seine Investitur fand im J. 1406, am 10. Juni, statt. Er selbst erzählt (*Chron. M. S. Agn.* S. 31 folg.): „*A. Domini 1406 in die Sacramenti, quae tunc fuit in profesto Barnabæ, investiti sunt duo fratres clerici et unus conversus frater Thomas Hemerken de Kempis civitate, dioecesis Coloniensis, germanus fratris Joannis Kempen, quorum pater Joannes, mater Gertrudis vocabatur.*“**)

*) Die Conversbrüder hatten vorzugsweise mit den äusserlichen Geschäften, den Handarbeiten, die das Klosterleben mit sich brachte, zu thun. Sie leisteten indessen auch das Gelübde der Keuschheit, des Gehorsams und der Armuth. Vgl. Acquoy I S. 111 folg.

**) Man hat, wenngleich nur schüchtern (vgl. Wolfgruber *Giov. Gersen* S. 62, Anm. 3), daran Anstoss genommen, dass Th. erst sechs Jahre nach seinem Eintritt in das Kloster eingekleidet wurde, und zur Erklärung dieses Zögerns auf intellectuelle oder moralische Defecte in Betreff des Thomas hindeuten zu dürfen gemeint. Aber solche Hindeutungen entbehren jeder Grundlage. Gegen die Annahme intellectueller Defecte schützen Thomas die Erfolge seiner in Deventer verbrachten Jugendzeit, seiner Beschäftigung im Hause des Florentius. Hinsichtlich seines Wandels seit den ersten Jahren seines Aufenthalts im Kloster erteilt ihm der Fortsetzer seiner Chronik das Zeugniß (S. 137): „*Sustinuit ab exordio monasterii magnam penuriam, tentationes et labores;*“ der Ausdruck „*Sustinuit*“ aber bedeutet doch wohl ein Lob. — Uebrigens wird mehrfach im *Chron. M. S. Agn.* (z. B. S. 31) erwähnt, dass frühere Conversbrüder später investirt wurden; auch kommt vor, dass in einem solchen Falle eine längere Zeit bis zur Investitur verstrichen war (S. 31 — — „*fuit investitus frater Fredericus conversus* — — *Hic cum primis fundatoribus diu in*

5. Im November des J. 1424 reiste Thomas mit einem *notabilis frater* des Klosters in geschäftlichen Angelegenheiten nach Windesheim. Dort hatte er nachts einen Traum, der sich zu einer Vision gestaltete. „*Vidit namque in caelestibus concursum spirituum fieri et quasi ad obitum alicujus festinare. Statimque tabulam quasi pro exitu morientis in somnis audivit pulsare ut inde expergefactus evigilaret. Surgens ergo de lecto et volens ire visum quid esset, neminem percepit. Erat enim mane ante quintam horam, et fratres adhuc quiescebant.*“ Er deutet die Vision auf den nahe bevorstehenden Tod des Priors des Agneten-Klosters Johannes Vos von Huesden; und die Deutung trifft zu. Der Prior stirbt am 2. December desselben Jahrs. *)

6. Im J. 1425 wird zu dessen Nachfolger der bisherige Supprior Theodoricus Clivis gewählt (Chron. S. 55). Statt Clivis wird Thomas Supprior (Chron. S. 58); ob noch in demselben Jahre, ist nicht gesagt. **)

7. Im J. 1429 siedelten Thomas und die meisten übrigen Klostergenossen auf drei Jahre nach dem Kloster Ludenkerk in Friesland über. Diese Uebersiedelung war eine nothgedrun-

monte conversatus est“). — Wenn der Fortsetzer des Chron. sagt, dass Thomas *post sex annos probationis investit* sei; so braucht man dies nicht als einen Irrthum aufzufassen. Erstreckte sich auch die eigentliche Probezeit der Regel nach nur auf ein Jahr, so kann man doch im allgemeineren Sinne von sechs Probe- oder Prüfungs-Jahren reden.

*) Thomas erzählt dies Ereigniss im Chron. M. S. Agn. S. 51, ohne seinen Namen zu nennen; mit Nennung des Namens des Thomas und Bezeichnung des Thomas als Verf. der *Imitatio* erzählt dasselbe in wesentlicher Uebereinstimmung alles Einzelnen Joh. Busch im Chron. Wind. II cap. 21. — Auf die letztgenannte, für die Frage der Authentie der *Imitatio* so wichtige Stelle komme ich später zurück.

**) Das Suppriorat war nächst dem Priorat die höchste Würde im Kloster. Der Supprior hatte den Prior in dessen Abwesenheit vom Kloster oder in sonstigen Behinderungsfällen zu vertreten. Er war der Gewissensrath desselben, und hatte sowohl Recht als Pflicht, sofern er Tadelnswerthes an ihm wahrnahm oder durch andre über ihn erfuhr, darüber ihm Vorhalt zu machen. Vgl. *Acquoy Het Klooster te Wind.* I S. 133 folg.

gene, eine Folge des Schismas, welches die nach dem Tode Fr. von Blankenheim († 1423) vollzogene Wahl eines neuen Bischofs von Utrecht in der ganzen Diöcese hervorgerufen hatte. Der Papst verhängte zur Strafe für den Widerstand, den ein Theil der Bevölkerung dem von ihm bestätigten Bischofe entgegensetzte, das Interdict. Die Widersetzlichen rächten sich dafür durch Bedrückung derjenigen, welche sich dem rechtmässigen Bischofe unterworfen hatten. Zu den letzteren gehörten sowohl die Bruderhäuser wie die Windesheimer Klöster, welche innerhalb der Utrechter Diöcese lagen. Ihre Bewohner wanderten grösstentheils in die Nachbarschaft aus zu den ihnen befreundeten Brüdern und Kanonikern, und blieben bei ihnen, bis der Frieden wiederhergestellt war (vgl. Chron. M. S. Agn. S. 54, 57 folg.).

8. Im J. 1431 reiste Thomas von Ludenkerk aus nach dem Schwesternhause Bethanien bei Arnheim zu seinem schwer kranken Bruder Johannes, der, nachdem er das Priorat im S. Agneten-Kloster im J. 1408 niedergelegt und verschiedene andre Stellungen bekleidet hatte, dort „primus rector et confessor monialium“ war. Thomas blieb ein Jahr und zwei Monate bei ihm, und drückte ihm, als er am 4. November 1432 starb, die Augen zu.

9. Im J. 1432 kehrte Thomas von Bethanien nach dem Agneten-Kloster zurück.

10. Im J. 1448 wurde Thomas zum zweiten Mal mit dem Amte eines Suppriors bekleidet. Wie lange er das erste Mal Supprior gewesen, lässt sich nicht nachweisen. Den Statuten gemäss (vgl. Acquoy Het Klooster te Wind. I S. 134) galt die Wahl nur für ein Jahr; aber der Prior konnte ohne weiteres die fernere Fortführung des Amtes verfügen. — Thomas selbst berichtet im Chron. M. S. Agnet. S. 104 über seine zweite Wahl Folgendes: „In festo sancti Jacobi apostoli ante horam vesperrarum, facto brevi scrutinio, electus est et nominatus frater Thomas Kempis unus de senioribus, LXVII annorum, qui præ-

teritis temporibus huic officio deputatus fuit. Et quamvis se ineptum sciret et excusaret, tamen obedientia jubente humiliter se subiecit concilio fratrum, non recusans laborem propter eos subire amore Jesu Christi, petens intime sociorum ac fratrum suorum orationes, plus gratiæ Dei quam sibi confidens“. — Dieser Bericht des Thomas bietet den zuverlässigsten Ausgangspunkt für die Bestimmung der Zeit seiner Geburt. War Thomas hiernach am Jacobus-Tage, den 25. Juli, 1448 ein Mann von 67 Jahren, so kann als Tag und Jahr seiner Geburt kein späteres Datum angenommen werden als der 25. Juli 1381. Aber auch wenn er am 26. Juli 1380 geboren war, konnte er sich noch am 25. Juli 1448 einen Siebenundsechziger nennen. Die genannten Tage des J. 1380 und 1381 sind also die äussersten Grenzen, innerhalb deren die Geburt des Thomas angenommen werden kann.

Zwischen dem ersten und dem zweiten Suppriorate war Thomas eine Zeit lang Procurator gewesen. Als solcher hatte er die Einkäufe, das Rechnungswesen, die finanziellen Angelegenheiten des Klosters zu besorgen gehabt. Auf seinen Wunsch wurde er von dem Amte, das seiner Neigung nicht entsprach, weil es ihn vom innerlichen Leben zu sehr abzog, bald wieder entbunden. Einer seiner Biographen sagt darüber: „Quia multum fuit internus et devotus et ideo simplex in temporalibus rebus, ideo depositus fuit ab officio Procuratoris et in Suppriorum iterum electus; quia sic majorem fructum dictando, contemplando, orationibus insistendo fecit. Quod Fratres considerantes fecerunt sibi misericordiam, eum sublevando ab exterioribus“.

Auch darüber, wie lange das zweite Suppriorat des Thomas gedauert habe, besitzen wir keine genaue Kunde. Im J. 1458, wo das Chron. M. S. Agn. (S. 118) des Todes des Supprioris Henricus Kuhorst gedenkt, verwaltete er das Amt nicht mehr.

11. Im J. 1471 am 25. Juli starb Thomas (vgl. die Notiz

des Fortsetzers des Chron. M. S. Agn. S. 137: „in festo sancti Jacobi minoris post completorium“.) *) —

Vergleicht man die Ergebnisse dieser chronologischen Skizze des Lebens des Thomas mit den Daten der ältesten *Imitatio-Manuscripte*, so gelangt man zu einem für die Abfassung der *Imitatio* durchaus nicht unpassenden Lebensalter. Ist das älteste der angeführten *Manuscripte*, in welchem sich nur das erste Buch der *Imitatio* findet, aus dem J. 1424; sind die zunächst folgenden beiden *Manuscripte*, welche sämtliche vier Bücher enthalten, aus dem J. 1427: so war Thomas etwa 40 Jahre alt, als er das erste Buch der *Imitatio* abfasste, und einige Jahre älter, als er die übrigen Bücher hinzufügte. Und auch wenn es *Manuscripte* geben sollte, die etwas früher als das vom Hieronymusberge aus dem J. 1424 geschrieben wären; so würde man keineswegs zu einem ungeeigneten Lebensalter hinaufsteigen müssen. Die zweite Hälfte der dreissiger Jahre, in welche dann der Anfang des Werkes zu setzen wäre, ist für den im J. 1380 oder 1381 geborenen Thomas keine zu frühe Zeit: Gerlach Peters, jener berühmte Zeit- und Gesinnungsgenosse des Thomas, hat seine, den Schriften des Letzteren so verwandten *Tractate*, das *Breviloquium* und das *Soliloquium*, schon vor seinem dreiunddreissigsten Lebensjahre verfasst. **)

Auch die Chronologie der unbezweifelten Schriften des Thomas ***) widerspricht dieser Annahme nicht. Die schrift-

*) Der Fortsetzer des Chron. M. S. Agn. sagt (S. 137), Thomas habe bei seinem Tode im 92. Lebensjahre gestanden. Dies kann nicht richtig sein, wenn er im J. 1448 zu der Zeit, als er zum zweiten Male Supprior wurde, nach seinem eignen Bericht, ein Siebenundsechziger war: hiernach muss sein Sterbetag in sein 91. und nicht sein 92. Lebensjahr fallen. — Auch eine andre Zeitangabe des Fortsetzers ist zu beanstanden. Fand nämlich die Investitur des Thomas, wie er selbst erzählt, im Juni 1406 statt, so kann der Fortsetzer nicht sagen, Thomas sei gestorben „investitionis suæ anno LXIII“.

**) Vgl. m. Artikel „Brüder des gemeinsamen Lebens“ in der Protestantischen Encyclopädie Bd. II S. 729 folg.

***) Dass dem Versuche einer chronologischen Ordnung der Schriften des Thomas nur der Wunsch zu Grunde liegen kann, etwas möglichst

stellerische Thätigkeit des Thomas zieht sich durch eine Reihe von Jahrzehnten bis in sein höheres Lebensalter hinein. Was er bis zum 60 Lebensjahre verfasst hat, ist der Zahl und dem Umfange nach das Meiste; aber auch nach diesem Lebensjahre hat er noch manches geschrieben.

In die Zeit bis zum 60. Lebensjahre fallen nach meiner Ansicht folgende Schriften;

1. De tribus tabernaculis, ebenso wie das erste Buch der Imitatio schon vor 1424 vorhanden (Prol. II S. 418).
2. Ein Theil der Dichtungen, namentlich die Verse De sancta cruce, verfasst vor 1427 (Prol. II S. 97).

Bis zum J. 1441 sind jedenfalls verfasst diejenigen Schriften, welche im Thomas-Autograph vom J. 1441 ausser der Imitatio stehen. Es sind die nächst folgenden Nrn. 3—12:

3. Disciplina claustralium (Prol. II S. 13 folg.).
4. Epistola ad quendam regularem (Prol. II S. 20 folg.).
5. Libellus spirit. exercitii (Prol. II S. 28 folg.).
6. Lib. de recognitione propr. fragilitatis (Prol. II S. 36 folg.).
7. Recommendatio humilitatis (Prol. II S. 41 folg.).
8. De mortificata vita pro Christo (Prol. II S. 49 folg.).
9. De bona pacifica vita (Prol. II S. 53 folg.).
10. De elevatione mentis (Prol. II S. 57 folg.).
11. Mehrere Orationes (Prol. II S. 78 folg.).
12. Brevis admonitio spir. exerc. (Prol. II S. 80 folg.).

Dass die bisher unter Nr. 1—12 genannten Schriften der

wahrscheinliches zu bieten, keineswegs aber die Absicht, genaue Daten vorzulegen, versteht sich nach meinen bisherigen Ausführungen (vgl. Prol. I S. 284 folg.; ferner in Prol. II die über die Abfassungszeiten der einzelnen Schriften gemachten Bemerkungen) von selbst. Zur Wegweisung bei einem solchen Versuche dient namentlich Folgendes: Datirungen über die Zeit der Abschrift in den Manuscripten; Zeitangaben im Text der Werke; Hindeutungen in denselben auf das Lebensalter des Verfassers; Verwandtschaft der Werke in Bezug auf sachlichen Inhalt, auf persönliche Gemüthslage ihres Urhebers, auf grössere oder geringere Phantasie, Energie und Prägnanz der Darstellung; endlich der Leserkreis und die Tendenz der Werke.

ersten Periode der schriftstellerischen Thätigkeit des Thomas angehören, ist als gewiss anzunehmen. Mit mehr oder weniger Wahrscheinlichkeit gilt dieselbe Annahme aber auch noch von mehreren andern Schriften, nämlich:

14. Soliloquium animæ, sehr verwandt dem dritten Buche der Imitatio und darum wohl um dieselbe Zeit wie dieses verfasst (Prol. II S. 327 folg.).
15. De vera compunct., sehr verwandt dem Solil. an. und daher wohl in derselben Zeit verfasst (Prol. II S. 484 folg.).
16. Enchiridion monachorum, reich an rhythmisch gebildeten Reimen (Prol. II S. 500).
17. Manuale parvulorum, sehr verwandt dem Enchiridion (Prol. II S. 503).
18. Consolatio pauperum (Prol. II 507).
19. Die übrigen, im Ms. von 1441 nicht enthaltenen Orationes, grösstentheils in sehr schwungreicher Sprache abgefasst, reich an Rhythmen und Reimen (Prol. II S. 508ff.).
20. Dichtungen (Prol. II S. 528 folg.).
21. Die übrigen, im Ms. von 1441 nicht mit enthaltenen Epistolæ (Prol. I S. 289; II S. 20).
22. Conciones et meditationes, meist sehr schwungvoll; zum Theil ausserordentlich reich an Rhythmen und Reimen (Prol. II S. 98).
23. Parvum alphabetum monachi (Prol. II S. 448).
24. Sermones ad novicios, nicht vor dem J. 1438 vollendet (Prol. II S. 279 folg.).

Das sind die Schriften, die ich der ersten, bis zum 60. Lebensjahre des Thomas reichenden Periode zurechne; in ein noch höheres Lebensalter scheinen mir die folgenden Schriften zu fallen:

1. De fidei dispensatore (Prol. II S. 463).
2. Libellus de solitudine et silentio (Prol. II S. 490).

3. und 4. Hortulus rosarum und Vallis liliorum (Prol. II S. 391 folg.).
5. Vitæ Gerardi M., Florentii etc., in welchen der Verf. als Senior charakterisirt wird (Prol. II S. 519).
6. Vita Lydewigis, erst nach 1448 vollendet (Prol. II S. 325 folg.).
7. Hospitale pauperum (Prol. II S. 464 folg.).
8. Doctrinale juvenum (Prol. II S. 480).
9. Dialogus noviciorum (Prol. II S. 469ff.), vielleicht zu der Zeit, als Thomas zum zweiten Male Supprior war, verfasst. —

Ist die vorstehende chronologische Skizze der literarischen Thätigkeit des Thomas einigermassen zutreffend, so stehen der angenommenen Abfassungszeit der *Imitatio* einige der unbezweifelten Schriften des Thomas sehr nahe, und die ganze schriftstellerische Gewohnheit des Thomas widerspricht somit der Authentie der *Imitatio* nicht. —

Endlich dürften auch der *Imitatio* selbst Zeugnisse zu entnehmen sein, welche dafür sprechen, dass die Abfassung der *Imitatio* nicht in ein höheres Lebensalter zu versetzen sei. Erinnerung wir uns der Eigenschaften, welche die *Imitatio* in so hohem Grade auszeichnen: jener lebendigen Frische und Wärme der Darstellung, jener beziehungsreichen Prägnanz des Ausdrucks, jener sprudelnden Fülle der Gedanken, jenes Blüthenduftes der Phantasie, jenes immer wiederkehrenden und der jedesmaligen Stimmung innig entsprechenden Aufschwungs des Rhythmus und Reims — das alles spricht mehr für ein früheres als ein späteres Lebensalter des Verfassers. Und dieselbe Sprache führt eine Stelle der *Imitatio*, auf welche ich zum Schluss aufmerksam mache. Der Verf. sagt Lib. III cap. 56 v. 58 folg.:

Domine Jesu sicut dixisti et promisisti:
sic utique fiat et mihi promereri contingat.
Suscepi suscepi de manu tua crucem
portabo et portabo eam usque ad mortem:

sicut imposuisti mihi.
Vere vita boni monachi crux est:
sed dux paradisi.
Inceptum est retro abire non licet:
nec relinquere oportet.

Eia fratres pergamus simul:
Jesus erit nobiscum.
Propter Jesum suscepimus hanc crucem:
propter Jesum perseveremus in cruce.

Ich kann mir sehr wohl vorstellen, dass der, welcher diese Worte niedergeschrieben, schon eine Zeit lang als Mönch Christo das Kreuz nachgetragen habe; aber ein hoch betagter Mann kann es nicht gewesen sein. Noch beschäftigt ihn lebhafter der Gedanke an den Anfang als an das Ende seiner klösterlichen Laufbahn; noch blickt er vor sich eine weithin sich dehnende, unter fortwährenden Kämpfen zurückzulegende Strecke seines Lebensweges. So denkt er an Fortsetzung, und die Hoffnung auf ein nahe bevorstehendes Ende tritt noch nicht in seine Seele; so liegt es ihm besonders nahe, sich und seinen Ordensbrüdern die Tugend der Beharrlichkeit („perseveremus“) zu wünschen. —

Fassen wir unsere letzten Erörterungen zusammen. Die ältesten der datirten Handschriften weisen uns auf das zweite und dritte Jahrzehnt des fünfzehnten Jahrhunderts als die Abfassungszeit der *Imitatio* hin. Und mit dieser Hinweisung stimmt alles, was wir von der Chronologie des Lebens und der schriftstellerischen Thätigkeit des Thomas wissen, stimmt der schriftstellerische Character der *Imitatio* selbst nach Inhalt und Form, im Ganzen und Einzelnen, trefflich zusammen. Das ist in der Kürze das Ergebniss, zu dem wir gelangt sind.

Handschriften,

die zur Bestimmung der Abfassungszeit der Imitatio mit Unrecht
verwandt sind.

1. Codex Thevenotianus.

Ueber diesen Codex,*) welcher nach seinem ehemaligen Besitzer Thévenot genannt ist und sich jetzt in der Pariser Nationalbibliothek (Nr. 3591) befindet, würde ich kein Wort verlieren, wenn ich nicht fürchten müsste, dass man aus meinem Schweigen schliessen könnte, ich hätte ein wichtiges Beweisstück gegen die Abfassung der Imitatio durch Thomas entweder nicht gekannt oder nicht gebührend gewürdigt. Der Codex enthält das erste Buch der Imitatio, und darauf folgt — noch auf derselben Seite des Codex, auf welchem der Schluss des ersten Buches steht — geschrieben von derselben Hand, der Anfang des Tractats: *De tribus tabernaculis*, also eines Werkes, das zu den unbezweifelt ächten Werken des Thomas von Kempen gehört. Damit ist denn ein unanfechtbarer Beweis über das Alter des Codex geliefert: er kann frühestens im 15. Jahrhundert und zwar in einem Jahrzehnt dieses Jahrhunderts geschrieben sein, in welchem Thomas die Lebensreife erlangt hatte, die ihn zum Schriftsteller befähigte. Gleichwohl haben grosse Gelehrte des 17. Jahrhunderts, unter ihnen Du Cange, von dem Codex Thev. geurtheilt: „ad quadringentos annos accedere videtur“: Mabillon hat in seinem Werke: „*De re diplomatica*“ ein Facsimile des Codex als Specimen der Schrift des 14. Jahrhunderts gegeben; der Manuscripten-Katalog der Pariser Bibliothek sagt von ihm: „decimo quarto seculo exaratus videtur“. Und so stellt ihn denn Gregory in seiner Ausgabe in die Reihe der „*Codices perantiqui*“, weist ihm in dieser Reihe sogar den zweiten Platz an und nennt ihn kurzweg einen „*Codex seculi XIV.*“ — Der Schrifttypus des Codex erinnert an den der *Codices* von Grammont (Taf. VIII) und Hieronymusberg (Taf. Ia). (Vgl. d. Facsimile bei Eusebius Amort und Mabillon; Prol. I S. 90). Interessant ist die Verwandtschaft mit dem Thomas-Autograph; sie erstreckt sich auf Text und Interpunction. Selbst die für das Autograph so charakteristische Clivis fehlt nicht.

*) Vgl. Gence in seiner Ausgabe der Imitatio S. XLI. Vgl. auch Prol. I S. 90 u. III S. 261.

2. Codex Leodiensis I.

Noch kürzer kann ich über diesen Codex sein, welcher im J. 1671 mit zu Paris untersucht worden ist. (Siehe oben S. 159, No. VI). Es befindet sich darin u. a. eine Abschrift des vierten Buches der *Imitatio*; und auf der dem Anfange dieses vierten Buches vorangehenden Seite steht eine Notiz über die Einkleidung einer Person als Benedictiner-Mönch mit Angabe des Datums, an welchem die Einkleidung stattfand. Als Jahr ist 1417 genannt. Die Notiz ist von einer neueren Hand geschrieben und hat nicht die geringste Beziehung zu der auf der folgenden Seite beginnenden Abschrift des vierten Buchs der *Imitatio*. Dennoch wird sie damit in Beziehung gesetzt. Auch Codex Leodiensis I hat seinen Platz in der Reihe der Codices perantiqui der *Imitatio* bei Gregory (vgl. seine Ausgabe der *Imitatio* S. LIII).

3. Codex Padolirensis.

Auch dieser Codex, welcher aus einem Oberitalischen Benedictiner-Kloster stammt, war im J. 1671 in Paris. Ohne irgend etwas zur Begründung ihres Ausspruchs hinzuzufügen, sagten von ihm die Gelehrten: *videtur scriptus ante annos minimum ducentos*. Gregory giebt in seiner Ausgabe ein Facsimile, in dem man die italienische Renaissance des 15. Jahrhunderts erkennt. Ich mache u. a. bemerklich, dass als Interpunctionszeichen innerhalb der Sätze Kommata verwandt werden. (Siehe oben S. 160, No. X).

4. Codex des Benedictinerstifts St. Paul in Kärnthen.

Der vorstehend genannte Codex, ein Papier-Codex in 12^o, welcher früher dem Wiblinger Kloster gehörte und von da im J. 1817 nach St. Paul geschenkt wurde, ist erst neuerdings in die Zahl der Zeugen gegen Thomas aufgenommen, aber, wie es scheint, bereits wieder aufgegeben. Dennoch darf ich ihn, um nach allen Seiten hin möglichst vollständig zu sein, nicht übergehen. Ich berichte nach Wolfgruber (S. 235 folg. in „Giovanni Gersen“). — Der Codex enthält die vier Bücher der *Imitatio*; ausser diesen nichts weiter. Das Merkwürdigste im Codex sind gewisse Notizen am Schluss oder Anfange einzelner Bücher. Am Schluss des ersten steht: „Tu autem domine mei miserere. Amen. In die Apostoli Andree 1384.“ Am Anfange des dritten Buches steht: „Incipit tertia pars hujus libri, que est de interna consolacione. Capitula. 1384“. Das dritte Buch schliesst:

„Amen. 1384“; das vierte Buch: „Amen. 1385. Die festo Pasche per N(icolaum) V(ogt). Urbano papa“. Die letzte Jahrszahl und die Worte „Urbano papa“ sind auf der folgenden Seite — es ist die Schlussseite des Ganzen — nochmals wiederholt. Dahinter steht dann noch: „Scriptor mente pia petit unum Ave Maria. Si nomen quaeris Nicolaum recte tenebis, si Vogt addatur, qui scripsit ipse vocatur“. — Ich lasse nun Wolfgruber selbst weiter reden. „Als Schreiber und Verfasser dieser Seite“ — sagt er — „zeichnet sich F. Uolrich M^oCCCCXIII. Dieser Fr. Uolrich ist wahrscheinlich der Habluzel, welcher auf zwei Einlegeblättern am Anfange der Handschrift eine Art Tagebuch und die Professformel des Uolrich Habluzel giebt, der bis 1432 Klostervorstand gewesen ist. Der genannte Nicolaus Vogt ist nach des Wiblingers Martin Mack (Dubia . . . p. 26) Vermuthung jener Wiblinger Prior Nicolaus, welcher nach den alten Nekrologien dieses Klosters zwischen 1380 und 1404 gestorben ist. Der am Schluss des vierten Buches eingeführte Papst Urban kann nur Urban VI. sein, der 1378–89 regiert hat und erst gerade nach 200 Jahren einen Nachfolger seines Namens gefunden hat. Auch das Paschafest fiel 1385 gerade auf Urbani. Es stimmt also Alles zusammen, der Codex ist 1384 und 1385, vier resp. fünf Jahre nach des Thomas von Kempen Geburt, geschrieben worden“.

Aber nun kommt das Aber. „Obgleich“ — fährt Wolfgruber fort — „nun dieses Alles stimmt, auch der Wiblinger Martin Mack in seinem obgenannten uns als Manuscript erhaltenen Werke das Instrument eines beeideten kaiserlichen Notars mittheilt, welches die chronologischen Notizen dieser Handschrift als acht bezeugen, so bietet die Sache doch Schwierigkeiten. Die Schrift ist dem Ductus und den Kürzungen nach aus dem XV. Jahrhundert, und die Zeitangabe der Handschrift S. 58 und 211 (das ist die erste und die dritte der vorhin angeführten) leidet an Rasuren und Nachhilfe, während wohl die von S. 86^a und 257^a (das ist die zweite und die vierte der oben angeführten) rein zu sein scheint“.

Und mit diesem Zugeständniss sinkt denn offenbar die ganze Beweiskraft des Codex zu Boden. Zwar hat Wolfgruber auch nun noch ein Trostwort. „Die hiesigen (Wiener) ersten Handschriftenkenner“ — sagt er — „haben die Lösung gegeben: Der Schreiber dieses Codex hat zugleich die Zeitangaben und die Noten seines Originals mit abgeschrieben, so erklärt sich der Contrast zwischen Schrift und Datirung“. Aber ich fürchte, dass diese ganz in der Luft

schwebende Erklärung nicht vielen Anklang finden werde. Die Schwierigkeit, welche in den Rasuren der Jahreszahlen des Codex liegt, berührt die Erklärung nicht; den Knoten, auf dessen Lösung es vor allem ankommt, lässt sie ungelöst. Man wird im Zeugenverhör über das Alter der *Imitatio* vom Codex der Benedictiner von St. Paul ein für allemal abzusehen haben.

5. Codex Aronensis.

Dieser undatirte Codex *) gehört zu denjenigen, welche seit Anfang des Streits über die Authentie der *Imitatio* bis jetzt am häufigsten genannt und verwandt worden sind. Er ist eine der Hauptwaffen der Gersenisten wegen der Personal-Bezeichnungen, die er enthält. Gleich auf dem ersten Blatte findet sich eine solche: „*Incipiunt capitula primi libri abbatis Johannis Gesen, de Imitatione Christi, et Contemptu omnium vanitatum mundi, caput 1.*“ Sodann liest man im Anfange des zweiten Buchs: „*Incipit tabula libri secundi abbatis Johannis Gesen.*“ Am Ende des zweiten Buches folgt: „*Incipit tabula tertii libri abbatis Johannis Gesen, De interna Christi locutione ad animam fidelem.*“ Das vierte Buch beginnt: „*Incipiunt capitula quarti libri abbatis Johannis Gessen, Cum quanta reverentia Christus est suscipiendus, caput I.*“ Endlich steht am Schluss des vierten Buches: „*Explicit liber quartus et ultimus abbatis Johannis Gersen, De sacramento altaris.*“

Der Codex wurde im J. 1604 im Jesuiten-Colleg zu Arona in Oberitalien aufgefunden und befindet sich jetzt in der Königl. Bibliothek zu Turin. Er wird erwähnt in dem Protokoll der Pariser Gelehrten-Conferenz vom J. 1671.***) Im J. 1687 von Mabillon zugleich mit den Handschriften von Parma und Bobio nach Paris gebracht, wurde er hier von einer aus 19 Gelehrten bestehenden Versammlung einer Prüfung unterzogen, deren Ergebniss ist, dass der ganze Codex von derselben Hand und in vollständig gleichem Schrifttypus geschrieben sei.***) „*Quae scriptura nobis*“ — fügen ausserdem die Herren im Sitzungs-Protokoll hinzu — *videtur non inferior annis trecentis*“. Diese Erklärung wird ohne alle und jede Begründung abgegeben; und obwohl sie wegen dieses Mangels jeder wissenschaftlich überzeugenden Kraft entbehrt, ist sie dennoch von den Gerse-

*) Vgl. vor allem Gence S. LXXI folg. seiner Ausgabe der *Imitatio*.

**) Vgl. oben S. 160 folg., No. XIII.

***) Vgl. oben S. 162, No. I.

nisten zum Stützpunkt ihrer Stellung in der Frage der Authentie der *Imitatio* gemacht worden. Ist nach der Meinung jener Pariser Gelehrten, welche im J. 1687 Rath pflogen, der Codex nicht unter dreihundert Jahre früher geschrieben, also nicht später als im J. 1387, so kann die Schrift, deren Copie der Codex enthält, nicht von Thomas von Kempen verfasst sein. Thomas war zu der Zeit, als jene Copie der *Imitatio* geschrieben wurde, erst etwa sechs Jahre alt.

Aber die ohne Begründung gelassene Erklärung vom J. 1687 konnte von dem selbstständig denkenden Theile der gelehrten Welt nicht ohne Weiteres gutgeheissen werden. So hat denn eine erneuerte Untersuchung des Codex stattgefunden; ja, bis in das gegenwärtige Jahrhundert ist derselbe wiederholt und noch dazu grossentheils von anerkannten Fachmännern geprüft. Ich nenne aus unserem Jahrhundert u. a. die Bibliothekare Haase zu Paris und Jaeck zu Bamberg. Die bei weitem meisten dieser späteren Beurtheiler haben die Meinung der Pariser Gelehrten nicht zu theilen vermocht, sondern für den Schrifttypus des Codex ein späteres Datum entweder für zulässig gehalten oder geradezu gefordert.

Wer einigermaßen mit dem Standpunkte vertraut ist, welchen die Wissenschaft der Paläographie in unseren Tagen erreicht hat, kann die Erklärung jener Pariser Gelehrten von dem Vorwurfe einer allzu grossen Kühnheit nicht freisprechen. Nachdem in Folge ausserordentlicher Vermehrung des zu allgemeinerer Kenntniss gelangten handschriftlichen Materials die Handschriftenkunde so bedeutend an Vorsicht gewonnen hat, wird Niemand mehr wagen, über das Alter eines Codex ein auf sehr enge Zeitgrenzen sich zusammenschliessendes Urtheil zu fällen, sofern nicht ganz concrete Verhältnisse dazu eine unzweifelhafte Berechtigung geben. Wer z. B. weiss, dass in einem gewissen Kloster, einer gewissen Stadt, Gegend u. s. w. bis zu einem gewissen, genau festzustellenden Zeitpunkte ein gewisser, so oder so beschaffener, durch diese oder jene Eigenthümlichkeiten ausgezeichneter Schrifttypus gebraucht ist, später aber nicht mehr; mag allerdings mit so kühner Bestimmtheit urtheilen, wie jene Pariser Gelehrten: aber eben jene Herren befanden sich dem Cod. Aron. gegenüber schwerlich in einer so günstigen Lage.

Seitdem Eusebius Amort*) im vorigen und Gence**) in unserem Jahrhundert durch Facsimiles einzelner Blätter des Codex

*) In seiner „*Deductio critica*“ und „*Moralis certitudo*“.

**) Im Anhang seiner Ausgabe der *Imitatio*. Werthvoll ist insbesondere dasjenige der Gence'schen Facsimiles, auf welchem die vom Schrei-

jedem die Möglichkeit einer eigenen Prüfung gegeben haben, zweifle ich nicht, dass die Kenner sich in ihren Ansichten leicht einigen werden. Nach meinem Urtheil trägt die Schrift des kleinen, in zierlichen Formen geschriebenen Pergament-Codex den Typus jener Renaissance, welche im 15. Jahrhundert in Italien aufgekommen ist. Zur Charakterisirung des jüngeren Alters des Codex (vgl. die nach Euseb. Amort. gearbeiteten Facsim. auf Taf. VII, a—c) mache ich namentlich darauf aufmerksam, dass als Interpunctszeichen im Innern der Sätze meist das Komma erscheint und nicht der Punkt. Am meisten verräth sich das jüngere Alter des Codex in den modernen Formen der arabischen Ziffern; selbst die Fünf, die unter allen Ziffern am längsten ihren mittelalterlichen Typus beibehält, ist hier modernisirt. Hiernach zu urtheilen, würde es am nächsten liegen, den Ursprung des Codex in das 16. Jahrhundert zu versetzen. Wie dem aber auch sei: für die Sache der Gersenisten, zur Unterstützung der Meinung, dass die *Imitatio* vor Lebzeiten des Thomas verfasst sei, lässt sich Codex Aronensis schlechterdings nicht verwenden.

6. Codex Bobiensis.

Auch dieser Codex*) ist, wie der von Arona, undatirt. Er wurde, wie erwähnt, gleichfalls von Mabillon zum Zweck der Untersuchung nach Paris gebracht.**) Es ist ein Papier-Codex in Duodez-Format, der dem italienischen Kloster S. Columban in Bobbio gehörte und sich jetzt in der Pariser Handschriften-Sammlung befindet. Auch in diesem Codex, wie in dem von Arona, trifft man eine Personal-Angabe. Am Schluss der drei ersten Bücher steht: „Incipit Liber Johannes Gersem, Cum quanta reverentia et devotione sacratissimum Dominicum corpus et sanguinem (sic) sit sumendum“. — Ueber das Alter des Codex geben die Pariser Gelehrten im J. 1687 die Erklärung ab: „Quo in codice etsi nulla temporis apposita est nota, scriptura tamen videtur esse ejusdem ætatis ac temporis quo scriptum fuisse censuimus Codicem Aronensem“. Auch diese, durch keine begründende Erörterung unterstützte Erklärung ist ohne innere wissenschaftliche Bedeutung. Gregory hat (in seiner *Histoire etc.* und Aus-

ber des Codex gebrauchten Formen sämtlicher arabischen Ziffern von Null bis Neun zu erkennen sind.

*) Vgl. insbesondere Gence in seiner Ausgabe der *Imitatio* S. LXXII folg.

**) Vgl. oben S. 162, No. 3.

gabe) ein Facsimile des Codex gegeben, welches, obwohl es nur aus wenigen Zeilen besteht, doch die italienische Renaissance des 15. Jahrhunderts deutlich erkennen lässt.

7. Codex Romanus.

Weigl äussert sich in seiner Denkschrift über den wahren Verf. des Buches von der Nachfolge Christi, Sulzbach 1832, S. 37 wie folgt:

„In der vatikanischen Bibliothek zu Rom findet sich das Manuscript Nr. 135 in 12. mit dem Titel: „opuscula sanctorum Patrum“. Seite 67 liest man: „ex libris Joannis Gersen in cap. XI non sis in celebrando nimis prolixus aut festinus“. — Wir haben im J. 1812 die Vorsteher dieser kostbaren Anstalt, den Herrn Graf Battaglini und den Herrn Abbate Amati gebeten, ihre Meinung über das Alter des Manuscriptes zu offenbaren; und sie haben mir als Männer vom Fache erklärt: dieses Fragment aus dem Tractate der Nachfolge Christi gehöre dem Ende des 14. Jahrhunderts oder spätestens dem Jahre 1420 an — einen Bescheid, welchen wir in der Folge bestätigt fanden durch den Catalog der Bibliothek, genannt Della chiesa nuova, welcher dieses Manuscript, als ein ihr zugedachtes Vermächtniss des Kardinal Baronio, zugehörte“.

So weit Weigl. Wolfsgrubner sagt in seiner Schrift „Giovanni Gersen“ etc., Augsburg 1880, S. 148 folg., indem er Weigl citirt, von dem Codex Romanus:

„Er gehört dem 14. Jahrhundert an“.

Wolfsgrubner corrigirt also das Urtheil der beiden römischen Gelehrten, auf deren Autorität Weigl sich stützt. Mit welchem Recht Wolfsgrubner corrigirt, auf welche Gründe hin die Herren in Rom zu ihrer Entscheidung gelangt sind, wird nicht gesagt. Auch der Cod. Rom. ist zur Ermittlung des Alters der Imitatio nicht geeignet.

8. Codex Cavensis.

Dieser kleine Pergament-Codex gehörte einer Benedictiner-Abtei in Cava in Süd-Italien an und befand sich unter den Manuscripten, die im J. 1671 zu Paris geprüft wurden (vgl. oben S. 160 No. XII). Er ist jetzt Eigenthum der Pariser Nationalbibliothek. Interessant ist der Codex durch ein Miniaturbild, das sich in der Initiale Q befindet, dem Anfangsbuchstaben des Wortes Qui, womit bekanntlich das erste Cap. des ersten Buches der Imitatio beginnt. Das Bild stellt einen Mönch vor in schwarzer Kleidung, welcher mit beiden Händen

ein Kreuz umfasst. Es bietet sich wohl keine natürlichere Deutung des Bildes dar als die, welche darin die symbolische Darstellung der Nachfolge des Heilandes findet; aber die Phantasie der Gersenisten hat in dem Bilde ein Portrait entdeckt. Es soll das leibhaftige Abbild des Mannes sein, den sie für den Verfasser der *Imitatio* halten. So muss denn nun auch das Alter des Codex, der übrigens nirgends ein Datum trägt, möglichst tief in das Mittelalter zurückverlegt werden. Wolfgruber sagt über den Codex (S. 149 seiner Schrift *Giovanni Gersen etc.*): „Er gehört in den Anfang des 14. Jahrhunderts“. Und womit begründet er das? Er begründet es nicht; er sagt's.

Wir haben einige Facsimiles des Codex; das beste ist in den Werken Gregory's. Es ist derselbe Typus, der uns immer wieder begegnet in allen den Manuscripten der *Imitatio*, deren Ursprung auf Italien zurückzuführen ist; es ist die Rundschrift der italienischen Renaissance des 15. Jahrhunderts. Ich mache auch hier als besonders charakteristisch die Kommata bemerklich, welche die Satztheile der Sätze als Interpunctszeichen von einander trennen.

9. Codex Parmensis.

Es ist ein kleiner Papier-Codex, welcher aus einer Benedictiner-Abtei in Parma stammt und auf Mabillon's Veranlassung im J. 1687 in Paris mit untersucht wurde (vgl. oben S. 162, No. 2). Ueber seinen jetzigen Verbleib ist nichts bekannt. Das amtliche Protokoll vom J. 1687 sagt über ihn Folgendes:

„Secundus Codex est Sancti Johannis Evangelistæ Parmæ, in minima forma, in quo libris quatuor De imitatione Christi præmittitur Regula Sancti Benedicti, in cujus fine hæc leguntur: Sanctissimi Benedicti explicit Regula, discretione præcipua, et sermone luculenta, die octavo Augusti 1466. Deinde post unum foliolum sequitur: De Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi, caput 1. In fine vero libri quarti: Explicit liber quartus et ultimus Sti. Johannis Gersem, De Sacramento altaris. Amen“.

Dies ist alles, was die Pariser Gelehrten über den Cod. Parm. äussern. Eine Vermuthung oder Behauptung über das Alter der in dem Codex enthaltenen Abschriften sprechen sie nicht aus. Dass sie keine Erklärung darüber abgegeben haben, begreift sich, da der Codex selbst ihnen zuvorgekommen war. Wenn der Abschreiber der Regel Benedict's am Schluss derselben datirt d. 8. August 1466, und

erst nach der Regel Benedict's die Abschrift der *Imitatio* folgt; so muss man doch wohl annehmen, dass auch die letztere Abschrift nicht vor dem genannten Jahre angefertigt sei. Nur dann wäre diese Annahme unzulässig, wenn etwa der Cod. Parm. ein Mischband wäre, die Regel Benedict's und die *Imitatio* zufällig zusammengebunden, die erstere Schrift von einer andern Hand als die zweite geschrieben, und die Hand des zweiten Schreibers deutlich als eine ältere erkennbar wäre. Ueber alle diese so wichtigen Umstände aber schweigt das Protokoll. Und das wird seinen guten Grund gehabt haben: es werden nämlich derartige wichtige Umstände gar nicht vorhanden gewesen sein. Gleichwohl bringen die neuesten Gersenisten auch hier eine Altersbestimmung, noch dazu unter Berufung auf die Entscheidung der Pariser Gelehrten. Wolfsgrubner sagt (in seiner Schrift *Giovanni Gersen etc.* S. 148): „Auch diese Handschrift schreibt das dritte Gelehrtenconcil dem 14. Jahrhundert zu“. Wie kommt er zu einer so durchaus unrichtigen Angabe? Er kennt das betreffende Protokoll, das er S. 147, Anm. 2 seiner Schrift, citirt, — und schon auf der nächstfolgenden Seite macht er die mit jenem Protokoll unvereinbare Angabe.

10. u. 11. Codices Muratoriani I et II.

Die Codices haben ihren Namen von Muratori, der sie im Kloster S. Georg zu Venedig gefunden und näher beschrieben hat. Auf Grund dieser Beschreibung*) hält sich Mella**) für berechtigt, den ersten der beiden von Muratori beschriebenen Codices in das J. 1401, den zweiten gar in das J. 1300 zu versetzen. Wolfsgrubner aber hat Muratori's Aeusserungen über den angeblich aus dem J. 1401 stammenden Codex so verstanden, dass er zu sagen wagt (S. 150 seiner Schrift *Giovanni Gersen*): „Muratori knüpft an diesen Codex die Betrachtung, dass mit demselben alle Gründe und Einreden den Thomisten und Gersenisten entfallen.“ Hören wir jetzt Muratori's eigene Worte:

„Illud tantummodo innuam disputatum hactenus acerrime fuisse
et adhuc disputari de Auctore aurei opusculi *De Imitatione*
Christi, quem Galli Johanni Gersonio tribuunt Cancellario

*) Muratori *Antiquitatum Ital. med. ævi dissertat.* 44. Vgl. L. Santini in „*Diritti di Tommaso da Kempis*“, Rom 1879, S. 102 folg.

**) Vgl. s. Schrift „*Della controversia Gerseniana*“, (Abdruck von Artikeln der *Civ. Cattol.* v. J. 1875), S. 149.

Parisiensis Facultatis, Germani suo Thomæ de Kempis Canonico Regulari, Itali vero Johanni Gersen benedictino, iis antiquiori, quem Vercellensem Abbatem fuisse opinantur.

Ad istam controversiam minime delatos vidi duos ejusdem opusculi codices Mss. quos Venetiis asservant Monachi Benedictini in insigni Coenobio S. Georgii atque egomet sub oculis habui.

Primus membranaceus est, in cujus calce haec scripta sunt: Finitus die XII mensis Decembris MCCCCLV. In operimento ligneo Codicis legitur Epigraphe in membrana cooperta vitro sive speculari crusta. Nos Talco appollamus; vocem a Germanis mutuati. Eodem tempore quo scriptus Codex videtur enata et illa Epigraphe cujus verba sunt: Johannes Gersen de Imitatione Christi.

Alter Codex chartaceus est sed pervetustus. Titulus, aliena manu sed antiqua additus, haec habet — Johannis Gersen de Imitatione Christi. In fine legitur

„Possidet Arzaga librum de stirpe Johannes

„Cujus juvenile caput infula sacra tegit.

„Est sibi Donatus genitor, genitrixque Johanna:

„Ejus sunt fratres B. simul et Stephanus.

Frustra hactenus quis fuerit iste Johannes Arzaga et cujus Urbis Episcopus fuerit quaesivi. Felicius inquirerent Eruditi Mediolanenses, apud quos nobilem fuisse olim Arzagam gentem novi. Aetate saltem Johannis hujus, fortasse tamen et antea exaratus ille Codex fuerit“.

So weit Muratori. Wie verhält sich nun zu dem, was er geschrieben, das, was Mella und Wolfgruber aus seinen Worten herausgelesen haben?

1. In dem zuerst beschriebenen Codex steht nach Muratori deutlich die Jahreszahl 1455, nicht, wie Mella und Wolfgruber an geben, 1401.

2. Ueber das Alter des zweiten Codex, das Mella auf 1300 setzt, redet Muratori nur ganz unbestimmt. Er nennt den Codex pervetustus. Er meint, dass der Codex wenigstens zu Lebzeiten eines gewissen Johannes Arzaga, der ihn einst besessen, oder vielleicht auch früher geschrieben sei; wann aber Joh. Arzaga gelebt habe, ist Muratori nicht bekannt.

3. Muratori nimmt in den obigen Mittheilungen zu der Streitfrage über den Verf. der Imitatio keine andre Stellung ein als die eines objectiven Berichterstatters; er selbst äussert keine eigne Meinung, geschweige denn, dass er gemeint hätte, mit der Auffindung jener beiden von ihm beschriebenen Codices sei der Streit über den Verfasser der Imitatio im Grunde entschieden. Ueber die beiden

Codices bemerkt Mur. nichts weiter, als dass sie bisher in dem Streite noch nicht benutzt seien; und eben deshalb, um sie bekannt zu machen, beschreibt er sie, ohne irgend ein Wort über seine persönliche Ansicht hinzuzusetzen. Wie kann denn nun Wolfgruber aus dem unbefangenen Berichtstatter einen entschiedenen Parteimann machen?

12. Codex Bononiensis.

Der Codex *), welcher seinen Standort einigemale gewechselt hat und sich jetzt in der Universitäts-Bibliothek zu Bologna befindet, enthält eine italienische Uebersetzung der *Imitatio*. In der Anfangs-Initiale D (Dice) ist Christus abgebildet als Kreuzträger, das Antlitz zurückgewandt nach zwei Betern, die ihm mit gefalteten Händen folgen. Die Beter tragen das Gewand der *Canonici Regulares*. Als Verf. der *Imitatio* wird genannt „*uno servo di dio chiamato Giovanni de gersenis*“. Ein Datum ist nirgends angegeben. Gleichwohl bestimmt Mella (S. 150) sein Alter auf das J. 1300. Wolfgruber sagt (S. 151): „Man weist ihn dem 14. Jahrhundert zu“. Gründe für ihre Altersbestimmungen geben die Herren nicht an. Eusebius Amort und andre Gelehrte, die den Codex gesehen haben, versetzen ihn in eine spätere Zeit. Das Facsimile in der *Moralis certitudo* von Eub. Amort (Nr. 17) stellt unverkennbar die italienische Renaissance des 15. Jahrhunderts dar.

13. Codex chartaceus (a, II. 8 in 8°) des Benedictinerstifts St. Peter zu Salzburg.

Dieser Codex (auf Papier in Taschenformat) ist auf Grund einer Mittheilung des Professor Willibald Hauthaler von Wolfgruber in seiner Schrift: „*Giovanni Gersen*“ etc. S. 239 beschrieben. Er enthält nur die vier Bücher der *Imitatio*, von einer Hand, wie es scheint, geschrieben, zuerst mit etwas blasser, dann mit ganz schwarzer Tinte. Wenn ich des Codex hier erwähne, so geschieht das nicht, weil er zu der Zahl derjenigen Handschriften gehörte, deren Zeugniß zu dem Zwecke angerufen wird, um zu beweisen, dass die Abfassung der *Imitatio* jenseits der Lebenszeit des Thomas liege: ich habe dazu einen andern, freilich auch sehr nahe liegenden

*) Vgl. Euseb. Amort: *Moralis certitudo* etc. S. 30. — Santini: *J Diritti di Tommaso da Kempis* S. 110.

Grund. Ist dem Codex nämlich die Ehre versagt geblieben, zu jenem Zwecke als Zeuge vernommen zu werden; so hätte ihm doch diese Ehre gar leicht zu Theil werden können; denn Prof. Hauthaler sagt von der Schrift des Codex, sie scheine ihm „für XIV/XV zu passen“ (vgl. a. a. O. S. 239 Anm.) — also auch für ein Jahrhundert, in welchem an eine Abfassung der *Imitatio* durch Thomas nicht zu denken gewesen wäre. Wie? wenn nun der Codex nicht durch gewisse zufällig darin vorkommende Notizen selbst Prof. Hauthaler genöthigt hätte, die durch die Beschaffenheit der Schrift bei ihm hervorgerufene Meinung über sein hohes Alter wieder aufzugeben? — der Codex erhöhe unfehlbar seine Stimme in dem gegen Thomas gerichteten Zeugenverhör.

Mit jenen Notizen verhält es sich so. Auf dem vorderen Schmutzblatte steht: „Anno dni. 1549 obiit frater Wolfgangus presbiter et monachus, necnon subprior, in mane horam circa quintam in die Felicis in pincis (= 14. Jan.), cui deus sit propicius.“ Auf der Rückseite des letzten Textblattes steht: „Ora pro Petro Hagen de Chemnaten huius libelli fideli scriptore et conquisitore, qui et ipse in professione et ordine Cisterciensi diem clausit extremum: homo multa probitate singularique devotione preditus. Requiescat in pace. Wilhelmus Pürstinger“. Nehme man auf diese Notizen Rücksicht — sagt Hauthaler — besonders auf die von Wilhelm Pürstinger, welche der zweiten Hälfte oder dem Ende des XVI., wenn nicht XVII. Jahrhunderts anzugehören scheine, so dürfte doch dieser Wilhelm Pürstinger den Schreiber Petrus Hagen noch gekannt haben, so dass dieser auch erst Mitte des XVI. Jahrhunderts geschrieben haben könnte“.

Also denselben Codex, den Hauthaler, wenn er keine Kenntniss von obigen Notizen gehabt hätte, unbedenklich in das 14. Jahrhundert zurückversetzt haben würde, schreibt er — nicht aus paläographischen Gründen, sondern durch das Gewicht von Nachrichten gedrängt, die zufällig dem Codex eingefügt sind — dem 16. Jahrhundert zu. Welch' ein Licht fällt von diesem aufrichtigen Bekenntnisse Hauthaler's auf die im Obigen mehr als einmal gekennzeichnete Kühnheit jener Männer, welche, ohne zu bedenken, wie allmählich nach Zeit und Ort die Schrifttypen sich abgeändert und wie viele individuelle Verhältnisse persönlicher und sachlicher Art dabei einen beschleunigenden oder hemmenden Einfluss ausgeübt haben, lediglich auf Grund selbstgebildeter, viel zu eng gefasster paläographischer Regeln, das Alter eines Codex nicht allein bis auf ein Jahrhundert, sondern bis auf wenige oder gar nur ein einziges Jahrzehnt sicher bestimmen zu können glauben!

14. Der Pariser Codex mit den Schrotblättern.

Dieser kleine Papier-Codex, von deutscher Herkunft, seit 1869 Eigenthum der Pariser National-Bibliothek und dort im Kupferstichkabinet befindlich, hat zuerst durch die Schrotblätter, die darin vorkommen, die öffentliche Aufmerksamkeit auf sich gezogen. Delaborde*) giebt denselben ein ausserordentlich frühes Ursprungsdatum, nämlich das J. 1406; wozu ihn der Kalender bestimmt, der den Anfang des Codex bildet. Dieser Kalender, eine von groben Fehlern nicht freie Abschrift, ist nach den Andeutungen, die er enthält, in den ersten Jahren des 15. Jahrhunderts, höchst wahrscheinlich im J. 1406 verfasst. Der Codex besteht ausser dem Kalender aus zahlreichen grösseren und kleineren Bruchstücken von Schriftstellern der verschiedensten Jahrhunderte. Von Seneca an bis Gerson sind eine grosse Reihe der bedeutendsten Namen darin vertreten. Aus der *Imitatio* ist aufgenommen das ganze erste Buch; getrennt von dem ersten Buche, stehen anderswo im Codex Bruchstücke aus dem dritten und vierten Buche. Dieses Vorkommen von Theilen der *Imitatio* in einem Codex, der, wenn man nach der Abfassungszeit des Kalenders zu urtheilen hätte, schon im J. 1406 geschrieben sein müsste, hat zu der Annahme Veranlassung gegeben, dass die *Imitatio* vor dem J. 1406, frühestens in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts, verfasst sei. Mithin könnte sie nicht das Werk des Thomas von Kempen sein. Arthur Loth hat dieser Ansicht in einer Abhandlung der *Revue des questions historiques* eine weitere Ausführung gegeben**).

Ich bemerke, nachdem ich den Codex in Paris selbst in Augenschein genommen, Folgendes:

Der Codex ist von verschiedenen Händen geschrieben, die meist sehr leicht zu unterscheiden sind. Sie sind aber einander ähnlich und tragen gemeinschaftlich den Typus der gothischen Cursiv, etwa in der Art, wie wir sie im *Imitatio*-Autograph des Thomas und dessen übrigen Handschriften sehen. Auch die Interpunction ist nicht überall dieselbe***); sogar das für Thomas charakteristische Interpunctionssystem kommt vor.

*) Vgl. Notice sur deux estampes de 1406 etc. Gazette des Beaux-Arts 1869, S. 239 ff.

**) Vgl. Jahrgang 1873, S. 527 ff.: „L'auteur de l'imitation. Nouvel examen de la question d'après un manuscrit de 1406“.

***) Ich stimme mit A. Loth's Beobachtungen in Beziehung auf die Interpunction des Codex nicht überein. Er sagt S. 542, Anm. 3:

Der Codex hat das Ansehen eines Mischbandes; noch jetzt kann man am Schnitte erkennen, wie die Ränder von Blättern haben gekürzt werden müssen, um das Ganze zusammenpassen zu können. Die verschiedenen Bestandtheile des Codex brauchen somit gar nicht in einem Jahre oder auch nur in einem Jahrzehnt geschrieben zu sein*).

Gesetzt aber, dem wäre nicht so; der Codex wäre kein Mischband, wäre in einem und demselben Jahre geschrieben**): so folgt auch daraus nichts für die Abfassung der *Imitatio* vor 1400. Es ist kein ungewöhnlicher Fall, dass ein älterer Kalender von einem späteren Abschreiber ganz oder theilweise unverändert wieder abgeschrieben und mit andern, gleichfalls erst später abgeschriebenen Schriftstücken vereinigt wird***). Man kann also von den Daten

„Les i n'ont plus d'accent comme aux siècles antérieurs, mais la plupart ne portent aucun signe, quelques-uns seulement sont surmontés du point“. Ich habe im Gegentheil den Punkt über dem i recht häufig gefunden.

*) Anders urtheilt A. Loth S. 543: „Le manuscrit forme un tout parfaitement identique, il est un; — le copiste de 1406 a pris un volume tout formé, et en a fait le recueil manuscrit que nous possédons, auquel il manque seulement les feuillets du commencement et de la fin“. Auch diese von Loth erwähnten Mängel des Codex am Anfange und am Ende sprechen für die Annahme eines Mischbandes.

**) A. Loth denkt sich die Sache so (S. 543 folg.): „Ce traité (der Codex) provient certainement d'une maison monacale; les religieux, auxquels il devait servir, en ont copié à tour de rôle chacun une partie, suivant leur aptitude et leur loisir. Si l'un d'eux, après avoir pris la plume, s'arrêtait au bout de quelques pages, un autre la reprenait et achevait la besogne commencée, et tous écrivaient d'après les règles communes du pays et du temps et les traditions spéciales du convent“.

***) Ein solcher Fall wurde mir bei Gelegenheit eines Besuches des Collège St. Michel in Brüssel bekannt. Herr Pater Victor de Buc zeigte mir eine aus England stammende Handschrift eines Breviers, welche dem voranstehenden *Calendarium* zufolge schon im J. 1184 geschrieben sein müsste, jedoch wegen des im Brevier erwähnten Festes des im J. 1228 canonisirten H. Franciscus erst später geschrieben sein kann. Herr Pater de Buc hat über diesen Gegenstand selbst einige Bemerkungen auf einem Schutzblatte des Codex niedergezeichnet. Er sagt u. A.: „Hoc Breviarium (Breviarium enim est Veteris formæ, psalterium non continens) scriptum est ad usum ecclesiæ cujusdam in provincia Cantuariensi, quemadmodum ingens numerus sanctorum Anglorum atque imprimis festum translationis S. Thomæ Cantuariensis testatum faciunt. — Litteræ cyclicæ post *Calendarium* incipiunt ab anno 1184; sed liber tam vetus non

des in dem Pariser Codex voranstehenden Kalenders nicht ohne weiteres auf eine frühere Abfassungszeit der sonst noch im Codex stehenden Schriftstücke schliessen.

Endlich sprechen auch die in dem Codex enthaltenen Schrotblätter gegen das angeblich so hohe Alter desselben. Ueber diesen letzten Punkt gebe ich einem Manne vom Fach, welcher den Codex aus eigener Anschauung kennt, das Wort. Dr. Friedr. Lippmann, Conservator des königl. Kupferstichkabinets zu Berlin, schreibt in seiner Abhandlung: Ueber die Anfänge der Formschneidekunst und des Bilddrucks*), wie folgt:

„Diese beiden Blätter (nämlich die Bilddrucke des Codex), von denen eines die Kreuztragung, das andre das Schweisstuch der heiligen Veronica darstellt, sind Schrotblätter. — Die Blätter sind nicht eingeklebt, sondern mit dem Buche gebunden, in welchem sie ganze Folien bilden, und sowohl auf den freien Stellen der Vorderseite als auch in tergo beschrieben**). Der Grund, der Delaborde dazu geführt hat, für die beiden Drucke die Entstehungszeit (1406) anzunehmen, ist das in dem Manuscript enthaltene Calendarium, welches, obwohl vielfach incorrect, für die Jahre von 1394—1406 gestellt erscheint, zu welchem Resultat man jedoch nur mittelst einer mehrfachen Verbesserung der vorkommenden Fehler gelangen kann, wobei, was besonders bemerkenswerth ist, die deutlich geschriebene Jahreszahl 1473 als verschrieben, und 1413 gelesen werden muss. Ohne jedoch hier eines Längern auf den Werth der dergestaltigen, aus dem Kalender geschöpften Datumsbestimmungen einzugehen, müssen wir hier vor Allem einen, Delaborde, wie es scheint, unbekannt gebliebenen Umstand hervorheben. Die beiden in dem Pariser Manuscript enthaltenen Schrotblätter kommen nämlich als Abdrücke derselben Platten, und zusammen mit achtzehn ähnlichen Bildern in einem „Leiden Christi“ mit typographischem Text vor, welches sich in der Münchener Hofbibliothek befindet. Dieses Büchlein, möglicherweise ein Erzeugniss der Pressen des Albert Pfister von Bamberg,

est, quippe qui continet festum S. Francisci. Sed deest officium Corporis Christi anno 1264 ab Urbano IV institutum“. Hiernach wäre das Brevier zwischen 1228 und 1264 geschrieben.

*) Vgl. Repertorium für Kunstwissenschaft Band I, Heft 3, (W. Speermann in Stuttgart), S. 35 folg. des Separatabdruckes.

**) Hier stehen Gebete in oberdeutscher Sprache; z. B.: „O du susser lipplicher spiegel der ewigen freud wye pist du so gar vngestalt Ich bekenn und betracht deyn smertzn etc.

ist von F. H. Stöger (München 1833) ausführlich publicirt worden. Die darin enthaltenen Schrot-Schnitte sind ziemlich rohe Arbeiten, mit unbehilflicher Zeichnung der Figuren, in der gewöhnlichen punktirten Ausführung. Delabordes Blätter finden sich auf Fol. 9 verso das Schweisstuch, und auf Fol. 11 recto die Kreuztragung. Nimmt man seine Entstehung so früh als möglich an, so wird dieses Buch des mit beweglichen Lettern gedruckten Textes halber, doch frühestens erst gegen 1460 zu setzen sein; — ist es aber glaublich, dass zwei Holzschnitte vor 1406 einzeln abgedruckt worden, und dann fünfzig Jahre später wiederum, und als Bestandtheile einer grossen Suite analoger Bilder, zu der sie offenbar gehören, in einem typographischen Produkt Verwendung finden? Ist es nicht vielmehr wahrscheinlich und ganz natürlich, dass solche Platten nach ihrem Gebrauche zum Bücherdruck zerstreut und einzelne Abdrücke davon dann gelegentlich in ein Manuscript mit eingebunden wurden? Die Bedeutung des Calendarium vermag hingegen kaum ins Gewicht zu fallen, denn es kommt vor, dass Abschreiber ältere Calendarien ganz mechanisch copiren, und ihren Manuscripten vorsetzen, — und die Mangelhaftigkeit des in Rede stehenden spricht ganz dafür, dass es eine solche Copie ist, die hier vorliegt“.

Anhang.

Uebersetzung des ersten Buches der Imitatio.

Anweisungen zu einem geistlichen Leben.

Erstes Capitel.

Von der Nachfolge Christi und der Verschmähung aller Eitelkeiten der Welt.

I Wer mir nachfolget wandelt nicht in Finsterniss:
spricht der Herr.

Dies sind Worte Christi durch welche wir ermahnt werden,
dass wir seinem Leben und Wandel nachfolgen sollen:

5 wenn wir wahrhaft erleuchtet,
und von aller Blindheit des Herzens befreit werden wollen.
So sei denn unser höchster Fleiss darauf gerichtet:
das Leben Jesu Christi zu betrachten.

Die Lehre Christi überragt alle Lehren der Heiligen;
10 und wer den Geist hätte:
würde daselbst das verborgene Manna finden.
Jedoch begiebt sich's dass viele trotz häufigem Gehör des Evangeliums
 geringe Sehnsucht darnach empfinden:
weil sie den Geist Christi nicht haben.
Wer aber völlig und also dass Geschmack er daran finde verste-
 hen will die Worte Christi:
15 der muss sein ganzes Leben ihm nachzubilden sich befeissen.

II Was nützt es dir mit hohen Worten über die Dreieinigkeit zu
 streiten;
wenn du der Demuth mangelst weshalb du der Dreieinigkeit missfällst?
Wahrhaftig hohe Worte machen nicht heilig und gerecht:
sondern ein tugendhaftes Leben bewirkt dass wir Gott wohlgefällig
 werden.

- 20 Ich wünsche vielmehr Zerknirschung zu empfinden:
als ihre Begriffserklärung zu wissen.
Wenn du die ganze Bibel auswendig wüsstest und aller Weltweisen Sprüche;
was nützte dir das Alles ohne Gottes Wohlgefallen und Gnade?

Eitelkeit der Eitelkeiten und alles Eitelkeit:

- 25 ausser Gott lieben und ihm allein dienen.
Das ist die höchste Weisheit:
durch Verschmähung der Welt nach den himmlischen Reichen trachten.

Eitelkeit also ist es vergänglichlichen Reichthum suchen:
und auf ihn hoffen.

- 30 Eitelkeit auch ist es um Ehren sich bewerben:
und zu hohem Stande sich erheben.
Eitelkeit ist es des Fleisches Lüsten folgen:
und nach dem sich sehnen um deswillen man einst muss schwer ge-
strafet werden.

Eitelkeit ist es ein langes Leben wünschen:

- 35 und um ein gutes Leben sich wenig Sorge machen.
Eitelkeit ist's allein auf das gegenwärtige Leben bedacht sein:
und das was künftig sein wird nicht vorsehen.
Eitelkeit ist's das lieben was mit aller Schnelligkeit vorübergeht:
und da nicht eilen wo immerwährende Freude wartet.

- 40 Jenes Spruches gedenke oft;
das Auge wird nicht satt vom Sehen:
und das Ohr nicht voll vom Hören.
Befleisse dich also dein Herz von der Liebe zum Sichtbaren abzuziehen:
und zu dem Unsichtbaren dich hinzuwenden.
45 Denn die ihrer Sinnlichkeit folgen beflecken ihr Gewissen:
und verlieren Gottes Gnade.

Zweites Capitel.

Vom demüthigen Fühlen seiner selbst.

- I Jeder Mensch sehnt sich von Natur zu wissen;
aber Wissenschaft ohne Gottesfurcht was trägt sie ein?
Besser ist fürwahr ein demüthiger Bauer der Gotte dient:
als ein hochmüthiger Weltweiser der um Gott unbekümmert des Him-
mels Lauf betrachtet.

- 5 Wer sich selbst wohl kennen lernt wird für sich selber werthlos:
auch ergötzt er sich nicht an menschlichen Lobsprüchen.
Wenn ich wüsste alles was in der Welt ist,
und wäre nicht in der Liebe;
was hülfte es mir vor Gott, der mich richten wird nach der That?
- 10 Ruhe aus von allzu grosser Sehnsucht nach Wissen:
weil da sich grosse Zerstreuung und Täuschung findet.
Die Wissenden wollen gerne gesehen und weise genannt werden.
Vieles giebt's:
was zu wissen wenig oder nichts der Seele nützt.
- 15 Und sehr unweise ist:
wer auf etwas bedacht ist,
als auf das was zu seinem Heile dient.
Viele Worte sättigen die Seele nicht;
sondern ein gutes Leben erquickt den Geist:
- 20 und ein reines Gewissen,
verleiht grosse Zuversicht zu Gott.

Je mehr und besser du weisst:
desto schwerer wirst du gerichtet werden wenn du nicht heiliger
gelebt hast.

Erhebe dich also nicht wegen irgend einer Kunst oder Wissenschaft:
sondern vielmehr fürchte wegen der dir gegebenen Kenntniss.

- II Wenn dir scheint dass du vieles weisst und genügend gut verstehst:
so sollst du dennoch wissen dass viel mehrs ist was du nicht weisst.
Vermiss dich nicht hohen Wissens:
sondern deine Unwissenheit bekenne lieber.
- 30 Was willst du dich Jemandem vorziehen;
da mehrs sich finden die gelehrter sind als du,
und mehr erfahren im Gesetz?
Wenn du auf nützliche Weise etwas wissen und lernen willst:
so liebe es dass Niemand von dir weiss und du für nichts gehalten wirst.
- 35 Dies ist die höchste und nützlichste Lection:
wahre Selbst-Erkenntniss und -Geringschätzung.
Von sich selbst nichts halten,
und von Andern immer gut und hoch denken:
ist grosse Weisheit und Vollkommenheit.
- 40 Wenn du sähest Jemanden offen sündigen,

- oder einiges Schwere begehen;
so solltest du dich dennoch nicht für besser schätzen:
weil du nicht weisst wie lange du könnest im Guten stehn.
Alle sind wir gebrechlich:
45 aber du sollst Niemanden für gebrechlicher halten als dich selbst.

Drittes Capitel. Von der Lehre der Wahrheit.

- I Glücklich wen die Wahrheit durch sich belehrt,
nicht durch Bilder und vorübergehende Laute:
sondern so wie sie sich verhält.
Unsere Meinung und unser Sinn täuscht uns oft:
5 und sieht mässig.

- Was nützt grosses Gezänk über verborgene und dunkle Dinge;
über welche wir auch nicht im Gerichte werden zur Rechenschaft ge-
zogen werden weil wir sie nicht wussten?
Eine übergrosse Thorheit ist es dass wir mit Vernachlässigung des
Nützlichen und Nothwendigen:
aus uns selbst auf das Fürwitzige und Schädliche bedacht sind.
10 Obschon wir Augen haben sehen wir nicht;
und was machen wir uns Sorge über Gattungen und Arten?

- Zu wem das ewige Wort redet:
der wird von vielen Meinungen erledigt.
Aus Einem Worte ist alles;
15 und von Einem redet alles:
und dies ist der Anfang,
der auch zu uns redet.
Niemand versteht ohne jenes,
oder urtheilt richtig.
20 Wem alles Eines ist,
und wer alles auf Eines bezieht
und alles in Einem siehet;
kann standhaft im Herzen sein:
und in Gotte friedsam verbleiben.

- 25 O Wahrheit Gott:
mache mich Eins mit dir in beständiger Liebe.

Mir ekelt oft vieles zu lesen und zu hören:
in dir ist alles was ich will und ersehne:
Schweigen mögen alle Lehrer verstummen insgesamt die Geschöpfe
vor deinem Angesicht:

30 du rede zu mir allein.

II Jemehr Jemand mit sich geeinigt und innerlich einfältig worden;
desto mehreres und höheres versteht er ohne Mühe:
weil er von oben Licht des Verständnisses empfängt.
Ein reiner einfältiger standhafter Geist wird auch in vielen Werken
nicht zerstreut;

35 weil er alles zu Gottes Ehre wirkt:
und in sich unbehelligt von aller Eigensucht zu sein sich müht.
Wer behindert und belästigt dich mehr;
als deine ungetödtete Herzensbegier?
Ein guter und inniger Mensch ordnet zuvor seine Werke innerlich:
40 die er äusserlich verrichten soll.
Und nicht jene ziehen ihn zu den Lüsten einer lasterhaften Neigung:
sondern er selbst beugt sie nach der Entscheidung einer richtigen
Einsicht.

Wer hat einen stärkeren Kampf;
als der sich müht sich selbst zu überwinden?
45 Und dies sollte unser Geschäft sein,
nämlich sich selber überwinden;
und täglich stärker werden als er selber ist:
und zum Besseren etwas weiterkommen.

III Alle Vollkommenheit in diesem Leben,
50 hat eine gewisse Unvollkommenheit mit sich verbunden:
und all unser Forschen mangelt nicht eines gewissen Dunkels.
Demüthige Erkenntniss deiner selbst,
ist ein sichrerer Weg zu Gott:
als tiefe Ergründung der Wissenschaft.
55 Nicht ist zu beschuldigen die Wissenschaft
oder irgendwelche einfältige Kenntniss eines Dinges,
welche gut ist in sich betrachtet und von Gott geordnet:
aber vorzuziehen ist immer ein gutes Gewissen und tugendhaftes Leben.
Weil aber mehrere sich eifriger bemühen zu wissen als gut zu leben;
60 deshalb irren sie oft:
und bringen fast keine oder geringe Frucht.

O wenn sie so grossen Fleiss anwendeten
um auszurotten Laster und Tugenden einzupflanzen als um Fragen
aufzuwerfen;
so entstünden nicht so grosse Uebel und Aergernisse im Volke:
65 und nicht so grosse Zuchtlosigkeit in den Klöstern.

Gewiss wenn herankommt der Tag des Gerichtes werden wir
nicht gefragt werden was wir gelesen son-
dern was wir gethan haben;
noch wie gut wir geredet:
sondern wie gottesfürchtig wir gelebt haben.

Sage mir wo sind jetzt alle jene Herren und Meister die
du gut gekannt hast als sie noch lebten,
70 und durch Forschungseifer blüheten?
Schon besitzen ihre Pfründen andere:
und ich weiss nicht ob diese an sie zurückdenken.
In ihrem Leben schienen sie etwas zu sein:
und jetzt schweigt man von ihnen.
75 O wie bald vergeht die Herrlichkeit der Welt.

O dass doch ihr Leben mit ihrer Wissenschaft in Eintracht ge-
wesen wäre:
dann hätten sie wohl studirt und gelesen.
Wie viele kommen um durch eitle Wissenschaft in der Welt:
die wenig sorgen um den Dienst Gottes.
80 Und weil sie lieber wählen gross zu sein als demüthig:
darum werden sie eitel in ihren Gedanken.

Wahrhaft gross ist:
wer grosse Liebe hat.
Wahrhaft gross ist:
85 der in sich klein ist,
und jede Höhe der Ehre für nichts schätzt.
Wahrhaft klug ist,
wer alles Irdische für Koth achtet,
auf dass er Christum gewinne.
90 Und wahrhaft gelehrt ist:
wer Gottes Willen thut,
und seinen Willen lässt.

Viertes Capitel.

Von der Vorsicht im Handeln.

- I Nicht ist zu glauben jedem Worte oder Triebe:
sondern vorsichtig und langmüthig ist die Sache vor Gott zu erwägen.

Ach leider wird oft leichter das Böse als das Gute über Andere
geglaubt und gesprochen:

so schwach sind wir.

- 5 Aber vollkommene Menschen glauben nicht leicht jedem Erzähler;
weil sie wissen dass die menschliche Schwäche zum Bösen geneigt ist:
und in Worten so leicht strauchelt.

- II Eine grosse Weisheit ist's,
nicht voreilig sein im Handeln:
10 noch hartnäckig auf dem eigenen Sinne stehen.
Zur Weisheit gehört's auch nicht beliebigen Worten der Menschen
zu glauben:
noch was man gehört und geglaubt alsobald in anderer Ohren aus-
zuschütten.
Mit einem weisen und gewissenhaften Manne halte Rath;
und suche lieber von einem Besseren dich unterrichten zu lassen:
15 als dass du deinen Erdichtungen folgest.

Ein gutes Leben macht den Menschen weise vor Gott:
und erfahren in vielem.

Je demüthiger Jemand ist in sich und Gotte unterthäniger:
um so weiser und friedsammer wird er in allem sein.

Fünftes Capitel.

Vom Lesen heiliger Schriften.

- I Wahrheit ist in heiligen Schriften zu suchen:
nicht Beredtsamkeit
Alle heilige Schrift muss in dem Geiste gelesen werden in welchem
sie verfasst ist.
Suchen sollen wir vielmehr den Nutzen in den Schriften:
5 als die Feinheit der Rede.

- II So gern sollen wir innige und einfältige Bücher lesen:
als hohe und tiefe.
Nicht stosse dich an dem Ansehen des Schreibers,
ob er von geringer oder grosser Gelehrsamkeit gewesen:
10 sondern die reine Liebe der Wahrheit ziehe dich zum Lesen.
Frage nicht wer dies gesagt habe:
sondern was gesagt werde darauf merke.
Die Menschen vergehen:
aber die Wahrheit des Herrn bleibt in Ewigkeit.
15 Ohne Ansehen der Personen,
in mancherlei Weisen redet zu uns Gott.
- III Unser Fürwitz behindert uns oft im Lesen der Schriften:
wenn wir verstehen und erörtern wollen worüber einfältiglich hinweg-
zugehen wäre.
Wenn du willst Gewinn schöpfen;
20 so lies demüthig,
einfältig und gläubig:
und niemals wollest du den Namen eines Mannes der Wissenschaft
haben.
Frage gern;
und höre schweigend die Worte der Heiligen:
25 und lass dir nicht missfallen die Gleichnissreden der Alten,
denn ohne Ursache werden sie nicht vorgetragen.

Sechstes Capitel.

Von den unordentlichen Begierden.

- I Wann immer ein Mensch etwas unordentlich begehrt:
sobald wird er unruhig in sich.
Der Hoffärtige und der Geizige ruhen nie:
der Arme und der Demüthige im Geiste wandeln in der Fülle des
Friedens.
- II Der Mensch der noch nicht vollkommen in sich gestorben ist,
wird bald versucht:
und wird besiegt in kleinen und geringen Dingen.
Wer schwach im Geiste und gewissermassen noch fleischlich und zum
Sinnlichen geneigt:

- kann sich schwer von irdischem Verlangen gänzlich losreissen:
10 Und darum hat er oft Traurigkeit wenn er sich entzieht:
leicht auch wird er unwillig wenn Jemand ihm widersteht.
Wenn er aber erreicht hat was er begehrt;
wird er alsbald wegen der Strafe des Gewissens beschwert,
weil er seiner Leidenschaft gefolgt ist:
15 die nichts nützt zu dem Frieden den er suchte.
- III Durch Widerstand also gegen die Leidenschaften wird gefun-
den der wahre Friede des Herzens:
nicht durch Unterwerfung unter sie.
Nicht ist also Frieden im Herzen eines fleischlichen Menschen;
nicht in einem Menschen der dem Aeusseren hingegeben:
20 sondern in dem der inbrünstig ist und geistlich.

Siebentes Capitel.

Von der Pflicht die eitle Hoffnung und Ueberhebung zu fliehen.

- I Eitel ist:
wer seine Hoffnung setzt auf Menschen oder auf Geschöpfe.
Schäme dich nicht Andern zu dienen aus Liebe Jesu Christi:
und arm in dieser Welt zu scheinen.
- 5 Stehe nicht auf dir selbst:
sondern setze deine Hoffnung auf Gott.
Thue was in dir ist:
und Gott wird beistehen deinem guten Willen.
- Vertraue nicht auf deine Wissenschaft
10 oder auf die Schlaueit irgend eines Lebenden;
sondern vielmehr auf Gottes Gnade:
der den Demüthigen aufhilft und die Selbstvermessenen demüthigt.
- II Rühme dich nicht des Reichthums wenn er vorhanden;
noch der Freunde weil sie mächtig sind:
15 sondern Gottes der Alles verleiht,
und sich selbst über Alles zu geben begehrt.

Ueberhebe dich nicht wegen der Grösse oder Schönheit des
Leibes:
die durch eine geringe Schwäche verderbt und entstellt wird.

Gefalle dir nicht selbst wegen deiner Geschicklichkeit oder Be-
gabung;
20 auf dass du nicht missfallest Gotte:
dessen Alles ist was immer du Gutes von Natur besitzen magst.

Achte dich nicht für besser denn Andere;
damit du nicht etwa vor Gott für schlechter gehalten werdest:
der da weiss was im Menschen ist.
25 Sei nicht stolz auf gute Werke;
weil anders sind die Gerichte Gottes denn die der Menschen:
welchem oft missfällt was den Menschen gefällt.
Wenn du etwas Gutes besitzt;
so glaube von Anderen Besseres:
30 damit du die Demuth bewahrest.
Es schadet nicht wenn du dich unter alle stellst:
es schadet aber sehr viel,
wenn du dich auch nur Einem voranstellst.
Steter Frieden ist mit dem Demüthigen:
35 im Herzen des Stolzen aber ist häufige Erregung und Erbitterung.

Achtes Capitel.

Von der Vermeidung zu grosser Vertraulichkeit.

I Nicht jedem Menschen offenbare dein Herz:
sondern mit einem gewissenhaften und gottesfürchtigen verhandle
deine Angelegenheit.
Mit Jungen und Fremden sei selten zusammen.
Mit Reichen schmeichle nicht:
5 und vor Grossen erscheine nicht gern.
Mit Demüthigen und Einfältigen,
mit Innigen und Gesitteten halte dich zusammen:
und was zur Erbauung dient handle.
Sei nicht vertraulich mit einer Frau:
10 sondern insgemein alle gute Frauen befehl Gotte an.

- II Allein mit Gott und seinen Engeln wünsche vertraulich zu sein:
und der Menschen Bekanntschaft vermeide.
Liebe soll man haben zu allen:
aber Vertraulichkeit frommt nicht.
- 15 Zuweilen begiebt sich's,
dass eine unbekannte Person durch guten Ruf leuchtet:
deren Gegenwart jedoch die Augen der Anschauenden verdunkelt.
Manchmal wähnen wir andern zu gefallen durch unsere Verbindung:
und fangen vielmehr an zu missfallen durch die an uns wahrgenom-
mene Untugend des Waudels.

Neuntes Capitel.

Vom Gehorsam und der Unterwürfigkeit.

- I Sehr Grosses ist es im Gehorsam stehen;
unter einem Vorgesetzten leben:
und nicht selbst zu befehlen haben.
Viel sicherer ist's in Unterwürfigkeit zu stehen:
- 5 als im Amte eines Vorgesetzten.
- Viele sind im Gehorsam mehr aus Noth als aus Liebe;
und jene haben Pein und murren leicht.
Auch Freiheit des Geistes werden sie nicht erlangen:
wenn sie sich nicht aus ganzem Herzen um Gottes willen unterwerfen.
- 10 Laufe hier oder da:
du wirst nicht Ruhe finden ausser in demüthiger Unterwürfigkeit,
unter der Botmässigkeit eines Vorgesetzten.
Die Einbildung von Orten und Veränderung,
hat viele betrogen.
- II Wahr ist's dass ein Jeder gern handelt nach seiner Meinung:
und sich mehr zu jenen hinneigt die mit ihm gleicher Meinung sind.
Aber wenn Gott unter uns ist:
so thut's noth dass wir auch zuweilen unsere Meinung aufgeben um
des Gutes des Friedens willen.

- Wer ist so weise;
20 der alles völlig wissen kann?

Darum hüte dich also zu sehr deiner Meinung zu vertrauen:
sondern sei willig auch anderer Meinung gern zu hören.

- Wenn gut ist dein Meinen;
und du selbst dies um Gottes Willen preisgiebst und einem andern
folgest:
- 25 so wirst du vielmehr davon Gewinn haben.
Denn ich habe oft gehört:
es sei sicherer zu hören,
und anzunehmen Rath als zu geben.

- Es kann sich auch ereignen,
30 dass gut sei eines jeden Meinen;
aber nicht andern beipflichten wollen,
wenn das die Vernunft oder Sache fordert:
ist ein Zeichen von Hochmuth und Halsstarrigkeit.

Zehntes Capitel.

Von Vermeidung überflüssiger Worte.

- I Vermeide das Getümmel der Menschen so viel du kannst;
denn sehr behindert die Verhandlung weltlicher Sachen,
auch wenn sie in einfältiger Absicht vorgebracht werden.
Denn bald werden wir verunreinigt durch Eitelkeit und verstrickt.
- 5 Ich wollte dass ich mehr geschwiegen hätte:
und unter Menschen nicht gewesen wäre.
- II Aber warum reden wir so gern und schwatzen unter einander;
da wir doch selten ohne Verletzung des Gewissens zum Schweigen
zurückkehren?
- Darum reden wir so gern;
- 10 weil wir durch wechselnde Reden Trost von einander zu empfangen
suchen:
und das durch verschiedenartige Gedanken müde gewordene Herz
wieder zu erheben wünschen.
- Und sehr gern beliebt es uns von dem was wir sehr lieben oder wünschen,
oder was nach unserer Meinung uns zuwider ist:
zu reden und daran zu denken.

- 15 Aber ach leider,
oft erfolglos und vergeblich.
Denn diese äusserliche Tröstung:
ist an innerlicher und göttlicher Tröstung nicht ein geringer Verlust.

- III Darum muss man wachen und beten:
20 auf dass die Zeit nicht müssig vergehe.
Wenn zu reden erlaubt ist und frommt:
so rede was erbaulich ist.
Ueble Gewöhnung und Vernachlässigung unseres Fortschritts:
thut viel zur Unbehutsamkeit unseres Mundes.
25 Es hilft jedoch nicht wenig zu geistlichem Fortschritt,
eine innige Besprechung geistlicher Dinge:
zumeist wo an Gemüth und Geist Gleiche in Gott sich zu einander gesellen.

Elftes Capitel.

Von der Erlangung des Friedens und dem Eifer im Fortschreiten.

- I Vielen Frieden könnten wir haben:
wollten wir uns nicht mit anderer Reden und Thun und dem was
zu unserer Sorge nicht gehört beschäftigen.
Wie kann der lange im Frieden bleiben;
wer in fremde Sorgen sich einmischt,
5 wer aussen Gelegenheiten sucht,
wer wenig oder selten sich innerlich sammelt?

Selig die Einfältigen:
weil sie vielen Frieden haben werden.

- Warum waren manche der Heiligen so vollkommen und beschaulich?
10 Weil sie durchaus allen irdischen Begierden sich selbst abzutöden
strebten:
und darum mit allen Kräften ihres Herzens Gott anhangen,
und frei ihm dienen konnten.

Wir werden zu sehr von den eigenen Leidenschaften eingenommen:
und über Vergängliches zu sehr beunruhigt.

- 15 Selten besiegen wir auch ein einziges Laster vollkommen;
und nicht zu täglichem Fortschritte werden wir entflammt:
darum bleiben wir kalt und lau.
Wären wir uns selbst vollkommen gestorben,
und innerlich nicht im geringsten gebunden;
20 so könnten wir auch das Göttliche schmecken:
und von himmlischer Beschauung etwas erfahren.
Das ganze und grösste Hinderniss ist,
dass wir nicht von Leidenschaften und Begierden frei sind:
und nicht den vollkommenen Weg der Heiligen zu betreten versuchen.
25 Wenn auch ein Geriuges an Widerwärtigkeit begegnet,
werden wir allzubald niedergeworfen:
und wenden uns hin zu menschlichen Tröstungen.

- II Wenn wir uns müheten wie tapfere Männer im Kampfe zu stehen:
fürwahr die Hülfe des Herrn sähen wir über uns vom Himmel her.
30 Denn er selbst ist bereit denen die streiten und auf seine Gnade
hoffen beizustehen:
er der uns die Gelegenheiten zum Streite verschafft damit wir siegen.

- Wenn wir nun in diesen äusseren Bräuchen den Fortschritt
der Religion setzen:
so wird bald unsere Innigkeit ein Ende haben.
Aber an die Wurzel lasst uns die Axt legen:
35 dass wir gereinigt von Leidenschaften einen friedlichen Geist besitzen.

- Wenn wir jedes Jahr ein Laster ausrotteten:
so würden wir bald zu vollkommenen Männern werden.
Aber nun bemerken wir oft im Gegentheile;
dass wir entdecken dass wir besser und reiner im Anfange der Be-
kehrung waren:
40 als viele Jahre nach Ablegung des Gelübdes.

Die Inbrunst und der Fortschritt sollte täglich wachsen;
aber jetzt wird es für etwas Grosses angesehen:
wenn Jemand von der ersten Inbrunst einen Theil bewahren könnte.

- Wenn wir eine geringe Gewalt anwendeten im Anfange:
45 dann könnten wir nachher alles thun mit Leichtigkeit und Lust.

Schwer ist es Angewöhntes zu lassen:

aber schwerer ist es gegen den eigenen Willen angehn.
Aber wenn du nicht überwindest Kleines und Leichtes;
wann wirst du überwinden Schwereres?

- 50 Widerstehe im Anfange deiner Neigung;
und verlerne eine böse Gewohnheit:
damit sie nicht etwa allmählich zu grösserer Schwierigkeit dich führe.

O wenn du merktest wie grossen Frieden du dir und wie
grosse Freude du anderen bereitest durch
Wohlverhalten:
ich meine du würdest bekümmerter sein um geistlichen Fortschritt.

• Zwölftes Capitel.
Vom Nutzen der Widerwärtigkeit.

- I Gut ist es uns dass wir zuweilen einige Beschwerden und Widerwärtigkeiten haben:

weil sie oft den Menschen ins Herz zurückerufen;
auf dass er erkenne er sei in der Verbannung:
und seine Hoffnung nicht auf irgend etwas in der Welt setze.

- 5 Gut ist es dass wir zuweilen Widerspruch erdulden und dass
man schlecht und unvollkommen von uns denkt:

auch wenn gut ist was wir thun und beabsichtigen.

Dies hilft oft zur Demuth:

und bewahrt uns vor eitler Ruhme.

Denn dann suchen wir besser den inneren Zeugen Gott;

- 10 wenn wir aussen gering geschätzt werden von den Menschen;
und man nicht Gutes uns zutraut.

Darum sollte sich der Mensch so in Gott befestigen:

dass es ihm nicht Noth thäte viele menschliche Tröstungen zu suchen.

- II Wenn ein Mensch von gutem Willen angefochten oder versucht wird,

- 15 oder von bösen Gedanken niedergeschlagen wird;
dann sieht er ein dass Gott ihm vielmehr nothwendig ist:
ohne welchen er wie er findet nichts Gutes vermag.

Dann betrübt er sich auch seufzt und betet,
um des Elendes willen das er erleidet.

- 20 Dann verdriesst es ihn länger zu leben;
und er wünscht dass der Tod komme:
damit er könne aufgelöst werden und bei Christo sein.
Dann merkt er auch wohl:
dass vollkommene Sorglosigkeit und völliger Frieden in der Welt
nicht bestehen können.

Dreizehntes Capitel.

Vom Widerstande gegen die Versuchungen.

- I So lange wir in der Welt leben:
können wir nicht ohne Anfechtung und Versuchung sein.
Daher in Hiob geschrieben ist.
Versuchung ist das menschliche Leben auf Erden.
5 Darum sollte ein jeder bedachtsam sein wegen seiner Versuchungen
und wachen im Gebete;
damit nicht der Teufel Raum fände zum Betrügen:
der niemals schlummert,
sondern umhergeht suchend wen er verschlinge.
Niemand ist so vollkommen und heilig,
10 der nicht zuweilen Versuchungen habe:
und völlig können wir ihrer nicht entbehren.

- II Es sind jedoch die Versuchungen den Menschen oft sehr nützlich;
mögen sie auch lästig sein und schwer:
weil in ihnen der Mensch gedemüthigt wird,
15 gereinigt und unterwiesen.

Alle Heiligen sind durch viele Anfechtungen und Versuchungen
hindurchgegangen und fortgeschritten.
Und die welche die Versuchungen zu ertragen nicht vermochten:
sind verworfen worden und abgefallen.

- III Nicht ist ein Orden so heilig noch ein Ort so geheim:
20 wo nicht Versuchungen und Widerwärtigkeiten wären.
Nicht ist ein Mensch gänzlich sicher vor Versuchungen so lange er
leben mag;

weil in uns ist wodurch wir versucht werden:

seitdem wir in Begehrlichkeit geboren sind.

Weicht die eine Versuchung oder Anfechtung zurück so überkommt
uns eine andere;

25 und immer werden wir etwas zu leiden haben:

denn das Gut der Glückseligkeit haben wir verloren.

IV Viele bemühen sich den Versuchungen zu entfliehen:

und fallen schwerer in sie hinein.

Durch Flucht allein können wir nicht siegen:

30 sondern durch Geduld und wahre Demuth werden wir stärker als
alle Feinde.

Wer nur äusserlich ausweicht,

und nicht die Wurzel ausreisst:

wird wenig Gewinn haben.

Vielmehr werden schneller die Versuchungen zu ihm zurückkehren:

35 und schlechter wird er sich fühlen.

Allmählich,

und durch Geduld mit Langmuth durch Gottes Hülfe wirst du besser
überwinden:

als durch Härte und eigenen Ungestüm.

Oefters nimm Rath an in der Versuchung;

40 und mit dem der versucht ist verfare nicht hart:

sondern flösse ihm Trost ein,

wie du wünschest dass dir geschähe.

Der Anfang aller bösen Versuchungen ist die Unbeständigkeit
des Gemüths,

und geringes Vertrauen auf Gott;

45 weil sowie ein Schiff ohne Steuer hin und her von den Fluthen ge-
trieben wird:

so wird ein unachtsamer und seinem Vorsatze ungetreuer Mensch
mannichfaltig versucht.

V Feuer bewähret das Eisen:

und Versuchung den Gerechten.

Oft wissen wir nicht was wir können:

50 aber die Versuchung offenbart was wir sind.

Zu wachen ist jedoch vornehmlich im Anfange der Versuchung;
weil dann leichter der Feind überwunden wird,
wenn man in die Thür des Geistes keineswegs einzugehen ihm gestattet:
sondern ausserhalb der Schwelle sogleich wie er anklopft ihm ent-
gegengeht.

55 Darum hat einer gesagt.

Anfangs widersteh':

denn zu spät wird Arznei zubereitet.

Denn zuerst begegnet dem Geiste der einfache Gedanke;

sodann eine starke Einbildung:

60 darnach das Ergötzen und die schlimme Regung und Zustimmung.

Und so tritt allmählich der böse Feind gänzlich ein:

da man ihm nicht widersteht im Anfange.

Und je länger Jemand zu widerstehen träge ist;

desto schwächer wird er täglich in sich:

65 und der Feind gegen ihn mächtiger.

VI Manche leiden im Anfange ihrer Bekehrung schwerere Ver-
suchungen:

manche aber am Ende.

Manche aber haben gleichsam ihr ganzes Leben hindurch ihre Leiden;

Einige werden ziemlich gelinde versucht:

70 gemäss der Weisheit und Billigkeit der Anordnung Gottes;

welcher den Stand und die Verdienste der Menschen abwägt:

und alles zum Heile seiner Auserwählten im voraus anordnet.

Darum sollen wir nicht verzweifeln wenn wir versucht werden;
sondern um so inbrünstiger Gott anflehen:

75 dass er uns in jeder Anfechtung würdige beizustehen;

welcher durchaus nach dem Worte des Paulus,

machen wird dass die Versuchung ein solches Ende gewinne:

dass wir es können ertragen.

Demüthigen wir also unsere Seelen unter der Hand Gottes in
aller Versuchung und Anfechtung:

80 weil er die welche demüthig im Geiste sind erlösen und erhöhen wird.

In Versuchungen und Anfechtungen wird der Mensch bewährt wie

weit er fortgeschritten ist;

und darin tritt hervor ein grösseres Verdienst:

und wird die Tugend besser kund.

Es ist auch nicht Grosses wenn ein Mensch innig ist und inbrünstig
zu der Zeit da er Beschwerde nicht empfindet;
85 aber wenn er zur Zeit der Widerwärtigkeit geduldig sich aufrecht hält;
wird Hoffnung auf grossen Fortschritt sein.

Manche werden vor grossen Versuchungen bewahrt,
und in kleinen alltäglichen werden sie oft überwunden;
damit sie gedemüthigt,
90 niemals auf sich selbst in grossen vertrauen:
die in so geringen schwach werden.

Vierzehntes Capitel.

Von Vermeidung unbesonnenen Urtheilens.

I Auf dich selbst kehre dein Auge zurück:
und hüte dich über anderer Thun zu richten.
Im Richten über andere müht sich der Mensch vergebens;
öfters irrt er,
5 und leicht verständigt er sich:
richtet er aber und erforscht sich selbst so müht er sich immer
fruchtbar.

II So wie uns eine Sache zu Herzen geht,
so urtheilen wir häufig über sie;
denn das wahre Urtheil verlieren wir leicht wegen Eigenliebe.
10 Wenn Gott immer die reine Absicht unseres Verlangens wäre:
so würden wir nicht so leicht verwirrt gemäss dem Widerstreben
unseres Sinnes.
Aber oft ist etwas von innen verborgen,
oder tritt auch von aussen hinzu:
was uns auch in gleicher Weise anzieht.

15 Viele suchen versteckt sich selbst in dem was sie thun:
und wissen's nicht.
Sie scheinen auch in gutem Frieden zu stehen:
so lange die Dinge nach ihrem Willen und Meinen geschehen.
Wenn es aber anders geschieht als sie wünschen:
20 so gerathen sie bald in Bewegung und werden traurig.

- III **Wegen Verschiedenheit der Sinne und Meinungen entstehen häufig genug Uneinigkeiten zwischen Freunden und Mitbürgern:**
zwischen Ordensleuten und Innigen.
Eine alte Gewohnheit wird schwer verlassen:
und über die eigene Ansicht hinaus lässt sich Niemand gern weiter führen.
- 25 **Wenn du auf deine Vernunft dich mehr stüttest und deinen Fleiss, als auf die unterwürfige Tugend Jesu Christi;
so wirst du selten und spät ein erleuchteter Mensch sein:
weil Gott will dass wir uns vollkommen ihm unterwerfen,
und über alle Vernunft durch entflammte Liebe hinausschreiten.**

Fünfzehntes Capitel.

Von den Werken die aus Liebe geschehen.

- I **Um nichts in der Welt und um keines Menschen Liebe willen soll man etwas Böses thun;
aber doch zum Nutzen eines Bedürftigen,
soll man ein gutes Werk zuweilen aus freien Stücken unterlassen:
oder auch für ein besseres vertauschen.**
- 5 **Denn dadurch wird das gute Werk nicht zerstört:
sondern in ein besseres umgewandelt.
Ohne Liebe nützt ein äusseres Werk nichts;
was aber irgend aus Liebe gethan wird wie sehr gering es auch sei
und verachtet:
wird ganz und gar fruchtreich.**
- 10 **Mehr nämlich wägt Gott aus wie grossem Beweggrunde Jemand handelt:
als das Werk das er thut.
Viel thut
wer viel liebt.
Viel thut:**
- 15 **wer eine Sache gut thut.
Gut thut:
wer der Gemeinschaft mehr als seinem Willen dient.**
- II **Oft scheint's Liebe zu sein,
und ist mehr Fleischlichkeit:**

20 weil natürliche Neigung,
Eigenwille,
Hoffnung auf Vergeltung,
Hang zur Bequemlichkeit,
selten fern sein mögen.

25 Wer wahre und vollkommene Liebe hat sucht in keiner Sache
sich selbst:
sondern dass Gottes Wille allein in allem geschehe ist sein Verlangen.

Auch beneidet er keinen,
weil er keine besondere Freude liebt;
noch in sich selbst sich freuen will:
30 sondern in Gott über alle Güter beseligt zu werden wünscht.

Niemandem schreibt er etwas Gutes zu;
sondern führt es ganz und gar auf Gott zurück,
von welchem alles ursprünglich herkommt:
in welchem endlich alle Heiligen genussreich ausruhen.

35 O wer ein Fünklein wahrer Liebe hätte:
fürwahr er würde merken dass alles Irdische voll Eitelkeit ist.

Sechszehntes Capitel.

Von dem Ertragen der Gebrechen Anderer.

I Was ein Mensch an sich oder an Anderen nicht zu bessern
vermag:
muss er geduldig ertragen,
bis Gott es anders ordnet.
Denke dass es so vielleicht besser ist zu deiner Prüfung und Geduld:
5 ohne welche unsere Verdienste nicht hoch anzuschlagen sind.
Du musst jedoch für solche Hindernisse flehentlich beten:
auf dass Gott dir gnädig zu Hülfe komme,
und du sie freundlich tragen kannst.

Wenn Jemand nachdem er ein- oder zweimal bedeutet ist sich
nicht beruhigt:
10 so unterlass es mit ihm zu streiten,

sondern befehl alles Gott;
damit des Wille und Ehre in allen seinen Knechten geschehe:
der da wohl weiss Böses zum Guten zu kehren.

II Befeissige dich geduldig zu ertragen anderer Gebrechen und
Schwachheiten jeder Art:

- 15 weil auch du vieles hast was von anderen ertragen werden muss.
Kannst du dich nicht so machen wie du willst,
wie wirst du einen andern nach deinem Wohlgefallen haben können?

- Gern haben wir andere vollkommen:
und doch die eigenen Gebrechen bessern wir nicht.
20 Wir wollen dass andere streng zurechtgewiesen werden:
und wir selbst wollen uns nicht zurecht weisen lassen.
Es missfällt die weite Ungebundenheit anderer:
und doch wollen wir uns nicht versagen lassen um was wir bitten.
Andere wollen wir gebunden wissen durch Satzungen:
25 und wir selbst dulden keineswegs eine weitere Beschränkung.

So ist's denn offenkundig:
wie selten wir den Nächsten gleich uns selbst schätzen.

- III Wenn alle vollkommen wären;
was hätten wir dann von andern um Gottes willen zu leiden?
30 Nun aber hat es so Gott geordnet,
dass wir lernen sollen einer des andern Lasten zu tragen;
weil Niemand ohne Gebrechen,
Niemand ohne Last:
Niemand sich genügend,
35 Niemand sich hinlänglich weise;
sondern wir müssen uns einander tragen,
einander trösten:
in gleicher Weise helfen,
unterweisen und vermahnen.

- 40 Von wie grosser Tugend aber ein jeder gewesen,
wird besser offenkundig bei Gelegenheit der Widerwärtigkeit.
Gelegenheiten nämlich machen den Menschen nicht gebrechlich:
sondern wie er beschaffen sei,
zeigen sie.

Siebzehntes Capitel.
Vom Mönchsleben.

- I Du musst in Vielem deinen Willen brechen lernen:
wenn du willst Frieden und Eintracht mit andern halten.
Nicht kleines ist es in Klöstern oder in Gesellschaft wohnen,
und darin ohne Klagen zu verkehren:
5 und bis zum Tode treu ausharren.
Selig wer ebendasselbst gut gelebt:
und glücklich geendet hat.
- Willst du nach Gebühr bestehen und fortschreiten:
so halte dich gleichwie einen verbannten Fremdling auf Erden.
- 10 Du musst ein Thor werden um Christi willen:
wenn du ein klösterliches Leben führen willst.
Kleidung und Haar thun wenig dazu:
sondern die Veränderung des Wandels und die völlige Ertödtung der Leiden-
schaften machen einen wahren Ordensmann.
- II Wer Anderes sucht als lediglich Gott,
15 und seiner Seele Heil:
wird nichts finden als Anfechtung und Schmerz.
Auch kann nicht lange im Frieden stehen:
wer sich nicht mühet der Geringste zu sein,
und allen unterthan.
- 20 Zum Dienen bist du gekommen:
Nicht zum Regieren.
Zum Dulden und Arbeiten wisse dich gerufen:
nicht zum Müssiggehen oder zum Schwatzen.
Hier also werden die Menschen erprobt:
25 wie das Gold im Schmelzofen.
Hier kann Niemand bestehen:
wenn er nicht von ganzem Herzen sich um Gottes willen demüthigen will.

Achtzehntes Capitel.
Von den Vorbildern der heiligen Väter.

- I Schaue auf der heiligen Väter lebendige Vorbilder,
in welchen wahre Vollkommenheit und Gottesfurcht hervorgestrahlet:
und du wirst sehen wie gering ist,

und fast nichts was wir thun.

- 5 Ach was ist unser Leben;
wenn es mit ihnen verglichen worden?

- Die Heiligen und Freunde Christi,
haben dem Herrn gedient in Hunger und Durst,
in Kälte und Blösse;
10 in Arbeit und Ermüdung,
in Wachen und Fasten,
in Gebeten und heiligen Betrachtungen:
in Verfolgungen und vielen Schmähungen.
O wie viele und schwere Anfechtungen haben erduldet,
15 die Apostel,
die Märtyrer,
die Bekenner die Jungfrauen:
und die übrigen alle,
welche Christi Fusstapfen folgen wollten.
20 Denn ihre Seelen haben sie gehasst in dieser Welt:
dass sie zum ewigen Leben dieselben besässen.

- O welch ein strenges und abgeschiedenes Leben haben die heiligen Väter in der Wüste geführt:
wie lange und schwere Versuchungen haben sie bestanden;
wie oft sind sie vom Feinde geplagt,
25 wie häufige und inbrünstige Gebete haben sie Gotte dargebracht:
wie harte Entsagungen haben sie vollbracht.
Wie grossen Eifer und Inbrunst zu geistlichem Fortschritt haben sie besessen;
wie tapferen Kampf haben sie zur Bewältigung der Laster geführt:
wie reine und rechte Absicht auf Gott haben sie inne gehalten.
- 30 Am Tage arbeiteten sie,
und in den Nächten lagen sie dem Gebete anhaltend ob:
wenngleich sie beim Arbeiten vom innerlichen Gebet keineswegs abliessen.
Jede Zeit kauften sie nützlich aus;
jede Gotte geweihte Stunde schien kurz:
35 und vor grosser Süssigkeit der Beschauung,
wurde sogar dem Vergessen preisgegeben die Nothwendigkeit leiblicher Erquickung.

Allen Reichthümern,
Würden,

- Ehren Freunden und Verwandten entsagten sie;
40 nichts von der Welt begehrten sie zu haben:
kaum das zum Leben Nothwendige nahmen sie;
dem Leibe zu dienen auch wenn's noth war schmerzte sie.
Arm daher waren sie an irdischen Dingen;
aber sehr reich an Gnade und Tugenden litten sie äusserlich Mangel;
45 aber im Innern wurden sie durch Gnade und göttlichen Trost erquickt.

- Der Welt waren sie fremd;
aber Gott die Nächsten und vertraute Freunde.
Sich selbst schienen sie wie nichts,
und dieser Welt verächtlich;
50 aber sie waren in Gottes Augen köstlich und theuer.
In wahrer Demuth standen sie;
in einfältigem Gehorsam lebten sie.
In Liebe und Geduld wandelten sie:
und daher nahmen sie täglich im Geiste zu;
55 und erlangten grosse Gnade bei Gott.

Gegeben sind sie zum Vorbilde allen Ordensleuten:
und mehr müssen sie uns reizen zum Zunehmen im Guten;
als der Lauen Menge zum Lässigwerden.

- II O wie grosse Inbrunst aller Ordensleute,
60 hat im Anfange ihrer heiligen Stiftung geherrscht.
O wie gross die Innigkeit im Gebete,
wie gross der Wetteifer in der Tugend:
wie grosse Zucht war im Schwange gewesen;
wie grosse Ehrerbietung und Gehorsam unter der Regel des Meisters
ist in allen empor geblüht.
65 Es bezeugen noch die hinterlassenen Spuren,
dass es wahrhaft heilige Männer gewesen sind:
welche so unverdrossen streitend die Welt unter die Füsse getreten
haben.

- Jetzt wird einer für gross gehalten,
wenn er kein Uebertreter gewesen;
70 wenn er was er empfangen mit Geduld hat ertragen können.

O der Lauheit und Nachlässigkeit unseres Standes:
weil wir so bald von der vorigen Inbrunst abweichen;
und schon wird man überdrüssig zu leben vor Lässigkeit und Lauheit.

O wenn doch in dir nicht gänzlich schlummerte der Fortschritt
in den Tugenden;
75 der du doch oft viele Vorbilder Andächtiger gesehen hast.

Neunzehntes Capitel.

Von den Uebungen eines guten Ordensmannes.

I Das Leben eines guten Ordensmannes muss an allen Tugenden
reich sein;
damit er innerlich so sei,
wie er den Menschen äusserlich erscheint.
Und billig muss er viel mehr im Innern sein als man von aussen
wahrnimmt;
5 weil unser Aufseher Gott ist:
den wir aufs höchste verehren müssen wo auch immer wir seien;
und wie die Engel vor seinem Angesichte rein einhergehen.

An jedem Tage müssen wir unsern Vorsatz erneuern,
und zur Inbrunst uns ermuntern;
10 als ob wir heute zuerst zur Bekehrung gekommen wären,
und sprechen:
Stehe mir bei Herr Gott im guten Vorsatze und Deinem heiligen
Dienste:
und verleihe mir jetzt heute vollkommen anzufangen;
weil nichts ist was ich bisher gethan habe.

15 Gemäss unserem Vorsatze ist der Verlauf unseres Fortschritts;
und vielen Fleisses bedarf es für den der wohl fortschreiten will.

Wenn der welcher einen kräftigen Vorsatz fasst oft schwach wird:
was wird aus dem der selten,
oder weniger fest sich etwas vorsetzt?
20 Auf mannigfaltige Weise jedoch ereignet sich der Abfall von unserem
Vorsatze;
und eine geringe Unterlassung der Uebungen geht kaum ohne irgend
einen Verlust vorüber.

Der Gerechten Vorsatz hängt viel mehr an Gottes Gnade als an
eigener Weisheit;

auf welchen sie auch stets vertrauen,
was immer sie ergreifen.

- 25 Denn der Mensch denkt,
aber Gott lenkt;
und des Menschen Weg steht nicht in seiner Macht.

Wenn einer frommen Handlung wegen oder um des brüder-
lichen Nutzens willen;

zuweilen eine gewohnte Uebung ausgesetzt wird :

- 30 so wird sie leicht später nachgeholt werden können.

Wenn sie aber aus Ueberdruß des Gemüths oder Nachlässigkeit
leicht verabsäumt wird ;

so verschuldet man sich schwer genug,
und man wird den Schaden empfinden.

Mögen wir uns anstrengen so viel wir können ;

- 35 dennoch werden wir in vielem leicht fehlen.

Doch müssen wir uns immer etwas Gewisses vorsetzen ;
und gegen das vornehmlich was uns besonders hinderlich ist.

- II Unser Aeusseres und Inneres müssen wir in gleicher Weise
prüfen und ordnen ;
weil beides frommt zum Fortschritt ;

- 40 Wenn du nicht anhaltend dich zu sammeln vermagst :
so thue es doch bisweilen und wenigstens einmal täglich ;
nämlich in der Frühe oder am Abend.

In der Frühe fasse den Vorsatz,
am Abend durchforsche deinen Wandel,

- 45 wie du heute gewesen bist in Wort,
Werk und Gedanken :

weil du darin öfter vielleicht Gott und den Nächsten beleidigt hast.
Gürte dich wie ein Mann gegen die teuflischen Tücken ;
beähme den Gaumen,

- 50 und alle Lust des Fleisches wirst du leichter beähmen.

Niemals sei ganz müßig ;

sondern entweder lies oder schreib,

oder bete oder betrachte oder arbeite etwas Nützliches zu ge-
meinem Besten.

Leibliche Uebungen jedoch sind mit Auswahl zu treiben;
55 und nicht von allen in gleicher Weise vorzunehmen.

Die nicht gemeinsam sind,
soll man nicht äusserlich zeigen;
denn im Geheimen werden sicherer die besonderen geübt.
Doch musst du dich hüten dass du nicht träge seiest zu den gemein-
samen,
60 und williger zu den eigenen:
sondern nachdem du vollständig und treu die schuldigen und befoh-
lenen erfüllt hast;
gieb wenn du noch Zeit hast dich dir selbst zurtück,
wie deine Andacht es verlangt.

Nicht können alle Eine Uebung haben;
65 sondern die eine ist diesem die andere jenem mehr dienlich.
Auch nach dem Verhältniss der Zeit gefallen verschiedene Uebungen;
denn die einen sagen mehr an Festtagen,
die andern mehr an freien Tagen zu.
Der einen bedürfen wir zur Zeit der Versuchung;
70 und der andern zur Zeit des Friedens und der Ruhe.
Das eine mögen wir gern wenn wir traurig sind bedenken;
und anderes wenn wir fröhlich in dem Herrn sind.

Zur Zeit der hohen Feste sind die guten Uebungen zu erneuern;
und der Heiligen Fürbitten inbrünstiger anzuflehen.
75 Von Fest zu Fest müssen wir unsern Vorsatz fassen als ob wir dann
aus dieser Welt scheiden würden;
und würden zum ewigen Feste gelangen.
Und darum müssen wir uns sorgsam in den andächtigen Zeiten vor-
bereiten,
und andächtiger wandeln:
und jeglichen Brauch strenger beobachten,
80 als ob wir in kurzem den Lohn unserer Arbeit von Gott empfangen
würden.

Und wenn es aufgeschoben werden sollte:
dann lasst uns glauben dass wir weniger vorbereitet sind und noch
unwürdig so grosser Herrlichkeit die an uns
offenbart werden wird zur vorbestimmten Zeit;
und lasst uns eifrig sein uns besser auf den Hingang vorzubereiten.

- Selig der Knecht spricht der Evangelist Lucas:
85 den der Herr wenn er kommt wachend findet.
Wahrlich ich sage euch,
er wird ihn über alle seine Güter setzen.

Zwanzigstes Capitel.

Von der Liebe zur Einsamkeit und zum Schweigen.

- I Suche eine passende Zeit dich dir zu weihen;
und an die Wohlthaten Gottes denke oft.
Lass das Fürwitzige:
Durchlies solche Sachen;
5 welche viel mehr Zerknirschung gewähren,
als Unterhaltung.

- Wenn du dich entziehst überflüssigem Gerede,
und müssigem Umhergehen,
auch dem Anhören von Neuigkeiten und Gerüchten;
10 so wirst du genügende und passende Zeit finden um guten Betrachtungen obzuliegen.

Die grössesten der Heiligen vermieden wo sie konnten menschliche Gesellschaften;
und zogen es vor Gott im Verborgenen zu dienen.

- Es hat Jemand gesagt:
„So oft ich unter Menschen gewesen;
15 bin ich als geringerer Mensch zurückgekehrt.“
Dies erfahren wir öfters;
wenn wir lange zusammen plaudern.
Leichter ist es ganz und gar zu schweigen;
als in einem Worte nicht zu weit gehen.
20 Leichter ist es zu Hause verborgen zu bleiben;
als draussen sich genügend behüten zu können.

Wer daher danach trachtet zu Innerlichem und Geistlichem zu gelangen;
der muss mit Jesu aus dem Lärmen entweichen.

- II Niemand tritt sicher hinaus;
25 als wer gern sich verbirgt.
Niemand redet sicher;
als wer gern schweigt.
Niemand ist sicher Gebieter;
als wer gern unterthan ist.
30 Niemand befiehlt sicher;
als wer gut zu gehorchen gelernt hat.
Niemand freuet sich sicher;
als wer das Zeugniß eines guten Gewissens in sich hat.

- Immer jedoch war der Heiligen Sicherheit voll der Furcht Gottes:
35 und sie waren darum nicht weniger sorgsam und demüthig in sich;
weil sie durch grosse Tugenden und Gnade hervorleuchteten.
Der Schlechten Sicherheit aber entsteht aus Stolz und Anmassung
und verkehrt sich am Ende in Selbstbetrug.

- Niemals versprich dir Sicherheit in diesem Leben;
40 wenn du auch noch ein so guter Klostermann zu sein scheinst,
oder ein noch so andächtiger Einsiedler.
Oft sind die welche nach der Schätzung der Menschen die Besseren
waren;
in schwerere Gefahr gerathen wegen ihres allzu grossen Vertrauens.
Daher ist es vielen nützlicher,
45 dass sie nicht gänzlich der Versuchungen ermangeln;
sondern öfters angefochten werden:
damit sie nicht zu sicher seien,
damit sie nicht etwa zum Stolz sich erheben;
damit sie nicht auch zu äusserlichen Tröstungen ungebundener sich
abwenden.

- III O wer nie eine vergängliche Fröhlichkeit suchte:
wer sich nie mit der Welt einliesse;
ein wie gutes Gewissen würde der bewahren.
O wer jede eitle Bekümmerniss von sich los machte,
und nichts weiter als Heilsames und Göttliches bedächte,
55 und seine ganze Hoffnung auf Gott setzte:
wie grossen Frieden und Ruhe würde er besitzen.

Niemand ist würdig himmlischer Tröstung;
als wer sich fleissig geübt hat in heiliger Zerknirschung.

Wenn du bis ans Herz willst zerknirscht werden:

- 60 so gehe in deine Kammer und schliesse aus das Geräusch der Welt ;
wie geschrieben ist:
Auf eurem Lager werdet zerknirscht.

In der Zelle wirst du finden;
was du draussen öfters verlierst.

- 65 Die fortwährend bewohnte Zelle wird süß
und die übel behütete erzeugt Ueberdruß.
Wenn du im Anfange deiner Bekehrung sie wohl bezogen und be-
hütet hast;
so wird sie dir hernach eine geliebte Freundin und der angenehmste
Trost sein.
In Schweigen und Ruhe gedeiht die andächtige Seele und lernt die
Verborgenen der Schrift;
70 da findet sie Bäche der Thränen,
worin sie jede Nacht sich waschen und reinigen mag:
damit sie ihrem Schöpfer um so vertrauter werde;
je ferner sie von jedem weltlichen Geräusche wohnt.
Wer sich also Bekannten und Freunden entzieht;
75 dem wird Gott sich nahen mit den heiligen Engeln.

- IV Besser ist's sich verborgen halten,
und für sich Sorge tragen;
als mit Verabsäumung seiner selbst Zeichen thun.
Löblich ist's für einen Ordensmann,
80 selten auszugehen,
sich scheuen gesehen zu werden;
auch die Menschen nicht sehen wollen.

Warum willst du sehen:
was nicht erlaubt ist zu haben?

- 85 Es vergehet die Welt und ihre Lust.
Es reizen die Begierden der Sinnlichkeit dich draussen zu ergehen:
aber wenn die Stunde vortüber was bringst du heim ausser Beschwe-
rung des Gewissens und Zerstreuung des Herzens?
Ein fröhlicher Ausgang erzeugt oft einen betrübten Rückgang;
und ein fröhliches Nachtwachen schafft oft einen betrübten Morgen.
90 So geht jede fleischliche Freude schmeichelnd ein;
aber am Ende beisst und tödtet sie.

Was kannst du anders wo sehen,
was du hier nicht siehest?
Siehe da Himmel und Erde und alle Elemente;
95 denn daraus ist alles gemacht.

Was kannst du irgendwo sehen:
was lange unter der Sonne bestehen kann?
Du glaubst vielleicht gesättigt zu werden;
aber du wirst es nicht erreichen können.
100 Wenn du alles gegenwärtig sähest:
was wäre es anders als ein eitler Anblick?

Hebe deine Augen auf zu Gott in der Höhe;
und bete für deine Sünden und Versäumnisse.
Lass das Eitle den Eitlen;
105 du aber halte dich an das was Gott dir geboten.
Verschliesse hinter dir deine Thür,
und rufe zu dir Jesum deinen Geliebten.
Bleibe mit ihm in der Zelle;
weil du nicht anderswo so grossen Frieden finden wirst.
110 Wenn du nicht ausgegangen wärest und nichts vom Gerede gehört
hättest;
so wärest du besser in gutem Frieden verblieben.
Seitdem es ergötzt zuweilen Neues zu hören;
musst du auch Unruhe des Herzens erdulden.

Einundzwanzigstes Capitel.

Von der Zerknirschung des Herzens.

I Wenn du etwas fortschreiten willst,
so bewahre dich in der Furcht Gottes:
und verlange nicht allzu frei zu sein,
sondern halte alle deine Sinne unter der Zucht;
5 und überlass dich nicht thörichter Fröhlichkeit.
Gieb dich der Zerknirschung des Herzens hin;
und du wirst Andacht finden.
Die Zerknirschung macht vieles Gute offenbar;
was die Zerstreuung bald zu verlieren pflegt.

- 10 Wunderbar ist's
dass ein Mensch je vollkommen in dieser Welt froh werden kann:
der seine Verbannung und so viele Gefahren seiner Seele betrachtet
 und erwägt.
Wegen des Leichtsinns des Herzens und der Unachtsamkeit auf un-
 sere Fehler
fühlen wir nicht die Schmerzen unserer Seele:
sondern oft lachen wir eitler Weise;
15 wenn wir mit Recht weinen sollten.
Es ist keine wahre Freiheit,
noch eine gute Fröhlichkeit;
ausser in der Furcht Gottes mit gutem Gewissen.

- Glücklich wer jedes Hinderniss der Zerstreung abwerfen kann;
20 und sich wieder sammeln zur Einheit heiliger Zerknirschung.
Glücklich wer von sich loslöst:
was immer sein Gewissen beflecken oder beschweren kann.

- II Streite mannhaft;
Gewohnheit wird durch Gewohnheit überwunden.

- 25 Wenn du die Menschen zu lassen verstehst;
so werden sie selbst dich wohl deine Thaten thun lassen.
Ziehe nicht an dich die Angelegenheiten anderer;
noch verstricke dich in die Sachen der Grossen.
Habe immer ein Auge zuerst auf dich;
30 und ermahne dich selbst insbesondere vor Allen die dir lieb sind.

- Wenn du die Gunst der Menschen nicht hast so werde deshalb
 nicht traurig:
sondern das sei dir leid,
dass du dich nicht so wohl und umsichtig verhältst;
wie es einem Knechte Gottes und andächtigen Ordensmann zu wan-
 deln geziemte.
35 Nützlicher ist es oft und sicherer dass ein Mensch nicht viele Trö-
stungen in diesem Leben habe;
nach dem Fleische vornehmlich.
Jedoch dass wir göttliche nicht haben oder seltener empfinden,
das ist unsere Schuld:
weil wir die Zerknirschung des Herzens nicht suchen;
40 und nicht die eiteln und äusserlichen gänzlich verwerfen.

Erkenne dich unwürdig göttlicher Tröstung;
sondern mehr würdig vieler Anfechtung.
Wenn ein Mensch vollkommen zerknirscht ist;
dann ist ihm beschwerlich und bitter die ganze Welt.

III Ein guter Mensch findet hinreichende Ursache zu trauern und
zu weinen.

Dann mag er sich selbst betrachten oder an den Nächsten denken;
so weiss er dass Niemand hier ohne Anfechtung lebt.
Und je schärfer er sich betrachtet;
desto mehr trauert er.

50 Ursachen gerechten Schmerzes und innerlicher Zerknirschung
sind unsere Sünden und Laster:
in welche wir so eingehüllt liegen;
dass wir selten das Himmlische zu beschauen vermögen.

Wenn du häufiger an deinen Tod,
als an die Länge des Lebens dächtest;
55 kein Zweifel dass du dich nicht inbrünstiger bessertest.
Wenn du auch die zukünftigen Strafen der Hölle und des Fegfeuers
von Herzen bedächtest:
ich glaube du würdest gern Mühe und Schmerz aushalten;
und vor keiner Strenge erschrecken.
Aber weil dies nicht zu Herzen geht,
60 und wir noch Schmeicheleien lieben;
darum verbleiben wir kalt und träge.

Oft ist es Mangel an Geist;
weshalb so leicht der elende Leib sich beklagt.
Bete daher demüthig zu dem Herrn,
65 dass er dir den Geist der Zerknirschung gebe;
und sprich mit dem Propheten:
„Speise mich mit Thränenbrot;
und tränke mich mit grossem Maass voll Thränen“.

Zweiundzwanzigstes Capitel.

Von der Betrachtung des menschlichen Elendes.

I Elend bist du wo du auch sein und wohin du dich kehren magst;
wenn du dich nicht zu Gott bekehrst.

Was beunruhigst du dich:

weil es dir nicht so ergeht wie du willst und verlangst?

5 Wer ist der alles nach seinem Willen hat?

Weder ich noch du;

noch irgend ein Mensch auf Erden.

Niemand ist in der Welt ohne irgend eine Anfechtung oder Bedrängniss;
wenngleich er König sein mag oder Papst.

10 Wer ist der es besser hat?

Gewisslich wer für Gott etwas zu leiden vermag.

Es sprechen viele Ohnmächtige und Schwache:

sieh ein wie gutes Leben jener Mensch hat;

wie reich wie gross wie mächtig und hochgestellt er ist.

15 Aber habe Acht auf die himmlischen Güter:

und du wirst sehen dass alle jene zeitlichen nichts sind,

sondern sehr unsicher und vielmehr beschwerlich;

weil man sie niemals ohne Sorge und Furcht besitzt.

Nicht ist es eines Menschen Glück Zeitliches bis zum Ueberfluss zu
haben;

20 sondern es genügt ihm ein mittleres Maass.

In Wahrheit ein Elend ist's auf Erden zu leben.

Je geistlicher ein Mensch sein will,

desto bitterer wird ihm das gegenwärtige Leben;

weil er besser empfindet und deutlicher sieht die Gebrechen der
menschlichen Verderbtheit.

25 Denn essen trinken wachen schlafen,

ruhen arbeiten,

und den übrigen Bedürfnissen der Natur unterworfen sein,

ist in Wahrheit ein grosses Elend und Betrübniss für einen andäch-
tigen Menschen;

welcher gern erlöst wäre und frei von jeder Sünde.

30 Denn sehr beschwert wird der innere Mensch durch die leiblichen
Bedürfnisse in dieser Welt.

Daher bittet andächtig der Prophet;

dass er von ihnen frei zu sein vermöge indem er spricht:

Aus meinen Nöthen entreisse mich Herr.

Aber wehe denen die ihr Elend nicht erkennen;

35 und noch mehr wehe denen die dieses elende und vergängliche Leben
lieben.

Denn so sehr hängen etliche daran,
obschon sie auch kaum das Nothwendige durch Arbeiten oder Betteln haben;
dass sie wenn sie hier immer leben könnten,
sich um das Reich Gottes nichts kümmern.

- 40 O die Unsinnigen und im Herzen Ungläubigen:
die so tief im Irdischen darniederliegen;
dass sie für nichts als das Fleischliche Sinn haben.
Aber die Elenden sie werden's noch am Ende schwer empfinden;
wie werthlos und nichtig war was sie liebten.

- 45 Die Heiligen Gottes aber und alle andächtigen Freunde Christi,
hatten nicht Acht auf das was dem Fleische gefiel:
noch auf das was in dieser Zeit blühte;
sondern all ihr Hoffen und Trachten lechzte nach den ewigen Gütern.
Ihre ganze Sehnsucht wurde emporgetragen zu dem Bleibenden und
Unsichtbaren;
50 damit sie nicht durch die Liebe zu dem Sichtbaren zu dem Niedrig-
sten hingezogen würden.

Verliere Bruder das Vertrauen nicht zu dem Geistlichen fortzu-
schreiten;
noch hast du Zeit und Stunde.
Warum willst du deinen Vorsatz aufschieben?
Erhebe dich und beginne im Augenblick;

- 55 und sprich:
Jetzt ist's Zeit zum Thun:
jetzt ist's Zeit zum Kampf;
jetzt ist's passende Zeit zur Besserung.

- Wenn du es schlecht hast und angefochten wirst;
60 dann ist's Zeit dir Verdienste zu erwerben.
Du musst durch Feuer und Wasser gehen;
bevor du zur Erquickung gelangst.
Wenn du dir nicht Gewalt anthust;
wirst du das Laster nicht überwinden.

- 65 So lange wir diesen gebrechlichen Leib tragen,
können wir nicht ohne Sünde sein;
noch ohne Ueberdruss und Schmerz leben.
Gern hätten wir vor allem Elend Ruhe:
aber weil wir durch die Sünde die Unschuld verloren haben;
70 haben wir auch die wahre Glückseligkeit eingebüsst.

Darum müssen wir Geduld behalten:
und der Barmherzigkeit Gottes harren;
bis diese arge Welt vergeht
und die Sterblichkeit vom Leben verschlungen wird.

- II O wie gross ist die menschliche Gebrechlichkeit;
die immer zu Bösem geneigt ist.
Heute beichtest du deine Sünden;
und morgen begehest du wieder die du gebeichtet hast.
Jetzt nimmst du dir vor auf deiner Hut zu sein;
80 und nach einer Stunde handelst du,
als ob du dir nichts vorgenommen hättest.
Mit Recht können wir daher uns selbst demüthigen:
und niemals irgendwie gross von uns denken;
weil wir so gebrechlich und unbeständig sind.
85 Schnell kann auch durch Nachlässigkeit verloren werden;
was mit vieler Mühe kaum endlich durch Gnade erworben ist.

- Was wird aus uns noch zuletzt werden:
die wir so früh erkalten?
Wehe uns wenn wir so zur Ruhe uns begeben wollen,
90 als ob bereits Frieden und Sicherheit wäre;
da noch nicht eine Spur wahrer Heiligkeit in unserem Wandel sich
zeigt.

Wohl wäre es noth dass wir noch einmal wie gute Novizen an-
gewiesen würden zu dem besten Wandel;
ob etwa eine Hoffnung wäre auf irgend welche künftige Besserung,
und auf grösseren geistlichen Fortschritt.

Dreiundzwanzigstes Capitel.

Von der Betrachtung des Todes.

- I Sehr bald wird es hier mit dir geschehen sein;
siehe wie es sich anders mit dir verhält.
Heute ist der Mensch da;
und morgen ist er verschwunden.
5 Wenn er aber den Augen entrückt ist;
vergeht er auch bald aus dem Sinne,

- O die Stumpfheit und Härte des menschlichen Herzens;
dass es nur das Gegenwärtige betrachtet,
und das Zukünftige nicht mehr voraussieht.
- 10 Also solltest du dich in jeder That und Gedanken verhalten;
als würdest du heute sterben.
Wenn du ein gutes Gewissen hättest;
würdest du nicht sehr den Tod fürchten.
Besser wäre es vor Sünden sich zu hüten;
- 15 als den Tod zu fliehen.
Wenn du heute nicht bereit bist:
wie wirst du es morgen sein?
Morgen ist ein ungewisser Tag:
und wie weisst du ob du einen morgenden haben wirst?
- 20 Was nützt es lange zu leben:
wenn wir so wenig besser werden?
Ach ein langes Leben bessert nicht immer;
sondern oft vergrößert es noch die Schuld.
O dass wir einen einzigen Tag lang wohl gewandelt hätten in dieser
Welt.
- 25 Viele berechnen die Jahre der Bekehrung;
aber oft ist gering die Frucht der Besserung.
Wenn es schrecklich ist zu sterben;
so wird es vielleicht gefährlicher sein länger zu leben.
- Selig wer die Stunde seines Todes immer vor Augen hat;
30 und zum Sterben sich täglich bereit macht.
Wenn du einmal einen Menschen sterben gesehen hast;
so denke dass auch du denselben Weg gehen wirst.
Wenn es Morgen ist;
so meine dass du den Abend nicht erreichen wirst.
- 35 Ist es aber Abend geworden;
so wage nicht dir einen Morgen zu versprechen.
Immer sei darum bereit;
und lebe so,
dass nie der Tod dich unvorbereitet finde.
- 40 Viele sterben plötzlich und unvorhergesehen;
denn zu einer Stunde da man es nicht meint
wird des Menschen Sohn kommen.
Wenn jene letzte Stunde gekommen ist;

wirst du weit anders über dein ganzes vergangenes Leben zu denken
anfangen;

45 und es wird dich schwer schmerzen dass du so säumig und lässig
gewesen bist.

II Wie glücklich und klug,
wer so jetzt sich mühet im Leben zu sein;
wie er wünscht im Tode erfunden zu werden.
Geben wird nämlich ein grosses Vertrauen glücklich zu sterben die
vollkommene Verschmähung der Welt:
50 das inbrünstige Verlangen in den Tugenden fortzuschreiten;
die Liebe der Zucht die Arbeit der Busse.
die Bereitschaft des Gehorsams,
die Verleugnung seiner selbst;
und die Erduldung jedweder Widerwärtigkeit um der Liebe zu Christo
willen.

55 Viel Gutes kannst du wirken so lange du gesund bist;
aber erkrankt weiss ich nicht was du vermögen wirst.
Wenige werden durch Krankheit besser;
so werden auch die welche viel pilgern,
selten heiliger.

60 Setze dein Vertrauen nicht auf Freunde und nächste Angehörige:
und nicht auf die Zukunft verschiebe dein Heil;
weil schneller deiner die Menschen vergessen werden als du meinst.
Besser ist's jetzt bei Zeiten sich vorzusehen.
und etwas Gutes vorzuschicken;
65 als auf anderer Hülfe zu hoffen.
Wenn du für dich selbst nicht jetzt besorgt bist;
wer wird für dich in der Zukunft besorgt sein?

Jetzt ist eine sehr kostbare Zeit;
jetzt sind die Tage des Heils;
70 jetzt eine angenehme Zeit.
Aber o wehe dass du diese nicht nützlicher auskaufst;
in welcher du zu verdienen im Stande bist wovon du ewiglich leben magst.
Kommen wird's einmal,
dass du nach einem Tage oder einer Stunde zu deiner Besserung
verlangen wirst;

75 und ich weiss nicht ob du sie erlangen wirst.
Ei o Liebster,
aus wie grosser Gefahr wirst du dich befreien,
wie grosser Besorgniss dich entreissen können;
wenn du jetzt immer besorgt bist und den Tod vermuthest.

80 Bestrebe dich jetzt so zu leben;
dass du in der Stunde des Todes vielmehr dich zu freuen vermagst
als zu fürchten.
Lerne jetzt der Welt sterben;
damit du dereinst anfangest mit Christo zu leben.
Lerne jetzt alles verschmähen,
85 damit du dereinst frei zu Christo hinfahren kannst.
Züchtige jetzt deinen Leib durch Busse;
damit du dereinst eine gewisse Zuversicht zu haben vermögest.

III Ach Thor was denkst du noch lange zu leben:
da du keinen Tag sicher hast?
90 Wie viele sind getäuscht;
und unverhofft dem Leibe entrissen worden.
Wie oft hast du sagen hören,
dass jener durchs Schwert gefallen:
jener ertrunken ist;
95 jener durch einen Sturz aus der Höhe das Genick gebrochen;
jener beim Essen erstickt,
jener im Spielen ein Ende genommen;
ein anderer durch Feuer,
ein anderer durch Eisen,
100 ein anderer durch Pest,
ein anderer durch Ueberfall umgekommen ist:
und so ist aller Ende der Tod;
und das Leben der Menschen geht wie ein Schatten jählings vorüber.
Wer wird deiner nach dem Tode gedenken:
105 und wer für dich beten?

Thue thue jetzt o Liebster was immer du thun kannst:
weil du nicht weisst wann du sterben wirst;
du weisst auch nicht was dir nach dem Tode bevorstehen wird.
So lange du Zeit hast;
110 sammle unvergängliche Schätze.

- Ausser deinem Heil bedenke nichts;
nur um das was Gottes ist Sorge.
Mache dir jetzt Freunde indem du die Heiligen Gottes verehrst,
und ihren Werken nachfolgst:
115 damit wenn du in diesem Leben vergehst;
jene dich aufnehmen in die ewigen Hütten.
Halte dich wie einen Fremdling und Gast auf Erden;
den nichts angeht von den Händeln der Welt.
Halte das Herz frei und zu Gott emporgerichtet;
120 weil du hier nicht eine bleibende Stätte hast.
Dorthin richte mit Thränen Bitten und tägliche Seufzer;
auf dass dein Geist verdiene zu dem Herrn nach dem Tode glücklich
hinüberzugehen. Amen.

Vierundzwanzigstes Capitel.

Von dem Gerichte und den Strafen der Sünder.

- I In allen Dingen bedenke das Ende;
und wie du vor dem gestrengen Richter bestehen wirst,
dem nichts verborgen ist:
der durch Geschenke nicht versöhnt wird,
5 noch Entschuldigungen annimmt;
sondern was recht ist richten wird.
- O du elendester und unverständiger Sünder,
was wirst du antworten Gotte der all dein Böses weiss:
du dem zuweilen grauet vor dem Angesichte eines erzürnten Menschen?
10 Was siehst du dich nicht vor auf den Tag des Gerichtes da Nie-
mand durch einen andern wird entschuldigt
oder vertheidigt werden können:
sondern ein Jeder sich selbst Last genug sein wird?
Jetzt ist deine Arbeit fruchtbringend:
das Weinen annehmbar,
das Seufzen erhörlich;
15 der Schmerz sühnend und reinigend.

Es hat ein grosses und heilsames Reinigungsfeuer der gedul-
dige Mensch,

- der indem er Kränkungen empfängt mehr trauert über des anderen
Bosheit,
als über seine Kränkung:
der für seine Widersacher gern betet;
20 und von Herzen die Schuld vergiebt:
der Verzeihung von andern zu erbitten nicht zögert;
der leichter sich erbarmt als erzürnt:
der sich selber häufig Gewalt anthut;
und das Fleisch dem Geiste gänzlich zu unterjochen versucht.
- 25 Besser ist's jetzt von Sünden sich zu reinigen und Laster aus-
zurotten;
als zu künftiger Reinigung sie zu behalten.
Wahrlich wir betrügen uns selbst;
durch die ungeordnete Liebe die wir zum Fleische haben.
Was anders wird jenes Feuer verzehren:
30 als deine Sünden?
Je mehr du deiner selbst jetzt schonest,
und dem Fleische folgest;
um so härter wirst du nachher büßen,
und um so grösseren Stoff zum Verbrennen behältst du.

- II Worin ein Mensch gesündigt hat;
darin wird er schwerer gestraft werden.
Dort werden die Trägen mit brennenden Stacheln gedrängt werden;
und die Schlemmer mit ungeheurem Hunger und Durst gequält werden.
Dort werden die Ausschweifenden und Vergnügungssüchtigen mit
brennendem Pech und stinkendem Schwefel
übergossen werden;
40 und wie wüthende Hunde werden vor Schmerz die Neidischen heulen.
Es wird kein Laster sein;
das seine eigene Pein nicht haben wird.
Dort werden die Hoffärtigen mit aller Beschämung erfüllt werden;
und die Habgierigen von dem elendesten Mangel bedrückt werden.
- 45 Dort wird eine Stunde schwerer sein in der Qual;
als hier hundert Jahre in der schwersten Busse.
Dort ist keine Ruhe,
keine Tröstung für die Verdammten;
hier lässt man doch zuweilen von den Arbeiten ab,
50 und genießt der Trostesworte der Freunde.

Sei jetzt in Sorge und Schmerz,
um deiner Sünden willen;
damit du am Tage des Gerichtes sorglos seiest mit den Seligen.

- Denn dann werden die Gerechten stehen in grosser Standhaftigkeit;
55 wider die welche sie geängstigt und unterdrückt haben.
Dann wird stehen um zu richten;
wer jetzt sich demüthig unterwirft den Gerichten der Menschen.
Dann wird eine grosse Zuversicht haben der Arme und Demüthige;
und erbeben ringsum der Hoffärtige.
60 Dann wird es sich zeigen dass weise in dieser Welt gewesen;
wer um Christi willen gelernt hat thöricht und verachtet zu sein.

- Dann wird wohlgefallen alle geduldig ertragene Anfechtung;
und alle Bosheit wird ihren Mund verschliessen.
Dann wird sich freuen jeder Andächtige;
65 und trauern jeder Gottlose.
Dann wird mehr frohlocken das Fleisch das gekreuzigt worden;
als wäre es im Wohlleben immer genährt gewesen.
Dann wird glänzen die geringe Kleidung;
und sich verfinstern das feine Gewand.
70 Dann wird mehr gelobt werden die ärmliche Wohnung;
als der vergoldete Palast.
Dann wird mehr helfen standhafte Geduld;
als alle Macht der Welt.

- Dann wird höher erhoben werden der einfältige Gehorsam;
75 als alle weltliche Schlaueit.
Dann wird fröhlicher machen das reine und gute Gewissen;
als die gelehrte Weltweisheit.
Dann wird schwerer wiegen die Verschmähung des Reichthums;
als der gesammte Schatz der Erdgeborenen.
80 Dann wirst du dich mehr getrösten eines andächtigen Gebetes;
als einer leckeren Mahlzeit.
Dann wirst du dich viel mehr freuen über bewahrtes Schweigen;
als über langes Geschwätz.
Dann werden mehr vermögen heilige Werke;
85 als viele schöne Worte.
Dann wird mehr gefallen das strenge Leben und die harte Busse;
als alles irdische Ergötzen.

Lerne jetzt in Geringem leiden;
damit du dann von Schwererem befreiet werden könntest.

- 90 Hier beweise zuerst;
was du nachher vermögest.
Wenn du jetzt so wenig auszuhalten vermagst:
wie wirst du ewige Qualen ertragen können?
Wenn jetzt ein geringes Leiden so ungeduldig macht:
95 was wird dann die Hölle thun?
Siehe wahrlich du kannst nicht zwei Freuden haben;
dich ergötzen hier in der Welt und herrschen nachher mit Christo.
Wenn du bis zum heutigen Tage immer in Ehren und Lustbarkeiten
gelebt hättest:
was hätte alles dir genützt,
100 wenn es sich träfe dass du jetzt im Augenblick stürbest?

- Alles also ist Eitelkeit;
ausser Gott lieben und ihm allein dienen.
Denn wer Gott von ganzem Herzen liebt:
der scheut weder Tod noch Pein,
105 weder Gericht noch Hölle;
weil die vollkommene Liebe einen sicheren Zugang zu Gott schafft.
Wen es aber noch zu sündigen gelüstet;
kein Wunder wenn er Tod und Gericht fürchtet.
Gut ist's jedoch,
110 dass wenn noch nicht die Liebe vom Bösen dich zurückzieht;
die Furcht vor der Hölle dich in Schranken halte.
Wer aber die Furcht Gottes hintansetzt:
wird nicht lange im Guten zu bestehen vermögen;
sondern gar bald in des Teufels Stricke fallen.

Fünfundzwanzigstes Capitel.

Von inbrünstiger Besserung unseres ganzen Lebens.

- 1 Sei wachsam und sorgfältig im Dienste Gottes:
und denke häufig daran wozu du gekommen bist;
und warum du die Welt verlassen hast.
Nicht wahr damit du Gotte lebtest:
5 und ein geistlicher Mensch würdest?
Daher sei inbrünstig zum Fortschritt:
weil du den Lohn deiner Mühen in kurzem empfangen wirst;
und dann wird nicht mehr Furcht oder Schmerz in deinen Grenzen sein.

- Wenig wirst du jetzt dich mühen;
10 und grosse Ruhe ja immerwährende Freude finden.
Bist du treu und inbrünstig verblieben im Thun;
so wird Gott ohne Zweifel treu und reich sein im Vergelten.
Gute Hoffnung musst du behalten dass du zur Palme gelangen wirst:
aber Sicherheit darfst du nicht fassen;
15 damit du nicht träge oder hochmüthig werdest.

- II Da Jemand ängstlich zwischen Furcht und Hoffnung häufig
schwankte:
und einst von Kummer verzehrt,
in der Kirche vor einem Altare,
sich im Gebet niedergeworfen hatte;
20 sann er so bei sich und sprach:
O wenn ich wüsste dass ich noch beständig bleiben würde.
Und sogleich hörte er im Innern eine göttliche Antwort:
Wenn du dies wüsstest:
was wolltest du thun?
25 Thue jetzt was du dann thun wolltest;
und du wirst wohl sicher sein.
Und alsbald getröstet und gestärkt ergab er sich dem göttlichen Willen;
und es hörte auf das ängstliche Schwanken.
Und er wollte nicht neugierig forschen um zu wissen was ihm be-
vorstände:
30 sondern mehr beeiferte er sich zu erkunden,
was Gottes wohlgefälliger und vollkommener Wille wäre;
um jedes gute Werk zu beginnen und zu vollenden.

- „Hoffe auf den Herrn und thue Gutes“ sagt der Prophet,
„und wohne im Lande;
35 und du wirst dich weiden an seinem Reichthum.“

- Eins ist was viele vom Fortschritt und inbrünstiger Besserung
zurückhält;
der Abscheu vor der Schwierigkeit oder die Mühe des Kampfes.
Aber freilich schreiten jene am meisten vor den übrigen in den Tu-
genden fort;
welche das was ihnen mehr beschwerlich und zuwider ist mannhaft
zu überwinden sich anstrengen.
40 Denn da schreitet der Mensch mehr fort.

- und verdient reichlichere Gnade;
wo er mehr sich selbst überwindet und im Geiste ertödtet.
Aber nicht alle haben gleichviel zum Ueberwinden und Ersterben.
Jedoch wird wer eifrig sich müht tüchtiger sein zum Fortschreiten
auch wenn er mehrere Leidenschaften haben sollte;
45 als ein anderer der wohl gesittet,
aber mit geringerer Inbrunst den Tugenden nachstrebt.

Zweierlei hilft besonders zu grosser Besserung:
nämlich mit Gewalt sich dem entziehen wozu die Natur in verkehrter
Weise sich hinneigt;
und inbrünstig um das Gute sich mühen dessen man vornehmlich
bedarf.

- 50 Auch jenes bestrebe dich besonders zu vermeiden und zu über-
winden;
was dir häufiger an andern missfällt.

- Ueberall suche deinen Fortschritt;
dass wenn du gute Beispiele siehest oder hörest,
du zur Nachahmung entzündet werdest.
55 Hast du aber etwas Tadelnswerthes wahrgenommen;
so hüte dich dasselbe zu thun.
Oder wenn du es einmal gethan hast;
so strebe dich schneller zu bessern.
So wie dein Auge andere betrachtet;
60 so wirst du wiederum von anderen bemerkt.

- Wie erfreulich und lieblich ist es inbrünstige und andächtige
Brüder zu sehen;
Brüder von guter Sitte und Zucht.
Wie traurig und niederschlagend ist's zu sehen die unordentlich wandeln;
die das wozu sie berufen sind nicht üben.
65 Wie schädlich ist's den Endzweck der Berufung zu vernachlässigen:
und auf das was nicht anbefohlen ist den Sinn hin zu neigen.

- III Sei eingedenk des gefassten Vorsatzes;
und stelle dir das Bild des Gekreuzigten vor.
Wohl schämen kannst du dich im Hinblick auf das Leben Jesu Christi:
70 weil du noch nicht mehr ihm ähnlich zu werden dich bestrebt hast;
ob du auch schon lange auf dem Wege Gottes gewesen bist.

Ein Ordensmann der sich ernst und andächtig in dem heiligsten Leben
und Leiden Jesu Christi übt:

wird alles ihm Nützliche und Nöthige im Ueberfluss da finden;
und es ist nicht nöthig dass er ausser Jesu etwas besseres suche.

- 75 O wenn Jesus der Gekreuzigte in unser Herz käme;
wie bald und genügend wären wir gelehrt.

Ein inbrünstiger Ordensmann,
trägt und fasst alles wohl;
was ihm befohlen wird.

- 80 Ein lässiger und lauer Ordensmann,
hat Anfechtung über Anfechtung;
und von allen Seiten leidet er Angst:
weil er innerer Tröstung ermangelt;
und äussere zu suchen verhindert wird.

- 85 Ein Ordensmann der ausser der Zucht lebt;
ist schwerem Falle preisgegeben.
Wer geringere Strenge und Straffheit sucht,
wird immer in Aengsten sein;
weil entweder das eine oder das andere ihm missfallen wird.

- 90 Wie machen es so viele andere Ordensleute:
die es beschränkt genug haben unter klösterlicher Zucht?
Selten gehen sie aus,
zurückgezogen leben sie,
aufs dürftigste essen sie;

- 95 grob kleiden sie sich,
viel arbeiten sie,
wenig sprechen sie:

- lange sind sie wach,
frühe stehen sie auf,
100 die Gebete dehnen sie aus,
häufig lesen sie;
und in jeder Zucht hüten sie sich.

Siehe an die Karthäuser.

die Cistercienser und die Mönche und Nonnen verschiedener Ordensregel;
105 wie sie in jeder Nacht dem Herrn zu lobsingens sich erheben.

Und darum wäre es schimpflich dass du in einem so heiligen Werke
träge sein solltest;
zu der Zeit wo eine so grosse Menge der Ordensleute Gotte zu jubeln
beginnt.

- O wenn nichts anderes zu thun obläge;
als den Herrn unseren Gott mit ganzem Herzen und Munde zu loben.
110 O wenn du niemals nöthig hättest zu essen noch zu trinken,
noch zu schlafen;
sondern immer Gott loben könntest,
und allein für geistliche Arbeiten Musse haben:
dann würdest du viel glücklicher sein;
115 als jetzt da du dem Fleische aus irgend welchem Bedürfnisse dienest.
O dass doch diese Bedürfnisse nicht wären:
sondern allein geistliche Erquickungen der Seele;
welche wir leider ach selten genug geniessen.

- Wenn der Mensch dahin gelangt ist,
120 dass er bei keinem Geschöpfe seinen Trost sucht:
dann erst fängt Gott an ihm vollkommen zu schmecken;
dann auch wird er wohl zufrieden sein mit jedem Laufe der Dinge.
Dann wird ihn weder etwas Grosses fröhlich noch ein Geringes traurig
machen;
sondern er verlässt sich vollständig und zuversichtlich auf Gott der
ihm alles in allem ist:
125 welchem nichts durchaus vergeht,
noch stirbt;
sondern alles lebt ihm und steht auf seinen Wink ohne Zaudern ihm
zu Diensten.

- Bedenke immer das Ende;
und dass die verlorene Zeit nicht wiederkehrt.
130 Ohne Sorgsamkeit und Eifer wirst du niemals Tugenden erwerben.
Wenn du anfängst lau zu werden;
so wirst du anfangen es übel zu haben.
Hast du dich aber der Inbrunst hingegeben,
so wirst du grossen Frieden finden:
135 und leichter wirst du die Mühe fühlen;
um der Gnade Gottes und der Liebe zur Tugend willen.
Der inbrünstige und eifrige Mensch;
ist zu allem bereit.

- Eine grössere Arbeit ist es den Lastern und Leidenschaften
zu widerstehen;
140 als bei körperlichen Arbeiten Schweiss zu vergiessen.
Wer kleinere Fehler nicht vermeidet;

fällt allmählich in grössere.
Freuen wirst du dich immer am Abend,
wenn du den Tag fruchtbar auskaufest.

- 145 Wache über dich selbst;
ermuntere dich selbst,
ermahne dich selbst:
und wie es auch um andere stehe;
lasse dich selbst nicht ausser Acht.
150 In soweit wirst du fortschreiten;
als du dir selbst Gewalt angethan hast.
Amen.



BERLIN.

Druck von Martin Oldenbourg.

Adler-Strasse 5.

11



